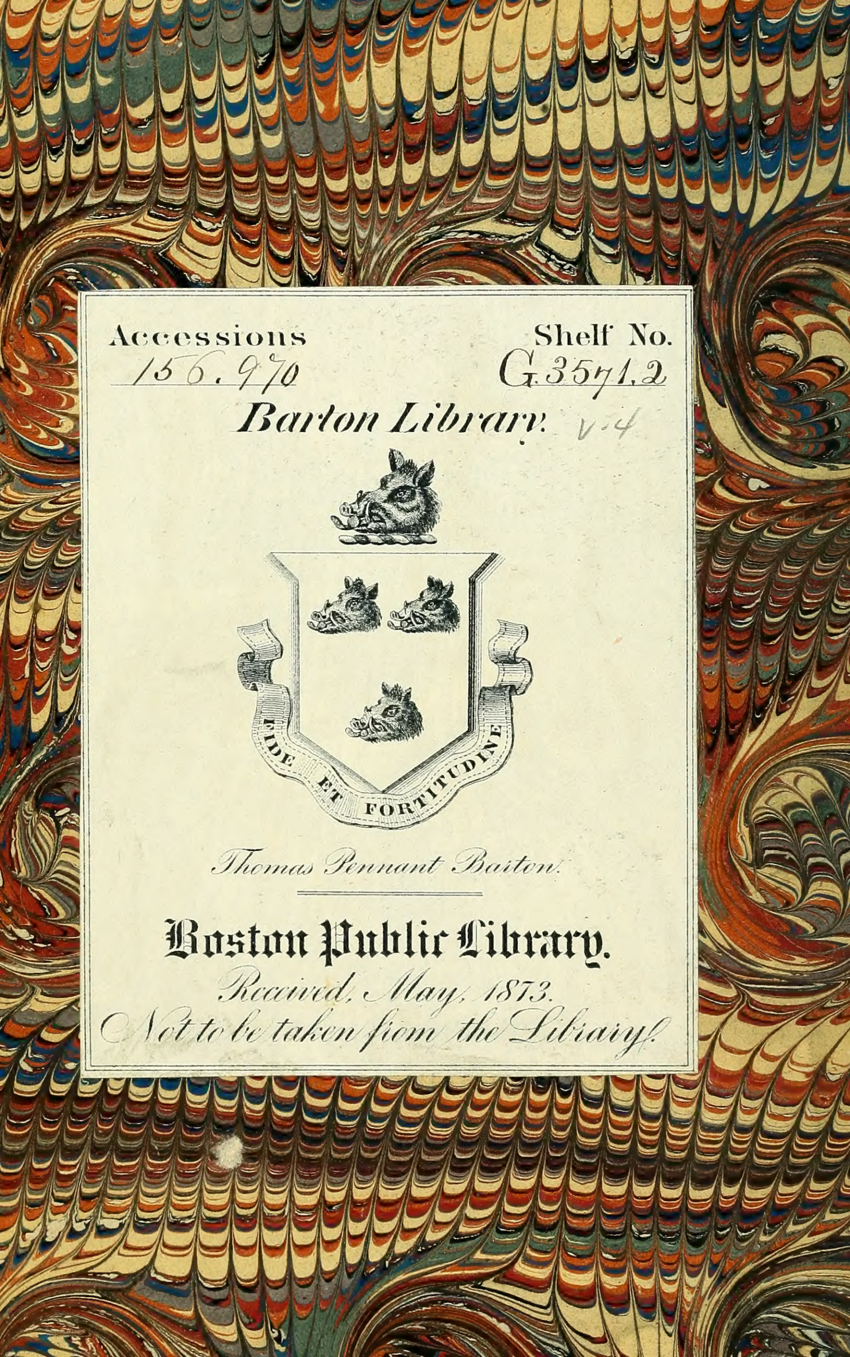








# ŒUVRES

DE

# JEAN ROTROU.

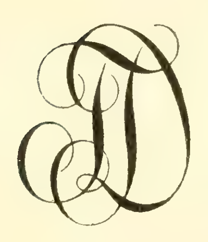
IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

# ŒUVRES

DE

# JEAN ROTROU.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

# ANTIGONE,

TRAGÉDIE.

1638.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR ANTIGONE.

L'*Antigone* de Sophocle et les *Phéniciennes* d'Euripide furent les deux tragédies grecques dans lesquelles Rotrou puisa son sujet. La simplicité antique se prêtoit peu à la multitude d'incidens qui surchargeoient alors la scène françoise. Non content de ces deux modèles, qui ne lui parurent pas suffisans, Rotrou emprunta encore quelques traits de la *Thébaïde* de Sénèque : en général cependant ce fut Euripide que Rotrou prit pour modèle, spécialement dans la première moitié de sa tragédie, tout en altérant le caractère de ses héros; faute qui a été commise par Racine lui-même quand il traita ce sujet. Euripide fait

porter l'intérêt du spectateur sur Polynice, en représentant Étéocle, qui a la puissance en main, comme un tyran. Les deux auteurs françois, au contraire, ont montré Étéocle comme un homme humain, aimé du peuple qu'il gouverne, tandis que Polynice est vraiment odieux. On le plaint dans Euripide; on le hait dans les deux tragédies françoises.

Rotrou, au milieu de son troisième acte, ayant épuisé les *Phéniciennes* d'Euripide, commence alors le sujet de l'*Antigone* de Sophocle, qui conduit sa pièce jusqu'au dénoûment. Cette double action, qui déjà est un défaut, a de plus le fâcheux inconvénient, attaché au second sujet, de refroidir l'action et de détruire tout l'intérêt au moment où il devroit être le plus fort. Le sujet de la première tragédie grecque peut plaire à des spectateurs françois et les attacher; mais la nécessité de donner la sépulture à un mort n'est pas, selon nos mœurs, assez puissante pour produire sur nous des émotions tragiques.

Malgré les nombreux défauts de cette tragédie, elle obtint un grand succès devant un public devenu plus délicat par la représentation

du *Cid*, mais qui ne fut pas insensible aux beautés de détail dont *Antigone* est remplie. Rotrou s'éleva souvent à la hauteur des poëtes grecs ses modèles, dont il fut le premier interprète sur la scène françoise. Racine, dans sa préface de la *Thébaïde*, lui rend à cet égard une entière justice.

## ACTEURS.

JOCASTE, mère d'Antigone.
ÉTÉOCLE, roi de Thèbes et frère d'Antigone.
POLYNICE, frère d'Antigone.
ANTIGONE, fille de Jocaste.
ISMÈNE, sœur d'Antigone.
ADRASTE, beau-père de Polynice.
ARGIE, femme de Polynice.
MÉNETTE, gentilhomme d'Argie.
CRÉON, père d'Hémon et roi de Thèbes.
HÉMON, amant d'Antigone.
ÉPHISE, seigneur de Thèbes.
CLÉODAMAS, seigneur de Thèbes.
CAPITAINES GRECS.
UN PAGE.
SUITE DE CRÉON.

*La scène est à Thèbes.*

# ANTIGONE,

TRAGÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ISMÈNE.

JOCASTE.

Qu'ils ont bien à propos usé de mon sommeil!
Ils n'ont pas appelé ma voix à leur conseil;
Et lorsqu'ils ont voulu tenter cette sortie,
On a bien su garder que j'en fusse avertie.
C'est bien, ô nuit, c'est bien de tes plus noirs pavots
Que tu m'as distillé ce funeste repos.
Mais quel chef les conduit?

ISMÈNE.

Étéocle lui-même.

JOCASTE.

Allons tôt; c'est trop d'ordre en ce désordre extrême:
Ce poil mal ordonné, cette confusion

Me sera bien séante en cette occasion.
Nature, confonds-les, c'est ici ton office:
Tout dépend de toi seule, et rien de l'artifice :
Viens te montrer, mon sein, qui les as allaités ;
Avancez-vous, mes bras, qui les avez portés;
Toi, flanc incestueux dont ils ont pris naissance,
Viens, s'ils ont du respect, faire voir ta puissance.

## SCÈNE II.

Les mêmes; ANTIGONE.

ANTIGONE.

Madame, il n'est plus temps.

JOCASTE.

Comment! ces enragés
Gisent-ils déjà morts l'un par l'autre égorgés,
Ou la troupe Thébaine a-t-elle été défaite?

ANTIGONE.

Non, mais le combat cesse, et le roi fait retraite :
C'est ce que de la tour j'ai clairement pu voir;
Et son retour dans peu vous le fera savoir.

JOCASTE.

Ce cœur dénaturé, teint du sang de son frère,
Se vient-il rafraîchir dans les bras de sa mère?
S'y vient-il réjouir de cet acte inhumain,
Et ne prétend-il point des lauriers de ma main?
Oui, le coup en mérite, il part d'un grand courage;
Il s'est soustrait d'adresse, et pour un bel ouvrage.

ISMÈNE.

Peut-être que le ciel, qui préside aux combats,
En disposera mieux que vous n'espérez pas.

ANTIGONE.

Un instant a souvent changé l'ordre des choses;
Beaucoup d'événemens ont démenti leurs causes:
Mais, attendant l'entrée et l'entretien du roi,
Oyez un accident qui me transit d'effroi.
Je voyois de la tour le choc des deux armées,
L'une et l'autre au combat âprement animées,
Alors que Ménécée arrivant en ce lieu:
« Adieu, m'a-t-il crié, chère Antigone, adieu;
Le ciel se lasse enfin de vous être contraire;
Jouis d'un long repos dans les bras de mon frère. »
Moi qui me voyois seule, et qui ne savois pas
Le généreux dessein qui portoit là ses pas,
Pour la fuite déjà j'avois tourné la vue,
Quand lui, la face ouverte et nullement émue,
Hardi, s'étant planté sur le bord de la tour,
Et voyant sans frayeur les bas lieux d'alentour,
A regardé le camp, et d'une voix profonde
A fait tourner vers lui les yeux de tout le monde:
« Arrêtez, a-t-il dit d'un ton impérieux;
Arrêtez, je l'ordonne, et de la part des dieux;
Arrêtez. » Cette voix est à peine entendue
Que la main aux soldats demeure suspendue:
Chacun reste interdit, l'œil et le bras levé;
Le coup demeure en l'air et n'est point achevé.
Là, ce jeune héros pousse une voix moins forte,
Et d'un accent égal leur parle en cette sorte:
« Thèbes, goûte la paix que je vais t'acheter;
Mon sang en est le prix, je viens te l'apporter;
Repousse loin de toi cet orage de guerre
Qu'excite un insolent sur sa natale terre;
Possède en paix tes champs, tes temples, tes maisons,

Sans autre changement que celui des saisons;
Qu'Hymen mettant tes fils dans les bras de tes filles,
De liens éternels unissent tes familles;
Règne enfin caressée et du ciel et du sort;
La promesse des dieux doit ce prix à ma mort. »
Il tire après ces mots une brillante épée,
Et, se l'étant au sein jusqu'aux gardes trempée,
Se lance de la tour, le fer encore en main,
Noble victime aux dieux pour le peuple thébain.
A cet objet d'horreur, l'œil troublé, le teint blême,
J'ai demeuré long-temps plus morte que lui-même,
Et de frayeur encor tout mon sang est glacé:
Mais vous allez savoir comme tout s'est passé.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ÉTÉOCLE, CRÉON, HÉMON, DEUX CAPITAINES.

ÉTÉOCLE.

Madame, tout va mal, et dans cette retraite
La victoire est commune, ou plutôt la défaite:
Le sort est bien égal, il se déclare tard,
Et beaucoup sont à dire et d'une et d'autre part.

JOCASTE.

Maudite ambition! abominable peste!
Monstre altéré de sang, que ton fruit est funeste!

ÉTÉOCLE.

Sur le désir des miens mon trône se soutient;
Je lui cédois l'état, mais l'état me retient;
J'étois prêt à quitter le sceptre qu'on lui nie;

Le peuple aime mon règne et craint sa tyrannie :
Je le possède aussi moins que je ne le sers ;
Les honneurs qu'il me rend sont d'honorables fers.
Au reste, un fondement reste à notre espérance,
Si l'oracle rendu nous tient lieu d'assurance ;
Thèbes lors jouira d'un paisible repos,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Quand des dents de Python la semence dernière
Satisfera pour tous et perdra la lumière.
Telle est l'arrêt des dieux.

CRÉON.

O rigoureuse loi !

ÉTÉOCLE.

Le jeune Ménécée a pris ces mots pour soi :
Se voyant comme il est dernier de notre race,
Sur qui par conséquent tomboit cette disgrâce,
Il s'est soustrait de nous, et du haut de la tour,
Ravi que son malheur nous prouvât son amour,
Et porté d'une ardeur à nulle autre seconde,
S'est immolé lui-même aux yeux de tout le monde.
Heureux certes cent fois qui meurt si glorieux,
Et qui se pourra seul dire victorieux !

CRÉON.

Mais plus heureux encore à qui sa mort profite
Et qui se couvrira des lauriers qu'il mérite !
Quelle haine des dieux jette le sort sur lui,
Et le fait trébucher pour soutenir autrui ?
Fausses divinités, êtres imaginaires,
Beaux abus des esprits, immortelles chimères,
Que vous a fait mon sang pour vous être immolé ?
Quel droit de la nature avons-nous violé ?

Ai-je, autre OEdipe, entré dans le lit de ma mère?
Lui suis-je époux et fils? mon fils fut-il mon frère?
Voilà que les surgeons d'un sang incestueux
Portent le diadème, et vous êtes pour eux!
Nous, vous nous destinez, innocentes victimes,
A périr pour leur gloire et payer pour leurs crimes!

JOCASTE.

O reproche honteux, que renouvelles-tu?
Assez sans toi le sort exerce ma vertu.

ÉTÉOCLE.

Je pardonne, Créon, cette plainte insensée
Aux récentes douleurs du sort de Ménécée:
Je sais qu'un fils qu'on perd afflige vivement;
Mais il faut une borne à ce ressentiment,
Ou la peine suivroit un semblable caprice:
La guerre des états n'exclut pas la justice,
Et n'excuseroit pas un outrage pareil.
Entrons, et m'assistez d'une heure de conseil.

(Ils sortent tous, excepté Hémon et Antigone.)

## SCÈNE IV.

### ANTIGONE, HÉMON.

ANTIGONE.

Voyez, mon cher Hémon, comme sa violence
Va jusques à l'outrage et jusqu'à l'insolence.
J'approuve sa douleur, mais pour quelle raison
Lui fait-elle offenser toute notre maison,
Et, suivant sans respect sa brutale colère,
Troubler jusqu'aux enfers le repos de mon père?

Œdipe, quoi! tes yeux par tes mains arrachés,
Tes mânes par ta mort de ton corps détachés,
Ton sceptre abandonné, tout ton royaume en armes,
Tes enfans divisés, nos soupirs et nos larmes,
Ne peuvent faire encor qu'un innocent péché
Moins de toi que du sort, ne te soit reproché?

HÉMON.

Ce malheur est commun avec votre misère,
De rougir comme vous des fautes de mon père,
Qui, forçant tout respect, ose bien à vos yeux
(Ces astres qui pourroient en imposer aux dieux)
Passer insolemment jusqu'à cette licence?
(L'Amour a dérobé ce mot à la naissance.)
Mais, madame, mon sens ne s'est point démenti,
Et je ne puis tenir pour un mauvais parti.
Cet esprit violent, si ma crainte n'est vaine,
Pour les siens et pour soi promet beaucoup de peine;
Et je n'ose vous dire une secrète peur
Que m'imprime en l'esprit cette mauvaise humeur.

ANTIGONE.

Quoi! touchant notre hymen?

HÉMON.

Ma passion, madame,
M'a bien pu sans sujet mettre ces peurs en l'âme:
Non, un si beau dessein ne peut mal succéder;
Le ciel, qui de sa main daigna nous accorder,
Doit faire que l'effet à l'attente réponde;
La première faveur l'oblige à la seconde.
De ma part je proteste, en ces divines mains,
Qu'au moins je forcerois tous obstacles humains,
Et que m'ôter à vous seroit une aventure

Pour qui je serois sourd à toute la nature;
Que mon père à mes vœux s'opposât mille fois,
J'excepterois ce point de ce que je lui dois:
Nulle raison d'état, nul respect de couronne,
Ne pourroient ébranler la foi que je vous donne;
A toute autorité je fermerois les yeux,
Et je ferois beaucoup de respecter les dieux.

ANTIGONE.

Quoique la même foi que je vous ai donnée
Me permît de parler touchant notre hyménée,
L'orage prêt à cheoir dessus notre maison
Me défend ce discours comme hors de saison;
Outre qu'ainsi qu'à vous certaine voix secrète
(Comme notre génie est quelquefois prophète)
D'une aveugle frayeur tout le sein me remplit,
Et me parle bien plus d'un tombeau que d'un lit:
Tournons donc nos pensers du côté de l'orage
Qui menace l'état d'un si proche naufrage:
Ce combat, cher Hémon, au moins s'est-il passé
Sans la mort de mon frère, ou sans qu'il soit blessé?

HÉMON.

Madame, c'est ici que je vous ai servie:
Polynice est vivant, mais il vous doit la vie.
Certes jamais lion, par un autre irrité,
Au combat plus ardent ne s'est précipité,
Que ce jeune lion, chef des troupes de Grèce,
N'a fait voir contre nous de courage et d'adresse.
Son cœur payoit d'un bras dont les coups furieux
A peine s'acquéroient la créance des yeux:
Seul il force nos rangs, et de taille et de pointe
Ne trouve armet si fort, ni lame si bien jointe,

Qu'il ne fasse passage au fer qu'il a poussé,
Et ne voie un soldat à ses pieds renversé :
Il donne jusqu'à nous, moins effrayé du nombre
Que s'il ne combattoit ni voyoit que son ombre;
Se jette furieux au plus fort du danger,
Et prodigue son sang comme un bien étranger:
Sous sa main, toujours haute et toujours occupée,
Son corps semble à dessein s'offrir à mon épée:
Mais, loin d'oser sur lui tenter aucun effort,
J'ai paré mille coups qui lui portoient la mort:
L'amitié qui vous joint, autant que la naissance,
M'a fait contre vous-même embrasser sa défense :
Il conserve en sa vie un bien qui vous est dû;
Bien mieux que sa valeur vous l'avez défendu;
Vous étiez son bouclier au milieu des alarmes,
Et vous l'avez sauvé, seule, absente et sans armes.

ANTIGONE.

Hélas! joindre sa mort à mon cruel ennui
Seroit bien, cher Hémon, me tuer plus que lui :
A moi bien plus qu'à lui vous rendiez cet office;
Vous sauviez Antigone en sauvant Polynice.
En effet, et vos yeux peut-être en sont témoins,
Une étroite amitié de tout temps nous a joints,
Qui passe de bien loin cet instinct ordinaire
Par qui la sœur s'attache aux intérêts du frère;
Et, si la vérité se peut dire sans fard,
Étéocle en mon cœur n'eut jamais tant de part:
Quoiqu'un même devoir pour tous deux m'intéresse,
J'ai toujours chéri l'autre avec plus de tendresse;
Jamais nos volontés ne faisoient qu'un parti;
Mais je suis toujours même, et lui s'est démenti.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; UN PAGE.

UN PAGE.

Monsieur, on tient conseil, et le roi vous demande.

HÉMON.

Agréez ce devoir qu'il faut que je lui rende.

ANTIGONE.

Allez, mais sur tout autre opinez pour la paix;
Et soient vos bons avis suivis de bons effets.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

POLYNICE, *sous une tente;* ADRASTE, ARGIE.

POLYNICE.

Reste lâche et honteux de tant de compagnies
Que sous vos étendards la Grèce m'a fournies,
Et dernier de cent rois en ma faveur armés,
Autant et plus que moi pour moi-même animés,
Enfin j'ouvre l'oreille au conseil de la rage,
Piqué de désespoir bien plus que de courage,
Et je viens, mais plus tard que l'honneur n'eût voulu,
Vous exposer enfin ce que j'ai résolu :
C'est, mon père, un dessein que je devois éclore
Lorsqu'aux veines des Grecs le sang bouilloit encore :
Les mânes indignés de tant de bons soldats
Contre ma lâcheté ne murmureroient pas,

Et j'aurois épargné tant d'illustres personnes
Dont pour me couronner j'ai mis bas les couronnes :
Mais puisque cet avis me vient de mon devoir,
Quelque tard qu'il arrive, il le faut recevoir;
Et vous trouverez bon que je paye à la Grèce
Le sang de tant de peuple et de tant de noblesse.
Vous avez, quoique sage, en ce commun malheur,
(Vous ne témoignez pas votre juste douleur!)
Vous avez pris, mon père, en l'intérêt d'un gendre
Plus de part en effet que vous ne deviez prendre :
C'est moi, chétif, c'est moi qui dedans vos états,
Où vous régniez en paix sur tant de potentats,
Mauvais hôte, ai porté de ces maudites terres
Dessous un front d'amour des semences de guerres :
Le flambeau de l'hymen qui m'allia chez vous
Est le tison fatal qui vous consume tous;
Vous mettez un serpent au sein de votre fille,
Qui devoit étouffer toute votre famille :
J'ai trop, certes, j'ai trop fait voir de lâcheté
Pour tant de patience et pour tant de bonté :
Auteur de tant de maux, je ne veux plus de grâce;
Il est temps, ou jamais, que je vous satisfasse,
Et qu'un duel enfin entre mon frère et moi....
Qu'avez-vous à pâlir, et d'où naît cet effroi?

ADRASTE.

Dieux! que proposez-vous! quelle horrible aventure!

ARGIE.

Eh! monsieur, écoutez la voix de la nature;
Songez quel est le sang que vous voulez verser;
Sans honte et sans frayeur y pouvez-vous penser?

POLYNICE.

La chose est résolue, et la nature même
Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême;
Outre qu'elle est muette où parle la raison,
Elle ne s'entend pas avec la trahison;
Au contraire, elle enseigne à repousser l'injure,
Et condamne surtout la fraude et le parjure.
Que doit plus la nature à mon frère qu'à moi,
Pour me lier les mains lorsqu'il me rompt sa foi,
Et pour vouloir que j'erre et que je me retire,
Quand mon année arrive et m'appelle à l'empire?

ADRASTE.

Quelle rage, bons dieux, vous occupe le sein?
Ah! mon fils, étouffez ce damnable dessein:
Si votre ambition ne va qu'à la couronne,
Je dépouille pour vous l'éclat qui m'environne;
Venez prendre et donner un paisible repos
Sur le trône de Lerne ou sur celui d'Argos:
Là, monarque absolu, vous n'aurez point de frère
Qui vous rompe de pacte et qui vous soit contraire;
Là, votre épouse et moi, devenus vos sujets,
De nos fidèles soins appuîrons vos projets;
Et votre autorité n'y sera divisée
Par aucune puissance à la votre opposée.

POLYNICE.

Non, non, ne point régner, les dieux m'en sont témoins,
Est le ressentiment qui me touche le moins,
Et jamais ma couronne, entre mes mains remise,
N'auroit d'autorité qui ne vous fût soumise.
Mais qu'un traître viole avec impunité

Le respect de l'accord entre nous arrêté,
Et que j'observe après celui de la naissance,
Une vertu si lâche excède ma puissance;
Il faut trop de foiblesse à pouvoir l'exercer:
On étouffe aisément qui se laisse presser.
Non, ma mère elle-même, au milieu de nos armes;
Ni mes sœurs à mes pieds, les yeux baignés de larmes;
Quelque droit qu'Antigone ait dessus mes esprits,
Ne détourneroient pas le dessein que j'ai pris;
Ou sa vie ou la mienne, importunes sangsues,
Doivent crever du sang dont elles sont repues.
M'en reste-t-il à boire, et ne voudriez-vous point
Qu'à ce que j'en ai pris le vôtre encor fût joint?
Tydée, oui de tes jours j'ai la course bornée;
Des tiens, Hyppomédon; et des tiens, Capanée:
Par moi, braves héros, sont veuves à la fois
Vos femmes de maris, et vos villes de rois;
Et sans confusion je verrois leur veuvage!
Non, non, trop de justice à ce devoir m'engage,
Et trop de honte est joint à mon retardement.

(Il embrasse Argie.)

Adieu, vous que mon cœur aima si tendrement,
Et que le ciel doua d'une vertu si rare;
Un éternel adieu peut-être nous sépare:
Mais montrez votre force à dompter vos douleurs,
Et ne m'obligez point à la honte des pleurs.
Et vous, sage vieillard, digne d'un autre gendre,
Ayez soin que la terre au moins couvre ma cendre,
Et m'ouvrez le passage en l'empire des morts,
Dérobant aux corbeaux le butin de mon corps:
Après pour votre fille employez votre zèle,
Trouvez-lui dans la Grèce un parti digne d'elle,

Et que cet autre hymen lui puisse être aussi doux
Que le premier fut triste et pour elle et pour vous.
(Il sort.)

ARGIE.

Polynice! Mon père, arrêtez ce barbare;
Qu'il diffère un moment la mort qu'il me prépare,
Et qu'il reçoive au moins l'adieu que je lui dois.
Cessez, pleurs et soupirs qui m'étouffez la voix.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE, *l'épée à la main, au pied des murs de Thèbes;* DEUX CAPITAINES GRECS.

POLYNICE.

Là, si ton lâche cœur enfin se peut résoudre,
Tu laisseras la vie, ou j'y mordrai la poudre;
Là, ton sang ou le mien signera notre foi;
Là, de la main des dieux Thèbes prendra son roi.
Sors donc, traître; l'honneur à ce devoir t'engage:
La diligence ici doit prouver le courage,
Et, depuis le défi que mes traits t'ont porté,
Chaque instant qui se perd marque ta lâcheté.
Ah! qu'un fâcheux devoir de ta ville t'arrache!
Qu'un traître a peu de cœur, et qu'un perfide est lâche!
Quel emploi t'a déjà tant de fois retenu?
Il ne faut point d'apprêt à paroître tout nu.

PREMIER CAPITAINE.

En ces effets bien moins de valeur que de rage.
La nature, seigneur, dispense le courage;
Vous auriez plus de cœur si vous en aviez moins.

POLYNICE.

Laissez juger aux dieux, ne soyez que témoins.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; ANTIGONE, *au haut des murs.*

ANTIGONE.

Polynice, avancez, portez ici la vue;
Souffrez qu'après un an votre sœur vous salue.
Malheureuse, eh! pourquoi ne le puis-je autrement?
Quel destin entre nous met cet éloignement?
Après un si long temps la sœur revoit son frère,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire;
Un seul embrassement ne nous est pas permis;
Nous parlons séparés comme deux ennemis:
Eh! mon frère, à quoi bon cet appareil de guerre?
A quoi ces pavillons sur votre propre terre?
Contre quel ennemi vous êtes-vous armé?
Ne trembleriez-vous pas si je l'avois nommé?
Accordez quelque chose à la loi naturelle:
Le soleil s'est caché pour semblable querelle.
Vous vous plaignez, armez et frappez à la fois:
Est-ce de la façon qu'on demande ses droits?
Étoit-il d'un bon frère et d'un prince modeste
De paroître d'abord en cet état funeste,
Et de fouler aux pieds, sur un simple refus,
Tout respect de nature et ne l'écouter plus?
Mon frère, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
Car vers eux maintenant votre zèle s'adresse,
Et vous n'en gardez plus pour les dieux des Thébains;
Au nom d'Argie encor, que j'aime et que je plains,
Voyant qu'on lui prépare un si proche veuvage:
Au nom d'Adraste enfin domptez ce grand courage;

Ne vous acquérez pas, par votre dureté,
Un renom odieux à la postérité.
O nature, toi-même à toi-même contraire,
Vois que le fer en main un frère attend son frère.
Cruél, eh! quel effet prétend votre courroux?
Du quel que le sang coule il coulera de vous;
L'un ne le peut verser sans la perte de l'autre;
En répandant le sien vous répandrez le vôtre;
Il ne diffère point, ce n'est qu'un même sang
Que vous avez puisé dedans un même flanc.

POLYNICE.

C'est d'où nous vient aussi même droit à l'empire
Que son ambition prétend de m'interdire,
Et ce qui l'obligeoit à me garder sa foi,
Comme digne action et d'un frère et d'un roi.
Pour vous, ma chère sœur, pieuse et sage fille,
Gloire du sang d'Œdipe, honneur de sa famille,
Croyez qu'il me déplaît, et très-sensiblement,
De vous devoir dédire une fois seulement:
Mais, par cette amitié si parfaite et si tendre
Par où je connois bien que vous me voulez prendre,
Et pour qui j'aurois peine à vous rien refuser,
De moi-même aujourd'hui laissez-moi disposer:
Outre mon intérêt et celui de la Grèce,
Mon honneur, plus que tout, à ce devoir me presse:
J'arme pour le bon droit, lui pour la trahison;
Il tient pour l'injustice, et moi pour la raison.

ANTIGONE.

Voilà donc cette sœur qui vous étoit si chère,
Éconduite aujourd'hui d'une seule prière.
Eh quoi! cette amitié qui naquit avec nous,

De qui, non sans raison, Étéocle est jaloux,
Et par qui je vois bien que je lui suis suspecte,
Ne pouvant l'honorer comme je vous respecte;
Cette tendre amitié reçoit donc un refus!
Elle a perdu son droit et ne vous touche plus!
Au moins si de si loin vous pouviez voir mes larmes,
Peut-être en leur faveur mettriez-vous bas les armes:
Car je n'oserois pas encor vous reprocher
Que vous soyez plus dur et plus sourd qu'un rocher.
Encore à la nature Étéocle défère;
Il se laisse gagner aux plaintes de ma mère;
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains,
Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains:
Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible;
Moi dont le nom tout seul vous dût avoir touché,
Dont depuis votre exil les yeux n'ont point séché;
Moi qui, sans vous mentir, trouverois trop aisée
Quelque mort qui pour vous pût m'être proposée;
Moi malheureuse, enfin, qui vous prie à genoux,
Moins pour l'amour de moi que pour l'amour de vous.

POLYNICE.

Si quelque sentiment demeure après la vie,
Que je vous saurois gré de me l'avoir ravie!
Plutôt, ma chère sœur, que de me commander
Ce que ma passion ne vous peut accorder,
Venez m'ôter ce fer, oui, venez; mais sur l'heure
Plongez-le dans mon sein et faites que je meure;
Pour vous ma déférence ira jusqu'au trépas;
Mais je ne saurois vivre et ne me venger pas.

## SCÈNE III.

### Les mêmes, ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE, *sortant désarmé.*

Je viens enfin, je viens, prêt à te satisfaire;
Et crois que si plus tôt j'avois pû me soustraire,
Plus tôt dessus les lieux tu m'aurois vu rendu,
Et n'aurois pas l'honneur de m'avoir attendu.
Ma mère, à mon déçu par Éphise avertie,
Avec tous ses efforts empêchoit ma sortie,
Dont il m'a bien déplu, car je n'ai pas douté
Que mon retardement n'enflât ta vanité.
Ton appel est, au reste, un bien que je t'envie;
J'en prétendois la gloire, et tu me l'as ravie:
Cent fois de ce dessein mon cœur m'avoit pressé,
Et ce n'est que du temps que tu m'as devancé.
Thèbes, sur qui jamais nul ne régna sans crime,
Le sort te va donner un prince légitime.
Voyons s'il m'ôtera le nom que j'en ai pris;
Que le champ du combat en soit aussi le prix.

ANTIGONE.

Ils s'approchent, ô dieux, et nul n'y met d'obstacle!
Fuyons, ne voyons pas cet horrible spectacle.

(Elle sort.)

POLYNICE.

Enfin quelque remords t'a donc fait souvenir
Que ta foi s'est donnée et qu'il la faut tenir?
Tu m'es donc frère enfin? car ce n'étoit pas l'être
Que de te parjurer et de traiter en traître.
Pour nous mieux obliger, viens, signons nos accords
De notre propre sang et sur nos propres corps.

## SCÈNE IV.

### JOCASTE, CRÉON, HÉMON, DEUX CAPITAINES, ÉTÉOCLE, POLYNICE.

CRÉON.

Que veut hors de saison cette femme importune?

HÉMON.

Détourner s'il se peut une étrange infortune.

SECOND CAPITAINE.

C'est leur mère. O nature! assiste son dessein.

JOCASTE.

Plongez, plongez, cruels, vos armes dans mon sein;
Déployez contre moi votre aveugle colère,
Contre moi qui donnois des frères à leur père;
Ou, si vous m'épargnez, ne versez pas le sang
Que vous avez puisé dans ce coupable flanc:
Accordez-le-moi tout, ou ne m'en laissez goutte;
Perdez-moi toute entière, ou conservez-moi toute.
Quoi! nul de vous encor n'a mis les armes bas?
Je parle, et de vos mains elles ne tombent pas?
Si quelque piété règne chez vous encore,
Consentez à la paix que votre mère implore;
Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous;
Ce flanc dont vous sortez est en butte à vos coups.
Cessez donc cette guerre, ou cessez-en la trêve;
Faites qu'elle s'éteigne, ou bien qu'elle s'achève;
Ou n'allez pas plus outre, ou passez jusqu'au bout;
Ne considérez rien, ou considérez tout.

Sus, voyons quel effet obtiendront mes prières,
Car mes commandemens n'en obtiendroient plus guères;
Je n'avancerois rien en vous contredisant :
J'ordonnois autrefois, et je prie à présent.
A qui s'adresseront mes premières caresses?
Tous deux également partagent mes tendresses :
Celui-là fut absent; mais si le pacte tient,
Celui-ci le sera, puisque l'autre revient.
Ainsi je perds l'espoir de vous revoir ensemble,
Si ce n'est que la guerre encore vous assemble;
L'heur de vous entrevoir ne vous est pas permis :
Si vous ne vous fuyez, vous êtes ennemis :
Vous êtes divisés ou de cœur ou d'espace;
La haine vous rapproche, et l'amitié vous chasse.

(A Polynice.)

Çà, mes premiers baisers s'adresseront à vous
Qu'une si longue absence a séparé de nous :
Venez les recevoir d'une approche civile,
Et déchargez vos mains de ce faix inutile.
Eh! quel est cet abord? qu'il est peu gracieux!
Pourquoi sur votre frère attachez-vous les yeux?
Je vous couvrirai tout, et pour vous faire outrage
Il faudroit que par moi son fer se fît passage.
Chassez de votre esprit ce défiant souci,
Si ce n'est que ma foi vous soit suspecte aussi.

POLYNICE.

Ne désirez-vous point que je vous dissimule?
Ma sûreté dépend de n'être plus crédule;
La nature n'a plus d'inviolables droits;
De son propre intérêt chacun se fait des lois;
Et l'épreuve m'apprend que du pur artifice
Nature, son contraire, aujourd'hui fait l'office :

Votre parole enfin m'est suspecte en effet;
Ma mère pourroit bien ce que mon frère a fait.

JOCASTE.

Soupçonnez votre mère; oui, j'approuve qu'en elle
Vous redoutiez d'avoir une garde infidèle :
De cet indigne faix ne déchargez ce bras
Qu'après qu'en ma faveur le roi l'aura mis bas.

POLYNICE.

Le roi? Quoi! le perfide exige encor ce titre
Durant ce différend dont le sort est arbitre?
Vous et sa trahison l'avez donc couronné?

ÉTÉOCLE.

Bientôt, bientôt les dieux en auront ordonné.

JOCASTE.

Hélas! qu'en la fureur dont votre âme est pressée
Vous prenez tout d'un sens contraire à ma pensée!
Je ne viens pas ici pour aigrir vos débats;
Je lui donne ce titre et ne vous l'ôte pas.
(A Étéocle.)
Pour vous la piété peut-être a plus de charmes :
Approchez, Étéocle, et mettez bas les armes;
Cachez à mes regards leur flamboyant acier :
Vous les fîtes lever, posez-les le premier.
(Il met son épée à terre.)
Vous vous craignez l'un l'autre, et moi tous deux ensemble;
Mais tous deux pour tous deux c'est pour vous que je tremble.
(A Polynice.)
Mais votre défiance à la fin doit cesser.
Le voilà désarmé, puis-je vous embrasser?
Faites ici, mes pleurs, l'office de la langue.
Mes sanglots, mes soupirs, commencez ma harangue.

Enfin les dieux, mon fils, ont exaucé mes vœux;
J'obtiens en ces baisers la faveur que je veux:
Mais fasse leur bonté, fassent mes destinées
Que ce bonheur me dure encor quelques années!
Vous, faites-le, mon fils, puisque vous le pouvez,
Car il me durera si vous vous conservez:
Les bruits nous ont appris avec quelle allégresse
Et quel honnête accueil vous a reçu la Grèce:
Vous y vîtes Adraste et l'on dit qu'en sa cour
Vous avez fait un choix digne de votre amour.
Mais qui dans votre lit conduisit votre épouse?
C'est un droit qu'on m'ôtoit et dont je suis jalouse.
Vous songeâtes sans doute, en cette élection,
En quel lieu s'adressoit votre inclination;
Mais sûtes-vous juger que par cette alliance
Vous nous donniez sujet de juste défiance?
Savez-vous sous quel joug cet hymen vous a mis?
De nos plus enragés et mortels ennemis,
Qui ne vous ont ouvert ni leurs bras ni leur terre
Que pour avoir prétexte à nous faire la guerre.
Sur ce simple douaire ils vous ont accordé
Ce funeste parti plus tôt que demandé:
Aussi portiez-vous trop, leur portant les semences
De ces divisions et de ces violences:
Car quelle est cette guerre et quels sont ses objets?
Vos parens, vos amis, vos pays, vos sujets:
C'est ce qu'on peut nommer votre parti contraire.
De ce funeste hymen nous sommes le douaire;
Encor suis-je obligée à vos mauvais desseins;
Et j'aime cette guerre autant que je la crains,
Puisqu'elle m'a rendu le bien de votre vue,
Et que cette faveur lui devoit être due.

Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas ;
Vous lui sacrifiez votre natale terre :
Enfin sans vous, mon fils, je n'aurois pas la guerre ;
Mais sans la guerre aussi je ne vous aurois pas.

POLYNICE.

Tout un peuple allié marche dessus mes pas
Pour me rendre mes droits et ma natale terre :
Il est vrai que sans moi vous n'auriez pas la guerre ;
Mais sans la guerre aussi je ne vous aurois pas.

ÉTÉOCLE.

Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas
Et ne vous rendra point votre natale terre :
Il est vrai que sans vous Thèbes seroit sans guerre ;
Mais elle aura la guerre et vous ne l'aurez pas.

JOCASTE.

Tout mon sang, de frayeur en mes veines se glace.
Ma prière, cruels, n'obtient donc point de grâce?
Je n'ai pouvoir, crédit, autorité, ni rang,
Et ne puis accorder mon sang avec mon sang?

POLYNICE.

Ne vous semble-t-il point que la gloire d'un prince
Soit d'errer vagabond de province en province?
Chassé de mes pays, de mes biens, de ma cour,
De mon partage encor dois-je point de retour?
Que pourrois-je avoir pis si j'étois le parjure,
Si j'avois violé les droits de la nature?
Il faut qu'un traître règne, et que je sois banni!
Il sera le coupable, et je serai puni!
Non, non; le droit ordonne, en première maxime,
Le prix à l'innocence et le supplice au crime:

Je dois soutenir l'une, et l'autre l'étouffer;
Et le droit que je veux est au bout de ce fer.

ÉTÉOCLE.

Qu'un brave parle haut!

POLYNICE.

Qu'un traître tard se fâche!

ÉTÉOCLE.

Souvent tel brave tremble.

POLYNICE.

Et plus souvent un lâche.

ÉTÉOCLE.

Ce cœur si haut m'étonne.

POLYNICE.

Et moi le tien si bas.

ÉTÉOCLE.

L'effet le montrera.

POLYNICE.

Tu ne te hâtes pas?

JOCASTE.

Quelle gloire, bons dieux, ou plutôt quelle rage
A faillir le premier met le plus de courage?
La valeur est honteuse en pareil différend,
Et la gloire appartient à celui qui se rend.
Je sais qu'à votre tête il faut une couronne;
Mais que hors de chez nous votre main vous la donne.
Faut-il que d'un seul lieu vos desseins soient bornés?
Et ne saurois-je avoir deux enfans couronnés?
Montez, le fer en main, les rochers de Tymole,
Soumettez-vous les lieux que dore le Pactole;

Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérans;
Tenez tout de vous seul, et rien de vos parens :
Encore en tiendrez-vous ce grand cœur en partage,
Ce cœur qui vous peut faire un si bel héritage,
Qui vous peut au besoin donner un si beau rang
Sans que vous le cherchiez dans votre propre sang.

POLYNICE.

Que Thèbes lui demeure, et que je me retire!

JOCASTE.

Thèbes, vous le savez, est un fatal empire,
Et son trône est un lieu bien funeste à son roi :
Les exemples de Laie et d'Œdipe en font foi.

POLYNICE.

Un autre encor bientôt le fera mieux paroître.

JOCASTE.

Cruel! de votre frère?

POLYNICE.

Et de tous deux peut-être.

JOCASTE.

Quelle obstination!

POLYNICE.

Quelle infidélité!

JOCASTE.

Mais quoi! son règne plaît, le vôtre est redouté;
Il a gagné les cœurs.....

POLYNICE.

Et moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui règne aimé des siens en est moins absolu;
Cet amour rompt souvent ce qu'il a résolu;

Plus est permis aux rois à qui plus on s'oppose;
Une lâche douceur au mépris les expose :
Le peuple, trop aisé, les lie en les aimant;
Il faut pour être aimé régner trop mollement.

JOCASTE.

L'amour de ses sujets est une sûre garde.

POLYNICE.

Souvent qui trop se fie aussi trop se hasarde.
Mais ne m'opposez plus d'inutiles avis.
Parle, ma passion, les tiens seront suivis:
Passe au dernier excès que peut faire paroître
L'amour d'une couronne et la haine d'un traître.
Je ne puis d'aucun prix, tant fût-il infini,
Voir l'une trop payée et l'autre trop puni.

JOCASTE.

Bien, puisque ni sanglots, ni prières, ni larmes
Ne peuvent de vos mains faire tomber les armes,
Et qu'avecque raison je vous puis reprocher
Que vous portez un cœur aussi dur qu'un rocher,
Je conjure des dieux la puissance suprême
De me faire venger par votre refus même;
Et vous souhaite encor quelque malheur plus grand
Que celui que promet ce mortel différend.
Une invincible ardeur en mes veines s'allume,
Qui d'un secret effort jusqu'aux os me consume;
Ma constance est à bout, la nature se tait,
La fureur me possède, et ce malheur me plaît.
Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres et d'incestes :
Vous ne mourrez pas seuls, et je suivrai vos pas
Pour vous persécuter même jusqu'au trépas.

(Elle sort furieuse.)

PREMIER CAPITAINE.

Son entremise est vaine.

HÉMON.

O constance barbare!

CRÉON, *à Étéocle.*

Enfin le champ est libre, et rien ne vous sépare :
Qui ne presse affoiblit l'effet des grands projets.
Vengez-nous, vengez-vous, et vengez vos sujets.

ÉTÉOCLE.

Votre intérêt, Créon, vous meut plus que ma gloire;
Vous pressez le combat et craignez la victoire.
Vous savez qu'après nous le sceptre des Thébains,
Par ordre et droit de sang, doit passer en vos mains.
Mais les garde le ciel de votre tyrannie!
Voici par quoi sera votre attente bannie :
Choisissons ici près un champ plus spacieux
D'où l'un et l'autre camp nous considère mieux,
Et que le sort après conduise l'aventure.

POLYNICE.

Faisons tôt.

HÉMON.

O journée honteuse à la nature!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, *en deuil, dans sa chambre.*

INCONSTANTE reine du monde,
Qui fais tout par aveuglement,
Sans dessein et sans fondement,
Et sur qui toutefois toute chose se fonde,
Pousse ta roue et ne te lasse pas;
Fais que son tour s'achève:
Il faudra qu'elle nous relève,
Après nous avoir mis si bas.

Tels que d'une mer agitée
On voit les flots s'entre-suivans,
Se fuir après au gré des vents,
Et ne tenir jamais une assiette arrêtée:
Tel est ton ordre aux biens que tu nous fais;
Tu caresses, tu frappes,
Tu viens à nous, tu nous échappes,
Et tu ne t'arrêtes jamais.

Mais pourquoi, trompeuse déesse,
S'il est vrai que tu n'as point d'yeux,
Est-ce plutôt à de hauts lieux
Qu'à des toits de bergers que ta rigueur s'adresse?
Tu ne peux voir sur la tête d'un roi
L'éclat que tu lui donnes;
Et qui tient de toi des couronnes
A toujours guerre avecque toi.

## SCÈNE II.

### HÉMON, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Tu reviens seul, Hémon? O sinistre présage!
Que je lis d'infortune aux traits de ton visage!

HÉMON.

Il vous faut divertir par un autre entretien.

ANTIGONE.

Hélas! tu me dis tout en ne me disant rien.

HÉMON.

Madame, je croyois que la commune plainte
Vous eût déjà livré cette sensible atteinte,
Et fût cause du deuil qne je rencontre ici.

ANTIGONE.

Étéocle est donc mort?

HÉMON.

Et Polynice aussi.
Faites à ce grand cœur faire un effort extrême;
Opposez la nature à la nature même.

L'ennui d'un tel malheur ne peut être léger;
Mais la part que j'y prends le doit bien alléger.

ANTIGONE.

O prodige! ô combat digne de son issue,
Où plus que les vaincus la nature est vaincue,
Où le crime s'est vu par le crime étouffer,
Où l'impiété seule a droit de triompher!
Faites-m'en le récit.

HÉMON.

Votre douleur peut-être.....

ANTIGONE.

Non, elle est en un point où rien ne peut l'accroître;
Mes sens par son excès sont demeurés perclus;
Pour la trop ressentir je ne la ressens plus.

HÉMON.

Quand leur haine obstinée eut rendu de la reine
Le pouvoir sans effet et la prière vaine,
Et qu'au champ du combat chacun d'eux consentit,
La rage s'y vint rendre, et nature en sortit:
Pareils à deux lions, et plus cruels encore,
Du geste chacun d'eux l'un l'autre se dévore:
Avant qu'en être aux mains ils combattent des yeux,
Et se lancent d'abord cent regards furieux.
Enfin, d'un maintien grave et d'une voix altière,
Polynice tout haut pousse cette prière:
« O dieux! si quelquefois vous consentez au mal,
Quand il semble ordonné par un décret fatal,
Et qu'on en peut nommer la cause légitime,
Guidez ce bras vengeur et soutenez mon crime:
Après, pour l'expier, à moi-même inhumain,
Dedans mon propre sang je laverai ma main:

Si ce traître y peut voir le sceptre qu'il me nie,
Avant que de son corps son âme soit bannie,
Et s'il peut en mourant emporter avec soi
Le regret de savoir que je survive roi. »
Là commence l'approche, où l'ardeur qui les presse
Pratique aux premiers coups quelque art et quelque adresse:
Ils passent sans effet et d'une et d'autre part;
Mais bientôt la fureur l'emporte dessus l'art:
Chacun voulant porter, et chacun voulant rendre,
Quitte pour attaquer le soin de se défendre;
Et tous deux, tout danger à leur rage soumis,
S'exposent aussi nus que s'ils étoient amis:
Mais après que, pareils de force et de courage,
Ils ont gardé long-temps un égal avantage,
De Polynice enfin le sort guide le bras:
Il pousse un coup mortel qui porte l'autre à bas.

ANTIGONE.

Et le ciel à ce crime a prêté sa lumière!

HÉMON.

Le roi tombe, et son sang coule sur la poussière:
Mais en sa chute encor sa haine se soutient,
Et son cœur veut éclore un espoir qu'il retient:
Couleur ni mouvement ne reste à son visage;
Il semble que des sens il ait perdu l'usage:
Il le réserve tout pour un dernier effort,
Et sait encor tromper dans les bras de la mort.
Polynice, ravi d'une fausse victoire
Dont bientôt sa défaite effacera la gloire,
Levant les mains au ciel, s'écrie à haute voix:
« Soyez bénis, ô dieux, justes juges des rois!
Thèbes, dessus ma tête apporte ta couronne;

Elle est mienne, et le sang par deux fois me la donne.
Apporte, cette vue hâtera son trépas;
Ma tête achèvera l'office de mon bras.»
Il s'approche à ces mots, lui veut ôter l'épée;
Mais sa main est à peine à cette œuvre occupée,
Que l'autre, ramassant un reste de vigueur
Que la haine entretient à l'entour de son cœur,
Retire un peu le bras, puis, le poussant d'adresse,
Lui met le fer au sein que mourant il y laisse.
Polynice, à ce coup, mortellement atteint,
Une froide pâleur s'emparant de son teint:
« Quoi! ta rage, dit-il, n'est donc pas assouvie,
Et tes déloyautés ont survécu ta vie?
Ta perfidie arrête où ton âme n'est pas?
Attends-moi, traître, attends, je vais suivre tes pas,
Et, plus ton ennemi que je ne fus en terre,
Te porter chez les morts une immortelle guerre;
Là, nos âmes feront ce qu'ici font nos corps;
Nous nous battons vivans, et nous nous battrons morts. »
Avecque ce discours il achève sa vie;
La lumière à ses yeux est pour jamais ravie;
Et nous, le cœur transi de frayeur et d'ennui,
Demeurons sur-le-champ presque aussi morts que lui.

ANTIGONE.

Que votre mort, ma mère, est un bien que j'envie,
Et qu'il me seroit doux de vous avoir suivie!
Venez voir, cher Hémon, si le ciel en courroux
Peut lâcher quelque trait qu'il n'ait lâché sur nous.
Entrez en cette chambre.

(Hémon sort.)

## SCÈNE III.

### ISMÈNE, ANTIGONE.

ISMÈNE.

O barbare sentence!

ANTIGONE.

Quel ennui doit encore éprouver ma constance?

ISMÈNE.

Savez-vous du combat le succès malheureux?

ANTIGONE.

Oui, digne de leur rage et funeste à tous deux.

ISMÈNE.

Savez-vous que Créon succède à la couronne?

ANTIGONE.

C'est un bien qu'on lui doit et que le sang lui donne.

ISMÈNE.

Savez-vous la rigueur de son premier édit?

ANTIGONE.

Non, Hémon est ici qui ne m'en a rien dit.

ISMÈNE.

Il fait d'un acte impie un acte de justice :
Il défend d'inhumer le corps de Polynice,
Et, déclarant ce prince ennemi de l'état,
Condamne l'infracteur comme d'un attentat.

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES; HÉMON.

HÉMON.

Certes, jamais le sort n'a sur humaine race
Tant versé pour un jour de peine et de disgrâce.
Quoi! Jocaste défaite! ô destin inhumain!

ANTIGONE.

Vous voyez en sa mort une œuvre de sa main:
Heureuse et douce mort, puisqu'elle a su par elle
De celle de ses fils prévenir la nouvelle!
Voyez si ma constance a de quoi s'exercer;
Mais ma peine ou ma vie enfin pourra cesser:
Cette raison au moins en mon mal me conforte,
Que, s'il n'est supportable, il faudra qu'il m'emporte:
Mais de grâce, seigneur, accordez aujourd'hui
Un peu de solitude à ce cruel ennui,
Et me prouvez la part que vous y daignez prendre,
En laissant à mes pleurs le temps de se répandre.

HÉMON.

Je serois plus cruel que vos propres douleurs,
Si je vous dénioiș la liberté des pleurs.
Aieu, mais trouvez bon qu'en ce malheur extrême
Je vous laisse vous-même à garder à vous-même :
Domptez de votre sort l'implacable courroux,
Et que votre vertu me réponde de vous.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

### ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

C'est bien visiblement, ma sœur, ma chère Ismène,
Que le ciel aujourd'hui nous déclare sa haine,
Et que son bras vengeur, poussé par son courroux,
Poursuit encore Œdipe et le punit en nous :
Sa parricide erreur nous fut un coup funeste,
Et, vierges, nous portons la peine d'un inceste.
Nos deux frères sont morts, ma mère suit leurs pas,
Et le ciel toutefois ne se satisfait pas;
Il suscite un tyran élevé par leur chute,
Dont le règne insolent déjà nous persécute,
Qui veut priver les morts du repos des tombeaux
Et vouer notre sang à la soif des corbeaux.

ISMÈNE.

On dresse par son ordre un appareil célèbre
Pour honorer le roi de la pompe funèbre,
Et, comme un défenseur de l'état et des siens,
Il lui fait décerner les honneurs anciens :
Mais il veut que cent ans l'auteur de cette guerre,
Ombre vaine et plaintive, aux noirs rivages erre,
Et défend que son corps, sang d'Œdipe et de nous,
Ait d'autre monument que le ventre des loups :
Telle qu'est cette loi, telle est aussi la peine;
La première est impie et l'autre est inhumaine;
Car entre elles il met ce funeste rapport
Qu'on enterrera vif qui l'enterrera mort.

ANTIGONE.

L'ordonnance avec soi porte sa fin expresse ;
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse :
La racine arrachée, et les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il est temps, ma sœur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des dieux ou des hommes ;
C'est ici que le sang et la condition
Ne nous permettent pas une lâche action ;
La vertu doit ici forcer la tyrannie ;
Peut-être que plus faible elle sera punie.
Mais de tant de tourmens que nous livre le sort,
Il ne peut après tout qu'arriver une mort :
Enfin, exprès, ma sœur, j'ai voulu qu'Hémon même,
Qui prend mes intérêts et qui sans feinte m'aime,
Pour ne s'opposer pas à ce triste devoir,
Nous laissât le lieu libre et n'en pût rien savoir.

ISMÈNE.

Dieux ! que proposez-vous, et que pouvons-nous faire,
Qui ne soit inutile au repos de mon frère ?

ANTIGONE.

Acquittons-nous au moins selon notre pouvoir.

ISMÈNE.

Mais, ma sœur, l'impuissance excuse le devoir.

ANTIGONE.

Quoi ! vous défendez-vous d'un si pieux ouvrage ?

ISMÈNE.

L'espérance me manque, et non pas le courage.

ANTIGONE.

Quand l'une peut manquer, l'autre est bien imparfait.

ISMÈNE.

Que profite un espoir qui n'obtient point d'effet?

ANTIGONE.

En ces précautions la foiblesse est visible.

ISMÈNE.

La promptitude aussi bien souvent est nuisible.

ANTIGONE.

Pour un acte si juste avoir le cœur si bas!

ISMÈNE.

L'acte est juste, il est vrai, mais Créon ne l'est pas.

ANTIGONE.

Et s'il est inhumain serez-vous inhumaine?

ISMÈNE.

J'abhorre l'ordonnance et redoute la peine.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ANTIGONE.

Le dessein sans effet est aussi sans mérite.

ISMÈNE.

Mais le dessein suffit si l'effet ne profite.

ANTIGONE.

N'est-ce pas profiter que d'inhumer les morts?

ISMÈNE.

Non, car Créon, enfin, rendroit vains nos efforts.

ANTIGONE.

Demeurez donc, Ismène, et sauvez-vous la vie,
Comme un trésor bien rare et bien digne d'envie:
Nos jours sont en effet si bien traités du sort
Que vous avez raison de redouter la mort.

ISMÈNE.

Considérez, ma sœur, que, restant sans défense,
Le pur rebut du sort et la même impuissance,
Filles, pour dire assez que nous ne pouvons rien,
Un peu d'abaissement aujourd'hui nous sied bien.
Ce n'est pas qu'en effet notre soin se refuse;
Le sang convie assez, mais la foiblesse excuse;
Et déjà mon devoir s'en seroit acquitté
S'il ne falloit céder à la nécessité.

ANTIGONE.

Quelque consentement que vous puissiez produire,
Je vois qu'il pourroit moins me servir que me nuire:
Qui n'est pas assuré travaille mollement,
Et souvent détruit tout par le retardement :
Seul on s'acquitte mieux d'une grande entreprise;
Le travail s'affoiblit alors qu'il se divise;
Laissez-m'en donc le soin, et, sage à votre sens,
Rendez-vous à la force et prenez loi du temps.

ISMÈNE.

J'envie à ce grand cœur cette grande assurance;
Mais pour les lois enfin j'ai plus de révérence.

ANTIGONE.

J'en aurois comme vous, mais j'en userois mieux,
Et voudrois que les lois en eussent pour les dieux.

ISMÈNE.

Ah! que vous me causez une frayeur extrême!

ANTIGONE.

Ne m'épouvantez point, et tremblez pour vous-même.

ISMÈNE.

Soyez secrète au moins, comme je vous promets
Que par moi ce dessein ne se saura jamais.

ANTIGONE.

Si rien est à cacher, cachez votre foiblesse;
Je fais gloire pour moi que ma vertu paroisse.

ISMÈNE.

Comme dans les dangers vous vous précipitez!

ANTIGONE.

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMÈNE.

Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre sera vaine.

ANTIGONE.

Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMÈNE.

Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment;
L'honneur de l'entreprise est en l'événement.

ANTIGONE.

Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort;
Voyez, si je péris, mon naufrage du port;
Pour moi je tiens plus chère et plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuse vie;
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne sera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMÈNE.

Allez donc, et le ciel, pour vous et pour mon frère,
Conduise ce dessein mieux que je ne l'espère.
Mais vos soins, si mon cœur ne m'abuse aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

(Elles sortent.)

## SCÈNE VI.

ARGIE, MÉNETTE, *une lanterne à la main, sur les remparts où s'est donné le combat.*

MÉNETTE.

Madame, vous cherchez votre perte visible.

ARGIE.

C'est bien ma perte, hélas! elle m'est bien sensible.

MÉNETTE.

Je dis de votre vie.

ARGIE.

Ah! le même trépas
Qui l'ôte à mon époux ne m'en prive-t-il pas?
Ménette, voulez-vous qu'en ce malheur extrême
J'abandonne aux corbeaux la moitié de moi-même,
Et que l'injuste arrêt qu'on nous a rapporté
Jusqu'au repos des morts porte sa cruauté?
Peut-être que déjà Polynice m'accuse
De lui rendre si tard l'honneur qu'on lui refuse :
S'il ne l'a pas, j'ai tort; s'il l'a, j'ai tort aussi,
Car c'est à mon devoir qu'appartient ce souci;
C'est pour ce triste soin, dont mon devoir me presse,
Que je me suis soustraite aux troupes de la Grèce,
Qui, le siège levé par un honteux départ,
Souffre cette injustice et n'y prend point de part.

MÉNETTE.

Pour ne nous pas tromper ne prenons autre voie
Que celle des oiseaux qui vont à cette proie :

L'infection des corps vient déjà jusqu'à nous;
Ici furent portés et rendus tant de coups;
Voici le champ fertile en tant de funérailles:
Thèbes n'est pas fort loin, j'entrevois ses murailles.

ARGIE.

O Thèbes! autrefois l'objet de mes désirs,
Maintenant le sujet de tous mes déplaisirs,
A qui pourtant le ciel soit encore propice,
Si ta piété me rend le corps de Polynice;
Tu vois en quel état, femme et sœur de tes rois,
Je me présente à toi pour la première fois.
Vois, perfide cité, quelle pompe environne
Celle qui justement prétendoit ta couronne:
Ce n'est pas elle aussi qui guide ici mes pas,
Et mon ambition ne te déplaira pas:
Je ne cherche qu'un mort, je ne veux que sa cendre;
Je ne t'ôte qu'un soin que tu ne daignes prendre:
Me le dénîras-tu? Rends, cruelle, rends-moi
Celui que tu chassois comme indigne de toi,
A qui tu fus perfide autant que légitime,
Qui fut ton roi sans sceptre et ton banni sans crime.
Et toi, mon cher époux, s'il reste après les morts
Quelques mânes errans à l'entour de leurs corps,
Guide-moi par les tiens à ce funeste office;
Que Polynice m'aide à trouver Polynice;
C'est toi seul que je cherche en en ces funestes lieux;
Daigne encore une fois te montrer à mes yeux.

## SCÈNE VII.

### Les mêmes; ANTIGONE.

MÉNETTE.

Madame, contenez la douleur qui vous presse;
Nous sommes aperçus, quelqu'un vers nous s'adresse.

ANTIGONE, *à Argie.*

Quel dessein téméraire adresse ici tes pas?

MÉNETTE.

Ce qui l'y fait venir ne vous regarde pas.

ANTIGONE.

Vient-elle ôter aux morts les larmes que je verse,
Et mettre empêchement à ce triste commerce?
Quel intérêt l'y pousse, et quel est son souci?
Ce soir est tout à moi, seule j'ai droit ici.

ARGIE.

Si quelqu'un de ces morts vous cause de la peine,
Et si, comme je crois, même dessein nous mène,
Si même de Créon vous craignez le courroux,
Je pourrai sans danger me déclarer à vous:
Hier femme, aujourd'hui veuve de Polynice,
Je venois à son corps rendre un dernier office,
Croyant qu'à la faveur du voile de la nuit.....

ANTIGONE, *l'embrassant.*

Est-ce Argie? O ma sœur! quel bonheur me conduit?
Ou plutôt quel destin, à mon bonheur contraire,
Fait que quand je vous vois je ne vois plus mon frère?
Tant qu'il eut ce plaisir, ses sœurs ne l'eurent point;

Ses jours nous séparoient, et son trépas nous joint.
Quelque part que pour vous mon cœur prît en sa flamme,
Je ne vois que sa veuve et n'ai point vu sa femme:
Enfin un même soin nous fait trouver ici;
Ce qui mène Antigone amène Argie aussi.

ARGIE.

Antigone, ma sœur, quelle première vue!
Qui l'eût imaginée, ou qui l'eût attendue?
Que pour nous la fortune a de fausses douceurs!
Commençant de nous voir, nous cessons d'être sœurs:
Je n'ai pu vous montrer la sensible allégresse
De me voir jointe à vous que quand la cause en cesse;
Encore en ce malheur dois-je bénir le sort
Qui me montre la sœur lorsque le frère est mort.
Au défaut de l'objet, son image contente;
Encor vois-je de lui quelque chose vivante:
Vos corps furent formés dedans un même flanc;
Vous ne fûtes qu'un cœur, et qu'un âme et qu'un sang.

ANTIGONE.

Ce n'est pas sans raison que sa perte m'est dure;
L'amitié nous joignoit bien plus que la nature.

ARGIE.

Aussi, ma chère sœur, les dieux m'en sont témoins,
Son trône étoit l'aimant qui l'attiroit le moins:
Ni repos, ni pays, ni mère, ni couronne,
Ne lui fut en objet à l'égal d'Antigone;
Jour ni nuit n'ont passé qu'il ne parlât de vous,
Et non sans que mon cœur en fût un peu jaloux;
Car, à voir quelle part nous avions en son âme,
Je paroissois sa sœur et vous sembliez sa femme:
Mille fois pour vous voir il a de ces remparts

Devers Thèbes jeté les yeux de toutes parts.
Mais las! il vous a vue, et cette vue est vaine;
Elle n'a diverti sa mort ni votre peine:
Nous n'espérions qu'en vous, et contre notre espoir
Il a pu sans fléchir vous entendre et vous voir;
Il s'est pu cette fois défendre de vos charmes.

ANTIGONE.

Hélas! il consultoit de mettre bas les armes,
Et déjà son courroux étoit presque amorti;
Mais si mal à propos Étéocle est sorti,
Qu'il m'a ravi le temps.....

MÉNETTE.

Craignant quelque surprise,
Allons chercher le mort, achevons l'entreprise,
Et faites quelque trêve avecque vos douleurs.

ANTIGONE.

Allons, dessus son corps nous répandrons nos pleurs:
Son corps où fut mon sang...

ARGIE.

Son corps où fut mon âme.

ANTIGONE.

Quel emploi pour sa sœur!

ARGIE.

Quelle nuit pour sa femme!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, CLÉODAMAS, ÉPHISE.

CRÉON.

Enfin l'état est calme, et les dieux ont permis
Que l'orage tombât dessus nos ennemis.
Enfin, Thèbes, enfin la voix de ton prophète
Des volontés des dieux est fidèle interprète;
Son oracle est suivi de visibles effets;
La mort de Ménécée a produit cette paix.
Par un sort tout ensemble et propice et contraire,
La ruine du fils a couronné le père :
Pour profiter pour moi lui-même s'est perdu,
Pour élever mon sang mon sang s'est répandu;
Mais plaindre son trépas est altérer sa gloire;
Lui seul, tout mort qu'il est, nous gagne la victoire :
Le public intérêt condamne mes douleurs
Et ravit à mes yeux la liberté des pleurs;
Sa mort éteint du ciel la fureur vengeresse,
Chasse de son pays les forces de la Grèce,

Renverse Polynice et sa témérité,
Et lui coûte un trépas justement mérité.
Étéocle avec cœur a pris notre défense;
Aussi sais-je des deux faire la différence :
J'entends qu'avec ma cour toute la ville en deuil
Demain rende au dernier les honneurs du cercueil;
Mais mon autorité ne peut sans injustice
Décerner ces honneurs au corps de Polynice:
Il importe à l'état qu'un ennemi juré,
Qui s'est ouvertement contre lui déclaré,
De sa rébellion reçoive le supplice,
Et demeure privé de ce funèbre office.

CLÉODAMAS.

Un grand roi pèse tout d'un contrepoids égal,
Rend le bien pour le bien, et le mal pour le mal.
Que Thèbes aujourd'hui dressât des funérailles,
A qui vouloit hier abattre ses murailles,
Qui marchoit sur les siens pêle-mêle accablés,
Qui fit avec le feu la moisson de ses blés,
Et qui demain peut-être eût pu voir avec joie
Embraser par les Grecs cette seconde Troie!
Qu'elle lui décernât les honneurs du tombeau!
Ce zèle est sans exemple et seroit tout nouveau.

ÉPHISE.

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime :
Que sa prétention fût ou non légitime,
Encor ce traitement paroît-il inhumain;
Il fut homme, il fut noble, il fut prince et Thébain.
Je veux qu'il soit coupable; il laisse en son offense
Une matière au roi d'exercer sa clémence.
D'un règne commençant la première action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression,

Et la douceur y trace une secrète voie
Par où le joug passant se reçoit avec joie :
La rigueur, au contraire, en ces événemens
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondemens;
A peine il s'établit qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît quand d'abord il nous presse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité;
Donnez à votre règne un favorable augure;
Accordez la justice avecque la nature:
Régnez sur les esprits premier que sur les corps,
Faites honneur aux dieux en faisant grâce aux morts.

CRÉON.

O fou raisonnement! spécieuse foiblesse!
Sur toute lâcheté ce faux zèle me blesse :
Quoi donc! pour un impie il faut être pieux,
Et faire grâce au crime est faire honneur aux dieux!
Depuis quand des deux points d'où dépend la justice
A leur sacré conseil retranché le supplice,
Et fait, par un désordre à leur gloire fatal,
De la source du bien la semence du mal?
Quoi! venir, embrasé d'une aveugle furie,
Verser le sang des siens, ruiner sa patrie,
La rage dans le cœur et les armes au poing,
Est être cher aux dieux et mériter leur soin!
Non, non, c'est de nos maux faire le ciel complice;
C'est de la piété faire un appât au vice:
Contredire son roi sur un si juste arrêt,
C'est ne pouvoir plier sous un joug qui déplaît,
Et du zèle indiscret et partisan du crime
Pallier le refus d'un zèle légitime.
Mais, ou l'on m'ôtera la qualité de roi,

Ou mon autorité maintiendra cette loi.
Du corps de ce mutin, gisant sur la poussière,
Le ventre des corbeaux sera le cimetière;
Et se tienne assuré d'un cruel châtiment
Quiconque lui destine un autre monument.

CLÉODAMAS.

Sire, quel malheureux, après votre défense,
Pour l'intérêt d'un mort prendroit cette licence?

CRÉON.

Toujours quelque rebelle, en un règne naissant,
Croit faire un coup d'état en désobéissant,
Et se jette à clos yeux au danger plus extrême,
Au mépris de son prince, au mépris de soi-même:
Mais son crime est utile et contient quelquefois
De plus mutins que lui dans le respect des lois:
Suffit que si mon fils enfreignoit ma défense,
Son sang, son propre sang en laveroit l'offense,
Et que j'ai des Argus aux coteaux d'alentour
Qui feront leur devoir d'y veiller nuit et jour.

## SCÈNE II.

### Les mêmes; UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

O vertu criminelle! ô piété funeste,
Du mépris de la mort preuve trop manifeste!

CRÉON.

Qu'est-ce? quelle nouvelle?

LE CAPITAINE.

Ah! quel est mon malheur,
D'avoir été commis pour instrument du leur!

CRÉON.

Quoi! déjà mon édit a trouvé des rebelles?

LE CAPITAINE.

Sire, pour faire ouïr de mauvaises nouvelles,
Qu'il faut faire sur soi de violens efforts,
Et qu'on a de contrainte à les mettre dehors!
La princesse Antigone.....

CRÉON.

O malheureuse fille
Sur qui j'établissois l'espoir de ma famille!
O race détestable et digne de son sort!

LE CAPITAINE.

Secondée à ce soin par la veuve du mort,
Vient d'être auprès du corps dessus l'heure surprise,
De son funèbre office achevant l'entreprise:
Deux de mes compagnons qui l'amènent ici
Vous la vont présenter et l'étrangère aussi.
(Il sort.)

ÉPHISE.

Le ciel a jusqu'au bout versé sur cette race
Disgrâce sur malheur et malheur sur disgrâce.

CRÉON.

O masque de vertu! que ta fausse beauté
Couvre d'hypocrisie et de déloyauté!
Quoi! cette misérable, à mon fils destinée,
Sur le point d'accomplir cet heureux hyménée,
Déclare maintenant sa haine contre moi
Son refuge, son oncle, et son père et son roi!
Non, j'aurois plutôt cru que toute une province
Se dût montrer rebelle au vouloir de son prince,
Et secouer le joug de son commandement,

Que je n'eusse eu pour elle un soupçon seulement.
(Voyant entrer les gardes.)
Amenez cette peste, et qu'on cherche une peine
Égale à son forfait et digne de ma haine.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ANTIGONE, ARGIE, MÉNETTE, GARDES.

CRÉON.

Voyez quelle assurance en cet œil effronté!
Quel superbe maintien et quelle égalité!
D'un seul signe d'effroi ce front est-il capable?
Qui de nous semble mieux le juge ou le coupable?
Parle, t'a-t-on surprise en ce fatal devoir
Qui si visiblement contredit mon pouvoir?

ANTIGONE.

Non; l'on m'a prise, sire, on ne m'a pas surprise.
On ne sauroit surprendre en si juste entreprise.

ARGIE.

J'ai seule transgressé cet arrêt inhumain:
Sire, elle n'a rien fait que me prêter la main.

MÉNETTE.

C'est à moi, sire, à moi qu'en est dû le supplice;
Je suis auteur de tout, elle n'est que complice.

CRÉON.

Et ne saviez-vous pas que cet acte, en effet,
Étoit contrevenant à l'arrêt que j'ai fait?

ANTIGONE.

Je n'en pouvois douter, puisqu'aucun ne l'ignore.

ARGIE.

Oui, je le savois bien.

MÉNETTE.

Et moi mieux qu'elle encore.

CRÉON.

Vous faisiez donc vertu de transgresser mes lois?

ANTIGONE.

Oui, pour servir les dieux qui sont plus que des rois.

ARGIE.

Pour faire honneur au ciel au mépris de la terre.

MÉNETTE.

Et pour donner aux morts la paix après la guerre.

CRÉON.

Et tous pour mériter un rigoureux trépas.

ANTIGONE.

Qu'il vienne.

ARGIE.

Il tarde trop.

MÉNETTE.

Je n'y recule pas.

CRÉON.

O folle piété! qui d'une même audace
Fit la rébellion et reçoit la menace!

ANTIGONE.

Je mets le plus haut trône au-dessous des autels,
Et révère les dieux sans égard des mortels :
Ils sont maîtres des rois; ils sont pieux, augustes;
Tous leurs arrêts sont saints, toutes leurs lois sont justes :
Ces esprits, dépouillés de toutes passions,

Ne mêlent rien d'impur en leurs intentions;
Au lieu que l'intérêt, la colère et la haine,
Président bien souvent à la justice humaine,
Et, n'observant amour, devoir, ni piété,
N'y laissent qu'injustice et qu'inhumanité.
Quoi! vous osez aux morts nier la sépulture?
Eh! cette loi naquit avecque la nature.
Votre règne commence et détruit à la fois,
Par sa première loi, la première des lois.
Ici la faute est juste et la loi criminelle;
Le prince pèche ici bien plus que le rebelle.
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort qui punit le devoir:
La plus cruelle mort me sera trop humaine,
Je me résous sans peine à la fin de ma peine;
Elle m'affranchira de votre autorité,
Et ma punition sera ma liberté.

ÉPHISE.

O mâle cœur de fille! ô vertu non commune,
Qui pour rien ne se rend aux coups de la fortune!

CLÉODAMAS.

O sexe dangereux! étrange dureté!
Du crime et du supplice elle fait vanité.

CRÉON.

On abaisse aisément le cœur d'une sujette
Sous le propre fardeau du joug qu'elle rejette.
L'orgueil s'assortit mal avec le mauvais sort,
Et tous deux insolens font un mauvais accord.
Quoi! la rébellion deviendra légitime,
Et pour me mépriser on prisera le crime?
A son premier outrage elle en joint un second

En faisant vanité de m'avoir fait affront;
Plus son mépris me touche et plus elle en est vaine;
Je semble son sujet, elle semble ma reine.
Peut-être que le rang qu'elle tint autrefois,
Et les titres de sœur, nièce et fille de rois,
Font à ce cœur altier douter de la menace,
Et contre sa frayeur soutiennent son audace:
Mais son extraction provînt-elle des cieux,
Et se dît-elle sœur, nièce et fille des dieux,
La justice aujourd'hui satisfera ma haine;
Et qui l'a secondée aura part en sa peine.

ARGIE.

D'un frivole discours passez donc à l'effet;
Je le ferois encor si je ne l'avois fait.
Oui, j'ai fait le devoir d'une ingrate province
Qui refuse sans honte un cercueil à son prince:
Elle fut son pays, ses terres, ses états;
Il n'y veut qu'un sépulcre et ne l'y trouve pas:
Je laisse indifférent en quel titre on m'amène
Où j'avois droit d'entrer en qualité de reine,
Et je n'accuse pas l'injustice du sort
Qui me devoit un sceptre et m'apprête la mort.
Je me plains seulement de ce pays barbare
Qui de six pieds de terre à son prince est avare,
Et veut qu'en même jour le corps de mon époux
Passe d'entre mes bras dans le ventre des loups.

CRÉON.

Ayant appris l'édit et la peine prévue,
Vous avez enfreint l'un, et l'autre vous est due.

ANTIGONE.

Faites donc, votre haine agit trop mollement;
La fureur s'alentit par le retardement:

Peut-être que le temps vous ôteroit l'envie
Ou l'assurance au moins de nous ôter la vie :
Le murmure du peuple iroit jusques à vous,
Et pourroit désarmer votre injuste courroux;
Car enfin si le ciel ne lui fermoit la bouche,
Vous sauriez à quel point le procédé le touche.
Mais d'abord un tyran fait tout ce qui lui plaît;
On souffre avec respect, on voit, mais on se tait.

CRÉON.

Et toi seule entre tous n'as pu voir sans te plaindre?

ANTIGONE.

Tous tremblent, tous ont peur; moi, je n'ai rien à craindre.

CRÉON.

Au moins dois-tu rougir d'avoir osé plus qu'eux.

ANTIGONE.

Qui fait honneur aux morts ne fait rien de honteux.

CRÉON.

Un mort qui fut des siens le mortel adversaire!

ANTIGONE.

Il fut ce qui vous plaît, mais il étoit mon frère.

CRÉON.

Qui les armes en main a son frère assailli!

ARGIE.

Il est vrai, mais son frère a le premier failli.

CRÉON.

Il tint notre parti, l'autre tint le contraire.

ARGIE.

La couronne à tous deux étoit héréditaire :
L'un suivit sa fureur, mais l'autre l'embrasa;
Si l'un vous assaillit, l'autre vous exposa.

CRÉON.

Le règne du premier, comme il fut d'un bon prince,
Se gagna la faveur de toute la province;
Et notre heur, qui sous l'autre eût pu diminuer,
Nous fit prendre intérêt à le continuer.
L'intention des siens, plus que la sienne même,
Avoit dessus son front laissé le diadème;
Et son ambition, bien moins que sa bonté,
Se put dire l'appui de son autorité.

ARGIE.

Mais pour le retenir vous chassiez Polynice.

CRÉON.

On fit faveur à l'un, mais à l'autre justice.

ANTIGONE.

Après tout je l'aimois, et mon affection
Entreprendroit encor cette sainte action.

CRÉON.

Eh bien! suis les conseils que cet amour t'inspire:
Aime-le chez les morts, mais non sous mon empire.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; ISMÈNE.

ÉPHISE.

O dieux! en quel état Ismène vient ici!

CRÉON, *à Ismène.*

Et toi, n'eus-tu point part en l'entreprise aussi?

ISMÈNE.

Oui, plus que toutes deux: j'ai commencé l'ouvrage,
Et mon exemple, sire, excita leur courage.

ANTIGONE.

Non, non, trop de frayeur s'empara de son sein;
Elle a le cœur trop bas pour un si haut dessein.

ISMÈNE.

Je vous l'ai conseillé; j'en pressai l'entreprise.

ANTIGONE.

Tout au contraire, sire; elle m'en a reprise.

ISMÈNE.

Oui, pour vous éprouver; mais je suivois vos pas.

ANTIGONE.

Elle étoit trop timide, elle ne sortit pas.

ISMÈNE.

Prisez-vous à tel point votre triste fortune,
Que vous ayez regret qu'elle me soit commune?

ANTIGONE.

J'ai seul aimé mon frère; il n'appelle que moi.

ISMÈNE.

J'eusse à votre défaut entrepris cet emploi.

ANTIGONE.

Je servirai de cœur et non pas de paroles;
L'un produit des effets, les autres sont frivoles.

ISMÈNE.

Ma sœur, au nom des dieux, ne me déniez pas
La gloire de vous suivre en un si beau trépas.

ANTIGONE.

Non, non, ne prenez part à rien qui m'appartienne:
L'ouvrage fut tout mien, la mort est toute mienne.

ISMÈNE.

Ne vous possédant plus quel bien me sera doux?

ANTIGONE.

Créon, votre seigneur, aura grand soin de vous.

ISMÈNE.

Ah! ce reproche est juste : il est vrai, je fus lâche.

ANTIGONE.

J'ai regret de le dire, et honte qu'on le sache.

ISMÈNE.

Mais que vous a produit ce généreux effort?

ANTIGONE.

Tout ce que j'espérois : il m'a produit la mort.

ISMÈNE.

J'avois bien su prévoir le malheur qui vous presse.

ANTIGONE.

Eh bien, vivez heureuse avec votre sagesse.

CRÉON, *à part.*

L'orgueil à toutes deux a troublé la raison,
Et leur extravagance est sans comparaison.

ISMÈNE.

Vous-même à votre fils vous l'avez destinée:
Voudriez-vous rompre, sire, un si bel hyménée?

CRÉON.

Il peut, pour un manqué, recouvrer cent partis.

ISMÈNE.

Non pas qui vaillent tant, ni si bien assortis.

CRÉON.

Cherchant cette alliance, il cherchoit bien sa perte;
Je la haïrois bien si je l'avois soufferte.

ANTIGONE.

Viens ici, cher Hémon, et par cet entretien
Apprends le jugement que l'on y fait du tien.

ISMÈNE.

Voudriez-vous ruiner une amitié si forte?

CRÉON.

Forte ou non, s'il l'épouse il l'épousera morte.

ISMÈNE.

Si le ciel n'est injuste, il vengera sa mort.

CRÉON.

Profite de sa perte, et crains un même sort.

ISMÈNE.

Non, non, ne croyez pas que votre tyrannie
Ni m'empêche la voix, ni demeure impunie;
Les dieux ne sont pas dieux si bientôt leur courroux
Ne prend notre intérêt et n'éclate sur vous.

CRÉON.

Allez, ôtez d'ici ces objets de ma haine;
Qu'en la tour du palais toutes deux on les mène:
Veillez-les avec soin, que tout vous soit suspect;
Mais que l'on traite Argie avec plus de respect,
Dedans une autre chambre, avec garde fidèle,
Cependant qu'au conseil on ordonnera d'elle;
Car, ne relevant pas de mon autorité,
Le crime qu'elle a fait est d'autre qualité.

(On emmène Antigone, Ismène et Argie.)

## SCÈNE V.

### CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS; *ensuite* HÉMON.

ÉPHISE.

Sire, à peser bien tout d'une égale balance,
Ce procédé n'est pas sans quelque violence:
L'honneur qu'on rend aux morts est une vieille loi;
Par naissance et par droit Polynice fut roi;
Antigone est sa sœur, elle est votre parente;
Vous en privez Hémon, Ismène est innocente;
L'autre est veuve du mort. Que votre jugement
Sur toutes ces raisons passe un peu mûrement.

CRÉON.

De toutes ces raisons pour une déloyale,
Pas une ne détruit la puissance royale;
Être trop indulgent laisse aussi trop oser.
Des autres mon conseil m'en fera disposer.
(A Hémon qui entre.)
Ne dissimulez point la douleur qui vous presse;
Elle est juste en l'amant qui perd une maîtresse:
Mais d'autre part, Hémon, elle est injuste aussi
En un fils qui, bien né, de son père a souci,
Et qui, sage, épousant son amour et sa haine,
Se fait de ses désirs une loi souveraine.

HÉMON.

Ayant l'honneur que j'ai d'être sorti de vous,
Votre intérêt, monsieur, sur tout autre m'est doux.
J'ai tous les sentimens que mon devoir m'ordonne;
Je tiens de votre sang et de votre couronne,

Et, sans me départir de leur autorité,
Ne puis rien épouser que votre volonté.

CRÉON.

Aussi par la raison de la seule naissance,
N'attendois-je pas moins de votre obéissance.
Ce que prise un bon père est prisé d'un bon fils;
Ils ont mêmes amis et mêmes ennemis :
Mais le père, d'un fils à ses desseins contraire,
S'est formé de soi-même un mortel adversaire;
Il s'entretient la guerre et nourrit un poison
Doux à ses ennemis, funeste à sa maison.
Il ne faut pas, Hémon, que l'amour d'une femme
Jusqu'à ce point nous gagne et nous aveugle l'âme,
Qu'alors que le mal presse on n'en puisse guérir,
Et que nous nous perdions afin de l'acquérir.
L'intérêt de mon fils trop justement me touche
Pour souffrir qu'il reçoive un serpent en sa couche :
Une mauvaise femme est un méchant ami
Que veillant on doit craindre, et bien plus endormi;
Et quiconque à sa foi jour et nuit se hasarde
Se met entre les mains d'une mauvaise garde.
Cette seule rebelle, entre tous mes sujets,
Censure mes édits, attaque mes projets,
Et trace des chemins à toute la province
Pour le mépris des lois et la honte du prince.
Dans les desseins d'un roi, comme dans ceux des dieux,
De fidèles sujets doivent fermer les yeux,
Et, soumettant leurs sens au pouvoir des couronnes,
Quelles que soient les lois, croire qu'elles sont bonnes.

HÉMON.

Les dieux ne mettent pas en tous entendemens
Ni pareilles clartés, ni mêmes sentimens.

Je veux que cette offense attaque votre gloire;
Mais qui l'osa commettre a pu ne le pas croire:
En effet, qui croiroit aller contre vos lois,
Suivant celles des dieux qui sont maîtres des rois?
Moi, monsieur, qui sans feinte et vous prise et vous aime
Comme auteur de ma vie et source de moi-même,
Qui vous souhaite un règne et glorieux et doux,
Et, pour dire en un mot, qui soit digne de vous,
Je cueille les avis partout où je me trouve,
J'entends ce qu'on estime et ce qu'on désapprouve,
Pour profiter pour vous et vous en faire part,
A vous à qui moi seul ose parler sans fard.
Jamais la Vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les rois ne trouve qui la guide;
Au lieu que le mensonge a mille partisans,
Et vous est présenté par tous vos courtisans.
Seul je vous dirai donc que le commun murmure
Accuse votre arrêt d'offenser la nature;
Qu'aussi, l'on n'attend pas de votre passion
L'injuste châtiment d'une bonne action.
Antigone, dit-on, prit une honnête audace
Que le roi punira de la seule menace;
Ce qu'elle a fait est juste, et dans tous les esprits,
Hors celui de Créon, son crime aura des prix:
C'est à peu près, monsieur, ce que je viens d'entendre,
Et ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre.
Déférez quelque chose au sentiment commun;
Le plus savant se trompe, et deux yeux font plus qu'un.
Un changement d'avis, quand la raison en presse,
N'est pas une action contraire à la sagesse:
Ne voir que par son sens est le propre des dieux,
Comme il l'est des mortels de voir par beaucoup d'yeux.

ÉPHISE.

La même vérité vous parle par sa bouche :
Sire, de cette part souffrez qu'elle vous touche,
D'autant plus qu'elle tend à votre commun bien,
Et que votre intérêt s'y trouve avec le sien.

CRÉON.

O conseil, ô prière et ridicule et folle!
Que j'apprenne si vieux d'une si jeune école!

HÉMON.

Ne regardez pas l'âge, et pesez la raison.

CRÉON.

La raison n'est pas mûre en si verte saison.
Appelles-tu raison de faire honneur au crime?

HÉMON.

Non, s'il passe pour tel ailleurs qu'en votre estime.

CRÉON.

Qui m'a désobéi mérite le trépas.

HÉMON.

Le peuple toutefois ne le confesse pas.

CRÉON.

Lui-même est criminel s'il censure son prince.

HÉMON.

Faites donc le procès à toute la province.

CRÉON.

Elle et ses habitans sont esclave des rois.

HÉMON.

Oui, si les rois aussi sont esclaves des lois.

CRÉON.

La folle passion qui possède ton âme
Te fait insolemment parler pour une femme,
Et de son intérêt te rend ainsi jaloux.

HÉMON.

Vous seriez femme donc, car je parle pour vous.

CRÉON.

Tu contestes, mutin, contre ton propre père?

HÉMON.

J'ai cru vous conseiller, et non pas vous déplaire.

CRÉON.

Ne m'est-il pas permis de conserver mon droit?

HÉMON.

Non, s'il prive les dieux de l'honneur qu'on leur doit.

CRÉON.

Vil esclave de femme, esprit lâche et débile!

HÉMON.

Je n'ai fait action ni lâche ni servile.

CRÉON.

Parler pour une fille est ton plus digne emploi.

HÉMON.

Je parle pour les dieux, et pour vous et pour moi.

CRÉON.

N'espère pas enfin l'épouser jamais vive.

HÉMON.

Elle ne mourra pas qu'un autre ne la suive.

CRÉON.

M'oses-tu menacer?

HÉMON.

Je n'avancerois rien
Envers qui ni ne veut ni ne peut faire bien.

CRÉON.

Ce fol à m'outrager encore persévère!

HÉMON.

Je vous dirois bien pis si vous n'étiez mon père.

CRÉON.

Va, cœur efféminé; va, lâche, sors d'ici!

HÉMON.

Vous voulez donc parler sans que l'on parle aussi?

CRÉON.

Oui, traître, je le veux, et bientôt le salaire
De ta présomption va t'apprendre à te taire
Et ne chérir pas tant ce qui m'est odieux.
Soldats, amenez-la, qu'on l'égorge à ses yeux.

HÉMON.

Ce ne sera jamais au moins en ma présence
Que l'on accomplira cette injuste sentence.
Faites à vos flatteurs autoriser vos lois,
Et voyez votre fils pour la dernière fois.

ÉPHISE, *voulant le retenir.*

Seigneur!

CRÉON.

Laissez, qu'il aille; il saura, je le jure,
Combien sensiblement me touche cette injure,
Combien il est fatal d'irriter mon pouvoir,
Et pour un fol amour oublier son devoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HÉMON, *seul.*

Qu'on l'égorge à mes yeux! O vertu sans défense!
Justice sans soutien, supplice sans offense!
O présage fatal pour un règne naissant,
De s'arroser de sang et de sang innocent!
O belles fleurs sans fruit, accords sans hyménée,
J'avois bien malgré vous senti ma destinée.
Et toi, mon cœur, et toi qui m'en as averti,
Je te crus justement, tu ne m'as point menti.
Qu'on l'égorge à mes yeux! O barbare sentence
Contre la vertu même et la même innocence!
Souffrirez-vous, mes yeux, ce spectacle exposé?
Je vous arracherois si vous l'aviez osé:
Règne pernicieux! joug, certes, détestable,
Qui dès le premier jour presse tant qu'il accable!
Qu'attendra-t-on d'un roi de qui l'autorité
Se déclare d'abord contre la piété,
Rompt les lois d'hyménée et celles de nature,
Ote aux vivans l'espoir, aux morts la sépulture?

Antigone est pieuse et révère les dieux,
Et c'est pourquoi l'on veut qu'on l'égorge à mes yeux!
Mais peut-être qu'Éphise aura par sa prière
Obtenu quelque effet meilleur que je n'espère,
Possible crains-je un mal qui n'arrivera pas.
Le voilà qui, pensif, adresse ici ses pas.
(A Éphise.)
Eh bien, qu'as-tu gagné sur cette âme cruelle?
Je lis en ta tristesse une triste nouvelle.

## SCÈNE II.

### ÉPHISE, HÉMON.

ÉPHISE.

D'autres, pour vous flatter d'un inutile espoir,
Vous diroient que le temps le pourroit émouvoir;
Mais moi, qui suis sensible à tout ce qui vous touche,
Qui, mauvais courtisan, ai le cœur sur la bouche,
Je ne vous puis farder ce funeste rapport :
C'est fait de la princesse; il a signé sa mort.

HÉMON.

C'est fait de la princesse! Ah! force, ma colère,
Force ici tout respect et de fils et de père.
Venez, rage, transports, si long-temps repoussés,
Ce bourreau de son sang vous autorise assez :
Venez, et de sa tête arrachez la couronne,
Chassons d'autour de lui l'éclat qui l'environne,
Faisons tomber son trône et périr son état,
Si lâche partisan d'un si lâche attentat.
Pardonnez mes transports, respect, devoir, naissance;
Je sais que je m'emporte et que je vous offense :

Mais vous voyez qu'on meurt pour trop suivre vos lois,
Qu'on en acquiert la gloire et la mort à la fois :
L'honneur qu'on porte aux siens devient illégitime;
Et trop de naturel passe aujourd'hui pour crime.

ÉPHISE.

J'attendois bien de vous ce premier mouvement;
Je ne puis condamner votre ressentiment.
Mais, seigneur, la princesse, encor pleine de vie,
N'a pas de ce cruel la fureur assouvie.

HÉMON.

Quel est donc son arrêt?

ÉPHISE.

Il commet à la faim,
Invisible bourreau, cet office inhumain;
Et dessous Cythéron l'a fait enfermer vive,
Attendant qu'une mort de tant de morts la prive.

HÉMON.

Mais rien n'ébranle-t-il sa résolution?
N'as-tu rien oublié de ta commission?
L'as-tu fait souvenir que c'est de sa main même
Que je tiens cet objet de mon amour extrême,
Que ce qu'il a fait naître il dut l'entretenir,
Qu'il a lui-même joint ce qu'il veut désunir?
Sait-il que je m'avoue un peu trop téméraire,
Et que je me veux mal d'avoir pu lui déplaire;
Que je n'ignore pas l'honneur que je lui dois,
Mais que le désespoir lui parloit par ma voix;
Qu'il doit considérer le feu qui me dévore,
Et qu'il me veut ravir un objet que j'adore?
Enfin, l'as-tu prié que, si ni mon devoir
Ni mes soumissions ne peuvent l'émouvoir,

Il m'accorde du moins cette dernière grâce,
Que je meure pour elle et seul lui satisfasse?

ÉPHISE.

J'ai peint votre respect, votre amour, votre ennui;
Mais le plus dur rocher est moins rocher que lui,
Et je l'ai moins touché par ce que j'ai pu dire
Qu'un chêne n'est ému du souffle d'un zéphyre.

HÉMON.

N'importe; sonde encor ce courage inhumain,
Dût ce dernier effort encor nous être vain :
Pardonne au soin ingrat que mon amour te donne,
Et tente jusqu'au bout pour sauver Antigone :
Va, tâche de sauver un malheureux amant.

ÉPHISE.

Je vous vais obéir, mais inutilement.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

HÉMON, *seul.*

Par cette invention défait de sa présence,
Autant que je le suis de la vaine espérance
De pouvoir profiter de cet abaissement,
Secourons l'innocence, et généreusement.
Ah! pourquoi n'est quelque autre auteur de cet outrage
Contre qui mon amour pût montrer mon courage!
En quelle occasion ne l'irois-je éprouver,
Et que ne tenterois-je afin de la sauver!
Mais, ô loi du devoir, importune contrainte!
Le nom de l'ennemi défend même la plainte :

On m'arrache la vie, et tel est mon destin
Qu'il faut encor baiser les mains de l'assassin!
Il faut souffrir sans rendre, il faut voir et se taire,
Et, pour toute raison, qui m'attaque est mon père.
Ne punissons donc point, mais repoussons les coups,
Et, ne l'attaquant pas, au moins défendons-nous.
Que son bras, s'il se peut, nous immole à sa haine;
Mais, s'il se peut aussi, faisons qu'elle soit vaine.
Forçons l'antre funeste où l'on tient enfermé
Ce miracle d'amour, ce chef-d'œuvre animé:
Pour un si beau dessein il n'est porte trop close.
Allons, et si quelqu'un à nos efforts s'oppose,
Également épris de colère et d'amour,
Ou faisons qu'il y laisse, ou laissons-y le jour.
(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### CRÉON, ÉPHISE.

CRÉON.

Non, Éphise, il importe au soutien de ma gloire
Que de ce châtiment je laisse la mémoire :
Mon règne naît encore, et cette impunité
Porteroit conséquence à mon autorité.
Quels mutins sous mes lois se laisseront réduire,
Si les miens les premiers tâchent de les détruire,
Et si qui contrevient à ce que je défends
Trouve des partisans en mes propres enfans?

ÉPHISE.

Sire, il est amoureux.

CRÉON.

Moi je serai sévère.

ÉPHISE.

Il servoit sa maîtresse.

CRÉON.

Il offensoit son père.

ÉPHISE.

Il crut vous conseiller.

CRÉON.

Il prit trop de souci.

ÉPHISE.

Mais il la tient de vous.

CRÉON.

Il en tient l'être aussi.

ÉPHISE.

Il s'avoue un peu prompt.

CRÉON.

Qu'il souffre donc sa peine.

ÉPHISE.

Mais, sire, son amour ?

CRÉON.

Mais, Éphise, ma haine ?

ÉPHISE.

Faites quelque indulgence à de jeunes esprits.

CRÉON.

Je pardonnerai tout, excepté le mépris.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; TYRÉSIE, *précédé par un guide;* CLÉODAMAS.

CLÉODAMAS.

Voici le vieux devin de qui tant de miracles
En ce fatal empire ont suivi les oracles.

ÉPHISE.

C'est Tyrésie. O ciel! sois lassé de nos pleurs,
Et nous apprends par lui la fin de nos malheurs.

TYRÉSIE.

La lumière d'un seul sert à deux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi à conduire les hommes.

CRÉON.

Que nous apprendrez-vous, bon vieillard qui sans yeux
Lisez si clairement dans le secret des dieux?

TYRÉSIE.

Un avis qui regarde et vous et votre empire.
Mais pesez mûrement ce que je viens de dire.

CRÉON.

J'ai toujours obéi, vous toujours ordonné.

TYRÉSIE.

C'est l'unique secret qui vous a couronné.

CRÉON.

Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche,
Assuré que les dieux parlent par votre bouche.

TYRÉSIE.

Surtout, pour votre bien, croyez-moi désormais,
Car le besoin en presse, ou n'en pressa jamais.

CRÉON.

O dieux! quelle frayeur m'excite ce langage!

TYRÉSIE.

Bien moindre que ne doit ce funeste présage.
Écoutez : ce matin, sur ces proches coteaux
Nous observions le chant et le vol des oiseaux,
Lorsque l'horrible cri d'une troupe d'orfraies,
D'infaillibles malheurs messagères trop vraies,
A rempli d'un grand bruit tous les lieux d'alentour,
Et n'a point respecté la naissance du jour :
Un nombre de corbeaux aussi funeste qu'elles,
Leur livrant un combat de becs, d'ongles et d'ailes,
A quelque temps après redoublé mon émoi,
Et quelques plumes même en ont tombé sur moi.
Je cours au temple alors, où la lampe allumée
Jette, au lieu de lumière, une noire fumée
Dont l'épaisseur corrompt la pureté de l'air,
Et, presque m'étouffant, m'empêche de parler :
L'encens n'y peut brûler quelqu'effort que j'essaie;
La victime à l'autel n'y rend rien de sa plaie
Que quelque goutte ou deux d'une jaune liqueur
Dont la corruption m'a fait faillir le cœur :
Mon guide, qu'à ce soin à mon défaut j'emploie,
S'écrie épouvanté qu'il n'y voit point de foie :
Enfin tout n'est qu'horreur et que confusion,
Et tout, Créon, et tout à votre occasion;
De vous qui renversez les lois de la nature,
Qui, barbare, aux défunts niez la sépulture;

De vous qui, vrai Cerbère, ôtant ce droit aux corps,
Empêchez le passage en l'empire des morts;
Qui, cruel, attaquez qui ne se peut défendre,
Et commandez un mal que vous devriez reprendre.
Satisfaites les dieux par votre amendement,
Et sachez-moi bon gré de cet enseignement.

CRÉON.

Sur tout autre toujours votre art me persécute;
Vous m'entreprenez seul, seul je vous suis en butte.
Il faut bien que cet art, saint et sacré qu'il est,
Parmi sa pureté mêle quelque intérêt;
Car le ciel laisse agir l'ordre de la nature,
Et n'a pas toujours l'œil sur une créature.
L'or est un charme étrange, un métal précieux
Qui corrompt toute chose et tenteroit les dieux;
Mais il le faut gagner par moyens légitimes,
Non pas en conseillant l'impunité des crimes,
Non pas en abusant du respect des autels,
Et faisant faussement parler les immortels.

TYRÉSIE.

Qui m'a repris que vous d'en user de la sorte?

CRÉON.

Que l'on vous en reprenne ou se taise, qu'importe?

TYRÉSIE.

Usez-en comme moi; le ciel sait qui vit mieux.

CRÉON.

Je n'outragerai point un ministre des dieux.

TYRÉSIE.

Vous m'outragez assez m'accusant d'avarice?

CRÉON.

Peu de gens de votre art sont exempts de ce vice.

TYRÉSIE.

Et les tyrans encor bien moins qu'eux et que moi.

CLÉODAMAS.

Aveugle, savez-vous que vous parlez au roi?

TYRÉSIE.

Puisque je l'ai fait tel, j'ai droit de le connoître:
Plus aveugle est que moi tel qui ne croit pas l'être.

CRÉON.

C'est bien vous emporter pour un esprit si sain.

TYRÉSIE.

Enfin je dirai plus que je n'avois dessein.

CRÉON.

Parlez, car il importe au gain de votre vie.

TYRÉSIE.

Bien plus votre intérêt que le mien m'y convie,
Et vous l'allez apprendre : avant que le soleil
Laisse en notre horizon la nuit et le sommeil,
Vous verrez des effets du malheureux augure
Qui m'a si clairement marqué votre aventure :
Le frère mort, privé des honneurs du cercueil,
La sœur vive enterrée, et tout le peuple en deuil,
Appellent d'une voix qui ne sera pas vaine
La justice du ciel sur l'injustice humaine.
La mort de votre fils, ce prince aimé de tous,
Sera le premier fléau qui tombera sur vous;
D'effroyables remords, mégères éternelles,
Invisibles bourreaux des âmes criminelles,
Vous persécuteront jusqu'aux derniers abois;
Et, s'il faut mettre hors tout ce que je prévois,
Un bras victorieux, que votre crime attire,

Vous va bientôt ravir et la vie et l'empire.
Mais qu'en vous ce discours n'excite aucun souci,
Et croyez que le gain me fait parler ainsi.
Marche, enfant; je lui laisse en ce triste présage
Assez d'instruction pour en devenir sage.

(Il sort avec son guide.)

## SCÈNE VI.

### CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS.

ÉPHISE.

Sire, il peut s'abuser; mais depuis qu'en ces lieux
Sa voix rend aux mortels les réponses des dieux,
Et qu'il envoie au ciel les encens de nos temples,
Les fautes de son art n'ont point encor d'exemples.

CRÉON.

Je tremble, je frémis, je demeure interdit,
Et cet effet s'accorde avec ce qu'il a dit.
Opposons la prudence au coup de cet orage;
Mais d'ailleurs la prudence offense le courage.
Me rendre lâchement au sentiment d'autrui,
Est trop honteux pour moi, trop glorieux pour lui.

CLÉODAMAS.

C'est à vous d'en résoudre avec votre sagesse.

CRÉON.

Je suivrai vos avis; mais tôt, le besoin presse.

ÉPHISE.

Traitez le sang d'Œdipe avec plus de douceur;
Mettez le frère en terre, et tirez-en la sœur.

CLÉODAMAS.

Sire, à trop consulter l'occasion se passe :
Le ciel touche parfois aussitôt qu'il menace.

CRÉON.

Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
Mais il faut obéir à la nécessité :
Rendez donc ce devoir au corps de Polynice;
Qu'avec ses sœurs sa veuve assiste à cet office;
Que l'on délivre Argie, et que sa liberté
Soit le premier effet de cette impunité.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Sire, sire, accourez.

CRÉON.

Quelle nouvelle? Approche.

LE CAPITAINE.

Hémon s'est fait passage en la funeste roche
Où devoit Antigone expier son forfait :
Elle en est quitte, sire, et c'en est déjà fait;
Le prince sur son corps déteste votre empire,
Et je crains, oui je crains quelque chose de pire.....
J'en voulois approcher, mais s'élançant sur moi......

CRÉON.

O trop certain augure! ô misérable roi!
De quel triste succès est ma rage suivie!
Courons, sauvons mon fils, ou c'est fait de ma vie.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

HÉMON, *près du corps d'Antigone, dans le tombeau de la roche;* ISMÈNE.

HÉMON.

Beau corps, sacrés débris du chef-d'œuvre des cieux,
Beaux restes d'Antigone, ouvrez encor les yeux,
Jeune soleil d'amour éteint en ton aurore,
Bel astre, honore-moi d'un seul regard encore
Avant que je te suive en la nuit du tombeau.
Tu crains, tu crains de voir le fils de ton bourreau;
Le cœur plus que l'oreille est sourd à ma prière;
Ton amour s'est éteint avecque ta lumière;
C'est en vain qu'aux enfers je vais suivre tes pas,
Tes mânes offensés ne m'y souffriront pas;
Autant que tu m'aimois tu me seras contraire;
Tu puniras le fils des cruautés du père.
Je n'avance à mourir non plus qu'à différer,
Et, ni vivant ni mort, je n'ai plus qu'espérer.
(A Ismène.)
Mais, madame, arrêtez ces inutiles larmes,
Et contez-moi sa mort. Où prit-elle des armes?

ISMÈNE.

Le soir qu'elle partit pour ce pieux dessein
Elle tenoit caché ce poignard dans son sein,
Pour demeurer par lui maîtresse de sa vie
S'il devoit arriver qu'elle fût poursuivie:
A ce coup vainement j'ai voulu résister;
Je ne l'ai diverti ni n'ai pu l'éviter:
Le sang qu'elle a versé l'embellit et me tache;
Il la peint généreuse et me témoigne lâche.

Vous l'offensez, au reste, et soupçonnez à tort
Que son affection soit morte par sa mort :
Elle sait à quelle point sa fortune vous touche;
Avec le nom d'Hémon elle a fermé la bouche :
C'est un nom qu'elle emporte au delà du trépas,
Et que dans l'Oubli même elle n'oublîra pas.

HÉMON.

Allons donc, mon amour, où la sienne m'invite;
Payons-lui cet honneur qui passe mon mérite.
Ah! s'il plaisoit aux dieux que, pour mourir cent fois,
Je pusse à ce beau corps rendre l'âme et la voix,
Que d'un si bel effet je bénirois les causes!
J'entrerois dans les feux comme en un lit de roses;
Le plus amer poison, et le plus furieux,
Passeroit à mon goût pour breuvage des dieux;
Je me délasserois parmi les précipices,
Et dans le seul repos trouverois des supplices.
Mais depuis qu'une vie est tombée en tes mains,
O Mort! pour la ravir tous nos efforts sont vains.
Ce butin est trop cher, et j'ai tort si j'espère
Que tu rendes au fils ce que tu tiens du père.
Sourde, tiens donc encor de ce dénaturé
Le butin qu'il t'envoie et qu'il t'a procuré;
Mais épargne ta faux, puisque, ô prodige extrême!
La nature aujourd'hui se détruit d'elle-même,
Les plus proches parens sont les plus ennemis,
Le frère hait le frère, et le père le fils;
L'oncle au sang de sa nièce avec plaisir se noie,
Et tous font ton office et te chargent de proie.
(Il veut tirer son épée; Ismène le retient.)

ISMÈNE.

Eh! que ferois-je, Hémon? Ne m'abandonnez pas.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS.

CRÉON.

Mon fils, quel désespoir trouble votre pensée,
Et de quel vain regret est votre âme pressée?
A quel point vous emporte une funeste amour!
Faites grâce à celui dont vous tenez le jour.

HÉMON, *tirant son épée.*

Retirez-vous, barbare; évitez ma colère:
Je n'ai plus de respect, ni connois plus mon père.
L'état où m'a réduit votre inhumanité
Me peut faire passer à toute extrémité.
Voyez, lion régnant, affamé de carnages,
Inhumain cœur humain, voilà de vos ouvrages:
Soûlez ce naturel aux meurtres acharné;
Tenez, voilà le sang que vous m'avez donné;
Ce corps qui fut à vous reste en votre puissance,
Et vous va par sa mort payer de sa naissance.

CRÉON.

Barbare, achève donc, achève ton dessein;
Le coup est imparfait s'il ne passe en mon sein,
Et tu ne meurs pas tout si le jour me demeure.

HÉMON.

Bientôt, bientôt le ciel vous marquera votre heure:
Cruel, ne doutez pas que son bras tout-puissant
Ne s'arme tôt ou tard pour le sang innocent;
Le temps vous apprendra que jamais tyrannie

Sur le trône thébain ne demeure impunie :
Croyez que Cadme, Laie, Œdipe et ses enfans,
Ne vous ont en leur sort précédé que du temps.
Quand des dieux Tyrésie annonçoit la pensée,
Elle parloit à vous, non pas à Ménécée :
« La race de Python ne cessera qu'en vous;
C'est sur vous que du ciel doit tomber le courroux. »
Mais puissent être vains les maux qu'il vous prépare !
Qu'il vous soit aussi doux que vous m'êtes barbare!
A ma fureur encor quelque respect est joint,
Et je serai content qu'il ne me venge point.
Toi qui me fus ravie aussitôt que donnée,
Vertueuse beauté, princesse infortunée,
Allons, unis d'esprit sans commerce de corps,
Achever notre hymen en l'empire des morts.

(Il meurt sur le corps d'Antigone.)

CRÉON.

O mort! joins mon trépas aux effets de ma rage!
Sors, mon âme, et mets fin à ce tragique ouvrage.

(Il s'évanouit.)

ÉPHISE.

Il tombe évanoui, sans force et sans chaleur.
Tu devois, vain regret, précéder ce malheur!

CLÉODAMAS.

O ciel! qu'aux châtimens ta justice est sévère,
Et qu'il est dangereux d'exciter ta colère!

ISMÈNE, *à part.*

Lâche, ne puis-je donc faire un dernier effort?
Mourrai-je mille fois pour la peur d'une mort?

FIN D'ANTIGONE.

# LES CAPTIFS,

OU

# LES ESCLAVES,

COMÉDIE.

1638.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR LES CAPTIFS.

Tandis que les poëtes dramatiques contemporains de Rotrou puisoient presque exclusivement leurs sujets chez les Espagnols et les Italiens, Rotrou, satisfait de ses premières tentatives, n'abandonnoit pas l'étude des anciens, dont il vouloit reproduire les ouvrages sur notre scène. La comédie des *Captifs* est encore la traduction d'une pièce de Plaute qui porte le même titre.

Le poëte latin s'applaudit beaucoup de ce qu'il n'entre dans sa comédie ni femme ni amour; c'est le seul changement que Rotrou se soit permis d'y faire, et il donne lieu à plusieurs scènes heureuses; mais le principal mé-

rite de Rotrou dans cette pièce, pour la composition de la quelle il n'a pas dû faire de grands efforts d'imagination, est le style, qui est vrai, naturel sans bassesse, et du ton convenable à la comédie. Il est fâcheux seulement que cet auteur n'ait pas exercé son talent sur un sujet qui fût dans nos mœurs. Il s'agit d'un enfant enlevé par un esclave fugitif, et vendu comme esclave lui-même à un vieillard dont le propre fils, fait prisonnier de guerre au bout de plusieurs années, est également réduit en esclavage. Après mille incidens assez invraisemblables, les deux jeunes captifs retrouvent leurs pères. Cette comédie, fort romanesque comme on le voit, n'en obtint pas moins un grand succès.

Le sujet des comédies latines, faites à l'imitation de celles des auteurs grecs, Aristophane excepté, n'offre guère que des événemens à peu près semblables. Ce sont toujours des enfans enlevés et retrouvés par leurs parens après de longues années, ou des amours de jeunes gens pour des femmes esclaves destinées à la prostitution, et qui se trouvent appartenir à des familles libres. Les mœurs des Romains ne permet-

toient pas d'offrir sur la scène des femmes mariées, ni de jeunes filles de condition libre, qui, restant enfermées dans l'intérieur de leurs maisons, ne paroissoient jamais en public. Plaute cependant présenta sur la scène quelques caractères, entre autres celui de l'avare, dont s'empara notre immortel Molière avec un tel succès que depuis lui l'observation d'un caractère devint une des premières règles de la comédie.

# ACTEURS.

---

HÉGÉE, seigneur étolien.
PHILOCRATE, gentilhomme d'Élide, esclave.
ÉRIMAND, frère d'Hégée.
TYNDARE, fils d'Hégée, esclave.
CRYSOPHORE, second fils d'Hégée.
PHILÉNIE, maîtresse de Tyndare.
OLYMPIE, fille d'Hégée.
CRISIMANT, gentilhomme d'Élide, esclave.
PSEUDOLE, geôlier.
CÉLIE, servante d'Hégée.
ERGAZILE, parasite.
STALAGME, esclave.
VALETS.

*La scène est en Étolie.*

# LES CAPTIFS,

OU

# LES ESCLAVES,

COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

OLYMPIE, PHILÉNIE.

OLYMPIE.

Si vous pouviez, ma sœur, par ce profond silence,
Faire de votre mal savoir la violence,
Vous nous épargneriez un soin à toutes deux,
A moi de m'informer sur le point que je veux,
Et m'enquérir de vous quelle est cette tristesse,
A vous de satisfaire au désir qui m'en presse :
Mais puisque jusqu'ici je n'en ai rien appris,
Et qu'il faut que la voix soit la clef des esprits,
Otez un peu de temps à votre rêverie,

Pour m'entendre et répondre à ce que je vous prie.
Quel est ce déplaisir qui depuis quelques jours
D'un repos si tranquille a traversé le cours?
Quels soucis de ce teint ont les roses bannies?
D'où vous naît ce divorce avec les compagnies?
Et quelles sont enfin ces secrètes douleurs
Qu'on voit au dépourvu vous dérober des pleurs?

PHILÉNIE.

Votre pitié me nuit, et ce cruel martyre
Ne m'est pas si fâcheux à supporter qu'à dire.
Cessez, ma chère sœur, de vous en enquérir;
Vous la redoubleriez en la voulant guérir.

OLYMPIE.

Cette frivole excuse offense ma franchise
Et dément l'amitié que vous m'avez promise.

PHILÉNIE.

Si vous saviez garder ce secret comme moi
Sous le sceau du silence et celui de la foi........

OLYMPIE.

Croyez qu'on tireroit ma langue de ma bouche
Plutôt que de mon sein un secret qui vous touche.

PHILÉNIE.

Hélas! combien la mienne a de peine à s'ouvrir,
Et que j'ai de contrainte à vous le découvrir!
De honte tout mon sang au visage me monte.

OLYMPIE.

Ce qu'on fait sans rougir se doit dire sans honte.

PHILÉNIE.

Que les yeux sont au cœur des gardes dangereux
Quand il est négligent et qu'il se fie en eux!

Que de ce traître sens n'ai-je été dépourvue !
J'ai vu, ma chère sœur, ce qui m'ôte la vue ;
L'esprit est aveuglé des lumières du corps,
Et la nuit du dedans naît du jour du dehors.

OLYMPIE.

Les yeux ne peuvent rien où l'esprit est le maître ;
Il n'est point aveuglé quand il ne veut pas l'être.
Mais qu'avez-vous donc vu qui cause vos travaux ?

PHILÉNIE.

La source du premier et dernier de nos maux.

OLYMPIE.

Et quel ?

PHILÉNIE.

Vous l'entendez, la douleur qui me presse
Se peut dire un plaisir où manque l'allégresse,
Un agréable écueil, un redoutable port ;
Un penser qu'on nourrit et qui donne la mort ;
Un pénible travail qu'au séjour où nous sommes
Les dieux ont envoyé pour le repos des hommes ;
Une captivité qui s'aime en ses liens ;
Un bien source de maux, un mal source de biens :
Un principe de vie, et sa fin tout ensemble ;
Une fièvre qui fait et qu'on brûle et qu'on tremble ;
Une manne funeste, un fiel délicieux ;
Un savoureux poison qui se boit par les yeux ;
Une douce amertume, une douceur amère ;
Une charge à la fois et pesante et légère ;
Une mourante vie, un renaissant trépas ;
Une flamme qui brûle et ne consume pas ;
Un ciel où l'on se plaint, un enfer où l'on s'aime ;
Une belle prison qu'on se bâtit soi-même.

OLYMPIE.

L'esprit est bien confus alors que le discours
Pour montrer un secret cherche tous ces détours :
C'est d'amour, en un mot, que votre cœur soupire.

PHILÉNIE.

Vous m'avez épargné la honte de le dire,
Et j'implore, ma sœur, vos conseils là-dessus.

OLYMPIE.

Lorsque la chose est faite on n'en consulte plus :
Tout avis ne plaît pas quoiqu'il soit salutaire,
Et quelquefois il faut nous trahir pour nous plaire.
Mais ayant su l'amour, puis-je savoir l'amant?

PHILÉNIE.

Ah! ce second secret m'est un second tourment :
Mon vainqueur est aux fers, un captif me captive,
Et la franchise manque à celui qui m'en prive,
C'est assez le nommer; parlez à votre tour,
Et devinez l'amant aussi-bien que l'amour.

OLYMPIE.

Seroit-ce l'un de ceux que le sort de la guerre
A depuis quelques jours faits serfs en cette terre,
Et que mon père achète en ce temps malheureux
Pour recouvrer mon frère esclave aussi comme eux?

PHILÉNIE.

C'est l'un d'eux en effet.

OLYMPIE.

Nommez-le donc.

PHILÉNIE.

Je n'ose.

OLYMPIE, *tenant une lettre.*

Voyons si ce papier en dira quelque chose.

PHILÉNIE.

Quel papier?

OLYMPIE.

Écoutez : « À Philocrate. »

PHILÉNIE, *prenant la lettre.*

O dieux!
Tu ne saurois, ma main, désavouer mes yeux.
Cette lettre, il est vrai, lui portoit ma franchise:
O perfide Célie, à qui l'ai-je commise!
Est-ce ainsi que tu sers une honteuse amour
Qui ne fait que de naître et n'ose voir le jour?

OLYMPIE.

D'un si perfide tour Célie est incapable:
Ne l'en accusez point, le sort en est coupable.
Mon père l'a surprise avecque cet écrit,
Où la main peint si bien le tourment de l'esprit.

PHILÉNIE.

Comment peut une amour être long-temps secrète,
Si même la main parle où la bouche est muette?
Ne te cache donc plus, découvre-toi, mon cœur;
Confesse-toi vaincu, puisqu'on sait ton vainqueur:
Nous pouvons sans rougir avouer sa puissance;
Il est serf de fortune et non pas de naissance.
Mais qui vous rend, ma sœur, interdite à ce point?

OLYMPIE.

L'étonnement de voir que vous ne l'êtes point,
Et qu'en si peu de temps une fille si sage
En un si fou métier ait fait apprentissage.

7.

Quoi! j'entends ce discours, je vois ce changement,
Et vous vous étonnez de mon étonnement!
Si j'ose vous parler toute feinte bannie,
J'ignore qui je vois; ce n'est pas Philénie :
Je sais que Philénie a son honneur trop cher
Pour nous donner sujet de lui rien reprocher;
Si cette sage fille est encore elle-même,
Elle aime trop l'honneur pour confesser qu'elle aime.
Vous, ma sœur, amoureuse! Ah! cette qualité
N'a point de sympathie avec l'honnêteté :
De ce seul nom d'amour cette vertu s'offense;
Il n'a point de commerce avecque l'innocence;
Sans blesser notre honneur il ne peut l'assaillir,
Et ce n'est qu'un pour nous qu'aimer et que faillir.
Encor vous permettrois-je une ardeur légitime,
Et d'avecque l'amour séparerois le crime;
Mais quel droit avez-vous sur votre liberté,
Pour l'oser engager de votre autorité,
Puisque le testament qu'a laissé votre père
A disposé de vous et vous donne à mon frère?
Ne le savez-vous pas, et seule ignorez-vous
Un acte si célèbre et si connu de tous?

PHILÉNIE.

Non, non, les bruits encor sont assez ordinaires
De l'étroite amitié qui fut entre nos pères :
On sait qu'au vôtre aussi le testament du mien
Commit ma nourriture et laissa tout mon bien,
Avec condition du futur mariage
De votre frère et moi tous deux presque d'un âge.

OLYMPIE.

Vous exécutez mal cette condition.

PHILÉNIE.

Je n'ai pas empêché son exécution,
Puisqu'à peine il entroit en sa quatrième année
Que son enlèvement rompit notre hyménée :
Je n'avois que trois ans, et ce ravissement
M'excita toutefois un vif ressentiment,
Et tira de mes yeux, en un âge si tendre,
Les larmes qu'ils étoient capables de répandre :
Mais le ciel qui depuis a fait vingt fois son tour,
A fait au cours des ans emporter mon amour ;
Ce temps a séparé mon intérêt du vôtre,
Et la perte de l'un dispense au choix d'un autre.

OLYMPIE.

Le temps qui nous l'ôta nous le peut rendre un jour,
Ou bien mon second frère obtiendra votre amour ;
Mon père avec ardeur soigne à sa délivrance.

PHILÉNIE.

Qu'il ne se donne pas cette vaine espérance :
On m'ordonna l'aîné, ne prétendez pas plus.

OLYMPIE.

C'est à mon père enfin d'ordonner là-dessus.

PHILÉNIE.

Le soin que j'en ai pris lui sauve cette peine.

OLYMPIE.

Sans son consentement votre amour sera vaine.

PHILÉNIE.

Je ne m'assure pas de son consentement,
Mais je veux espérer jusqu'à l'événement.

OLYMPIE.

Vous vous procurerez une mauvaise estime.

PHILÉNIE.

Il la faudra souffrir, injuste ou légitime.

OLYMPIE.

Un esclave inconnu vous ranger sous sa loi!

PHILÉNIE.

Sa façon montre assez qu'il est digne de moi.

OLYMPIE.

La belle pauvreté n'est pas moins importune.

PHILÉNIE.

Je pèse le mérite et non pas sa fortune.

OLYMPIE.

Je vous laisse écouter le temps et la raison.
(Elle sort.)

PHILÉNIE *seule.*

Si leur avis me choque, il n'est plus de saison;
Mais tous deux ont permis l'ardeur que j'ai conçue,
Et j'en laisse à tous deux déterminer l'issue.
(Elle sort.)

## SCÈNE II.

ERGAZILE *seul.*

Ce squelette animé, cette larve au teint blême,
Incompatible à tous, incommode à soi-même,
La faim, cet animal avide et ravissant
Qui ne cherche qu'à paître et se tue en paissant,
Ce spectre dont toujours l'indigence est suivie,
M'a porté dans ses flancs et m'a donné la vie;
C'est d'elle assurément que je tiens la clarté,

Car de ma vie encore elle ne m'a quitté;
Elle me suit partout, jamais ne m'abandonne,
Et me fait enrager du soin qu'elle se donne:
Mes repas sont exquis; la rareté des mets
Y fait qu'on ne s'en plaint ni s'en soûle jamais;
Ils me laissent toujours le ventre et vide et large,
Et ma mère a grand soin que rien ne me le charge:
O faim! fâcheuse mère et marâtre en effet,
Que je t'ai bien rendu le bien que tu m'as fait!
Depuis plus de trente ans pour neuf mois je te porte;
Je t'étois bien léger, tu m'es pesante et forte:
Je sens de jour en jour mes douleurs s'augmenter;
Je fais tous mes efforts et ne puis t'enfanter.
Quelle étoile nous luit, malheureux que nous sommes,
Triste genre d'humains, nés pour manger les hommes,
Que tout le monde fuit et qu'on trouve en tous lieux,
Incommodes partout et partout odieux?
L'adresse de notre art consiste en la science
D'endurer un soufflet avecque patience,
De se voir imprimer un bâton sur le corps,
Rompre un pot sur la tête, et puis mettre dehors.
Ces incommodités suivent un parasite:
Qui les sait supporter quelquefois en profite;
Mais qui n'est patient jusqu'à ce dernier point
Reçoit un pire affront, c'est de ne dîner point.
C'est bien le plus sensible, et de cette disgrâce
La rigueur de mon sort pour long-temps me menace,
Puisque le seul chez qui l'abord m'étoit permis
Est tombé par malheur aux mains des ennemis.
Ainsi je sens la guerre et n'en ai point la vue;
Ainsi ce fléau mortel sans me toucher me tue,
Et, ne me pouvant voir les armes à la main,

L'ennemi de son camp me combat par la faim.
Voilà, mes tristes yeux, la maison désolée
D'où ma dernière attente enfin s'est envolée,
Et que vous laveriez d'un déluge de pleurs
Si comme je ressens vous voyiez mes malheurs.
Là, le père affligé du sort qui le traverse,
A changé son repos en un honteux commerce,
Et certes bien contraire à son humanité,
D'acheter des captifs qu'il croit de qualité
Pour en trouver quelqu'un contre qui faire échange
De son fils, qui l'oblige à ce commerce étrange.
Allons tenter fortune : il sort, je l'aperçois,
Et l'air de la cuisine est venu jusqu'à moi.

## SCÈNE III.

### HÉGÉE, PSEUDOLE, ERGAZILE.

HÉGÉE.

Pseudole, encore un coup, va tôt où je t'envoie,
Vers ces deux qu'avant hier j'achetai de la proie,
Changer leurs premiers fers en d'autres plus légers;
La loi d'humanité fait grâce aux étrangers.
Faisons ce qu'à mon fils nous désirons qu'on fasse,
Puisqu'il est en besoin d'une pareille grâce,
Et que, par la rigueur de mon mauvais destin,
Il est de leur parti devenu le butin.
Laissez-les promener, mais en votre présence,
Et gardez-les toujours avecque diligence :
Un captif qu'on néglige et qu'on suit de trop loin,
Est semblable à l'oiseau dont on n'a point de soin,

Qui, léger, n'attend pas, s'il voit sa cage ouverte,
Que cette occasion lui soit deux fois offerte.

PSEUDOLE.

La pire liberté vaut des liens dorés,
Et naturellement les fers sont abhorrés,
Puisqu'il privent d'un bien que nature nous donne.

HÉGÉE.

C'est assez discourir, fais ce que je t'ordonne.

ERGAZILE, *à part.*

La liberté sans doute a de puissans appas;
Mais tout cela n'est rien au prix d'un bon repas;
Pour moi je donnerois ma franchise affamée
Pour l'odeur d'un festin, pour sa seule fumée;
Et tiendrois pour bien fou qui ne changeroit pas
Une liberté maigre en un servage gras.

HÉGÉE.

A quoi pense Ergazile, et d'où naît sa tristesse?

ERGAZILE.

Hélas! demandez-vous quelle douleur me presse?
C'est de votre malheur que je suis macéré,
Triste, pâle, transi, maigre, défiguré;
Je suis vieux à trente ans du mal qui vous afflige;
Ne remarquez-vous pas comme je me néglige,
Et que je ne suis plus qu'un squelette mouvant,
Qui dedans le tombeau va choir au premier vent?
De moi-même déjà je tombe de foiblesse;
Le moindre bruit m'abat, une mouche me blesse.
Jamais homme affligé ne le fut à ce point;
Ce que je prends chez moi ne me profite point;

Et comme ailleurs aussi je prends fort peu de chose,
J'ai le cerveau tout vide et jamais ne repose.

HÉGÉE.

Je n'ai jamais douté de ton affection,
Et tu prends trop de part en mon affliction.
Mais tel est le malheur et le destin des armes:
Réprime comme moi ces inutiles larmes,
Et ne t'afflige pas jusqu'à ce dernier point.

ERGAZILE.

Ah! que m'ordonnez-vous? que je ne pleure point?
Vous qui savez qu'en lui j'eus un ami si rare,
Croyez-vous que ce sein enferme un cœur barbare?

HÉGÉE.

Je sais trop et j'ai vu des signes infinis
De l'étroite amitié dont vous étiez unis.

ERGAZILE.

Quelque si clairvoyant que soit l'esprit des hommes,
Nous ne reconnoissons, malheureux que nous sommes,
L'heur que nous possédons qu'alors qu'il est absent:
Quand on n'a plus un bien, c'est quand on le ressent.
J'estimois votre fils; mais c'est depuis sa prise
Qu'au vrai je reconnois à quel point je le prise,
Et de quelle valeur nous est un bon ami:
Je n'en saurois parler ni juger à demi.

HÉGÉE.

Si sans t'appartenir, tu te plains de la sorte,
De combien ma douleur doit-elle être plus forte,
Et la peine où je suis surpasser ton ennui,
Puisque de mes deux fils je n'avois plus que lui,
Qu'il étoit mon support et mon dieu domestique!

ERGAZILE.

Il m'étoit aussi cher qu'il vous étoit unique;
Et j'ose dire encor plus unique qu'à vous,
Puisque nous étions joints par des liens si doux.
Oh! qu'en ce mauvais siècle un honnête homme est rare!
Le plus jeune aujourd'hui comme un autre est avare,
Et le plus échauffé croiroit se ruiner
S'il s'étoit mis en frais d'un mauvais déjeuner;
Tous vivent à l'envi dans une épargne extrême,
Et le plus généreux ne fait que pour soi-même.
Votre fils, prêt à tout, disoit toujours oui,
Jamais ingratement je ne l'ai réjoui;
Il payoit un bon mot quand je le savois dire,
Et me faisoit dîner si je le faisois rire.
Ah!

HÉGÉE.

Je ne doutois point d'où naissoit ton ennui,
Ni quels étoient les nœuds qui t'attachoient à lui.
Mais bannis ta tristesse et ne perds pas courage;
Nous obtiendrons du temps la fin de son servage.
Tu sais à quel trafic je me suis résolu
Puisque mon mauvais sort et les dieux l'ont voulu,
Et je puis établir une attente solide
Sur l'achat que je fais des prisonniers d'Élide.
Un entre autres, et riche, et puissant à le voir,
M'a flatté plus que tous de cet heureux espoir
Que son père, sachant où son malheur le range,
De mon fils et du sien moyennera l'échange.

ERGAZILE.

Plaise aux bontés des dieux, plaise à vos bons destins,
Et plaise au bon Bacchus, le gros dieu des festins!

HÉGÉE.

Où soupes-tu ? chez toi ?

ERGAZILE.

Ce ne fut de ma vie,
Car je ne soupe point si l'on ne m'en convie.
Ma table ne rompt point sous le fardeau des mets;
Elle est encore entière et n'usera jamais.

HÉGÉE.

Je célèbre aujourd'hui le jour de ma naissance;
Aide à solenniser cette réjouissance,
Et ce soir avec nous prends un mauvais repas.

ERGAZILE.

Vous pouvez tout sur moi.

HÉGÉE.

N'y manqueras-tu pas?

ERGAZILE.

Je crois que mon ennui me le pourra permettre;
L'espoir de son retour commence à me remettre;
Le mal que je sentois en devient moins cuisant.

HÉGÉE.

En auras-tu loisir?

ERGAZILE.

Je l'ai dès à présent.

HÉGÉE.

Le temps ne presse point, viens à l'heure ordinaire,
Et permets cependant que j'entre chez mon frère
Pour voir d'autres captifs qu'on me garde chez lui.

(Il sort.)

ERGAZILE.

Oh! l'heur inespéré qui m'arrive aujourd'hui!
Ce m'est bien plus qu'à lui le jour de ma naissance,
Car je renais d'espoir et de réjouissance.
Heures, vous durez trop; soleil, presse ton cours;
Élargis-toi, mon ventre, et mangeons pour huit jours.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### CÉLIE, PSEUDOLE.

CÉLIE.

Pseudole, éloignons-nous, et crois que Philénie
Doit à ta complaisance une amour infinie.
Viens ici, laissons-leur un moment d'entretien.

PSEUDOLE.

Que ne ferois-je point pour posséder le tien!
Il n'est charme si doux qui ne cède aux merveilles
Dont ta divine bouche enchante les oreilles;
Et chacun est d'accord que le bien de t'ouïr
Est l'heur le plus parfait dont un roi pût jouir.
Ah! si jamais l'amour touchoit ce cœur de glace,
Que tu proférerois un *oui* de bonne grâce!
Ta bouche en le disant seroit belle à baiser,
Puisque l'ingrate même a grâce à refuser.

CÉLIE.

Lourdaud, tu l'entends mal, et, simples que nous sommes,
Nous passons de fort peu l'innocence des hommes :
N'y sais-tu pas encore autrement procéder,

Et jamais un *oui* se doit-il demander?
Quand le cœur le diroit, la bouche le refuse;
Un habile homme prend, et puis après s'excuse :
Sachez qu'il est des biens dont le vol est permis,
Et qu'autrement on nie à ses meilleurs amis;
Comme font nos faveurs, dont notre humeur couverte
Refuse le présent, mais ne hait pas la perte.
Mais t'ayant là-dessus instruit de bonne foi,
Garde au moins de t'en faire une leçon pour moi.

PSEUDOLE.

Je m'y reconnois mal, Célie, ou ta science
Sent un peu la pratique et son expérience.
Que tu sais doctement discourir sur ce point!

CÉLIE.

Et c'est encore en quoi tu ne te connois point.
Les hommes font souvent des jugemens frivoles
Des libertés du cœur par celle des paroles :
Mais qu'ils sont abusés! La bouche est loin du sein;
Et qui parle le plus a le moins de dessein.

PSEUDOLE.

N'importe, à cela près, quelque affront qui s'y treuve,
Mon front à ce malheur hasarderoit l'épreuve.
Et nous accomplirions le souhait que je fais,
Si je te pouvois plaire autant que tu me plais :
Car enfin ce hasard qui suit le mariage
Peut ainsi qu'au plus fou arriver au plus sage,
Aux plus jaloux maris comme aux plus indulgens,
Et me seroit commun avec d'honnêtes gens.
Garder bien une femme est une vaine tâche:
Argus avec cent yeux garda mal une vache.
Encore un coup, Célie, à cet accident près,

Si j'avois pour tes yeux de passables attraits,
J'oserois espérer cet heureux hyménée,
Et ma condition seroit trop fortunée.

CÉLIE.

Je sais ce que tu vaux et ce que je te dois;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le reconnois:
Je ne puis ignorer le souci qui te touche;
Tes yeux m'en ont parlé long-temps avant ta bouche.
Tu ris, tu t'adoucis d'abord que tu me vois,
Et j'entends clairement cette muette voix:
Quand je vois près de moi ton discours se confondre,
Et te vois soupirer au lieu de me répondre,
Et que d'une heure après l'esprit ne te revient,
Alors absolument je dis : Pseudole en tient.
Ne désespérons rien de chose qui peut être;
Nous avons même sort, nous avons même maître;
Tout peut avec le temps arriver à son point.

PSEUDOLE.

Qu'un baiser cependant.....

CÉLIE.

Oh! ne nous pressons point.
Sais-tu si je tiendrai l'amour où tu m'engages?
Le marché seroit fait si j'en donnois des gages;
Tu demandes l'effet aussitôt que l'espoir.
Mais voici Philénie; adieu.

PSEUDOLE.

Jusqu'au revoir.

(Célie sort.)

## SCÈNE II.

### PHILÉNIE, PSEUDOLE.

PHILÉNIE.

Je ne puis que t'offrir, et la reconnoissance
De cette courtoisie excède ma puissance :
En tout ce que je puis ordonne absolument.

PSEUDOLE.

Rien qui parte de vous ne vaut ce compliment.
(Il sort.)

## SCÈNE III.

### CÉLIE, PHILÉNIE.

CÉLIE.

Eh bien, cet entretien?

PHILÉNIE.

O ma chère Célie,
Appelle ce transport ou raison ou folie,
Trouve à redire ou non en ces propos confus,
Je suis hors de moi-même et ne me connois plus;
Je ne reconnois point cet amour ordinaire
Dont notre esprit se forme un être imaginaire,
A qui notre foiblesse érige des autels,
Et qu'elle ose placer entre les immortels :
Ces traits qu'il a portés jusqu'au sein de sa mère,
Ces flammes et ces fers ne sont qu'une chimère :
On les pourroit éteindre, on les pourroit briser;
Mais on se forge un dieu pour les autoriser.

L'amour qui me possède est une autre puissance,
Effective et qui part d'une réelle essence,
Qui malgré moi résiste à ses persécuteurs :
Les dieux m'en sont témoins, car ils en sont auteurs;
Leur dessein clairement en cet amour éclate;
Par un de leurs secrets je suis à Philocrate,
Et dans les belles mains de ce jeune vainqueur
Ils ont visiblement mis la clef de mon cœur :
Ma timide raison, de conseil dépourvue,
Est confuse, me quitte et s'enfuit à sa vue,
Au lieu qu'à cet objet tous mes sens curieux
Accourent et voudroient se confondre en mes yeux;
Et c'est en ce transport, dont mon âme est ravie,
Que véritablement je sais goûter la vie,
Et que j'apprends qu'on peut posséder en ces lieux
Un repos aussi pur qu'on le promet aux cieux.
Au reste, il sait braver le malheur qui le brave,
Il garde un libre esprit dedans un corps esclave;
Ou si dans ses liens quelque objet le retient,
C'est à moi seulement que cet heur appartient;
Hégée en a le corps, moi j'en possède l'âme;
Il est sien par les fers, il est mien par les flammes;
Et le pouvoir des dieux me l'ayant destiné
Me l'a mis dans les mains déjà tout enchaîné.
Mais, ô félicité que j'ai sitôt perdue!
Que ne vous ai-je encor, ou pourquoi vous ai-je eue?
Qui dérobe à mes yeux de si riches trésors?
En reviens-je, Célie? y vais-je, ou si j'en sors?

CÉLIE.

On dit bien vrai qu'Amour trouble bien la cervelle:
Mais véritablement cette folie est belle;
Et je crois que pour peu que je vous entendrois,

Ce seroit un métier où je me résoudrois.
Mais quels sont nos ennuis quand ces amours sont vaines!
En ayant dit les biens, confessons-en les peines.
Vous savez comme moi la persécution
Dont on poursuit déjà votre inclination.
A quel point croyez-vous être un jour affligée
Des leçons d'Olympie et des plaintes d'Hégée,
Qui feront s'il se peut, par force ou par raison,
Que vous et votre bien restiez dans leur maison?
Croyez qu'à cette fin ira tout leur étude,
Et tendra tout l'effort de cette jeune prude,
De qui l'esprit si vieux en un corps de vingt ans,
Si merveilleusement a devancé son temps.
Votre lettre en mes mains, par son père surprise,
Leur découvre l'objet qui tient votre franchise;
Et j'avois bien promis, ce que je ne tiens pas,
De ne m'en mêler plus, ni suivre plus vos pas.

PHILÉNIE.

La justice au besoin connoîtroit de la cause;
Mais laissons faire au temps, qui résout toutes choses.
Mon cœur, quoi qu'il en soit, me trompe rarement,
Et ne me prédit rien qu'un bon événement.

(Elles sortent.)

## SCÈNE IV.

PSEUDOLE, TYNDARE, PHILOCRATE, UN GEOLIER.

PSEUDOLE.

Contre un grand accident montrez un grand courage,
Et, puisqu'il plaît aux dieux, souffrez votre servage :
Leur main vous a touchés, respectez-en les coups,
Et soyez patiens afin qu'ils vous soient doux.
Ce que vous n'étiez pas il faut apprendre à l'être,
A se soumettre en tout aux volontés d'un maître,
Et, de quelque façon que l'on en soit traité,
Croire être un digne objet de toute indignité.

TYNDARE.

Hélas!

PSEUDOLE.

Par ces sanglots témoins de votre peine,
Vous nous en excitez, mais elle vous est vaine;
Notre mal n'ôte rien à votre affliction;
C'est un foible secours que la compassion.
Nous tirons moins de fruit, quand le sort nous outrage,
De la douleur d'autrui que de notre courage.

TYNDARE.

Nous ne nous plaignons pas, mais ces fers sont honteux.

PSEUDOLE.

Sans eux votre servage aussi seroit douteux :
Notre fidélité dépend de cette honte :
Notre maître autrement n'y verroit pas son compte,
Et vous traiteroit mieux s'il ne hasardoit rien.

PHILOCRATE.

Quelque bien qu'il nous fît, nous en userions bien.

PSEUDOLE.

Oui, pour votre profit, mais pour notre dommage :
L'oiseau n'est guère sûr lorsqu'il n'est plus en cage.

TYNDARE.

Vous nous traitez à tort comme des fugitifs.
Nous, fuir! Notre vertu nous tient assez captifs.

PSEUDOLE.

Pourquoi? l'occasion s'en étant présentée,
Je vous mépriserois de l'avoir rejetée.

PHILOCRATE.

Pour toute grâce au moins accordez-nous un bien.

PSEUDOLE.

Quel?

PHILOCRATE.

D'avoir seul à seul un moment d'entretien.

PSEUDOLE.

Oui, passons par ici; vous, prenez cette route.
(Il sort.)

## SCÈNE V.

### PHILOCRATE, TYNDARE.

PHILOCRATE.

Ménageons bien le temps. Tyndare, approche, écoute,
Conduisons jusqu'au bout cette fourbe avec soin,
Et possède surtout ta mémoire au besoin :
Garde qu'à mes dépens elle te soit ingrate ;

Souviens-toi qu'aujourd'hui ton nom est Philocrate,
Et que, pour profiter de ce déguisement,
Il faut changer de nom comme de vêtement.
Tu mets ce bon office à sa gloire suprême
Si pour l'amour de moi tu crois être moi-même.

TYNDARE.

Chassez de votre esprit ce frivole souci,
Je sais mon personnage.

PHILOCRATE.

Et moi le mien aussi.

TYNDARE.

Croyez que si pour vous je hasarde ma vie,
Bien plus que mon devoir mon zèle m'y convie.
Ne suis-je pas auteur de cette invention?

PHILOCRATE.

Je douterois à tort de ton affection;
C'est d'elle seule aussi que dépend mon remède.

TYNDARE.

Souvenez-vous-en donc si l'effet en succède :
Tous les hommes sont bons au moment qu'on les sert,
Mais bientôt d'un plaisir la mémoire se perd.

PHILOCRATE.

Je doute si jamais j'ai respecté mon père
Autant que je t'honore et que je te révère :
C'est un nom que sur moi tu t'acquiers aujourd'hui ;
Tu m'es plus nécessaire et plus père que lui.

TYNDARE.

Dans les occasions l'effet le fera croire.

PHILOCRATE.

Saches donc au besoin fournir de ta mémoire;
Et, puisque du dessein ton esprit est auteur,
Sois désormais mon maître et moi ton serviteur.
Tyndare, au nom du ciel, qui m'instruit par ta bouche,
Si de ce que je suis le souvenir te touche,
Et si l'affection de mon père envers toi
T'oblige en quelque sorte à t'employer pour moi,
Par la commune peine et le commun servage
Où le sort de la guerre aujourd'hui nous engage,
Ne mêle de respect ni de civilité,
Et me traite de serf comme je t'ai traité;
C'est d'où dépend le bien que le ciel me prépare.

TYNDARE.

Je suis donc Philocrate, et vous êtes Tyndare.
Depuis que de ce nom vous m'avez honoré,
J'en suis plus honnête homme et plus considéré;
En se communiquant il semble en quelque sorte
Prêter vos qualités à celui qui le porte;
Par la seule vertu de ce nom glorieux
Vous voyez que j'ai l'heur de plaire à de beaux yeux,
D'exciter de l'amour dedans une belle âme,
Et dans un jeune cœur mettre une belle flamme.
Amour, aveugle auteur de cette affection,
Tu t'es mal informé de ma condition:
D'une si belle esclave un esclave est indigne:
Tu destinois mon maître à cet honneur insigne;
Ce que j'ai par bonheur il l'eût eu par raison,
Et tu prends l'un pour l'autre au changement du nom.

PHILOCRATE.

Avec quelques ardeurs qu'elle te sollicite,
Elle n'en peut avoir qui passe ton mérite;

Tu sais que la vertu n'observe point de rang;
Quelquefois elle s'aime en un illustre sang,
Mais quelquefois aussi se plaît d'être enchaînée;
Et l'âme d'une esclave est parfois la mieux née.

TYNDARE.

Si je l'ose avouer, presque insensiblement,
Excitant son amour, je deviens son amant;
Il ne suffisoit pas des chaînes de servage;
Dessous celles d'amour ma liberté s'engage,
Le ciel me destinoit double captivité;
Mon cœur après mon corps devoit être arrêté.

## SCÈNE VI.

### Les mêmes; PSEUDOLE, HÉGÉE.

PSEUDOLE.

Allons, le temps suffit, leur conférence est faite,
Et l'heure du dîner convie à la retraite.

HÉGÉE.

Je reviens. Ces captifs sont-ils encore ici?

TYNDARE.

Vous avez bien pourvu contre ce vain souci,
Et vous ne craignez pas qu'on ne nous puisse atteindre.

HÉGÉE.

Qui craint d'être trompé ne le sauroit trop craindre.
J'ai d'un notable prix payé vos libertés;
Vos fers ne pèsent pas l'or que vous me coûtez.
Plaise aux dieux que mon fils, durant sa servitude,
N'éprouve point chez vous un traitement plus rude!

TYNDARE.

Quoi! votre fils captif?

HÉGÉE.

Oui, captif comme vous;
Le sort dessus vous seul ne lâche pas ses coups,
Et l'inconstant eût cru que mes vieilles années
Eussent, sans ce malheur, coulé trop fortunées.

(A Philocrate.)

Mais je vous veux parler; séparez-vous. Toi, viens,
Réponds sincèrement, et ne déguise rien.
N'es-tu pas son esclave?

PHILOCRATE.

Oui.

HÉGÉE.

Ton nom est?...

PHILOCRATE.

Tyndare.

TYNDARE, *à part.*

La pièce a commencé, ma scène se prépare.

HÉGÉE.

Et ne voudrois-tu pas t'être tiré des fers?

PHILOCRATE.

Selon les bons moyens qui m'en seroient offerts;
Car je ne voudrois pas acheter de ma fuite
La fin de la misère où ma vie est réduite.
Je pouvois, grâce aux dieux, dans ma captivité,
Me dire malheureux sans incommodité;
Et, sans faire le vain, j'ose jurer qu'on m'aime
Dans toute la famille à l'égal du fils même.

HÉGÉE.

De quelle race est-il?

PHILOCRATE.

Des Polypleusiens,
Gens riches en Élide et d'honneur et de biens.

HÉGÉE.

Son père est-il vivant?

PHILOCRATE.

Je crois qu'il vit encore :
Nous l'avons laissé sain.

HÉGÉE.

Et son nom?

PHILOCRATE.

Théodore.

HÉGÉE.

Splendide et magnifique à l'égal de son bien?

PHILOCRATE.

Non, au contraire, avare et qui croit n'avoir rien;
Qui, de peur de jeûner, son manger se dénie,
Et craint d'être volé par son propre génie.

HÉGÉE, *à Tyndare.*

Il suffit, suis mes pas. Philocrate, parlez;
Vous vous tromperez seul si vous dissimulez :
Il ne m'a rien célé de tout ce qui vous touche,
Mais je le veux encor savoir de votre bouche.

TYNDARE.

Le sort l'ayant rangé dessous votre pouvoir,
En vous obéissant il a fait son devoir,
Quoiqu'il me soit honteux que l'on ait connoissance,
En l'état où je suis, du lieu de ma naissance;
Mais il dépend de vous, qui tenez aujourd'hui
L'empire que le sort m'avoit donné sur lui :

Notre commun servage égale nos fortunes,
Et tout nous est commun sous des chaînes communes :
Ce que de la voix seule il eût craint d'avoir fait,
S'il le veut maintenant, il le peut de l'effet.
C'est ainsi que de nous la fortune se joue,
Et qu'on vient du plus haut au plus bas de sa roue.
Je fus libre autrefois comme fut votre fils;
Combattant comme lui, comme lui je fus pris :
Sous un même devoir un même sort nous lie;
Il est serf en Élide, et nous en Étolie.
Il est sans doute un Dieu qui jette ici les yeux,
Qui prend soin de la terre aussi-bien que des cieux,
Qui sait notre besoin, qui voit nos servitudes,
Qui rend les charités et les ingratitudes,
Et qui, comme il verra que nous serons ici,
Fera que votre fils sera chez vous aussi :
Comme vous votre fils, mon père me désire.

HÉGÉE.

Mais vous accordez-vous à ce qu'il vient de dire
Touchant votre famille et touchant votre bien?

TYNDARE.

Le soin des dieux a fait qu'il ne nous manque rien :
Chez nous leur providence, au besoin toujours prête,
A mis d'honnêtes gens avec un rang honnête :
Mais par l'heur que le ciel peut rendre à vos vieux ans,
Et par ces cheveux gris, triste ouvrage du temps,
Gardez, sage vieillard, que par votre avarice
Notre confession nous porte préjudice,
Et croyez que mon père, avare comme il est,
Et bien plus serf que moi, mais de son intérêt,
M'aimeroit moins chez lui cause de sa ruine,
Qu'ici dans les malheurs que le sort me destine.

HÉGÉE.

Je tends à mon repos bien plus qu'à mon profit,
Et, grâce aux immortels, ce que j'ai me suffit :
Assez en ma faveur leurs mains se sont ouvertes;
Nos gains sont quelquefois instrumens de nos pertes;
Celui possède assez de qui le ciel a soin;
Le bien manque au désir et non pas au besoin.
J'ai toujours haï l'or comme un appât au vice,
Et tiens que tout bon cœur répugne à l'avarice;
Enfin tous, s'il se peut, tirons-nous de souci;
Mon fils sert en Élide, et vous servez ici;
Veillez pour votre bien en veillant pour le nôtre,
Et de sa liberté rachetez-vous la vôtre.

TYNDARE.

Ce que vous proposez est la même équité;
Mais savez-vous de qui dépend sa liberté?

HÉGÉE.

D'Argante, un médecin, comme on m'a fait entendre.

PHILOCRATE.

Demain, s'il est ainsi, nous vous le pouvons rendre :
Il sera médecin du mal qu'il vous a fait;
Et tenez-en l'espoir aussi sûr que l'effet.
Bénissez avec nous cette heureuse aventure :
Du père de mon maître Argante est créature;
Consultez seulement sur la commission,
Car nous vous répondrons de l'exécution.

HÉGÉE.

Qui puis-je, à ton avis, commettre à ce voyage?

PSEUDOLE.

J'ai déjà jeté l'œil sur tout le voisinage,
Mais je n'en connois point de si digne de foi.

TYNDARE.

Pour notre commun bien, Hégée, écoutez-moi:
Je ne demande pas que sur cette apparence
Votre extrême bonté souffre ma délivrance,
Et que gardes ni fers me soient encor ôtés;
Redoublez-les plutôt, cherchez vos sûretés;
Mais souffrez que Tyndare aille trouver mon père;
En sa fidélité confiez cette affaire,
Et mettez ma rançon à l'estime de deux:
Cet unique moyen peut accomplir vos vœux.

HÉGÉE.

Quelqu'un des miens pourra lui sauver cette peine.

TYNDARE.

S'il n'est connu chez nous, son entremise est vaine:
Mon père aime Tyndare, il sait sa probité,
Et commettroit sa vie à sa fidélité.
Croyez qu'en lui la foi parmi les fers se treuve;
A mes propres périls j'en hasarde l'épreuve:
Aussi suis-je assuré de son affection.

HÉGÉE.

Lui dois-je confier cette commission?
Oui, détachez ses fers et ceux de Philocrate.

TYNDARE.

Vos bontés confondroient l'âme la plus ingrate.
Rien ne puisse manquer en vos prospérités!

HÉGÉE.

Me désirant du bien, vous vous en souhaitez.

TYNDARE.

Ma fortune, Tyndare, à tes soins est commise;
La clef de ma prison en tes mains est remise;

Tu gouvernes ma nef, tu la peux rendre au port,
Et de toi seul dépend mon bon ou mauvais sort.
Si par le souvenir de tant de bons offices
Dont ma reconnoissance a payé tes services
Je croyois envers moi croître ta passion,
J'ôterois du mérite à ton affection.
Te remontrer aussi que sans ingratitude,
Voyant que ma rançon pleige ta servitude,
Tu ne me peux manquer en cette extrémité,
Ce seroit faire tort à ta fidélité.
Pour me promettre donc une ardeur infinie,
Promets-moi seulement de suivre ton génie,
Et d'écouter un peu ces mouvemens secrets
Qui t'ont toujours porté dans tous mes intérêts.
D'un infaillible espoir ma liberté se flatte :
Après ce que Tyndare a fait pour Philocrate,
Et ce qu'il me promet, je le tiens déjà fait.
Va, pars avec l'espoir, reviens avec l'effet.

PHILOCRATE.

Quelque sensible ardeur qui pour vous m'intéresse,
Je suis encore ingrat si je ne vous confesse
Que tout ce que j'ai fait est beaucoup au-dessous
Des insignes plaisirs que j'ai reçus de vous.
Le jour s'effaceroit par le retour de l'ombre
Avant que ma mémoire en eût atteint le nombre,
Et je n'y puis penser que je n'en sois confus :
Étant mon serviteur, vous n'auriez pas fait plus.
J'atteste aussi des dieux la science suprême
Que j'aime Philocrate à l'égal de moi-même,
Que je sentois ses maux et portois ses liens,
Et qu'en ses intérêts je prends part comme aux miens :
Quand envers lui ma foi diminûra son zèle,

Je me serai moi-même à moi-même infidèle;
Et quand pour le servir je manquerai de soin,
(Ils s'embrassent.)
J'en manquerai pour moi dans le même besoin.

HÉGÉE.

Hommes vraiment loyaux, captifs pleins de franchise,
Certes vous me coûtez moins que je ne vous prise:
Malgré mes intérêts je ressens vos malheurs,
Et par votre vertu vous me tirez des pleurs.
Quel maître peut aimer avecque plus de zèle,
Et quel esclave aussi peut-être plus fidèle?
Venez quérir votre ordre et prendre un passe-port
Pour le premier vaisseau qui partira du port.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ERGAZILE *seul.*

MALHEUREUX qui court tant pour un mauvais repas!
Plus malheureux encor qui court et ne l'a pas,
Et qui, foible déjà de la faim qui le presse,
A courir vainement croît encor sa foiblesse!
O jour mélancolique, importun, ennuyeux,
A qui, si je pouvois, je crèverois les yeux,
Jaloux de mon espoir, tu fais à ta lumière,
Pour prolonger ma faim, prolonger sa carrière,
Et retardes la nuit contre l'ordre du temps,
Afin de retarder le souper que j'attends.
Mes dents assurément, à faute d'exercice,
Si ce mauvais temps dure, oublîront leur office.
Maudit siècle de fer, où mon triste métier
Au sein des jeunes gens trouve des cœurs d'acier,
Combien es-tu contraire à cet âge doré
Qui couloit du vieux temps de Saturne et de Rhé,
Où l'on dit que jamais n'entroient dans l'entretien
Les termes malheureux ni du mien ni du tien,

Où Nature régnoit et non pas la fortune,
Où la terre à chacun étoit mère commune,
Où les hommes vivoient sous le couvert des bois,
Tous grands et tous petits, tous sujets et tous rois!
On n'y connoissoit point la misère où nous sommes,
Les hommes n'étoient point les esclaves des hommes,
Et la nécessité, cette mère des arts,
Ne leur faisoit courir ni honte ni hasards;
Surtout notre métier, que tout le monde affronte,
Des plus méchans métiers et l'opprobre et la honte,
Étoit un exercice aux mortels inconnu,
Comme la pauvreté dont il est provenu;
Encor cet art naissant étoit en quelque estime,
Et s'en bien acquitter n'étoit honte ni crime.
Aujourd'hui nous souffrons des mépris éternels,
Et l'on nous fuit partout comme des criminels :
Nos bons mots désormais passent tous pour frivoles,
On ne se paye plus avecque des paroles,
On ne donne à dîner qu'à celui qui le rend;
On ne le donne pas, on le prête, on le vend;
Et l'avarice va jusqu'à ce point extrême
Que pour ne rien donner chacun se sert soi-même :
On nous a même ôté les messages d'amour;
Chacun pour soi travaille, et pour soi fait sa cour :
Bien plus que leur amour leur intérêt les presse;
La bourse est à chacun sa plus belle maîtresse.
Je les suis, les approche, et d'une accorte voix:
« Bonjour, dis-je; bonjour, dis-je encore une fois;
» Où va-t-on ce matin? où se fait la partie?»
A tout cela du vent et point de repartie.
« Échauffons-nous, leurs dis-je, allons charmer nos soins. »
Point de réponse encore. «Allons boire.» Encor moins.

« Parlez donc; qui de vous commencera la fête? »
Mais rien à tout cela qu'un branlement de tête.
Lors je lâche en riant un de mes meilleurs mots,
Qui me devroit un mois faire vider les pots;
Mais nul que moi n'en rit, et tous, plus froids que glace,
S'en vont tournant la tête et me quittent la place.
Ayant failli ceux-là, j'approche de ceux-ci;
Tantôt je m'en vais là, tantôt je viens ici:
Mais la honte pourtant m'invite à la retraite;
Tous me traitent de même, et pas un ne me traite;
Tous sont d'intelligence, et nul n'a d'un bon œil
Vu mes soumissions, ni rendu mon accueil:
Mais encore avec eux le jour même conspire;
Car ne semble-t-il pas que la nuit se retire?
Et le soleil, conduit par un mauvais destin,
Semble-t-il pas aller du couchant au matin?
Faisons encore un tour, quelque faim qui m'accable,
Tandis que chez Hégée on dressera la table.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

### HÉGÉE, OLYMPIE.

HÉGÉE.

Mais où tend son amour, puisque ce testament
Fait dépendre ses vœux de mon consentement
Et sur elle m'acquiert la qualité de père?

OLYMPIE.

Elle peut alléguer la perte de mon frère
Par qui ce testament est de nulle valeur.

HÉGÉE.

Hélas! cet accident fut mon premier malheur;
Sans ce revers du sort, mon âge fortunée
Verroit fleurir chez moi cet heureux hyménée,
Et l'hiver de mes jours ne seroit point troublé
Par le nombre des soins dont je suis accablé.
De deux fils que le ciel m'a fait mettre sur terre,
Un esclave en prit un, l'autre est pris par la guerre;
L'un à peine arrivoit à l'âge de trois ans,
Et le second à peine attendoit son printemps :
Philénie et son bien eût pu demeurer nôtre,
Si l'un m'étant ravi, j'eusse conservé l'autre ;
Mais mon malheur a fait que, les perdant tous deux,
J'achète un prisonnier qui captive ses vœux.
Ainsi de tous côtés le sort me persécute :
Ainsi veulent les dieux que je lui sois en butte,
Et que ma patience achète chèrement
Le repos qu'on espère après le monument.

OLYMPIE.

De quelque changement Philénie est capable,
Et c'est un jeune esprit qui se rendra traitable.
Ne nous rebutons pas pour les premiers efforts;
Je n'ai pas fait encor jouer tous mes ressorts;
L'empire que l'amour sur sa jeunesse exerce
Sera bien établi si je ne le renverse.
Il est des ennemis qu'il faut battre de loin:
Reposez-vous sur moi, puisque j'en prends le soin.

HÉGÉE.

La consolation qui reste à ma vieillesse
Est de te voir si jeune avoir tant de sagesse;
Et, de quelques malheurs que je sois combattu,
Tu me peux soutenir avecque ta vertu:

Malheureux en mes fils, le ciel veut qu'une fille
Soit l'honneur et l'appui de toute ma famille.
Va, remets, s'il se peut, cet esprit au devoir,
Et fais sa guérison un fruit de ton savoir :
Ma dépense et mes soins font que dans peu j'espère
Le retour de Tyndare et celui de ton frère.
Philocrate me reste, et sur sa probité
J'ai relâché beaucoup de sa captivité.
Parmi mes autres serfs, j'en trouverai peut-être
Quelqu'un du même lieu qui le pourra connoître.
Je vais m'en enquérir.

OLYMPIE.

Et moi par mon conseil
Mettre à notre malade un second appareil.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

### TYNDARE, PSEUDOLE.

TYNDARE.

Ses desseins vont plus haut, et je dois ses visites
A sa compassion bien plus qu'à mes mérites.
Non, non, Pseudole, un homme en l'état où je suis,
Un pitoyable objet de misère et d'ennuis,
Qui trouve et la lumière et la vie importune,
Ne présume pas tant de sa bonne fortune,
Et ne s'estime point de tant d'attraits pourvu
Que l'on doive l'aimer aussitôt qu'on l'a vu.
L'amour n'a point dessein dessus une franchise
Qu'il sait que devant lui la fortune méprise;
Et ce superbe dieu croiroit s'être fait tort
D'avoir mêlé ses fers avecque ceux du sort.

Donnant sa liberté, Philénie en veut une;
La mienne n'est plus mienne, elle est à la fortune.

PSEUDOLE.

Je suis fort ignorant en matière d'amour;
Mais quand le soleil luit, je sais bien qu'il est jour.
Après ce que j'ai vu, douter qu'elle vous aime
Seroit douter d'un feu plus clair que le jour même :
Mais pour moi je l'en loue, et cette affection
N'est ni sans jugement ni sans proportion :
Je tiens pour les amans et souffre leur folie,
Depuis l'heureux moment que j'en tiens pour Célie.
Comme eux je l'entretiens de soupirs et de vœux;
Comme eux j'aime à rêver, je soupire comme eux;
Je me forge comme eux des chimères cornues,
Fais des châteaux en l'air et bâtis dans les nues;
Comme eux, pour dire tout, j'ai l'esprit de travers,
Et je deviens plaisant jusqu'à faire des vers.
En voulez-vous entendre? « O Célie! ô Célie!
» Je mets le monde aux fers, et ta beauté me lie;
» De geôlier que j'étois je suis ton prisonnier. »

TYNDARE.

Après?

PSEUDOLE.

Je cherche encor la rime du dernier.
J'en suis demeuré là.

TYNDARE.

La pensée est fort belle.

PSEUDOLE.

Mais ce méchant métier trouble bien la cervelle:
Je me laisse emporter jusqu'à suer parfois,

M'arracher les cheveux et me ronger les doigts;
Et quand j'ai tant rêvé que ma veine en est lasse,
Je déteste la muse et maudis le Parnasse.

## SCÈNE IV.

Les mêmes; HÉGÉE, CRISIMANT.

HÉGÉE.

Le voilà, parlez-lui s'il est connu de vous.

TYNDARE.

Que vois-je, ô justes dieux! quel est votre courroux?
Voici l'instant fatal qui fera tout connoître,
Et qu'il me seroit mieux d'avoir été que d'être;
Que de ma trahison je ne me puis laver,
Que le même salut ne me pourroit sauver;
Et que fourbe, mensonge, artifice ni ruse,
Ne peut ni me servir, ni me fournir d'excuse.
Malheureux Crisimant, qui guide ici tes pas?

HÉGÉE.

Quel respect vous retient? vous ne l'abordez pas?

TYNDARE.

Mais ne relâchons rien, mentons avec audace.
Force-toi, mon esprit, et toi-même te passe.

CRISIMANT.

Qui te fait, cher Tyndare, errant de toutes parts,
Et des pieds et des yeux éviter mes regards?
Seroit-ce que le sort t'eût, depuis notre absence,
Avecque la franchise ôté la connoissance?
Ignores-tu mon nom? ne me connois-tu pas?
Pourquoi de mon abord détournes-tu tes pas?

HÉGÉE.

Vous-même montrez bien de ne le pas connoître,
Car vous nommez l'esclave et vous parlez au maître :
Il vous fuit et vous hait avec juste raison :
Tyndare est son valet, Philocrate est son nom.

TYNDARE.

Éloignez-vous, Hégée, il est frappé de rage,
Et ce mal d'un bon sens lui dérobe l'usage;
Cette contagion se prend par le cracher;
Dedans toute l'Élide on n'en ose approcher;
On l'a vu furieux se jeter sur son père,
Prendre la terre aux dents, tâcher de se défaire;
Et depuis, chacun craint cet esprit forcené:
De ses plus chers parens il est abandonné.
La guerre vous a fait une mauvaise prise,
Et le garder est bien acheter sa franchise.

CRISIMANT.

Fut-il jamais menteur impudent à ce point?

HÉGÉE.

Parle-lui si tu veux, mais ne m'approche point.

CRISIMANT.

Moi la rage, imposteur? Moi, vouloir me défaire?
Moi, j'ai voulu, méchant?.....

TYNDARE.

Assassiner ton père.
Pourquoi veux-tu nier un mal connu de tous,
Et quelle vaine honte excite ton courroux,
Puisque bientôt le temps l'eût assez fait connoître?

HÉGÉE.

Loin, loin; n'approche pas.

CRISIMANT.

Quoi! vous croyez ce traître?

TYNDARE.

Voyez de quel regard il porte l'œil sur nous :
Son mal va commencer; fuyez, retirez-vous.

HÉGÉE.

J'ai bien dès cet abord reconnu sa folie :
Il vous nommoit Tyndare.

TYNDARE.

Ordonnez qu'on le lie;
On ne pourroit dompter cet esprit furieux.
Voyez-vous pas déjà qu'il nous mange des yeux?

PSEUDOLE.

Certes, le danger hors, ce passe-temps est rare.

TYNDARE.

Ne vous étonnez pas qu'il m'appelle Tyndare :
Lorsque cette fureur possède sa raison
On le voit oublier jusqu'à son propre nom.

CRISIMANT.

Si ma colère étoit de son effet suivie,
Ces mensonges, méchant, te coûteroient la vie.
Quel respect me retient que des poings et des dents
Je ne te fais rentrer ces termes impudens?
Voyez quelle assurance après cette imposture.

HÉGÉE.

Qu'on le renferme; allez, je crains quelque aventure.

CRISIMANT.

Hégée, au nom des dieux, pour notre commun bien,
Pour ton propre intérêt autant que pour le mien,
Prête un moment l'oreille à ma juste défense.

HÉGÉE.

Parle donc de plus loin. Empêchez qu'il n'avance.

CRISIMANT.

Quoiqu'un sujet bien vain t'excite cet effroi,
Il suffit que ma voix puisse aller jusqu'à toi :
Je n'avancerai point; réponds-moi donc, de grâce,
Pour qui cet imposteur en ton estime passe.

HÉGÉE.

Pour Philocrate.

CRISIMANT.

O dieux!

HÉGÉE.

Et celui que tu dis
Est allé moyenner le retour de mon fils.

CRISIMANT.

Quoi! du nom de son maître un esclave s'avoue!
O crédule vieillard, à quel point on te joue!
Un vil objet d'opprobre et de dérision,
Un serf passer pour libre en ton opinion!

TYNDARE.

Chez toi réduit au point d'une misère extrême,
Tu voudrois bien qu'ici chacun fût cru de même :
C'est un vice commun à tous les malheureux
De faire, s'ils pouvoient, que chacun fût comme eux;
Et leur humeur jalouse, envieuse, importune,
Tâche à nous nuire autant que leur fait la fortune.

CRISIMANT.

Garde, sage vieillard, de suivre obstinément
Le parti d'un abus conçu légèrement;
Crois que sous cette erreur quelque fourbe est tissue,

Et pour ton intérêt redoutes-en l'issue.
Lui, racheter ton fils!

TYNDARE.

Oui, si l'aide des dieux
Me favorise autant que tu m'es ennuyeux :
Tyndare, à ce dessein envoyé vers mon père,
Nous produira bientôt le succès que j'espère.

CRISIMANT.

Ce Tyndare est lui-même. Eh quoi! cet effronté
Vous joûra tout le jour avec impunité,
Et de ce vain espoir votre bonté se flatte!

TYNDARE.

Moi Tyndare, impudent?

CRISIMANT.

Et qui donc?

TYNDARE.

Philocrate.

CRISIMANT.

O l'insolent esclave!

TYNDARE.

Il est vrai que je sers,
Mais que la guerre aussi m'a mis aux premiers fers,
Et que la liberté m'est aussi naturelle
Qu'à ce fameux Romain qui se défit pour elle.

CRISIMANT.

Me puis-je contenir en si juste courroux?
Éclate, ma fureur.

TYNDARE.

Eh bien, l'entendez-vous?
Des mains après cela lui laissez-vous l'usage?
Il va, s'il n'est lié, nous sauter au visage.

CRISIMANT.

Ne pouvoir être cru, ni n'oser faire un pas!
Je forcène de rage et ne me connois pas.

TYNDARE.

Que vous disois-je? Eh bien, voyez cet œil farouche;
L'écume va bientôt lui sortir de la bouche.

CRISIMANT.

Toi, tu seras bientôt l'aliment des corbeaux,
Infâme, et digne objet de la main des bourreaux.

TYNDARE.

Il extravague enfin, sa fureur le possède.

HÉGÉE.

Le ferai-je emporter?

TYNDARE.

C'est le plus sûr remède.

PSEUDOLE.

Aide-moi donc, car seul je n'en approche point.

CRISIMANT.

Peux-tu, ma patience, aller jusqu'à ce point?
Quel monstre, quel serpent a conçu ce prodige?
Ne le puis-je étouffer?

HÉGÉE.

N'approche pas, te dis-je;
Arrête.

CRISIMANT.

Encore un coup, Hégée, au nom des dieux,
Laisse à la vérité te dessiller les yeux :
Quatre mots t'apprendront tout ce que je désire.

HÉGÉE.

Je t'oirai bien d'ici; parle, que veux-tu dire?

CRISIMANT.

Sache donc que le mal qu'il me veut imposer
Ne tend qu'à m'empêcher de te désabuser;
Qu'il forge à tes dépens cette vaine folie :
Mais prends tes sûretés; je consens qu'on me lie,
Mais qu'il le soit aussi.

TYNDARE.

Qui veut l'être le soit.

CRISIMANT.

As-tu vu ce clin d'œil?

TYNDARE.

Dieux! voyez l'imposture.

HÉGÉE.

Je ne sais que promet toute cette aventure,
Mais je n'ose espérer que son succès soit bon.

CRISIMANT.

Saches encore un coup que Tyndare est son nom,
Et que cet affronteur d'un vain espoir te flatte.
Comme je me connois, je connois Philocrate;
Une étroite amitié de tous temps nous a joints.

TYNDARE.

Enfin la vérité confondra tous mes soins;
A ces impressions cet esprit se prépare.

HÉGÉE.

Viens ça, qui que tu sois, Philocrate ou Tyndare;
Il est temps de finir ce douteux entretien.
Es-tu né libre ou serf? ne me déguise rien.

TYNDARE.

Je suis né libre.

CRISIMANT.

Il ment.

TYNDARE.

L'audace sans seconde!
Traître, me reçus-tu lorsque je vins au monde?
Assistois-tu ma mère en son accouchement?
Je suis né tel, vous dis-je.

CRISIMANT.

Encore un coup, il ment:
Le ciel, s'il ne t'abuse, à tes yeux me confonde.
Vois-tu pas qu'il se tait? Qu'il parle, qu'il réponde.

TYNDARE.

J'arrive entre le prêtre et le glaive et l'autel,
Et sans rémission j'attends le coup mortel.

HÉGÉE.

Dieux! m'auriez-vous laissé tramer cet artifice,
Et payer ma bonté d'un si mauvais office?
Oui, de lui le silence, et de l'autre la voix,
Te détruisent assez, vain espoir que j'avois.
O bienfaits mal rendus! ô servitude ingrate!
Mais vois-le bien.

CRISIMANT.

C'est lui.

HÉGÉE.

Dépeins-moi Philocrate.

CRISIMANT.

Châtain, de basse taille, un peut haut en couleur,
De vingt ans à peu près.

HÉGÉE.

C'est lui-même. O malheur!
Dans la captivité chercher de la franchise,

Étoit-ce une leçon que l'âge m'eût apprise?
O triste expérience, apprise à mes dépens!
Fruit de mon imprudence, et non pas fruit du temps,
J'apprends bien à te croire en étant trop crédule.
O vieillesse inexperte! ô bonté ridicule!

TYNDARE.

Tout sens et tout espoir m'abandonne à la fois,
Et le trouble où je suis m'ôte jusqu'à la voix.

HÉGÉE.

Mais il semble qu'encor mon jugement balance.
Attends-je que sa voix confirme son silence?
Assez par sa frayeur mon doute se résout,
Et ne me disant rien le traître me dit tout.

TYNDARE.

Oui, faites qu'à mon crime on égale mes peines.

HÉGÉE.

Lichax, Daniste, Arbax, venez chargés de chaînes,
Vengez tous à l'envi l'affront que je reçois.
Des cordes, des liens!

## SCÈNE V.

Les mêmes; TROIS VALETS.

PREMIER VALET.

Qu'est-ce, allons-nous au bois?

HÉGÉE.

Liez, et jusqu'au sang serrez ce détestable,
Qui me rend de ces lieux et l'opprobre et la fable.

TYNDARE.

Ces liens à mes mains seront encor trop doux :
Vous les pouvez couper puisqu'elles sont à vous.
Je reconnois la fourbe et confesse les feintes ;
Mon mal, si vous voulez, passe encore vos plaintes.
Mon maître étoit aux fers, je les ai détachés.
N'est-ce pas l'action que vous me reprochez ?

HÉGÉE.

Cette action, méchant, te coûtera la vie.

TYNDARE.

Une si belle mort sera digne d'envie.
J'ai par ma probité fait que tous vos tourmens
Peuvent m'être des maux, mais non des châtimens.

HÉGÉE.

Quand j'aurai de ton sang ma vengeance assouvie,
Appelle si tu veux cette mort une vie,
Et nomme cette fourbe ou mérite ou forfait,
Tu mourras glorieux, je serai satisfait.

TYNDARE.

Voyez par quel conseil vous vous devez conduire :
Si mon maître revient, ma mort vous pourra nuire.

CRISIMANT.

Je comprends le secret. Qu'ai-je fait, justes dieux ?
Mon ami par son art s'est tiré de ces lieux.
J'eusse aidé le forfait, j'en eusse été complice,
Et par ma faute il faut que l'auteur en périsse !
Au nom des dieux, Hégée, et par ta piété,
Fais-nous preuve sur lui de ton humanité :
Sa vie est en tes mains, sa gorge t'est offerte ;
Mais, hélas ! quel profit te naîtra de sa perte ?

HÉGÉE.

Je saurai bien pourvoir à ne le perdre pas;
Il est assez de fers pour retenir ses pas;
Et, s'il est favorable à l'objet qui l'adore,
Les chaînes de l'amour l'attacheront encore.
Voilà ce beau charmeur des beautés de ces lieux,
Ce cher tourment des cœurs, ce doux plaisir des yeux,
Ce subtil enchanteur des esprits de nos filles,
Qui sème impunément le trouble en nos familles.
Je dois pour mon repos punir également
Ce qu'il a de mauvais et qu'il a de charmant :
La perte qu'il me cause, et l'amour qu'il excite,
Tout en est criminel, jusques à son mérite.
Allez, et qu'on l'enferme en un cachot si noir,
Qu'il n'y soit vu du jour, ni ne le puisse voir.
Je ne veux pas qu'une heure achève son supplice:
Il faut plus d'une mort pour m'en faire justice.
Je souffrirai ses jours, mais pour le voir souffrir;
Il y vivra long-temps, mais pour long-temps mourir.

TYNDARE.

S'il falloit mesurer le supplice à la faute,
Il seroit bien léger.

HÉGÉE.

Dépêchez-vous, qu'on l'ôte.

TYNDARE.

Adieu; que rien ne manque à vos prospérités,
Et soyez plus heureux que vous ne méritez.
Songez si vous tiendriez ou pour crime ou pour vice
Qu'un serf à votre fils eût rendu cet office,
Qu'on peut à ses dépens croire ses passions,
Et que le ciel nous rend selon nos actions.

Toi, dangereux ami, cause de ma disgrâce,
Jamais aucun des tiens ne se trouve en ma place!
Et, s'ils sont compagnons de ta captivité,
Le ciel leur soit plus doux que tu ne m'as été!

PSEUDOLE.

Dieux! je ressens sa peine, et son malheur m'afflige.

(Il sort.)

CRISIMANT.

O fatale imprudence!

HÉGÉE.

Emmenez-le, vous dis-je.

TYNDARE.

Pourquoi m'outragez-vous, puisque je suis vos pas?
Contentez-vous que j'aille, et ne me traînez pas.

(Les Valets emmènent Tyndare.)

## SCÈNE VI.

### HÉGÉE, CRISIMANT.

HÉGÉE.

Traînez, tirez, frappez; servez si bien ma haine,
Que mes autres captifs profitent de sa peine.
A d'autres désormais leurs conseils superflus!
Je suis bien résolu de ne les croire plus;
C'est assez qu'une fois ma bonté trop aisée
M'ait fait de nos voisins la fable et la risée,
Et que la perte encore y soit jointe au mépris.
Suis-moi, que je te rende au lieu où je t'ai pris.
Cessez, vains sentimens que la pitié me donne:
On n'en a point pour moi, je n'en ai pour personne.

CRISIMANT, *à part.*

Les fers me sont bien dus, j'en cause à mes amis.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

### ERGAZILE, HÉGÉE.

ERGAZILE.

Ne viens-je point trop tard? le couvert est-il mis?
Irai-je à la cuisine ordonner que l'on dresse?

HÉGÉE.

Je ne souperai point; pardonne à ma tristesse,
Mais demain.....

ERGAZILE.

Raillez-vous?

HÉGÉE.

Excuse mes ennuis.
Adieu; je ne puis rire en l'état où je suis.
(Il sort.)

ERGAZILE, *seul.*

Vieux squelette mouvant, mort tiré de la bière,
Ridicule monceau de cendre et de poussière,
Dont le nombre des ans, prévenant mes souhaits,
Punit depuis long-temps tous les maux que tu fais,
Ton attente ait encor le succès de la mienne!
Comme je vais souper, ainsi ton fils revienne!
T'étouffe le repas où tu m'as invité,
Et te traite le ciel comme tu m'as traité!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PSEUDOLE, *seul, assis, un papier et une plume à la main.*

O malheureux métier, que tu me romps la tête!
Faut-il que si long-temps cette rime m'arrête?
C'est mon premier travail, ce sera le dernier:
« De geôlier que j'étois, je suis ton prisonnier...... »
Je voudrois que la rime en fût bien naturelle:
Puisqu'elle ne vient point, allons au-devant d'elle;
Peut-être qu'en marchant nous la pourrons trouver.
Ne pouvant trop bien faire, on ne peut trop rêver.
Je n'entrepris jamais si pénible corvée.
Ah! j'y suis : encor deux, et l'œuvre est achevée.
Pour bien polir un vers qu'il y faut de façons!
Favorise, Apollon, un de tes nourrissons.
Bon, ce terme, ce semble, est né pour la pensée;
Le vers n'en est contraint, ni la rime forcée;
La cadence en est bonne, et le son en est doux.

## SCÈNE II.

### CÉLIE, PSEUDOLE.

CÉLIE.

Comment, tu fais des vers?

PSEUDOLE.

Ah! mon ange, est-ce vous?

CÉLIE, *en riant.*

*Mon ange!*

PSEUDOLE.

Eh bien! mon ciel, mon soleil, mon aurore!

CÉLIE.

J'excuse la fureur qui te possède encore;
Car on dit qu'au métier dont tu te veux mêler,
Certain esprit de feu vous meut, vous fait parler,
Et jusques à tel point quelquefois vous transporte,
Que la raison lui cède et n'est pas la plus forte.
Quoique pauvre servante et qu'assez simple à voir,
Je m'enquête de tout et je veux tout savoir.
Crois-moi, pour ton repos, laisse ta poésie,
Elle t'auroit bientôt brouillé la fantaisie.
Quitte-moi de bonne heure Apollon et sa cour:
Pour être bientôt fou, c'est assez de l'amour.
Cet art donne au plus sage une mauvaise estime:
Prends garde à la raison, et laisse-là la rime.
Mais voyons.

PSEUDOLE.

Ils sont beaux, car ils t'ont pour objet.
Qui rencontreroit mal sur un si beau sujet?

(Il lit.)

« A CÉLIE, *galimatias.*

» Geôlière des geôliers, adorable Célie,
» J'en mets d'autres aux fers, et ta beauté me lie;
» J'emprisonne le monde, et suis ton prisonnier;
» Possédant les plaisirs où l'Amour nous convie,
» Et sans cueillir les fruits de l'amoureuse vie,
» Ne laisse pas couler ton âge printanier. »
(A Célie.)
Que t'en semble?

CÉLIE.

Ils sont beaux et passent mon mérite.

PSEUDOLE.

Ce mot de *printanier*, ce me semble, est d'élite;
Mais trouves-tu mal dit, *geôlière des geôliers?*
Ce n'est point là parler en termes d'écoliers.
Tels qu'ils sont, après tout, il sont vers de caprice:
On sait bien que cet art n'est point mon exercice;
Ce sont fruits de l'amour et de l'oisiveté
Que pour te divertir je voue à ta beauté.
Mais du discours enfin venons-en à la chose,
Des souhaits à l'effet, et des vers à la prose:
Tous deux de sort égal et de condition,
Soyons-les de désir et d'inclination.

CÉLIE.

Mais le bien défaillant on est mal à son aise;
La bouche mange et boit aussi-bien qu'elle baise;
A table comme au lit il faut traiter l'amour;
La nuit n'est pas plaisante à qui jeûne le jour.
Cherchons pour vivre heureux dedans le mariage
Plutôt la mine d'or que celle du visage.

L'Amour, tout dieu qu'il est, est un enfant gourmand,
Qui mange comme un autre et crie incessamment;
Mais on ne sort point nu de la maison d'Hégée :
La misère y guérit, ou sort bien soulagée.
Ne désespère rien, car je plains ton souci;
Écoute maintenant ce qui m'amène ici.
Puis-je pour Philénie obtenir une grâce?

PSEUDOLE.

Quelle?

CÉLIE.

De voir Tyndare avant que le jour passe,
Sans qu'aucun du logis en puisse rien savoir.

PSEUDOLE.

Il faut que mon amour corrompe mon devoir,
Je ne m'en puis défendre : oui, va, fais qu'elle vienne;
Ayant la clef du cœur, toute autre clef est tienne,
Que n'obtiendras-tu point avecque tant d'appas!

CÉLIE.

Attends-nous donc ici, nous venons de ce pas.
(Elle sort.)

## SCÈNE III.

PSEUDOLE, *seul.*

J'ignore à quelle fin tendent leurs conférences,
Mais entre eux la nature a fait des différences
Qui ne promettent pas que leur affection
Doive avoir plus d'effet que de proportion.
L'Amour fait toutefois d'autres métamorphoses;
Tout petit dieu qu'il est, il fait de grandes choses;
Il dispense à son gré la joie et le souci;

Comme il forge des fers, il en peut rompre aussi.
La voici; tirons-le de ce lieu triste et sombre:
Et ne lui faisons pas voir son soleil à l'ombre.
(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### PHILÉNIE, CÉLIE.

PHILÉNIE.

Je doute si je suis mes vœux ou ma fureur,
Si ce m'est un objet de plaisir ou d'horreur,
Et ne puis assurer, quoi que j'en sois si proche,
Si je viens pour l'excuse ou bien pour le reproche.
Je ne le puis haïr, et me ruine en l'aimant;
Il est charmant, mais serf; il est serf, mais charmant.
La colère m'amène, et la pitié m'attire,
Et pour les accorder je ne sais que lui dire.
Je suivrois mon courroux, et croirois mon ennui;
Mais j'entends que l'Amour me parle encor pour lui.
Ne proposons donc rien; ma parole incertaine
Par ma confusion lui prouvera ma peine.

CÉLIE.

Si, pour plaindre vos maux et pour y prendre part.....

PHILÉNIE.

Le voilà : prends Pseudole et le tire à l'écart.

## SCÈNE V.

### TYNDARE, PHILÉNIE.

TYNDARE *enchaîné.*

Eh quoi! votre fureur vient ici désarmée!
D'un si foible courroux votre âme est enflammée!
Si comme des mortels vous disposiez des dieux,
Et pouviez exciter la colère des cieux,
Sur qui plus justement les pourriez-vous résoudre
De servir votre haine et de lancer leur foudre,
Que sur ce détestable et sur ce malheureux
Qui vous a dérobé tant d'inutiles vœux,
Qui vit pour votre peine, et qui naquit coupable
Du plus sensible abus dont vous fussiez capable?
Aussitôt que mes jours mon crime a commencé;
Le temps de mon berceau n'en fut pas dispensé;
Et ce m'est un arrêt de la nature même
Que d'être criminel aussitôt que l'on m'aime.
Serf comme elle m'a fait, je pèche si je plais;
Chacun me doit haïr, moi-même je me hais;
Je ne puis exciter un amour légitime,
Ni m'acquérir un cœur que je ne fasse un crime;
Et quiconque est né serf vit pour être odieux
A quiconque est né libre et quiconque a des yeux.
Pourquoi donc vis-je encor, si j'ai l'heur de vous plaire?
Si vous m'avez aimé, qu'attend votre colère?
Il est de votre honneur que je perde le jour,
Et c'est à votre haine à venger votre amour.

PHILÉNIE.

Le sujet de ma plainte en ce point est extrême
Que tu me veux ravir jusqu'à la plainte même,
Que ta confession a passé ton péché,
Pour ne permettre pas qu'il te fût reproché.
Ah! tu m'ôtes à tort cette foible vengeance;
Des reproches, cruel, laisse-moi l'allégeance,
Et ne détourne pas, si tu plains mon tourment,
Ces armes de mon sexe à mon ressentiment.
Pour nous mieux abuser, je sais que la nature
A devant ton dessein commencé l'imposture;
Que ce visage auguste et ce modeste port
Ont menti les premiers, et démentent ton sort :
Mais je puis pour le moins me plaindre avec justice,
De quoi tu fais ta voix de tes charmes complice,
De quoi tu veux passer pour ce que tu n'es pas,
Et de quoi ton discours ment comme tes appas.
Pour prix de mon amour tu t'en devois défendre,
Puisque te connoissant tu n'y pouvois prétendre;
Elle n'auroit pas crû jusqu'à ce dernier point,
Et tu l'aurois payée en ne l'acceptant point.
Tu me diras pourquoi la fourbe étoit forgée,
Qu'il falloit m'abuser pour abuser Hégée;
Tu crus qu'il n'importoit que l'affront fût égal
A qui te veut du bien et qui te fait du mal;
Qu'il nous falloit tromper par une même adresse,
Et trahir à la fois ton maître et ta maîtresse.
Non, non; crois que d'abord, m'ayant ouvert ton sein,
Bien loin de révéler, j'eusse aidé ton dessein,
Et que ma passion, en piété changée,
Eût détaché mes soins des intérêts d'Hégée.
C'eût été mériter que je fisse pour toi,

Et me donner beaucoup que me laisser à moi.
Mon amour n'exerçoit qu'une foible puissance;
Il fût mort aisément si près de sa naissance;
Au lieu qu'au dernier point que je m'en sens presser,
C'est un tyran qui règne et qu'on ne peut chasser,
Un pouvoir qui s'étend et qu'on ne peut restreindre,
Un brasier qui dévore et qu'on ne peut éteindre.

TYNDARE.

Mon propre témoignage à votre plainte est joint;
Je signe mon arrêt en ne répondant point :
Même, s'il faut encore aider votre colère,
Et pour être puni tâcher de vous déplaire,
Je le puis et le dois, par la confession
Et de mon imprudence et de ma passion,
Qui, sans égard de rang, ni respect de fortune,
M'ont flatté d'une attente avecque vous commune,
Et m'ont fait regarder votre possession
Comme un futur butin de mon ambition.
Fut-il jamais orgueil si digne du tonnerre?
N'étoit-ce pas au ciel vouloir joindre la terre,
Et bâtir sur l'espoir de ces audacieux
Dont l'insolence alla jusqu'au trône des dieux?
Si votre amour vous nuit, la mienne vous offense;
J'en avois en naissant apporté la défense;
Pour moi, baiser vos pas seroit trop présumer :
Je suis né pour servir, et non pas pour aimer.
L'estime que je fais ôte du prix aux choses;
Si je voulois cueillir je flétrirois les roses;
La tache est infaillible où je porte les doigts;
Le soleil pâliroit si je le regardois;
Il se faut de mes vœux purger comme d'un crime,
Et comme d'un affront laver de mon estime.

Songez donc, pour aigrir votre ressentiment,
Qu'un serf a tant osé que d'être votre amant.

PHILÉNIE.

Né de condition à mon sort si contraire,
Tu serois pour toute autre et traître et téméraire:
Mais, par une bonté digne de mon malheur,
Autant que je le puis j'adoucis ma douleur,
Et, ne pouvant passer de l'un à l'autre extrême,
T'ayant si bien aimé, sens encor que je t'aime :
Loin d'appeler ta faute orgueil ni trahison,
Je prends part en ta peine et je plains ta prison;
Et, quoique ces ardeurs me doivent être vaines,
Avec ravissement je porterois tes chaînes:
Tu me verrois joyeuse, et l'esprit satisfait,
Souffrir le châtiment du mal que tu m'as fait.

TYNDARE.

Maîtres de nos destins, puissances souveraines,
Arbitres éternels des affaires humaines,
Que ne me fîtes-vous d'une condition
Où je pusse répondre à cette affection?
Vous me deviez, cruels, la franchise avec l'être;
Je devais naître libre, ou ne devois point naître :
Ma vie est superflue en ce mortel séjour;
C'est mon premier malheur que d'avoir vu le jour;
J'offense si je hais, je fais affront si j'aime,
Et vis pour affliger tout le monde et moi-même.

PHILÉNIE.

Puisque c'est un arrêt du sort qui me poursuit,
Que de si belles fleurs doivent passer sans fruit,
Il faut aveuglément suivre la destinée
Qui m'ordonne l'amour et défend l'hyménée.

Je réconcilîrai quatre ennemis puissans,
L'amour et la vertu, la raison et les sens,
Et saurai bien aimer sans prendre de licence
Qui puisse démentir le lieu de ma naissance.
Oui, Tyndare, je t'aime et ne veux point de toi;
Je te serai fidèle et retiendrai ma foi;
Nourrissant le désir, je tûrai l'espérance;
J'aimerai le parti, mais fuirai l'alliance;
Et, puisque mon attente a si mal succédé,
Mon cœur sera vaincu sans être possédé.
Si le triomphe au moins a suivi la victoire,
Un second après toi n'en aura pas la gloire.
Va, que bientôt le ciel te tire de ce lieu;
Mais je perdrai la vie en te perdant. Adieu.

TYNDARE.

Quoi! venant pour m'ouïr, vous vous êtes jugée,
Et du mal que j'ai fait.....

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; PSEUDOLE, CÉLIE.

PSEUDOLE, *à Tyndare.*

Rentrez, j'entends Hégée.

(A Célie.)

Célie, aurai-je lieu dedans ton souvenir?

CÉLIE.

Il n'appartient qu'aux dieux de savoir l'avenir.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

### ERGAZILE *seul.*

Sacré père des dieux, tu conserves ma vie,
Et mes prospérités vont passer mon envie;
Tu me combles d'espoir, de louange, de vœux,
De ris, de passe-temps, d'allégresse, de jeux,
De bénédictions, de caresses, de gloire,
Et jamais on ne but au point où je vais boire.
Mon heur ne dépend plus de la pitié d'autrui;
Je suppliois hier, je commande aujourd'hui,
Et puis, sans le discours d'autres que de moi-même,
Perdre ce que je hais et sauver ce que j'aime.
Ah ! qu'au reste du temps, à mes jours destiné,
Je réparerai bien celui que j'ai jeûné,
Et que, récompensant mon ventre avec usure,
Je vais bien rétablir cette maigre figure!
Ressuscitons Hégée, et courons lui porter
Autant et plus de biens qu'il n'en peut souhaiter.
Mais j'en reçus hier un affront assez rude
Pour lui laisser d'abord un peu d'inquiétude.

## SCÈNE VIII.

### HÉGÉE, ERGAZILE.

HÉGÉE, *à part.*

Plus cette trahison me repasse en l'esprit,
Plus ma douleur s'accroît et mon courroux s'aigrit.
Mon innocence est grande, il faut que je l'avoue,

De ne discerner pas de quel art on me joue,
De soupçonner si peu ces perfides esprits,
Et passer pour stupide avec des cheveux gris.
De toute la cité je deviens la risée;
On montre au doigt la dupe, et la fourbe est prisée.
Voilà, dit-on partout, cet innocent vieillard
A qui de si vieux ans ont acquis si peu d'art,
A qui l'expérience apprend à son dommage
Qu'il se trouve des fous à toute sorte d'âge,
Que toujours le savoir n'est pas un fruit du temps.
Ainsi mon sort fatal leur sert de passe-temps.
Ces bruits sont aujourd'hui l'entretien de la ville.
Voilà ce que j'acquiers pour être trop facile;
Et, tandis qu'on me raille et me montre en tous lieux,
Je passe sans réponse et n'ose ouvrir les yeux.
Mais que marque Ergazile avec cette allégresse?
Suivons-le; c'est chez moi que son chemin s'adresse.

ERGAZILE, *à part.*

Afin de ne trouver nul obstacle à mes pas,
Et que par imprudence on ne m'arrête pas,
Afin, dis-je, qu'on sache et qu'aucun ne l'ignore,
Je publie, avertis, et je proteste encore
Que j'abats le premier qui se rencontrera,
Et heurte sans égard quiconque s'offrira.

HÉGÉE, *à part.*

Où fuirai-je? quel trouble excite ainsi sa bile?
Et quels lieux me seront un salutaire asile?

ERGAZILE, *à part.*

Tôt donc, que par respect chacun rentre chez soi,
Et que toute la rue aujourd'hui soit à moi;
Autrement......

HÉGÉE, *à part.*

Est-il fou? quelle est cette menace?

ERGAZILE, *à part.*

On se ressouviendroit du jour et de la place;
Et si l'événement répond à mon effort,
Qui me rencontrera rencontrera la mort.

HÉGÉE, *à part.*

Quelqu'un l'aura traité sans doute à son dommage,
Et tout ensemble enflé son ventre et son courage:
Le vin le fait parler; c'est dans cette liqueur
Qu'il a noyé sa crainte et qu'il a pris du cœur.

ERGAZILE, *à part.*

Des jeunes débauchés je n'accrois plus la suite,
Et mon métier n'est plus celui d'un parasite;
Il n'est ni sort ni rang à ma fortune égal,
Je suis de tous les rois le roi le plus royal,
Tant le ciel a sur moi déployé ses largesses,
Et tant il m'est au port arrivé de richesses.
Mes trésors ne sont point ce métal précieux
Qui fait ouvrir sur soi tant de mains et tant d'yeux,
Et qu'avec tant d'ardeur tous les hommes poursuivent:
Mes biens sont arrivés, mes richesses arrivent;
Un seul homme est mon or, ma richesse et mon bien,
Et si je le possède il ne me manque rien;
De cet heureux retour avertissons Hégée,
Et de combien aux dieux sa vie est obligée;
Leur soin de son repos est le visible appui,
Et manifestement s'est employé pour lui.

HÉGÉE, *à part.*

Réponde le succès à l'espoir qu'il me donne!
Mais quel est ce bonheur où ma part est si bonne?

ERGAZILE, *à la porte d'Hégée.*

Hola! qui m'ouvre ici!

HÉGÉE, *à part.*

Cet affamé, je croi,
Me cherchant, en veut plus à ma table qu'à moi.

ERGAZILE, *à part.*

Quelqu'un tôt à la porte, ou je la mets par terre,
(Il frappe.)
Et, si je frappe, un coup la brise comme verre.

HÉGÉE, *à part.*

Il le faut aborder, hasardons un repas :
(A Ergazile.)
Que voulez-vous? hola! vous mettrez tout à bas.

ERGAZILE.

O le plus fortuné du séjour où nous sommes!
Le plus chéri des dieux, le plus heureux des hommes!
Que tout rit à tes vœux, et que tu viens à temps!
Donne la main.

HÉGÉE.

Après?

ERGAZILE.

Écoute.

HÉGÉE.

Je t'entends.

ERGAZILE.

Renonce à tout souci, que tout soin t'abandonne;
Réjouis-toi.

HÉGÉE.

Pourquoi?

ERGAZILE.

Pource que je l'ordonne.

HÉGÉE.

Hélas! de la façon que succèdent mes vœux,
J'ai sujet de pleurer, non pas d'être joyeux.

ERGAZILE.

Je vais de ton esprit bannir cette tristesse;
Espère en ma parole, et vis sur ma promesse.

HÉGÉE.

Dis-m'en donc le sujet.

ERGAZILE.

Crois-moi, réjouis-toi.

HÉGÉE.

Je me réjouis donc, mais sans savoir pourquoi.

ERGAZILE.

Obéis sans réplique à quoi que je t'oblige :
Fais dresser un grand feu.

HÉGÉE.

Pourquoi grand?

ERGAZILE.

Grand, te dis-je.

HÉGÉE.

Mais pourquoi sans besoin, et si hors de saison,
Veux-tu qu'à ton sujet je brûle ma maison?

ERGAZILE.

Épargne mes discours, et lis dans ma pensée;
Ordonne qu'en deux coups la table soit dressée,
Qu'on trouve les pots prêts, qu'on prépare les plats;
Fais que l'on couche au feu, mais des mets délicats,
Et que tes cuisiniers n'aient ni repos ni trêve.
Çà, leur irai-je aider?

HÉGÉE.

Tout en veillant il rêve.

ERGAZILE.

Te dirai-je les mets que tu nous donneras?

HÉGÉE.

Tu me les dirois mieux que tu ne les auras.

ERGAZILE.

Et que me promets-tu si, malgré ta défense,
Tu me traites ce soir avec magnificence?

HÉGÉE.

Ergazile, en deux mots, tire-moi de souci.

ERGAZILE.

Qu'est-ce?

HÉGÉE.

Est-ce à jeun ou soûl que tu parles ainsi?
Est-ce par un excès de jeûner ou de boire
Que de ces songes creux tu repais ta mémoire?

ERGAZILE.

Non, c'est par un excès de joie et de plaisir
Que je veux que l'effet réponde à ton désir:
Aimes-tu d'être heureux?

HÉGÉE.

Oui, mieux que misérable.

ERGAZILE.

Donne-moi donc la main, le ciel t'est favorable;
Qu'un bûcher soit dressé, que les vases soient prêts;
Fais choisir un agneau.

HÉGÉE.

Mais à quoi ces apprêts?

ERGAZILE.

Pour rendre tes devoirs et faire un sacrifice.

HÉGÉE.

Auquel des dieux?

ERGAZILE.

A moi qui te suis si propice.
Je suis ton Jupiter; prouve-moi ta ferveur,
Et par un bon repas acquiers-toi ma faveur.
Je veux à tes souhaits égaler ta fortune,
Et qu'aucun accident jamais ne t'importune.
Mais la table est l'autel où je suis réclamé.

HÉGÉE.

Mon bonheur dépend donc d'un dieu bien affamé?
Étant tel, est-il rien à quoi tu me disposes?

ERGAZILE.

Les dieux ne gardent rien, ils donnent toutes choses.
Écoute à quel degré je relève ton sort,
Et quel comble de biens je t'apporte du port.
Ton esclave d'Élide avec ton fils arrive;
Je les viens, de ce pas, de laisser sur la rive;
Je les ai vus tous deux, et tous deux embrassés;
Et, pour te l'annoncer, je les ai devancés.

HÉGÉE.

Par ta dérision n'accrois point ma misère;
Respecte, malheureux, les sentimens d'un père
Que tu devois juger plus tendre que les tiens,
Puisqu'il perd en son fils le plus cher de ses biens.

ERGAZILE.

Tu doutes justement de ce bonheur extrême;
Mais je ne te ments point.

HÉGÉE.

Mon fils?

ERGAZILE.

Ton fils lui-même;
Mais un second bonheur à ce premier est joint,
Que ton frère te cause et que tu n'attends point.
Pourrois-tu deviner l'esclave qu'il t'amène?

HÉGÉE.

Non; quel esclave, dis? Ne me tiens point en peine.

ERGAZILE.

Visitant le butin de ces combats derniers,
Il a trouvé Stalagme entre les prisonniers.

HÉGÉE.

Qui me ravit Crisale en un âge si tendre?

ERGAZILE.

Lui-même : entre tes mains ton frère le va rendre.

HÉGÉE.

Ne m'abuses-tu point?

ERGAZILE.

Il n'est rien plus certain.

HÉGÉE.

Je renais aujourd'hui si mon espoir n'est vain.

ERGAZILE.

Si tu crois que tes yeux te seront plus fidèles,
Tu les peux faire au port témoins de ces nouvelles.

HÉGÉE.

Que n'y puis-je voler! Adieu; j'y vais, j'y cours.
O nouvelle agréable! ô bonheur de mes jours!

ERGAZILE.

Et ce transport est-il le prix qu'on me destine?

HÉGÉE.

Prends le soin du souper, donne ordre à la cuisine;
Tranches-y, coupe, taille, ordonne absolument;
C'est ta possession, c'est ton gouvernement.

ERGAZILE.

O qu'il est éloquent! l'agréable parole!
C'est le port où je tends; je n'y cours pas, j'y vole.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### HÉGÉE, PHILOCRATE, CRYSOPHORE, PSEUDOLE.

HÉGÉE.

Soit béni, juste Ciel, ton pouvoir adorable!
Sois autant révéré que tu m'es favorable!
Tu me donnes mon fils une seconde fois;
Deux fois je l'ai reçu, deux fois je te le dois;
Et par ta providence, à mes jours si prospère,
Il est deux fois mon fils, et moi deux fois son père.
Ce corps si languissant, si vieil et si cassé,
Est rajeuni, mon fils, quand tu l'as embrassé:
Ma vieillesse a cessé quand tu l'as abordée;
De ce mourant Éson ta vue est la Médée;
Ma vigueur se répare, et sous ces cheveux gris
Je sens mon premier sang et mes premiers esprits.

CRYSOPHORE.

Moi, j'ai bien moins senti les malheurs de la guerre,
A me voir éloigné de ma natale terre,
Privé de liberté, de repos et de biens,

L'esprit chargé d'ennuis et le corps de liens,
Qu'à savoir la douleur que vous en avez eue,
Et me voir séparé de votre chère vue.
Quand j'ai prié les dieux d'apaiser leur courroux,
Je ne leur ai jamais redemandé que vous;
Et quand j'eusse avec vous fait perte d'un empire,
Je vous eusse plaint seul, et trouvé seul à dire.

HÉGÉE.

Assez ont dessus nous éclaté ces malheurs,
Assez duré nos maux, assez coulé nos pleurs;
Et tu m'as trop au long appris sur le rivage
Quels et combien d'ennuis ont suivi ton servage;
Goûte après les périls les délices du port,
Le jour après la nuit, la vie après la mort.
Et vous, en notre siècle infidèle et barbare,
De la foi du vieux temps exemple illustre et rare,
Non plus mon prisonnier, mais mon maître en effet,
Quel prix jugerez-vous digne de ce bienfait?
Mon fils du nom d'ingrat ne se sauroit défendre:
Vous ôtez en offrant la puissance de rendre;
Vous le liez plus fort en brisant ses liens,
Nous sommes à vous, nous, notre vie et nos biens.

PHILOCRATE.

Qui fait plaisir aux bons a double récompense;
Ils payent et d'effet et de reconnoissance.
Je rends à votre fils la faveur que j'en tiens;
Si je brise ses fers, il brise aussi les miens;
Ce qu'il reçut chez nous, chez vous je le viens prendre:
C'étoit faire un bienfait, et non pas le reprendre.

CRYSOPHORE.

S'il peut absolument de vos vœux disposer.....

HÉGÉE.

Oui, je n'ai point de voix pour lui rien refuser.

CRYSOPHORE.

Remettez en ses mains cet esclave fidèle
Dont avec tel succès il éprouve le zèle;
Laissez-lui voir le jour, tirez-le de prison,
Et de sa liberté payez sa trahison.

HÉGÉE.

Que ne dois-je au trompeur dont la fourbe est si belle,
Et qui me sert si bien, même étant infidèle?
Puissé-je, en le tirant de cet obscur séjour,
Lui redonner la vie aussi-bien que le jour!
C'est lui qui met ma joie à son degré suprême;
En me rendant mon fils il me rend à moi-même;
Et les cuisans travaux qu'il a soufferts chez moi
Payoient ingratement le bien que j'en reçoi.

PHILOCRATE.

O dieux! et quels travaux?

HÉGÉE.

Une peine trop dure:
Il languit dans l'horreur d'une caverne obscure,
Autant pressé de fers qu'il est troublé d'ennuis.

PHILOCRATE.

Et pour m'avoir servi? Malheureux que je suis!
Je l'ai fait criminel; m'aimer est son offense.
Rare fidélité, voilà ta récompense!

HÉGÉE, *à Pseudole.*

Malheureux instrument des maux qu'il a soufferts!

PSEUDOLE.

Moi, j'ai fait mon devoir.

HÉGÉE.

Va tôt briser ses fers,
Et l'amène en ce lieu partager notre joie,
En ce commun bonheur que le ciel nous envoie.
Mais un second bonheur répond au double espoir
Qu'Ergazile tantôt m'avoit fait concevoir.

(Pseudole sort.)

## SCÈNE II.

### HÉGÉE, CRYSOPHORE, PHILOCRATE, ÉRIMAND, STALAGME.

HÉGÉE.

Voici le malheureux de qui l'audace extrême
Osa me dérober et mon fils et moi-même.
Mon frère, par quel sort ce monstre des humains
Put-il après vingt ans tomber entre vos mains?

ÉRIMAND.

Parmi les prisonniers que le sort de la guerre
A faits depuis deux jours captifs en cette terre,
Et que le trésorier vendoit aux habitans.
Quelque déguisement qu'il ait reçu du temps,
A cet affreux regard j'ai reconnu ce traître,
Et même au trésorier je l'ai fait reconnoître,
Qui dessus mon rapport ne s'est point défendu
De le mettre en mes mains pour vous être rendu.
Toute la ville a droit de punir ce perfide,
Puisqu'il a contre nous pris le parti d'Élide.
N'avoir trahi que nous lui sembloit peu de mal;
Il vouloit être atteint d'un crime général;

Et, pour mieux mériter la qualité de traître,
Desservir sa patrie aussi-bien que son maître.

HÉGÉE.

Approche, bon vieillard, saint homme, homme de bien.

STALAGME.

Ce sont des qualités où je ne prétends rien:
Je ne fus jamais tel, ni serai de ma vie;
Loin d'en avoir l'effet, je n'en ai pas l'envie;
Et quiconque établit son espérance en moi,
Dans l'air et sur la mer peut chercher de la foi.

HÉGÉE.

Tu vois en quelles mains ta fortune est rendue,
Et que ta mort m'est libre autant qu'elle t'est due.
Tâche, en ne mentant point, à t'adoucir ton sort;
Car de tes maux enfin le plus grand est la mort:
Le plus constant frémit quand il la voit paroître:
Tout malheureux qu'on est, c'est un grand bien que d'être.

STALAGME.

Je vous avoûrai tout, je ne m'en défends point.

HÉGÉE.

Tu ne fus pas toujours complaisant à ce point.
Sus donc, par un rapport fidèle et véritable,
D'un déplorable sort fais-t'en un supportable.

STALAGME.

Je sais trop combien juste est ma punition.

HÉGÉE.

Tu la peux amoindrir par ta confession.

STALAGME.

Suivez votre courroux puisqu'il est légitime,
Et proportionnez mon supplice à mon crime.

J'ai ravi votre fils, j'ai fui, je l'ai vendu :
A ce triple forfait triple supplice est dû.

HÉGÉE.

A qui vendu, voleur, serf ingrat et perfide?
Dis tôt.

STALAGME.

A Théodore, un riche homme d'Élide,
Mais chez qui la vertu passe de loin les biens;
Noble, au reste, et du sang des Poliplusiens.

PHILOCRATE.

C'est mon père. O bons dieux! quelle est cette aventure?

HÉGÉE.

Soutenez mon espoir, auteur de la nature;
Comme vous inspirez, favorisez l'amour
Dont un père chérit ceux qu'il a mis au jour.

PHILOCRATE.

O dieux! si le succès répond à l'apparence,
Qu'un insigne bonheur suivra votre espérance!
Combien le vendis-tu?

STALAGME.

Deux talens.

PHILOCRATE.

En quel temps?

STALAGME.

Je crois qu'on peut depuis avoir compté vingt ans:
Celui qui l'acheta destina son servage
A la suite d'un fils à peu près du même âge.

PHILOCRATE.

Quel nom eut cet esclave?

STALAGME.

Entrant dans la maison,
Comme il changeoit de sort on lui changea son nom;
Il s'appeloit Crisale, on le nomma Tyndare.

HÉGÉE.

O merveille incroyable, autant qu'heureuse et rare!
Eussé-je osé, bons dieux, contre l'ordre du temps,
Prétendre un si beau jour en l'hiver de mes ans?
Je revois Crysophore, et Tyndare est Crisale!
O céleste faveur! tu n'eus jamais d'égale.

PHILOCRATE.

Depuis.....

HÉGÉE.

N'exigeons point de signes superflus.

STALAGME.

Depuis qu'on m'eut payé, je ne m'en enquis plus,
Et j'ai sans m'arrêter mon âge consommée
Tantôt par le pays, tantôt dans une armée,
Tant que par le décret d'un invincible sort
Je suis enfin venu chercher ici la mort.

CRYSOPHORE.

Quoi, je vais voir mon frère! ô quelle est ma fortune!

ÉRIMAND.

Bénissons tous le ciel en cette aise commune.

PHILOCRATE.

Rendons à sa puissance un immortel honneur.

HÉGÉE.

Un juste déplaisir modère mon bonheur,
Maintenant que je vois l'aveuglement extrême

Qui m'a presque aujourd'hui fait bourreau de moi-même.
Le voilà. Puis-je, hélas! porter les yeux sur lui
Sans mourir à la fois et de joie et d'ennui?

## SCÈNE III.

### Les mêmes; TYNDARE, PSEUDOLE.

TYNDARE.

J'avois bien autrefois vu l'horrible peinture
Des lieux où des damnés l'âme est à la torture,
Mais je ne trouvois point ce noir séjour des morts
Dépeint avec l'horreur des enfers d'où je sors.
Nous passons tout excès; et, cruels que nous sommes,
Renvoyons sur les dieux l'art d'affliger les hommes.
Mais, qu'est-ce que je vois? M'abusez-vous, mes yeux?
Mon maître de retour! Philocrate en ces lieux!

HÉGÉE.

Approche, mon cher fils; accours, que je t'embrasse;
Mes pleurs et mes soupirs te demandent ma grâce.

TYNDARE.

En me faisant tirer de cet obscur séjour,
Comme un père à son fils vous me donnez le jour.
C'est sans doute en ce sens que vous êtes mon père.
Et vous, dont le salut a produit ma misère,
Suis-je assez cher au ciel pour obtenir de lui
Que ma peine vous serve et vous tire d'ennui?

PHILOCRATE.

Oui, puisque je reviens pour te tirer de peine;
Et de l'un et de l'autre il retire sa haine.
C'est d'Hégée, en effet, que tu reçus le jour;

Par ton affection réponds à son amour.
Ce serf qui te ravit en ta quatrième année,
A, comme il la causa, ta peine terminée;
Il te vendit chez nous, tu m'as suivi depuis,
Et tes plaisirs enfin naissent de tes ennuis;
Tu t'es fait prisonnier pour me rendre à mon père;
Moi, pour me rendre au tien, j'ai délivré ton frère:
Le voilà qui s'avance, et qui te tend les bras.
Consulte un peu ton sang; ne te le dit-il pas?

CRISOPHORE.

Ah! mon frère!

HÉGÉE, *en les embrassant.*

Ah! mes fils!

TYNDARE.

Dieux! modérez ma joie;
Avecque trop d'excès votre amour me l'envoie;
Quelque grand mal suivroit les biens que je reçois:
Pour donner plus long-temps, donnez moins à la fois.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; OLYMPIE.

HÉGÉE.

Vois, ma fille, à quel point les dieux nous sont prospères:
Ils me rendent deux fils, ils te rendent deux frères.
Plains avec moi les maux que Crisale a soufferts
Sous le nom de Tyndare et sous le poids des fers.

OLYMPIE.

Quoi! Tyndare est mon frère? O dieux! cette aventure
Sera-t-elle croyable à la race future?

A qui doivent mes pas porter mes premiers vœux?
Que je puisse doubler pour courir à tous deux!

ÉRIMAND.

Ainsi l'ordre du sort aux affaires humaines
Met toujours les plaisirs à la suite des peines;
Ainsi peut la fortune avec le même bras,
Abattre, et relever ce qu'elle a mis à bas.

TYNDARE.

Quand du cours de mes ans je repasse l'histoire,
Un confus souvenir me remet en mémoire
Que Crisale est un nom qui fut mien autrefois,
Et qu'Hégée est quelqu'un à qui j'appartenois:
Il m'en restoit pourtant si peu de connoissance,
Qu'elle ne pouvoit pas éclaircir ma naissance.

OLYMPIE.

Cependant que le ciel incline à nos désirs,
D'un bel achèvement couronnons nos plaisirs.
Possédez la beauté qui vous est destinée,
Achevons ce beau jour par ce bel hyménée,
Puisqu'il faut accomplir la loi du testament
Qui la fait votre amante et vous fait son amant.
Dans le conseil des dieux cette loi fut signée;
C'est de leur propre main qu'elle vous est donnée:
L'invincible dessein qu'elle conçut pour vous,
Et ce rapport d'esprit, visible aux yeux de tous,
Témoignent que le ciel, aussi-bien que la terre,
Et consent et travaille au lien qui vous serre.

HÉGÉE.

Amenez-la ma fille, arrêtons leurs accords;
Sa part est légitime en ces communs transports.
Mais il lui faut bien vendre une faveur si rare;

Parlez-lui de mon fils sans lui nommer Tyndare;
Ce divertissement ne désagréra pas.

PHILOCRATE.

Oh! qu'il sera plaisant, et qu'il aura d'appas!
Si le peu que je vaux égaloit mon courage,
J'oserois proposer un second mariage;
Mais l'inégalité d'Olympie et de moi.....

HÉGÉE.

Ah! quel surcroît seroit-ce au bien que je vous doi?
Ce bonheur m'arrivant je verrois sans tristesse
Choir dans le monument ma mourante vieillesse.

PHILOCRATE.

Acceptez donc sur moi d'inviolables droits:
Vous perdîtes deux fils, vous en recouvrez trois.

CRYSOPHORE.

O sort digne d'envie aux plus heureuses races!

HÉGÉE.

Le ciel ne nous fait pas, il nous verse ses grâces;
Il ne satisfait pas, il passe notre espoir,
Et, plutôt qu'employer, épuise son pouvoir.

## SCÈNE V.

HÉGÉE, OLYMPIE, PHILÉNIE, ÉRIMAND, PHILOCRATE, CRYSOPHORE, STALAGME, TYNDARE.

HÉGÉE, *à Tyndare.*

Mais, mon fils, cachez-vous, j'aperçois Philénie.
(A Philénie.) (Tyndare se cache.)
Participez, ma fille, à la joie infinie
Qui, me rendant un fils, vous rend un serviteur,

Et louez-en le ciel, puisqu'il en est auteur.
Crisale de retour est prêt à satisfaire
Aux lois du testament laissé par votre père.
Vous choisissez à tort dedans une prison
L'héritier que prétend une illustre maison:
Votre père fut noble, il veut un noble gendre,
Et son sang vous le dit si vous voulez l'entendre.

PHILÉNIE.

Son sang ne me conseille et ne m'oblige pas
De faire de ma vie un éternel trépas,
En vouant mon repos à cette loi sévère
Que je déteste autant que chacun la révère,
Je sais trop qui je suis et ce que je vous dois,
Pour vous laisser en moi faire un si mauvais choix.
De votre fils un jour vous en auriez du blâme,
Et vous lui donneriez une mauvaise femme,
Puisqu'un hymen contraint, fait par nécessité
Une source de maux de la même bonté;
La femme et le mari que la contrainte assemble
Sont deux fiers ennemis forcés de vivre ensemble,
Dont par la seule mort la haine se résout:
Chaque partie est là le bourreau de son tout;
Et la malheureuse âme à ce joug asservie
S'acquiert par cet enfer celui de l'autre vie.
Oui, votre aveuglement souhaite à votre fils
Un mal dont vous plaindriez même vos ennemis.
Ce n'est pas que ce sein enferme un cœur barbare;
Il s'est laissé toucher aux charmes de Tyndare;
Et ce joug, que j'appelle un enfer aujourd'hui,
M'eût été, je l'avoue, un ciel avecque lui;
Mais puisque, sans souiller le sang dont je suis née,
Je ne puis souhaiter cet heureux hyménée,

Et qu'Amour a si mal porté ses premiers coups,
Qu'ils lui sont aussi vains comme ils me semblent doux,
Il peut sur d'autres cœurs et dessus d'autres âmes
Éprouver désormais et ses traits et ses flammes.
Tyndare ayant causé mes premières amours,
Mes inutiles vœux lui dureront toujours;
Lui seul, sans m'être rien, me sera tout le monde,
Et ma première amour n'aura point de seconde.

HÉGÉE.

Mais cet hymen doit être, ou vos biens être miens.

PHILÉNIE.

Laissez-moi ma franchise, et retenez mes biens.

PHILOCRATE.

Dieux! que ce passe-temps est merveilleux et rare!

HÉGÉE.

Vous verrez que mon fils ne doit rien à Tyndare.

PHILÉNIE.

Et moi je ne dois rien à votre fils aussi.

OLYMPIE.

Souffrez qu'il vous salue; il n'est pas loin d'ici.

PHILÉNIE.

Trop singulièrement mon intérêt vous presse;
Gouvernez-vous vous-même avec votre sagesse.

OLYMPIE.

Vous voulez toujours mal à qui vous veut du bien.

PHILÉNIE.

J'ai tout ce que je veux, ne me souhaitez rien.

OLYMPIE.

En même occasion vous prendriez même peine.

PHILÉNIE.

Je ne la prendrois pas si je la croyois vaine.
Que vous sert de tenter des efforts superflus?

OLYMPIE.

Si je ne vous aimois.....

PHILÉNIE.

Eh bien, ne m'aimez plus.

OLYMPIE.

Quoi, ma sœur?

PHILÉNIE.

Je préfère une paisible haine
A l'amitié qui nuit et qui fait tant de peine,
Et crains moins l'ennemi qui me laisse en repos
Que l'ami qui me tient de si fâcheux propos.

OLYMPIE.

Pour vouloir votre bien.....

PHILÉNIE.

Mais ce bien m'incommode:
Chacun fasse pour soi, chacun vive à sa mode.
Ne m'ôtez point mes maux, je vous laisse vos biens.
Suivez vos sentimens, moi je suivrai les miens.

HÉGÉE.

Bientôt votre vouloir sera conforme au nôtre,
Quand tout ce qu'avoit l'un vous le verrez en l'autre.
C'est trop vous consumer en désirs superflus,
Et vous aimez, ma fille, un homme qui n'est plus:
Crisale de retour s'est défait de Tyndare.

PHILÉNIE.

O dieux! et vous voulez que j'aime ce barbare?

HÉGÉE, *montrant Tyndare.*

Hé bien! punissez-le, suivez votre courroux.

PHILÉNIE, *se détournant.*

Ne me le montrez point : à quoi m'obligez-vous ?

## SCÈNE VI.

TYNDARE, PHILÉNIE, CRYSOPHORE, OLYMPIE, HÉGÉE, PHILOCRATE, ÉRIMAND, STALAGME.

TYNDARE.

Suis-je si criminel aux yeux de Philénie
Qu'à ma vue aujourd'hui la sienne se dénie?
Ou suis-je si changé qu'elle évite mes pas,
Redoute mon abord et ne me souffre pas?
Ce corps ne lui plaît-il que dans l'excès des peines,
Dans l'horreur des cachots et sous le faix des chaînes?
Ne lui plais-je qu'esclave? et sa fidélité
Ne peut-elle durer avec ma liberté?
Quoi! je perds une amante en recouvrant un père?
Je sors de votre cœur quand je sors de misère?
Vous feriez mon bonheur de mon malheur jaloux!

PHILÉNIE.

Que vois-je?

OLYMPIE.

Votre amant.

HÉGÉE.

Mon fils, et votre époux.
Bénissez avec nous cette reconnoissance;
Comblons de votre hymen cette réjouissance;
Vous saurez à loisir cet heureux accident.

PHILÉNIE.

Soit béni, justes dieux, votre soin provident,
Qui, si visiblement à mes desseins prospère,
Fait rencontrer mes vœux avec ceux de mon père.
Tyndare!...

TYNDARE.

Philénie!

PHILÉNIE.

Eh! qui l'eût espéré?
Quel bonheur m'est rendu!

TYNDARE.

Quel bien m'est préparé!

HÉGÉE, *à Olympie.*

Ma fille, savez-vous quel parti se propose?

OLYMPIE.

Sil vous plaît, il n'est rien où je ne me dispose.

HÉGÉE.

Par mes mains Philocrate a reçu votre foi.

OLYMPIE.

Je suis donc déjà sienne et ne suis plus à moi.

PHILOCRATE.

Je ne puis bien payer cette faveur extrême,
Et c'est trop peu donner de me donner moi-même.

ÉRIMAND.

Quelle publique joie eut jamais tant d'appas?
Chacun est satisfait.

STALAGME.

Moi je ne le suis pas.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; CÉLIE, DEUX CUISINIERS.

CÉLIE.

Adieu, je me démets du soin de la cuisine,
Casse tout, brise tout, romps, renverse, ruine.
Dieux! quelle est la fureur de ce loup affamé?

PREMIER CUISINIER.

Il en dévoreroit plus qu'un autre n'en dresse,
Et toute viande est bonne à la faim qui le presse.

HÉGÉE.

Qu'est-ce?

CÉLIE.

Hélas! accourez. Combien de pots à bas!
Quelle confusion de verres et de plats!
Il n'est tonneau chez vous qu'Ergazile ne perce,
Lieu qu'il n'ait visité, porte qu'il ne renverse;
Et j'ai craint pour moi-même en ce déréglement,
Tant il boit, tranche, avale, et mange avidement.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ERGAZILE.

ERGAZILE.

Enfin je me suis fait l'espace et libre et large;
Aucun séditieux ne me trouble en ma charge;
Et, souverain, j'ai su chasser avec honneur
Ces sujets révoltés contre moi leur seigneur.

Toi dont l'autorité m'a pourvu de ce titre,
de notre différent sois l'équitable arbitre:
Si je taille, abats, coupe et tranche absolument,
Ont-ils rien à reprendre en mon gouvernement?
La souveraineté que tu m'as transportée
Aux termes qu'il leur plaît est-elle limitée?
C'est toi qui m'y commets, je m'en acquitte bien;
Je veux où je préside être César ou rien.

HÉGÉE.

Oui, rebelles sujets, révérez votre prince;
Et toi, leur empereur, rentre dans ta province,
Et, pour justifier ton bon gouvernement,
Du souper qu'il nous faut t'acquittes dignement.
Puisqu'enfin le succès a suivi l'entreprise,
Qu'à tous mes prisonniers on donne la franchise,
Et que Stalagme seul, chargé de tous leurs fers,
Fasse épreuve des maux que mon fils a soufferts.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; PSEUDOLE.

CÉLIE.

Pseudole, qu'est- e ceci? je n'y peux rien connoître.

PSEUDOLE.

Tyndare, reconnu pour fils de notre maître,
Est de sa Philénie absolu possesseur;
A Philocrate même on accorde sa sœur:
Comblons ce doux hymen par notre mariage.

CÉLIE.

Si tu t'étois défait de vingt ans de ton âge,
La proposition ne m'en déplairoit pas.
Ce visage pourtant a d'assez doux appas.

PSEUDOLE.

Tu ris, mais, s'il n'est beau, que mon amour te touche:
Célie, au nom d'amour, un seul *oui* de ta bouche.

CÉLIE, *lui touchant dans la main.*

Oui, n'en veux-tu qu'un seul? oui, Célie est à toi,
Et jamais autre objet n'engagera ma foi.

PSEUDOLE.

O doux contentement! agréable parole!
Trop aimable Célie, et trop heureux Pseudole!
Tu me dois à ce coup le baiser que je veux.

CÉLIE.

Oui, tiens, ne te plains plus, et prends-en plutôt deux.

FIN DES CAPTIFS.

# CRISANTE,

TRAGÉDIE.

1639.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR CRISANTE.

Antioche, roi de Corinthe, en fuyant de cette ville, prise par les Romains, est forcé d'y abandonner Crisante, son épouse, qui tombe au pouvoir des vainqueurs. Manilie, général de l'armée romaine, confie Crisante à la garde du jeune Cassie qui en devient passionnément épris; mais, après s'être épuisé en transports infructueux auprès de la vertueuse reine, il tente de gagner, par promesses et par menaces, une des femmes de Crisante pour la lui rendre favorable; cette femme s'acquitte de son message auprès de la reine, qui ne lui répond que par un coup de poignard. Cassie, ayant perdu tout espoir de réduire sa captive, s'in-

troduit auprès d'elle et lui arrache de vive force ce que son amour n'en avoit pu obtenir. Cette action a lieu dans un entr'acte. Cassie, après avoir satisfait ses désirs, poussé de remords tardifs, renvoie Crisante à son époux, qui se livre au bonheur de la retrouver; mais elle repousse ses embrassemens, et lui apprend qu'elle n'en est plus digne. Antioche lui adresse les reproches les moins mérités, et Crisante désespérée retourne au camp des Romains demander justice de Cassie à Manilie. Le général abandonne Cassie à la reine qui lui remet son épée en lui disant d'être lui-même à la fois le prêtre et la victime. Il se tue. Crisante s'emparant de sa tête, retourne auprès d'Antioche, lui fait honte de ses lâches soupçons, et, jetant à ses pieds la tête de Cassie, elle se poignarde. Antioche reconnoît alors l'innocence de Crisante; il ne peut supporter les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et se donne la mort sur le corps de sa fidèle épouse.

Nous ne tenterons point de justifier Rotrou sur l'inconvenance théâtrale d'un pareil sujet ni sur son atrocité; mais il donne lieu à des scènes d'un grand intérêt et du plus haut tragique,

au-dessous duquel le style de Rotrou ne reste pas. L'on conçoit que dans un siècle où des spectateurs peu scrupuleux ont pu se prêter à l'événement qui fait le nœud de la pièce, cet ouvrage remarquable n'a pu qu'ajouter à la réputation de son auteur.

# ACTEURS.

MANILIE, général d'armée.
CASSIE, lieutenant de Manilie.
CLÉODORE, ami de Cassie.
CRISANTE, reine de Corinthe.
ANTIOCHE, roi de Corinthe.
MARCIE, } suivantes de Crisante.
ORANTE, }
CRATÈS, gentilhomme d'Antioche.
EUPHORBE, gentilhomme d'Antioche.
DEUX CAPITAINES.
LES GARDES.

# CRISANTE,

## TRAGÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### MANILIE, CASSIE, CLÉODORE, DEUX CAPITAINES, GARDES.

MANILIE.

ENFIN l'aigle, assisté de vos jeunes courages,
Chez les peuples mutins a trouvé des passages,
Et la rébellion, étouffée en ses forts,
Ne peut plus résister à vos moindres efforts;
La flamme qu'elle allume aussitôt la consomme.
Tout succède à nos vœux, et Rome est toujours Rome:
Sa puissance est fatale à toute autre grandeur,
Nos exploits chaque jour accroissent sa splendeur,
Et le plus fier orgueil de la terre et de l'onde
Contemple avec respect cette reine du monde:
Tout conspire à servir ses desseins glorieux,
Les dieux semblent plutôt ses captifs que ses dieux,

Et les soins éternels qu'ils ont de sa défense
Bornent tous leurs soucis et toute leur puissance.
Nous qui sommes élus pour affermir ses lois,
Et qu'Auguste a jugés dignes de ces emplois,
Signalons en ces lieux notre adresse ordinaire,
Paroissons dignes fils d'une si digne mère,
Que tout le monde tremble au bruit de nos exploits,
Et marchons triomphans sur les têtes des rois.

CASSIE.

La superbe Corinthe éprouve à son dommage
Qu'à tort on nous refuse un général hommage,
Que nous tenons un droit fatal aux factieux,
Et qu'irriter César c'est irriter les cieux.

PREMIER CAPITAINE.

Quel fut notre courage, et quelle autre victoire
A jamais à l'empire apporta plus de gloire?
Au milieu des dangers, nos gens, comme lions,
Ont battu les auteurs de ces rébellions;
Tout trembloit sous leurs pas; ces démons de la guerre
De rivières de sang ont arrosé la terre;
Comme foudres nos bras tomboient sur les vaincus,
Et fendoient à la fois les corps et les écus;
Leurs mains, quand nous frappions, étoient à peine prêtes;
Des orages de traits descendoient sur leurs têtes,
Ils tomboient pêle-mêle, étouffés sous nos pas,
Et pour un de nos gens cent ne suffisoient pas.

MANILIE.

Antioche s'est fait, par une heureuse fuite,
Exempt de voir l'état où sa ville est réduite:
Un prince aimé des siens, sans de vives douleurs,
Ne peut voir sur leur chef tomber tant de malheurs.

Sa fuite l'a soustrait au pouvoir de nos armes :
Mais quelle est sa tristesse, et quelles sont ses larmes !
Combien éprouve-t-il les astres inhumains
Par sa chaste moitié tombée entre nos mains !
Il est vrai que jamais les soins de la nature
N'ont formé de beauté si charmante et si pure :
Ses yeux, ces feux d'amour, ces deux foudres des cœurs,
Lorsqu'on triomphoit d'eux triomphoient des vainqueurs ;
Crisante en se rendant nous força de nous rendre,
Et ce ne lui fut qu'un qu'être prise et que prendre.
Empêchons toutefois que son honnêteté
Ne reçoive entre nous aucune indignité.
C'est peu que de paroître en un danger extrême,
Qu'attaquer un pays, qu'affronter la mort même ;
Ces exploits sont communs aux autres nations :
Mais Rome seulement dompte les passions,
Et, quelque autre dessein que sa grandeur respire,
Elle sait sur soi-même étendre son empire :
Sa force est absolue, et charme ni beauté
Ne la peut divertir de sa sévérité.

SECOND CAPITAINE.

Quelle assez insensée et brutale licence
S'oseroit déclarer contre son innocence ?
Sa douce gravité s'oppose à ses attraits ;
Et les uns nous frappant, l'autre émousse leurs traits.

MANILIE, *à Cassie.*

Toi qui l'as, cher Cassie, en ta garde commise,
Attendant la rançon qui lui rend sa franchise,
Fais qu'on ne joigne point l'insolence au bonheur,
Et de tous accidens préserve son honneur.

CASSIE.

Sa prison est pour elle un salutaire asile
Qui rendroit le dessein d'un dieu même inutile;
Et mon soin diligent lui fait des murs d'airain
Contre qui tout espoir et tout effort est vain.

MANILIE.

Un voyage à Tégée, où ma charge m'appelle,
Me fait laisser l'armée en ta garde fidèle.
Fais rafraîchir nos gens en cet heureux séjour :
Je pars avec espoir de presser mon retour,
Et de faire aux dépens du reste de la Grèce
A nos bras indomptés exercer leur adresse.
(Il sort avec les deux capitaines et les gardes.)

## SCÈNE II.

### CASSIE, CLÉODORE.

CASSIE.

Favorable départ! douce commission
Qui laisse un libre cours à mon affection!
Quelque étroite vertu dont s'arme cette belle
Qui pourroit asservir le cœur le plus rebelle,
Si prières ni vœux ne peuvent l'émouvoir,
Je puis user des droits d'un souverain pouvoir.
J'aime avec trop d'ardeur cet illustre captive;
Ma flamme étant si forte est trop long-temps oisive.

CLÉODORE.

Éteignez s'il se peut ce brasier malheureux,
Et n'entretenez point d'espoir si dangereux.
Dompter ses passions est une extrême gloire :

Qui résiste d'abord emporte la victoire;
L'amour qu'on ne sait pas étouffer en naissant,
De foible devient tôt un ennemi puissant;
De qui l'a caressé la ruine est certaine,
Et qui reçoit un joug le quitte avecque peine.

CASSIE.

S'il est doux il nous plaît.

CLÉODORE.

Mais s'il nous est fatal?

CASSIE.

C'est aux plus circonspects que tout succède mal.

CLÉODORE.

La raison, à ce compte, exerce un vain usage.

CASSIE.

Elle exécute mal sans un peu de courage.

CLÉODORE.

Des malheurs évidens par elle sont bannis.

CASSIE.

Elle nous ôte aussi des plaisirs infinis.
La prudence souvent fait moins que la fortune;
Elle sert quelquefois, mais toujours importune.
De glorieux desseins un peu précipités
Souvent succèdent mieux à qui a les tentés.

CLÉODORE.

Mais lorsque nous tramons notre perte visible,
Il faut pour nous dompter essayer le possible.

CASSIE.

Qui sait bien se résoudre à tous événemens
Ne trouve point d'obstacle à ses contentemens.

J'honore la vertu, mais la beauté m'attire;
Je connois le meilleur, mais je choisis le pire;
Et, porté que je suis d'une aveugle fureur,
Je déteste, condamne et connois mon erreur.
Je combats sans effet une ardeur de la sorte;
Ma raison me convainc, mais ma fureur m'emporte;
Et je résiste en vain à ce dieu triomphant
A qui vous ne donnez que le titre d'enfant.

CLÉODORE.

Nos cœurs, portés d'instinct à ces sales délices,
Se font un dieu d'Amour pour excuser leurs vices;
Ils ont donné des arcs, des flammes et des traits
A celui qui n'en porte et qui ne fut jamais.
Entre les passions que produit la nature,
Pour se former des dieux, on prend la plus impure.
Une impudique ardeur, une brutalité
Est cet Amour qu'on nomme une divinité.

CASSIE.

Qu'il soit moins qu'un mortel, qu'il soit une chimère
Que se forge l'esprit pour se laisser défaire,
Je ressens toutefois un pouvoir souverain
Contre qui ma raison veut s'opposer en vain:
Crisante est cet amour, ses regards sont la flamme,
Et ses yeux sont les arcs qui portent jusqu'à l'âme.
Souffre que, toute crainte et tous respects bannis,
Je possède une fois ses charmes infinis.

CLÉODORE.

Quoi! tout respect est vain, et la gloire de Rome
Perdra ce grand éclat pour l'intérêt d'un homme!
Quoi! vous relâcherez par de folles amours
Cette sévérité qu'elle observa toujours

Depuis qu'on voit durer ce glorieux empire,
Depuis que dessous nous tout l'univers respire!
Par quoi présumez-vous que fleurissent nos lois,
Et qui rend les Romains maîtres de tant de rois?
Le ciel qui sur leur chef fait tomber ses tempêtes,
Par obligation épargne-t-il nos têtes?
Non, non, Rome sur soi peut attirer son bras;
La vertu seulement est l'appui des états;
Nos devoirs, nos respects et notre révérence,
Des autres et de nous forment la différence:
Leurs crimes seulement affligent leurs maisons,
Et nous sommes heureux comme nous sommes bons.

CASSIE.

Ah! qu'inutilement un esprit s'évertue
D'exciter la vertu quand elle est abattue!
Tu vis naître ma flamme, et tu devois alors
Contre ce doux tourment employer tes efforts:
Mais de guérir un mal quand il est si sensible,
Cet effet, Cléodore, excède ton possible.

CLÉODORE.

Adieu: tenant de moi cet avertissement,
Vous ne périrez plus par votre aveuglement.
Songez quelle est Crisante, et que le ciel est juste;
Songez que vous vivez sous le règne d'Auguste,
Et que ce qui soutient ses honneurs infinis,
C'est qu'il ne laisse point de crimes impunis.

(Il sort.)

CASSIE *seul.*

Qu'aucune cruauté n'égale mon supplice,
Que j'offense l'état, et que Rome périsse,
Je suivrai mon dessein: Crisante a des attraits

Plus forts que tous respects et que tous intérêts;
Sa beauté couvrira quelque tort qu'on m'impute;
Et tomber de son sein est une belle chute.

## SCÈNE III.

CRISANTE, ORANTE, MARCIE *et sa suite.*

CRISANTE.

O vous qui vous flattez de tant de vanité,
Vous qui croyez qu'un trône ait de la fermeté,
Et qui, trop insolens, défiez la fortune
Quand rien ne vous afflige et ne vous importune,
Voyez en quel état elle nous a réduits;
Sachant ce que je fus, voyez ce que je suis.
Ces murs, que le porphyre et le marbre décore,
Tout noirs demeurent nus du bois qui fume encore;
Ce reste est le débris du superbe palais
Où régna si long-temps la justice et la paix;
Et ce qui fut Corinthe avant cette disgrâce
N'en garde que le nom et n'est plus que sa place:
Sa fumée a caché le ciel à nos regards;
Elle fut un bûcher ardent de toutes parts,
Et demeure à nos yeux si nue et si déserte,
Que même le vainqueur en déplore la perte:
Il nous plaint au moment qu'il cause nos malheurs,
Et joint, en nous perdant, ses larmes à nos pleurs.

MARCIE.

Ne vous consumez point d'une inutile plainte,
Et forcez la douleur dont votre âme est atteinte.
Par un injuste effort vos biens vous sont ôtés,

Et vous perdez honneurs, et biens, et dignités;
Mais votre perte encor peut être plus extrême:
Vous perdriez davantage en vous perdant vous-même.
Le ciel peut rendre tout, comme il peut tout ôter;
Et comme il vous afflige, il vous peut assister:
Souffrez avec respect les maux qu'il vous ordonne;
Voyez sans murmurer tomber votre couronne:
Quand les dieux ont dessein d'obliger la vertu,
Ils relèvent bientôt ce qu'ils ont abattu.
Antioche aujourd'hui porte encor ce front même,
Qui ces lustres passés fut ceint d'un diadème;
La main qui l'en ceignit et qui le couronna
Peut lui donner encor ce qu'elle lui donna;
Il posséda jadis, maintenant il espère:
Conservez-lui Crisante, et sa perte est légère.

CRISANTE.

Ah! que je crains, Marcie, et non sans fondement,
Du servage où je suis un triste événement!
C'est peu qu'en une nuit voir sa ville déserte;
Il n'a fait en ses biens qu'une inutile perte:
De pires accidens lui peuvent arriver;
Un bien lui reste en moi douteux à conserver.
Ces vainqueurs insolens, à leur brutale envie
Peut-être immoleront mon honneur et ma vie,
Et, joignant ce malheur à ses autres malheurs,
Fourniront bien, hélas! de matière à ses pleurs.

MARCIE.

D'un vain pressentiment surmontez la foiblesse.
Le ciel, quoique irrité, jamais ne nous délaisse;
Ses soins dissiperont ce frivole soupçon,
Et votre liberté n'attend que sa rançon.

CRISANTE.

Plaise à nos dieux, hélas! que ma crainte soit vaine,
Et que nos maux passés aient assouvi leur haine!
Mais de fortes raisons m'obligent de douter
D'un effort que Cassie a dessein de tenter:
Il prépare ma perte alors qu'il me respecte;
Des vainqueurs aux vaincus la faveur est suspecte;
Il cherche à m'obliger, me plaire, m'obéir,
Et l'ennemi courtois a dessein de trahir:
De pitié quelquefois il couvre sa poursuite;
Il plaint, dit-il, l'état où le sort m'a réduite,
Et se tient malheureux que contre nous sa main
Ait servi la fureur de l'empire romain.
Mais sous tant de douceur l'embûche est trop visible;
Il me plaint, et m'apprête un malheur plus sensible.
Il me reste un seul bien dont il veut triompher,
Et le traître me baise afin de m'étouffer.

ORANTE.

Si de son naturel j'ai quelque connoissance,
Cassie est obligeant et courtois de naissance;
Je crois qu'il n'est d'humeur ni d'inclination
A commettre, madame, une lâche action.

CRISANTE.

De telles lâchetés un insolent fait gloire;
Ma honte lui seroit une heureuse victoire;
Et pouvoir assouvir un dessein vicieux
Est à ces jeunes cœurs un exploit glorieux.
Me préserve le ciel de pareille aventure,
Et plutôt sa pitié creuse ma sépulture!
Plutôt fasse ma main un généreux effort.....
Mais il vient, et je tremble à ce courtois abord.

## SCÈNE IV.

### Les mêmes; CASSIE.

CASSIE.

Vous portez avec peine un si triste servage,
Ou je sais mal juger du cœur par le visage.
Madame, plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir
De le faire cesser sans trahir mon devoir!
Pussé-je sous vos lois voir l'empire du monde,
Et votre autorité n'avoir point de seconde!
Les dieux devoient ce rang à vos rares beautés,
Et vous auroient donné ce que vous méritez.

CRISANTE.

Le déplorable état où je me vois réduite
Est ce qu'ils ont jugé digne de mon mérite.
Je ne me flatte point de sentimens si faux,
Et conservant le jour j'ai plus que je ne vaux.

CASSIE.

Ils vous ôtent beaucoup, mais leur puissance est vaine
A vous ravir au moins la qualité de reine.
Vous régnez sur les cœurs, si ce n'est sur les corps;
Vous ôter cet empire excède leurs efforts.....
Mais cette vérité déjà vous importune!

CRISANTE.

Monsieur, cet entretien messied à ma fortune:
Mépriser toute chose, et penser à la mort,
Est l'occupation où m'oblige mon sort.

CASSIE.

Je plains votre malheur : le ciel vous est contraire,
Mais il vous laisse encor de quoi vous satisfaire;

Et, vous faisant esclave, il ne vous ravit pas
Le pouvoir de régner par ces charmans appas.
Tous nos gens éblouis, lorsque vous fûtes prise,
Même en vous captivant, perdirent leur franchise;
Votre captivité vous fit des serviteurs;
Nous fûmes vos vaincus et vos adorateurs;
Et l'on pouvoit douter quelle étoit la conquête,
Au point que dessus vous tomba notre tempête.

CRISANTE.

La fortune prospère aime ces entretiens,
Mais ils sont ennuyeux avecque des liens;
Et, dans l'ennui cuisant dont je me sens atteinte,
Ma bouche doit s'ouvrir seulement à la plainte.

CASSIE.

Montrez votre courage en cette adversité,
Et qu'il soit infini comme votre beauté.
Qui voit sans vanité la fortune prospère,
La voit sans désespoir alors qu'elle est contraire.
Rendez à ce beau teint ses plus vives couleurs;
Ces yeux ne sont pas faits pour répandre des pleurs:
Réduire tous nos cœurs en un commun servage,
Nous rire et nous charmer, est bien mieux leur usage.

CRISANTE.

Dieux! un soudain glaçon par mes veines s'étend,
Et ma raison se trouble aux discours qu'elle entend:
J'ai vu sans m'effrayer Corinthe abandonnée,
Les armes et le bruit ne m'ont point étonnée;
J'ai vu sans m'altérer tomber ces bâtimens,
J'ai marché sans frayeur dans leurs embrasemens;
Et ce simple discours m'ébranle davantage
Que feux, qu'armes, que cris, qu'horreur et que carnage.

J'ai mal vu mon servage et senti mes ennuis;
Je commence à connoître en quel état je suis:
Il me souvient des biens dont mon malheur me prive;
Je sens ma servitude, on me traite en captive.
Ouvrez-moi les prisons, chargez ce corps de fers;
Que je perde la vie après ce que je perds.
Que tarde mon trépas? Car d'ébranler mon âme,
Et me faire assouvir votre brutale flamme,
Plutôt ce feu brillant qui nous donne le jour
Restera sans lumière et cessera son tour.

CASSIE.

Cette mauvaise humeur vous est-elle ordinaire?
Vous vous forgez un monstre afin de le défaire.
Depuis votre servage ai-je rien attenté
Dont se pût offenser la même honnêteté?

CRISANTE.

Cette courtoise humeur ne tend qu'à me surprendre:
Les yeux parlent assez à qui sait bien entendre.
Ces entretiens d'amour, de charmes et d'appas,
En l'état où je suis ne me conviennent pas.
Laissez un libre cours à l'ennui qui me presse.
Vainqueur, cherchez la joie, et fuyez la tristesse :
Mon sort sans l'exciter est assez rigoureux;
Laissez la solitude au moins aux malheureux.

(Elle sort.)

CASSIE.

N'irritons pas encor cette bouillante rage.
Puisque froid, obligeant et courtois, je l'outrage,
Mes desseins, au besoin, prendront un autre cours,
Et feront succéder les effets aux discours.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHE, CRATÈS, EUPHORBE *et sa suite.*

ANTIOCHE.

Heureux qui, satisfait d'une basse fortune,
Trouve la vanité des grandeurs importune,
Qui sait à son besoin mesurer ses désirs,
Et goûter du repos les solides plaisirs!
Il vit toujours égal; l'inconstante déesse
Ne l'élève jamais, et jamais ne l'abaisse :
S'il tombe, c'est de bas, sa chute n'est qu'un saut;
Mais la chute est sensible à qui tombe de haut.
Le sort, cet inconstant de qui l'aveugle empire
Souvent des deux partis favorise le pire,
Établit de César les tyranniques lois
Sur cette nation veuve de tant de rois.
Tout succède à ses vœux; ses gens, comme tonnerres,
Renversent nos cités et ravagent nos terres;
Toute la Grèce a vu leurs exploits triomphans;
Elle est teinte partout du sang de ses enfans,
Et, ne leur opposant qu'un effort inutile,
Devient honteusement l'esclave d'une ville.

Tant de peuples divers ne sont plus divisés;
Ils ont dessus leurs pas tant de sceptres brisés,
Que tout fléchit partout où leur orgueil les mène,
Et que toute la terre un jour sera romaine.

CRATÈS.

Sire, en votre malheur le ciel punit nos crimes;
Il n'a pas soutenu nos armes légitimes;
Il a pour notre perte assisté des tyrans,
Et d'un bras martial vidé nos différens:
Mais il se calme enfin, et, tel qu'un sage père,
Il rend ce qu'il a pris lorsque moins on l'espère.
Il ôte aux insolens ce qu'il leur a donné,
Et nous paroît serein après qu'il a tonné.

ANTIOCHE.

Ah! qu'à ce changement je vois peu d'apparence,
Et qu'un foible secours reste à mon espérance!
Mais son vouloir arrive, et les dieux soient bénis!
Ainsi pour leurs sujets les princes sont punis,
Et le ciel mille fois, par des malheurs semblables,
Dessus les innocens s'est vengé des coupables.
Si je pouvois au moins partager mon tourment,
Et s'il m'avoit laissé Crisante seulement,
Nos communs entretiens diminûroient nos peines:
Mais sur ses tendres bras m'imaginer des chaînes,
Et savoir qu'elle garde une étroite prison,
C'est la pire douleur qui trouble ma raison.

CRATÈS.

Sire, on ne peut priser sa valeur infinie:
Pour rançon offrez-leur Tégée ou Messénie.
Tout le Péloponèse est un indigne prix
De ces divins attraits qui charment vos esprits.

ANTIOCHE.

Pour se rendre déjà l'une et l'autre s'apprête,
Et j'offrirois un prix qui sera leur conquête.

EUPHORBE.

Espérez du secours et du sort et du temps;
Pour vous comme pour tous ils seront inconstans :
Quel que soit leur pouvoir, la gloire est tôt finie
D'un empire établi dessus la tyrannie :
En vain l'orgueil de Troie eut des dieux partisans;
Une nuit lui ravit la gloire de dix ans.

ANTIOCHE.

Que le sort continue ou cesse sa malice,
Que le courroux du ciel dessus moi s'accomplisse,
Que mon chef soit en butte à toutes ses rigueurs,
Qu'il me livre moi-même au pouvoir des vainqueurs,
En l'état déplorable ou m'a mis la fortune,
Il ne peut plus m'ôter qu'une vie importune :
A qui perd toute chose il reste au moins ce bien,
Qu'il peut mépriser tout et ne redouter rien.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

### CASSIE, ORANTE.

CASSIE.

Que tout me soit contraire, et que cent fois la vie,
Plutôt que ce dessein, me puisse être ravie.

ORANTE.

Le ciel.....

CASSIE.

A tout respect l'amour voile mes yeux;
Je ne mets en objet les hommes ni les dieux :

Seule je la révère, elle est seule adorable,
Et rien que sa beauté ne m'est considérable.

ORANTE.

Cette gloire pour elle est un triste bonheur
S'il faut que sa beauté lui coûte son honneur.

CASSIE.

Et je profite peu d'une illustre victoire
Si même étant vaincue elle a toute la gloire.

ORANTE.

Ses biens lui sont ravis.

CASSIE.

Ils lui sont superflus.

ORANTE.

De reine elle est esclave.

CASSIE.

Et mon cœur l'est bien plus.

ORANTE.

Souvent à l'insolent la victoire est funeste.

CASSIE.

Elle est infructueuse et pénible au modeste.

ORANTE.

Alexandre, indulgent en ses sales plaisirs,
En même occasion réprima ses désirs.

CASSIE.

Il eut de mauvais yeux, ou la femme de Daire
N'eut pas des qualités capables de lui plaire.

ORANTE.

Par vœux ni par amour vous n'en viendrez à bout.

CASSIE.

La force, à leur défaut, me peut obtenir tout.

ORANTE.

Celle qui sait mourir ne peut être forcée.

CASSIE.

C'est le dernier secours qui vienne en la pensée :
On se résout bien tard à ce dernier effort;
Heureuse ou malheureuse, on redoute la mort.

ORANTE.

Ah! si sur vos desseins quelque vertu préside,
Si quelque amour du sexe en votre âme réside,
Et si de tant de rois vous fûtes triomphant,
Aujourd'hui soyez-le du pouvoir d'un enfant;
Réprimez cette ardeur dont votre âme est atteinte;
Vous la détesterez quand vous l'aurez éteinte.
Régnant, sachez aussi vous prescrire des lois,
Et, pouvant tout dompter, domptez-vous une fois.

CASSIE.

Pour rendre ma valeur encor plus redoutée,
Celle qui m'a vaincu par moi sera domptée.
Et me dût ce dessein cent fois coûter le jour,
Toute raison est vaine où préside l'Amour.

ORANTE.

Que vous délibérez d'un détestable crime,
Et qu'un léger plaisir va perdre votre estime!
Dans la prospérité Vénus a des appas,
Mais au milieu des fers que froids sont ses ébats!

CASSIE.

Qu'elle ôte à ce plaisir la qualité d'offense,
Et qu'au lieu de mon crime il soit ma récompense.

ORANTE.

Par quel prix son esprit peut-il être porté
A vendre son honneur et sa fidélité?

CASSIE.

Par le prix de mes biens, de mon sang, de soi-même:
Elle se tirera d'une misère extrême,
Sans rançon dès ce soir fera briser ses fers,
Et finira les maux que vous avez soufferts.

ORANTE.

Ah! redoublez plutôt les tourmens qu'elle endure,
Plutôt un siècle entier notre servage dure,
Ou faites-le cesser par le coup de la mort,
Plutôt que de passer à ce brutal effort.

CASSIE.

Toute compassion et toute plainte est vaine.
Apprends en peu de mots le destin de la reine :
Ses baisers payeront les devoirs que je perds;
Crisante sera mienne, ou libre ou dans les fers,
S'en défendant ou non, inhumaine ou propice,
Par force ou par amour, de droit ou d'injustice.

ORANTE.

Rien ne peut-il changer ce funeste dessein?

CASSIE.

Les dieux mêmes, les dieux le tenteroient en vain :
Leur maître me l'inspire.

ORANTE.

Il faut donc qu'elle meure.

CASSIE.

Tâche à faire plutôt qu'elle me soit meilleure;
Sois sensible aux soupirs d'un malheureux amant

Qui ne songe, ne sent, ne voit que son tourment.
Si par toi ses faveurs tombent sous ma puissance
(Permets-moi de parler avec cette licence),
Puissé-je être haï des dieux et des mortels,
Privé de tout commerce et banni des autels;
Puisse l'Érèbe ouvrir ses cavernes profondes,
Et moi tomber vivant en ses fatales ondes,
Si, sans autre rançon, cette rare beauté
En cet heureux moment n'obtient sa liberté!
La fin de son servage également t'importe;
Bannis donc pour un bien une froideur si forte,
Puisqu'en vain son honneur croit franchir ce destin,
Et que, s'il n'est mon prix, il sera mon butin.

ORANTE.

Plutôt, ciel, à tes traits ma tête soit en butte!
Vous voulez que je sois l'instrument de sa chute,
Que celle qui la plaint vous aide à l'assaillir,
Et que par mes avis je la porte à faillir!
Belle commission!

CASSIE.

Toutefois nécessaire,
Puisque dessous le joug d'un pouvoir adversaire,
Des maux qu'on nous prescrit avoir l'élection
Est encor quelque bien en notre affliction :
C'est le dernier espoir que le ciel vous réserve.
Consulte là-dessus, et qui s'aime se serve.

(Il sort.)

ORANTE *seule*.

O brutale fureur! qu'ai-je à délibérer,
Au point de craindre tout et ne rien espérer?
Quelle est la cruauté de notre destinée,
Et quel est ton malheur, princesse infortunée!

Par force ou par amour on te veut posséder;
Il faut donner ou perdre, et mourir ou céder.
O lâcheté barbare! insolence cruelle!
La voilà : portons-lui cette triste nouvelle.

## SCÈNE III.

CRISANTE, ORANTE; *ensuite* MARCIE.

CRISANTE.

Vengeurs des innocens, sacrés moteurs des cieux,
D'un seul de vos regards pénétrez en ces lieux :
Je ne réclame pas votre pouvoir suprême
Pour revoir sur mon front l'éclat d'un diadème;
Je ne demande pas le sang des ennemis,
Et de voir en son trône Antioche remis;
Je vous reprocherois une perte légère,
Et c'est pour votre oreille une indigne prière :
Mais soyez mon recours en ma captivité;
Et contre un insolent gardez ma pureté.

ORANTE.

O dieux!

CRISANTE.

De quel discours viens-tu croître ma peine?

ORANTE.

J'ai rencontré Cassie en la chambre prochaine,
Qui, par votre refus devenu plus ardent,
Menace votre honneur d'un funeste accident.
Ce dessein est si ferme en son jeune courage,
Qu'il est bien malaisé de franchir cet orage;

Et le vice puissant, et qui donne la loi,
À la vertu captive est un sujet d'effroi.

CRISANTE.

Alors qu'elle est pressée et n'a plus d'espérance,
Elle peut en la mort trouver son assurance.

ORANTE.

À qui le jour n'est plus l'honneur n'est plus un bien,
Et se perdant soi-même on ne conserve rien.

CRISANTE.

Qui meurt par sa vertu revit par sa mémoire.

ORANTE.

Un jour que nous vivons vaut mieux qu'un an de gloire.

CRISANTE.

La vie aux plus heureux passe comme un moment,
Et doit être importune à qui vit lâchement.

ORANTE.

S'agissant de sauver les jours d'une princesse,
Le vice perd son nom, et le déshonneur cesse.

CRISANTE.

Que suis-je qu'un objet des cruautés du sort,
Et qu'importent aux dieux et ma vie et ma mort?

ORANTE.

Les pertes et les maux sont souvent aux monarques
De leur affection de véritables marques.

CRISANTE.

On doit craindre les dieux alors qu'on leur est cher,
Et depuis qu'on les craint on ne sauroit pécher.

ORANTE.

Que résoudrez-vous donc, voyant que cet orage
Prépare à votre honneur un si proche naufrage?

CRISANTE.

J'ai de quoi me servir en cette extrémité.

ORANTE.

Prendrez-vous un trépas qui peut être évité?
La plus forte vertu s'est parfois relâchée,
Quand la faute profite et peut être cachée.

CRISANTE.

De quelque passion qu'un cœur soit combattu,
Quand il est généreux il tient pour la vertu.

ORANTE.

La vertu ne dépend que d'une vaine estime,
Et le crime secret n'est que l'ombre d'un crime.

CRISANTE.

N'est-ce point le dessein d'assaillir mon honneur
Qui t'a fait méditer ce discours suborneur?

ORANTE.

Non, mais de conserver une si belle vie
Qu'à de trop dures lois les dieux ont asservie,
Et de vous arracher ce dessein violent.....

CRISANTE.

Il faut donc contenter ce vainqueur insolent;
Il faut qu'à ses désirs enfin je m'abandonne,
Et ce que je perdrois, tu veux que je le donne?
Pource qu'il le résout je dois l'effectuer,
Et moi-même m'offrir et me prostituer?

ORANTE.

Je sauverois ma vie en ce malheur extrême.

CRISANTE.

En perdant ton honneur?

ORANTE.

Oui, plutôt que moi-même.
Si Cassie est discret, vous pouvez sans soupçon
D'une seule faveur payer votre rançon;
Ou, la laissant au moins cueillir à la contrainte,
Tirer quelque profit de ce sujet de plainte.
Il s'oblige, madame, à votre majesté
De lui faire aussitôt rendre sa liberté.

CRISANTE, *tirant de son sein un poignard.*

Elle me seroit chère après cette aventure!
Prends la tienne en ta mort, horreur de la nature.
(Elle frappe Orante, qui tombe.)
Sors de captivité, ce coup brise tes fers;
Ne plains plus ta franchise, erre libre aux enfers.
Ce fer est mon secours, en lui mon innocence
Contre ses suborneurs a trouvé sa défense.

MARCIE.

O dieux!

CRISANTE.

Et s'il ne peut divertir mon malheur,
Il sera l'instrument de ma juste douleur.

ORANTE.

Mes yeux perdent le jour, et ma mort inhumaine
Est à mon imprudence une trop douce peine;
Mais ne concevez point de soupçons là-dessus;
Mon dessein n'étoit pas..... Je meurs, je ne vis plus.

CRISANTE.

Quoi! par mes propre gens je suis sollicitée
D'assouvir d'un brutal l'insolence effrontée!
Celle en qui mon honneur eût cherché du secours,
Qui dans l'extrême effort eût été mon recours,

Et dont j'eusse au besoin imploré le courage,
Ose employer sa bouche à ce honteux usage!
O honte sans seconde et sans comparaison!
O noire perfidie! ô lâche trahison!
Mais que tardé-je plus à me tirer de peine?
Rendons de mon honneur l'assurance certaine.
N'ai-je pas en la main le secours qu'il me faut?
Porte, lâche, en ton sein ce fer encore chaud;
Ayant bien commencé qu'il achève de même,
Et qu'un mal si léger empêche un mal extrême.

MARCIE.

Ah! madame, calmez un courroux si pressant.
Quel effort tentez-vous contre un sein innocent?
Quel tyran est l'honneur s'il perd ceux qui le suivent,
Et s'il faut que du jour les vertueux se privent!

## SCÈNE IV.

### CASSIE, CRISANTE, MARCIE.

CRISANTE.

O défense importune!

CASSIE, *lui arrachant le poignard.*

O dieux! à quel dessein
Voulez-vous de ce fer outrager ce beau sein?
Quel spectacle d'horreur se présente à ma vue?
Par quel bras est Orante à vos pieds étendue?
Et quel crime si noir lui peut coûter le jour?

CRISANTE, *furieuse.*

Ses conseils suborneurs et ta brutale amour.

Donne, n'empêche point un dessein légitime;
Que je suive ses pas : laisse achever ton crime.

CASSIE.

Non, non, plutôt mes vœux ne soient point satisfaits,
Et plutôt le soleil ne m'éclaire jamais.
Mon cœur est consumé d'un feu qui le dévore,
Mais parmi ces tourmens ma raison règne encore;
Elle peut réprimer ces transports déréglés;
Mes yeux sont éblouis, et non pas aveuglés.
Le vice peut céder où la vertu s'oppose;
Excusez les effets dont vous êtes la cause :
Qui pèche par amour pèche légèrement,
Et qui ne veut guérir plaint au moins un amant.

CRISANTE.

Qui poursuit mon honneur, me ruine, m'enchaîne,
Plus ennemi qu'amant a mérité ma haine.

CASSIE.

La Fortune et l'Amour, aveugles déités,
Ont exercé sur vous ce que vous m'imputez.

CRISANTE.

Ne pouvant plus parer les coups de la Fortune,
Je souffre qu'elle règne et qu'elle m'importune :
Mais sachant le moyen de parer ceux d'Amour,
C'est à moi d'en user; je dois perdre le jour.

CASSIE.

Je connois à quel point tous deux vous ont réduite;
Mais le dernier au moins va cesser sa poursuite,
Et ce superbe dieu, rebuté de refus
Et las d'importuner, ne vous réclame plus.
Ne cherchez point à perdre une vie innocente,

Ce jour même éteindra quelque ardeur que je sente:
J'aime, je suis ardent, je vais jusqu'aux souhaits,
Prie et presse souvent, mais n'étouffe jamais.

CRISANTE.

Dois-je espérer de vous ce changement extrême?

CASSIE.

Espérez de me voir différent de moi-même.

CRISANTE.

Le temps et la raison vous pourront secourir.

CASSIE.

Leur secours me manquant je saurai bien mourir.

CRISANTE.

Que pour moi cet amour tourne en indifférence.

CASSIE.

Vous verrez les effets passer votre espérance.

CRISANTE.

N'épargnez, hors ce point, fers, prison, ni tourment.

CASSIE.

Vous recevrez, madame, un meilleur traitement.

CRISANTE.

Mon honneur conservé satisfait mon envie.

CASSIE.

Vous verrez qu'il m'est cher à l'égal de ma vie.

CRISANTE.

Ainsi le ciel conserve et bénisse vos jours!

CASSIE.

Ainsi puissent bientôt s'éteindre mes amours!

CRISANTE.

Pour notre bien commun souffrez que je vous laisse,
Et ne recherchez point l'ennemi qui vous blesse,
Fuyez de qui vous nuit l'abord contagieux,
Et, pour guérir le cœur, commencez par les yeux :
Par ces portes des cœurs l'amour fait la blessure,
Et par elles l'amant doit commencer sa cure.
Souffrez que, pour nourrir de si justes ennuis,
Des jours les plus sereins je me fasse des nuits,
Que je rêve à souhait, et que la solitude
Donne un libre entretien à mon inquiétude.

CASSIE.

Puisque pour mon secours l'Amour est impuissant,
Vous n'avez plus en moi ce captif languissant
Dont vous avez souffert tant de vaines visites,
Et qui déféroit tant à vos rares mérites :
Je ne tenterai plus d'inutiles propos,
Et je dois, comme vous, songer à mon repos.

CRISANTE.

Adieu, qu'il soit parfait, et le ciel l'établisse
Dessus un fondement qui jamais ne périsse.

(Elle sort.)

MARCIE.

O divin changement !

(Elle sort.)

CASSIE, *seul.*

Ainsi d'un beau parler
On flatte le captif qu'on est près d'immoler ;
Ainsi les criminels viennent sans résistance,
Sous l'espoir qu'on leur donne, entendre leur sentence.
Quoi ! voyant le secours d'un mal si furieux,

Et pouvant en user, la mort me plairoit mieux?
J'aurois nourri sans fruit cette importune flamme,
Et serois rebuté par les cris d'une femme?
Non, non, ménageons mieux les faveurs du destin
Et les travaux passés, jouissons du butin.
Elle ferme l'oreille aux plaintes qu'elle attire,
Blesse mortellement, et défend qu'on soupire!
Elle implore la mort, elle veut s'outrager,
Et s'armer contre soi de peur de m'obliger!
Elle ne reconnoit vœux, caresses, ni larmes;
Pour ses superbes yeux la mort a plus de charmes.
Ah! c'est trop consulter, ce transport véhément
Pourroit être frustré par le retardement,
Et l'exécution d'une belle entreprise
En doit suivre l'envie aussitôt qu'elle est prise;
Entrons, et sans respect des hommes ni des dieux,
Immolons à l'amour ce butin précieux.

(Il va jusqu'à la porte, et s'arrête.)

Mais que vais-je attenter? Quelle ardeur, quelle rage
Jusques à ces desseins transporte mon courage?
Quelle aveugle fureur et quel enchantement
Me fait sacrifier au plaisir d'un moment
Le prix de tant d'exploits, mon honneur et moi-même?
O trop lâche furie! aveuglement extrême,
Indigne de mon cœur, indigne de mon nom,
Et qui de mes aïeux obscurcit le renom!
Quoi! de mes lâchetés Rome sera noircie,
Et César rougira des crimes de Cassie?
Éteins, lascif, éteins ces feux pernicieux,
Et laisse à la raison te dessiller les yeux.

(Il retourne.)

Non, non, défère plus au dieu qui te consomme
Qu'à toi, qu'à tes aïeux, qu'à César et qu'à Rome,

Et te fais un sujet de ce tyran d'honneur
Où le stupide seul établit son bonheur.
Les crimes sont légers quand l'amour est extrême,
Et quand les dieux aimoient ils en faisoient de même.
Cessez, foibles pensers, vos conseils superflus :
Importune raison, je ne t'écoute plus.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### CRISANTE, MARCIE.

CRISANTE *tombe évanouie.*

Je meurs : soutiens un peu ma vigueur abattue;
La force n'ayant pu, la foiblesse me tue.
O mort! mon seul remède et mon dernier bonheur,
Que ne prévenois-tu celle de mon honneur?

MARCIE.

O sévère destin! elle meurt, elle tombe,
Et son corps pâle et froid à la douleur succombe;
La mort ferme cet œil si charmant et si saint,
D'une sombre couleur son visage se peint.
A qui dois-je, chétive, adresser ma prière?
Que ne la puis-je suivre, ou mourir la première!
Mais son teint renaissant, et ses yeux entr'ouverts
Donnent quelque ressource en l'espoir que je perds :
Le ciel lui rend le jour.

CRISANTE.

Quelle peine importune
Remet ce corps en butte aux traits de la fortune?

Quel soin mal à propos me rend à la douleur,
Et fait renaître, hélas! ma vie et mon malheur?

MARCIE.

C'est trop vous affliger; ranimez le courage
Dont vous devez venger un si sensible outrage.
Pour perdre le coupable, il vous faut conserver,
Et respirer le jour afin de l'en priver.

CRISANTE.

Presse plutôt la fin de mon sort lamentable:
Tu me peux accorder ce bien si souhaitable :
Détache les liens qui serrent mes cheveux,
Et m'aide à m'étouffer avec ces foibles nœuds.
Prive ce triste corps de ce reste de vie
Dont encore la mort ne s'est pas assouvie :
En l'état où je suis, cet acte officieux
Ne fera guère plus que me fermer les yeux.

MARCIE.

Plutôt dessous mes pas le ciel ouvre la terre,
Et plutôt sur mon chef éclate son tonnerre!
Madame, relevez votre esprit languissant,
Et faites plus de grâce à ce corps innocent :
A peine il est sauvé des efforts d'un perfide,
Que vous-même voulez être son homicide;
Assez pour sa vertu parle votre renom :
L'honneur qu'on a ravi conserve encor son nom.

CRISANTE.

Espoir des affligés, ténébreuse déesse,
Tu cherches qui te fuit, et tu fuis qui te presse :
Ne va point effrayer ces superbes palais,
Où personne pour toi ne forme de souhaits;
Épargne ces beautés que tout le monde adore,

Laisse qui te redoute, et viens à qui t'implore :
Des plus heureux mortels, tu tranches les destins,
Jusque dans les berceaux tu cherches des butins;
Et tu crains mon abord parce que tu m'es chère;
Tu trembles, et ton dard s'émousse à ma prière.
Mais, ô lâche entretien! vains discours que je perds,
Le ciel pour tout le monde a des chemins ouverts.
Il semble que je craigne, et qu'encore je m'aime;
Je possède ma mort, et suis sourde à moi-même;
Mon bras contre mon sein n'ose se hasarder ;
Quand je la vois venir, j'aime à la retarder;
D'inutiles discours sont l'effort que j'essaie;
Absente elle me plaît, présente elle m'effraie.

MARCIE.

Si la mort à vos vœux est un objet si doux,
Mourez avecque gloire aux yeux de votre époux;
Remportez cet honneur; que ce généreux prince,
Qui n'a pleuré grandeur, biens, sceptre, ni province,
Sur votre sang versé laisse couler des pleurs,
Et s'immole après vous à ses justes douleurs;
Ou plutôt, sauvez-lui le bien seul qu'il respire.
Vous passez sa grandeur, son sceptre et son empire;
La perte de vos jours seroit son pire coup,
Et conservant Crisante il conserve beaucoup.
Nous approchons du fort dont il fait sa retraite,
Et dont il vous parla le jour de sa défaite;
C'est là qu'il recevra le bien de vous revoir,
D'autant plus chèrement qu'il passe son espoir.

CRISANTE.

Forçons pour quelque temps la fureur qui nous dompte;
Vivons, et devant lui publions notre honte;

Vivons jusqu'au moment qu'un traître doit périr,
Et vivons pour tuer avant que de mourir.
( Elles sortent. )

## SCÈNE II.

### CASSIE, CLÉODORE.

CASSIE.

Confus, triste, saisi d'un repentir extrême,
Je doute si je vis et si je suis moi-même;
J'ignore quelle aveugle et brutale fureur
A moi-même m'a fait être un objet d'horreur :
Ma seule rêverie est le bien qui me reste;
Je me suis un démon, un enfer, une peste;
Mon bras contre mon sein s'arme à chaque moment,
Et seul je ne suis pas avec moi sûrement.

CLÉODORE.

Tel ou plus triste encor est le succès d'un crime
A qui suit sa fureur et qui ne la réprime.
Au point d'exécuter, tout crime paroît beau;
Mais qui péchoit sans crainte, après est son bourreau.

CASSIE.

Quelle fausse douceur surprit ma fantaisie?
De quelle aveugle ardeur fut mon âme saisie?
Parus-je, hélas! parus-je en cet aveuglement,
Avoir rien de Romain, ni d'homme seulement?
O trop lâche fureur! indigne acte d'un homme,
Indigne de Cassie et d'un enfant de Rome!
Dieux! que diffère tant votre juste courroux?
Vainqueurs, renoncez-moi; vous, vaincus, vengez-vous.

CLÉODORE.

Vous devez toutefois, puisque la faute est faite,
La tenir, s'il se peut, à vous-même secrète;
Et vous n'ignorez pas quelle a toujours été
Contre tels attentats notre sévérité.

CASSIE.

Que je cache un bourreau qui consume ma vie?
Non, non, que d'un seul coup elle me soit ravie :
Qui porte dans le cœur un si juste remords,
S'il ne meurt de bonne heure, endure mille morts.
Puis-je tenir secret ce que les dieux connoissent,
Et ce que sans ma voix mes actions confessent,
Ce que publie assez le sort de deux soldats
Dont le sang répandu coule encor sous nos pas?

CLÉODORE.

Quels étoient ces soldats?

CASSIE.

Les gardes de la reine.

CLÉODORE.

Qui les tua?

CASSIE.

Deux mots te tireront de peine.
Passant de la douceur au violent effort,
Et suivant sans respect ce furieux transport :
« O ciel! je suis perdue! au secours! » dit Crisante.
Alors d'un cabinet accourut sa suivante,
Qui s'alloit opposer à mon intention,
Si je n'eusse eu recours à cette invention :
Je livre à deux soldats cette fille importune;
Il prennent aux cheveux cette bonne fortune,
Et la tirent dehors, tandis qu'aveuglément

J'exerce la fureur d'un brutal mouvement.
Eux, sur la primauté du plaisir qu'ils espèrent,
Forment un différent, se querellent, s'altèrent;
Enfin viennent aux mains, et tous deux se portans,
Tous deux frappés au cœur, meurent en même temps.

CLÉODORE.

O juste soin des dieux !

CASSIE.

Telle est leur destinée;
Et tel est le malheur de cette infortunée,
Qui ne cause déjà qu'un trop juste soupçon
Par son éloignement permis sans sa rançon.

CLÉODORE.

Comment! Crisante est libre?

CASSIE.

Eussé-je eu le courage
De joindre à son affront encore le servage?
Un fort témoin me reste, et mon cœur sans mes yeux
Ne me parle que trop de cet acte odieux :
Assez par son départ mon crime se publie,
Sans la voir désolée aux pieds de Manilie;
Et mon front dit assez ce que diroit sa voix ;
Mon supplice dépend de mourir une fois.

CLÉODORE.

Par l'étroite amitié que nous avons jurée,
Rendez un peu le calme à votre âme égarée;
Chassez de votre esprit ce funeste penser :
Le noir fleuve des morts ne se peut repasser,
Et la vie à chacun est un trésor trop rare
Pour la fuir et devoir n'en être pas avare.

Feignons adroitement en cette occasion,
Faisons courir le bruit de son évasion;
La mort des deux soldats qui la tenoient captive
Pour aider à la feinte à propos nous arrive,
Et sera crue un coup qu'en la nécessité
Ses généreuses mains auront exécuté.

CASSIE.

Faisons ce qui te plaît, et tentons cette excuse;
Mais le coupable, hélas! de soi-même s'accuse :
Un changement visible à mon remords est joint;
Et je n'en dis que trop, même en ne parlant point.
(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

### ANTIOCHE, CRATÈS, EUPHORBE.

ANTIOCHE.

Que je supporte plus cette absence inhumaine!
Que je sois sans danger quand Crisante est en peine!
Non, l'étroite amitié dont le ciel joint nos cœurs
M'oblige à me livrer au pouvoir des vainqueurs.
J'aimerois la franchise avec elle commune;
Mais n'ayant pas Crisante, elle m'est importune;
Par sa possession mon mal s'allégera,
Et j'aimerai les fers qu'elle partagera.

CRATÈS.

Sire, nous combattons pour un trésor trop rare;
D'un bien si précieux montrez-vous plus avare :
Rien ne peut racheter les libertés des rois
Quand leur trône est à bas et qu'ils n'ont plus de droits.

ANTIOCHE.

A quels excès d'ennuis est mon âme réduite,
Et combien cher me coûte une honteuse fuite!
Fussé-je, hélas! mêlé dans le triste débris
Où mes honneurs, mes gens et mes biens sont péris!
Que n'ai-je, des vainqueurs achevé la victoire!
Que n'a ma mort comblé mes malheurs et leur gloire!
Que n'ai-je l'esprit calme et le fer à la main,
En périssant au moins, battu l'orgueil romain!
Un renom glorieux eût suivi ma défaite,
J'aurois avec honneur la mort que je souhaite :
Qui tombe avec son trône est au moins excusé,
Mais qui le voit tomber doit être méprisé;
Et qui rend le bandeau dont sa tête est couverte,
Sans disputer son prix, en mérite la perte.

EUPHORBE.

Quand des dieux irrités le suprême pouvoir
Ébranle nos destins et nous ôte l'espoir,
Opposer à leur force une inutile peine
Ne fait que nous lasser et qu'irriter leur haine.

ANTIOCHE.

Ai-je offensé des dieux les honneurs immortels?
Ai-je fait des desseins au mépris des autels?
Du sang des innocens mes mains sont-elles teintes?
Contre moi vers le ciel ont-ils poussé des plaintes?
Nul de tous ces forfaits, mais mon sort seulement,
D'un trône qui lui nuit me fait un monument;
Sa rigueur m'a réduit à ce point déplorable,
Et je suis malheureux et non pas misérable.

CRATÈS.

Sire, ce triste exemple aux rois n'est pas nouveau;
Un sceptre est dans leurs mains un fragile roseau.

Le ciel d'un seul regard ébranle une couronne,
Il l'ôte quelquefois aussitôt qu'il la donne;
Et de notre grandeur à notre abaissement
L'espace quand il veut n'est que d'un seul moment.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou la reine elle-même
Apporte du remède à votre deuil extrême:
C'est elle qui s'avance, et les dieux apaisés
Vous servent au moment que vous les accusez.

## SCÈNE IV.

### Les mêmes; CRISANTE, MARCIE.

ANTIOCHE.

Dieux! qu'est-ce que je vois? Vous me rendez Crisante!
O suprême faveur qui passe mon attente!
O vue inespérée! ô doux contentement!

CRISANTE.

Trêve, trêve, monsieur, à ce ravissement:
Détournez vos regards d'un objet si funeste;
Qu'il vous soit un poison, qu'il vous soit une peste.
Celle en qui vous trouviez des attraits si charmans
N'est plus un digne objet de vos embrassemens.
C'était peu des grandeurs, des biens, d'une couronne,
Qu'au pouvoir de César notre sort abandonne,
Il ordonnoit aussi que ce malheureux corps
D'un vainqueur insolent assouvît les efforts.

ANTIOCHE.

Oh! de tous mes malheurs malheur le plus sensible!
En ce point seulement votre haine est visible,
Impitoyables dieux qui voulez mon trépas,

Et qui pour m'outrager ne vous épargnez pas;
Pour traverser mes jours vous approuvez le crime,
Et tout ce qui me nuit vous semble légitime.
Quel vainqueur, au mépris de la terre et des cieux,
A taché ses exploits de cet acte odieux?

CRISANTE.

Cassie à cet effort a dispensé sa rage;
Le ciel impunément a permis cet outrage;
Pleurs, défense, ni cris, ne le put divertir,
Et Manilie absent ne m'en put garantir.

ANTIOCHE.

Mais par quelle faveur sont vos chaînes brisées,
Et contre notre espoir vos rançons méprisées?

CRISANTE.

La captive lui nuit qui le peut accuser,
Et c'est l'occasion qui les lui fait briser.

ANTIOCHE.

L'honneur se peut défendre avec un peu de peine.

CRISANTE.

Pour le mien toutefois ma défense fut vaine.

ANTIOCHE.

La pitié vous rendit sensible à ses transports,
Ou l'espoir d'être libre alentit vos efforts.

CRISANTE.

Quoi! dans l'excès d'ennuis dont mon âme est atteinte,
Je suis complice encor du sujet de ma plainte?
N'ai-je point avec lui respiré ses plaisirs?
N'ai-je point par dessein excité ses désirs?
N'ai-je pas attisé son impudique flamme
Et prostitué ce corps à son ardeur infâme?

ANTIOCHE.

Qui craint de se trouver en ce honteux état
Réprime le plus fort et le pire attentat.

CRISANTE.

Hommes, dieux, élémens, tout fut sourd à mon aide.

ANTIOCHE.

Et las de ces attraits ce vainqueur me les cède!
Laissez un triste époux, fuyez, cherchez ailleurs
Quelque amant envieux d'un reste de faveurs,
Et qu'ayant tout perdu d'une chute commune,
Je garde au moins l'honneur de toute ma fortune.

(Ils sortent tous, excepté Crisante et Marcie.)

CRISANTE.

Quoi! ce n'est pas assez que de perdre à la fois
Grandeur, puissance, états et respects dus aux rois,
Que sur moi le Romain assouvisse sa rage!
Il falloit d'un époux subir encor l'outrage,
Et ne trouver ici qu'un lâche accusateur
Où je venois chercher mon unique vengeur!
Il n'appartient qu'à vous, qui connoissez le crime,
Qu'à vous seuls, justes dieux, de venger sa victime;
Ou, si pareil forfait demeuroit impuni,
Gardez que des autels l'encens ne soit banni.

## SCÈNE V.

### CRISANTE, MARCIE, MANILIE, DEUX CAPITAINES; Gardes.

CRISANTE.

Ah! le ciel à ma voix deviendroit-il propice?
( A Manilie. )
A ma juste douleur daignez rendre justice.
Un monstre, indigne objet, honte du nom romain,
Dont, pour me protéger, a fait choix votre main,
Abusant de sa force, et de ce que l'infâme
A sur moi de pouvoir.....

MANILIE.

Achevez donc, madame.

CRISANTE.

Un insolent a fait de mon honnêteté
Une injuste victime à sa brutalité :
Cassie, ô lâche mot! est le nom de ce traître.
O dieux! en quel état suis-je venu paroître!
Ai-je du cœur assez pour venir en ces lieux
Publier mon affront et rougir à vos yeux?

MANILIE.

Quoi! de cette fureur son âme fut touchée?
Oh! d'un sale renom Rome à jamais tachée!
Quel supplice aura-t-il qu'il ne lui soit trop doux
Pour un crime si lâche et qui nous touche tous?
De quel acte, César, est ta gloire noircie!
Courez toute la ville, et qu'on trouve Cassie;
Chargez vos compagnons d'un semblable souci,
Et que, vivant ou mort, on me le rende ici.
( Le second capitaine sort avec quelques soldats.)

CRISANTE.

Ainsi dessous vos lois tout le monde respire!
Ainsi malgré le temps prospère votre empire!
Ainsi le grand Auguste ait un jour des autels,
Et partage le ciel avec les immortels!

MANILIE.

Oh! comme en ces malheurs le plus noble courage
Et le plus continent aveuglément s'engage!
O damnable fureur, qui fait de votre front
Sur celui de César rejaillir cet affront!
Quoi! l'on verra noircir par le crime d'un homme
L'éclat de tant d'exploits et la gloire de Rome?
Et des gens dont l'honneur s'épandoit en tous lieux,
On dira pour un seul : Ce peuple est vicieux?
Mais de plus près que tous cet affront me regarde,
Qui ne vous choisis pas une plus sûre garde,
Et qui ne pus juger du lubrique dessein
Dont ce jeune insolent sentoit brûler son sein.
Espérez du devoir où ma charge m'oblige
Ce que trop justement votre plainte en exige:
Vous-même à votre honneur sacrifiez ses jours;
Vos innocentes mains en borneront le cours;
Dans son cœur arraché cherchez votre allégeance,
Et, s'il se peut, au crime égalez la vengeance.

CRISANTE.

S'il craignoit le succès qui suivra son amour,
Il dût, m'ôtant l'honneur, m'ôter aussi le jour;
Il a pour son malheur soustrait à mon envie
Les moyens de me nuire et de m'ôter la vie;
Lorsque j'ai le poignard contre mon sein porté,
Ses efforts importuns l'ont toujours arrêté;

Cent fois à sa fureur ma gorge s'est offerte;
Mais il veut que je vive, et je vis pour sa perte.
L'aveugle, retenant ma juste passion,
Conservoit l'instrument de sa punition :
S'il se plaint toutefois que le jour me demeure,
Si ce traître en mourant souhaite que je meure,
Il ne peut que trop tard achever mon ennui;
En lui donnant la mort je la prendrai pour lui :
Mais on l'amène. O dieux! avec quelle allégeance,
Après l'injure, on voit l'objet de sa vengeance!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; CASSIE, CLÉODORE, SECOND CAPITAINE; GARDES.

CASSIE, *déposant son épée aux pieds de Crisante.*

Ne délibérez point; frappez, ce sein est prêt;
Avant que prononcer, exécutez l'arrêt;
Des hommes et des dieux accomplissez la haine :
Le jour à mes regards se prête avecque peine;
Le ciel avec regret le dépeint à mes yeux;
Mon abord est funeste, et j'infecte ces lieux.
Déjà votre douleur se dût être allégée :
Prolongez mon trépas pour être mieux vengée;
Frappez avec plaisir chaque endroit de ce corps,
Et que pour une mort je souffre mille morts.

MANILIE.

Demander son supplice, et s'accuser soi-même,
Est paraître saisi d'un repentir extrême :
Sa perte m'est sensible, et je dois toutefois
Abandonner son crime à la rigueur des lois.

Je crains et dois presser un châtiment si juste;
Je plains en Manilie, et j'ordonne en Auguste.
Il importe à l'état que cette impunité
Ne soit pas reprochée à mon autorité.

PREMIER CAPITAINE.

Faites grâce à l'amour.

SECOND CAPITAINE.

Conservez-nous sa vie.

CASSIE.

Non, non, n'empêchez point qu'elle me soit ravie :
En l'état où je suis le jour m'est odieux;
Je n'attends mon arrêt des hommes ni des dieux;
L'effroyable remords qui trouble ma pensée
A conclu ma sentence et me l'a prononcée.
Donc que différez-vous? frappez cet insolent.
Qu'au soin de vous venger votre courroux est lent!
Commencez mon supplice, étouffez cette peste,
Qui fut à votre honneur un poison si funeste.

CRISANTE.

Je verrai de ton sang rougir ton lâche sein;
Je ne consulte pas de ce juste dessein :
Mais j'attends ton arrêt, et veux que ton supplice
Plutôt qu'à ma fureur s'impute à la justice;
Je veux en ce plaisir dompter ma passion,
Et punir justement une injuste action.

CASSIE, *à Manilie.*

Donc que différez-vous? Prononcez ma sentence.

CLÉODORE.

César seroit touché de cette repentance;
Pesez, brave guerrier, les devoirs que sa main

A si long-temps rendus à l'empire romain;
Faites en sa faveur parler votre mémoire :
Quel autre plus vaillant a soutenu sa gloire?
Peines, soins, ni travaux n'égalent ses exploits;
Et qui fit toujours bien n'a failli qu'une fois.

PREMIER CAPITAINE.

Que la loi de César, comme la loi divine,
Des deux extrémités à la douceur incline :
Conservez-lui Cassie.

SECOND CAPITAINE.

En faveur de nos pleurs,
Détournez le sujet de si justes douleurs.

CRISANTE.

Dieux, je laisse à vos soins embrasser ma dispute :
L'innocence à vos traits n'est pas toujours en butte;
La constance à la fin calme votre courroux;
Vos caresses enfin succèdent à vos coups;
Et vous ne trouvez pas nos peines légitimes
Jusques à conseiller l'impunité des crimes.

MANILIE.

En vertu de la charge où César m'a commis
Pour faire sous ses lois ranger ses ennemis,
Pour juste châtiment d'un ardeur insolente,
J'abandonne Cassie au pouvoir de Crisante.
Sa vie est en ses mains, et sans empêchement
Elle peut satisfaire à son ressentiment.

CLÉODORE.

O rigoureux arrêt!

CRISANTE, *prenant l'épée qui est à ses pieds.*

Et moi, trop satisfaite
D'avoir en ma faveur l'arrêt que je souhaite,

Je fais contre ma haine un généreux effort,
Et je laisse à sa main la gloire de sa mort.
Tiens, sois en ce devoir le prêtre et la victime,
Et qu'une belle mort répare un lâche crime.

CASSIE, *prend l'épée et se la plonge dans le sein.*

Êtes-vous satisfaite? O dieux! soyez témoins
Que ce coup est celui que je ressens le moins;
Et que, rendant l'esprit, ma plus sensible peine
Est d'avoir dérogé de la vertu romaine,
Et de quitter le monde indigne de ce nom
Qui s'est par mes aïeux acquis tant de renom.

CLÉODORE.

O cruel accident!

PREMIER CAPITAINE.

O mort trop généreuse!

CASSIE.

Achevez mon destin, princesse malheureuse:
De ce coupable corps faites milles morceaux,
Et faites de mon sang couler mille ruisseaux.
Vengez-vous sans pitié de la fureur brutale.......
Mais je meurs, et mon âme en l'Érèbe dévale.

(Il meurt.)

CRISANTE.

Mes desseins sont suivis du succès que je veux.
Un seul point, grand guerrier, peut accomplir mes vœux;
Ne me refusez pas cette juste requête.

MANILIE.

Tout vous sera permis.

CRISANTE.

Je demande sa tête;
D'elle je tirerai la satisfaction
De prouver ma vengeance et sa punition.

MANILIE.

L'effet que vous voulez suivra votre demande.
(On emporte le corps.)
(Aux soldats.)
Que coupée au plus tôt en ses mains on la rende;
Et qui sera tenté d'un acte si brutal,
Craigne par son exemple un châtiment égal.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHE, *seul auprès d'un lit, dans une chambre tapissée de deuil.*

Trône, rang, biens, titres, grandeur,
Quelle est enfin ma destinée?
Et que devient cette splendeur
Qu'en naissant vous m'avez donnée?
Les siéges des princes sont hauts;
Mais que leur éclat paroît faux
En ma pitoyable aventure!
Qu'un roi sur eux est un grand faix,
Ou que le bois dont ils sont faits
Est d'une fragile nature!

Combien notre lustre est menteur,
Si le sort ne nous est propice!
Et sous une extrême hauteur,
Que profond est le précipice!
La nature avecque le sang
Peut donner un illustre rang;
Mais que cette mère commune

Maintient peu ce qu'elle a formé,
Et qu'en vain on en est aimé
Si l'on ne l'est de la fortune!

La gloire qui dépend du sort
N'a souvent que l'âge des roses;
Ce volage, comme la mort,
Renverse les plus belles choses.
Armes, gardes, villes, ni forts,
Ne résistent à ses efforts:
Sa faveur couronne les crimes,
Il se rit de nos différens,
Et pour donner à des tyrans
Arrache aux maîtres légitimes.

Les plus grands tombent sous ses lois;
Toute ma splendeur m'est ravie,
Et de tous les biens que j'avois
A peine il m'a laissé la vie.
Mais que le jour m'est importun!
Pourquoi par un malheur commun
N'ont mes yeux perdu la lumière?
Fais que ce bien me soit ôté,
O sort, et cette cruauté
Te lavera de la première.

Mais ô plainte frivole! inutiles discours!
Pour moi le sort, les dieux et les hommes sont sourds.
Je conserve le jour pour sentir ma misère,
Pour goûter mon malheur, pour voir une adultère,
Pour sentir de son mal rougir ce pâle front,
Et savoir qu'à l'outrage a succédé l'affront.

Quelque point manqueroit à mon malheur extrême
Si je n'étois trahi par mon épouse même;
Et trop d'heur me restoit si le ciel n'eût permis
Qu'elle eût intelligence avec mes ennemis.
Aux desseins du vainqueur l'infâme s'est soumise,
Elle a de son honneur racheté sa franchise,
Et, honteuse qu'elle est de mon ressentiment,
Peut-être vend ma vie en ce fatal moment.
Mais qu'on hait mon repos! Mes plus chères pensées
Par ces gens importuns sont toujours traversées.

## SCÈNE II.

### CRATÈS, EUPHORBE, ANTIOCHE.

CRATÈS.

Nourrirez-vous sans fin d'inutiles douleurs,
Et vous plaisez-vous, sire, à croître vos malheurs?
Plus le sort contre vous exercera sa rage,
Plus contre ses assauts montrez votre courage;
Et de quoi que César ait droit de se vanter,
Faites paroître un bien qu'il ne vous peut ôter.
Profitez du malheur, et qu'au moins il signale
Cette illustre vertu qu'aucune autre n'égale.
C'est peu de voir un monde asservi sous ses lois,
Se vaincre est l'action la plus noble des rois.

ANTIOCHE.

Ce titre m'est ôté par mon malheur extrême,
Et toujours soupirer est l'action que j'aime.
A mes tristes pensers laissez un libre cours,
Et ne m'ennuyez point d'inutiles discours.

CRATÈS.

Trouvez-vous des appas en ces objets funèbres?
Quel crime ont fait vos yeux pour chercher les ténèbres,
Pour s'éloigner des lieux où le soleil nous luit,
Et d'un jour si serein faire une obscure nuit?

ANTIOCHE.

Aux yeux d'un malheureux un lieu sombre a des charmes;
Là, sans honte il lui peut échapper quelques larmes.
Puis-je sans désespoir, au point où je me vois,
Exposer au soleil celui qu'il a vu roi?
Mais que vous déplaisez à mon inquiétude!
Adieu; si vous m'aimez, souffrez ma solitude.

EUPHORBE.

Quoi! sire, voulez-vous, en l'horreur de ces lieux,
Consumer vainement.......

ANTIOCHE, *avec colère.*

O propos ennuyeux!
Ici, cruels, ici la désobéissance
Me fait bien voir ma perte et mon peu de puissance.
Je ne vous semble pas ce qu'autrefois je fus,
Et mon peu de crédit paroît en vos refus.
(Se mettant à genoux.)
Eh bien, faut-il, ingrats, en ce point de misère,
Faire aux commandemens succéder la prière?
Voulez-vous qu'à vos pieds je réclame instamment
La faveur que je veux d'être seul un moment?

CRATÈS.

Sire, quand votre sort, s'il se peut, seroit pire,
Sur nous vos volontés n'auroient pas moins d'empire,
Et lisant dans nos cœurs, vous auriez imputé

A notre affection notre importunité.
Je sors; mais, vous quittant, mon regret est extrême
De vous voir par dessein vous affliger vous-même.
(Il sort avec Euphorbe.)

## SCÈNE III.

### ANTIOCHE *seul.*

Enfin, que résoudrai-je en ce cruel état
Où la rigueur du sort réduit un potentat?
Lâche, dois-je du temps attendre l'infamie
De tomber sous le joug de l'armée ennemie?
Et dans mon infortune, ai-je si peu de cœur
Que de vouloir servir de trophée au vainqueur?
Non, non, de mille affronts une mort me délivre;
A qui tombe d'un trône il est honteux de vivre.
Cherchons un court moyen de terminer mon sort
Entre tant de chemins qui mènent à la mort.
Un sceptre m'est ravi, Crisante m'abandonne,
Au parti le plus fort l'infidèle se donne,
Et consulte, enragée, avec cet étranger,
Peut-être du dessein de venir m'égorger.
Et je différerois la mort que je souhaite!
Je laisserois agir leur pratique secrète!
Et, pouvant détourner un si honteux trépas
Et mourir glorieux, je ne le ferois pas!
Il faut, il faut franchir cette loi souveraine
Qui dans le seul trépas mit la fin de ma peine.
Aussi-bien, quand le jour me seroit conservé,
Qui me l'entretiendroit? quel bien m'est réservé?
Quelle possession, quel titre, quelle marque

Me peut moins faire croire un berger qu'un monarque?
Quels si pauvres pasteurs, en leur nécessité,
Ne possèdent encor plus qu'il ne m'est resté?
(Il prend deux épées dans un cabinet voisin.)
Sus, sus, qu'avec honneur de l'une ou l'autre épée,
De ces deux que voici ma trame soit coupée;
Servons-nous, pour ce coup si long-temps différé,
De celle dont le fer sera plus acéré :
Cette lame est plus propre à servir mon courage;
Tous mes gens retirés m'en permettent l'usage.
Mais quelqu'un entre. O dieux! cachons-les promptement,
(Il met les deux épées sur le lit, et tire le rideau.)
Et différons ce coup encore d'un moment.

## SCÈNE IV.

### MARCIE, ANTIOCHE.

MARCIE.

Sire, la reine implore un moment d'audience,
Et souhaite ce bien avec impatience.
L'honneur de vous parler lui sera-t-il permis?

ANTIOCHE, *avec colère.*

S'est-elle concertée avec mes ennemis?
Ont-ils à leurs desseins rangé cette perfide?
Vient-elle à l'adultère ajouter l'homicide?
Ne lui suffit-il pas de l'infidélité,
Et faut-il que mon sang paye sa liberté?

MARCIE.

Dieux! quelle impression a votre âme conçue!
Que de faux sentimens sans raison l'ont déçue!

Sire, s'il m'est permis de parler librement,
Vous l'accusez à tort et trop légèrement.
Je vis, hélas! je vis avec quelle insolence
Cassie à son honneur fit cette violence.
Je n'ai que trop connu son regret infini :
Mais elle s'est vengée, et le traître est puni.

ANTIOCHE.

Toi par qui ma ruine est peut-être conduite,
Tu ne viens que savante et qu'amplement instruite,
Et tu me feras d'elle un si riche tableau
Qu'il n'est sans doute objet ni plus saint ni plus beau :
Mais j'ai lu dans son âme, et sais qu'elle pratique
Un moyen de me joindre à la perte publique :
Qui fait un crime, à l'autre aisément se résout,
Et qui vend son honneur est capable de tout.
Sors si tu ne te hais, et que cette adultère
N'expose pas ses jours à ma juste colère :
Dis-lui que je ne puis la souffrir sans horreur,
Et fais-lui pour son bien éviter ma fureur.
Qu'elle suive Cassie.

## SCÈNE V.

Les mêmes; CRISANTE, *furieuse*, *tenant la tête de Cassie;* CRATÈS, EUPHORBE.

CRISANTE.

Ah! c'est trop me contraindre;
Si proche de la mort je n'ai plus rien à craindre.
Vois, prince malheureux, vois de quels traitemens
Et de quelles faveurs j'oblige mes amans!

Voilà ce que tu crus mon cœur et mes délices.
(Elle jette aux pieds d'Antioche la tête de Cassie.)
De ses vœux maintenant crois mes desseins complices;
Dis que de mon honneur j'ai payé ma rançon.
Mais il faut mieux encor effacer ton soupçon;
(Elle se poignarde.)
Ce coup résoudra mieux ta croyance incertaine:
Cruel, vois là-dedans si ma constance est vaine.
En vain après le coup tu me veux secourir;
Ne me reproche plus que je n'ose mourir.
(Elle tombe.)

MARCIE.

O malheur déplorable!

EUPHORBE.

O funeste aventure!

CRATÈS.

O loi de leur destin trop sévère et trop dure!

ANTIOCHE, *appuyé sur elle.*

Furieux, enragé, désespéré, confus,
L'esprit comme le corps de sentiment perclus,
Je m'ignore moi-même à ces objets funèbres,
Et mon œil s'obscurcit d'éternelles ténèbres.

CRATÈS.

A quel point nous poursuit la cruauté du sort!
Son œil se ferme, il meurt, ou plutôt il est mort.
Monarque malheureux! princesse infortunée!
Quel astre présidoit à votre destinée,
Que presque en même jour elle vous ait ôté
La franchise, l'honneur, le sceptre et la clarté!

MARCIE.

Ah! qu'en ce même instant l'âme ne m'est ravie!
Qu'une sévère loi me conserve la vie!

Cruelle, de quelle œil puis-je voir leur trépas,
Sans faire que les plaindre et ne les suivre pas?
Quel souffle des enfers, quel poison, quelle peste
Fait de la cour d'un prince un séjour si funeste?
Puisse périr César, et Rome et son orgueil,
Et devenir dans peu soi-même son cercueil!

EUPHORBE.

Sa foiblesse succombe au deuil qui le dévore.
Mais, si j'en puis juger, je crois qu'il vit encore :
Aidez-moi seulement, son œil revoit le jour.

ANTIOCHE.

Quoi! déjà des enfers mon âme est de retour!
Ou ma seule foiblesse avoit clos ma paupière!
Je ne t'ai pas suivie, agréable meurtrière!
Quel crime, quels soupçons ai-je conçus à tort?
Par quel aveuglement ai-je causé ta mort?
Le sang que tu répands avec tant d'abondance
Suffisamment enfin prouve ton innocence;
Et, par un accident si contraire à mes vœux,
Je connois ta vertu, j'apprends ce que je veux.
Attends, j'imiterai ta constance infinie,
Et ma crédulité sera bientôt punie.
(A Euphorbe et Cratès.)
Souffrez que sur ce lit je repose un moment.
Ah! vous m'importunez par ce soulagement.
Laissez, retirez-vous : adieu.

CRATÈS, *se retirant.*

J'obéis, sire.

(Antioche se met sur le lit, et tire le rideau.)
Il lui faut accorder le repos qu'il désire.
Mais ne le quittons point en cet excès d'ennui,

Et pour sa sûreté défions-nous de lui;
Au point où la tristesse a son âme altérée,
Sa vie en son pouvoir seroit mal assurée.

ANTIOCHE *sort du lit, tire de son sein une épée teinte de sang, et tombe sur Crisante.*

Crisante, j'ai le prix de ma crédulité;
De ce qui t'étoit dû mon bras s'est acquitté.
Nos travaux sont finis; mourons, partons ensemble,
Et qu'un même destin à jamais nous assemble.

EUPHORBE.

O comble de malheurs!

CRATÈS.

Puis-je croire mes yeux?

ANTIOCHE.

Qu'Auguste maintenant triomphe de ces lieux;
Qu'il n'épargne fureur, force, ni violence,
Et que sans châtiment règne son insolence:
Notre sort s'est soustrait à son ambition;
Crisante sans danger est ma possession;
Là-bas, d'aucun souci l'esprit ne se consomme,
On s'y trouve à couvert des injures de Rome,
On n'y relève point de l'empire latin,
Et César quelque jour aura même destin.
Le noir séjour des morts à ma prière s'ouvre,
D'une éternelle nuit ma paupière se couvre,
La Parque sur mes jours fait un dernier effort:
Je te suis, chère épouse; attends-moi, je suis mort.

(Il meurt.)

CRATÈS.

Mon cœur reste immobile et ma voix interdite.
Que du dernier devoir quelqu'un de vous m'acquitte;

Je ne puis un moment respirer en ces lieux,
Ni sur ce triste objet porter encor les yeux.
(Il sort.)

MARCIE.

O quel est mon malheur!

EUPHORBE.

Ma constance abattue,
Pour accepter ce soin, vainement s'évertue;
Je n'y puis arrêter.

MARCIE.

Je ne le puis aussi.
Envoyons-y quelqu'un qui prenne ce souci.

FIN DE CRISANTE.

# IPHIGÉNIE

## EN AULIDE,

### TRAGI-COMÉDIE.

1640.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Voici encore une tragédie dont Rotrou a puisé le sujet chez les Grecs : il s'est même borné à imiter Euripide dans les caractères qu'il prête à ses personnages et dans la conduite de sa pièce. Racine, doué d'une imagination plus brillante, n'a pas suivi son modèle aussi servilement que Rotrou : il a mieux aimé se conformer au goût délicat et scrupuleux de la cour galante qui donnoit le ton à son siècle. Les changemens que Racine crut devoir se permettre assurèrent le succès de son ouvrage, mais donnèrent lieu à une infinité de critiques que nous nous abstiendrons de qualifier. Racine créa entièrement le rôle d'Ériphile, qui, à notre avis, lui a été plus utile pour amener son dénoûment en épargnant

au spectateur le prodige de la biche substituée par Diane à Iphigénie, que pour remplir, ainsi qu'on l'a cru, le sujet simple d'Euripide par des événemens plus propres à la scène française. Racine a négligé de faire entrer dans sa pièce plusieurs capitaines grecs et entre autres Ménélas, dont les reproches adressés à Agamemnon remplissent une partie du second acte d'Euripide : Rotrou l'a suivi pas à pas et non sans talent; mais lui ni Racine n'ont osé amener sur le théâtre le char qui conduit Clytemnestre et sa fille dans le troisième acte : du reste, Rotrou n'a rien changé à son modèle, et cet acte, moins riche en événemens que celui de Racine, n'en est pas moins intéressant. Rotrou traduit ensuite Euripide jusqu'au dénoûment qu'il met sur la scène; l'usage des récits n'étoit point encore établi parmi nous. Cependant, et ainsi que Racine l'a fait plus tard, Rotrou a craint que les plaintes et les regrets de la vie qu'Euripide fait manisfester à Iphigénie, ne détruisisent l'intérêt que l'on porte à son malheur; il a cru devoir l'élever aux yeux du spectateur en la dégageant de toute foiblesse, et en remplaçant sa frayeur de la mort par une douce résignation,

qui n'est pas sans charmes quoique peut-être moins naturelle; et d'ailleurs cette foiblesse momentanée qu'Euripide prête à Iphigénie fait admirer d'autant plus son dévouement dès qu'elle connoît le glorieux motif de sa mort. Ce seul changement que s'est permis Rotrou ne nous paroît pas heureux; et s'il est possible d'excuser notre auteur, ce ne peut être qu'en faisant remarquer que Racine a suivi l'exemple que son devancier lui avoit donné.

Lecler *et son ami Coras*, qui ne sont plus connus aujourd'hui que par l'épigramme de Racine, ne craignirent pas de faire représenter une Iphigénie immédiatement après celle de ce dernier. La querelle qui s'éleva entre les deux amis sur la possession de l'ouvrage étoit d'autant plus ridicule qu'il n'appartenoit réellement à aucun d'eux, mais bien à Rotrou, qu'ils ont suivi scène par scène en s'emparant de ses pensées, et même de ses vers qu'ils ont souvent copiés sans prendre la peine de les déguiser.

# ACTEURS.

AGAMEMNON, général d'armée.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
ACHILLE.
MÉNÉLAS, frère d'Agamemnon.
ULYSSE.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ARDÉLIE, suivante d'Iphigénie.
CALCHAS, sacrificateur.
TALTIBIE, trompette.
AMYNTAS, vieillard.
ORONTE, serviteur d'Agamemnon.
SOLDATS GRECS.
GARDES.

# IPHIGÉNIE
## EN AULIDE,
### TRAGI-COMÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON *seul, déchirant une lettre.*

Non, je n'avoûrai point cette lâche écriture.
Conseillère importune, indiscrète nature,
Ton avis vient trop tard, il n'est plus de saison,
Et tu n'as point de voix où parle la raison.
Et toi, trop serviable aux tendresses d'un père,
Ma main, de mes pensers si prompte secrétaire,
Consulte-moi deux fois, et de ton mouvement
Ne préviens pas ton ordre et mon commandement.
La guerre à d'autres soins appelle ton usage;
Néglige ma pitié pour servir mon courage.
Sois sourde à la nature et soutiens bien mon rang;

N'écris que d'une épée et qu'en lettres de sang.
En moi seul aujourd'hui toute la Grèce espère :
Sers-moi comme bon chef, et non comme bon père.
(Il réfléchit un moment.)
Mais songes-tu, cruel, que ce raisonnement
Ote à l'humanité son premier sentiment,
Que le devoir du sang souffre en cette aventure,
Que le premier des droits est celui de nature,
Que les enfans d'un roi sont ses premiers sujets
Et de sa passion les plus dignes objets?
Quel siége entreprends-tu, si ta fille est la proie
Par où doit commencer le pillage de Troie;
Si, pour répandre un jour le sang des Phrygiens,
Il faut dès à présent verser celui des tiens;
Si, te voyant encor si loin de leurs murailles,
Déjà de ton armée ils font des funérailles;
Et si, déjà vainqueurs et déjà triomphans,
Ils portent de si loin la mort à tes enfans?
Encor seroit-ce peu; mais que pour ce carnage
Il me faille servir d'instrument à leur rage!
Que le premier des traits dont ils me vont blesser
Attende de ma main le soin de l'adresser!
Et que, plus qu'eux enfin bourreau de ma famille,
Je conduise leurs coups dans le sein de ma fille!
Plutôt subsiste Troie, et ses murs orgueilleux,
D'immortels artisans ouvrage merveilleux,
Des hommes et des dieux défiant les tempêtes,
Aillent percer le ciel de leurs superbes têtes!
Achevons donc, Nature, achevons ton dessein;
A ma fille innocente ôtons le fer du sein;
Que le sort se déclare ou nuisible ou prospère,
Je serai mauvais chef plutôt que mauvais père:

(À un valet.)

Voyez si d'Amyntas, par mon ordre rendu,
A quelque pas d'ici je suis pas attendu.

(Il se met à écrire, le valet sort.)

## SCÈNE II.

AMYNTAS, AGAMEMNON, *dans sa tente.*

AMYNTAS, *à part.*

N'allons pas plus avant; je reconnois sa tente;
Je ne puis deviner quelle affaire importante
L'oblige à me parler à telle heure de nuit.
Mais observons son ordre, attendons-le sans bruit :
Il faut, sans pénétrer dans le secret des princes,
Croire qu'ils ont pour but le bien de leurs provinces.
C'est un trésor sacré que le penser d'un roi,
Où nul ne doit toucher, si ce n'est par la loi :
Qui le veut expliquer sans aveu légitime,
Et fouiller ses trésors, commet un même crime.
J'ois du bruit, approchons.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ORONTE.

ORONTE.

Est-ce vous, Amyntas?

AMYNTAS.

Oui, moi-même.

ORONTE.

Attendez, le roi vient de ce pas.

AGAMEMNON.

Il semble qu'à ma main mon discours se refuse,
Et que de lâcheté chaque lettre m'accuse;
Et mon cœur, balançant à choisir son devoir,
Veut et puis ne veut plus ce qu'il vient de vouloir.

AMYNTAS.

Qui vit jamais les vents à l'empire de l'onde
Accorder une paix si calme et si profonde?
Du moindre mouvement l'eau ne se sent friser;
Zéphyre seulement ne l'oseroit baiser,
Et les mille vaisseaux qui couvrent cette plaine
Ont pour leur plus grand vent celui de notre haleine.
Mais cette paix nous nuit, ce long repos des eaux
Arrête nos desseins avecque nos vaisseaux.
Ainsi, mortels, ainsi dans le cours de notre âge
Le calme quelquefois est pire que l'orage;
Et, tel de qui le ciel entreprend le support,
Se sauve sur un banc, qui périroit au port.

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ORONTE.

AGAMEMNON.

Eh bien?

ORONTE.

Il vous attend.

AGAMEMNON.

Près d'ici?

ORONTE.

Sur la rive.

AGAMEMNON.

Otez cette lumière, et qu'aucun ne me suive.
(Il sort.)

ORONTE.

Je ne puis deviner où ce mystère tend;
Mais sans doute il s'agit d'un secret important.
(Il sort.)

## SCÈNE V.

AMYNTAS *d'abord seul; ensuite* AGAMEMNON.

AMYNTAS *seul.*

Le repos est partout aussi calme qu'en l'onde,
Le sommeil tient fermés les yeux de tout le monde,
Et le chef seul, laissant ses membres endormis,
Veille et déjà d'ici combat ses ennemis.
Tel est l'ordre fatal des affaires humaines,
Que les plus grands honneurs soient les plus grandes peines:
Qui plus a de sujets a le plus de souci;
S'il est servi de tous, il les sert tous aussi:
Ce qui nous soumet tout nous-mêmes nous engage;
Une grande puissance est un noble servage
Qui cache de grands soins sous un nom spécieux,
Et qui lasse bientôt les plus ambitieux.
Mais quelqu'un vient... C'est lui.

AGAMEMNON *avec une lanterne sourde.*

Vieillard dont la prudence
T'a fait digne d'entrer dans notre confidence,
Réponds à notre attente, et nous sers au besoin.

AMYNTAS.

Quel besoin?

AGAMEMNON.

Tu l'oiras ; allons un peu plus loin.
Déesse du repos, noire mère des ombres,
O nuit! rends, si tu peux, ces lieux encor plus sombres,
Et, de peur que quelqu'un n'adresse ici ses pas,
Du moindre de tes feux ne nous éclaire pas.

AMYNTAS.

Ce doit être, grand prince, une affaire importante
Qui vous ait si matin tiré de votre tente :
Tout votre camp repose, et de tant d'yeux divers
Le sommeil n'a laissé que les vôtres ouverts.

AGAMEMNON.

Heureuse ta fortune, heureuse ta vieillesse,
Qu'aucun danger ne suit et qu'aucun soin ne presse!
Heureuse la bassesse où l'homme vit content,
Et malheureux l'honneur qui le travaille tant!

AMYNTAS.

Ah! sire, cette plainte en la bouche d'un prince
Dément l'affection qu'il a pour sa province :
Un roi qui plaint ses soins fait un reproche aux siens :
Le ciel a fait pour vous les maux comme les biens;
Les princes sont des dieux sujets aux lois des hommes ;
Il souffrent comme nous, ils sont ce que nous sommes;
Et celle qui dispense et le mal et le bien
Est au-dessus de tout et ne respecte rien.
(Agamemnon ouvre et ferme plusieurs fois sa lettre.)
Quel secret à ma foi voulez-vous donc commettre?
Sur quoi rêvez-vous tant? et quelle est cette lettre
Qui par tant de sanglots vous étouffe la voix,
Et que vous relisez et fermez tant de fois?
Quelle est de tant d'ennuis la funeste matière?

Vos soupirs éteindront cette foible lumière,
Et les écrits auteurs des pleurs que vous versez
Sont par ces mêmes pleurs déjà tout effacés.
Si vous me confiez cette triste nouvelle,
Assurez-vous d'un homme et discret et fidèle,
Que son propre intérêt n'a jamais assailli,
Et dont la probité n'a point encor failli.
Je fus un des présens de Tindare à sa fille,
Quand ce jeune soleil, l'honneur de sa famille,
Et pour l'heur de la Grèce et pour votre repos,
Vous vint de Laconie éclairer en Argos.

AGAMEMNON.

Et dans ma cour depuis j'ai su quelle créance
T'acquit en son esprit ton âge et ta prudence:
C'est la raison aussi qui fait qu'en ce besoin
J'ai recours à ton zèle et fais choix de ton soin.
Pour te déclarer donc quel devoir j'en exige,
Écoute en peu de mots le sujet qui m'afflige :
Tyndare eut de Léda trois filles, trois beautés,
Ou trois vivans écueils des jeunes libertés,
Dont ma femme fut une, et Phèbe, et cette Hélène
Jadis l'honneur des Grecs et maintenant leur haine,
Depuis que son caprice, à leur repos fatal,
Leur produit tant de trouble et promet tant de mal :
Les charmes infinis qui paroient son visage
Presque incroyablement s'accrurent avec l'âge;
Bientôt, au jugement et des yeux et des cœurs,
Comme un autre soleil elle effaça ses sœurs;
Partout elle lançoit d'inévitables flammes,
Chaque trait de ses yeux lui soumettoit des âmes;
Et tant de libertés révérèrent ses lois,
Que son père en perdit la liberté du choix:

Enfin, de tant d'amans qui soupiroient pour elle,
Entre les principaux naquit une querelle
Par qui tous menaçoient de furieux combats
Celui pour qui le sort destinoit ses appas.
Ce fatal différent, où chacun se déclare,
Excite un trouble étrange en l'esprit de Tyndare;
Il consulte long-temps, et, long-temps en souci,
Ne la peut ni donner ni refuser aussi :
Mais il résout enfin cette doute fatale,
Et voici par quel fil il sort de ce dédale :
Il exige de nous que mutuellement
Nous nous obligions tous d'un solennel serment
(Par-là tu peux juger que j'étois de la presse
A cette nécessaire et fatale promesse)
De prêter assistance à celui d'entre nous
Que le ciel destinoit pour être son époux,
S'il arrivoit un jour qu'elle lui fût ravie,
Et qu'on la pût ravoir au danger de sa vie.
Chacun, flatté d'espoir d'en être possesseur,
Souscrit à cet arrêt contre le ravisseur,
Et, transporté qu'il est de cet amour extrême,
Oblige ses sujets, ses armes et soi-même.

AMYNTAS.

Toute la Grèce a su ce fameux différent.

AGAMEMNON.

Chacun craignant alors, et chacun espérant,
Fait preuve aux yeux de tous de l'ardeur qui le presse,
Quand le prudent Tyndare usa de cette adresse :
Il remet aux beaux yeux, charmes de tant de rois,
Le pouvoir absolu du refus et du choix;
Pour ne favoriser ni desservir personne,

N'osant pas la donner, il veut qu'elle se donne,
Et la laisse au pouvoir de consulter son cœur,
Pour entre ses vaincus élire son vainqueur.
On sait que Ménélas en obtint la victoire.
Plût aux dieux que jamais il n'en eût eu la gloire!
Il devoit aux rivaux jaloux de son bonheur,
Pour se voir bien vengé, souhaiter cet honneur :
A peine il s'est rangé sous cet hymen funeste,
Que le juge mortel du différent céleste,
Par qui fut adjugé le prix de la beauté,
Si ce que l'on en dit est une vérité,
En superbe appareil brillant d'or et de soie,
Vient faire montre aux Grecs des richesses de Troie:
Il va chez Ménélas voir cet objet charmant,
Et, de son hôte enfin devenu son amant,
Résout de l'enlever, et sans beaucoup de peine
Se déclare, lui plaît, la dispose, l'emmène.

AMYNTAS.

O malheureux instinct qui nous attache tant
A l'aveugle pouvoir de ce sexe inconstant!

AGAMEMNON.

Lors Ménélas, confus et forcenant de rage,
Déteste, mais trop tard, ce fatal mariage,
Et, pour nous engager dans son juste courroux,
Nous somme du serment qui nous oblige tous.
Comme sa plainte est juste, on arme à sa requête;
Au bout de quelques mois toute l'armée est prête;
On prend le rendez-vous, on se rend sur ces bords,
Et là je suis nommé pour chef de ce grand corps.
Hélas! que le plus vain peut bien voir sans envie
Cet honneur si fatal au repos de ma vie,

Puisque le ciel m'oblige à payer de mon sang
L'importune splendeur de ce funeste rang!
Quand, tout prêts, nous pensions aller lancer la foudre
Qui doit des Phrygiens mettre la ville en poudre,
Une tranquille paix des vents avec les eaux
Au rivage d'Aulide arrêta nos vaisseaux;
C'est ce calme importun qui retient la tempête,
Que pour battre Ilion nous avions toute prête.
Calchas enfin, pressé de l'esprit furieux
Qui prononce aux mortels les réponses des dieux,
De la part de Diane a rendu cet oracle :

« Pour naviguer sans obstacle,
» Et gagner en ce siége un renom immortel,
» Du sang d'Iphigénie arrosez mon autel. »

Hélas! peu s'en fallut que ma douleur extrême
A cet arrêt fatal ne m'immolât moi-même,
Et que, pour ne point voir ce que le sang défend,
Le père sur-le-champ ne payât pour l'enfant.
Lors je n'affecte honneur, pouvoir, ni renommée,
Et veux faire au héraut congédier l'armée,
Ne pouvant consentir à l'arrêt d'une mort
Qui fait sur la nature un si barbare effort;
Mais mon frère, qui brûle et qui ressent dans l'âme
Au point qu'on peut juger la perte de sa femme,
N'imagina raison ni d'honneur, ni d'état,
Dont il ne m'assaillît, et qu'il ne m'objectât,
Pour me faire résoudre à quoi qui se propose,
Et qui soit nécessaire au dessein de sa cause :
Étourdi donc de cris et d'importuns propos,
Je me laisse gagner, je dépêche en Argos,
Et, pour tromper ma femme, écris qu'Iphigénie

Doit au fils de Thétis par l'hymen être unie,
Et qu'il a refusé de partir avec nous
Qu'emportant de ce lieu le nom de son époux.
Sous ce prétexte faux, bourreau de ma famille,
Je disposois la mère à m'envoyer sa fille,
Résolu d'accomplir cette barbare loi
Que mon frère sait seul, Calchas, Ulysse et moi :
Mais depuis, par une aigre et secrète défense,
Nature, qui ne peut souffrir que je l'offense,
M'ayant fait rétracter ce funeste dessein,
M'a pour les détromper mis la plume à la main.
J'écris à Clytemnestre une seconde lettre
Qu'à ta discrétion j'oserai bien commettre,
Assuré que ton zèle et ta fidélité
Te porteront assez à cette piété.
Prends ce soin pour ton roi, prends-le pour la nature;
Va, mais auparavant entends-en la lecture,
Afin que se perdant, comme il peut avenir,
Elle se retrouvât dedans ton souvenir.

*A Clytemnestre.*

« Digne compagne de ma couche,
» Illustre sang de tant de rois,
» Ma main, au défaut de ma bouche,
» Te parle une seconde fois.
» Ne presse rien, retiens ta fille;
» Achille a modéré l'ardeur de son amour
» Et remis à notre retour
» L'alliance qu'il prend dedans notre famille.
» AGAMEMNON. »

AMYNTAS.

Mais cet hymen failli, comment prétendez-vous
De ce prince irrité réprimer le courroux?

AGAMEMNON.

Achille comme tous ignore cette affaire;
De son nom seulement nous couvrons ce mystère,
Et ces noces ne sont qu'un hymen supposé
Qui ne s'est entre nous promis ni proposé.

AMYNTAS.

O dieux! pour immoler aux autels de Diane,
Vous vous osiez servir d'un moyen si profane,
Et vous cherchiez pour plaire à sa divinité
Un prétexte contraire à la virginité!

AGAMEMNON.

Hélas! en ces malheurs veux-tu qu'on se possède?
Est-il ni jugement, ni raison qui ne cède?
Va, ne fais point de grâce à ces membres pesans;
Cours, vole, et ne prends point de dispense en tes ans.

AMYNTAS.

J'irois pour vous servir du couchant à l'aurore;
Tout glacé qu'est mon sang, pour vous il bout encore.

AGAMEMNON.

Prends garde où le chemin se pourra diviser,
A choisir le plus sûr et ne pas t'abuser.
Si de loin quelque train ou quelque char se montre,
Vois quelle route il tient, et vas à sa rencontre;
Si ma fille est dedans, détournes-en le cours,
Abrége son chemin pour prolonger ses jours.
C'est le plus digne soin que je te puis commettre.
Garde-moi ce cachet, et fermes-en ma lettre.
Va, tu vois que l'aurore aux coteaux d'alentour
Du soleil qui la suit annonce le retour.

(Amyntas sort.)

Quelle prompte frayeur dans le sein me dévale,
Et quel soudain glaçon par mes veines s'étale?
De quel nouveau malheur me sens-je menaçer,
Et d'où vient que mon pied refuse d'avancer?
Chaste sœur du soleil, pitoyable déesse,
Aux tendresses du sang pardonne ma foiblesse:
Je sais trop quel respect nous devons à tes lois;
Mais que t'a fait mon sang? ta proie est dans les bois;
Ou, s'il te faut enfin quelqu'un de ma famille,
Contente-toi du père et pardonne à la fille;
Fais tourner contre moi le coup qui m'est futur;
Prends mon sang dans sa source, il en sera plus pur.
Mais quoi, sans ce devoir sa haine est implacable,
Calchas en a donné l'arrêt irrévocable.
D'ailleurs ce seul refus prive mille vaisseaux
De la faveur des vents et du secours des eaux.
Par ce même refus je me prive moi-même
D'un honneur qui m'élève en un degré suprême:
Chef de tant soldats et roi de tant de rois,
Loin de les exciter j'arrête leurs exploits,
Et, laissant sur ces bords engourdir leur vaillance,
Des princes d'Ilion fais enfler l'insolence.
J'offense tout un peuple à mon pouvoir soumis,
Des rois, des dieux, moi-même, et sers mes ennemis.
Combien a ta raison oublié son usage!
Rappelle, Agamemnon, rappelle ton courage;
Laisse-lui révoquer le pouvoir d'Amyntas,
Et commets un des tiens à courir sur ses pas.

## SCÈNE VI.

### AGAMEMNON, ORONTE.

AGAMEMNON.

Oronte?

ORONTE, *sortant de la tente.*

Quoi, seigneur?

AGAMEMNON.

Va tôt.

ORONTE.

Où?

AGAMEMNON.

Va, te dis-je,
L'intérêt du ciel même à ce devoir t'oblige;
Tu le pourras atteindre à quatre pas d'ici.

ORONTE.

Qui? dieux! quel est l'ennui qui le transporte ainsi?

AGAMEMNON.

Va détourner les traits qui menacent ma tête;
Il faut qu'Iphigénie..... Hélas! que dis-je? Arrête:
Que le ciel pour ma perte arme tout son pouvoir;
Je ne lui rendrai point ce funeste devoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, AMYNTAS, GARDES.

AMYNTAS, *refusant de remettre la lettre dont il est chargé.*

Sire, mon devoir souffre en cette violence.

MÉNÉLAS.

Et mon autorité souffre en ton insolence.

AMYNTAS.

On l'a justifiée en me la commandant.

MÉNÉLAS.

Tu fais trop, et tu sers d'un zèle trop ardent.

AMYNTAS.

Ce reproche m'honore et vous en fait un autre;
Le pouvoir qui m'emploie est au-dessus du vôtre.

MÉNÉLAS.

La vieillesse offensive, et féconde en discours,
Ne se sait jamais taire, et réplique toujours.

AMYNTAS.

Qui parle quand il doit, sait quant il se faut taire.

MÉNÉLAS.

Prends garde, encore un coup, à ne me pas déplaire.

AMYNTAS.

Il vous sied mal d'ouvrir ce que l'on me commet.

MÉNÉLAS.

L'affaire me regarde, elle me le permet.

AMYNTAS.

Ce sceau vous en faisoit une défense expresse.

MÉNÉLAS.

La lettre qu'il fermoit trahit toute la Grèce.

AMYNTAS.

Votre effort sera vain; je ne la lâche point.

MÉNÉLAS.

Traître! un trop long refus à ton audace est joint.

AMYNTAS.

Ce refus est civil, et cette audace honnête.

MÉNÉLAS.

Je souillerai mon sceptre aux dépens de ta tête.

AMYNTAS.

A qui meurt pour son maître il est doux de mourir.

MÉNÉLAS.

Ah! voilà pour un serf trop long-temps discourir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; AGAMEMNON.

AMYNTAS.

Voyez, seigneur, voyez avec quelle injustice
On ose faire outrage à qui vous rend service,
Et comme on veut tirer vos secrets de ma main,
Pource que l'on n'a pu les tirer de mon sein.

AGAMEMNON.

Mon frère, qui vous porte à cette violence?
Savez-vous que c'est moi que cet outrage offense?

MÉNÉLAS.

Répondez à mes yeux d'un regard seulement,
Et de là mon discours prendra son fondement.

AGAMEMNON.

Croyez-vous que la peur m'ait interdit la vue?

MÉNÉLAS.

Voyez-vous cette lettre?

AGAMEMNON.

Et vous, l'avez-vous vue?

MÉNÉLAS.

Suffit qu'elle fera paroître aux yeux de tous
La bonne volonté que vous avez pour nous.

AGAMEMNON.

Quoi! contre cette injuste et rebelle licence
Mon sceau ne vous a point imposé le silence?

MÉNÉLAS.

Pourquoi, s'il me trahit, lui dois-je du respect?
S'il ne me trahit point, pourquoi suis-je suspect?

AGAMEMNON.

Qui vous rend curieux d'un secret qui me touche?

MÉNÉLAS.

L'esprit ne doit penser que ce que dit la bouche.

AGAMEMNON.

Est-ce là le devoir qu'on défère à mon rang?

MÉNÉLAS.

Même devoir nous lie, ainsi que même sang.

AGAMEMNON.

Il faut qu'un insolent impunément me brave!

MÉNÉLAS.

Je suis né votre frère, et non pas votre esclave.

AGAMEMNON.

Mais quelle loi du sang, quel droit, quelle raison
Vous commet pour second aux soins de ma maison,
Et peut justifier cette insolence extrême?

MÉNÉLAS.

La raison que, toujours différent de vous-même,
Tel qu'on voit de la mer le flux et le reflux,
Vous voulez, en même heure, et puis ne voulez plus.
Cette inégalité marque un esprit débile
A qui d'un confident l'assistance est utile.

AGAMEMNON.

Qu'une langue diserte est souvent un grand mal!

MÉNÉLAS.

C'en est un bien plus grand qu'un esprit inégal :
Je me condamnerai si vous pouvez répondre
Aux pressantes raisons dont je vous vais confondre :
Et ne récusez point un esprit irrité;
Je ne vous convaincrai qu'avec la vérité.
Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse
Vous vous êtes fait chef des troupes de la Grèce?
Ah! comme ce grand cœur se savait abaisser!
Le front ne portoit pas l'image du penser;
Et votre modestie, alors incomparable,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable :
Jamais pour s'élever on ne se mit si bas;
Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras;
Serriez à l'un la main, jetiez les yeux sur l'autre;
Portiez votre intérêt beaucoup moins que le nôtre;
De qui vous demandoit vous préveniez les pas,
Parliez à qui vouloit et qui ne vouloit pas;
Et lors votre maison à tout le monde ouverte,
Jusques aux basses-cours n'étoit jamais déserte.
Mais quand cette affectée et fausse humilité
Vous eut de notre chef acquis la qualité,
Un soudain changement de mœurs et de visage
Fut de cet artifice un trop clair témoignage;
Vous devîntes plus grave, et, comme auparavant,
Ne nous parûtes plus cet ami si fervent;
Vous fermâtes au peuple et l'oreille et la porte,
Vous marchâtes suivi d'une pompeuse escorte,
Et jamais on ne vit avec telle splendeur
Du rang que vous tenez soutenir la grandeur.
Sachez qu'à des esprits commis aux grandes choses
Rien n'est plus messéant que ces métamorphoses,

Et qu'il n'est d'un grand roi ni d'un homme de bien
De promettre beaucoup et n'exécuter rien :
Plus un ami sincère a la fortune amie,
Plus son affection en doit être affermie ;
Les moyens de servir la doivent enflammer :
Plus on devient utile, et plus on doit aimer.
Le ciel, qui pèse tout d'une égale balance,
N'a pas long-temps aussi souffert votre insolence ;
Il tient la clef des vents, elle est dans ses trésors,
Il les peut enfermer ou les mettre dehors,
Et c'est de cette clef que, fermant leur passage
Et nous les déniant, il rompt notre voyage.
Votre esprit, jusqu'alors si constant et si fort,
S'humilia bientôt à ce revers du sort.
Ce calme vous agite autant qu'il nous arrête,
Il excite en votre âme une étrange tempête,
Et certes, le débris de votre autorité
Importe assez aussi pour être redouté.
L'entreprise avortée eût laissé la mémoire
D'une si méprisable et ridicule histoire,
Que vous n'ignorez pas que Troie eût eu long-temps
D'agréables sujets de rire à vos dépens.
Vous prîtes donc conseil des sages de l'armée
De qui l'expérience est la plus confirmée,
Et, s'il vous en souvient, ne dédaignâtes point
Qu'à leurs opinions mon sentiment fût joint.
Mon frère, disiez-vous, faisons-nous une voie
Qui conduise au trépas ou qui nous mène à Troie.
Êtes-vous satisfait ? et le traître Pâris
Du rapt de votre femme est-il quitte à ce prix ?
Mais la perte en effet que vous plaigniez dans l'âme
Étoit de votre rang et non pas de ma femme ;

C'est de votre intérêt que vous êtes jaloux,
Et d'inclination vous ne servez que vous.
Quand vous sûtes enfin, par la voix de l'oracle
Consulté par Calchas pour lever cet obstacle,
Qu'immolant votre fille on pourroit naviguer,
Vous l'offrîtes plutôt qu'on n'osa l'exiger,
Et, pour ne tenter pas un message inutile,
La mandâtes au nom de maîtresse d'Achille,
Couvrant de ce prétexte adroit et spécieux
Le généreux dessein de satisfaire aux cieux.
Mais quelle attente enfin nous avez-vous donnée,
Puisque vous l'étouffez aussitôt qu'elle est née,
Et, par une autre lettre et de la même main,
Révoquez lâchement ce glorieux dessein?
Y fûtes-vous forcé? vous l'avons-nous fait faire?
Vous ne le direz pas, trop savant du contraire.
Est-ce donc bien user d'un souverain pouvoir
Que sans nécessité donner un faux espoir,
Que de promettre hier le pillage de Troie,
Et priver aujourd'hui de cette fausse joie?
Ce mal est ordinaire à l'homme ambitieux,
De monter s'il pouvoit jusqu'au trône des dieux:
Puis, quand il tient un rang dont il est incapable,
Il le quitte avec honte, et sa charge l'accable.
Je plains en ce malheur, à la Grèce fatal,
Beaucoup plus que le mien l'intérêt général,
Et je vois à regret tant de brave jeunesse,
Bouillante comme elle est d'éprouver son adresse,
Bientôt, pleine de honte et de confusion,
Mettre les armes bas à votre occasion.
Les trésors ne sont pas les biens que je désire
A qui dessus autrui possède de l'empire:

La sagesse d'un prince est son souverain bien;
Qui la possède a tout, qui ne l'a pas n'a rien :
Avecque la sagesse, un homme est tous les hommes;
Sans elle ce n'est rien que tout ce que nous sommes,
Qu'une grande machine et qu'un énorme corps
De qui rien ne gouverne et ne meut les ressorts.

AMYNTAS.

Comment et de quel œil puis-je voir en deux frères
Un tout se diviser en deux moitiés contraires?

AGAMEMNON.

Plus juste qu'éloquent, je ne veux par des mots
Répondre à ce torrent d'inutiles propos;
Vous savez mieux parler, moi je me sais mieux taire,
Et mieux considérer que vous êtes mon frère.
Il sied moins d'offenser à qui plus est permis,
Et je respecterois jusqu'à mes ennemis.
Quel sang, répondez-moi, forme ce cœur barbare
Qui contre son sang même, enragé, se déclare?
Que vous a fait ce sang que vous voulez verser?
Que vous a fait ce sein que vous voulez percer?
Et quel fruit vous naîtra de ce funeste ouvrage?
En rétablirez-vous un heureux mariage?
Vous redonnera-t-il une honnête moitié,
Digne de vos baisers et de votre amitié?
Ne vous imprimez pas cette créance vaine;
Jugez plus sainement du procédé d'Hélène
Que de vous figurer que son enlèvement
Ne fut pas avoué de son consentement :
La beauté, ce tableau de l'essence divine,
Ce trésor de son sang est souvent sa ruine;
C'est un présent des cieux à la vertu fatal,

Un bonheur malheureux, un bien source de mal;
Et, pour dire en deux mots mon sens de votre femme,
Le visage en est beau, mais je doute de l'âme;
Sa jeunesse eut en vous un mauvais gouverneur
Qui l'a su mal guider au chemin de l'honneur,
Et de cette indulgence et liberté de vie
Sa mauvaise conduite et sa perte est suivie.
S'il est donc de la sorte, est-il juste en effet
Que je répare un mal que vous vous êtes fait,
Et que je rétablisse aux dépens de ma fille
Le désordre arrivé dedans votre famille?
Pource que ses baisers sans doute vous sont doux,
Devez-vous, au mépris de l'honneur et de nous,
Recouvrer ces faveurs peut-être après la proie,
Maintenant le rebut de ce mignon de Troie?
Est-ce ainsi que l'honneur gouverne vos désirs?
Honnête, portez-vous à d'honnêtes plaisirs,
Et ne devenez pas l'esclave d'une femme
Qui vous sourit des yeux et vous trahit en l'âme.
Si j'ai changé d'avis, je l'ai fait par raison,
Tandis que le remède est encor de saison,
Tandis que mon sang parle et que je puis l'entendre,
Tandis que mon devoir m'oblige à le défendre,
Et qu'il dépend de moi de ne l'exposer pas
Au redoutable acier du couteau de Calchas.
Et voilà, dites-vous, ce défaut de sagesse
Funeste à mon honneur et fatal à la Grèce.
Je vous tiens bien plus lâche et plus fol en effet,
De rechercher un mal dont vous êtes défait,
Et de nous obliger à battre la campagne
Pour vous rendre un ingrate et perfide compagne,
Qui, ne vous voyant plus, se rit de votre amour,

Et vous étouffera peut-être à son retour.
Pour la nécessité du serment qui nous lie,
Étant touchés d'amour nous l'étions de folie;
Et le droit qui connoît des crimes des amans
Relève à cet égard de semblables sermens.
Adieu, contentez-vous de ce peu de paroles
Contre tant de raisons absurdes et frivoles;
Et, pour conclusion de tout notre entretien,
Faites votre devoir, moi je ferai le mien.

MÉNÉLAS.

Vous servez de la sorte?

AGAMEMNON.

Oui, quand on me veut nuire.

MÉNÉLAS.

Je n'ai donc point d'amis?

AGAMEMNON.

Non, pas pour les détruire.

MÉNÉLAS.

En quoi paroîtra donc le lien qui nous joint?

AGAMEMNON.

A nous vouloir du bien, et ne nous nuire point.

MÉNÉLAS.

En cela je connois ma mauvaise fortune,
Que mon affliction vous est si peu commune.

AGAMEMNON.

En cela je connois votre mauvais dessein,
Qu'il veut mettre à ma fille un poignard dans le sein.

MÉNÉLAS.

Ainsi donc pour son frère un frère s'intéresse,
Et, chef de tous les Grecs, il sert ainsi la Grèce!

AGAMEMNON.

La Grèce s'engagea dedans votre courroux
Par je ne sais quel charme, et folle comme vous.

MÉNÉLAS.

Et vous, enflé du vent d'un empire suprême,
Outragez sans respect tout le monde et vous-même.
Eh bien, puisqu'en effet j'apprends par ce refus
Qu'en un frère un ami ne se rencontre plus,
Ayons recours ailleurs, et voyons, au contraire,
S'il peut en un ami se rencontrer un frère,
Et s'il se trouvera qui me prête la main
A l'exécution d'un louable dessein.

## SCÈNE III.

Les mêmes; ULYSSE, UN MESSAGER.

ULYSSE.

Grand prince, que le ciel ne peut sans jalousie
Voir si craint et si prêt de foudroyer l'Asie,
Dieu futur de la Grèce, ami de tant de rois
Qui vont sous vos drapeaux signaler leurs exploits,
Oyez ce messager avec ce grand courage
Qui vous fit en Argos résoudre son voyage,
Et que ce noble cœur qu'enferme votre sein
Soit tel pour le succès qu'il fut pour le dessein.

AGAMEMNON.

Ah! n'en appelons plus, toute espérance est vaine.
Diane, prends mon sang et satisfais ta haine.

LE MESSAGER.

Sire, j'ai vu la reine, et me suis acquitté
De l'ordre que j'avois de votre majesté :

Elle arrive ce soir avecque la princesse,
Et veut de cet hymen partager l'allégresse.
J'aurois suivi leur char, mais, pour vous l'annoncer,
Hier sur le chemin j'eus ordre d'avancer.

AGAMEMNON.

Ma chère fille, hélas! ta mort est résolue;
La terre la demande, et le ciel l'a conclue!
Va, nous donnerons ordre à sa réception.
C'est à vous d'accepter cette commission :
Allez, mon frère, allez couronner la victime
Qui vous doit rendre un cœur et mourir pour son crime.
Allez, conduisez-la de son char à l'autel,
Et vous-même à son sein portez le coup mortel.
Allez, mon mauvais sort ne reçoit plus d'excuses;
Il a, plus fin que moi, su détourner mes ruses;
Il a paré mes coups, confondu mes desseins,
M'a mis hors de défense et m'a lié les mains :
C'est un doux privilége à la basse fortune
Que de pouvoir pleurer quand le sort importune,
Et c'est un triste effet de ma condition
Qu'interdire la plainte à mon affliction.
De quel front déguisé puis-je couvrir ma peine,
Et de quel doux accueil féliciter la reine,
Qui vient contre mon ordre allumer le flambeau
Qui conduira sa fille en la nuit du tombeau?
Voilà l'heureux hymen que le ciel lui destine
Et que l'époux ignore, où le prêtre assassine,
Où les chants sont des cris, où la fête est un deuil,
Les tables un autel, et le lit un cercueil.

MÉNÉLAS, *à part.*

Couvrons notre dessein; il faut qu'il s'accomplisse,
Puisque j'ai pour second l'éloquence d'Ulysse!

Mais puisque nous voyons qu'il ne nous peut manquer,
Feignons que la pitié nous le fait révoquer.

(A Agamemnon.)

Enfin je cède au sort qui vous est si contraire;
C'est un pressant discours que les larmes d'un frère;
Il n'est si sourde oreille, il n'est cœur de rocher,
Ni courage si dur qu'il ne puisse toucher :
Il n'est pas juste enfin que mon faix vous accable,
Et qu'un sang innocent souffre pour un coupable :
Je puis offrir des vœux à de nouveaux appas;
Mais un frère perdu ne se recouvre pas.
La Grèce, dont ce bras soutient toutes les peines,
N'a qu'un Agamemnon, mais elle a cent Hélènes :
Laissez donc au travail succéder le repos,
Allez vous délasser sur le trône d'Argos,
Congédiez l'armée, et, mettant bas les armes,
Épargnez-vous des soins, et du sang et des larmes :
Ce siége ne me peut rendre rien de si doux
Que ce qu'il m'ôteroit s'il me privoit de vous.

ULYSSE.

Si c'est de Ménélas que j'entends ce langage,
Si sa voix à ce point a trahi son courage,
Je ne le connois plus, je l'ignore aujourd'hui,
Et je ne puis en lui trouver rien moins que lui.
Mais il connoît son frère, et quoi qu'il lui propose,
Il sait qu'il ne peut nuire au succès de sa cause,
Et qu'il peut, sans danger de l'exécution,
Donner cette requête à sa compassion.
Autrement qui croiroit qu'en ce besoin extrême,
Sans égard de l'honneur, sans égard de soi-même,
Au mépris de l'oracle, au mépris des autels
Et du sacré respect qu'il doit aux immortels,

Et la confusion d'un million de tentes,
Et de mille vaisseaux, mille forêts flottantes,
A la honte des Grecs et l'honneur des Troyens,
Il voulût de ce siége empêcher les moyens?
Non, il sait qu'il attaque une vertu plus forte
Que l'assaut qu'il lui livre et les coups qu'il lui porte;
Que sans peur d'obtenir il vous peut demander,
Et qu'il vous peut prier sans vous persuader.
Il a su séparer de la vertu commune
La vôtre, inébranlable aux coups de la fortune,
Qui, stable et tenant fort dessus ses fondemens,
Est prête et résolue à tous événemens:
C'est sur cette vertu que tant d'illustres âmes,
A l'honneur de la Grèce et l'effroi des Pergames,
Bâtissent des desseins dont les succès fameux
Passeront quelque jour la foi de nos neveux.
Pour honorer l'armée et faire un choix utile,
Quand on pouvoit choisir et nommer entre mille,
Nestor ni Ménélas n'ont point été nommés,
Quoique tous si puissans et tous si renommés:
Moi-même, justement défiant de moi-même,
N'ai pas osé prétendre à cet honneur extrême:
Un seul Agamemnon s'est, parmi tant de rois,
Trouvé le digne objet de la commune voix,
Comme celui de tous dont le zèle et l'adresse
Devoit porter plus loin l'intérêt de la Grèce,
Et qui doit embrasser avecque plus d'ardeur
Le pénible travail qui soutient sa grandeur.
S'il s'expose sans crainte et s'il porte avec joie
Tout ce qu'il a de sang à la brèche de Troie,
Qu'a-t-il de précieux qu'il ne doive exposer,
Et quel plus digne sang nous peut-il refuser?

Diane pour les Grecs lui demande sa fille.
Mais que lui sont les Grecs? sont-ils pas sa famille?
Et, s'avouant leur chef, ne s'avouoit-il pas
Père d'autant d'enfans qu'il voyoit de soldats?
Qu'a-t-il commis de lâche, et par quelle foiblesse
L'a-t-on vu de son sang démentir la noblesse,
Pour appréhender rien en cette occasion
Qui puisse retourner à sa confusion;
Pour craindre qu'au désir dont tout le monde brûle,
Il soit le moins ardent, et le premier recule?
Non, non, il est aux Grecs un trop solide appui;
Espérons mieux pour nous, et jugeons mieux de lui.
S'il faut encore Électre avec Iphigénie,
Ne craignons pas qu'il faille et qu'il nous la dénie;
Tous doivent tout pour lui, seul il doit tout pour tous:
Tout notre sang est sien, tout le sien est à nous.

AGAMEMNON.

J'avois sans ce discours assez de connoissance
De l'adresse d'Ulysse et de son éloquence:
Mais il éprouveroit, en un pareil ennui,
Que le sang est encor plus éloquent que lui.
Puisqu'il faut de Diane accomplir la requête,
Préparez le bûcher, votre victime est prête;
Mais faites, s'il se peut, et priez-en Calchas,
Que ce funeste bruit ne se répande pas,
Et soit toujours l'effet ignoré de la reine;
Sa peine me seroit une seconde peine.
Seul je pourrai plutôt étouffer mes douleurs,
Et porterai mon mal avecque moins de pleurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ARDÉLIE.

CLYTEMNESTRE.

Enfin ce mal se passe, et l'air de ce rivage
A remis la couleur dessus votre visage;
Le mouvement du char vous l'avoit excité.

IPHIGÉNIE.

Je ne sais de quel mal ce cœur est agité :
Plaise au ciel qu'il soit vain! mais il ne me figure
Rien ni de trop plaisant ni de trop bon augure,
Et, si je l'ose dire, un secret mouvement
Me fait de cet hymen craindre l'événement.

CLYTEMNESTRE.

D'abord le changement fait un peu de contrainte,
Et le joug le plus doux se reçoit avec crainte :
Une fille rougit au seul nom d'un époux,
Et ne peut toutefois ouïr rien de plus doux.
Par un aveugle instruit, elle fuit ce qu'elle aime
Et naturellement se contredit soi-même :

Mais l'hymen est un dieu familier et charmant
Avec qui la pudeur s'accoutume aisément;
La fille s'enhardit aussitôt qu'elle est femme,
Et, de glace qu'elle est, elle vient tout de flamme.

IPHIGÉNIE.

Je ne puis espérer de trouver rien de doux
En la nécessité de m'éloigner de vous.

CLYTEMNESTRE.

Pourvu que votre ardeur à la sienne réponde,
Achille, étant à vous, vous sera tout le monde.
Au reste, au jugement de quiconque a des yeux,
Vous ne pouvez prétendre un choix plus glorieux;
Il passe en bonne mine, en courage, en noblesse,
Les plus considérés des princes de la Grèce,
Et sa gloire immortelle aussi-bien que son sang,
Dans le siége des dieux un jour lui doit un rang.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; AGAMEMNON.

AGAMEMNON, *à part.*

Cieux, pourquoi pressez-vous ce voyage funeste?
Elle aura trop tôt fait le chemin qui lui reste.
Hélas! à quel dessein te tiendrai-je en mes bras?
Ma fille, ce sujet ne te sauvera pas.

CLYTEMNESTRE.

Bienheureuse est la loi que nous avons reçue,
Puisque nous lui devons le bien de votre vue.

IPHIGÉNIE, *embrassant Agamemnon.*

Lasse d'un long chemin j'arrive heureusement,
Et pour ma lassitude en cet embrassement.....

AGAMEMNON.

Pleurs, visibles témoins d'une secrète joie,
Pourquoi m'aveuglez-vous? souffrez que je la voie.

IPHIGÉNIE.

Il ne vous déplaît pas que nous soyons ici.

AGAMEMNON.

Je n'en puis qu'avouer ni que jurer aussi.

IPHIGÉNIE.

Ce visage contraint marque quelque tristesse.

AGAMEMNON.

Qui commande a toujours quelque soin qui le presse.

IPHIGÉNIE.

Donnez-nous un moment franc de soins et d'ennuis.

AGAMEMNON.

Je vous le donne aussi, c'est tout ce que je puis.

IPHIGÉNIE.

Ces pleurs font déshonneur à ce visage auguste.

AGAMEMNON.

Leur source est naturelle et la cause en est juste.

IPHIGÉNIE.

Et quel sujet, seigneur, auriez-vous de pleurer?

AGAMEMNON.

Le long éloignement qui nous va séparer.

IPHIGÉNIE.

Souffrez qu'auprès de vous je consomme ma vie.

AGAMEMNON.

Sachant ce que tu dis, tu perdrois cette envie.

IPHIGÉNIE.

Qui peut, si vous voulez, m'éloigner de vos yeux?
Ne suis-je pas à vous?

AGAMEMNON.

Dépends-tu pas des dieux?

IPHIGÉNIE.

Mais la loi d'hyménée est un mal volontaire.

AGAMEMNON.

Celle qui le prescrit est un mal nécessaire.

IPHIGÉNIE.

Quelle nécessité me destine un époux?

AGAMEMNON.

Une nécessité qui nous regarde tous.

IPHIGÉNIE.

J'ignore quel secret cet entretien me cache.

AGAMEMNON.

Il n'est pas à propos qu'une fille le sache.

IPHIGÉNIE.

Quand délibérez-vous de partir de ces lieux?

AGAMEMNON.

Il faut auparavant sacrifier aux dieux.

IPHIGÉNIE.

Pourrai-je être présente à la cérémonie?

AGAMEMNON.

Oui, n'appréhende point que l'on te le dénie.

IPHIGÉNIE.

Plaise au pouvoir des dieux que tout succède bien!

AGAMEMNON.

Les dieux sont irrités, ne leur demande rien.
Laisse-nous un moment, et va sous cette tente
Des filles de ces lieux satisfaire l'attente :
Toute la ville en foule adresse ici ses pas
Pour te voir à ses yeux exposer tes appas ;
Contente leur désir, permets-leur-en la vue.
Va, ce baiser m'afflige et ce regard me tue.
Il étoit nécessaire au repos de mes jours
Ou de ne te voir point, ou de te voir toujours.
(Iphigénie sort.)

## SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

CLYTEMNESTRE.

Le ciel, qui voit mon cœur, sait qu'au point où je l'aime,
L'éloigner de ma vue est m'ôter à moi-même :
Mais l'échange qu'on fait d'un père en un époux,
Est, quoi qu'elle en témoigne, un changement bien doux.
Il faut qu'en leur saison les roses soient cueillies ;
On les laisse au rosier quand elles sont vieillies :
Elle est d'âge, en un mot, à ne pas refuser
Le favorable joug qu'on lui veut imposer :
Et quand vous lui montrez un naturel si tendre,
Vous lui donnez des pleurs qu'elle ne vous peut rendre ;
Outre que pour un prince issu du sang des dieux
On est bien aveuglé si l'on n'ouvre les yeux.
Une illustre couronne à la vôtre s'allie ;
Vous aurez pour appui toute la Thessalie,
D'où votre fille un jour vous enverra des rois

Reconnoître leur père et révérer ses lois :
C'est par eux qu'à jamais vivra votre mémoire.

AGAMEMNON.

Les dieux, qui peuvent tout, feront tout pour leur gloire.

CLYTEMNESTRE.

Quand sacrifiez-vous pour un bonheur si cher?

AGAMEMNON.

C'est à quoi je travaille; on dresse le bûcher.

CLYTEMNESTRE.

Ordonnez que surtout la victime soit pure.

AGAMEMNON.

Comme la flamme l'est au lieu de sa nature.
Mais durant cet hymen il n'est pas à propos
Que nul de nous ne vaque aux affaires d'Argos :
Je sais l'humeur d'Argisse, et crains qu'en votre absence
Son orgueil ne le porte à l'extrême licence :
Un trône est un beau lieu qui veut être occupé,
Ou qui, demeurant vide, est bientôt usurpé.
Retournez donc, madame, et, princesse absolue,
Portez-y le respect qu'impose votre vue;
Remplissez-y ma place; et comme sur vos bras
J'ose me reposer du soin de mes états,
Sans que dans ce pays cet hymen vous retarde,
Déchargez-vous sur moi du soin qui vous regarde,
Et n'appréhendez-point que, fait hors de vos yeux,
Il en succède moins à la gloire des dieux.

CLYTEMNESTRE.

Ne me prescrivez point une loi si sévère;
Je sais bien les devoirs et d'épouse et de mère :
Je suis et l'une et l'autre, et ces deux qualités

Doivent être d'accord de leurs autorités.
Si je vous obéis en qualité d'épouse,
J'ai d'un autre côté sujet d'être jalouse,
Voyant que l'on me chasse et que l'on me défend
Un si juste devoir de la mère à l'enfant :
Oui, je connois fort bien que l'ordre qu'on me donne
D'aller remplir le trône et porter la couronne,
Tandis que cet hymen se célèbre en ces lieux,
M'est un bannissement honnête et spécieux ;
Car qu'appréhendez-vous qu'Argisse se propose
Dans le calme profond où l'empire repose?
Ce fleuve si tranquille est bien moins en repos
Que n'est l'état présent des affaires d'Argos.

AGAMEMNON.

Mais, madame, songez qu'ici votre présence
N'est ni de mon honneur ni de la bienséance,
Et qu'en cet éminent et sérieux emploi
Les yeux de tout un camp sont ouverts dessus moi,
Qu'on n'y respire rien que courage et que flammes,
Que la guerre répugne au commerce des femmes,
Que leur seule maison est leur propre élément,
Et que hors de son centre on perd son ornement.

CLYTEMNESTRE.

Quoi que l'on me propose, il n'est point déshonnête
Que ma fille épousant j'en célèbre la fête :
Tenant de moi la vie aussi-bien que de vous,
Souffrez que de tous deux elle tienne un époux.

AGAMEMNON.

Ne contrevenez point aux avis qu'on vous donne.

CLYTEMNESTRE.

Ne me défendez point ce que le sang m'ordonne.

AGAMEMNON.

Obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Non pas si de la voix des dieux
Je recevois la loi de sortir de ces lieux.
Vous conduisez les Grecs, moi je conduis ma fille.
Une mère est aussi le chef de sa famille :
Partout où vous serez je puis lever le front,
Et ma présence aussi ne vous fait point d'affront.

AGAMEMNON.

O refus ! ô mépris qui me couvre de blâme !
Ce chef de tous les Grecs ne peut vaincre sa femme !
Que ferai-je ? en quel lieu s'adresseront mes pas ?
Allons-nous-en au temple, et consultons Calchas.
(Il sort.)

CLYTEMNESTRE *seule.*

Honneur, peste des mœurs, noir poison de la vie,
Que ta possession est bien digne d'envie !
Que tu mets de désordre en l'esprit des mortels !
Que l'on est insensé d'encenser tes autels,
Et que quand nous prenons, superbes que nous sommes,
Ce titre spécieux de maîtresses des hommes,
L'empire que l'Amour donne à notre beauté
N'est qu'un amusement de leur oisiveté !
La moindre occasion où l'honneur les attire,
Rétablit leur franchise et détruit notre empire :
L'amour durant la guerre abat les étendards,
Et quoi que l'on ait dit de Vénus et de Mars,
Quelque soumission qu'il rendît à ses charmes,
Elle s'alloit cacher quand il prenoit les armes :
Mais le fils de Thétis, ravi d'aise et d'amour,
Des yeux de son soleil vient recevoir le jour.

## SCÈNE IV.

### ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE, *à part.*

Inconstant dieu des flots, jusqu'à quand sur tes rives
Demeureront nos mains et nos armes oisives?
Et toi, dont j'ai reçu l'être et le sentiment,
Autre divinité de ce mort élément,
Si je tiens de ton sang la force et le courage,
Et si de ta faveur j'en puis tenir l'usage,
Romps la tranquille paix des vents avec les eaux,
Et jusques à Ténède amène nos vaisseaux.
Tu vois de nos soldats la valeur engourdie;
Demande qu'on l'emploie ou qu'on la congédie,
Que l'on donne matière ou dispense à leurs faits,
Et que l'on leur accorde ou la guerre ou la paix :
De ton autorité seconde leur adresse,
Et prends contre Ilion l'intérêt de la Grèce :
Nous apprendrons ici ce qu'aura résolu
Celui qui de l'armée a l'empire absolu.

CLYTEMNESTRE.

Sacré fils de Thétis, rare honneur de la terre,
Merveille de la paix, prodige de la guerre.....

ACHILLE.

Madame, eh! depuis quand sont venus vos beaux yeux
Du rivage d'Argos éclairer en ces lieux?
Comment accordez-vous la douceur de leurs charmes
Avecque la frayeur et le bruit de nos armes?
Quel est ici l'emploi de votre majesté?

Qu'a de commun la guerre avecque la beauté?
Elle occupe des rois les veilles et les peines :
Mais la paix est bien mieux l'exercice des reines;
La couronne à vos fronts doit être un faix léger;
Elle vous doit parer, et non pas vous charger.

CLYTEMNESTRE.

Je puis, en vous voyant goûter en cette terre
Le repos de la paix dans l'effroi de la guerre,
Comme vous accorder dans ce même séjour
Les entretiens de Mars avec ceux de l'Amour.
Bénissez donc, mon fils, cette heureuse journée,
Et, pour me confirmer un si bel hyménée,
Portez-moi le salut si long-temps attendu.

ACHILLE.

Ah! madame, souffrez que de cette licence
Vers votre majesté mon respect me dispense.

CLYTEMNESTRE.

L'hymen qu'on a traité de ma fille et de vous
Vous enjoint ce devoir puisqu'il vous joint à nous.

ACHILLE.

Auroit-on sans mon su conclu ce mariage,
Ou bien de la mémoire ai-je perdu l'usage?

CLYTEMNESTRE.

Il est presque ordinaire et naturel à tous
De croire d'autant moins que ce qu'on croit est doux,
Et de n'être jamais sans quelque défiance
Si la possession n'établit la créance.
Venez donc voir l'objet de votre affection,
Et vous faire savant par sa possession.

ACHILLE.

Prouvez-moi qu'en effet je ne suis plus Achille,
La persuasion m'en sera plus facile :
Plus cet entretien dure et moins j'y vois de jour,
Et je ne me souviens ni d'hymen ni d'amour.

CLYTEMNESTRE.

Dieux! en l'étonnement que le vôtre m'excite,
Je m'ignore moi-même et demeure interdite.

ACHILLE.

Je m'étonne bien plus, et bien plus justement,
De me voir marié sans mon consentement.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Un mouvement secret me dit que cette affaire
N'est point sans quelque fourbe ou sans quelque mystère.

ACHILLE.

Si je vous puis au vrai dire ce que j'en crois,
On s'est voulu jouer et de vous et de moi.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; AMYNTAS.

AMYNTAS.

O ciel impitoyable! ô funeste contrée!
Triste réception et malheureuse entrée!
Princesse infortunée, où s'adressent vos pas?

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce? Achille, écoutons, ne m'abandonnez pas.

AMYNTAS.

Quand ce triste respect me coûteroit la vie,
Ce me sera beaucoup de vous avoir servie.

Madame, Agamemnon veut de sa propre main
Porter à votre fille un poignard dans le sein :
Voilà l'heureux succès qu'aura votre voyage.

CLYTEMNESTRE.

O dieux! de la raison a-t-il perdu l'usage?

AMYNTAS.

Oui, pour votre regard et son propre intérêt;
Mais Diane elle-même en a donné l'arrêt,
Et chacun y souscrit comme à la seule voie
Qu'elle a marquée aux Grecs pour arriver à Troie.
Ce triste sacrifice est l'hymen spécieux
Dont il vous a mandé qu'on traitoit en ces lieux;
Et vous serviez, seigneur, d'instrument à sa perte,
Puisque de votre nom l'embûche étoit couverte,
Et que sous ce prétexte on tramoit le dessein
Qui doit au lieu de vous mettre un fer en son sein.

CLYTEMNESTRE.

Et je puis sans mourir ouïr cette nouvelle!

ACHILLE.

Elle me touche autant qu'elle vous est cruelle.

CLYTEMNESTRE.

Son père dans son sein porte le coup mortel,
Sa mère de sa main la conduit à l'autel!
Secrète loi du sang, tendre instinct de nature,
Que respecterez-vous après cette aventure?

ACHILLE.

Il m'est très-déplaisant de voir qu'Agamemnon,
Voulant commettre un mal, le couvre de mon nom.
Dans vos ressentimens mon honneur s'intéresse,
Je partage avec vous la douleur qui vous presse;

Et je vous prouverai peut-être utilement
Que je n'eus point dessein d'en être l'instrument.

CLYTEMNESTRE, *aux genoux d'Achille.*

Seigneur!

ACHILLE, *la relevant.*

Que faites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Le fils d'une déesse
Peut souffrir que, mortelle, à ses pieds je m'abaisse;
Je ne puis apporter trop de soumission
A m'obtenir sa grâce et sa protection.
Pour m'être favorable et pour plaindre ma peine,
Ne me regardez point en qualité de reine:
Je ne perds pas un sceptre, et je ne voudrois pas
Pour son recouvrement employer votre bras:
La perte d'un enfant nous est bien plus amère;
Considérez-moi donc en qualité de mère,
Et mère d'une fille à qui vous êtes cher,
Qui ne se rend ici que pour vous y chercher,
Dont l'ardeur d'être à vous est la première flamme,
Et que l'on a mandée au nom de votre femme.
Quoique de cet hymen l'espoir lui soit ôté,
Révérez toutefois le nom qu'elle a porté,
Et soyez à ses jours un salutaire asile.
Voudriez-vous qu'un bûcher lui fût le lit d'Achille,
Et qu'où je la menois pour vous tendre les bras,
Elle tendît le col au couteau de Calchas?
Par le respect du sang où l'honneur vous convie,
Par les flancs immortels dont vous tenez la vie,
Par ces foudres vivans, ces bras toujours vainqueurs,
Et par ce port si beau, l'objet de tant de cœurs,

Conservez-moi ma fille et détournez sa perte;
On vous l'imputeroit si vous l'aviez soufferte;
Ce coup qui la tueroit viendroit de votre nom
Bien plus que de Calchas ou que d'Agamemnon;
Il seroit dangereux d'être votre maîtresse,
Si l'on payoit ainsi les vœux qu'on vous adresse;
Et vous seriez au sexe un objet de mépris,
Si du bien qu'il vous veut la mort étoit le prix.

ACHILLE.

Je sens mon cœur s'enfler, et mon courage extrême
S'étendre et s'élever au delà de soi-même.
Ce n'est pas que, rebelle au joug d'un souverain,
Je fasse vanité d'en secouer le frein :
Mais je veux que ses lois comme ses mœurs soient bonnes;
C'est par où se maintient le respect des couronnes,
Où je pardonnerois à mes propres sujets
Les troubles excités par mes mauvais projets;
Par tout où la raison réglera la puissance,
On pourra s'assurer de mon obéissance :
Où je verrai manquer cette condition,
Là manquera mon zèle et ma soumission.
La raison est le chef qui m'a conduit à Troie;
Bien plus qu'Agamemnon c'est elle qui m'emploie,
Et ce bras, tout ardent et tout bouillant qu'il est,
Est un foudre immobile où la raison se tait.
Arrêtez donc le cours de ce torrent de larmes;
Et tout ce qui se peut attendre de mes armes,
Dont on ne peut douter que je ne m'aide bien,
Espérez-le, madame, et n'en exceptez rien :
Je suis le plus abject de tout ce que nous sommes,
Le plus lâche des Grecs et le moindre des hommes,
Si sans empêchement je laisse Agamemnon

Pour ourdir cette fraude abuser de mon nom!
Le crime qu'il propose est mien si je l'endure,
Sans tenir le couteau je ferois la blessure;
Et, pour être appelé l'auteur de son trépas,
N'importe qui la tue, ou mon nom ou mon bras.
Par le sang de Thétis, par celui de Nérée,
Par leur autorité des flots si révérée,
Par le jour que je tiens d'une divinité,
Par l'honneur que je dois à votre majesté,
De ce meurtre le roi rétractera l'envie,
Et d'autres que sa fille y laisseront la vie :
Partout je suis Achille, et ce fer, s'il le faut,
N'attendra pas à Troie à montrer ce qu'il vaut.
Quiconque de ce bras voudra forcer l'asile,
A sa honte apprendra quel est le bras d'Achille,
Et ne publîra pas que de la main des dieux
Le tonnerre lancé tombe plus furieux.

AMYNTAS.

O résolution digne d'un grand courage,
Et qui sait reconnoître à quoi l'honneur s'engage!

CLYTEMNESTRE.

C'est une vertu née avec les gens de bien
Qu'être des affligés l'asile et le soutien :
Seul vous êtes l'espoir de toute ma famille;
Plus qu'à mes propres flancs je vous devrai ma fille,
Et, n'osant espérer de vous voir son époux,
Je vous croirai son père et la tenir de vous.
Viendra-t-elle à vos pieds implorer cette grâce?
Faut-il qu'elle les baise et qu'elle les embrasse?
Nous ne saurions, seigneur, avec trop de respect
Pour vous importuner paroître à votre aspect.

ACHILLE.

Madame, supportez la douleur qui vous presse
Sans démentir le rang ni le cœur de princesse :
Exiger ce devoir de la fille d'un roi
Seroit trop cher lui vendre un soin que je lui doi.
Essayez ces moyens sur l'esprit de son père ;
Rendez-lui ces respects, joignez-y la prière ;
Et, si vous ne pouvez divertir son trépas,
Croyez que mon secours ne vous manquera pas.

CLYTEMNESTRE.

Que la terre et le ciel pour ma perte s'assemble,
En vous un seul ami m'est tout le monde ensemble.
Opposant un Achille aux menaces du sort,
Mon malheur est trop foible et mon parti trop fort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### IPHIGÉNIE, ARDÉLIE.

ARDÉLIE.

Que je ne pleure point quand votre mort est proche!
Croyez-vous que ce sein enferme un cœur de roche?
Et, ne vous voyant plus, pensez-vous que mes yeux
Puissent voir sans regret la lumière des cieux?

IPHIGÉNIE.

Eh! ma chère Ardélie, épargnez ma constance;
Considérant ma mort, regardez ma naissance,
Et combien il importe à ma condition
De ne commettre pas une lâche action.
Mourir est un tribut qu'on doit aux destinées,
Où leur décret fatal n'a point prescrit d'années:
On doit sitôt qu'on naît; il faut sans s'effrayer,
Quand la mort nous assigne, être prête à payer.

ARDÉLIE.

Hélas! ainsi du cygne, aux rives de Méandre,
A l'heure de sa mort le chant se fait entendre;

Et le flambeau mourant comme votre beauté,
Au moment qu'il s'éteint, jette plus de clarté.

IPHIGÉNIE.

Va retrouver ma mère où nous l'avons laissée;
Je n'y pouvois rester, ses pleurs m'en ont chassée;
Quand j'ai senti mon cœur prêt à se démentir,
J'ai cru que mon honneur m'obligeoit d'en sortir.
Entre; voici le roi, qui ne porte au visage
Rien que de malheureux et funeste présage.

(Ardélie sort.)

## SCÈNE II.

### AGAMEMNON, IPHIGÉNIE.

AGAMEMNON.

J'ai de ce sacrifice ordonné les apprêts.

IPHIGÉNIE.

Vous prenez trop de part dedans mes intérêts.

AGAMEMNON.

Mes vœux en obtiendront le succès que j'espère.

IPHIGÉNIE.

Ils passent les devoirs et l'amitié d'un père.

AGAMEMNON.

Il faut considérer la victime avec soin.

IPHIGÉNIE.

Alors qu'on l'ouvrira je n'en serai pas loin.

AGAMEMNON.

Tout le camp s'intéresse au bien qui vous arrive.

IPHIGÉNIE.

Je sais que ce seul bien l'arrête en cette rive.

AGAMEMNON.

Achille se dispose au bonheur de vous voir.

IPHIGÉNIE.

Et je m'attends aussi de le bien recevoir.

AGAMEMNON.

Répondez à l'amour dont son âme est ravie.

IPHIGÉNIE.

Je n'établis qu'en lui tout l'espoir de ma vie.

AGAMEMNON.

Il tient l'être des dieux, sa gloire est sans défaut.

IPHIGÉNIE.

Votre soin en effet me destine trop haut.

AGAMEMNON.

Ah! quel est ton bonheur de ne te pas entendre!
Tu dis tout le secret que je n'ose t'apprendre.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; CLYTEMNESTRE, ARDÉLIE.

ARDÉLIE.

Madame, le voilà, contenez vos douleurs.

AGAMEMNON.

Quel malheur vous afflige et vous tire des pleurs
En ce commun sujet d'allégresse et de joie?

CLYTEMNESTRE.

Celui qui nous sépare et qui vous mène à Troie.

AGAMEMNON.

Mais quel trouble commun remarqué-je en ces lieux,
Et d'où vient que chacun, portant sur moi les yeux,
Semble, la face émue et l'action contrainte,
M'adresser sans parler quelque secrète plainte?

CLYTEMNESTRE.

Me satisferez-vous en deux mots seulement?

AGAMEMNON.

Je ne vous tairai rien, parlez-moi librement.

CLYTEMNESTRE.

La mort de votre fille est-elle résolue,
Et vous souvenez-vous de qui vous l'avez eue?
Quiconque par votre ordre entreprend cette mort,
Qu'il perce auparavant le flanc dont elle sort,
Ou qu'il n'espère pas d'en obtenir l'issue
Que vous en prétendez et qu'il en a conçue.

AGAMEMNON.

O nature! ô mon sang! tu reçois cet affront!

CLYTEMNESTRE.

Votre sang coulera si vous levez le front :
Ce dessein se lit trop dedans votre tristesse :
Ce silence le dit, ce trouble le confesse.

AGAMEMNON.

Je me tais; les discours me meurent en naissant,
Et ma voix en mon sein s'étouffe en se pressant.

CLYTEMNESTRE.

Ce silence est l'effet du remords qui vous touche :
Ouvrez l'oreille au moins, si vous n'ouvrez la bouche;
Parlons avec franchise, et ne nous servons plus

Des énigmes obscurs d'un sens double et confus.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois être instruite
De votre procédure et de votre conduite :
J'ai reconnu trop tôt, et trop tard pour mon bien,
Ce mauvais naturel qui ne respecte rien;
Votre première vue à mon repos fatale,
Me coûta mon époux, le malheureux Tantale,
Dont votre violence acheva ce dessein,
Pour donner en mon lit place à son assassin;
Votre force m'acquit bien plus que votre flamme,
Et je fus votre rapt et non pas votre femme.
Vous plongeâtes depuis cette cruelle main
Au sang d'un de mes fils arraché de mon sein,
De ses membres mourans battîtes les murailles,
Et de ses flancs ouverts tirâtes les entrailles.
Le cœur me saigne encor de cet acte odieux,
Car ce fameux exploit se commit à mes yeux.
Alors, pour vous livrer une mortelle guerre,
Mes frères de soldats épuisèrent leur terre;
Ils vinrent en Argos, mais votre repentir
En obtint votre grâce et les en fit sortir.
Mon frère confirma ce subit hyménée :
J'avois été ravie et je vous fus donnée.
Quand notre lit fut calme et que l'affection
En chassa le désordre et la dissension,
Je vous fis admirer la grandeur de ma vie;
Jamais mes actions n'ont fait parler l'envie;
J'ai vécu sans reproche, et jamais suborneur
N'a que de vains efforts assailli mon honneur.
Comme la pureté rend la couche féconde,
Bientôt de trois beautés la nôtre orna le monde;
Et comme les enfans sont d'agréable nœuds

Qui resserrent les cœurs et réchauffent les vœux,
Ces fruits de notre hymen en accrurent la flamme :
Nous ne faisions qu'un cœur, nous ne faisions qu'une âme,
Et ce dieu n'a jamais dans la maison des rois
Plus glorieusement vu révérer ses lois.
Aujourd'hui quel démon de divorce et de haine
Veut de cette union détacher une chaîne,
Et misérablement priver du bien du jour
Le gage le plus cher que j'ai de votre amour?
Cet ouvrage est celui que vous voulez défaire.
Ne vous souvient-il point que vous êtes son père?
Cet auguste maintien, cet œil modeste et doux
Ne vous montroit-il point quelque chose de vous?
Si vous ne respectez votre propre famille,
C'est un fatal honneur que d'être votre fille :
Elle vous doit le jour, sa vie est votre bien;
Mais si vous l'en privez elle ne vous doit rien.
Si vous n'avez pour elle un naturel de père,
Laissez-lui pour le moins ce qu'elle a de sa mère;
Ne la dépouillez point de ce qui m'appartient,
Ne tirez pas de moi la moitié qu'elle en tient.
Quel effet produira cette mort inhumaine?
Le repos d'un jaloux et le retour d'Hélène.
O dieux! l'illustre exploit que vous entreprenez,
Et bien digne du soin que vous vous en donnez!
C'est prendre bien avant les intérêts d'un frère,
Et mettre à haute estime une femme adultère,
Que de la ramener au lit de son époux,
Au prix du plus pur sang qui soit sorti de nous.
Quand vous rendrez au ciel ce triste sacrifice,
De quoi le prîrez-vous de vous être propice?
Quels raisonnables vœux pourrez-vous concevoir

En un si sacrilége et barbare devoir?
Ne doutez de ses soins ni de ses assistances
Si pour des parricides il doit des récompenses;
Et si pour plaire aux dieux il ne faut que pécher,
Suivez votre dessein, vous leur serez bien cher.
Peut-être espérez-vous qu'après le sac de Troie,
On vous vienne au-devant recevoir avec joie,
Et vous féliciter de vos faits triomphans :
Mais qui? sera-ce moi? seront-ce vos enfans?
Serez-vous désiré dedans votre famille,
Ayant meurtri leur sœur, ayant tué ma fille?
Et ne pourrons-nous pas redouter justement
De sortir étouffés de votre embrassement?
Plutôt, plutôt, seigneur, renoncez à la gloire
D'une si périlleuse et funeste victoire;
Et plutôt à jamais demeurent vos vaisseaux
Un immobile faix sur la plaine des eaux!

IPHIGÉNIE.

Grand prince, car d'oser vous appeler mon père,
A votre intention ce titre est bien contraire,
Et vous avez pour moi trop d'inhumanité
Pour ne renoncer pas à cette qualité;
S'il vous souvient pourtant que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,
Qui vous ait fait caresse, et qui sur vos genoux
Vous ait servi long-temps d'un passe-temps si doux,
Ne vous étonnez pas que cette mort m'étonne :
Je ne l'attendois pas du bras qui me la donne;
Et je me plains bien moins, en mon mauvais destin,
D'un tel assassinat que d'un tel assassin.
La mort est un écueil fatal à tous les hommes;
Nous y sommes sujets dès l'instant que nous sommes.

Oui, seigneur, la première et dernière des lois,
Est la nécessité de mourir une fois :
Je mourrai sans regret, mais par une aventure
Qui semble bien contraire aux lois de la nature ;
Et ma mère a sujet d'un juste étonnement
En vous voyant pour moi si peu de sentiment.
Vous reconnoîtrez bien les douleurs de sa couche,
Et certes mon malheur très-justement la touche,
Quand vous semblez en moi désavouer son fruit
Comme si vous doutiez que vous l'ayez produit.
Ai-je quelque intérêt aux affaires d'Hélène ?
Est-ce à moi d'épouser son amour ni sa haine,
De défendre son cœur des vœux de ses amans,
Et de répondre aux dieux de ses déportemens ?
Si quelqu'un doit périr, si Diane l'ordonne,
Ménélas, son époux, n'a-t-il pas Hermione ?
Qui plus qu'elle est leur sang ? et qui de ses parens
N'a plus de part que moi dans tous leurs différens ?
D'avoir recours aux pleurs, d'implorer votre grâce,
Un si vil procédé sent trop son âme basse ;
C'est une lâcheté que le sang me défend :
En cela connoissez que je suis votre enfant.
Plus vous me témoignez de n'être plus mon père,
Plus je m'efforcerai de prouver le contraire ;
Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

ARDÉLIE.

O fatale beauté ! pernicieuse Hélène !
Que tes folles amours te produiront de haine !

AGAMEMNON.

Eh ! ma fille, croyez que ce sanglant dessein
Me mettra plus qu'à vous le couteau dans le sein :

Mais où le ciel est juge il n'est point de puissance
Qui ne doive à clos yeux souscrire à sa sentence.
Si nous nous révoltons contre ses jugemens,
Son pouvoir contre nous arme les élémens :
Un orage en la mer, un abîme en la terre,
Un air contagieux, une foudre, un tonnerre,
Des funestes arrêts dont les dieux sont auteurs,
Au défaut des mortels, sont les exécuteurs.
Sur vous seul est fondé tout l'espoir de la Grèce;
Dedans ce grand parti le ciel vous intéresse,
Et Diane en vous seule a mis la clef des vents
Qu'attendent pour partir mille palais mouvans.
Pour rompre ce voyage et contenir l'armée,
La résolution en est trop confirmée;
Sa fureur vengeroit et sur vous et sur moi
Cet apparent mépris des soins que je lui dois.
Ce n'est point Ménélas dont l'intérêt me presse :
C'est le ciel, c'est l'armée, et c'est toute la Grèce;
Et nous sommes sujets en la nécessité
D'exercer dessus nous cette inhumanité.
Après l'arrêt des dieux l'innocence est coupable;
Autant qu'ils sont puissans il est irrévocable;
Quelle que soit la perte il s'y faut préparer;
C'est perdre encor le temps que d'en délibérer.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ARDÉLIE.

CLYTEMNESTRE.

Va, père indigne d'elle, et digne fils d'Atrée
Par qui la loi du sang fut si peu révérée,
Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
Au repas qu'il dressa du corps de ses neveux :
Soûle-toi du plaisir de voir tes mains sanglantes
Du vermeil animé de ces roses vivantes;
Mais garde de m'en faire une leçon pour toi;
Cette main peut pécher contre la même loi,
Et, par ton propre exemple à toi-même funeste,
Venger sur toi mon sang et celui de Thieste.

IPHIGÉNIE.

Ah! madame, étouffez ce dessein furieux
Qui ne peut qu'irriter la colère des dieux :
Me faire le sujet de cet énorme crime
Est offenser Diane et souiller sa victime.
Ne me pouvant sauver le bien de la clarté,
S'il est possible au moins, sauvez ma pureté.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me souviens, sacrilége et profane,
De vous avoir vouée aux autels de Diane :
La mort qu'on vous prépare et la peine où je suis
De ce vœu négligé sont les funestes fruits.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; ACHILLE.

IPHIGÉNIE.

Quel guerrier en désordre accourt vers notre tente?

CLYTEMNESTRE.

Votre amant supposé, notre dernière attente,
A qui votre intérêt, si mon soupçon n'est vain,
Contre vos ennemis met l'épée à la main.
Admirez par effet ce que l'on en raconte.

IPHIGÉNIE, *se retirant à l'écart.*

Madame, cachons-nous; le puis-je voir sans honte?

ACHILLE, *l'épée à la main.*

Vile fange d'un peuple indigne de mes coups,
Cœurs altérés de sang, venez, accourez tous;
N'allez point jusqu'au pied des murailles de Troie
Du noir palais des morts chercher la triste voie.
Sans passer plus avant, la pointe de ce fer,
Si l'essai vous en plaît, vous ouvrira l'enfer.

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce, seigneur?

ACHILLE.

Voyez, ô déplorable reine,
Si je vous ai promis une assistance vaine :
Par le nombre des morts dont les champs sont couverts
Vos gens apprendront bien de quel bras je vous sers;
Toute compassion, toute pitié bannie,

L'armée à haute voix demande Iphigénie;
Et quand j'ai contredit cette inhumanité,
Un orage de cris sur moi s'est excité,
Qui menaçoit mes jours, si de cette tempête
Cet indomptable bras n'eût garanti ma tête.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'ont fait vos soldats en cette occasion?

ACHILLE.

Excité les premiers cette confusion.

CLYTEMNESTRE.

O dieux!

ACHILLE.

Et les premiers condamné l'hyménée,
Sous qui je remontrois qu'elle m'est destinée,
M'accusant du forfait de cet audacieux
Qui pour faire un beau vol ravit le feu des dieux.

CLYTEMNESTRE.

C'est sans doute un grand mal qu'une grande assemblée;
Son calme est une paix qu'on a bientôt troublée,
Et l'agitation de son énorme corps
Ne se peut arrêter sans de puissans efforts.

ACHILLE.

Mais je vous servirai, quelque effort qui s'oppose,
Et de votre intérêt je fais ma propre cause.

CLYTEMNESTRE.

Seul?

ACHILLE.

Et de ce seul bras.

CLYTEMNESTRE.

Contre tant?

ACHILLE.

Contre tous,
Contre son propre père et votre propre époux;
Et si je ne craignois de commettre un blasphème,
Je vous dirois encor contre Diane même:
Sur tout autre respect l'honneur m'est précieux;
C'est mon chef, c'est mon roi, mon oracle et mes dieux.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Je tremble.

(Un valet apporte des armes à Achille.)

ACHILLE.

Voyez-vous ces armes qu'on m'apporte?
La pointe en est aiguë et la trempe en est forte.
Si la douceur n'obtient l'effet que je prétends,
J'en ferai sur les Grecs l'épreuve à leurs dépens.
Ce fer dessus le col et dans la main d'Achille
N'aura pas le malheur d'être un faix inutile;
Et, si l'événement est conforme à mes vœux,
Je vais sauver à Troie un siége périlleux.

CLYTEMNESTRE, *à Iphigénie.*

C'est trop laisser la honte avecque l'innocence;
Venez baiser la main qui prend votre défense,
Et ne redoutez rien, puisqu'Achille vous sert:
Sous un fort bouclier vos jours sont à couvert;
Pourquoi vous cachez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mauvaise fortune,
Outre qu'elle est honteuse, est encor importune;
Son malheur sans parler demande du secours,
Et, quoique sans effet, incommode toujours;
Elle se communique alors qu'elle se montre,
Et quiconque est heureux fuit toujours sa rencontre.

ACHILLE, *laissant tomber son épée.*

Jamais le dieu de Thrace, au sortir des combats,
Quand aux pieds de Vénus il mit les armes bas,
A-t-il vu si soudain engager sa franchise
Qu'à ce divin objet la mienne se voit prise?
Le foudre est-il si prompt que ces astres vainqueurs
Ont la gloire de l'être à foudroyer les cœurs?
J'oppose à leur pouvoir un effort inutile:
Beaux yeux, contre vos coups je ne suis plus Achille,
Et celui qu'on a vu franchir tant de hasards
Est aujourd'hui vaincu d'un seul de vos regards.

IPHIGÉNIE.

Ajouter la risée à mon malheur extrême
Est joindre la misère à la misère même;
Et vous ne trouvez pas que la rigueur du sort
Me soit assez cruelle en me donnant la mort,
Puisque de ce mépris vous accroissez ma peine,
Et servez contre moi d'instrument à sa haine.
Quand mes yeux en effet auroient quelques appas,
Ils s'en serviroient mal si proches du trépas:
Le soleil, arrivant au bout de sa carrière,
Éclaire l'horizon d'une foible lumière:
Ce sont biens de la vie où je n'ai plus de part;
La frayeur de la mort nous est un mauvais fard.

ACHILLE.

Quiconque entreprendra de vous ôter la vie,
Quiconque seulement en concevra l'envie,
Ou de son ombre seul espère vous toucher,
Ne fit jamais dessein qui lui coûta si cher.
Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime,
J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime:

Et j'achèterois l'heur de servir ces beaux yeux
Au mépris des enfers, des hommes et des dieux.

IPHIGÉNIE.

Quand un peuple au courroux lâche une fois la bride,
C'est une hydre effroyable.

CLYTEMNESTRE.

Achille est un Alcide.

ACHILLE.

Si je laisse ma vie en ce louable effort,
Je ne saurois mourir d'une plus belle mort.

IPHIGÉNIE.

Quand je perdrois pour vous une seconde vie,
Je reconnoîtrois mal une si noble envie,
Cette courtoise humeur, jointe à ce cœur si bon,
Souffre aussi peu de prix que de comparaison :
Mais tout grands, tout puissans, et tout forts que nous sommes,
Qu'est-ce contre les dieux que la force des hommes ?
C'est un arbre sans fruit que ce zèle indiscret :
Qui tente l'impossible achète un vain regret :
Et j'ai tant vu d'efforts de mon mauvais génie,
Qu'il peut bien perdre Achille avec Iphigénie,
Et qu'au pieux dessein d'empêcher mon trépas
Vous pourriez bien périr et ne me sauver pas.
Écoutez donc enfin ce que je délibère;
Agréez-le, seigneur; vous, souffrez-le, ma mère :
J'ai le cœur assez bon et l'esprit assez fort
Pour ne reculer pas au chemin de la mort.
Ne m'ôtez point l'honneur de mourir avec gloire,
Et d'en laisser aux Grecs une heureuse mémoire.
Il importe fort peu que le coup que j'attends
Soit l'ouvrage d'un homme ou l'ouvrage du temps :

Aussitôt que le sort nous déclare sa haine,
Mourir n'est plus mourir, c'est se tirer de peine.
Qui souffre le mérite, et tout cœur généreux
Doit mourir sans regret s'il ne peut vivre heureux.
Je puis seule accomplir tous les vœux de la Grèce :
La plainte des nochers à moi seule s'adresse;
Partout l'ancre est levée, et le timon est prêt;
L'armée pour sortir n'attend que mon arrêt.
Je soutiens en vivant l'insolence de Troie,
Et je puis en mourant vous la donner en proie;
Sachant que le bonheur naîtra de mon trépas,
N'est-ce pas lâcheté que de n'y courir pas?
Le prince est tout aux siens, comme tout est au prince.
Vous m'avez engendrée à toute la province;
Si vos soins, si vos vœux, si votre sang est sien,
Puisque je suis à vous, vous lui devez le mien.
Vous, souffrez-le, seigneur, vous ne sauriez sans blâme
Tenir contre les Grecs le parti d'une femme :
Un cœur si relevé répugne en cet emploi;
Je trahis mon pays si vous mourez pour moi :
Je ruine les Grecs si je leur ôte Achille ;
J'ôte aux bons un refuge, aux foibles un asile,
A la vengeance un foudre, à la justice un bras,
L'intelligence aux chefs, et le cœur aux soldats.
Laissez donc accomplir les vœux de la déesse :
Je lui donne mon sang, je le donne à la Grèce;
Tirez-le moi du sein, arrosez-en l'autel;
Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
Fille, à mille vaisseaux j'aurai tracé la voie,
J'aurai puni Pâris, j'aurai saccagé Troie,
Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas,
Et pour tous ces exploits il ne faut qu'un trépas.

CLYTEMNESTRE.

Eh! ne vous flattez point de cette fausse gloire,
Ma fille, un an de vie en vaut cent de mémoire.

ACHILLE.

Dieux! que je vous devrois de plaisirs infinis,
Si sous de mêmes lois nos cœurs étoient unis!
O mâle cœur de fille! ô courage! ô constance
Qui marque clairement une illustre naissance!
La voix vient d'achever la conquête des yeux.
Vous êtes le seul bien que je demande aux dieux;
Je ne connois que vous entre toutes les femmes
Capable de mes vœux et digne de mes flammes.
Souffrez, chère beauté, qu'au nom de votre époux
Achille dans vos mains vous réponde de vous;
Et souffrez qu'il s'acquière, au péril de sa tête,
Une si glorieuse et si riche conquête:
Quelque apparent danger dont je sois menacé,
C'est un homme bien fort qu'Achille intéressé.

IPHIGÉNIE.

Si le décret des dieux n'avoit borné mon âge,
Je leur demanderois cet heureux mariage;
Ce bonheur m'arrivant, j'aurois obtenu d'eux
Le comble de mes biens et celui de mes vœux:
Mais il m'est interdit, et je suis destinée
Aux autels de Diane et non pas d'Hyménée:
N'en contredisons point l'irrévocable loi;
Rendons-lui le devoir qu'elle exige de moi;
Par une vaine amour n'acquérez point la haine;
Vouez votre valeur à la beauté d'Hélène;
Vengez-la de Pâris, tirez-la de son sein,
Poursuivez constamment votre premier dessein:

Je conçois son bonheur sans haine et sans envie,
Et mourrai d'une mort plus belle que la vie.

ACHILLE.

O force! ô fermeté qui confond ma raison!
O fille sans exemple et sans comparaison!
Vous me fermez la bouche, et le courage extrême
Triomphant de la mort, triomphe de moi-même,
Avec cette vertu vous me liez les mains,
Et certes je l'estime autant que je vous plains:
Remportez donc sur vous cette illustre victoire;
Je ne puis, vous aimant, vous en ôter la gloire;
Mais, craignant que l'horreur du funeste appareil
Vous pouvant obliger à changer de conseil,
Je ne puisse à propos vous rendre un bon office,
Je vais cacher ce fer au lieu du sacrifice,
Pour en parer le coup du couteau de Calchas
Si ce sein effrayé ne s'y présentoit pas.
Tout l'appareil est prêt, je vous y vais attendre.

CLYTEMNESTRE.

Et moi chétive, hélas! quel conseil dois-je prendre?
Achève, juste ciel, ma vie ou mon souci;
Ou ne prends point la fille, ou prends la mère aussi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CALCHAS, AGAMEMNON, TALTIBIE, MÉNÉLAS, *dans un bois.*

CALCHAS.

Faites aux droits du ciel céder ceux de nature;
Servez le créateur contre sa créature;
Déférez ce respect à son autorité,
Et ne lui niez pas ce qu'il vous a prêté.
S'il a jeté les yeux dedans votre famille,
S'il demande aujourd'hui le sang de votre fille,
Le choix qu'il en a fait marque sa pureté,
Et sa mort est un fruit de sa virginité.

MÉNÉLAS.

Illustre et digne sœur du dieu de la lumière,
De ces plaines d'azur immortelle courrière,
Si comme tes rayons dissipent les vapeurs,
Ils peuvent pénétrer les ténèbres des cœurs,
Déesse, sois témoin de l'ennui qui me touche,
Et qu'en le figurant j'ai le cœur sur la bouche.
Il est vrai que d'abord, en ce funeste arrêt,
Je n'ai considéré que mon seul intérêt:

Mais quand j'ai vu depuis d'un œil d'oncle et de frère
Le malheur de la fille et la douleur du père;
Quand j'ai considéré ce temple de vertu,
Ce vif trône d'amour si près d'être abattu,
Sensiblement atteint jusques au fond de l'âme,
J'ai retenu le frein au courroux qui m'enflamme,
Et contre le parti d'une ingrate moitié
Pour celui d'une nièce écouté la pitié.
Ce vous est en effet une sensible atteinte,
Et vous avez sujet d'une très-juste plainte,
S'il faut qu'un différent qui ne vous touche pas
Vous coûte ce trésor de vertus et d'appas.
Oui, mon frère, levons ces matières de larmes;
Je suis prêt le premier de mettre bas les armes,
De retourner à Sparte, et de vous dégager
Et vous et tous les Grecs du soin de me venger;
Éprouvez-en l'effet, souffrez que Taltibie
A la tête du camp l'expose et le publie,
Et qu'il mette l'armée hors de mes intérêts :
Les miens pour ce départ seront les premiers prêts.

CALCHAS.

Dieux ! j'entends ce discours, et nous sommes en peine
Pourquoi le ciel permet l'enlèvement d'Hélène!
Sur qui peut justement éclater son courroux,
Si, voyant ce mépris, il n'éclate sur nous?
L'air que nous respirons, la terre qui nous porte,
Ce que son sein fécond tous les ans nous rapporte,
Tout ce qu'à nos souhaits fournit chaque élément,
L'or dont il a semé le haut du firmament,
Celui qu'on trouve au sein de notre vieille mère,
L'or qui nous enrichit et l'or qui nous altère,
Et tout ce que requiert le besoin des humains,

L'aise, le tenons-nous d'autre que de ses mains?
Tout ce qui n'a point d'âme et tout ce qui respire
Par son ordre éternel reconnoît notre empire;
Nous avons des captifs jusqu'au profond des mers,
Nous avons des sujets jusqu'au milieu des airs,
Et les feux immortels, auteurs de tant de lustres,
Nous sont jusques au ciel des esclaves illustres :
Son cours même, son cours, l'étonnement des yeux,
N'est-il pas à la terre un tribut glorieux
Dont un être immortel aux mortels rend hommage,
Et dont cet ouvrier honore son ouvrage?
Que vante Agamemnon? que vante Ménélas?
Et qu'ont tous les humains qu'ils ne lui doivent pas?
C'est lui qui sur vos fronts a mis votre couronne;
Vos sujets, vos enfans, c'est lui qui vous les donne;
Et votre complaisance à peine se résout
A donner une chose à qui vous donne tout.
Bien; refusez au ciel le sang d'Iphigénie;
Il saura bien l'avoir si l'on le lui dénie :
Celui de tous les Grecs et de tous les mortels
Peut, s'il veut, dès ce soir arroser ses autels;
Et s'il veut à ses pieds voir tout le monde en poudre,
Il n'en peut à ses mains coûter qu'un coup de foudre.
Hélas! les dieux, seigneur, qui vous parlent par moi,
Vous puissent affranchir des maux que je prévoi!
Mais je crains bien pour vous que, sourd à leur requête,
Vous ne payiez un jour de votre propre tête,
Et que, m'ayant commis à payer de leur part,
Vous ne vous repentiez de m'avoir cru trop tard.

AGAMEMNON.

Leur empêcher, hélas! le triste sacrifice!
J'ai livré la victime entre les mains d'Ulysse;

Ne vous défiez point de son humanité;
C'est son moindre défaut que cette qualité :
Ce n'est pas désirer que sa mort se retarde,
Ni vouloir la sauver, que la mettre en sa garde;
Ou plutôt en ses mains elle est fort sûrement;
Rien ne l'en tirera que la mort seulement.

CALCHAS.

Vos pleurs souillent les lieux consacrés à Diane.

AGAMEMNON.

Du sang le lavera, si de l'eau les profane.

CALCHAS.

C'est un lâche devoir que l'honneur vous défend.

AGAMEMNON.

Le sang défend bien plus d'immoler son enfant.

CALCHAS.

Mais faut-il que le sang toujours se contrarie?

AGAMEMNON.

Puisque l'on m'assassine, il faut bien que je crie.

CALCHAS.

Qui donne avec regret se paye d'un bienfait.

AGAMEMNON.

Qui perd avec douleur perd pourtant en effet.

CALCHAS.

Le zèle défaillant, l'ouvrage est sans mérite.

AGAMEMNON.

Si le zèle est petit, l'œuvre n'est pas petite.
Heureux, certes, Calchas, heureux qui comme vous
N'est tenu qu'à porter et ne sent pas les coups!
Le ciel sait mieux que vous combien il est contraire

D'ordonner en grand-prêtre et d'obéir en père,
Et, plus que vous sensible à mes justes douleurs,
En demandant du sang, ne défend pas les pleurs.
Cette troupe en vos mains amène votre proie.
Allez, et dans son sein cherchez les clefs de Troie,
Et sur elle et sur moi satisfaites vos vœux:
Vous serez moins cruel si vous en tuez deux.

## SCÈNE II.

Les mêmes; IPHIGÉNIE, ULYSSE, ARDÉLIE, CLYTEMNESTRE, Soldats.

IPHIGÉNIE, *à Clytemnestre.*

Madame, contenez la douleur qui vous presse,
Permettez que j'arrive où m'attend la déesse:
Vous lui volez le temps que je reste en ces lieux;
Je n'ai plus rien au monde, et j'appartiens aux cieux.

CLYTEMNESTRE.

Délaisser votre mère! êtes-vous pas ma fille?

IPHIGÉNIE.

Me comptez-vous encor dedans votre famille?

CLYTEMNESTRE.

C'est à tort en effet que nous vous y tenons,
Puisque dans le besoin nous vous abandonnons.
Mais avec quel mépris vous quittez votre mère?

IPHIGÉNIE.

Mais avec quelle ardeur j'obéis à mon père!

CLYTEMNESTRE.

Eh! ma fille!

IPHIGÉNIE.

Il est vain de retarder mes pas.

CLYTEMNESTRE.

Je vous suivrai partout.

IPHIGÉNIE.

On ne vous attend pas.

CLYTEMNESTRE.

Le coup qui vous tûra fera double homicide.

IPHIGÉNIE.

Il ne me tûra pas.

ULYSSE.

O mâle cœur d'Alcide!

IPHIGÉNIE, *à Ulysse.*

Allons, fuyons, seigneur, ces efforts superflus.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! vous me quittez!

IPHIGÉNIE.

Pour ne vous revoir plus.

AGAMEMNON.

O nature! ô douleur vainement combatue!
Ma constance te cède, et cet abord me tue.

IPHIGÉNIE, *à Agamemnon.*

Mon père, si ce nom que je vous vais ôter,
Vous appartient encor si près de le quitter,
Me trouvez-vous un cœur digne de votre fille,
Et digne d'être né dedans votre famille?
Vous direz que j'ai tort si j'en fais vanité,
Puisque de votre force il tient sa fermeté,
Et que je ne saurois, sans trahir ma naissance,

En cette occasion montrer moins de constance :
Mais c'est beaucoup au moins de ne point démentir
Ni le lieu ni le sang dont j'ai l'heur de sortir,
De ne paroître point sous un visage blême
Où d'horreur et d'effroi vous pâlissez vous-même ;
D'oser où vous tremblez affronter le trépas,
Et d'être égale enfin où vous ne l'êtes pas.
Votre consentement m'a promise à la Grèce ;
Je le viens dégager, payez votre promesse :
J'embrasse ce parti, tout funeste qu'il est,
Puisque j'épouse en lui le commun intérêt.
Si j'oblige les Grecs, je meurs trop satisfaite :
Mourir pour son pays est payer une dette ;
Et quand pour son sujet j'épouse un monument,
Je ne lui donne rien, je lui rends seulement.
Qu'aucun donc en ma mort ne m'ôte par surprise
La gloire de montrer combien je la méprise :
J'aurai pour sa venue un visage serein,
Mes yeux la recevront aussi-bien que mon sein.
Je veux, et je le puis, pour mourir avec joie,
Voir ce coup glorieux par qui doit périr Troie.
Ne m'éconduisez point de ce dernier devoir ;
Pour prix de mon trépas, je ne veux que le voir.

AGAMEMNON.

Va, contre cet assaut ma constance est sans armes ;
Je ne te saurois voir sans te montrer mes larmes,
Et sans désavouer par cette lâcheté
Cet exemple inouï de générosité.
Quitte donc sans regret un cruel qui t'immole ;
Ote-toi, ce sanglot me coupe la parole.
Va, j'attends plus que toi le coup de ton trépas,
Et ce coup sera pire à qui n'en mourra pas.

TALTIBIE, *après avoir sonné de la trompette.*

Soldats, prêtez l'oreille, et que rien ne profane,
Ne souille le respect des autels de Diane.
Priez, et méritez par l'ardeur de vos vœux
D'un fortuné succès des présages heureux.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ACHILLE, *désarmé.*

ACHILLE.

Barbares, commencez par le trépas d'Achille,
Ou je suis à sa vie un indomptable asile :
Mes jours sont de ses jours l'infaillible soutien;
Pour répandre son sang, il faut verser le mien.
Je n'abandonne pas en ce besoin extrême
Avec si peu de cœur la moitié de moi-même.
Vous m'avez honoré du nom de son époux,
Et je veux conserver ce que je tiens de vous.
Mon nom servant de gage à la foi de la Grèce,
Ne sera point garant d'une fausse promesse,
Et tant qu'il sera mien il ne couvrira pas
Vos infidélités ni vos assassinats.
Il est très-résolu, quelque sort qui me suive,
Ou qu'il faut que je meure, ou qu'il faut qu'elle vive :
Si mon sang vous suffit, et s'il suffit aux dieux,
Me voilà sans défense, arrosez-en ces lieux :
Pour le prix d'une fille, et pour le prix de mille,
C'est assez bien payer que de payer d'Achille.
Faites donc; nul de vous n'ose-t-il l'attenter?
Ma mort est entre vous un coup à disputer :

La défaite d'Achille, et d'Achille nu même,
Ne peut être au vainqueur qu'une gloire suprême;
Mon trépas ne sauroit qu'être un exploit fameux,
Et rendre son auteur célèbre à nos neveux.

IPHIGÉNIE.

Que faites-vous, seigneur, et de quel préjudice
Croyez-vous que me soit ce pitoyable office?
Qui doute qu'à ma gloire il ne soit reproché?
Et qui ne jugera que je l'ai recherché?
Et cependant le ciel, qui connoît ma constance,
Sait que je crains la mort moins que votre assistance;
Et que, vous opposant au coup de mon trépas,
Vous me tuez bien plus que ne fera Calchas;
C'est peu que la clarté par lui me soit ravie,
L'honneur que vous m'ôtez m'est bien plus que la vie.
Si vous ne révérez la sainteté des lieux,
Si vous ne respectez les hommes ni les dieux,
Respectez votre honneur, tenez votre parole,
Que jamais sans affront un prince ne viole.
M'avez-vous pas promis de me laisser mourir?
M'enviez-vous l'honneur que j'en dois acquérir?
Est-ce que vous voulez avoir seul l'avantage
D'avoir contre Ilion montré votre courage,
Et que vous ne pouvez voir que d'un œil jaloux
Des lauriers partagés entre une fille et vous?

ACHILLE.

C'est qu'en vain je combats l'amour qui me possède;
Il n'a que votre vie ou ma mort pour remède.
Il est vrai que, tandis que j'ai pu le souffrir,
Je me suis obligé de vous laisser mourir,
Pour ne vous ravir pas l'incomparable gloire

De nous avoir ouvert le champ de la victoire :
Mais depuis que j'ai vu d'un esprit plus remis
Et ce que vous valez et ce que j'ai promis,
En effet j'ai trouvé votre vertu si rare,
Et ce consentement si lâche et si barbare,
Que, sans mourir moi-même et de honte et d'amour,
Je ne saurois souffrir que vous perdiez le jour.
Qui vous plaignoit tantôt maintenant s'intéresse;
Ce n'est plus la pitié, c'est l'amour qui me presse;
Le désordre où je suis prouve assez son excès.
O dieux! vous le voyez; Diane, tu le sais:
Par ta sombre clarté par celle de ton frère,
Et par le triple nom par qui l'on te révère,
D'un regard de pitié favorise mes vœux,
Et révoque un arrêt qui nous tûroit tous deux.

ULYSSE.

Donc une seule fille, entre tant que nous sommes,
Prend le parti des dieux contre celui des hommes,
Et, seule, soutenant leurs honneurs immortels,
Dispute contre nous l'intérêt des autels;
Et nous nous proposons la conquête de Troie!
Et notre vanité en fait déjà sa proie!
O Grèce! peuple lâche entre tous les humains,
Laisse tomber le fer de tes indignes mains,
Ou contre l'insolence et l'orgueil des Pergames
Épargne notre sexe et n'arme que tes femmes,
Puisque, ô sujet de honte et de confusion!
Ce sexe seul est mâle en cette occasion.
Pour ce nouvel amant, on sait que sa coutume
Est de faire l'amour quand la guerre s'allume :
Ma plainte aussi l'excepte et ne l'attaque pas.
Je parle à tout le camp, je parle à Ménélas,

Qui, la langue liée en sa propre querelle,
Pour Diane et pour soi montre si peu de zèle,
Et pour nous que, sommés, il a vus sitôt prêts,
Et sitôt engagés dedans ses intérêts.
Certes, c'est mal venger l'enlèvement d'Hélène
Que de se contenter d'une alarme si vaine,
Et c'est traiter celui qui lui ravit l'honneur
Bien plus de son mignon que de son suborneur.
Il faut bien qu'en effet elle soit soupçonnée
D'avoir eu part au crime et s'être abandonnée,
Puisqu'on paroît si lâche en ce ressentiment,
Et que cette vengeance agit si mollement.
Pour elle notre ardeur a peu de violence,
Puisqu'un seul homme à tous impose le silence,
Et peut rompre un dessein si prêt, si confirmé :
C'est Achille, il est vrai, mais nu, mais désarmé.

ACHILLE.

Tout désarmé qu'il est, Achille sans défense
Vaut pour le moins Ulysse avec son éloquence :
Il en ébranle assez, mais n'en met guère à bas,
Et l'on sait que la langue en vaut mieux que le bras.

ULYSSE.

Où la voix n'a rien pu j'ai payé du courage.
J'ai mis assez de fois l'une et l'autre en usage;
Mais mon style n'est pas d'en faire vanité,
Et chacun vous défère en cette qualité.

ACHILLE.

Il alloit bien paroître en ce tragique ouvrage
Et de votre valeur et de votre courage :
Je n'avois qu'à tarder encore un peu de temps,
Une fille en eût fait l'épreuve à ses dépens.

ULYSSE.

Pour l'intérêt du ciel je témoignois mon zèle,
D'une divinité j'épousois la querelle,
Diane, qui des Grecs est le visible appui :
Mais Achille pour dieux ne reconnoît que lui.

ACHILLE.

Je serois mauvais fils, j'ignorerois ma mère,
Cette divinité que l'Océan révère,
A qui ma nourriture a coûté tant de soins :
Ulysse dans sa race en rencontrera moins.

ULYSSE.

Et princes, et sujets, et tout ce que nous sommes,
Nous sommes fils des dieux, pères communs des hommes ;
Et nous ne différons que par l'ardeur des vœux
Dont nous reconnoissons ce que nous tenons d'eux.

ACHILLE.

Que Diane vous soit ou nuisible ou propice,
Vous ne lui rendrez point ce triste sacrifice.

ULYSSE.

Non pas si de vous seul tout le camp prend la loi.

ACHILLE.

Pour ce regard au moins il la tiendra de moi.

ULYSSE.

Vous ordonnerez trop, pourvu qu'on obéisse.

ACHILLE.

Et je n'en prétends pas exempter même Ulysse.

ULYSSE.

Je ne m'emporte point, j'excuse vos amours.

ACHILLE.

De crainte d'accident, vous excusez toujours.

ULYSSE.

La sainteté du lieu m'impose cette crainte.

ACHILLE.

À votre regard donc toute la terre est sainte.

ULYSSE.

Achille est toujours vain et toujours violent.

ACHILLE.

S'agissant de se battre, Ulysse est toujours lent.

ULYSSE.

Vous ne m'en prîrez point que je n'y satisfasse.

ACHILLE.

Demeurons donc d'accord de l'heure et de la place.

AGAMEMNON.

Hélas! ne formez point de nouveaux différens,
Vous m'en avez dans l'âme excité d'assez grands;
J'en ai contre les dieux, j'en ai contre moi-même;
Je ne me connois pas en ce désordre extrême;
Et parmi ces malheurs vous ne m'épargnez pas?
Il faut que je m'occupe à calmer vos débats?
Achille, sauvez-vous une inutile peine,
Et du ciel irrité n'accroissez point la haine.
Ma fille, tu vivras malgré ce coup mortel,
Ce ne te sera pas un tombeau qu'un autel;
Diane t'appelant n'arrête pour personne,
Et va ravir la mort si l'on ne te la donne.

ACHILLE, *prenant son épée cachée sous des feuilles.*

On me permettra donc de devancer ses pas
Où j'ai bien résolu de ne le souffrir pas:

Qui doit porter le coup prenne cette licence,
De sa témérité voici la récompense;
Voici de quoi me perdre, ou de quoi la sauver;
Et si quelqu'un en doute, il le peut éprouver.

IPHIGÉNIE.

Qu'allez-vous faire, hélas?

ACHILLE.

Montrer si je vous aime.

IPHIGÉNIE.

Que vous m'êtes cruel!

ACHILLE.

Moins que vous à vous-même.

IPHIGÉNIE.

N'empêchez point ma mort.

ACHILLE.

Conservez-moi le jour.

IPHIGÉNIE.

Épargnez mon honneur.

ACHILLE.

Épargnez mon amour:
Par vous qui la causez, et par moi qu'elle presse,
Par ces jeunes soleils, miracles de la Grèce,
Vivez, Iphigénie, ou ne me niez pas
La faveur que je veux d'accompagner vos pas.
Cet amour reconnu vous toucheroit peut-être,
Mais vous le méprisez pour ne le pas connoître,
Et croyez m'imposer une légère loi
M'obligeant à souffrir que vous mouriez sans moi.

IPHIGÉNIE.

Sans trop d'aveuglement et trop d'ingratitude,
Je ne saurois douter de votre inquiétude;
Et si le cœur aussi se voyoit clairement,
Vous ne douteriez pas de mon ressentiment.
Mais quoi, morte autant vaut, et veuve de moi-même,
Que saurois-je accorder à votre amour extrême?
A qui puis-je appeler de cet arrêt fatal?
Et qui ne doit céder où le ciel est rival?
Qui se rend de bonne heure où la défense est vaine
En a plus de mérite et se fait moins de peine.
Après tous vos travaux, tous vos cris, tous vos soins,
Le coup dont je mourrai ne me tûra pas moins.
Pour vous, dont la valeur, telle et si confirmée,
Sert de nerf à ce corps et d'âme à cette armée,
Faites contre vous-même un généreux effort;
Quand vous ne vivriez que pour venger ma mort,
Et me sacrifier les dépouilles de Troie,
Vivez, et laissez-moi vous en tracer la voie;
Laissez-moi du combat porter les premiers coups;
Autrement je croirai que vous êtes jaloux,
Et me voulez priver de la gloire suprême
D'être aux Grecs plus qu'Ulysse et plus qu'Achille même:
D'accorder avec eux et les vents et les eaux,
D'avoir fait de ce port démarrer leurs vaisseaux,
Et d'avoir commencé la plus célèbre guerre
Sous qui jamais le ciel ait vu trembler la terre.
Laissez-moi mériter un renom si fameux:
Pour dernière raison veuillez ce que je veux,
Et prouvez-moi l'amour dont vous me croyez digne
En ne me niant point cette faveur insigne.

C'est le dernier devoir que j'exige de vous;
Et si ce n'est assez, je l'implore à genoux.

ACHILLE.

Eh bien! mourez, barbare, insensible, inhumaine,
Puisque vous craignez tant de soulager ma peine.
De vos soins ce renom est le moins important;
Ma mort est le seul fruit que la vôtre prétend.
Non, vous n'entreprenez cette superbe ville,
Aux dépens de vos jours, que pour tuer Achille,
Et voir de sa vertu triompher vos attraits.
Mourez donc, inhumaine, il vous suivra de près.
Allez, accomplissez tous les vœux de l'armée,
Ne punissez que moi de vous avoir aimée:
Je ne m'oppose plus à ce coup inhumain;
J'ai pour m'en consoler le remède à la main.

CLYTEMNESTRE.

O cruelle à toi-même!

ARDÉLIE.

O constance indomptée!

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi, chétive, hélas! pourquoi t'ai-je enfantée!
Le succès répond mal à l'espoir que j'avois.
Ce trône est-il celui pour qui je t'élevois?

CALCHAS, *à genoux auprès d'Iphigénie.*

Chaste fille du dieu qui lance le tonnerre,
Frais soleil de la nuit, autre âme de la terre,
Diane enfin, reçois l'offrande que tu veux,
Et pour prix de son sang fais succéder nos vœux:
A l'art de nos nochers rends l'onde favorable,
Donne à notre voyage un succès mémorable,

Et fais-nous, triomphans, marcher sur le débris
Des orgueilleuses tours d'Hector et de Pâris.

(Il prend le couteau, et, au moment où il veut porter le coup, il se fait un grand coup de tonnerre. Iphigénie est enlevée au ciel.)

Mais dieux! quelle tempête en un moment émue,
De ces plaines d'azur nous dérobe la vue?
Quel horrible torrent, accompagné d'éclairs,
Trouble avec tant de bruit la région des airs?

AGAMEMNON.

Déesse de la nuit, apaise ta colère;
Si la fille est trop peu, demande encor le père:
Mais, ô rare aventure! ô miracle inouï!
Si d'une illusion mon œil n'est ébloui,
Sans recevoir le coup et sans laisser la vie,
Cette chaste victime à ces lieux est ravie.

CALCHAS.

Quel est cet accident? M'abusez-vous, mes yeux?

MÉNÉLAS.

Qui des deux nous la cache, ou la terre ou les cieux?

ACHILLE.

Quelle est cette aventure à nulle autre pareille?
Et qu'es-tu devenue, adorable merveille?
Mais quelle inopinée et soudaine clarté
De ces épais rameaux perce l'obscurité?

(Le ciel s'ouvre, Diane apparoît dans un nuage; tous les personnages tombent à genoux.)

DIANE.

Généreuse race d'Atrée,
Et vous autres cœurs de lion,
Futurs destructeurs d'Ilion,
Mars de cette basse contrée,

Allez faire admirer vos exploits glorieux,
Et ravir la lumière au ravisseur d'Hélène,
Avecque ma faveur vous détruirez sans peine
La reine des cités et l'ouvrage des dieux.

Je sais le respect de la Grèce;
Son dessein me tient lieu d'effet,
Et j'ai vu d'un œil satisfait
La piété de sa princesse.
Son sang de ma faveur est un trop digne prix,
Et pour faire paroître à quel point je l'estime,
Je la veux pour prêtresse et non pas pour victime,
Et l'ai déjà rendue aux rives de Tauris.

Vous dont la valeur sans égale
Lui prouvoit votre passion,
Cédez avec soumission
Où Diane est votre rivale.
Troie enferme l'objet qui vous doit enflammer;
Mais craignez son amour à l'égal de sa haine :
Car vos jours finiront avecque votre peine,
Si vous ne vous pouvez défendre de l'aimer.

(Diane disparoît, et le ciel se referme.)

ACHILLE.

Quel effet a sur nous la voix d'une déesse!
Ma flamme devient sainte et la profane cesse :
Aux yeux d'Iphigénie elle a laissé le jour;
Cette rare faveur paie assez mon amour.
Le sort disposera du reste de ma vie :
Mais puisque ce malheur ne me l'a point ravie,
L'Achaïe en ce bras conserve un protecteur
Qui vendra chèrement ma mort à son auteur.

CLYTEMNESTRE.

Suis mon dessein, ma fille, accomplis ma promesse,
Qui t'avoit en naissant vouée à la déesse.
Je vis avec plaisir puisque tu ne meurs pas,
Et qu'elle a révoqué l'arrêt de ton trépas.

AGAMEMNON.

J'ai par mon zèle enfin satisfait à l'oracle,
Et de notre voyage il a levé l'obstacle :
Allons contre Ilion signaler notre bras;
Il ne tient plus à moi qu'elle ne soit à bas.
Je ne retarde plus cette illustre victoire;
Faisons-en aux neveux une incroyable histoire;
Puis revenons aux bords de Mycène et d'Argos,
Après un long travail, goûter un long repos.

FIN D'IPHIGÉNIE.

# CLARICE,

OU

# L'AMOUR CONSTANT,

COMÉDIE.

1641.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR CLARICE, OU L'AMOUR CONSTANT.

RAYMOND, père de Léandre, et Horace, père de Clarice, après avoir vécu dans la plus intime liaison, sont séparés par une violente inimitié; mais leurs enfans restent épris d'un amour que les ordres de leurs parens ne peuvent détruire. Horace, par suite de ses différens avec Raymond, avait été forcé de quitter Gênes, sa patrie, pour se réfugier à Florence. Léandre s'embarque pour aller retrouver Clarice; il est pris par des pirates, et il reste six ans en esclavage. Racheté par un ami d'Horace, il est donné à ce vieillard qui lui accorde bientôt toute sa confiance : Léandre vit ainsi dans la même famille que Clarice; mais, ayant

pris le nom d'Hortense, il n'est reconnu du père ni de la fille. Ces événemens se passent tous dans l'avant-scène : la pièce n'est remplie que des persécutions que Clarice éprouve de la part de son père pour se marier, et de la peinture intéressante des sentimens de Léandre, qui n'ose toujours point se découvrir, et que son devoir force même souvent à agir contre les intérêts de son amour. Parmi les prétendans à la main de Clarice, on remarque un capitan fanfaron et un docteur ridicule qui ont pu jeter quelque gaieté dans cette comédie romanesque. Enfin Raymond, en mourant, demande par son testament que Horace donne sa fille à Léandre en signe de réconciliation, et le père de Clarice acquiesce à la volonté de son vieil ami.

Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans notre édition les épîtres dédicatoires dont Rotrou a fait précéder quelques-unes de ses pièces, attendu que ce sont de véritables *épîtres à la Montoron ;* mais celle qu'il adresse au lecteur avant sa comédie de Clarice offre un intérêt littéraire, et nous l'avons conservée.

# AU LECTEUR.

Je ferois tort à l'auteur Italien Sforza d'Oddi, si je dérobois à sa réputation la gloire de cet ouvrage. Je n'en suis que le traducteur, non plus que des pièces de Plaute, que ce docte homme a parfaitement imitées. L'inclination qu'il a eue pour ce grand génie de la comédie m'en a fait avoir pour lui, et j'ai cru que, les originaux de l'un m'ayant toujours si bien réussi, les imitations et les copies de l'autre ne pourroient être trouvées mauvaises. Cette comédie tient du style et de l'air presque de toutes celles de ce fameux ancien; et tu remarqueras que le bon raisonnement de ses personnages sérieux, le ridicule de ses vieillards, et l'extravagance de ses capitans, y sont merveilleusement copiés. Il est impossible de s'égarer sur les pas de cet illustre père du comique: ce qu'il a fait de beau l'est au dernier point, et ce qui ne l'est pas absolument pour lui l'est parfaite-

ment pour nous. Il nous passe de si loin aux endroits même où il se néglige, que nous serions assez riches de ce qu'il jette, et assez parés de ses défauts. Enfin c'est de lui qu'un célèbre auteur a dit que si les muses avoient voulu parler latin, elles auroient parlé comme lui. Si son langage est beau, son invention ne l'est pas moins : deux ou trois de ses pièces sur qui j'ai jeté les yeux, et qui ne doivent rien à celles que j'ai déjà mises en notre langue, feront encore admirer cet incomparable comique sur la scène française, si l'inclination qui me reste pour le théâtre, et la passion que j'ai d'avoir l'honneur de divertir encore le premier esprit de la terre, me peuvent faire trouver, parmi mes occupations nécessaires, le temps de leur version. Je ne te fais ce petit panégyrique de Plaute que pour te dire, cher lecteur, qu'on ne peut faillir en l'imitant; et qu'outre que l'auteur de cette comédie est un des plus rares esprits d'Italie, il a été si passionné admirateur de ce digne homme, que le don que je te fais en français de son ouvrage italien ne te peut être un mauvais présent. Je ne te demande point de part en sa gloire; aussi n'en ai-je point en ses fautes s'il s'y en trouve d'autres

que celles de l'impression, dont encore je ne te puis répondre puisque je demeure à seize lieues de l'imprimerie, et que le soin de te donner mes pièces correctes doit être celui de mes libraires. Adieu.

## ACTEURS.

HORACE, père de Clarice.
CLARICE.
ÉMILIE, confidente de Clarice.
LÉANDRE, amoureux de Clarice, sous le nom d'HORTENSE.
ALEXIS, amant de Lucrèce.
LÉONSE, confident d'Alexis.
ALPHONSE, confident d'Hortense.
LUCRÈCE, amante d'Alexis.
CYNTHIE, confidente de Lucrèce.
ANSELME, ami de Léandre.
HIPPOCRASSE, médecin.
RHINOCÉRONTE, capitan.
LÉONIN, valet de Rhinocéronte.
LE VALET d'Hippocrasse.

# CLARICE,

OU

# L'AMOUR CONSTANT,

COMÉDIE.

---

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE *seul, sous le nom d'*HORTENSE.

ENFIN cessez, mes soins; les portes de l'aurore
Au brillant char du jour ne s'ouvrent pas encore,
La nuit sur tous les yeux presse encor ses pavots.
Pour moi seul, malheureux, il n'est point de repos;
Ma seule passion, qui n'a point de pareilles,
A d'éternelles nuits joint d'éternelles veilles;
Depuis que cet amour possède mes esprits,
Jamais encore au lit le jour ne m'a surpris,
Et depuis du sommeil les agréables charmes
Ont bouché mêmement le passage à mes larmes.

Mais qu'à propos ma peur m'a tiré de mon lit!
Le jour commence à poindre, et la lune pâlit.
Alphonse assurément ne tardera plus guère
A me venir presser du départ qu'il espère.
Mais il n'entreprendra qu'un frivole souci :
La mort seule a pouvoir de me tirer d'ici.

## SCÈNE II.

### ALPHONSE, HORTENSE.

ALPHONSE, *à part.*

Quel caprice est pareil à cette extravagance?
Un homme de moyens et de noble naissance,
Estimé chez les siens, chéri, craint, respecté,
Sous le pouvoir d'autrui ranger sa liberté;
Et, qui plus est encor, sous le pouvoir d'Horace,
Meurtrier de son sang, la haine de sa race,
L'ennemi conjuré de toute sa maison!
Quel sort, pauvre Léandre, a troublé ta raison,
Et qui peut t'obliger à vivre de la sorte?
Il ne m'a pas manqué, le voilà sur sa porte.
(A Hortense.)
Eh bien, notre départ n'est-il pas résolu?

HORTENSE.

Heureux qui, comme toi sur soi-même absolu,
Voulant sans dépendance exécute de même!
Pour moi je ne le puis.

ALPHONSE.

Pourquoi?

HORTENSE.

Pource que j'aime.
Alphonse, au nom d'Amour, ce tyran de mes sens,
Puisqu'il faut t'avouer les ennuis que je sens,
Et puisque tu prends part en ce qui me regarde,
Raconte en peu de mots quel sujet me retarde,
Et m'épargne un peu plus que tu ne fis hier,
Que me traitant de fou, tu ne le peux nier,
Tu t'enfuis et me dis qu'entre Florence et Gênes
Tu prêterois l'oreille au récit de mes peines.

ALPHONSE.

Je craignois de te voir, et non sans fondement,
Plus d'obstination que de raisonnement,
Et pour cette raison je m'en voulois défendre.
Mais parle maintenant, je suis prêt de t'entendre
Et savoir quel sujet empêche ton départ.
Tirons-nous seulement un peu plus à l'écart,
De peur qu'étant ensemble aperçus de ton maître,
Qui, comme il m'a connu, pourroit me reconnoître,
Il n'ait lieu de soupçon touchant notre entretien,
Et que je ne te nuise en te voulant du bien;
Car il sait l'intérêt que je pris en l'affaire
Lorsque contre son fils je secondai ton frère.

HORTENSE.

Il est vrai, ton avis n'est pas hors de propos :
Nous serons mieux ici.

ALPHONSE.

Parle donc, en deux mots.

HORTENSE.

Il te souvient assez d'avoir vu chez Horace
Un parfait abrégé de merveille et de grâce,

Une fille, l'aimant des yeux et des esprits,
A qui sur ses beautés Gênes donnoit le prix,
En un mot, cette aimable et parfaite Clarice
Que toi-même jugeois digne de mon service,
Sans le long différent, et si connu de tous,
Que mon frère et le sien ont semé parmi nous.

ALPHONSE.

Il est vrai que Clarice est rare entre les filles.

HORTENSE.

Mais quoique ce malheur divisât nos familles,
Et de cette discorde allumât nos tisons,
Un seul mur toutefois séparoit nos maisons.

ALPHONSE.

Je m'en souviens. Après?

HORTENSE.

Tu sais qu'un beau visage
Est à de jeunes cœurs un mauvais voisinage,
Que l'archer étant proche adresse mieux ses traits,
Et qu'il est dangereux d'être assailli de près :
Je vis donc tant de fois ce jeune astre paroître
Sur sa porte, en la rue, au temple, à sa fenêtre,
Qu'il n'est pas malaisé de te persuader
Le mal qu'il m'arriva de le trop regarder.
Dire : Je l'adorai, c'est un terme ordinaire
Qui sent trop sa tiédeur et son amour vulgaire :
Je perdis tout repos, je devins tout de feu,
Je languis, je mourus, c'est dire encor trop peu.

ALPHONSE.

C'est le style ordinaire, et, pour peu que l'on aime,
On souffre, on brûle, on meurt : tous en disent de même.

HORTENSE.

De fortune, ma chambre et son appartement
Se trouvoient séparés par un mur seulement,
Et qui, par le défaut de certaine jointure,
A mon ardent désir offrit une ouverture :
Là, trouvèrent passage et mes yeux et ma voix,
Comme on dit que Pyrame en usoit autrefois :
Mon cœur lui fut offert par cet heureux passage;
Le sien avecque vœux accepta mon servage,
Et mon amour, au sein de ce jeune soleil,
Se vit un frère et d'âge et de force pareil.
Mais songeant au succès des amours de Pyrame,
Quoiqu'en même besoin pressé de même flamme,
Nous n'en suivîmes pas la résolution,
Et tînmes mieux la bride à notre passion.
Nous crûmes que le temps finiroit nos misères
Avecque les discords émus entre nos pères,
Et tous deux, aspirant après cet heureux jour,
Demeurâmes unis d'un immortel amour.
Nos pères cependant n'en usoient pas de même :
Autant que notre amour leur haine étoit extrême;
Et cette haine entre eux avoit mû des procès
Dont Horace eut sujet de craindre le succès;
De sorte qu'une nuit, suivi de sa famille,
Il m'ôta l'espérance et l'âme avec sa fille,
Avec tant de surprise et si secrètement
Que je n'en pus avoir un adieu seulement.
Juge si ma douleur passa toute créance.
Le bruit courut enfin qu'ils tiroient vers Florence,
Où bientôt après eux tirèrent mes soupirs,
Où bientôt après eux volèrent mes désirs

ALPHONSE.

Tu tins soigneusement cette flamme couverte,
Et tu sus bien cacher le regret de sa perte :
Tu disparus enfin; mais le bruit n'étoit pas
Que devers ce pays s'adressassent tes pas,
Et l'on parloit d'Espagne et non pas de Florence.

HORTENSE.

L'amour m'avoit appris la leçon du silence,
Et contraignit si bien toutes mes actions
Que je le tins caché malgré cent espions.
Enfin, sollicité de ce plaisant martyre,
Je fais dessein d'aller où mon aimant m'attire,
Et par un faux écrit que je laissai chez nous,
Qui fut cru de mon père et vous abusa tous,
Je feignis de partir pour, dans la cour d'Espagne,
Éprouver quel malheur ou quel heur m'accompagne;
Mais trouvant au contraire un navire étranger,
Chargé pour tendre à Pise et prêt à naviger,
Je prends l'occasion, et pars en espérance
De prendre port à Pise et me rendre à Florence.

ALPHONSE.

Où tu perds sans espoir le plus beau de tes jours;
Car depuis le soleil a fait sept fois son tour.
O malheureux Léandre! eh! quelle est ta fortune?

HORTENSE.

Arrête : ne voici que la sixième lune
Que Florence me compte entre ses habitans.

ALPHONSE.

Mais depuis ton départ il s'est passé sept ans.

HORTENSE.

Il est vrai, mais la nuit que je partis de Gênes
Notre vaisseau fut pris, et je fus mis aux chaînes.

ALPHONSE.

O dieux! que me dis-tu? mais sitôt et comment?

HORTENSE.

La nuit, la même nuit de notre embarquement,
Nous fûmes rencontrés d'un vaisseau de corsaires,
De ces côtes de mer écumeurs ordinaires,
Et depuis j'ai passé six ans entre leurs mains
Et nourri mon amour parmi ces inhumains.

ALPHONSE.

Que ne fis-tu savoir ton servage à ton père,
Qui par un prompt rachat t'eût tiré de misère?

HORTENSE.

Il l'eût fait, je le crois; mais je craignis qu'après,
Me faisant observer et veiller de plus près,
Il m'ôtât les moyens de revoir ma Clarice.

ALPHONSE.

Et comment donc le ciel te fut-il si propice
Que de te retirer des mains de ces voleurs?

HORTENSE.

Voici par quel moyen il changea mes malheurs.
Un jeune courtisan, des favoris du prince,
Et des plus renommés dedans cette province,
Passant au port d'Hercule, et m'ayant par hasard
Vu dans un des vaisseaux soupirer à l'écart,
Par un secret instinct touché de mes misères,
M'acheta cent ducats du maître des corsaires,
Et quelque temps après me rendit en ces lieux.

ALPHONSE.

Il sait donc ton amour?

HORTENSE.

M'en préservent les dieux!
Bien moins, je l'assurai de n'avoir connoissance
De qui ni de quel lieu je tenois ma naissance,
Et que, par quelque serf soustrait à mes parens,
J'avois été vendu dès mes plus jeunes ans.
Mais je lui dois encore une seconde grâce,
Car c'est par son moyen que je sers chez Horace,
Et que j'ai le bonheur d'admirer quand je veux
Le sujet de mes maux et l'objet de mes vœux.
Ce généreux ami se trouva par fortune
(Vois que l'occasion me fut lors opportune,
Et comme de mes maux les dieux prirent pitié)
Avoir avec Horace une étroite amitié;
Et voyant par hasard ce vieillard faire enquête
De quelque homme d'esprit, et de naissance honnête,
Sur qui, dans sa débile et penchante saison,
Il se pût décharger des soins de sa maison,
M'en conjura d'abord avec autant d'instance
Que s'il eût dû prévoir beaucoup de résistance,
Et que s'il m'eût pressé pour son propre intérêt.
Tu ne dois pas douter s'il m'y trouva tout prêt,
Vu que par son rapport il fit qu'Horace même
Me vint solliciter de ce bonheur extrême.
J'acceptai ce servage, où j'ai depuis six mois
Eu libre avec Clarice et la vue et la voix,
Où j'espère obtenir, par l'accord de nos pères,
En la fin de mes vœux celle de mes misères.

ALPHONSE.

Que te dit-elle encor? t'a-t-elle reconnu?

HORTENSE.

Non, car mon nom changé, le poil qui m'est venu,
Et les travaux soufferts pendant ce long servage,
N'ont presque rien laissé de mon premier visage.
Toi-même sais qu'hier, rencontré sur mes pas,
Tu voulois passer outre et ne me connus pas.

ALPHONSE.

Et son père?

HORTENSE.

Encor moins.

ALPHONSE.

Et l'on t'appelle?

HORTENSE.

Hortense.

ALPHONSE.

O Léandre! oh! quel tort tu fais à ta naissance!
Que le honteux état de ta condition
Te fasse avoir de toi quelque compassion,
Ou, si tu n'es sensible à ta propre misère,
Prends contre ton amour l'intérêt de ton frère;
Consulte un peu ton sang, prends-en les différens,
Et ne fais rien pour toi, mais fais pour tes parens.

HORTENSE.

Toi-même épargne-toi cette inutile peine;
En choquant mon amour tu gagnerois ma haine.
Je sais qu'en me nuisant tu penses m'obliger,
Et, me tirant d'ici, me tirer du danger :
Mais, bien loin de me rendre un salutaire office,
Sache que je mourrois séparé de Clarice,
Et qu'outre mon trépas et son éloignement

A peine ma douleur laisseroit un moment.
Mais si ton amitié me veut prouver son zèle,
Tu n'en peux souhaiter d'occasion plus belle:
Entre nos deux maisons mets la paix que j'attends,
Calmes-en les discords, fais l'ouvrage du temps.
Alphonse, au nom des dieux dont l'honneur t'en convie,
Au nom de deux amans qui te devront la vie,
Ne nous refuse pas ton aide en ce besoin.

ALPHONSE.

Et si je n'obtiens rien?

HORTENSE.

Hasarde au moins ton soin;
Et si, pour mon malheur, tes poursuites sont vaines,
Mande-le-moi, n'importe, et je retourne à Gênes.

ALPHONSE.

Me le dis-tu sans feinte?

HORTENSE.

Oui, pourvu que, discret,
Envers mon père au moins tu me tiennes secret.

ALPHONSE.

Tu me dois mieux connoître, et ce discours m'offense.
Au reste, si d'abord j'ai dit ce que je pense,
Comme un sincère ami qui ne te cèle rien,
J'ai cru le devoir faire et l'ai fait pour ton bien.
Mais puisqu'à mon avis ton sens est si contraire,
Cette même amitié m'oblige à te complaire,
Et, selon ton dessein, te laisser en ce lieu.
Cependant le jour croît; séparons-nous, adieu:
Et surtout souviens-toi de vivre ici d'adresse,
Et contre ton amour croire un peu ta sagesse.

HORTENSE.

Et toi, fais de ta part ce que tu me promets.

ALPHONSE.

Le succès, si je puis, passera tes souhaits.

(Il sort.)

HORTENSE *seul.*

Le jour croît, hâtons-nous; allons chez Hippocrasse.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

### ALEXIS, LÉONSE.

ALEXIS.

Le voilà : cours, Léonse; appelle-le, de grâce.
Je m'y puis confier, et je le connois bien.

LÉONSE.

Vous vous pouvez tromper; ne précipitez rien.
Ce n'est plus un secret qu'un secret qu'on déclare,
Mais un regret qu'au cœur notre bouche prépare;
Et, si l'on s'est fait tort de l'avoir déclaré,
Le tort ne peut jamais en être réparé.

ALEXIS.

Il est vrai; mais...

LÉONSE.

Quoi mais?

ALEXIS.

Ne sais-tu pas encore
La faveur qu'il me doit, à quel point il m'honore,
Que l'heur de me servir est son plus cher souci?

LÉONSE.

Peut-être.

ALEXIS.

Il est trop vrai : tu dois savoir aussi
Que je n'ai souhaité qu'il entrât chez Horace
Que pour y voir Clarice et m'obtenir sa grâce;
Et quand, s'il t'en souvient, je t'en ouvris mon sein,
Tu ne pus t'empêcher d'approuver mon dessein.
Voyant donc aujourd'hui l'occasion si belle,
Et pouvant, comme il peut, me servir auprès d'elle,
A quoi bon différer l'espoir que j'en attends
Et ne lui parler pas?

LÉONSE.

Parce qu'il n'est pas temps.
Si vous n'avancez rien, et qu'un an de service
Ne vous ait pas acquis un regard de Clarice,
Si depuis si long-temps vos vœux ont été vains,
Dessus quel fondement bâtissent vos desseins?
Vous savez que chacun tend à se satisfaire,
Qu'ainsi qu'elle vous plaît un autre peut lui plaire,
Et ce n'est pas toujours un bon raisonnement
De devoir être aimé parce qu'on est amant.
Vous pourriez l'emporter du côté du mérite :
Mais ce n'est pas toujours par où l'amour s'excite :
Tout dépend du caprice, et souvent en effet
La meilleure fortune arrive au plus mal fait,
L'avarice a gagné jusques au cœur des filles;
Elles ne pèsent rang, noblesse ni familles;
Les mains, et non les yeux, aujourd'hui font les choix;
Si l'or pèse, il suffit; tout le reste est de poids.
Mais, outre ces raisons, vous trahissez Lucrèce,
Que l'on sait qui vous aime avec tant de tendresse.

Quand Clarice saura cette infidélité,
Comment prétendez-vous en être bien traité?
Et sans être au hasard d'une pareille injure,
Comment se fira-t-elle en la foi d'un parjure?

ALEXIS.

Par la gloire qu'elle a d'en être la raison :
Ses yeux plus que mon cœur font cette trahison.
Mais ne t'ai-je pas dit que ce discours m'offense?

LÉONSE.

Eh bien, n'en parlons plus. Parlons, parlons d'Hortense.
Vous lui voulez ouvrir le fond de votre sein;
Et si pour cet objet lui-même avoit dessein?

ALEXIS.

Pour Clarice! O bon dieux! quelle est ta rêverie?
Un valet, un esclave?

LÉONSE.

Attendez, je vous prie :
Un esclave, il est vrai; mais ne voyez-vous pas
Combien il est adroit, combien il a d'appas,
Et quelle place il tient dans l'esprit de son maître?
Si donc il arrivoit, comme enfin il peut être,
Qu'étant porté pour lui de tant d'affection,
Il voulût l'honorer de sa succession,
Et, pour se délivrer des soins de sa famille,
Le choisir pour son gendre et lui donner sa fille?

ALEXIS.

O fou! je concevrois ce frivole souci?

LÉONSE.

Mais il peut être enfin.

ALEXIS.

Le ciel peut choir aussi

LÉONSE.

L'affaire, croyez-moi, n'est pas si difficile
Qu'à mon gré cet avis vous doive être inutile.
Ce discours vous déplaît, mais j'y suis obligé :
Craignez le repentir d'un avis négligé.
(Il sort.)

ALEXIS *seul.*

Rien ne peut succéder sans tenter la fortune.
Mais que vois-je? Évitons cette femme importune.
(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### LUCRÈCE, CYNTHIE.

LUCRÈCE.

Tu vois que cet ingrat se dérobe à mes yeux
Comme si je portois un air contagieux.
Vois quel est le malheur d'aimer qui nous méprise,
Et sous d'ingrates lois ranger notre franchise.

CYNTHIE.

Laissez là ce perfide. Est-il si malaisé
De changer en mépris un amour méprisé?
Chassez de votre cœur ces inutiles flammes;
Servez-vous pour un bien d'un des défauts des femmes,
A qui, si par le mien je connois leurs esprits,
Il est si malaisé de souffrir le mépris.
L'honneur vous y convie, et tout noble courage
Ne peut ingratement supporter le servage.
Il n'est point de malheur, il n'est point de trépas
Pire que de servir et de n'agréer pas.

LUCRÈCE.

Il seroit bien aisé de sortir de misère
Si l'on exécutoit comme l'on délibère :
J'ai pris assez de fois l'avis de ma raison,
Et bâti des desseins contre sa trahison ;
Mais un instant après renverse l'édifice,
Et, comme l'on a dit de la femme d'Ulysse,
Non pour tromper autrui, mais pour me décevoir,
Je défais le matin ce que j'ai fait le soir.
Après que j'ai le jour de ma triste pensée,
Par d'extrêmes efforts, son image effacée,
Le sommeil me surprend, et ce peintre savant
Me le repeint la nuit plus parfait que devant,
Ma blessure se rouvre et devient plus profonde,
Et le même soleil qui, se cachant dans l'onde,
Le soir d'auparavant m'avoit vu sans amour,
Me retrouve amoureuse en ramenant le jour.

CYNTHIE.

L'amour vous fait jouer un mauvais personnage :
Avec si peu d'espoir j'aurois plus de courage ;
J'éteindrois ce brasier, fût-il plus violent,
Et me garderois bien d'en faire un insolent.
Ces résolutions ne sont pas sans exemple.
Mais insensiblement nous arrivons au temple :
Venez-y renoncer à la foi d'Alexis,
Et sacrifiez-y vos soins et vos soucis.
Dieux ! voici le sujet d'une seconde peine :
Tout concourt à vous nuire, et l'amour et la haine ;
Vous tombez d'un ingrat en un persécuteur.
L'incomparable amant ! le joli serviteur !

## SCÈNE V.

LES MÊMES; HIPPOCRASSE.

HIPPOCRASSE.

Voici l'aimable objet de mes douces pensées.
Mes prières, ô ciel, sont trop récompensées.
Beaux yeux, vivans soleils, claires sources du jour,
Beaux remèdes des cœurs blessés des traits d'amour,
Beauté, si votre grâce à mes désirs incline,
D'un fameux médecin fameuse médecine,
Maîtresse des docteurs, quand ordonnerez-vous
Un utile remède au mal qui me dévore?

LUCRÈCE.

Si vous voulez guérir, prenez de l'ellébore :
C'est, à ce que l'on dit, le remède des fous.

HIPPOCRASSE.

C'est avoir l'esprit bon, et mériter la gloire
D'un jugement bien sain, que de vous estimer.

LUCRÈCE.

Vous témoignez encor beaucoup plus de mémoire :
Il vous souvient de loin s'il vous souvient d'aimer.

HIPPOCRASSE.

Je porte un jeune cœur dessous un vieux visage :
Tout enfant qu'est l'Amour, il est plus vieux que nous.

LUCRÈCE.

Allez donc caresser des enfans de votre âge;
Pour moi je ne veux point d'un enfant comme vous.

HIPPOCRASSE.

Ingrate, pour le moins ma douleur vous convie
De me donner la mort ou de me secourir.

LUCRÈCE.

Vous passez de si loin le terme de la vie,
Que vous ne sauriez plus ni vivre ni mourir.

HIPPOCRASSE.

Quelque soin vous traverse, et je vous importune.
Que m'ordonnerez-vous au sortir de ce lieu?

LUCRÈCE.

D'aller chercher ailleurs votre bonne fortune,
De me laisser en paix et de me dire adieu.

HIPPOCRASSE.

Adieu donc, inhumaine; adieu, cœur insensible;
Apprenez qu'à mon art tout remède est possible,
Qu'aucune guérison n'excède mes efforts,
Et que je guéris l'âme aussi-bien que le corps.
Assez, depuis trois ans qu'un sort opiniâtre
De ces sorciers appas me retient idolâtre,
Je dusse avoir connu, comme enfin je connoi
Le peu de volonté que vous avez pour moi.
Je sais bien que de perdre un homme de mon âge,
A votre sentiment, ce n'est pas grand dommage:
Mais à vous bien priser je trouverois enfin
Que vous gagner aussi ce n'est pas grand butin.
Faites donc de quelque autre un choix plus équitable;
Quelque jeune éventé vous sera plus sortable.
Je ne suis pas en peine où tourneront mes vœux:
Une qui vous vaut bien est mienne si je veux.
Si je ne parois beau sous cette peau ridée,

J'ai pour me rajeunir de l'herbe de Médée;
J'ai de l'âge, il est vrai, mais j'ai du bien aussi,
Et cette herbe guérit de beaucoup de souci.

( Il sort. )

CYNTHIE.

Le plaisant amoureux! l'entretien délectable!
Où nous vient-il ici parler des morts à table?
A lui faire l'amour! à lui pousser des vœux,
Ayant comme il a fait neigé sur ses cheveux!

LUCRÈCE.

Le ciel, pour mon malheur, veut qu'il me persécute
Aussi cruellement que l'autre me rebute.

CYNTHIE.

Encor faut-il tâcher de vaincre vos soucis.
Imitez pour un temps les dédains d'Alexis:
Si vous le rencontrez en l'église, en la rue,
Comme le méprisant, détournez-en la vue,
Et faites la railleuse avec un ris fardé.
Que sait-on? ce moyen m'a parfois succédé.
Ce n'est pas que l'amour m'ait jamais tourmentée;
Jusqu'ici, grâce à Dieu, je m'en suis exemptée;
On sait de quelle sorte on m'a vu gouverner;
Mais parfois sans en prendre ou se plaît d'en donner;
Surtout à ces galans qui se piquent de gloire,
Je prends un grand plaisir à leur en faire accroire;
Parfois je les attrape avecque les doux yeux,
Mais parfois les dédains me réussissent mieux:
Trop d'amour les rebute, et la froideur les pique.
Je vous dis mon avis comme je le pratique;
Vous devriez l'éprouver, l'essai n'en coûte rien.

LUCRÈCE.

Il faut voir si le ciel t'inspire pour mon bien.

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES; LÉONIN.

LÉONIN, *à Lucrèce.*

Agréables tyrans des libertés humaines,
Beaux yeux, beaux assassins des cœurs des capitaines.....

CYNTHIE.

O dieux! que d'amoureux!

LÉONIN.

Vous dont les traits dardés
Sur les trônes d'amour..... Je m'embrouille, attendez.
Les trônes dont l'amour excite la puissance.....
(Il se gratte la tête.)
Que maudit soit le maître avec son éloquence!
Je ne m'attendois pas de m'en acquitter mieux.
C'est mon maître, en un mot, qui m'envoie en ces lieux:
Sa lettre mieux que moi vous dira sa pensée.
(Il cherche long-temps la lettre dans sa poche.)
Je ne sais maintenant où je l'aurai laissée.

CYNTHIE.

L'aimable ambassadeur!

LÉONIN.

Je l'avois mise ici.

LUCRÈCE.

N'importe, n'en sois point davantage en souci;
Tu l'auras égarée avecque ta mémoire.

LÉONIN *ayant retrouvé la lettre, en lit la suscription.*

« A l'objet des objets la merveille et la gloire. »
(Lucrèce déchire la lettre.)
Justement la voilà. Mais, dieux! que faites-vous?

LUCRÈCE.

Dis-lui que c'est ainsi que je réponds aux fous.
(Elle sort.)

LÉONIN.

Quoi! c'est de la façon, femme indiscrète et vaine,
Que vous reconnoissez l'amour d'un capitaine?
Cruelle, ignorez-vous combien ce second Mars
A peuplé les enfers d'un seul de ses regards?
Mais la sourde qu'elle est s'enfuit sans repartie;
Elle est morte, autant vaut. Et vous, belle Cynthie,
Ne me ferez-vous point un traitement plus doux?

CYNTHIE.

Non, je souffre autant qu'elle en l'entretien des fous.
(Elle sort.)

LÉONIN *seul.*

Je reçois cet affront, lâche, et je délibère!
Justes ressentimens, appelez ma colère.
Dépit, courage, honneur, que ne m'animez-vous?
Leur faut-il pardonner par faute de courroux?
En plein jour, à ma face, au milieu de la rue,
Mon honneur affronté, mon estime perdue!
Et puis je suis ce brave et ce mauvais garçon;
Je suis vaillant pourtant, mais c'est à ma façon;
J'entends avec plaisir parler des faits de guerre,
D'avoir tué, brisé, saccagé, mis par terre,
Causé des cris, des bruits et des confusions;

Mais je ne m'aime pas dans ces occasions;
Le sang choque ma vue, et le bruit m'incommode;
Et chacun, en un mot, est vaillant à sa mode:
L'un pour bien entreprendre et bien exécuter,
Moi pour bien admirer et pour bien écouter.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### HIPPOCRASSE, LE VALET.

HIPPOCRASSE.

Moi, l'orgueilleuse, moi! me traiter d'insensé!

LE VALET.

Sans doute il vous déplaît qu'on vous ait caressé.
Savez-vous que ces noms d'ignorans, fous, infâmes,
Sont parfois aux amans des faveurs de leurs dames?
Elle veut éprouver par cette liberté
Votre soumission et son autorité.

HIPPOCRASSE.

A d'autres ces faveurs : je hais cette caresse,
Et fût-elle cent fois cette même Lucrèce
Qui rendit la franchise à l'empire latin,
Et lava de son sang l'honneur de Collatin,
Par ce que nous devons au respect d'Hippocrate,
Après un tel affront j'oublîrois cette ingrate,
Comme j'accomplirai le dessein que j'en fais.
Parabaste, il suffit, ne m'en parlez jamais;

Cette froideur lui vient de ne me pas connoître.
Mais que t'a dit Hortense, et que me veut son maître?

LE VALET.

Il m'est venu parler, mais il ne m'a rien dit.

HIPPOCRASSE.

Comment rien, ignorant? O dieux! l'étrange esprit!

LE VALET.

Comme il vouloit parler la pluie est survenue,
Et moi, me retirant, l'ai laissé dans la rue.
Mais ne m'enquérez plus : son maître que voici
Vous dira le sujet qui l'amenoit ici.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; HORACE.

HORACE, *à part.*

Oui-da, religieuse; une si sainte envie,
Si je te connois bien, ne te vint de ta vie,
Et la dévotion qu'on apprend au miroir
Est moins de s'enfermer que de se faire voir.
Hortense tarde trop, cette longueur me lasse;
Rendons-nous sur les lieux, et voyons Hippocrasse
Pour terminer l'affaire ou la rompre en deux mots;
Car cette diligence importe à mon repos.
(A Hippocrasse.)
Dieux! comme je vous trouve au point que je désire!
Je vous allois chercher.

HIPPOCRASSE.

Que me voulez-vous dire?

HORACE.

Un mot qui vous importe et qui vous sera doux,
Mais quand nous serons seuls.

HIPPOCRASSE, *au valet.*

Rentre donc, laisse-nous,
Et me fais au retour trouver ma chambre faite,
Tout le meuble dressé, toute la maison nette,
Les escaliers frottés, les greniers balayés,
Mes livres en état, mes habits nettoyés;
Décrotte bien ma housse, étrille bien la mule;
Mets le dîner au feu, garde que rien ne brûle;
Prépare la farine, et mets le pain au four;
Puis déjeune, et que tout soit prêt à mon retour.
Va, l'exercice est sain, il n'est chose meilleure.

LE VALET.

Et quand reviendrez-vous?

HIPPOCRASSE.

J'entre dans un quart d'heure.

LE VALET.

Et dans si peu de temps puis-je en venir à bout?

HIPPOCRASSE.

Oui, tout homme de cœur est capable de tout,
Tel que fut un César qui faisoit tout sans peine.
Sais-tu ce que l'on dit de ce grand capitaine
Qui fit mordre la terre à tant de légions,
Qui mit le joug romain sur tant de régions,
Et qui porta sa gloire à son degré suprême?
« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Fais de même.

LE VALET.

Eh bien, laissez-moi faire, allez; César ou rien,
Mais plutôt le dernier.

HORACE.

L'agréable entretien!

HIPPOCRASSE.

Fais ton possible enfin.

LE VALET.

César ou rien, vous dis-je.

(Il sort.)

HORACE.

Oh! seigneur Hippocrasse, et quel est ce prodige?
Quoi! jusqu'à vos valets sont des demi-docteurs?

HIPPOCRASSE.

Le savoir réfléchit du maître aux serviteurs,
Et de même en advient à qui fait habitude
Et fréquente pratique avec des gens d'étude.
Ma réputation n'est pas sans fondement;
Je converse et j'instruis si fructueusement,
Avecque tant d'esprit, de douceur et de grâce,
Qu'un ignorant, un âne, un sot, seigneur Horace,
Me voyant quinze jours sauroit tout le latin,
Et deviendroit grand homme et fameux médecin.

HORACE.

Or sus, touchons l'affaire et parlons de Clarice.
Ne désirez-vous pas que l'hymen s'accomplisse?
Voulez-vous, toujours tiède et toujours incertain,
Me remettre sans fin du jour au lendemain?

HIPPOCRASSE.

J'ai lu dans Aristote, au troisième de l'âme,
Que c'est un grand discours que le choix d'une femme,
Qu'il faut en cet endroit peser bien nos transports,
Et que l'homme étant l'âme et la femme le corps,

Et l'union des deux devant être éternelle,
On doit bien avoir peur de se dégoûter d'elle.
Je sais que je craindrois ce qui n'adviendra pas,
Et qu'en effet Clarice a trop de doux appas;
Puis, n'ayant jamais eu de dégoût pour le père,
La fille assurément ne me sauroit déplaire:
On dit vulgairement que tel père, tel fils,
Au genre masculin sous qui l'autre est compris;
Mais ce que j'en ai dit est pour faire paroître
Que je ne puis faillir manque de le connoître.

HORACE.

C'est bien fait; mais enfin c'est trop délibérer :
L'ardeur d'un amoureux se perd à différer,
Et surtout à notre âge, où chaque heure qui passe
Nous ôte quelque flamme et donne quelque glace.

HIPPOCRASSE, *à part.*

Inutiles transports, mouvemens insensés,
Devoirs mal reconnus, vœux mal récompensés,
Qui m'attirez encor du côté de Lucrèce,
Arrêtez, il est temps que son empire cesse.
(A Horace.)
Oui, Clarice me plaît, je l'aime, je la veux;
C'est le temple vivant où s'adressent mes vœux :
Je consens d'accomplir cet heureux mariage.
Que désirez-vous plus?

HORACE.

Je voudrois davantage.

HIPPOCRASSE.

Eh quoi?

HORACE.

Que cet hymen fût déjà consommé.

HIPPOCRASSE.

Oh! de quelle furie êtes-vous animé?
Vous me donneriez lieu de soupçonner Clarice.

HORACE.

Qui ne sait point tromper agit sans artifice.
Pour ma fille, elle est sage, et l'on la connoît bien:
Mais on saura l'affaire et nous ne ferons rien.

HIPPOCRASSE.

De qui la saura-t-on? mais, je veux qu'on la sache
(Comme malaisément un tel secret se cache),
Qui seroit si hardi que d'aller sur mes pas,
Et si présomptueux qu'il crût n'en mourir pas?
Ah! si j'en savois un! Pour Dieu, seigneur Horace,
En l'humeur où je suis, retirez-vous, de grâce,
Qu'une aveugle fureur ne m'emporte aujourd'hui,
Et que je ne vous tue en vous prenant pour lui.

HORACE.

Tout beau; je ne dis pas qu'on voulût entreprendre
Dessus une alliance où l'on vous vît prétendre.
Par forme de discours je vous parlois ainsi.

HIPPOCRASSE.

Par forme de discours je fais le brave aussi.

HORACE.

Il reste de conclure et l'heure et la journée
Que nous accomplirons cet heureux hyménée.

HIPPOCRASSE.

Eh bien, ne prenons loi que de votre vouloir.
Quand l'accomplirons-nous?

HORACE.

S'il se peut dès ce soir.

HIPPOCRASSE.

Dès ce soir?

HORACE.

Oui, ce soir, et sans plus de remise.

HIPPOCRASSE.

Ce soir donc, je le veux, la parole en est prise.

HORACE.

Lui mettrez-vous la bague, et contracterons-nous?

HIPPOCRASSE.

Nous accomplirons tout.

HORACE.

Me le promettez-vous?

HIPPOCRASSE.

Je vous promets bien plus s'il est en ma puissance.

HORACE.

Quoi?

HIPPOCRASSE.

De lui faire un fils docteur dès sa naissance,
Pour marque du savoir dont le père est doué.
Que reste-t-il encor?

HORACE.

Rien, le ciel en soit loué,
Et prenne toujours part en ce qui vous concerne.
Au reste, allez un peu vous mettre à la moderne;
Mettez bas pour ce soir ces habits de docteur,
Essayez de parler plus courtisan qu'auteur,
Passez par le rasoir le poil de ce visage,
Laissez à la maison ce témoin de votre âge,
Ajustez ces cheveux, ornez-vous, parez-vous,
Et souvenez-vous d'être et bel et bon époux.

HIPPOCRASSE.

Et vous, souvenez-vous, en me voyant paroître,
De ne vous tromper pas et de me reconnoître;
L'art me va redonner les fleurs de mon printemps,
Je m'en vais me remettre à l'âge de vingt ans;
Enfin, pour faire foi de mon amour extrême,
Je veux aux yeux de tous passer pour l'Amour même.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

### HORACE, HORTENSE.

HORACE.

Je t'ai bien attendu; tu m'as mis en souci,
Et par cette longueur tu m'as fait rendre ici.

HORTENSE.

Je viens de chez Célin.

HORACE.

Eh bien?

HORTENSE.

Il est en ville.

HORACE.

N'importe, son avis me seroit inutile,
Et, sans prendre autrement conseil de mes amis,
J'ai terminé l'affaire.

HORTENSE.

Eh quoi, s'il m'est permis?

HORACE.

Quoique ta bonne foi me soit assez connue,
Que je connoisse assez quelle est ta retenue,

Et que pour te céler aucun de mes secrets
Tu prennes trop de part dedans mes interêts,
Toutefois, sachant bien qu'en fait de mariage,
Qui prend le moins d'avis est toujours le plus sage,
Je n'en ai point cherché, ni pas même le tien:
J'ai voulu qu'une fois un secret fût tout mien.

HORTENSE.

Qu'est-ce? Amour, aide-moi.

HORACE.

Maintenant que l'affaire
Est au point que je veux, je ne m'en dois plus taire;
Non pour en prendre avis, car il seroit trop tard,
Mais pour m'en réjouir et pour t'en faire part.
Sache donc que les soins que je dois à ma fille
Me font ce soir d'un gendre augmenter ma famille,
Et que depuis long-temps me parlant si souvent,
Et ce matin encor, d'entrer dans un couvent,
Caprice qui lui naît de quelque fantaisie,
J'ai voulu couper court à cette frénésie,
Et, pour lui voir l'esprit entièrement guéri,
Sans attendre plus tard lui donner un mari.

HORTENSE.

Est-ce pourquoi tantôt vous mandiez Hippocrasse?

HORACE.

Oui; n'est-il pas savant, riche et d'honnête race?
Il est d'âge, il est vrai; mais encor frais et sain,
Et m'en a dès long-temps témoigné le dessein.
Qu'est-ce? tu ne dis mot; qu'as-tu, mon cher Hortense?
Ne trouves-tu pas lieu d'aimer cette alliance?

HORTENSE.

Non, sans doute.

HORACE.

Et pourquoi?

HORTENSE.

Parce qu'il a deux maux.

HORACE.

Quels?

HORTENSE.

Qu'il est vieux et fou, deux insignes défauts:
Et vous avez pour elle un naturel trop tendre
Pour mesurer au bien le mérite d'un gendre.

HORACE.

Le bien, de la façon qu'on en use aujourd'hui,
Couvre bien des défauts; on n'en veut plus qu'à lui;
Il nous fait après lui courir la terre et l'onde;
C'est l'aimant et l'amour des cœurs de tout le monde:
On n'en a jamais trop, il vient toujours trop tard:
On rit de la vertu, l'honneur fait bande à part.

HORTENSE.

Prenant un gendre jeune et d'illustre famille,
Vous pouviez satisfaire et vous et votre fille.
Vous n'aviez qu'à laisser ce choix à ses beautés,
Trop de riches partis se fussent présentés:
Même s'il vous souvient de cette vieille haine
Que vous-même avouez vous causer tant de peine,
Pour ôter aux Sardins ce reste de courroux
Que la mort de leur fils entretient contre vous,
Et rendre le repos à votre conscience,
Deviez-vous pas chez eux chercher cette alliance,
Et d'ennemis mortels devenir bons amis,
Leur rendant une fille à la place d'un fils?

HORACE.

L'affaire est en effet un peu précipitée;
Mais je n'y pense plus, puisqu'elle est arrêtée.

HORTENSE, *à part.*

Ma mort l'est donc aussi.

HORACE.

Commence à t'occuper;
Va de ce pas mettre ordre aux apprêts du souper,
Et prier Alexis et Célin de la fête :
J'aurai soin cependant que Clarice s'apprête
Et se tienne en état d'agréer cet accord.

(Il sort.)

HORTENSE *seul.*

Va, fais-moi contre moi l'instrument de mon sort,
Et dans ma propre main mets la fatale épée
Par qui doit de mes jours la trame être coupée.
Ah! cruelle fortune, il n'étoit plus besoin
De conserver ma vie avecque tant de soin,
De me sauver des vents à nos vaisseaux contraires,
De me faire échapper de la main des corsaires,
De me faire trouver le secours d'Alexis,
Et presque en ce secours la fin de mes soucis,
Puisqu'il m'avoit rendu si près de ma maîtresse
Pour me l'ôter après et m'être si traîtresse.
Mourons donc, et faisons notre naufrage au port;
Sur une mer de sang allons chercher la mort.
Il ne faut pour mourir qu'avouer ma naissance :
Je cesserai de vivre en cessant d'être Hortense;
La haine invétérée entre nos deux maisons
N'a pas encore éteint ces funestes tisons.
Ma fortune dépend du nom que je veux prendre :

Autant qu'on aime Hortense, autant on hait Léandre;
Si je veux vivre enfin, je suis celui qui plaît;
Et si je veux mourir, je suis celui qu'on hait.
Mon nom en me nuisant me servira peut-être,
Et, me faisant périr, me fera reconnoître;
J'aurai peut-être, mort, l'honneur d'être pleuré
Des yeux qui m'ont vu vif et qui m'ont ignoré.
Mais pour ce faux honneur faut-il perdre Clarice?
Éprouvons tout pour elle, employons l'artifice;
Le sort peut, si je vis, seconder mes efforts,
Mais, tout puissant qu'il est, ne peut rien pour les morts.
La mort est le seul mal qui n'a point de remède.
Arrêtons Alexis, et réclamons son aide.

## SCÈNE IV.

### HORTENSE, ALEXIS, LÉONSE.

HORTENSE.

Si proche du palais où règne votre amour,
Sans doute vous venez d'y faire votre cour?
C'est assez expliquer le logis de Lucrèce.

ALEXIS.

Ce n'est pas d'où me vient le souci qui me presse.

HORTENSE.

Ces discrets désaveux pour moi sont superflus.

ALEXIS.

Je te dis franchement que je ne la vois plus.

HORTENSE.

A quoi donc tant de tours à l'entour de sa porte?
Et qu'est-ce, sans mentir, qu'attendre qu'elle sorte?

Mais je me puis tromper; peut-être attendiez-vous
L'heure de voir passer notre nouvel époux.

ALEXIS.

Quel époux, cher ami? J'ignore ce langage.

HORTENSE.

Quoi! vous ne savez rien de ce beau mariage?

ALEXIS.

Qu'est-ce donc? quelque pièce, ou quelque bruit qui court?
Je n'en ai rien appris.

HORTENSE

Pour vous le faire court,
Mon maître vous invite aux noces de sa fille,
Comme parfait ami de toute sa famille.

ALEXIS.

O dieux!

HORTENSE.

Quoi! ce discours vous dérobe la voix!
Et que direz-vous donc quand vous saurez son choix?

ALEXIS.

Ne me fais point rêver; apprends-le moi, de grâce.

HORTENSE.

Vous rêveriez long-temps pour trouver Hippocrasse.

ALEXIS.

Quoi! ce vieux médecin plus malade d'esprit
Et plus intempéré que les corps qu'il guérit,
Qui signale son art par sa seule vieillesse,
Et qui ces jours passés en contoit à Lucrèce?

HORTENSE.

Vous en étonnez-vous, sachant qu'il a du bien?
Aujourd'hui l'or est tout, et tout sans lui n'est rien.

ALEXIS.

Hippocrasse? Oh! quel goût! il vaudroit mieux pour elle
Qu'avecque moins de bien il eût plus de cervelle.
Horace a bon dessein, mais il devoit juger
Combien il met l'honneur de sa fille en danger,
Qu'il veut qu'à son contraire un contraire s'allie,
Joignant tant de sagesse avec tant de folie.
L'affaire vaudroit bien qu'on s'en daignât mêler.

HORTENSE.

Je ne vous cherche aussi que pour vous en parler,
Vous invitant bien moins que je ne vous conjure
D'aider à mettre obstacle à cette procédure.
Vous aimez trop Horace, et je suis trop à lui,
Pour souffrir le regret qu'il s'achète aujourd'hui.
Défendons son honneur contre son avarice,
Faisons-lui marier, non pas vendre Clarice;
Servons-la.

ALEXIS.

Volontiers, et plus que tu ne crois:
Je croirois obliger bien du monde à la fois,
Et moi-même y prendrois un intérêt extrême.

HORTENSE.

Obligeant ses amis on s'oblige soi-même.
Ne différons donc point, ménageons bien le temps.

LÉONSE, *à Alexis.*

Parlez; qu'attendez-vous?

ALEXIS.

Il ne prend pas mon sens.

HORTENSE.

Tôt donc, l'affaire presse, elle est bien avancée.

LÉONSE.

Nous en viendrons à bout; écoutez ma pensée.
Vous ne pouvez douter, sans trop d'aveuglement,
Que Lucrèce vous aime et très-sensiblement:
Ses feux sont si connus que l'on ne s'en peut taire,
Et qu'elle fait pitié de ne vous en point faire.
A peine elle vous vit que vos charmes vainqueurs
Lui firent écarter une foule de cœurs,
Et, vous croyant touché d'une ardeur mutuelle,
Mépriser cent amans qui soupiroient pour elle,
Entre autres ce stupide et fou de médecin,
Si gros âne en sa langue et docteur en latin.

ALEXIS.

Il est vrai, mais enfin à quoi tend ce langage?

LÉONSE.

A leur faire jouer chacun leur personnage.
Ayant sur la première un souverain pouvoir,
Forcez votre froideur et retournez la voir;
Puis, quand vous en aurez obtenu votre grâce,
Comme par entretien tombez sur Hippocrasse,
Et, sous prétexte enfin de divertissement,
Faites-lui rapprocher ce ridicule amant.
Vous pourrez, sous couleur de cette raillerie,
Aisément obtenir qu'elle-même l'en prie;
Et lui, persuadé de sa présomption,
Croyant qu'elle répond à son affection,
Sans égard de traité, ni respect de promesse,
Laissera bientôt là Clarice pour Lucrèce,
Et se rira d'Horace avec son appareil.

ALEXIS, *à Hortense.*

Qu'en dis-tu, cher ami?

HORTENSE.

J'approuve ce conseil.

ALEXIS.

Il est bon, ce me semble.

HORTENSE.

Il est incomparable,
Et pourvu que l'effet nous en soit favorable,
Nous vous devrons la vie, et l'on aura chez nous
Un éternel sujet de se louer de vous.
Pour moi qui suis jaloux de l'honneur de mon maître
Au plus extrême point qu'un valet le peut être,
Quoique votre amitié m'ait produit tant d'effets,
Ce service m'est cher entre tous vos bienfaits;
Et dans les sentimens de ce plaisir extrême,
Si je ne vous étois plus acquis que vous-même,
Je me plaindrois de vous en un point seulement,
Que vous semblez douter de mon ressentiment,
Et parmi ces bienfaits me faites une injure
De vous servir si peu de votre créature,
Et, cherchant tous les jours moyen de m'obliger,
Ne m'en donnez jamais de quoi me revenger.

LÉONSE, *à Alexis.*

Or sus, déclarez-vous, l'occasion est belle.

ALEXIS.

Je veux croire en effet que tu m'es si fidèle,
Que mon bien t'est si cher et que tu m'aimes tant,
Qu'ayant à te fier un dessein important
Où la nécessité veut que je t'intéresse,
Je ne veux exiger ta foi ni ta promesse,
Craignant de faire tort à ta fidélité
Si je semblois douter de sa sincérité.

HORTENSE.

Et moi je vous promets de vous faire connoître
Les fidèles devoirs d'un esclave à son maître,
Et de mon mouvement vous engage ma foi
D'être bien plus à vous que je ne suis à moi.
Parlez donc maintenant avecque confiance;
Un instant m'est un an, tant j'ai d'impatience
De payer pour le moins quelqu'un de vos bienfaits,
Et de faire à mon zèle éclore les effets.

ALEXIS.

Apprends donc le commerce où ta bonté t'engage;
Pour avoir, autant vaut, rompu ce mariage,
Et redonné la vie à Clarice en effet,
Tout cela seroit peu si tu n'avois plus fait:
La vertu de ton œuvre est d'un mérite extrême;
Tu t'es rendu la vie, à bien dire, à toi-même,
Et ton œuvre est de soi le mérite et le prix.

HORTENSE, *à part.*

Dieux! il sait mon secret! de qui l'a-t-il appris?
(Haut.)
Je ne vous entends point.

ALEXIS.

T'aimant comme je t'aime,
Suis-je pas, cher ami, comme un autre toi-même?

HORTENSE.

J'estimerai toujours à singulier honneur
De vous traiter des noms de maître et de seigneur.

ALEXIS.

Non, je suis ce toi-même à qui tu rends la vie,
Détournant un hymen qui me l'auroit ravie.

HORTENSE.

O dieux!

ALEXIS.

Puisque Clarice est ma vie en effet,
Ne fussé-je pas mort du vol qu'on m'en a fait?
Me conserves-tu pas en nourrissant ma flamme?
Et me rendant l'espoir, ne me rends-tu pas l'âme?
Voilà de mes travaux le principe et la fin;
De là dépend mon bon et mon mauvais destin.
Je ne t'ai fait entrer au service d'Horace
Que pour y voir Clarice et m'obtenir sa grâce:
Pour elle seulement je respire le jour;
C'est mon ambition, c'est mon prince et ma cour;
J'ai renoncé pour elle aux charmes de Lucrèce,
Et je renoncerois à ceux d'une princesse:
En un mot, le dessein qui guide ici mes pas
Est d'obtenir de toi Clarice ou le trépas.
Si, comme je prétends, ton soin me la procure,
Je tiens tous mes bienfaits payés avec usure,
Et ceux dont j'ai desssein, et ceux qui sont passés:
Mais ajoutons encor, ce n'est pas dire assez.
Je veux, si de l'effet mon attente est suivie,
Te rester obligé de plus que de la vie,
Passer en tes respects, prendre ta qualité,
Et t'être plus soumis que tu ne m'as été.
Rends-moi donc, cher ami, ce favorable office,
Acquiers-moi pour esclave en m'acquérant Clarice,
Et prends droit sur ma vie autant que sur mon bien.
Hortense, que fais-tu? tu ne me réponds rien?
O dieux! quelle pâleur vois-je sur ton visage?
Pourquoi de la parole as-tu perdu l'usage?
D'où naît cette sueur? quel est ce changement?

HORTENSE.

Ce mal, quand il me vient, passe légèrement :
Il ne me tient qu'au cœur, et me prend d'ordinaire.....

ALEXIS.

Léonse, assistons-le.

LÉONSE.

Que lui pouvons-nous faire?

HORTENSE.

Il se passe bientôt, mais il me laisse au cœur
Je ne sais quelle triste et stupide langueur
Qui le reste du jour me tient l'âme abattue.

ALEXIS.

Reprends, reprends courage, Hortense, et t'évertue;
Et pour te divertir parlons un peu d'amour :
Tu sais que mon espoir finit avec le jour,
Si tu n'es favorable à l'ardeur qui me presse.

HORTENSE.

Il y faut travailler : allez donc voir Lucrèce;
Et de votre côté, comme moi de ma part,
Disposez cette affaire avant qu'il soit plus tard.
Allez, à cette fois vous connoîtrez Hortense.

ALEXIS.

Je ne me promets rien que par ton assistance.
Qu'il est pâle et défait ! O Dieu! quel changement!
Adieu, va sur ton lit reposer un moment,
Et de ton éloquence essaie après les charmes.

(Alexis et Léonse sortent.)

HORTENSE *seul.*

Je n'avois plus moyen de retenir mes larmes.
En quel lieu vous pourrai-je, ô secrètes douleurs,

Permettre en liberté les plaintes et les pleurs
D'où le bruit n'en arrive aux oreilles d'Horace?
O sort inexorable, auteur de ma disgrâce,
Si tu m'as entrepris, ne fais pas grand effort:
Je ne vis déjà plus, tu ne tûras qu'un mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RHINOCÉRONTE, LÉONIN.

RHINOCÉRONTE.

Moi, passer pour un fol en l'esprit de Lucrèce!

LÉONIN.

Moi, passer pour un autre aux yeux de ma maîtresse!

RHINOCÉRONTE.

Moi, le Mars des guerriers! moi, le dieu des combats!

LÉONIN.

Moi, le Bacchus des pots! moi, le démon des plats!

RHINOCÉRONTE.

Et moi, pour dire tout, le grand Rhinocéronte!

LÉONIN.

Et moi son écuyer!

RHINOCÉRONTE.

O désespoir!

LÉONIN.

O honte!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

RHINOCÉRONTE.

Viens ça, va de ma part trouver cette âme fière,
Et, d'une façon grave et d'une voix altière,
Dis-lui que l'on a vu cet invincible bras
Achever plus d'exploits, ruiner plus d'états,
Soumettre plus de rois, faire plus de pupilles,
Démolir plus de forts, saccager plus de villes,
Et plus faire en un jour creuser de monumens
Que l'ingrate qu'elle est n'a vécu de momens.
Ajoute qu'achevant toutes ces aventures,
J'ai sur ce noble corps reçu plus de blessures,
De cette vérité trop fidèles témoins,
Que jamais sur sa toile elle n'a fait de points.

LÉONIN.

Quel prince a si souvent mis ce bras en usage?

RHINOCÉRONTE.

Nul prince, nul état, nul roi que mon courage.

LÉONIN.

Et devant quels témoins a paru ce grand cœur?

RHINOCÉRONTE.

Il n'en reste pas un, car tous sont morts de peur:
Ma seule voix, mon ombre et mon souffle est funeste.
Sais-tu mes qualités? Lieutenant de la peste,
Intendant général des menaces du sort,
Colonel du carnage et commis de la mort,
L'effroyable terreur de la terre et de l'onde,
Et, pour dire en un mot, le destructeur du monde.

LÉONIN.

Il n'est donc roi, sujet, peuple ni nation,
Qui n'aspire à l'honneur de votre affection.

RHINOCÉRONTE.

Sans doute.

LÉONIN.

Et d'où vient donc qu'on vous chassa de France,
D'où l'on vous vit sitôt de retour à Florence?

RHINOCÉRONTE.

Moi chassé? Nul que moi n'a droit de m'en bannir.
Mais apprends le sujet qui m'en fit revenir :
Ce roi dont un tournoi signala la vaillance,
Mais qui mourut enfin du dernier coup de lance,
Sais-tu qui le blessa?

LÉONIN.

Non, le connoissez-vous?

RHINOCÉRONTE.

Moi, pour te dire vrai; mais ce mot entre nous.
Oh! combien mon départ dedans le cœur des dames
Laissa de vains souhaits et d'inutiles flammes!
Car, durant le séjour que je fis en ces lieux,
A bien d'autres qu'au roi je donnai dans les yeux.
Considère-moi bien, contemple ce visage;
En as-tu vu quelqu'un qui t'ait plu davantage?
Je ne me flatte point, mais j'ai sans vanité
Entendu quelquefois parler de ma beauté.
Aussi-bien que du corps je triomphe des âmes,
Et si je ne te dis qu'un million de dames
Que j'ai mis pour un jour dedans le monument,
Ce n'est point me vanter, c'est parler sobrement.
Quand à blesser des cœurs j'ai ma vue occupée,
J'ai fait autant d'exploits des yeux que de l'épée :
Selon l'air que je prends, tout succède à mes vœux;
Ange quand il me plaît, et diable quand je veux.

LÉONIN.

Certes votre beauté fait tort à votre estime;
Ce visage est trop doux pour un cœur si sublime;
Car comment accorder la force de ce bras
Avecque la douceur de ces charmans appas?
Et qui, voyant en vous des grâces si parfaites,
Vous croiroit ce satan, ce diable que vous êtes?

RHINOCÉRONTE.

Je suis ce qui me plaît, j'ai cent fois pour un jour
Pris ou laissé la forme ou de Mars ou d'Amour;
Je me fais et défais, et, comme je m'avise,
Je me rends agréable ou m'incapitanise :
Tantôt je me signale en mille exploits vainqueurs,
Tantôt me divertis au carnage des cœurs;
Enfin, soit que je plaise, ou soit que j'extermine,
Toujours ou ma douceur ou ma force est divine.

LÉONIN, *à part.*

O dieux! entretenons cette plaisante humeur;
Flattons sa frénésie et piquons-le de cœur.
(A Rhinocéronte.)
Sans mentir, plus je vois cette face brillante,
Plus je vous trouve aimable et Lucrèce insolente;
Et certes ce grand cœur sert mal votre beauté
Si cette injure passe avec impunité.

RHINOCÉRONTE.

S'acquittant des respects qu'elle me devoit rendre,
De tout un monde entier je l'aurois pu défendre;
Au lieu que lui portant la mort que je lui doi,
Un monde ne pourroit la défendre de moi.
Ma fureur n'emploîra pour éteindre ses flammes
Ni ce bras, ni ce fer, vierges du sang des femmes :

Prenant pour un instant mon visage de Mars,
Je la veux foudroyer d'un seul de mes regards.
Évite cette mort, toi qui l'auras prévue;
Ne me suis que de loin, et détourne ta vue.
Se sauve qui pourra, certain que mon abord
Porte pis que la peste, et pour le moins la mort.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

### HORACE, CLARICE, ÉMILIE; *ensuite* HORTENSE.

HORACE *à Clarice.*

Vous, épouser un cloître! O le plaisant caprice!
J'ai les yeux assez bons pour voir votre artifice.
Otez à vos refus ce voile spécieux;
Votre dévotion ne va pas jusqu'aux cieux.
La fille qui s'ajuste avecque tant de peine
Estime encor le monde et ne l'a pas en haine:
On ne se pare point quand on veut s'enfermer,
Et pour aimer le ciel il ne faut plus s'aimer.
Quand les foibles esprits de ces jeunes coquettes
Se sont embarrassés de quelques amourettes,
Et que leur fol espoir ne peut avoir de lieu,
Lors au défaut du monde elles songent à Dieu,
Et tournent leurs pensers devers des monastères:
Visible hypocrisie, et vrai piége des pères
Qui se laissent gagner pour retenir leurs pas,
Ou les perdent plutôt pour ne les perdre pas!
Mais moi, qui blanc de soins, d'expérience et d'âge,
Prétends en votre endroit paroître et père et sage,

Et qui, dedans le monde expert et consommé,
Sais quel saint est le bien et comme il est chômé,
J'entends vous voir ranger au choix que je désire,
Et c'est perdre le temps que de me contredire.
Si vous sentez ce cœur atteint d'un autre feu,
Cette frivole ardeur lui passera dans peu :
Aussitôt qu'on est femme on perd l'esprit de fille;
La vanité s'y change au soin de la famille,
On trouve si l'on veut son cloître en sa maison,
Et les folles amours font place à la raison.
(A Hortense qui entre.)
Eh bien, ont-ils promis d'assister à la fête?

HORTENSE.

Il s'y rendront ce soir, et chacun d'eux s'apprête.
Mais puis-je avoir l'honneur de vous dire deux mots
Touchant ce mariage et pour votre repos?

HORACE.

(A Clarice.)
Allons. Vous, avisez à ne me pas déplaire,
Ni me faire d'affront en l'état qu'est l'affaire.
(Horace et Hortense sortent.)

ÉMILIE, *à Clarice.*

Eh! madame, à quoi bon ce déluge de pleurs?
A quoi vous consumer d'inutiles douleurs?
Nous n'avons point de voix en fait de mariage;
Notre condition nous en défend l'usage.
Je sais bien que l'objet n'a pas beaucoup d'appas;
Je suis de votre goût, je ne l'estime pas:
Mais c'est un grand parti qu'une riche vieillesse;
Le bien est bien charmant, chacun lui fait caresse;
Cent fois plus décrépit il me plairoit encor,
Et j'eusse aimé Saturne avec son siècle d'or.

Ce tronc de nerfs et d'os, triste meuble de bière,
Peut être mis demain du lit au cimetière,
D'un siècle de travaux vous laissera le fruit :
N'est-ce pas bien gagner pour une seule nuit?
De moment en moment vous n'attendrez que l'heure
Que le fâcheux s'en aille et le plaisant demeure.

CLARICE.

C'est ton raisonnement, mais ce n'est pas le mien.
Adieu; laisse-moi seule un moment d'entretien.
(Émilie sort.)
Beau sujet de mes pleurs, infidèle Léandre,
On te vole ton bien; lâche, viens le défendre.
Si l'Amour, cet enfant aussi vieux que le temps,
A pu dedans ton sein triompher de sept ans,
Comme je te conserve une aussi pure flamme
Que le jour que ce dieu l'alluma dans mon âme,
Fais-en preuve au besoin; viens essuyer mes pleurs,
Et retirer ton bien des mains de tes voleurs.
Ah! lâche, ce qui rompt le serment qui t'engage
N'est pas manque d'amour, mais défaut de courage;
Tu crains l'inimitié d'entre nos deux maisons,
Et je ne craindrois pas des fers et des prisons.
Fille, j'ai mille fois, vil auteur de mes peines,
Médité pour te voir le voyage de Gênes,
Et toujours sur le seuil mon honneur me retient,
Mon honneur qui m'est cher parce qu'il t'appartient.
Je n'ose te chercher à cause que je t'aime,
Et me prive de toi pour l'amour de toi-même.
Mais pourquoi révérer ce frivole respect?
Et pourquoi mon honneur lui seroit-il suspect?
Sévère loi du sexe et de la bienséance,
Qui permettant l'amour en défend l'apparence,

Tu sais que je me suis jusqu'à l'extrémité
Fait de ton ordonnance une nécessité :
Mais au proche danger où tu me vois réduite,
Cesse ta tyrannie et permets-moi la fuite.
Épouser Hippocrasse! ô l'outrageux effort
Qui feroit l'union d'un corps vif et d'un mort!
N'épouser pas Léandre! ô l'impossible envie
Qu'un corps perdît son âme et conservât sa vie!
Fuis, malheureuse, fuis ce funeste séjour :
Montre à ton lâche amant un généreux amour.

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

### ALEXIS, LÉONSE.

ALEXIS, *à part.*

Je ne la trouve point; cependant l'heure presse,
Mais.....

LÉONSE.

O mon maître!

ALEXIS.

Qu'est-ce? as-tu trouvé Lucrèce?

LÉONSE.

Elle sort de l'église et s'en vient sur mes pas;
Mais, si vous m'en croyez, vous ne l'attendrez pas :
Elle s'est détournée avec une colère
Qui passe de bien loin le courroux ordinaire.

ALEXIS.

Nous l'apaiserons bien, n'en sois point en souci :
Je veux feindre un courroux plus qu'ordinaire aussi.

Quand un homme a régné dans le cœur d'une femme,
Il lui peut aisément mettre un martel en l'âme,
Et les mépris adroits ont de puissans appas.
Les voici. Viens, suis-moi, ne les regardons pas.

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES; LUCRÈCE, CYNTHIE.

LUCRÈCE, *à Cynthie.*

Le voilà! le fuirai-je? O femme infortunée!

CYNTHIE.

Pratiquez la leçon que je vous ai donnée:
Passez sans lui parler, détournez-en les yeux;
Tenez-vous sur le grave et sur le sérieux.

LUCRÈCE.

Il est bien malaisé, quelque effort que l'on fasse,
Quand on est tout de feu, de paroître de glace.

LÉONSE, *à Alexis.*

Voyez-vous ce mépris?

ALEXIS.

Viens, n'appréhende rien;
Souviens-toi seulement que je la connois bien.

LUCRÈCE.

Cynthie, au nom d'Amour, souffre que je l'arrête.

CYNTHIE.

Tout l'art est éventé si vous tournez la tête:
Ne vous démentez point, quoi qui puisse arriver.
Atteignez tôt la clef.

LUCRÈCE.

Je ne la puis trouver.

CYNTHIE.

La feinte est bonne.

ALEXIS, *à Léonse.*

Allons, que veux-tu de ces femmes?

LUCRÈCE.

Vous les dédaignez bien et traitez bien d'infâmes.
Vous n'avez pas toujours témoigné ces mépris.

CYNTHIE.

Et puis employez-vous pour ces foibles esprits!
Voilà que tout notre art retourne à notre honte.

ALEXIS, *à Lucrèce.*

Chaque amant ne peut pas être un Rhinocéronte,
Et vous le préférez avec juste raison,
Car.....

LUCRÈCE.

Je n'ai jamais fait cette comparaison.
Mais, pour rompre, jamais on ne manque d'excuse.

ALEXIS.

Quiconque aime voit clair, et rarement s'abuse.

LUCRÈCE.

Ce discours me surprend. De quoi m'accusez-vous?

ALEXIS.

De vous trop excuser à faire des jaloux,
Et de présumer trop du pouvoir de vos larmes.
Passe encore pour lui, pour le respect des armes;
Mais de vous voir souffrir ce fou de médecin
Qu'on a vu vous parler encore ce matin!

Quels desseins, quels propos si constans et si fermes,
Et quels respects enfin ne passeroient leurs termes?

LUCRÈCE.

O dieux! et vos mépris n'ont que ce fondement?
Vous faites de vous-même un mauvais jugement.
Aimer Rhinocéronte! écouter Hippocrasse!
Non, non; j'ai peu d'esprit, encore moins de grâce;
Mais croyez qu'il me reste assez de vanité
Pour n'en venir jamais à cette extrémité.
C'est joindre à vos mépris une étrange injustice
Que de ne pas souffrir que je me divertisse :
Il est vrai, je les ois, comme on entend des fous,
Non pas avec dessein de faire des jaloux,
Mais pour charmer un peu la triste inquiétude
Où vous me réduisez par votre ingratitude

CYNTHIE, *à part.*

Comme il a d'un seul mot dissipé son courroux!
Oh! que ce traître sexe a d'ascendant sur nous!

ALEXIS.

Puis-je du bruit commun apprendre qu'Hippocrasse
En votre affection se soit acquis ma place,
Sans vous en témoigner quelque ressentiment?
Ce m'est un beau rival, à vous un digne amant!

LUCRÈCE.

Quoi! vous me soupçonnez de cette intelligence?

ALEXIS.

Vous me détromperez en aidant ma vengeance,
Et ferez voir la part qui me reste en vos vœux,
Réprimant un affront qui nous touche tous deux.

LUCRÈCE.

Oui-da, ne doutez point que je ne vous seconde,
Et que je ne l'affronte aux yeux de tout le monde.
Suivez votre courroux, proposez seulement;
Je ne me défends point d'en être l'instrument,
Pour faire contenir ces langues insolentes.

CYNTHIE, *à part.*

Voyez comme l'amour rend les femmes vaillantes!

ALEXIS.

Puisque vous prenez part en mon juste courroux,
Envoyez-le prier de se rendre chez vous;
Et là, comme la feinte est familière aux femmes,
Feignez adroitement de répondre à ses flammes,
Piquez-le de mérite, engagez-le d'amour,
Et l'amusez ainsi jusqu'à la fin du jour.
Durant cet entretien mandez Rhinocéronte,
Et le piquant aussi de colère et de honte,
Faites qu'il le rencontre au sortir de ce lieu,
Et qu'il l'en congédie avec un triste adieu.
Nous verrons la valeur traiter mal la doctrine,
Et faire au médecin besoin de médecine;
Et nous aurons sujet de rire à leurs dépens.

LUCRÈCE.

Je vous en fais ce soir avoir le passe-temps.
Mais à condition.....

ALEXIS, *lui baisant la main.*

D'ôter de ma pensée
Un jalouse erreur injustement glissée,
De reprendre pour vous mes premiers sentimens,
Et d'effacer la foi des plus fermes amans.

LUCRÈCE.

L'épreuve en fera foi.

LÉONSE, *à Cynthie.*

Ce changement m'étonne.

CYNTHIE.

Le foudre ne choit pas toutes les fois qu'il tonne.

ALEXIS.

Je vais jusqu'au palais, et je reviens ce soir.

LUCRÈCE.

Je disposerai tout; adieu.

ALEXIS.

Jusqu'au revoir.

(Il sort avec Léonse.)

LUCRÈCE.

Enfin, prends mon parti, Cynthie, et me confesse
Que ta force d'esprit vaut moins que ma foiblesse,
Et que l'on peut faillir avec trop de conseil.

CYNTHIE.

Qui vit jamais miracle à celui-ci pareil ?
Qui vous fuyoit tantôt maintenant vous réclame;
Ce matin tout de glace, à présent tout de flamme,
En même heure Alexis se plaint et se repent.
Certes les jeux d'amour sont bien des jeux d'enfans.

LUCRÈCE.

Voici ce grand démon de sang et de carnage.
Nous en avons besoin, piquons-le de courage.

## SCÈNE V.

### LUCRÈCE, CYNTHIE, RHINOCÉRONTE, LÉONIN.

RHINOCÉRONTE, *à Léonin.*

Je brûle d'employer en un plus grand dessein
L'incomparable ardeur qui m'embrase le sein.
Connois-tu point quelqu'un des parens de Lucrèce
Dont quelque grand exploit ait signalé l'adresse;
Quelqu'un dont le courage ait fait le nom fameux,
Un Roland, un Hercule, un diable si tu veux,
Contre qui ma valeur justement occupée
Puisse aujourd'hui donner à boire à mon épée?

LÉONIN, *à part.*

A boire à son épée! ô le plaisant discours!

RHINOCÉRONTE.

On n'a jamais raison avec ces esprits lourds.
Es-tu si peu versé dans le métier des armes
(Mes jeux, mes passe-temps, mes plaisirs et mes charmes,
Mon métier, en un mot), que tu ne saches pas
Que la boisson d'une arme est le sang des soldats,
Et que chaque combat, chaque assaut que je livre
Est un repas exquis où la mienne s'enivre?

LÉONIN.

Et quel est leur manger?

RHINOCÉRONTE.

Les mets les moins friands
Dont la mienne se paît sont des cœurs de Rolands.

LÉONIN, *à part.*

Bons dieux! le plaisant fou!

RHINOCÉRONTE.

D'autres moins signalées
Vivent de bras coupés, de jambes avalées,
D'une épaule, d'un pied, d'un jarret, d'une main.

LÉONIN, *feignant de tirer son épée.*

Bon, la mienne sans doute est donc morte de faim,
Car c'est le jeûne même et la même abstinence,
Et je suis assuré que de ma souvenance
Elle n'a pas encor ni goutte ni morceau,
Si ce n'est qu'elle mange un peu de son fourreau.

RHINOCÉRONTE.

Seconde ma fureur, voici cette âme vaine;
Prends ton air d'écuyer, et moi de capitaine.

CYNTHIE, *à Lucrèce.*

Oh! qu'il est furieux! Vous n'en obtiendrez rien.

LUCRÈCE.

Ne dis mot seulement, nous l'apaiserons bien.
(A Rhinocéronte.)
Vous vous abaissez trop, seigneur. Votre excellence
Daigne-t-elle aujourd'hui payer de sa présence?
Ai-je bien mérité cette insigne bonheur?
Ce valet suffisoit.

LÉONIN.

Parlez avec honneur.

RHINOCÉRONTE.

La présence d'un fou n'est pas fort nécessaire.

LUCRÈCE.

J'appelle un sage un fou quand je suis en colère,
Quand, au lieu des devoirs qu'exige mon amour,

Dessus un mot d'écrit on m'envoie un bonjour.
Je veux beaucoup d'ardeur quand la mienne est extrême;
Et quiconque aime bien s'explique par soi-même :
Qui croit un messager est capable d'erreur:
Il n'appartient qu'aux rois d'aimer par procureur.

RHINOCÉRONTE, *à Léonin.*

Par le secret effort d'un invincible charme,
Ma fureur s'alentit, ce discours me désarme,
Et je sens ma bonté prête à lui pardonner.

LÉONIN.

Est-ce là ce dessein de tout exterminer?

RHINOCÉRONTE.

Ma pitié me fait tort, elle m'est importune;
Mais j'ai cette foiblesse avec les dieux commune,
De ne pouvoir tenir contre le repentir,
Ni garder de fureur qu'il ne puisse amortir.
Madame, en peu de mots, mon amour irritée
Méditoit votre perte et l'avoit arrêtée;
Mais comme je suis bon, cet éclaircissement
En détruit le dessein avec son fondement.
Je crois, non sans raison, votre amour assez forte
Pour vous avoir portée à parler de la sorte.

LUCRÈCE.

Il vous faut avouer, contre l'insigne ennui
De ne vous avoir vu ni parlé d'aujourd'hui,
Qui m'est une sensible et cruelle disgrâce,
L'importun entretien de ce fou d'Hippocrasse,
Qui prétend avec moi traiter de serviteur,
M'avoit mise pour l'heure en fort mauvaise humeur.
L'affront nous est commun, et cette hardiesse

Touche Rhinocéronte aussi-bien que Lucrèce.
Moi souffrir son amour! vous sa rivalité!
Moi ses prétentions! et vous sa vanité!
Ah! si ma gloire est vôtre, et si la vôtre est mienne,
Prouvez-moi votre amour, me vengeant de la sienne,
Et faites-moi raison du plus sensible affront
Qui pouvoit de tous deux faire rougir le front.

RHINOCÉRONTE.

Quoi! quand il vous a vue il vouloit autre chose
Que vous guérir des maux que mon amour vous cause?
Ce fou, ce vieux cracheur de flegme et de latin,
Vous visite en amant, non pas en médecin,
Et sur ce que j'adore ose porter la vue?
Ah! mon bras estropie, écarte, brise, tue,
Et l'envoie expirant, froissé de toutes parts,
Faire au cinquième ciel la révérence à Mars.

LÉONIN.

Voilà pour un vieillard un assez beau voyage.

LUCRÈCE.

Il faut faire un peu moins en faveur de son âge;
Mais vingt coups de bâton appliqués à propos.

LÉONIN.

Pauvre Atlas, quel fardeau l'on destine à ton dos!

RHINOCÉRONTE.

Et quand désirez-vous vous en donner la vue?

LUCRÈCE.

Il doit venir ce soir; trouvez-vous dans la rue?
Et, lorsque vers la nuit il partira d'ici,
Traitez-le d'importance.

CYNTHIE.

Et son valet aussi.

LÉONIN.

Comment! a-t-il dessein dessus rien qui me touche?

CYNTHIE.

Quand tu m'as ce matin trouvée un peu farouche,
Pouvois-tu pas juger.....

LÉONIN.

Quoi? que cet effronté
Marchoit sur ma brisée et t'en auroit conté?

CYNTHIE.

Je ne te dirai rien, de peur de jalousie.

LÉONIN.

C'est assez; ce martel me tient en fantaisie,
Et tu verras l'effet de mon juste courroux :
Je porte à ce côté le châtiment de tous.

LUCRÈCE.

A ce soir donc.

RHINOCÉRONTE.

Sans faute.

LÉONIN.

Adieu, belle Cynthie.

(A Rhinocéronte.) (Lucrèce et Cynthie sortent.)

Nous avons en amour beaucoup de sympathie,
Mais ce pardon si prompt étoit-il de saison?

RHINOCÉRONTE.

On ne fait point trop tôt ce qu'on fait de raison.
Puisque par ma valeur, qui n'a point de seconde,
Je fais profession de vaincre tout le monde,
Pour m'immortaliser d'un renom plus parfait
Que jamais les Rolands ni les Césars n'ont fait,
Et mettre mon estime à son degré suprême,
Il étoit à propos de me vaincre moi-même,

Et de restreindre un peu cette bouillante ardeur
Qui joindroit quelque blâme à tant de bonne odeur;
Outre que mon amour.....

LÉONIN.

La mienne est sans pareille :
Nous souffrons bien tous deux, et ce sera merveille
S'il n'est bientôt besoin qu'un cavalier volant
Nous rapporte le sens, comme il fit à Roland.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, CYNTHIE.

LUCRÈCE.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

CYNTHIE.

Bon succès, bon voyage :
J'ai trouvé ce vieux fol en superbe équipage,
Plein d'odeurs, de parfums, de mouches, d'assassins,
Sortant d'une maison où pendoient deux bassins.

LUCRÈCE.

L'ajustement sied bien aux galans de son âge.

CYNTHIE.

Il s'est fait de vingt ans rajeunir le visage.
Je l'ai donc abordé; mais lui, tournant les yeux :
« Que veux-tu? m'a-t-il dit, d'un accent sérieux;
» Je ne suis plus l'objet des mépris de Lucrèce,
» Mais un heureux amant aimé d'une maîtresse
» Dont les charmans appas ne doivent rien aux siens,
» Et qui, sage, me rend l'estime où je la tiens. »

LUCRÈCE.

Dieux! et quel est le nom de cette infortunée?

CYNTHIE.

Il ne me l'a point dit : moi j'ai fait l'étonnée,
Accusé sa tiédeur, blâmé son changement,
Et, comme quand je veux j'en use adroitement,
J'ai si bien manié cette folle cervelle,
Que vous n'eûtes jamais un amant plus fidèle,
Ni plus persuadé d'avoir en votre cœur
La place d'un superbe et souverain vainqueur.

LUCRÈCE.

Enfin il vient ce soir?

CYNTHIE.

Il ne vient pas, il vole;
Mais il s'en va devant dégager sa parole
Pour vous rendre un cœur pur et sans division.

LUCRÈCE.

Fou digne de pitié!

CYNTHIE.

Mais de dérision.

(Elles sortent.)

## SCÈNE II.

HORACE, HORTENSE.

HORACE.

Vraiment le procédé seroit bien ridicule,
Et moi bien abusé!

HORTENSE.

Dites bien incrédule.

HORACE.

Qu'à son âge, et si près d'accomplir ce dessein,
Une autre affection eût pris part en son sein?

HORTENSE.

C'est l'entretien public.

HORACE.

L'affaire est d'importance,
Et, sans plus différer, mérite qu'on y pense.
Alexis, d'autre part, a des conditions
Dignes de faire entendre à ses prétentions,
S'il a, comme tu dis, ce dessein pour Clarice.
Mais ma parole enfin?

HORTENSE.

S'il veut qu'on l'accomplisse,
Vous savez mieux que moi comme il doit en user;
Il n'en a pas dessein s'il veut temporiser.
Voyons-le.

HORACE.

Tu dis bien; voyons, frappe à la porte.
Qu'il fût perfide au point d'en user de la sorte,
Quel si crédule esprit le pourroit concevoir?
Oh! le pénible soin qu'une fille à pourvoir!
Frappe plus fort; appelle.

HORTENSE.

Ho! seigneur Hippocrasse?

HIPPOCRASSE, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce? que voulez-vous?

HORACE.

Seigneur, un mot, de grâce.
Interdit et surpris, si jamais je le fus,
Je m'ignore moi-même et ne me connois plus.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; HIPPOCRASSE, *avec des livres, des papiers, et une plume à la main.*

HIPPOCRASSE.

Eh bien, qu'est-ce?

HORTENSE, *à Horace.*

Voyez que l'amour le consume.

HORACE.

A quoi bon ces papiers, ces livres, cette plume?

HIPPOCRASSE.

A vous montrer au doigt votre indiscrétion
D'avoir interrompu ma consultation.
Jamais point de notre art ne me fit tant de peine :
Galien là-dessus contredit Avicène,
Fernelle en ce rencontre a très-mal réussi,
Hippocrate s'en tait.

HORACE.

Taisez-vous-en aussi.
A quoi bon cet emploi quand il s'agit d'un autre?
L'accord de ces auteurs importe-t-il au vôtre?

HIPPOCRASSE.

Il y va de l'honneur : toute la faculté
Ne pouvant débrouiller cette difficulté,
M'a nommé d'une voix et pris mon arbitrage
Pour conciliateur de ce fameux passage.

HORACE.

Voulez-vous donc laisser notre espoir imparfait,
Et ne prétendez-vous en venir à l'effet?

HIPPOCRASSE.

Quel espoir?

HORACE.

D'accomplir la foi qui vous engage,
Et passer le contrat de notre mariage.
Oubliez-vous le soir les propos du matin?

HIPPOCRASSE.

Pour occuper l'esprit d'un fameux médecin
Il faut des entretiens d'extrême conséquence.

HORACE.

Vous ne tenez donc pas l'affaire d'importance?

HIPPOCRASSE.

Le chaud détruit l'humide, et naturellement
On voit peu de mémoire en un grand jugement,
Outre les accidens et les défauts de l'âge.
Mais où vous ai-je, encor, promis ce mariage?

HORACE.

Dieux! ici même, ici.

HORTENSE, *à part.*

L'effet suit nos souhaits.

HIPPOCRASSE.

Ici donc même, ici je vous le dépromets.

HORACE.

O le bel argument!

HIPPOCRASSE.

Oui, des lieux aux personnes,
Et je prouverois bien que mes raisons sont bonnes.
Tel que vous me voyez, j'ai depuis soixante ans
Dedans la médecine employé tout mon temps:
Dès ma tendre jeunesse il n'étoit dans Florence

Bruit que de mon mérite et que de ma science;
J'effaçois à quinze ans les plus rares esprits,
Comme les bruits communs vous l'ont peut-être appris.

HORACE.

Je n'en saurois douter, l'apprenant de vous-même.

HIPPOCRASSE.

Ayant donc en cet art une lumière extrême,
Je vois l'intérieur des êtres animés,
Et reconnois leurs maux avant qu'ils soient formés;
Je sais les accidens dont la femme est capable;
J'ai du faux et du vrai la pierre indubitable,
Toute ombre se dissipe où je porte les yeux,
Et qui m'auroit trompé pourroit tromper les cieux.

HORACE.

Enfin à quel propos toute cette éloquence?

HIPPOCRASSE.

Clarice est fille?

HORACE.

Eh bien?

HIPPOCRASSE.

Tirez la conséquence.

HORACE.

Et quoi? qu'elle est sujette à quelque infirmité?

HIPPOCRASSE.

Bon, il paroît déjà que vous m'avez hanté,
Car ce raisonnement est de philosophie.
Or, en tous cas douteux le sage se méfie:
Vous feriez un beau coup de m'en embarasser.
Non, non, point tant de honte; il ne faut rien presser.

HORACE.

De quelque infirmité qu'elle fût affligée,
L'en pourriez-vous pas rendre aisément soulagée?

HIPPOCRASSE.

Ce pourroit être un mal de telle qualité
Qu'il me seroit fâcheux de m'être trop hâté.

HORACE.

Comme quoi?

HORTENSE, *à Horace.*

Pouvez-vous souffrir sa frénésie?

HIPPOCRASSE.

Comme quelque aposthume, ou quelque hydropisie.

HORACE.

Quoi! ma fille hydropique? O dieux! la vaine peur!

HIPPOCRASSE.

Que sais-je? quelque enflure avec des maux de cœur;
Puis, allez vous charger de telle compagnie.

HORTENSE, *à Horace.*

L'écoutez-vous encor, connoissant sa manie?

HORACE.

Oh! les mauvais soupçons que vous avez conçus!
Mais ne vous pouvez-vous éclaircir là-dessus?

HIPPOCRASSE.

Il y faudroit penser, l'affaire est d'importance.

HORACE.

Que n'auroit-on point fait depuis que l'on y pense?
Vous savez que cent fois vous m'en avez pressé,
Et que jamais penser ne fut mieux repensé:
On auroit pu depuis conclure l'alliance
D'une infante d'Espagne avec un roi de France.

HIPPOCRASSE.

Vous voudriez qu'on courût et qu'on pressât le pas,
Pource que le péril ne vous regarde pas;
Mais si vous avez lu ce que dit Aristote
Touchant l'élection de ce meuble qu'on dote,
Il veut qu'on y procède avec grand jugement,
Et le plus fin encor joue hasardeusement.
C'est un étrange sexe, il est comme une ville,
Difficile à garder quand sa prise est facile.
Clarice vaut beaucoup; mais, pour la bien priser,
Toute femme qui s'offre a peine à refuser.
Souffrez donc à ma flamme un peu de défiance,
Tenez un peu la bride à votre impatience;
Et dans un mois ou deux rendez-vous en ce lieu,
Nous en pourrons parler. Le temps me presse, adieu.

(Il sort, et ferme rudement la porte.)

HORTENSE.

Eh bien, quelle folie égale ce caprice?
Estimez-vous encor qu'il en veuille à Clarice?

HORACE.

Tes fidèles conseils me sont trop éclaircis,
Et je vais de ce pas assurer Alexis
Que ses prétentions honorent ma famille.
Toi, va-t'en au logis y disposer ma fille :
L'ennui qu'elle a montré marque son jugement,
Et son aversion n'est pas sans fondement.
De là, va chez Calvin lui proposer l'affaire.

(Il sort.)

HORTENSE *seul.*

O sort qui m'es nuisible, et propice et contraire!
Et servant mes amis et ne les servant pas,
Quel office entreprends-je? où conduis-tu mes pas?

## SCÈNE IV.

HORTENSE, CLARICE *se croyant seule.*

CLARICE, *à part.*

Fuis, malheureuse, fuis, puisque l'heure s'avance
Qu'on te doit appliquer au tourment de Mézence.
Fille, montre au besoin une rare vertu;
Foule aux pieds tout respect; fuis : mais où fuiras-tu?
Des rets d'un importun aux lacs d'un infidèle.

HORTENSE, *à part.*

Où veut aller Clarice, et que se propose-t-elle?

CLARICE, *à part.*

Chétive, où trouverai-je, en ce fatal dessein,
A qui mettre en dépit le secret de mon sein?
Et sur la foi de qui fîrai-je ma conduite
En cette peu séante et périlleuse fuite?
Doris qui m'éleva me veut beaucoup de bien;
Mais si son sentiment n'étoit conforme au mien,
Et que, pendant le temps de notre conférence
(Comme il peut arriver, non sans grande apparence),
Mon père par malheur retournât sur ses pas,
Que pourroit-il juger de ne me trouver pas?

HORTENSE, *à part.*

Le trouble où je la vois marque quelque mystère.

CLARICE, *à part.*

Faut-il donc m'immoler au caprice d'un père,
Et par faute de cœur, bien plus que par raison,
Échappée, autant vaut, rentrer dans ma prison?

HORTENSE, *à part.*

Ses pas mal assurés, ses regards, ses contraintes,
Font voir un grand dessein joint à de grandes craintes.
Mais ne lui souffrons rien qu'on lui puisse imputer.

CLARICE, *à part.*

Lâche, l'occasion se perd à consulter;
Avecque tant d'amour c'est être trop timide.
Va, marche aveuglément, le ciel sera ton guide.

HORTENSE, *à Clarice.*

Où courez-vous, Clarice? où s'adressent vos pas?

CLARICE.

O dieux! tous les malheurs ne se suivent-ils pas?

HORTENSE.

Cette confusion, ce trouble, ce silence,
Sont de mauvais témoins pour votre conscience;
Et sans suite et si tard sortir de la maison,
Si ce mot m'est permis, ne marque rien de bon.

CLARICE.

Puisque l'astre fatal qui médite ma perte
A dès le premier pas ma fuite découverte,
Que par sa vigilance il prévient mon dessein,
Et, barbare, l'étouffe encor dans mon sein,
Au moins dois-je en un point bénir son influence
De me faire tomber entre les mains d'Hortense,
Puisque je ne pouvois à nul de la maison
Voir peser mes raisons avec plus de raison,
Ni pour me découvrir chercher la confidence
De nul qui les pût taire avec plus de prudence.

HORTENSE.

Quel si juste dessein pouvez-vous concevoir
Qui ne soit aujourd'hui contre votre devoir?

CLARICE.

Celui de m'affranchir des contraintes d'un père.

HORTENSE.

Avez-vous à ses vœux quelque désir contraire?
Le pouvez-vous blâmer?

CLARICE.

Le pouvez-vous priser?

HORTENSE.

Vous plaindriez-vous de lui?

CLARICE.

Voudriez-vous l'excuser?

HORTENSE.

N'est-il pas votre père?

CLARICE.

Oui, mais quel droit l'avoue
De retenir au ciel les choses qu'on lui voue,
Et d'envier à Dieu le nom de mon époux?

HORTENSE.

Le droit qui vous défend de disposer de vous.
Avez-vous un vouloir indépendant d'un autre?
Et n'étiez-vous pas sienne avant que d'être vôtre?

CLARICE.

N'étois-je pas au ciel avant que d'être à lui?
Et ne semble-t-il pas témoigner aujourd'hui,
A bien considérer le nœud dont il me noue,
Que je lui sois à charge et qu'il me désavoue?

HORTENSE.

Il est vrai que son choix choquoit mon sentiment,
Mais je vous viens apprendre un heureux changement :
Sachez que le parti qu'Horace vous destine,
N'est plus ce médecin de si mauvaise mine,
Dont l'âge et la folie ont troublé la raison;
Mais un jeune homme adroit, beau, d'illustre maison,
Et bien digne des feux qu'un bel objet fait naître :
Alexis, en un mot; vous le pouvez connoître,
Car il hante chez vous.

CLARICE.

Ne retiens point mes pas;
Je connois clairement le monde et ses appas,
Et je sais que l'espoir qu'on bâtit sur la terre
Est un frêle édifice élevé sur du verre.

HORTENSE.

Cette dévotion qui naît du désespoir,
Tout ardente qu'elle est, meurt du matin au soir,
Et mourant nous tourmente et rengendre son père.
Rentrez, ne craignez rien; je sais fort bien me taire.

CLARICE, *à part.*

Or sus, puisqu'il est vain de te dissimuler,
Et que ma passion m'oblige de parler,
Prends part, mon cher Hortense, aux secrets de mon âme,
Et sans voile et sans fard.....

HORTENSE, *la relevant.*

Que faites-vous, madame?

CLARICE.

Vois mes plus clairs pensers au profond de mon sein;
Si tu n'es de rocher tu loûras mon dessein,

Et, me laissant partir sans bruit et sans menace,
Approuveras mes pleurs et plaindras ma disgrâce.

HORTENSE.

Entrons.

CLARICE.

Non, je te prie, ici.

HORTENSE.

Parlez donc tôt,
Qu'Horace de retour.....

CLARICE.

Je ne dirai qu'un mot :
Ne te souvient-il point d'avoir ouï mon père
(Lui qui t'aime à ce point qu'il ne te peut rien taire,
Et qui te voit des yeux dont il verroit un fils)
Te parler des Sardins, ses mortels ennemis,
Entre autres d'un Raimond, fameux bourgeois de Gênes?

HORTENSE.

O dieux!

CLARICE.

Et d'un combat, la source de nos haines?

HORTENSE.

Oui, quand leurs deux aînés, piqués de mêmes vœux,
Pour même objet d'amour se tuèrent tous deux.

CLARICE.

Je demeurai donc seule au logis de mon père,
Et Raimond eut un fils qui survécut son frère,
Mais de si bonnes mœurs, si charmant, si bien né,
Qu'il lui réparoit trop la perte de l'aîné :
Son nom étoit Léandre, aimable entre les hommes,
La gloire de son sexe et du siècle où nous sommes,
S'il n'avoit le défaut à ce sexe commun,

Dont je crois que l'honneur n'en excepte pas un.
Nos maisons se touchoient, et par une ouverture
Qui dans le mur commun se trouva d'aventure,
L'amour trouva moyen de nous blesser tous deux,
Et de nous apporter et rapporter nos vœux :
Ces vœux furent suivis d'une foi mutuelle
De garder l'un pour l'autre une ardeur éternelle,
De nous tenir dès lors pour femme et pour époux,
Et n'avoir jamais d'yeux pour autre objet que nous.

HORTENSE.

Madame, de ma part..... Mais dieux! qu'allois-je dire?
Je tiens pour les amans et plains votre martyre;
Mais, par la loi du sang, vous étoit-il permis
D'avoir intelligence avec vos ennemis?

CLARICE.

Hélas! si comme nous tu savois par usage
La peine de parer les traits d'un beau visage,
Et combien tout obstacle et tout effort est vain,
Tu me confesserois qu'Amour n'a point de frein.
Une fille à quinze ans, un jeune homme de seize,
En la première ardeur de l'amoureuse braise,
Pouvoient-ils témoigner un jugement plus sain,
Et former un plus mûr et plus sage dessein?

HORTENSE.

Il se peut excuser par le défaut de l'âge.
Achevez.

CLARICE.

Cependant qu'en ce plaisant servage
Nous espérions trouver notre souverain bien
En la fin des discords de mon père et du sien,
Le mien, sans consulter ni s'ouvrir davantage,

Ayant fait une nuit dresser notre équipage,
Et ne me laissant pas le loisir de l'adieu,
Partit la même nuit pour me rendre en ce lieu.
Hélas! j'ai vu depuis sept fois poindre les herbes,
Et sept fois mettre à bas et recueillir les gerbes,
Sans avoir eu que lui dedans mon souvenir,
Et sans qu'autre penser ait pu m'entretenir :
Cet aimable entretien ne m'a jamais lassée;
La nuit il est mon songe, et le jour ma pensée.
Mais, hélas! ce cruel n'en use pas ainsi,
Puisque depuis le temps que nous sommes ici,
Je ne me puis vanter d'une de ses nouvelles :
Et puis dans votre sexe en est-il de fidèles?
Je l'aime toutefois, et cette cruauté
Ne peut rien altérer de ma fidélité.
Quoi que l'on se propose, il ne faut point s'attendre
Que j'épouse jamais que la mort ou Léandre.

HORTENSE, *à part.*

Et tu ne mourras pas d'amour et de pitié!
O cruel à toi-même! ô barbare amitié!

CLARICE.

Je t'ai dit en deux mots le sujet de ma fuite.
Hélas! si tu voulois accepter ma conduite,
Tu lui témoignerois la candeur de mes vœux;
Sous ces cendres peut-être il reste encor du feu :
Je pourrois être sienne, ou maîtresse ou servante,
L'un ou l'autre bonheur combleroit mon attente.
Mes yeux n'ont pas depuis leurs charmes dépouillés;
Secs ils l'ont pu toucher, ils le pourroient mouillés.

HORTENSE.

Quelle fureur, bons dieux, quel manie extrême
Vous fait tant oublier votre honneur et vous-même?

O constance blâmable! ô vertu sans raison!
Ne délibérons plus, rentrez à la maison.

CLARICE.

Hortense, eh! que sait-on? ce malheureux peut-être,
M'aimant, n'ose ou ne peut me le faire paroître.
Ne peut-il pas cacher l'amour qu'il a pour moi,
Et contenir ses feux pour éprouver ma foi?
Peut-être qu'il n'attend que l'accord de nos pères;
Et lors nous te devrons la fin de nos misères,
Tu nous auras vaincus les astres irrités;
Deux morts par ton moyen seront ressuscités.
Qu'il te saura de gré quand de ma propre bouche
Je lui ferai savoir que notre amour te touche!
Mon cher Hortense, hélas! entre en son sentiment,
Prends son être et son nom, sois Léandre un moment,
Et, m'étant ce qu'il m'est, figure-toi qu'Hortense
Désapprouve nos vœux, condamne ma constance,
Et pour m'ôter à toi veut retenir mes pas :
Quelle indignation n'en concevrois-tu pas?
Te haïra-t-il moins si tu nous es contraire?

HORTENSE.

Vous prendrez là-dessus l'avis de votre père;
Je vais l'en avertir.

CLARICE.

Ah! barbare! ah! cruel!
Léandre en ce besoin ne te seroit pas tel.
Ne va point à mon père aigrir encor sa haine;
Viens, je vais en rentrant t'en épargner la peine;
Je puis contre tous deux faire un utile effort,
Et trouver sans sortir le chemin de la mort.

(Elle sort.)

HORTENSE *seul.*

O vous de qui l'espoir ne peut souffrir d'obstacle,
Tièdes sujets d'amour, venez voir ce spectacle;
Voyez jusqu'à quel point sa rigueur peut aller,
Et vous y trouverez de quoi vous consoler.
Douces chaînes des Turcs, agréable supplice,
Mer pour moi port tranquille et jardin de délice,
Travaux au prix des miens si plaisans et si doux,
Chère captivité, pourquoi me rendiez-vous?
Et toi qui m'obligeas d'un service si rare,
Trop pitoyable ami, que tu me fus barbare!
Quels pirates ont rien de si cruel que toi,
Si tu m'ôtois Clarice en t'engageant ma foi?
Mais dis, sa main peut-être a dessein sur sa vie,
Et, traître que je suis, je ne l'ai pas suivie!
Quel engourdissement retient ici mes pas?
Je te suivrai, Clarice : attends, n'achève pas.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

### HORACE, ALEXIS, LÉONSE.

HORACE.

Peut-être que d'abord, comme le mariage
Est un mot un peu rude à celles de son âge,
Vous ne la verrez pas s'y porter ardemment;
Mais la dévotion leur en prend aisément.

ALEXIS.

De ce bonheur dépend tout l'espoir de ma vie;
Je pourrai, l'obtenant, voir des rois sans envie.

(Apercevant Rhinocéronte.)

Au reste, pour juger du pouvoir de l'Amour,
Voyez de quelles gens ce dieu peuple sa cour,
Et de quel ascendant il régit la nature,
Puisque d'un second Mars il fait sa créature.
Ce superbe guerrier, l'effroi des Rodomonts,
Ce briseur de rochers, ce grand trancheur de monts,
Esclave languissant des charmes de Lucrèce,
Par ces tours et détours cherche à voir sa maîtresse.
En voudriez-vous avoir le divertissement?

HORACE.

Je le veux, n'entrons pas, rions-en un moment.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; RHINOCÉRONTE, LÉONIN.

RHINOCÉRONTE.

Rechercher Déjanire à la barbe d'Alcide!
A la honte d'Achille espérer Briséide!
Et caresser Hélène aux yeux de Ménélas!
O la belle action qu'Amour offre à mon bras!
Téméraire Pâris, ta ruine est certaine.

LÉONIN.

Quelle merveille, ô dieux! docteur et capitaine!

RHINOCÉRONTE.

Pour l'un, bon; mais docteur, le ciel m'en garde, hélas!
Tu m'as bien rencontré pour un courage bas,
Un liseur de grimoire, un expliqueur d'oracles!

LÉONIN.

Comment pouvez-vous donc savoir tous ces miracles,
Dire tant de bons mots, conter tant de bons traits?

RHINOCÉRONTE.

Parfois, faute d'emploi, j'ai lu tous ces livrets,
Comme Euclide, Platon, l'Alcoran, Épicure,
Et quelque autre roman de semblable nature,
Pour n'être pas muet et m'escrimer parfois
De quelque trait d'esprit à la table des rois.
La voix comme la main prompte à la repartie.....

HORACE, *à part.*

Qu'il a de vanité!

ALEXIS.

Ce n'est que modestie.

RHINOCÉRONTE.

Or sus, préparons-nous; il est tard, et dans peu
Cet insolent rival nous donnera beau jeu.
Seconde vaillamment cette main vengeresse
En ce fameux exploit dont le prix est Lucrèce.
Mais qu'as-tu? quel sujet te fait rêver ainsi?

LÉONIN.

Rien; mais si je n'étois pas nécessaire ici?

RHINOCÉRONTE.

Ne nous attendant pas, ils seront sans défense.

LÉONIN.

Il est vrai que l'affront vous offensant m'offense,
Et m'engage d'honneur en cette occasion.

RHINOCÉRONTE.

Nous n'entreprendrons rien qu'à leur confusion.

ALEXIS.

Ce plaisir sera doux; ils parlent d'Hippocrasse.

RHINOCÉRONTE, *tirant son épée et s'escrimant.*

Porté-je à ton avis une botte avec grâce?

LÉONIN, *se retirant.*

Gardez, n'en faites point l'épreuve à mes dépens.

RHINOCÉRONTE.

Vois-tu cette riposte et ce coup à trois temps?
Tiens, as-tu jamais vu garde plus naturelle?
Et peut-on à la main avoir l'arme plus belle,
Voir mieux partir du pied, mieux parer en portant?

LÉONIN.

C'est trop de la moitié, ne m'en montrez point tant.
Quant à partir du pied, je n'en cède à personne.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; LUCRÈCE, CYNTHIE, HIPPOCRASSE, LE VALET.

HIPPOCRASSE, *à Lucrèce.*

Payez d'un seul baiser la foi que je vous donne,
Et ce sera le sceau d'un immuable arrêt.

RHINOCÉRONTE, *à Léonin.*

St!

LUCRÈCE.

On va vous payer, votre prix est tout prêt.

RHINOCÉRONTE, *frappant Hippocrasse.*

Et tout sera de poids : comptez.

HIPPOCRASSE.

Au meurtre! à l'aide!

ALEXIS, *à part.*

O dieux! comme la pièce à propos me succède!

HORACE.

L'agréable plaisir!

HIPPOCRASSE.

Je suis mort; au secours!

LE VALET, *frappé par Léonin.*

Au diable soit le maître et ses chiennes d'amour!

HIPPOCRASSE.

Quoi! madame, à vos yeux vous souffrez qu'on m'affronte?

LUCRÈCE.

Encor deux ou trois coups pour achever le compte.

CYNTHIE.

Courage, Léonin.

HORACE.

O le doux passe-temps!

LÉONIN.

Nous les paîrons si bien qu'ils s'en iront contens.

RHINOCÉRONTE, *à Hippocrasse.*

Toi, traître, toi rival, et de Rhinocéronte!
Toi, des plus vils mortels le mépris et la honte!

LÉONIN, *au valet.*

Et toi, perfide, toi, rival de Léonin,
Honneur du sexe mâle, amour du féminin!

RHINOCÉRONTE, *à Hippocrasse.*

Toi, bien moins qu'un Pygmée à l'égard d'un Hercule!

LÉONIN, *au valet.*

Toi, contre un écuyer, simple étrilleur de mule!

RHINOCÉRONTE, *à Hippocrasse.*

Moi, le Mars des guerriers! toi, le Mome des fous!

HIPPOCRASSE.

Au meurtre!

LE VALET.

Je suis mort!

HIPPOCRASSE.

Je suis froissé de coups.

LUCRÈCE.

Encore un pour l'adieu.

LE VALET, *à Hippocrasse.*

Fuyons, ou je vous laisse.

(Il s'enfuit.)

HIPPOCRASSE.

O lâche trahison! ô perfide Lucrèce!
Quel favorable sort me tirera d'ici?

HORACE.

Oh! seigneur Hippocrasse, où courez-vous ainsi?

HIPPOCRASSE.

Je vais..... que vous importe? où le besoin m'appelle.

(Il sort.)

HORACE.

Allez, guérissez-vous; la cure sera belle.
Dieux! quelle impression m'avoit préoccupé?
Heureux cent fois l'avis qui m'en a détrompé!

ALEXIS, *à part.*

Tout rit à mes desseins.

HORACE.

Entrons.

(Il sort.)

LÉONIN.

Eh bien, Cynthie,
L'estime où l'on nous tient s'est-elle démentie?

Le foudre pouvoit-il tomber plus furieux?
Avons-nous fait merveille?

CYNTHIE.

Il ne se peut pas mieux.

RHINOCÉRONTE, *à Lucrèce.*

Entrons. Voulez-vous pas, agréable inhumaine,
D'un moment d'entretien reconnoître ma peine?

LUCRÈCE.

Je crains quelque voisin qui sème un mauvais bruit.
Laissons-les retirer; venez sur le minuit.

(Elle sort avec Cynthie.)

RHINOCÉRONTE, *à Léonin.*

Enfin, cher Léonin, après cette défaite,
Ressens-tu les douceurs d'une honnête retraite?
Connois-tu maintenant la satisfaction
Que reçoit un grand cœur d'une grande action,
Et d'avoir sur l'airain gravé sa renommée?

LÉONIN.

Oui, mais qui s'en repaît se nourrit de fumée :
La gloire est un bon mets après un bon repas;
C'est un friand morceau, mais qui ne nourrit pas.
Cherchons pour à présent des vivres plus solides,
Et puis si vous voulez, au mépris des Alcides,
Des Renauds, des Rogers, des Rolands, des Césars,
Dressons-nous des autels dans le temple de Mars.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE *seul.*

Achève, malheureux; va, puisqu'on te destine
Pour dernier instrument de ta propre ruine,
Va quérir l'assassin qui doit passer l'accord,
Ou plutôt le contrat et l'arrêt de ta mort.
Rends, malheureux flambeau, rends ce devoir extrême;
Pour éclairer autrui, consume-toi toi-même.
O bizarre destin, qui me fait aujourd'hui,
Pouvant si peu pour moi, si puissant pour autrui!
Confus, désespéré, sans conseil, sans remède,
Je donne du conseil, de l'espoir et de l'aide,
Et, le plus affligé de tous les amoureux,
De mon propre bonheur fais mon rival heureux;
Tel qu'un chêne élevé dont les rameaux superbes
Des chaleurs de l'été garantissent les herbes,
Et conservent des fleurs le teint frais et vermeil,
Et lui-même languit aux rayons du soleil.
Étrange et dure loi de mon sort déplorable,
Qu'autant aimant qu'aimé je sois si misérable,
Que je doive être sourd à l'objet de mes vœux,

Et qu'il faille être ingrat pour être malheureux !
Même il faut que la mort, pour accroître mes peines,
Donne à mon désespoir des espérances vaines :
Elle feint d'approcher et rebrousse ses pas,
Et me porte des coups qu'elle n'achève pas.
O trop foibles effets de l'ennui qui me presse,
Qu'un simple mal de cœur, qu'une simple foiblesse !
Cruel soulagement, et malheureux retour
Du chemin de la mort à la clarté du jour,
Puisqu'il ne m'est rendu que pour voir mon supplice,
Que pour voir Alexis dans les bras de Clarice,
Et joindre à la rigueur de ce cruel tourment
La nuisible douleur d'en être l'instrument.
Mais va, tu l'as promis, tu ne t'en peux défendre;
Fais ton rival heureux, misérable Léandre,
Et signe le contrat qui borne son souci;
Mais après son repos travaille au tien aussi.
Puisqu'une jeune main te peut offrir de l'aide,
D'une vieille douleur n'attends pas ton remède :
Meurs, et laisse en mourant, aux yeux de la pitié,
Un exemple éternel d'amour et d'amitié.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

### HORACE, ALEXIS, LÉONSE.

HORACE, *à Alexis.*

Excusez la foiblesse et du sexe et de l'âge,
Elle croit que l'hymen est un rude servage ;
Mais vos bons traitemens la sauront bien ranger,
Et lui rendront ce joug un fardeau bien léger.

ALEXIS.

S'il peut par mon amour se rendre supportable,
Il lui sera bien doux, et moi bien délectable.
Adieu; dans un moment je rends mon frère ici.

HORACE.

Allez, vous trouverez son esprit adouci.
(Il sort.)

LÉONSE.

O dieux! combien Lucrèce aura martel en tête!

ALEXIS.

Tu viens mal à propos troubler encor la fête.

LÉONSE.

Vous vous précipitez bien plus mal à propos;
La fête pourroit bien troubler votre repos.

ALEXIS.

L'affaire ne peut plus recevoir de défense:
On attend le notaire; il vient avec Hortense.

LÉONSE.

Hortense, si j'en dois croire un signe apparent,
A grande répugnance aux devoirs qu'il vous rend.

ALEXIS.

Quel signe?

LÉONSE.

Vous savez qu'engageant sa promesse
De s'employer pour vous près de votre maîtresse,
Sa parole et son teint ont changé mille fois,
Marque du peu d'accord du cœur avec la voix.
Mais j'en viens bien de voir un plus clair témoignage
Tandis qu'Horace et vous traitiez ce mariage;
Car, m'étant retiré pendant votre entretien,

Comme je le cherchois pour rechercher le sien,
J'ai dans un cabinet vu Clarice étendue,
Pâle, défigurée, à peine ouvrant la vue,
Et lui-même à ses pieds, défait, sans mouvement,
Et plus mort que les morts qu'on porte au monument.
Émilie entre eux deux, presqu'aussi mal qu'eux-mêmes,
Assistant l'un et l'autre avec des soins extrêmes,
Et, d'un torrent de pleurs interrompant le cours,
A pour la seconder imploré mon secours.
Bientôt par notre soin Clarice est revenue,
Mais ma présence a fait qu'elle s'est retenue
Et n'a pas témoigné ce qu'elle avoit au cœur;
L'autre, après une longue et mourante langueur,
Triste et peu satisfait de notre bon office,
S'est laissé relever à la voix de Clarice;
Mais, ne pouvant assez contraindre ses douleurs,
S'est retiré de nous les yeux baignés de pleurs.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ANSELME, ALPHONSE.

ANSELME, *à Alphonse.*

Il est tard en effet, mais un ami fidèle
Ne doit point différer une heureuse nouvelle:
Qui porte un bon message est toujours bienvenu.

ALPHONSE.

La maison n'est pas loin, si j'ai bien retenu.

ANSELME.

A trente pas au plus.

ALEXIS.

Anselme, est-ce vous même?

ANSELME.

O seigneur Alexis!

ALEXIS.

Eh! quel bonheur extrême
Nous procure aujourd'hui le bonheur de vous voir?
Horace fortuné!

ANSELME.

L'avez-vous vu ce soir?
Car je sais de quel nœud l'amitié vous assemble.

ALEXIS.

Nous aurons le bonheur d'en conférer ensemble.
Entrez, il est chez lui; je reviens de ce pas.

ANSELME.

Je crois que ses transports ne vous déplairoient pas
Alors qu'il apprendra quel sujet nous amène.

ALEXIS.

Qu'est-ce encor?

ANSELME.

Vous savez quelle mortelle haine
Séparoit les maisons des Sardins et de nous.

ALEXIS.

Oui.

ANSELME.

Jugez si l'accord doit nous en être doux,
Et si la liberté de retourner à Gênes,
Après un différend auteur de tant de peines,
Ne doit pas à mon frère être un ravissement
Qui de tous ses souhaits soit l'accomplissement.

ALEXIS.

Le ciel en soit béni, mais par quelle aventure?

ANSELME.

Par les droits que Raymond devoit à la nature,
Qui, près de les payer, a conjuré les siens
D'une paix générale avec les Porciens,
Pour s'ôter de l'esprit la juste défiance
De mourir mal d'accord avec sa conscience:
Et pour ce que son fils n'étoit pas sur les lieux
Pour recevoir son ordre et lui clore les yeux,
Cet écrit, qui contient sa volonté dernière,
Lui laisse, au cas qu'il vive, une instante prière
De nouer chez Horace une étroite amitié,
Et rechercher Clarice au nom de sa moitié.
Voyez quel coup du ciel, et jugez si mon frère
N'a pas grand intérêt d'entendre à cette affaire.

ALEXIS.

O dieux! mais en quel lieu est ce fils bienheureux
A qui vous destinez cet objet amoureux?

ANSELME.

Comme en nous inspirant Dieu lève tout obstacle,
Il nous l'a fait savoir par un autre miracle;
Car ayant près de Pise, à dix milles d'ici,
Rencontré par bonheur Alphonse que voici,
Et lui faisant savoir cette heureuse nouvelle,
Comme étant du pays et sachant la querelle,
Il m'a de cet amant appris l'heureux destin
Pour l'avoir de lui-même entendu ce matin.
Certes jamais l'Amour, ce dieu jeune et bizarre,
N'a causé de succès si juste ni si rare
Que celui des amours de Clarice et de lui,
Si, l'ayant tant aimée, il l'obtient aujourd'hui.

ALEXIS.

Clarice m'est promise, et si l'on me l'envie,
Voici par quoi j'en dois faire passer l'envie,
Et mettre mon rival aux termes du devoir.
Quel est son nom encor? ne le puis-je savoir?

ALPHONSE.

Oui : Léandre est son nom, et nom d'un honnête homme,
Et digne de brûler du feu qui le consomme.
L'espérance de voir son dessein réussi
M'a fait rompre mes pas et retourner ici,
Où j'ai part en sa bonne et mauvaise fortune,
Où, si l'on lui fait tort, l'injure m'est commune,
Quoique seul il soit homme à vous faire raison.

ALEXIS, *portant la main à son épée.*

Ah!

LÉONSE.

Seigneur, ce transport seroit hors de saison.

ALEXIS.

Permets.....

ANSELME.

Pour Dieu, seigneur, domptez cette colère,
Et, par l'affection qui vous joint à mon frère,
Pesez cette chaleur, si ce mot m'est permis,
Et notre intention d'un esprit plus remis.
Qu'avons-nous entrepris à votre préjudice?
Savions-nous quel dessein vous aviez pour Clarice,
Et que ce testament choquoit votre repos?
Je sais qu'Alphonse aussi...

ALEXIS.

Cher Anselme, en deux mots,
Et sans vous emporter, faites-moi voir Léandre.

La beauté de Clarice est un prix à défendre;
Et d'ailleurs notre hymen se concluant ce soir,
Si l'on me la dispute, il est temps de se voir.

ALPHONSE.

Celui dont vous parlez avecque tant d'audace,
Sert, sous le nom d'Hortense, en la maison d'Horace,
Ignorant du bonheur qui lui vient aujourd'hui;
Et, si le jeu vous plaît, je vous réponds de lui.

LÉONSE.

O prodige inouï! merveille sans exemple!
Est-ce là d'un grand cœur une preuve assez ample,
Et me suis-je trompé dedans mon sentiment?

ALEXIS.

Je demeure interdit en cet étonnement.
Hortense aime Clarice et me sert auprès d'elle!
O trop fidèle Hortense, à toi trop infidèle!
Tes soupçons ont fait tort à ma discrétion;
J'eusse, au lieu de trahir, servi ta passion,
Mais je t'eusse ravi le mérite et la gloire
Des plus fameux amis dont parle la mémoire.
(Il embrasse Anselme et Alphonse.)
Trêve, après cet exemple incroyable aux neveux,
Trêve à nos différens aussi-bien qu'à nos vœux;
Achevez cet accord, pressez ce mariage:
Allez, j'offre avec vous la main à cet ouvrage,
Pour rendre la pareille à sa fidélité
Et combattre avec lui de générosité.
Banni pour son sujet, je chéris ma disgrâce
Et souffre avec plaisir qu'un tel rival me chasse,
Puisqu'il a fait pour moi ce qu'il eût fait pour lui

Je n'ai qu'un mot à dire : avancez, je vous suis.

(Anselme et Alphonse sortent.)

Léonse, que dis-tu?

LÉONSE.

Je doute si je veille,
Et crois lire un roman de voir cette merveille:
Lucrèce maintenant.....

ALEXIS.

Je t'allois confesser
Un sentiment secret dont je me sens presser;
Je ne sais quel remords que le ciel me suscite
D'avoir si froidement estimé son mérite
Et si mal reconnu l'amour qu'elle a pour moi.

LÉONSE.

Dans cette bonne humeur tenez-lui votre foi,
Mais serrez-la d'un nœud qu'on ne puisse dissoudre :
Écoutez ce remords et laissez-vous résoudre,
Après tant de foiblesse et de légèreté,
D'être enfin infidèle à l'infidélité.

ALEXIS, *voyant venir Hortense.*

Voici ce cher ami. Va m'attendre chez elle;
Et si, comme il se peut, elle avoit la nouvelle
De l'hymen qu'on traitoit entre Clarice et moi,
Dis-lui que je te suis pour lui prouver ma foi.

LÉONSE, *à part.*

A la fin le mérite obtient sa récompense,
Et l'Amour nous fait voir qu'avecque connoissance,
Quoi qu'on s'en imagine, il régit l'univers,
Et qu'il porte un bandeau, mais qu'il voit au travers.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### ALEXIS, HORTENSE.

HORTENSE, *à part.*

Les pleurs que vous versez déshonorent mes peines :
Arrêtez-vous, mes yeux; mais ouvrez-vous, mes veines;
Il n'appartient qu'à vous de pleurer mon tourment.

ALEXIS.

Eh bien, mon cher Hortense?

HORTENSE.

Il vient dans un moment.

ALEXIS.

Il n'est rien d'obligeant après ta courtoisie,
Quoique depuis ta vue un trait de jalousie
Ait si fort alenti mes premières ferveurs,
Qu'il me rend tes bienfaits d'inutiles faveurs.
Nomme ce changement ou raison ou caprice,
Je me veux dégager des charmes de Clarice,
Et pour t'en consulter je t'attendois ici.

HORTENSE.

Vous vous divertissez à me railler ainsi :
Ne pouvant contenir une allégresse extrême,
On se fait des ébats et des jeux de soi-même.
Heureux à qui le ciel destine ses appas!

ALEXIS.

Tu t'en peux étonner, mais je ne te ments pas.

HORTENSE.

Sur quel soupçon encor fondez-vous cet ombrage?
Car le ciel n'est pas pur si Clarice n'est sage.

ALEXIS.

Je n'ai pas conservé le sens jusqu'aujourd'hui
Pour adorer enfin l'idolâtre d'autrui.
Si tu la connoissois, tu me devois apprendre
Son inclination pour un certain Léandre
Qui possède son cœur par des liens si forts,
Que tout autre n'en peut posséder que le corps.
Connois-tu ce Léandre?

HORTENSE.

A l'égal de moi-même.
Il ne s'offense point que Clarice vous aime,
Et ce que j'ai pour vous entrepris aujourd'hui,
Croyez que je l'ai fait bien avoué de lui.
J'ai sur ses passions un souverain empire;
Je contiens ses douleurs, défends qu'il ne soupire,
Et lui ravis l'honneur d'être connu de vous,
De peur que, l'estimant peu content ou jaloux,
Vous ne vous défendiez de notre bon office,
Et n'ayez répugnance à lui ravir Clarice.

ALEXIS, *l'embrassant.*

Hélas! plutôt le ciel me ravisse le jour!
Prodige d'amitié, de constance et d'amour,
Incomparable ami, trop fidèle Léandre,
Quels offices, quels soins, quels vœux te puis-je rendre
Qui puissent égaler ta générosité?
Ta franchise a fait tort à ma fidélité.
L'objet d'une si belle et si sensible flamme,
L'idole de tes sens, la moitié de ton âme,
Dont les affections répondent à tes vœux,
La constance à ta foi, les ardeurs à tes feux,
Dont les yeux sont des tiens la vie et la lumière,

Me l'avoir accordée à ma simple prière!
N'est-ce pas m'offenser à force de bonté,
Et soupçonner ma foi de trop de lâcheté?

HORTENSE, *avec étonnement.*

Il faut que désormais la Fortune se lasse,
Puisque ce grand malheur manquoit à ma disgrâce,
D'être connu de vous et d'être soupçonné
De regretter un bien que je vous ai donné;
Moi votre prisonnier, votre serf, votre esclave,
A vous mon seul refuge au malheur qui me brave,
Quand vous tirez d'un joug pire que les enfers
Ces membres oppressés dessous le poids des fers!
Qui vous a dit mon nom? et par quelle aventure.....

ALEXIS.

C'est trop; n'offense plus une amitié si pure,
Pour soupçonner la tienne et douter de ta foi :
Viens savoir par quel sort ta Clarice est à toi,
Et quel heureux malheur termine ta disgrâce.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; ALPHONSE.

ALPHONSE.

O fortuné Léandre, et bienheureux Horace!

HORTENSE.

Dieux! Alphonse, est-ce vous?

ALPHONSE.

Trêve, trêve aux tourmens,
Honneur des vrais amis, gloire des vrais amans :

Possédez la beauté qui vous est destinée,
Horace a consenti cet heureux hyménée,
Et de vos longs travaux vous accorde le prix.
Entrons.

HORTENSE.

Sans doute un songe occupe mes esprits.
(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

### CLARICE, ÉMILIE; *ensuite* HORTENSE.

ÉMILIE.

Clarice, enfin vos pleurs me forcent de vous dire
Qu'un indigne sujet cause votre martyre,
Et qu'il n'est ni de sang ni de condition
A mériter l'honneur de votre affection;
Car, s'il en faut enfin dire ce que j'en pense,
J'ai découvert la trame, et vous aimez Hortense.

CLARICE.

Indiscrète, impudente, avec quel front peux-tu
D'un si fou sentiment offenser ma vertu?
Moi! j'aurois à ce point oublié ma naissance!

ÉMILIE.

Ce que je vous en dis.....

CLARICE.

Infâme! j'aime Hortense?

ÉMILIE.

On avoue avec peine un indigne vainqueur,
Mais le don d'un portrait marque celui du cœur.
Vous reconnoissez-vous dedans cette peinture?

CLARICE.

Que vois-je? ô justes dieux! quelle est cette aventure?
Et de qui la tiens-tu?

ÉMILIE.

Du commun accident
Qui rend de vos deux cœurs le feu trop évident,
Quand, ce qui marque assez cette ardeur inouïe,
Vous êtes à mes pieds tombée évanouie,
Les yeux baignés de pleurs et les soupirs au sein,
Hortense vous suivant, j'ignore à quel dessein,
Est tombé comme vous sitôt qu'il vous a vue
Pâle et sans mouvement à mes pieds étendue.
Moi, tâchant d'alléger sa mourante langueur,
J'ai trouvé ce portrait qui pendoit sur son cœur,
D'où vous pouvez juger ce que j'en puis apprendre.

CLARICE.

J'en ai fait autrefois un présent à Léandre.
O dieux! si mon soupçon obtenoit son effet,
Quel heur au prix du mien ne seroit imparfait?
Ils ont tant de rapport et tant de ressemblance,
Que j'ai cru mille fois voir Léandre en Hortense.
O douce inquiétude! agréable souci!

ÉMILIE.

L'appellerai-je?

CLARICE.

Attends, ne dis mot; le voici.
(A part.)
Longue et fatale erreur, aveuglement extrême,
Laissez-vous dissiper; le voilà, c'est lui même.
(A Hortense qui arrive.)
Eh bien, lâche instrument des rigueurs de mon sort,

Que viens-tu m'annoncer? faut-il signer ma mort?
Et veux-tu qu'Alexis me ravisse Léandre?

HORTENSE.

J'ai charge de savoir s'il vous plaît de descendre.
La compagnie est prête et n'attend plus que vous.

CLARICE.

Qu'espère-t-on de moi? Léandre est mon époux.

HORTENSE.

Horace vous a fait un choix si légitime,
Que, ne l'acceptant pas, vous commettriez un crime.

CLARICE.

Malheureux! est-ce ainsi que tu plains mon tourment?

HORTENSE.

Je vous porte bonheur avec ravissement.

CLARICE.

Mon martyre éternel?

HORTENSE.

Mais un plaisant martyre.

CLARICE.

Tu consens cet hymen?

HORTENSE.

Je suis prêt d'y souscrire.

CLARICE.

Quoi! sans ressentiment, sans regret, sans effort?

HORTENSE.

Avec ardeur, vous dis-je, et plaisir et transport.

CLARICE, *lui montrant le portrait.*

Traître, ne m'as-tu pas, dessus cette peinture,
Protesté de m'aimer jusqu'à la sépulture?

Et ne l'entends-tu pas d'une muette voix
Te reprocher l'oubli des vœux que tu me dois?
Renonce si tu veux, sur cette même image,
A l'obligation du serment qui t'engage;
Parjures-y ta foi, démens-y ton amour;
Mais aussi permets-moi d'y renoncer au jour,
Et devenir sans voix ainsi que ma figure
Pour ne te pouvoir plus reprocher ton parjure,
Et pour t'ôter la peine et la peur de me voir.
Ah! Léandre!

HORTENSE, *l'embrassant.*

Ah! madame!

ÉMILIE.

O l'heureux désespoir!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; ALEXIS.

ALEXIS.

Quoi! madame, pour moi si froide et si farouche,
Avec mon confideut vous traitez bouche à bouche!
Qu'il tienne donc ma place, et qu'il prenne pour soi
Le périlleux hymen qu'il moyennoit pour moi.

CLARICE.

Je consens volontiers à cet heureux échange.

ALEXIS.

Votre amour, sans mentir, est digne de louange,
Et moi je le serois d'un très-juste mépris
Si j'avois séparé deux si fermes esprits.
Venez signer la fin de votre long martyre;

Votre père y consent, il est prêt d'y souscrire,
Et Léandre, je crois, ne s'en défendra pas.

CLARICE, *avec ravissement.*

Dieux! et comment?

ALEXIS.

Venez, vous l'apprendrez là-bas.

ÉMILIE.

Je demeure interdite, et pour moi j'appréhende
D'être en quelque palais ou d'Armide ou d'Urgande:
Je ne crois pas mes yeux; la peur de sommeiller
Fait que tout en veillant je crains de m'éveiller.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

### HIPPOCRASSE, LE VALET.

HIPPOCRASSE.

La femme est un beau mal, un naufrage de l'homme,
Un soin qui le dévore, un feu qui le consomme,
Un joug qui le captive, une erreur, un défaut,
Un vice de nature, et pourtant il en faut.
Infidèle beauté, dédaigneuse Lucrèce,
Monstre bouffi d'orgueil, assassine, traîtresse,
Enfin j'ai secoué le joug de ton pouvoir:
Tu sauves à Clarice un sanglant désespoir
En livrant en ses mains ta plus riche conquête.
Ne délibérons plus; j'ai l'amour en la tête,
Et j'éprouve aujourd'hui combien il peut sur nous.

LE VALET.

Au diable soit l'amour! je suis froissé de coups.
Ce démon enragé frappe comme un tonnerre.

HIPPOCRASSE.

Ce sont fruits de métier : on risque à toute guerre.
Mais n'appréhende point d'être ici maltraité.
Frappe, voilà la porte. Adieu ma liberté.

(Ils frappent.)

## SCÈNE IX.

### LES MÊMES; HORACE.

HORACE.

Qu'est-ce? quelle furie et quelle impatience!
Ho! seigneur Hippocrasse?

HIPPOCRASSE.

Un moment d'audience.
Quand le grand artisan de ce vaste univers
Eut embelli les cieux de tant d'astres divers,
De son être immortel insensibles images,
Il se voulut graver en de vivans ouvrages
A qui pour résidence il choisit ce bas lieu.

HORACE.

Vous le prenez bien haut, et l'on m'attend. Adieu.

HIPPOCRASSE.

Je suis prêt, en un mot, de signer l'hyménée,
Et vous tenir la foi que je vous ai donnée.

HORACE.

Et moi je suis tout prêt, si vous ne l'évitez,
De vous faire traiter comme vous méritez.

LE VALET, *à part.*

Cette harangue encor me sent la bastonnade.

HORACE.

Vous ne doutez donc plus si ma fille est malade?

HIPPOCRASSE.

Non, cela ne se peut, je m'en suis éclairci.

HORACE.

Et moi j'ai de quoi craindre et m'éclairer aussi.
Si, selon votre espoir, je vous donnois Clarice,
Et qu'après cet effet de ma seule avarice
On vous trouvât atteint de quelque mal secret,
Ne me seroit-ce pas un sensible regret?

HIPPOCRASSE, *voulant se déshabiller.*

Moi quelque mal secret? Tiens, aide-moi, qu'on sache
Les défauts que je cèle et les maux que je cache.
J'ai le corps mâle et sain dessous ce poil grison.

HORACE.

Ne vous dépouillez point, il n'en est point saison :
Je ne m'y connois pas, et puis ce pourroit être
Quelque interne accident difficile à connoître.

HIPPOCRASSE.

Comment?

HORACE.

Que sais-je, moi? quelque débilité,
Quelque extrême froideur, quelque autre infirmité.

HIPPOCRASSE.

Ces incommodités ne sont pas sans remède
A qui prétend laisser quelqu'un qui lui succède.
Le savant Hippocrate enseigne en cent endroits
A causer à cent ans l'accident de neuf mois.

HORACE.

Je trouve en votre haleine un signe manifeste
D'un mauvais estomac, cacochyme, indigeste.

HIPPOCRASSE.

Pour cet autre défaut Galien est d'avis
D'un peu de muscadins, de cannelle et d'anis;
A quoi souscrit Pompone, Oribase et Fernelle.

HORACE.

Et si cet accident vous tient à la cervelle,
Quel auteur a traité ce remède des fous?

HIPPOCRASSE.

Je passe pour plus sain et plus sage que vous.

## SCÈNE X.

LES MÊMES; RHINOCÉRONTE, LÉONIN.

RHINOCÉRONTE.

Mettons bas pour un temps la terreur et l'audace.

LE VALET.

Les voilà de retour.
(Il s'enfuit.)

HIPPOCRASSE.

Adieu, seigneur Horace.
(Il s'enfuit.)

HORACE.

O le doux passe-temps! l'agréable entretien!
Je me suis acquitté, je ne lui dois plus rien.
(Il sort.)

RHINOCÉRONTE.

Sans doute qu'elle attend avec impatience
L'honneur de ma visite et de mon alliance.
(Il frappe.)

## SCÈNE XI.

### RHINOCÉRONTE, LÉONIN, LUCRÈCE, CYNTHIE, LÉONSE.

LUCRÈCE.

Il faut que l'accident à tous deux soit commun.
(A Léonse.) (A Rhinocéronte.)
Cours, et ne tarde point. Que veut cet importun?

LÉONIN.

L'extrême impatience! et la belle caresse!

LUCRÈCE.

Qu'est-ce?

RHINOCÉRONTE.

Est-ce là l'accueil qui suit votre promesse?
Ne m'attendiez-vous pas?

LUCRÈCE.

Est-ce ici la saison
De faire ouvrir de force une honnête maison?

LÉONIN, *à Rhinocéronte.*

L'amour qu'elle a pour vous lui trouble la cervelle.

RHINOCÉRONTE.

As-tu connu Léonse? Alexis est chez elle,
Et l'on me veut railler : mais s'il en est ainsi.....

LUCRÈCE.

Eh bien, que feriez-vous? il n'est pas loin d'ici.

RHINOCÉRONTE.

Il n'échapperoit pas, s'il m'avoit fait injure,
Avec les bras de Mars et les pieds de Mercure.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; ALEXIS, LÉONSE.

ALEXIS, *l'épée à la main, à Rhinocéronte.*

Insolent, j'ai franchi de plus sanglans hasards
Sans les pieds de Mercure et sans les bras de Mars.

RHINOCÉRONTE.

Tout beau, la loi d'honneur vous défend la surprise.

ALEXIS.

Et le bruit que tu fais, quelle loi l'autorise?

(Léonin se cache dans un coin.)

RHINOCÉRONTE.

Le pouvoir qu'ont sur moi d'infidèles appas.
Viens à moi, Léonin.

LÉONIN.

Oh! qu'il ne me tient pas!

ALEXIS.

Tôt, voyons qui de nous emportera Lucrèce,
Et faisons sa conquête un fruit de notre adresse.
Donnons; lâche, es-tu prêt?

RHINOCÉRONTE.

Tu me surprends; tout beau.

ALEXIS.

Mets l'épée à la main.

RHINOCÉRONTE.

Je la veux au fourreau.
Par quel droit sur ma main prétends-tu cet empire?

LUCRÈCE.

O dieux! quel capitaine!

CYNTHIE.

Et quel sujet de rire!

ALEXIS.

Il se faut, en un mot, tirer un peu de sang.

RHINOCÉRONTE.

Prends-tu pour un barbier un homme de mon rang?
Et pourquoi ce remède à qui n'est point malade?

ALEXIS.

Donnons-nous le plaisir au moins d'une estocade,
Pour marque du beau feu dont nous sommes épris.

RHINOCÉRONTE.

Je ne hasarde point un homme de mon prix,
Qui sait par jugement mépriser une injure,
Et que tout cœur mourroit de la moindre blessure.
Adieu, je ne veux pas qu'il me soit imputé
D'avoir servi par force une ingrate beauté.

(Il sort avec Léonin.)

LUCRÈCE.

Voilà s'en démêler et fuir de bonne grâce.

ALEXIS.

Madame, le souper vous attend chez Horace,
Où Léandre et Clarice ont des ravissemens
Capables d'exciter les plus tièdes amans.
Allons à leur exemple arrêter l'hyménée
Où m'oblige la foi que je vous ai donnée.

LUCRÈCE, *l'embrassant.*

Quel bonheur est le mien! O dieux! en même jour
Voir à tant de mépris succéder tant d'amour!

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIII.

### RHINOCÉRONTE, LÉONIN.

RHINOCÉRONTE.

Ah! c'est trop, ma valeur force ma modestie,
Et ma longue constance, en fureur convertie,
Me sollicite enfin de venger cet affront.
Le feu m'en vient au sein, le sang m'en monte au front,
La honte m'en remord, la rage m'en consume,
La cervelle m'en bout, et tout le corps m'en fume.

LÉONIN.

Que ne témoignez-vous ce courroux au besoin?

RHINOCÉRONTE.

L'amour m'avait charmé. Mais viens, il n'est pas loin;
La peur l'a fait cacher, et je veux que sur l'heure,
A ta vue, à ton su, la honte lui demeure,
Et qu'il sente ce bras fatal aux assassins.
Frappe, mais doucement, par respect des voisins.

(Léonin frappe si foiblement qu'on l'entend à peine.)

Pourquoi ne parois-tu? Viens, lâche; viens, infâme,
Que je te fasse enfin vomir le sang et l'âme.
Tu m'entends, mais la peur te dérobe la voix,
Poltron, deux fois poltron, et trois et quatre fois:
Je sacrifîrai, traître, à ma juste vengeance
Toi, les tiens, ta maîtresse et toute ton engeance.
Retirons-nous: tu vois si le cœur me défaut:
Une belle retraite égale un bel assaut.

LÉONIN.

J'allois, s'il fût sorti, combler ma renommée,
Et, contre ma fureur justement animée,
Tout l'univers armé ne l'eût pu secourir.
Le champ nous reste enfin : vaincre, vaincre ou mourir!

FIN DE CLARICE.

# BÉLISAIRE,

TRAGI-COMÉDIE.

1643.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR BÉLISAIRE.

Après avoir vaincu les Perses, Bélisaire, que l'auteur écrit toujours Bélissaire, revient à Constantinople. Théodore, dont Bélisaire avoit jadis repoussé les feux, partage le trône de Justinien qu'elle a épousé. Cette princesse conserve un grand désir de se venger des mépris de Bélisaire, et la faveur qu'accorde l'empereur à ce grand capitaine ne fait que redoubler la haine de l'impératrice. Elle aposte plusieurs assassins pour se défaire de lui; mais chaque fois Bélisaire, par sa grandeur d'âme, que leur découvrent toujours de singuliers hasards, leur fait abandonner leurs lâches desseins et les rend ses plus grands admirateurs. Ils avertissent même Bélisaire des piéges que lui tend *une femme*, et le défendent de tout leur pouvoir. Enfin Théodore, au désespoir de voir manquer successivement ses entreprises, se détermine à

en assurer elle-même le succès; et, trouvant Bélisaire qu'elle croit endormi, elle va le poignarder, quand Justinien, témoin caché de son action, lui arrête le bras et l'exile : mais Bélisaire, que l'empereur associe à l'empire, n'use de sa nouvelle puissance que pour exiger que Théodore reste à la cour. Loin d'être touchée de ce trait de générosité, Théodore, qui a surpris un billet d'amour destiné par Bélisaire à Antonie sa maîtresse, le présente à Justinien en lui disant que Bélisaire a osé le lui adresser à elle-même. Justinien, oubliant tout à coup les motifs qu'il a de se défier des accusations de Théodore, sans vouloir même entendre la justification de Bélisaire, le condamne à perdre la vie. Cependant l'impératrice éprouve bientôt d'affreux remords, et, apprenant que Bélisaire va mourir, elle fait à Justinien l'aveu du crime dont elle est coupable. Il ordonne de suspendre le supplice, mais il est trop tard : l'infortuné Bélisaire a péri.

Rotrou a singulièrement dénaturé l'histoire et le caractère de son héros dans cette pièce, qui suffiroit seule pour démontrer l'influence du goût en faveur dans un siècle sur les auteurs de ce même siècle. L'amour du romanesque a fait croire à Rotrou qu'il pourroit l'employer dans des sujets historiques : il s'est trompé. Car il

est digne de remarque que, quand il a un modèle chez les anciens, ses défauts sont supportables et sont entremêlés de grandes beautés ; mais quand il met sur la scène des personnages de l'antiquité dont le caractère est connu, les défauts de Rotrou se font seuls apercevoir, tandis que ses beautés deviennent nulles, par la physionomie étrange qu'il prête à ses héros. On ne peut nier que cette pièce n'eût mérité un grand succès, si un personnage quelconque du moyen âge, ou même d'invention, eût tenu dans cette tragédie la place de Bélisaire; les moyens par lesquels il échappe à ses dangers sans cesse renaissans, sont ingénieux et portent un grand intérêt sur le héros. Rotrou avoue, du reste, dans son épître dédicatoire au prince Henri de Lorraine, que Bélisaire, après avoir été persécuté pendant sa vie, ne devoit pas s'attendre à voir son histoire ni sa représentation plus privilégiées que lui-même. Cette raison peut satisfaire un auteur tombé; nous croyons plutôt que, malgré le goût peu scrupuleux des spectateurs de cette époque, la chute de la tragédie de Rotrou doit être surtout attribuée à l'infidélité du prétendu portrait qu'il retraçoit au théâtre.

# ACTEURS.

CÉSAR, empereur de Constantinople.
THÉODORE, impératrice.
BÉLISAIRE, général d'armée.

| | |
|---|---|
| NARSÈS,<br>PHILIPPE,<br>LÉONSE, | confidens de César. |
| ALVARE,<br>FABRICE, | confidens de Bélisaire. |

ANTONIE, maîtresse de Bélisaire.
CAMILLE, suivante de l'impératrice.
SOLDATS.
GARDES.

*La scène est à Constantinople.*

# BÉLISAIRE,

## TRAGI-COMÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLISAIRE, ALVARE, FABRICE, Soldats.

ALVARE.

Comme votre courage a franchi des hasards,
A mettre la frayeur au sein même de Mars,
Et, rendant sa valeur aux parques redoutable,
A lassé de moissons leur faux inévitable!
Toute la ville en foule a couru pour vous voir;
Le peuple impatient s'empresse en ce devoir;
En hommes plus qu'en grains la campagne est fertile;
La ville est un désert, et les champs une ville;
Chacun veut voir l'auteur de tant d'illustre faits;
Les arbres pleins de monde en courbent sous le faix,
Et ces hauts monts, chargés des pieds jusques aux faîtes,
Paroissent des géans tout de bras et de têtes,

Qui n'ont du mouvement ni des yeux que pour vous,
Seul la butte, l'objet et l'estime de tous.

BÉLISAIRE.

Si quelque marque, Alvare, est due à mes victoires,
Laissons faire le peuple et parler les histoires;
Mais de souffrir ma gloire en la bouche des miens,
C'est en ôter le prix au ciel dont je la tiens :
Il combattoit pour nous, il livroit les alarmes,
Il adressoit mes coups, il soutenoit mes armes;
Et mon bras n'est du sien qu'un chétif instrument
Qui ne meut et n'agit que par son mouvement.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; LÉONSE, *en habit de pèlerin.*

LÉONSE, *à part.*

Le sort tout à propos me l'offre à ce passage :
Outre mon intérêt, ma parole m'engage;
Et l'ordre que je suis part d'une autorité
Qui promet un asile à ma témérité;
Puis la peur de la mort sied mal au misérable.
Mourons, ou vengeons-nous; l'endroit est favorable.
(A Bélisaire.)
Vous dont le bras vainqueur, du Gange révéré,
Vient d'étendre nos bords sur son sable doré,
Et de teindre de sang le cristal de son onde,
Glorieux conquérant de la moitié du monde,
Ce soldat misérable en sa nécessité
Demande une assistance à votre piété.

BÉLISAIRE.

Quand je reviens vainqueur, quand tout m'est favorable,
Puis-je entendre un soldat se dire misérable?

Mon courage y répugne, et ma compassion
Ne se peut refuser à ma profession.
Quel chef t'a commandé?

LÉONSE.

Léonse, dans l'Asie.
(A part.)
De quel trouble importun est mon âme saisie?
Prends, mon bras, prends le temps d'accomplir ton dessein,
Et porte au dépourvu ce poignard dans son sein.

BÉLISAIRE.

Il a servi l'empire et fut grand capitaine.

LÉONSE.

Sa valeur toutefois lui fut ingrate et vaine,
Puiqu'elle n'a rien pu contre ses envieux,
Dont les sourds attentats l'ont banni de ces lieux,
Et, ne lui laissant rien qu'une ennuyeuse vie,
Lui font tenir sa mort pour un objet d'envie.
Son sort étoit le mien, et je fus renversé
Du coup qui lui vint d'eux et qui l'a terrassé.
(A part.)
Lâche! que tardes-tu? l'occasion est belle.

BÉLISAIRE.

L'empire eut en Léonse un ministre fidèle.
J'ai toujours vu son zèle égaler sa valeur,
Et n'y crois point de crime autre que son malheur.
Soldat, si mon crédit peut obtenir sa grâce,
N'en désespère point, c'est un soin que j'embrasse;
Je ferai son pardon du prix de mes exploits;
J'accroîtrai s'il se peut son rang et ses emplois,
Et tiendrai pour un digne et glorieux trophée
Sa vertu reconnue et l'envie étouffée.

Le temps m'a de l'esprit son portrait effacé,
Mais toujours dans mon cœur son mérite est tracé,
Et, si le ciel seconde un dessein légitime,
Mes soins lui produiront des fruits de mon estime.
Toi, pour ne pas souffrir qu'il me soit reproché
Qu'un soldat indigent sans fruit m'ait approché,
Tiens, et par ce présent soulage ta misère.

(Il lui donne une chaîne d'or.)

LÉONSE.

O libéralité digne de Bélisaire!

(A part.)

Que résous-tu, mon cœur? mon bras, qu'entreprends-tu?
Quelle rage tiendroit contre tant de vertu?
Qu'un autre, Théodore, assouvisse ta haine;
Il m'a lié les bras avecque cette chaîne.

(Haut.) (Il jette son poignard.)

Le ciel, grand conquérant, éternise tes jours!
Je venois à dessein d'en terminer le cours.
On te cherche un meurtrier, j'avois promis de l'être;
Punis-en l'attentat, je te livre le traître;
Venge-toi du forfait que tu fais avorter,
Et donne-moi la mort que je t'allois porter.
Tu m'as fait des leçons contre la violence,
Tu désarmes ce bras avecque ta clémence;
Mais laisse enfin tenir l'empire à la raison,
Et coupe en moi le cours à cette trahison:
Qui souffre un attentat s'expose et l'autorise;
Punis-en la pensée, et non pas l'entreprise;
Car les dieux n'ont jamais établi de tourment
Qui ne fût pour ce crime un trop doux châtiment.

ALVARE, *tirant son épée.*

Quel respect nous retient?

FABRICE.

Qu'il meure le perfide!

BÉLISAIRE.

Arrêtez, ou ce bras en punit l'homicide.
En voulant à ma vie, il méritoit la mort;
Mais son prompt repentir vous défend ce transport.
Si m'étant redevable il le sait reconnoître,
Vous m'ôtez un ami, pensant tuer un traître;
Votre zèle m'efface une obligation,
Et me prive du fruit d'une bonne action.

LÉONSE.

Votre bonté m'outrage en m'étant trop humaine,
Et je sentirois moins une mort plus soudaine
Que la honteuse mort qu'un remords éternel
Va livrer sans relâche à ce sein criminel.

BÉLISAIRE.

Cet heureux repentir répare assez ton crime,
Et je me venge assez si j'acquiers ton estime :
Payes-en mes bienfaits si je t'en ai rendu,
Et ne me retiens point le fruit qui m'en est dû.
Dis-moi, qui t'obligeoit à conspirer ma perte?

LÉONSE.

Outre l'indignité que Léonse a soufferte,
Dont je connois qu'à tort on te faisoit l'auteur,
D'un ordre exprès encor j'étois l'exécuteur.

BÉLISAIRE.

Quelle prospérité s'offense de la mienne?

LÉONSE.

J'ai promis le secret, souffrez que je le tienne.
En exigeant de moi cette confession,

Vous me sollicitez d'une lâche action,
Et je vous ferois tort de plus passer pour traître,
Passant pour votre ami, que vous m'obligez d'être.

BÉLISAIRE.

Qui me voit en péril et sait mes ennemis,
S'il se dit mon ami, m'en doit donner avis.

LÉONSE.

Mon serment violé souffrant cette contrainte,
Ne vous libéreroit ni de soin ni de crainte;
Il suffit que ce bras s'offre à votre secours,
Et se charge du soin de défendre vos jours,
Enfin que sous ma garde et sous ma vigilance
Vous soyez à couvert de cette violence.

ALVARE.

Par force ou par douceur, si c'est votre dessein,
Nous tirerons bientôt ce secret de son sein.

BÉLISAIRE.

Non, je tiendrois ma vie encor moins assurée
En devant l'assurance à sa foi violée;
Tendant au seul objet de vivre toujours bien,
Et ma sincérité ne me reprochant rien,
Le ciel en ma faveur fera crever l'envie,
Et comme d'un dépôt aura soin de ma vie.

LÉONSE.

L'envie en vous heurtant heurteroit trop l'état:
Elle ne trempe point en ce noir attentat.
Mais craignez une femme, et redoutez sa haine.

BÉLISAIRE.

Une femme? ah! ce mot accroît encor ma peine;
Ce sexe en la vengeance est le plus obstiné,

Et pouvant l'accomplir n'a jamais pardonné.
Mais quelle femme encor puis-je avoir outragée,
Que ce bras sur moi-même à l'instant n'eût vengée?

ALVARE.

Vous en voulant, sans doute elle est d'autorité.

BÉLISAIRE.

Toute femme est puissante avecque la beauté.
Mais par le compte exact que me rend ma pensée,
Nulle ne se plaindra que je l'aie offensée;
Et je ne trouve rien à me rendre suspect,
Ni dedans mon amour, ni dedans mon respect.
O toi de qui le bras prend toujours ma défense,
Puissant appui des bons, tu sais mon innocence;
Et puisque sa candeur a tes yeux pour témoins,
Je repose sans crainte à l'ombre de tes soins.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

### THÉODORE, CAMILLE.

CAMILLE.

Oui, votre majesté s'il lui plaît me pardonne,
Je ne lui puis nier que ce dessein m'étonne,
Puisqu'en effet sa chute ébranle vos états,
Qu'en vous en défaisant vous vous ôtez un bras,
Et que de tous les maux que doit craindre l'empire,
La mort de ce héros est, ce semble, le pire.
Vous avez commencé de m'ouvrir votre sein,
Madame, achevez donc; quel est votre dessein?
Sont-ce là les lauriers qu'on doit à Bélisaire,
D'avoir à vos états fait le Nil tributaire,

Assujetti le Tibre, et récemment encor
De l'Euphrate et du Gange acquis les sables d'or?

THÉODORE.

Mais enfin je le hais, cette louange est vaine :
Louer ce que j'abhorre est accroître ma haine.
Je connois son mérite, et l'ai trop estimé;
Le mal que je lui veux vient de l'avoir aimé;
Ma haine est un effet d'une amour irritée,
Dont il étoit indigne, et qu'il a rebutée.
Avant que l'empereur eût porté l'œil sur moi,
Et daigné m'honorer des offres de sa foi,
Par une liberté depuis désavouée,
A ce présomptueux mes yeux m'avoient vouée;
Mais il n'écouta point la voix de mes regards,
Il parut insensible aux charmes des Césars;
Ma bouche, après mes yeux, lui parla de ma peine,
Et comme les regards la parole fut vaine.
Tant que cet orgueilleux régna sur mes esprits,
Pour tout prix de mes vœux je n'eus que des mépris;
Je versai mes faveurs dedans une âme ingrate,
Et puisque j'ai tout dit, et qu'il faut que j'éclate,
Antonie, à ma honte, acquit l'autorité
Que je me promettois dessus sa liberté.
Cette honte depuis si lâchement soufferte,
Croissant avec mon rang, me fit jurer sa perte,
Quand le sort favorable à mon ressentiment,
Me l'acquit pour sujet, n'ayant pu pour amant,
Et m'offrant en César ce qu'il refusa d'être,
Fit voir son mauvais goût par le choix de son maître.

CAMILLE.

Quand le temps a changé votre condition,
Il a dû dissiper cette indignation.

Il sied mal de venger l'affront de Théodore
A celle qui régit le couchant et l'aurore :
Ce front auguste, enfin, quoique le même front,
N'étoit pas couronné quand il reçut l'affront.
D'un généreux oubli tirez votre allégeance.

THÉODORE.

Je suis femme, et je hais; laisse agir ma vengeance.
Ne vois-tu pas qu'encor, pour comble de l'horreur
Que m'en a pu produire une juste fureur,
Il s'acquiert un pouvoir si près de l'insolence,
Qu'il tient seul de l'état le glaive et la balance?
Je ne puis avancer Philippe mon parent
Que par le vil tribut des devoirs qu'il lui rend;
Si je le veux bien mettre en l'esprit d'Antonie,
Cet orgueilleux y règne avecque tyrannie;
Sans son crédit enfin le mien est imparfait;
Je suis reine de nom, et lui règne en effet.
Cette confession a passé ta louange;
C'est d'où provient ma haine, et de quoi je me venge.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; ANTONIE.

ANTONIE.

Madame, Bélisaire en superbe appareil,
Du retour dont le peuple adore le soleil,
Dedans la basse cour vient de faire paroître
Ce port grave et charmant qui le fait reconnoître,
Et l'empereur, qui passe en votre appartement,
Vient vous y faire part de son ravissement.

THÉODORE, *à part.*

L'insolente n'a pu dissimuler sa joie.
D'invisibles vautours de mon cœur font leur proie;
Sa louange en sa bouche est un trait enflammé
Qui vient accroître un feu déjà trop allumé.
Ah! perfide Léonse, âme vile et traîtresse,
Est-ce, lâche, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse?
(A Antonie.)
Votre joie, Antonie, a paru clairement;
Mais je jure le ciel, écoutez ce serment,
Et le jour qui m'éclaire, et que César respire,
Pour l'honneur de la terre et le bien de l'empire,
Que si par quelque signe ou public ou secret,
Par quelque mouvement de joie ou de regret,
Vous rendez votre amour visible à Bélisaire,
Si par un geste seul vous tâchez de lui plaire,
Si par un seul regard vous rallumez ses feux,
Et si d'un mot enfin vous obligez ses vœux.....

ANTONIE.

Qu'entends-je, juste ciel?

THÉODORE.

Il n'a pas plus de vie
Qu'il ne lui faut de temps pour se la voir ravie;
Vos regards lui seront des traits envenimés,
Et vous l'assassinez, enfin, si vous l'aimez.

ANTONIE.

Faites que dessus moi cette tempête éclate,
Et ne m'ordonnez point la qualité d'ingrate.

THÉODORE.

Philippe est le parti dont je vous ai fait choix;
Votre goût doit du mien se prescrire des lois.

ANTONIE, *à part.*

La haine d'une femme est un mal sans remède :
Ne lui répliquons point ; cieux ! j'implore votre aide.
Ne pouvoir, cher amant, répondre à ton amour !
J'en reçois la défense et conserve le jour !

## SCÈNE V.

LES MÊMES ; CÉSAR, NARSÈS, PHILIPPE, GARDES.

CÉSAR.

Madame, à nos transports joignez votre allégresse :
Bélisaire, suivi d'une nombreuse presse,
Environné de gloire et chargé de lauriers,
Vient recevoir le prix de ses gestes guerriers.
Honorons son retour d'un accueil favorable,
Et révérons son nom à jamais mémorable.

THÉODORE, *à part.*

Dissimulez, mes yeux ; contiens-toi, mon courroux.
(A César.)
J'estime trop, seigneur, ce qu'il a fait pour nous
Pour n'être pas sensible à sa bonne fortune,
Et ne partager pas l'allégresse commune :
(A part.)
Le voici ! Ma vengeance, attends l'occasion,
Et ne te produis pas à ma confusion.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; BÉLISAIRE, ALVARE, FABRICE, LÉONSE, GARDES.

CÉSAR.

Viens posséder la paix que par toi je respire,
Soutien de mes états, ferme appui de l'empire,
Qui par tant de succès viens de te signaler
Jusqu'où notre aigle encor n'avoit osé voler.
Ouvre, pour m'embrasser, ces deux foudres de guerre,
Ces bras qui, m'acquérant presque toute la terre,
Et me faisant régner sur toutes les deux mers,
M'ont avec le soleil partagé l'univers.

THÉODORE.

En ce commun tribut de souhaits et d'estime,
Aussi-bien que nos vœux, votre heur est légitime.
Possédez le repos comme vous le donnez,
Et prenez part aux fruits que vous nous moissonnez.

LÉONSE, *à part.*

Voyons, sous cet habit qui me fait méconnoître,
S'il m'est aussi courtois qu'il m'a promis de l'être;
O rare, ô divin homme! on te doit des autels,
Si ta bonté répond à tes faits immortels.

BÉLISAIRE, *à César.*

De ces faveurs, seigneur, un vassal est indigne.

CÉSAR.

Je dois bien davantage à ton mérite insigne;
Crois que rien ne l'égale, et qu'il n'est point de roi

Qui vaille en mon estime un vassal comme toi;
Que voir à sa grandeur l'univers tributaire,
Est moins à souhaiter que d'être Bélisaire;
Puisque gagner la terre afin de la donner
Est bien plus glorieux que de la gouverner.
Sans besoin de mes biens tu tiens tout de toi-même;
Moi je dois ma puissance à ta valeur extrême;
Tu rétablis, accrois et soutiens mes états,
Et pour régner, enfin, j'ai besoin de ton bras;
N'as-tu pas devant moi mes droits et mes couronnes?
Si tu me les acquiers, et si tu me les donnes,
Ton bras peut-il manquer ce que ton cœur résout,
Et ta seule valeur comprend-elle pas tout?

THÉODORE, *à Antonie.*

Tiens, insolente, tiens cette vue abaissée,
Et réserve ta joie à ta seule pensée,
Ou ce zèle indiscret te coûtera le jour.

ANTONIE, *à part.*

Fais-moi justice, ô ciel! contiens-toi, mon amour.

BÉLISAIRE.

Sur vos sujets, seigneur, vos rayons refleurissent,
Et leur font mépriser les dangers qu'ils franchissent;
Votre auguste génie, aussi puissant que doux,
Lorsque nous vous servons, se communique à nous,
Nous ouvre le passage aux lieux inaccessibles,
Nous fait tout vaincre, enfin, et nous rend invincibles;
Par lui toute l'Asie a tremblé sous nos pas.

CÉSAR.

La Perse encore un coup accroît donc mes états?

BÉLISAIRE.

Oui, seigneur, sous vos lois tout l'Orient respire :
Le jour baise en naissant les pieds de votre empire;
Et certes je m'étonne avec juste raison
Qu'avecque tant d'audace et si hors de saison,
Lorsque Justinien tient les rênes du monde,
La Perse ait osé rompre une paix si profonde,
Heurtant l'aigle fatale à tant de régions,
Qui cent fois de l'Afrique a dompté les lions,
Et cent fois affronté les tigres de l'Asie,
Quand l'orgueil l'a portée à cette frénésie;
Mais enfin nous avons dans ce superbe état
Laissé des châtimens dignes de l'attentat;
Et si jamais, seigneur, vous avez vu le foudre
Tailler une maison et la réduire en poudre,
Les ravages d'un fleuve en son débordement,
Et les tristes effets d'un prompt embrasement,
Marchant pour ruiner cette fatale trame,
Nous étions ce torrent, ce foudre et cette flamme :
Le bruit seul de nos faits domptoit vos ennemis,
Et nul ne s'est sauvé qui ne se soit soumis;
En vain leurs éléphans et leurs tranchans ivoires
Ont voulu retarder le cours de nos victoires,
Et de leurs tours en vain, quand leurs rangs approchoient,
Ils ont caché le ciel des traits qu'ils décochoient,
J'ai, malgré leurs efforts, soumis à votre règne
Ce que le Tigre lave et que le Gange baigne,
Et l'Euphrate, ravi d'un servage si doux,
Ne reconnoît plus rien que le soleil et vous.
La prise des deux rois de Pare et de Médie
De cette guerre enfin ferme la tragédie,

Et tous deux, plus chargés d'opprobre que de fers,
Vous viennent témoigner de quel bras je vous sers.

CÉSAR.

Comme rien n'est égal à ta valeur extrême,
Je ne la puis payer que du prix de moi-même,
Et je répondrois mal à tant d'illustres faits
T'offrant moins que celui pour qui tu les a faits :
Donne donc à tes vœux quoi que ton cœur aspire ;
Possédant l'empereur, tu possèdes l'empire ;
Il est tien, et je puis le ranger sous ta loi,
Te rendant seulement ce que je tiens de toi ;
(Il tire deux anneaux de son doigt et les lui donne.)
Ces deux anneaux, marqués de l'aigle impériale,
Marqueront entre nous une puissance égale,
Que l'un approuvera ce que l'autre aura fait,
Et comme même marque ils auront même effet ;
Tiens avec celui-ci, comme un second moi-même,
Prends dessus mes sujets un empire suprême,
Et nouons entre nous de si parfaits accords
Que nous n'ayons qu'un cœur et qu'une âme en deux corps.

THÉODORE, *à part.*

Dieux! peux-tu, ma raison, conserver ton usage,
Et sans y renoncer entendre ce langage?

BÉLISAIRE.

Ah! seigneur, ces effets de votre affection
Passent et mon mérite et mon ambition.
(Il se met à genoux.)
Une moindre faveur qu'à vos pieds je réclame.....

CÉSAR, *le relevant.*

Lève-toi; que fais-tu? Me peut-on voir sans blâme,
D'un aussi rare ami que glorieux vainqueur,

L'original aux pieds et le portrait au cœur?
Fléchir où tu peux tout, prier où tu commandes?
Non, non, accorde-toi ce que tu me demandes,
Permets tout à tes vœux, ne te refuse rien,
Et puise en ton pouvoir ce que tu veux du mien.

BÉLISAIRE.

La grâce de Léonse est celle que j'implore.

LÉONSE, *à part.*

O vertu sans exemple et digne qu'on t'adore!

CÉSAR.

Qui peut de ta faveur fournir en son besoin
Est digne de pardon, puisqu'il l'est de ton soin,
Et Léonse doit être incapable de crime
Puisqu'il a mérité l'honneur de ton estime:
L'envie à sa fortune a fait ce mauvais tour;
Mais rétablissons-la; je consens son retour.

LÉONSE, *aux pieds de César.*

A vos pieds prosterné, je reçois votre grâce.

THÉODORE, *à part.*

Après le coup manqué le traître a cette audace,
Et Bélisaire même implore son pardon!
On te vend, malheureuse. O lâche trahison!
Il m'aura découverte, et la trame est connue.

CÉSAR.

Cet habit suspendoit le rapport de ma vue,
Puisqu'un second moi-même ordonne ton retour.
Oui, rentre dans les rangs que tu tiens en ma cour,
Et n'en reconnois point d'auteur que Bélisaire.

LÉONSE, *aux pieds de Bélisaire.*

Par quels humbles devoirs te puis-je satisfaire
Qui ne me laisse encor la qualité d'ingrat,
Prodige de vertu, gloire de cet état?

BÉLISAIRE, *l'embrassant.*

Cet habit de ton rang m'obscurcissant la gloire,
M'avoit trompé la vue et surpris la mémoire.
Pardonne, cher Léonse, et, malgré nos jaloux,
Jurons une amitié qui dure autant que nous.

THÉODORE, *bas à Léonse.*

Lâche, est-ce là l'ardeur que tu faisois paroître
De servir ma vengeance et de perdre ce traître?

LÉONSE.

M'obtenant le pardon que vous m'aviez promis,
Le puis-je réputer entre mes ennemis,
Et sans ingratitude attenter sur sa vie?

THÉODORE, *bas à Léonse.*

Je te pourrai servir comme tu m'as servie.

BÉLISAIRE, *à Antonie.*

Enfin, chère beauté, nous voyons l'heureux jour....
(A part, voyant qu'Antonie feint de ne pas le voir.)
Mais que tant de froideur reçoit mal mon amour!
Il semble qu'avec peine elle souffre ma vue.
O doute qui me trouble! ô soupçon qui me tue!
Mais je lui fais injure; imputons sa froideur
A sa discrétion plutôt qu'à sa rigueur.

ANTONIE, *à part.*

S'il faut souffrir, mes yeux, un si sensible outrage,
Qu'on m'ôte la puissance aussi-bien que l'usage;
Vous aurez moins de peine en cet aveuglement.

CÉSAR, *à Théodore.*

Madame, je l'emmène en son appartement
Pour ne lui pas ravir le repos qu'il nous donne,
Quand avec tant de zèle il sert notre couronne.
Laissons-lui quelque trêve avecque ses travaux.

BÉLISAIRE.

Ce soin passe leur prix et ce peu que je vaux.
(A part.)
O dieux! d'un seul regard ne pas flatter ma peine!
Son mépris paroît trop, ma doute n'est point vaine.

THÉODORE.

Narsès?

NARSÈS.

Madame.

THÉODORE.

Un mot important pour ton bien,
Et qui peut établir mon repos et le tien.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIE *seule.*

Quel secret intérêt de colère et de haine
A mes yeux innocens impose cette peine?
Puis-je observer, hélas! cette barbare loi
Au mépris de ses vœux, aux dépens de ma foi?
Mais m'en puis-je défendre au mépris d'une femme
Qui porte une couronne et que la haine enflamme?
D'où nous vient à tous trois un si prompt changement?
Théodore commande et hait sans fondement;
Bélisaire languit et sert sans récompense;
Moi j'aime sans espoir et sans reconnoissance;
Je ne le puis souffrir sans le priver du jour.
O triste labyrinthe et de peine et d'amour!

## SCÈNE II.

### PHILIPPE, ANTONIE, THÉODORE.

PHILIPPE.

Enfin puis-je espérer que ma douleur vous touche?

ANTONIE.

Non : qu'avecque ce mot je vous ferme la bouche;
Philippe, au nom d'Amour, s'il porte ici vos pas,
Croyez qu'en m'honorant vous ne m'obligez pas,
Que votre affection me cause plus de peine
Que vous ne m'accusez de vous être inhumaine;
Et qu'en me haïssant vous avanceriez plus
Que par ces vains respects et ces vœux superflus.
D'un tyrannique objet déchargez votre estime,
Rangez-vous sous les lois d'un règne légitime.
Faut-il d'autres efforts que ceux de la raison
A changer de liens et rompre une prison?
Tuez ce qui vous tue, armez-vous de constance,
Et tâchez de trouver en votre résistance
Le généreux moyen d'étouffer votre ennui,
Que vous cherchez sans fruit en la pitié d'autrui.

PHILIPPE.

Bélisaire a plus d'heur, comme plus de mérite.

ANTONIE.

Ou quittez-moi la place, ou que je vous la quitte :
L'heure où vous me trouvez moins que tout autre temps
Pouvoit de quelque espoir satisfaire vos sens;
Comme ce que je hais j'évite ce que j'aime;

À peine en ce chagrin je me souffre moi-même;
Je supporte à regret la lumière du jour :
Enfin soit par pitié, par haine, ou par amour,
Aujourd'hui, pour le moins souffrez ma solitude,
Et m'abandonnez toute à mon inquiétude.

PHILIPPE.

S'il fut jamais amant interdit et confus.....

ANTONIE.

Laissez-moi donc; adieu; je ne vous entends plus.
(A part.) (Philippe sort.)
O dieux! de tous côtés ce que je fuis m'approche,
Je m'éloigne d'un sable et rencontre une roche.

THÉODORE, *à part.*

C'est ainsi qu'un grand cœur enfante un grand souhait,
Qu'une reine se venge, et qu'une femme hait.
(A Antonie.)
J'aperçois Bélisaire : opposez, Antonie,
A ses vœux infinis une force infinie;
Préférez constamment au plaisir de le voir
L'intérêt de ma haine et de votre devoir,
Ou craignez la fureur dont mon âme est saisie :
Je vous écouterai par cette jalousie.

ANTONIE, *à part.*

O rigoureux empire! ô tyrannique arrêt!
Injurieux devoir et cruel intérêt!
Quelle tristesse, hélas! est peinte en son visage!
Contenez-vous, mes yeux, suspendez votre usage;
Couvrons des vœux ardens d'une fausse rigueur,
Et refusons de bouche en promettant du cœur.

## SCÈNE III.

BÉLISAIRE, ANTONIE; THÉODORE, *à la fenêtre et sans être vue.*

BÉLISAIRE, *sans voir Théodore.*

Sensiblement atteint d'un soin qui me traverse,
Et plus votre vaincu que vainqueur de la Perse,
Je viens prendre à vos pieds les ordres de mon sort,
Pour assurer ma vie ou résoudre ma mort :
J'ai comme un cher dépôt conservé la première
Tant que j'ai pu juger qu'elle vous étoit chère ;
J'ai si bien ménagé tous mes gestes guerriers,
Que fort peu de mon sang a taché mes lauriers ;
Il s'en versoit des mers s'il m'en coûtoit des gouttes ;
Mes veines, peu s'en faut, vous les rapportent toutes,
Et de mes jours enfin j'ai prolongé le cours,
Comme de votre bien, non comme de mes jours ;
Mais je crains bien qu'au lieu de vous avoir servie,
Comme j'ai cru le faire en conservant ma vie,
Ce soin ne vous déplaise, et ne vous ait été
Un office ennuyeux et fort peu souhaité,
Puisqu'en vous mon retour, contre mon espérance,
Trouve tant de froideur, et tant d'indifférence,
Et que vous semblez voir d'un esprit irrité
La gloire de l'empire et ma prospérité.
Peut-être croyez-vous que dessous mes trophées
L'absence ait de mes feux les ardeurs étouffées,
Que Mars ôte aux beautés les tributs qu'on leur rend,
Et que l'on ne puisse être esclave et conquérant ;
Mais, comme assez de gloire, assez d'amour me presse

Pour servir à la fois mon maître et ma maîtresse;
J'ai servi l'empereur du cœur dont je vous sers,
Mais dessous mes lauriers je rapporte mes fers.
Si c'est qu'absolument ma mort soit résolue,
Dites-moi seulement que vous l'avez conclue;
Elle me sera chère, et, pour ne rien penser
Qui vous doive déplaire ou vous puisse offenser,
Je veux être inventif à me forger des crimes
Qui rendent votre haine et sa fin légitimes;
J'en préviendrai le coup, ou, sans le rejeter
Quand il m'arrivera, croirai le mériter.

ANTONIE.

Sans me faire expliquer, que ce mot vous contente,
Que ma froideur vous sert et vous est importante,
Que si vous vous aimez vous me devez haïr,
Et que vous mieux traiter eût été vous trahir;
Ou, sans vous ordonner ni d'amour ni de haine,
Tirez d'un juste oubli la fin de votre peine;
Et sachez-moi bon gré de ne vous souffrir plus,
Puisque votre salut dépend de ce refus.
Adieu.

BÉLISAIRE.

Cruelle, attends, ma mort te va sur l'heure.....

ANTONIE.

Dissuader d'aimer n'est pas vouloir qu'on meure,
Et vous recevez mal le bien que je vous veux.
(Elle sort.)

THÉODORE, *à part.*

Voilà me satisfaire et répondre à mes vœux.

BÉLISAIRE *seul.*

Dans un calme si doux jamais un tel orage
A-t-il aux matelots fait craindre le naufrage?

Et dans un si beau temps jamais l'air en fureur
A-t-il sitôt ravi l'espoir du laboureur?
Que le rude renvoi que ce mépris m'envoie
En cet état prospère a tôt détruit ma joie!
O sort capricieux, qui me fais en un jour
Recevoir tant de gloire et perdre tant d'amour,
Et qui jusques au ciel veux graver ma mémoire,
Laisse-moi cet amour, et retiens cette gloire.
L'empire florissant que tu veux m'asservir
Vaut moins que l'amoureux que tu me veux ravir:
De mon malheur enfin la trame est découverte;
C'est elle à qui Léonse avoit juré ma perte.
Mais dieux! qu'ai-je commis à me coûter le jour,
Et que peut-elle en moi punir que mon amour?
Il n'est pas inouï qu'une femme se change,
Mais de ce changement le genre est bien étrange;
Passer de la douceur d'un amoureux transport,
Au violent dessein de me donner la mort,
Et de détruire en moi son autel et son temple,
Cette infidélité n'a jamais eu d'exemple.

## SCÈNE IV.

BÉLISAIRE, CÉSAR, GARDES.

CÉSAR.

L'amitié qui nous lie, et qui doit rendre égaux
Et le vassal au prince, et le prince aux vassaux,
Puisqu'il ne peut ailleurs choisir l'objet qu'il aime,
Ni d'un égal à soi faire un autre soi-même;
Cette étroite amitié qui me ravale à toi,
Ou plutôt qui t'égale et qui t'élève à moi,

M'oblige à faire voir à toute la nature
Qu'elle est comme tes faits sans borne et sans mesure,
Et qu'aussi digne ami que glorieux vainqueur,
Tu partages mon trône aussi-bien que mon cœur.
(Il lui donne trois mémoires.)
Remplis, pour commencer, l'une de ces requêtes
Par le gouvernement de tes propres conquêtes.
Tiens, donne à l'Italie un second souverain,
Et, comme en l'acquérant je la tins de ta main,
Ordonne qui des trois tu veux qui la régisse,
Et de ta même main rends-lui ce bon office.

BÉLISAIRE.

Cet honneur, grand monarque, est sans proportion
Avec l'indigne état de ma condition.

CÉSAR.

Si mes sens en sont crus d'équitables arbitres,
Tu mérites un nom par-dessus tous les titres.
Je sors pour te laisser la liberté du choix,
Et t'ôter le sujet d'y souhaiter ma voix.
(Il sort avec les gardes.)

BÉLISAIRE *seul.*

Sans ta faveur, Amour, toute autre m'importune;
Un peu plus de la tienne, et moins de la fortune;
Tu m'obligeras plus d'un trait de ta pitié
Qu'elle de son crédit et de son amitié :
(Il lit les mémoires.)
Par celle-ci Narsès prétend la préférence;
Par celle-ci Philippe en conçoit l'espérance;
Par cette autre, Léonse. En qui puis-je des trois
Pour ce rang éminent faire un plus juste choix?
De tous trois la vertu pareille et sans seconde
Mérite le timon de la barque du monde,

Et tous trois, signalés par d'illustres effets,
Savent servir en guerre et commander en paix :
Ma voix, de chacun d'eux justement prétendue,
Par cette égalité demeure suspendue.
Laissons ce choix au sort, dont rarement le soin
Permet que je m'abuse et me manque au besoin,
Et qui, plus que mon bras travaillant pour la gloire,
Semble avoir à mon char enchaîné la victoire :
Jamais son changement n'a trahi ma valeur,
Et celui d'Antonie est mon premier malheur.

(Il mêle les mémoires et en tire un.)

Rome, voici celui que le sort te destine;
Voyons; c'est pour Narsès que la faveur incline :
Cet heur injustement lui seroit débattu,
Et ce grade éminent est peu pour sa vertu.

(Il écrit sur le mémoire.)

Confirmons son bonheur, et d'une voix commune
Souscrivons à l'arrêt qu'a rendu la Fortune.
Que tu viens à propos, sommeil officieux,
Donner trêve à mon cœur en me fermant les yeux,
Et m'offrir le repos qu'une ingrate me nie.
Je m'abandonne à toi toute crainte bannie :
Le ciel dessus les siens veille soigneusement;
Et qui fait bien à tous peut dormir sûrement.

(Il s'endort.)

## SCÈNE V.

### NARSÈS, BÉLISAIRE *endormi.*

NARSÈS, *à part.*

Vice commun des cours, de tous le plus extrême,
Insatiable ardeur, supplice de toi-même,
Avide faim d'honneur, fatal poison des cœurs,
Maudite ambition, juqu'où vont tes rigueurs!
Mais pourquoi consulter des choses résolues,
Et ne poursuivre pas comme on les a conclues?
A tout prix un grand cœur achève un grand crédit,
Et tout crime est permis quand il nous agrandit :
Qui ne s'est obligé qu'à la perte d'un homme
Acquiert à peu de frais la régence de Rome;
Puis les devoirs qu'on rend à des fronts couronnés
Doivent s'exécuter sans être examinés.
(Voyant Bélisaire, il tire son poignard.)
Le voici qu'à propos, sans suite et sans défense,
Le sommeil m'abandonne et livre en ma puissance,
En ce facile accès que ces gens m'ont permis,
Leur feignant un secret que César m'a commis,
Et dont il me défend de verser les merveilles
Ni devant d'autres yeux, ni dans d'autres oreilles.
La mort prévient mon bras, et ce repos fatal
N'est pas tant son portrait que son original.
O triste et vrai tableau des misères humaines!
Combien de grands desseins, que d'espérances vaines,
La parque, qui tournoit ce précieux fuseau,
Est prête de trancher d'un seul coup de ciseau!
Mais souvent un instant ruine une entreprise;

Nul ne nous aperçoit, et tout nous favorise.
Donnons tôt : mon courage et ma condition
Ont peine à consentir cette lâche action.
Voyons auparavant comment sur ces mémoires
Il aura disposé du fruit de ses victoires,
Et qui sera pourvu des charges de l'état.
(Il lit.)
J'y reconnois le mien. O mille fois ingrat!
Quand de sa propre main ma requête remplie,
Me nomme à l'empereur gouverneur d'Italie,
La mienne de ses jours éteindra le flambeau,
Et de mon bienfaiteur je serai le bourreau!
(Il lit.)
«C'est Narsès que je nomme.» O preuve non commune
Du grand soin qu'ont de lui son astre et sa fortune!
Puis-je après ce bienfait être méconnoissant
Jusqu'à plonger ce fer en son sang innocent?
Non, Théodore, non; et de quelque disgrâce
Que pour ce coup manqué ta fureur me menace,
Par cette même main qui t'offrit son secours
Il saura le péril qui menaçoit ses jours:
Sa vertu le mérite et le ciel me l'ordonne.
(Il écrit et pique ensuite le poignard sur le mémoire.)
Ce fer justifira l'avis que je lui donne:
Qui se plaît à bien faire et sait l'art d'obliger,
Repose sans péril au milieu du danger.
(Il sort.)

BÉLISAIRE, *s'éveillant.*

L'amour ne m'a pas seul soumis à sa puissance;
Le sommeil, comme lui, m'a trouvé sans défense;
Tous deux sans grand travail se rendent nos vaiqueurs,
L'un en fermant nos yeux, l'autre en ouvrant nos cœurs;
Et de quelque vigueur qu'une âme soit pourvue....

(En voyant le poignard.)

Mais quel funeste objet se présente à ma vue?
Ce fer si près de moi sur l'écrit de Narsès
De ma juste frayeur renouvelle l'accès;
Ce tragique instrument ou de haine ou d'envie
Pour la seconde fois entreprend sur ma vie,
Et menace en ma tête un des chefs de l'état.
Me préserve le ciel du troisième attentat!
Au bas de ce papier cette fraîche écriture
Nous pourra de l'énigme expliquer l'aventure.
Ces damnables complots sont les jeux de la cour.
Voyons : « Avoir bien fait t'a conservé le jour. »
Et plus bas : « Garde-toi du courroux d'une femme. »
Quoi! tant de haine, ingrate, à ma perte t'enflamme,
Que deux fois en un jour elle ait d'un vain effort,
Au mépris de mes vœux, sollicité ma mort;
Je vois par cet acier planté sur ce mémoire
Que le péril sans doute est proche de la gloire :
L'alliance d'une arme et d'un gouvernement
N'est pas une union digne d'étonnement;
Le sort donne aux plus grands, par d'infinis exemples,
De sa légèreté des marques assez amples.
Mais puisque qui fait bien n'a rien à redouter,
Quel trouble ou quel effroi me peut inquiéter?
Ne craignons point d'injure en n'en faisant aucune,
Et par notre vertu désarmons la fortune.

## SCÈNE VI.

### BÉLISAIRE, CÉSAR, GARDES.

CÉSAR.

Rome enfin de ton choix tient-elle un lieutenant?

BÉLISAIRE.

Le sort pourvoit Narsès de ce grade éminent.
Les estimant tous trois capables de ce titre,
J'en ai cru le hasard et l'en ai fait l'arbitre :
En faveur de Narsès son dessein déclaré
M'a pendant un sommeil cet avis procuré.
(Lui montrant ce qui est écrit au bas du mémoire.)
Voyez qu'une bonne âme est une sûre garde :
On ôte du mérite aux bienfaits qu'on retarde.
Puisque me le remettre était le consentir,
Accordez-moi, seigneur, l'heur de l'en avertir.
(A part.)
Ainsi je me défends, trop aimable inhumaine,
De la nécessité de révéler ta haine,
Et prends l'occasion d'aller à tes genoux
Immoler sans regret ma vie à ton courroux
(Il sort.)

CÉSAR *seul, lisant l'écrit de Narsès.*

En vouloir à ses jours! aux jours de Bélisaire!
Il se trouve une femme à ce point téméraire!
Et ce noir attentat s'est conçu dans ma cour!
O ciel! « Avoir bien fait t'a conservé le jour. »
Et dessous : « Garde-toi du courroux d'une femme. »
C'est à moi de trancher cette fatale trame;
Son salut est le mien, et ce traître attentat

Regarde autant que lui le corps de mon état.
Théodore ne peut, s'il est vrai qu'elle m'aime,
Avoir d'aversion pour un autre moi-même,
Oter à mon pouvoir son plus fidèle appui,
Et, m'adorant en moi, m'assassiner en lui.
Antonie est l'objet pour qui son cœur soupire,
Et le faisant périr détruiroit mon empire.
Qui donc a pu former ce projet inhumain?
Narsès nous l'apprendra, l'avis est de sa main.

## SCÈNE VII.

### NARSÈS, CÉSAR, GARDES.

NARSÈS.

Tout fraîchement, seigneur, j'apprends de Bélisaire
Le choix qu'en ma faveur sa main a daigné faire,
Et que par votre aveu vous avez arrêté.
J'en venois rendre grâce à votre majesté.

CÉSAR.

Ayant des qualités dignes de son estime,
Le choix qu'il fait de toi sans doute est légitime;
Mais ne sois pas ingrat à qui te fait du bien.
Connois-tu cet écrit?

NARSÈS.

Oui, seigneur, il est mien.

CÉSAR.

Dis-nous donc quelle femme attente sur sa vie.

NARSÈS.

Souffrez, grand empereur, qu'elle me soit ravie
Plutôt que de tirer ce secret de mon sein.

CÉSAR.

Non, parle; ton refus m'en accroît le dessein.

NARSÈS.

Faites-moi d'un bourreau voir la main toute prête,
Je souffrirai plutôt qu'elle m'ôte la tête.

(Il sort.)

CÉSAR *seul.*

J'en viendrois bien à bout, et pourrois à la fois
De son rebelle sein tirer l'âme et la voix;
Mais la juste frayeur que le respect lui donne
Nomme assez Théodore en ne nommant personne,
Et j'ai peine d'ouïr qu'un nom qui m'est si cher
D'un si lâche projet se soit voulu tacher.

## SCÈNE VIII.

THÉODORE, CÉSAR, GARDES.

THÉODORE.

Quel souci trouble l'air de ce visage auguste?

CÉSAR.

Une colère aveugle, et toutefois bien juste,
Puisque ne sachant point l'objet de mon courroux,
L'outrage nous regarde et rejaillit sur nous :
(Lui montrant l'écrit de Narsès.)
Cet avis, en un mot, s'adresse à Bélisaire.

THÉODORE, *après avoir lu.*

Il n'a pas à combattre une forte adversaire,
(A part.)
S'il ne craint qu'une femme. O perfide Narsès,
Tu portes ma frayeur à son dernier excès.

CÉSAR.

C'est un fort ennemi qu'une méchante femme
Que la rage domine et que la haine enflamme;
Mais, contre quelque assaut que lui livre le sort,
Son innocence en moi trouve un puissant support,
Et mon état perdant un vassal si fidèle,
Je vengerois sa mort par une si cruelle,
Qu'on reconnoîtroit mieux en sa mort qu'en ses jours
A quel point il m'est cher d'en conserver le cours.
Sans privilége aucun de sang ni de nature,
Mon plus proche parent m'ayant fait cette injure,
Le laveroit du sien, et ne survivroit pas
D'un instant seulement celle de son trépas;
J'immolerois mon fils à ma fureur extrême;
Moi-même je voudrois m'en venger sur moi-même;
Ma propre femme, enfin, trempant en ce délit,
Perdroit sa part au jour et sa place en mon lit.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

THÉODORE, *ensuite* PHILIPPE.

THÉODORE.

Ainsi, chétive, ainsi ton époux te préfère
Un sujet, un vassal, l'objet de ta colère,
Et malgré le saint nœud qui t'engage sa foi,
Un simple homme en son cœur a plus de part que toi.
Arrière tout respect, forçons toute contrainte;
Sa menace accroît plus ma fureur que ma crainte;
C'est en vain que je porte un diadème au front,
S'il ne m'est pas permis de venger un affront.

Soyons reine une fois, et si le ciel l'ordonne
Qu'avec ses jours enfin tombe notre couronne.
Régner dans l'impuissance est un malheur plus grand,
Et le trépas est doux à qui tue en mourant.
(A Philippe qui entre.)
Joins, cher Philippe, joins ta fureur à la mienne;
Son sujet te regarde, et ma cause est la tienne.
Tandis que ton rival respirera le jour,
Ne crois pas qu'Antonie écoute ton amour :
Leurs vœux sont mutuels; renonce à ton attente,
Si tu ne perds l'amant pour acquérir l'amante.

PHILIPPE.

L'entreprise en est grande, et l'ennemi puissant;
Mais j'acquiers Antonie en vous obéissant,
Et c'est me menacer d'un aimable supplice.

## SCÈNE X.

LES MÊMES; LÉONSE, NARSÈS.

NARSÈS, *à Léonse.*

Arrête, n'entrons pas, voici l'impératrice.
(Ils écoutent.)

THÉODORE, *à Philippe.*

Ne crains rien : si ton bras me promet son secours,
Mon crédit te répond et d'elle et de tes jours.

PHILIPPE.

Sous cette sûreté je ne puis, grande reine,
Refuser mon amour non plus que votre haine;
Et puisque toutes deux me demandent sa mort,
Et ce cœur et ce bras en tenteront l'effort :
Oui, madame.

LÉONSE, *à part.*

O cruelle! encore un coup ta rage
Sur sa tête innocente excite cet orage!

THÉODORE.

Vois ce que tu promets. Léonse comme toi,
Et le traître Narsès, m'avoient donné leur foi;
Mais tous deux m'ont manqué de cœur et de parole.

PHILIPPE.

Vous n'en concevrez point une attente frivole;
Et s'il faut de tous deux vous faire encor raison,
Commandez, j'ai le cœur et le bras assez bon.

NARSÈS, *à Léonse.*

A la faveur de l'heure et d'un lieu solitaire,
Nous pouvons nous venger et servir Bélisaire.

LÉONSE.

En effet, la vertu qui nous oblige à lui
Contre cet attentat exige notre appui;
Épions sa sortie, allons l'attendre, écoute.

(Il sort avec Narsès.)

THÉODORE.

Ton cœur trop reconnu ne souffre plus de doute;
Mais en cas de vengeance, où rien n'est défendu,
Tu peux sans trahison le prendre au dépourvu.

PHILIPPE.

Je vous rendrai, madame, une preuve certaine
Que je fais de votre ordre une loi souveraine.

(Il sort.)

THÉODORE *seule.*

Fais-moi, César, fais-moi perdre pour ce délit
Ma part en la lumière et ma place en ton lit:
Que l'amour ni l'hymen, que rien ne te retienne;

Prépare ta vengeance, on travaille à la mienne :
Qui se voulant venger pense à l'événement,
N'a pas ou grand courage ou grand ressentiment.
Périssons ou perdons ce qui nous importune :
Laissons-en le succès au soin de la fortune.
Je mourrai satisfaite après cet orgueilleux,
Qui restreint mon pouvoir, qui rebuta mes vœux,
Sous qui César m'abaisse à force de l'accroître,
Et souffrirai la mort plus volontiers qu'un maître,
Après que j'aurai vu trébucher son orgueil
Du char de son triomphe en l'horreur d'un cercueil.

(Elle sort.)

## SCÈNE XI.

(On entend un bruit d'épées.)

PHILIPPE, BÉLISAIRE *l'épée à la main.*

PHILIPPE.

Le ciel joigne à tes ans l'heur d'une longue suite:
Je dois à ta valeur mon salut et leur fuite;
Je n'ai pu les connoître en cette obscurité.

BÉLISAIRE, *le visage dans son manteau.*

Tout autre eût partagé leur propre lâcheté,
Qui d'un seul contre deux, sans autre connoissance
Que du nombre inégal, n'eût pas pris la défense.

PHILIPPE.

Joins, de grâce, au bienfait que j'ai reçu de toi
La faveur de m'apprendre à quel bras je le doi.

BÉLISAIRE.

Je sers sans intérêt, ce mot te doit suffire,
Et n'en veux autre fruit que de ne t'en rien dire :
De soi-même un bon acte est l'objet et le prix.

PHILIPPE.

Ta vertu me surprend plus qu'ils ne m'ont surpris.
(Il lui donne une bague.)
En cette bague au moins reçois de mon hommage
Et de ma passion un véritable gage.

BÉLISAIRE.

Je ne m'en puis défendre avec civilité.

PHILIPPE.

Adieu; le ciel te soit tel que tu m'as été.
(Il sort.)

BÉLISAIRE *seul.*

J'ai si bien feint ma voix que nul ne l'a connue :
Une bonne action se produit toute nue.
J'agis sans intérêt que de bien faire à tous....
Mais je crains de passer l'heure du rendez-vous.
Ce seroit mal répondre à la grâce infinie
Qu'Olinde m'a promis d'obtenir d'Antonie,
De me souffrir ce soir un moment d'entretien,
D'où j'attends tout mon mal ou prétends tout mon bien :
Le front à qui le cœur ne fait point de reproche
Souffre aisément son juge, et n'en craint point l'approche.
J'ai pour mes partisans la justice et l'amour.
Mets, favorable nuit, mon innocence au jour.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALVARE, BÉLISAIRE.

ALVARE.

Le rendez-vous, enfin, vous fut donc favorable?

BÉLISAIRE.

Autant que je l'adore, et qu'elle est adorable;
Oui, sans doute, et jamais plus juste étonnement,
Ni plus heureuse erreur ne surprit un amant;
Où je ne croyois voir que fureur et que haine,
Où mon cœur interdit se rendoit avec peine,
Où mon timide pied refusoit d'avancer,
Je rencontrai deux bras ouverts pour m'embrasser,
Des caresses sans prix, des bontés sans exemple,
Les Grâces dans leur trône, et l'Amour dans son temple:
C'est Théodore, enfin, qui par un ordre exprès
L'oblige à me tenir ses sentimens secrets.

ALVARE.

O dieux! quel intérêt, ou plutôt quel caprice
Peut à vous traverser porter l'impératrice?

BÉLISAIRE.

L'intérêt de Philippe, à qui sa majesté
Dessous le joug d'hymen promet cette beauté;
Et je ne doute point, puisque m'ôter la vie
Seroit certes bien moins que me l'avoir ravie,
Que l'injuste attentat qui menace mon sein
Ne me soit un effet de son mauvais dessein.
Mais j'espère au bon œil dont le ciel me regarde:
La bonne conscience est une sûre garde;
Ma vertu m'appuyant, rien ne peut m'émouvoir,
Et les rois contre Dieu sont des dieux sans pouvoir.
Pour vous parler enfin, toute crainte bannie,
Ma prière m'a fait obtenir d'Antonie
Que dans un mot d'écrit nos pensers amoureux,
Nous portant chaque jour et rapportant nos vœux,
Charment aucunement l'ennui de notre absence;
Laisse-moi de ce mot méditer la substance,
Et m'acquitter par lui du soin que je lui dois,
De tenter le premier cette muette voix.

(Alvare sort. Bélisaire entre dans son cabinet.)

## SCÈNE II.

BÉLISAIRE *dans son cabinet*, PHILIPPE, GARDES.

PHILIPPE, *au garde qui le suit.*

Garde, adieu, ce secret regarde la couronne;
L'ordre de l'empereur n'admet ici personne,
Et ma commission n'y souffre que nous deux.

(Le garde sort.)

L'occasion est belle et m'offre les cheveux:

Plus je me plains, ingrate, et moins tu m'es humaine;
Autant que mon amour, le temps accroît ta haine.
Si cette cruauté ne rebute un amant,
Il a beaucoup d'ardeur ou peu de sentiment:
Rends-moi, mon bras, rends-moi digne de lui déplaire;
N'écoutons plus l'Amour, écoutons la colère;
Notre foi nous l'ordonne, et qui s'engage aux rois
Se fait de leurs desseins d'inviolables lois.
Outre son insolence et l'affront qui m'anime,
Une reine m'engage à cet illustre crime :
Comme j'ai le courage, elle a l'autorité;
Elle est intéressée, et je suis irrité.
C'est peu, pour la fureur qui tous deux nous consomme,
Qu'une seule vengeance et le sang d'un seul homme;
Je m'y suis obligé, je l'ai fait espérer :
L'œuvre perd de son prix à trop délibérer.

BÉLISAIRE, *sortant de son cabinet, et baisant la lettre.*

Va, porte-lui mon cœur, et force la contrainte
Qui traverse une amour si parfaite et si sainte.

PHILIPPE, *à part.*

Le voici; mon génie à propos me conduit;
Ses gens sont demeurés, et pas un ne me suit.
Mais à l'occasion, encor qu'assez propice,
De peur de la manquer, ajoutons l'artifice :
Incliné, sous couleur de lui baiser la main,
Lui retenant le bras, traversons-lui le sein.
(A Bélisaire.)
Donne, grand conquérant, cette main triomphante,
Du trône des Césars la colonne et l'attente,
Et souffre que je baise en ce foudre vivant

La gloire de l'empire et l'honneur du Levant,
Ce miracle animé par tant d'exploits insignes.

BÉLISAIRE, *s'avançant pour l'embrasser.*

Réservez ces devoirs, mes mains en sont indignes,
Et vos embrassemens me combleront d'honneur.

PHILIPPE.

Je ne me lève point qu'obtenant ce bonheur.

BÉLISAIRE.

Si c'est pour nous unir d'une étroite concorde,
Comme j'en ai dessein, tenez, je vous l'accorde.

PHILIPPE, *à part après avoir tiré son poignard.*

Ne perdons point de temps.... Que vois-je, justes cieux!
Cette bague en son doigt déçoit-elle mes yeux?
Ou seroit-ce de lui que je tiendrois la vie?

BÉLISAIRE.

De quel transport, Philippe, est votre âme ravie?
Et que marque à mes pieds ce muet entretien?

PHILIPPE.

J'y proposois un mal, et j'y médite un bien:
Le dessein d'un affront à des vœux y fait place;
J'y tentois un outrage, et j'y cherche une grâce;
Ma cruauté m'y rend, et ma fureur s'y perd;
Mon bras vous y menace, et mon œil vous y sert;
J'y pèche et m'y repens, je m'y souille et m'y lave;
J'y viens votre ennemi, j'y deviens votre esclave,
Et, parmi ces douteux et divers mouvemens,
J'y suis ce qu'un acier est entre deux aimans.

BÉLISAIRE.

Expliquez-moi ce trouble et me tirez de peine.

PHILIPPE.

Vous produisez l'amour dans le sein de la haine;
Où je suis la fureur je cède à la raison,
Et je vous suis loyal dedans la trahison :
Pour achever enfin, par un bonheur extrême,
Je vous redonne un bien que je tiens de vous-même,
Et mon remords fait voir par un utile effet
Que jamais on ne perd l'intérêt d'un bienfait.

BÉLISAIRE.

Je vous comprends enfin; si m'a doute n'est vaine,
Le dessein de ma mort peut-être vous amène;
Et cet heureux anneau, que vous reconnoissez,
Vous épargne des jours tant de fois menacés.

PHILIPPE.

Oui, seigneur, je l'avoue, et qu'il est de justice
Que ce bras qu'au besoin j'eus hier si propice,
Et qui sauva mes jours par un pieux effort,
Soit aujourd'hui celui qui me donne la mort.
Ce seul point vous pourroit faire excuser mon crime,
Que son impunité m'accroîtroit votre estime,
Et de votre vertu conserveroit le prix
En un cœur qu'elle oblige et qui vous est acquis.
Malgré tous les desseins où l'amour me convie,
Je serai, si je vis, l'Argus de votre vie;
Je renonce, au mépris et du sort et du jour,
A tous les intérêts et de haine et d'amour,
Et ne servirai point le courroux d'une femme
Contre un à qui le corps devra deux fois son âme.

BÉLISAIRE.

Quelle est cette inhumaine à qui mon mauvais sort
Fait tant prendre sans fruit d'intérêt en ma mort?

PHILIPPE.

Je ne la puis nommer, j'ai promis le silence :
Mais qui soupçonnez-vous de cette violence?

BÉLISAIRE.

Est-ce Camille?

PHILIPPE.

Non; pour tenter ce dessein
Son crédit est trop foible et son esprit trop sain.

BÉLISAIRE.

Et Murcie?

PHILIPPE.

Encor moins; sa jeunesse innocente
Ne lui pourroit fournir qu'une haine impuissante.

BÉLISAIRE.

Olinde?

PHILIPPE.

Elle est trop sage, et n'entreprendroit point
Un homme comme vous à qui le sang la joint.

BÉLISAIRE.

De croire qu'Antonie......

PHILIPPE.

Elle qui vous adore!

BÉLISAIRE, *l'embrassant.*

Le ciel te soit propice! et qui donc?.... Théodore?

PHILIPPE.

Adieu.

BÉLISAIRE.

Tu ne dis mot?

PHILIPPE.

J'ai tout dit.

BÉLISAIRE.

M'aimes-tu?

PHILIPPE.

N'aurois-je pas d'amour pour la même vertu?

BÉLISAIRE.

Tu dois donc m'avouer.....

PHILIPPE.

Je n'ai plus rien à dire.

(Il sort.)

BÉLISAIRE *seul.*

Ni moi rien à douter; ce mot me doit suffire,
Ce silence forcé parle trop clairement.
Qu'une femme est à craindre, et hait obstinément!
Me plaindre à l'empereur seroit croître ma peine,
Ou me flatter au moins d'une espérance vaine
Que de croire en son cœur égaler le crédit
D'un miracle animé qui partage son lit.
Quelque rang qu'un ami s'acquière en notre grâce,
Une femme toujours tient la première place.
Le voici. Sous couleur d'un moment de repos,
Je puis, comme en rêvant, lui toucher ce propos,
Et, comme sans dessein, nommant mon ennemie,
L'engager sans me plaindre à protéger ma vie.

(Il feint de dormir.)

## SCÈNE III.

BÉLISAIRE, NARSÈS, CÉSAR, ALVARE, GARDES; *ensuite* THÉODORE, PHILIPPE.

NARSÈS.

La révolte, seigneur, renouvelant son cours,
Le salut d'un état dépend d'un prompt secours.
Le bruit trop confirmé de ces tristes nouvelles
Doit obliger votre aigle à déployer ses ailes,
Pour fondre au pied des monts où ces peuples mutins,
D'une grêle d'acier battent les champs latins.
L'emploi que votre choix me donne en Italie,
Joint à mon zèle ardent, à ce soin me convie :
J'attends pour ce sujet l'ordre de mon départ,
Et crains que mon secours ne leur vienne trop tard.
C'est à vous.....

CÉSAR.

Parle bas, Bélisaire repose;
Et puisque deux amis sont une même chose,
Et qu'il est de mes soins et le charme et l'appui,
Par ce même sommeil je repose avec lui.
Tandis que sa valeur soutiendra cet empire,
Que contre ma grandeur tout l'univers conspire,
Tous ces peuples soumis fléchiront sous ma loi,
Et n'en reporteront que la honte et l'effroi.
Prépare pour demain l'appareil magnifique
Du triomphe ordonné pour ce cœur héroïque;
Et de ses ennemis réprimons l'attentat :
Après nous pourvoirons aux besoins de l'état.

(Narsès sort.)

Gloire de la nature et du siècle où nous sommes,
Tu serois le premier des rois comme des hommes,
Si les biens et les rangs que le sort nous départ
Se donnoient au mérite aussi-bien qu'au hasard;
Quelque lieu d'où ton sang tire son origine,
Tu dois être un rayon de l'essence divine,
Puisque ce port céleste et ce divin aspect
Impriment à la fois l'amour et le respect.

BÉLISAIRE, *feignant de rêver.*

Si je vous ai soumis, cruelle Théodore,
Et le golfe du Gange et le rivage more,
Et si je n'ai jamais, d'effet ni de penser,
Rien ni fait ni conçu qui vous pût offenser,
Quel fruit espérez-vous de m'ôter une vie
Bien plus vôtre que mienne, et qui vous a servie?

CÉSAR.

Il rêve : écoutons-le.

BÉLISAIRE.

Si ma fidélité
A secoué le joug de votre autorité,
Votre courroux est juste et ma mort légitime;
Mais au moins, grande reine, apprenez-moi mon crime,
Et ma main aussitôt s'offre à vous dégager
Du besoin d'implorer un secours étranger.

CÉSAR.

Le songe est un tableau des passions humaines
Qui dedans le repos représente nos peines,
Un confident peu sûr, un parleur peu discret,
Qui des plus retenus évente le secret;
La vérité, veillante en sa bouche endormie,
Malgré lui-même enfin m'apprend son ennemie;

Mais, puisqu'il m'est aisé d'en réprimer l'effort,
Je ferai par mes soins un songe de sa mort,
Ou qui l'effectûra m'ôtera la lumière.
Craignant de l'éveiller, tirons-nous plus arrière,
D'où nous puissions ouïr s'il n'ajoutera rien
Qu'il nous soit important d'apprendre pour son bien.

(César, Alvare et les gardes se retirent derrière une tapisserie. Théodore et Philippe entrent.)

THÉODORE.

Infâme, cœur sans cœur, homme indigne de l'être,
Après ta lâcheté tu peux encor paroître!
Quand d'un coup de ta main Antonie est le prix,
La peur plus que l'espoir peut toucher tes esprits!

PHILIPPE.

Voici le fer encor destiné pour sa perte,
Mais la commodité ne s'en est pas offerte.

THÉODORE.

Jamais l'occasion.....

CÉSAR, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que je voi?

THÉODORE.

Ne s'offre assez commode aux poltrons comme toi.
Donne-moi ce poignard.

PHILIPPE.

Laissez, grande princesse,
Dompter à la raison le transport qui vous presse.

THÉODORE.

Ne me conseille point.

PHILIPPE.

Voilà mon bras tout prêt
Pour l'exécution de ce funeste arrêt.

THÉODORE.

Va, je ne te crois plus.

PHILIPPE.

Épargnez-vous le blâme
D'un coup peu convenable à la main d'une femme.

TRÉODORE, *lui arrachant le poignard.*

N'osant pas l'entreprendre, et me manquant de foi,
La tienne en a fait un bien moins digne de toi.

PHILIPPE.

(A part.) (Haut.)
Ne puis-je l'éveiller? Si j'ose vous le dire,
Madame, Bélisaire est utile à l'empire;
Il soutient votre trône et vous tentez un coup.....

THÉODORE.

Tais-toi, lâche.

BÉLISAIRE, *à part.*

Qui veille et se tait voit beaucoup.

THÉODORE.

N'entre pas plus avant, et garde cette porte,
Tandis que je l'immole au courroux qui m'emporte.

PHILIPPE, *à part.*

Dieux! tant de bruit est vain et ne l'éveille pas!
Je n'ose plus parler; mais feignons un faux pas.
(Il fait du bruit avec le pied.)

THÉODORE.

Contiens-toi, traître.

PHILIPPE, *à part.*

O dieux! ce sommeil léthargique
Fera malgré mes soins l'aventure tragique.

THÉODORE, *le poignard à la main près de Bélisaire.*

Ce qu'aux plus résolus en vain j'ai proposé,
Et ce qu'en ma faveur trois hommes n'ont osé,

Va satisfaire enfin la fureur qui m'enflamme,
Et s'exécutera par la main d'une femme.

CÉSAR, *accourant avec Alvare, et lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse!

THÉODORE.

O ciel!

CÉSAR.

Ne sais-tu pas
Que ce jeune héros m'a toujours sur ses pas;
Qu'une inclination rare au point qu'est la nôtre
Fait qu'au besoin toujours l'un est l'Argus de l'autre;
Et qu'outre le bon œil dont il est vu des cieux,
Quand il repose encore il veille par mes yeux:
Ses intérêts sont miens; et qui lui fait outrage,
S'il ne s'adresse à moi s'adresse à mon image;
Et qui sur le portrait porte aujourd'hui la main,
Contre l'original la peut porter demain:
Ainsi, quand ta fureur contre lui s'intéresse,
C'est à moi-même, à moi que l'attentat s'adresse.

THÉODORE.

A vous, seigneur!

CÉSAR.

Tais-toi, que par ce vain propos
Tu ne me fasses tort en rompant son repos;
Et son corps et le mien n'étant que même chose
Dont une moitié dort et dont l'autre repose,
Ne me réplique point, de peur de m'éveiller
En la moitié de moi que tu vois sommeiller.

THÉODORE.

L'équité toutefois vous doit.....

CÉSAR.

Tais-toi, te dis-je;
Je sais bien les devoirs où l'équité m'oblige,
Et que le fondement d'un si noir attentat,
Et de tel préjudice à celui de l'état,
N'est que le déplaisir qu'il faille que sa gloire
Des plus grands de ma cour efface la mémoire,
Et que, malgré tes soins, Philippe ton parent
Voie au-dessus de lui ce fameux conquérant
Posséder un objet pour qui son cœur soupire,
Et m'aider à porter les rênes de l'empire.
Mais ne puis-je pas dire avec juste raison
Que ton ingratitude est sans comparaison,
De souhaiter sa perte, et voir d'un œil d'envie
L'éclat d'une fortune et le cours d'une vie
Par qui l'empire a fait de si fameux progrès,
Et de qui tout l'emploi passe en nos intérêts?
A-t-il à sa valeur permis jamais de trêve?
N'est-ce pas plus son bras que le mien qui l'élève?
Et ne s'est-il pas fait et tracé de son sang
Un chemin pour monter à cet illustre rang?
Il a si loin d'ici sa valeur signalée,
Que l'aigle pour le suivre a forcé sa volée,
Et que jamais Trajan n'a vu nos bords si loin
Qu'on les voit de mon règne étendus par son soin.
Ses célèbres exploits ont étonné les parques;
Ils ont à mon pouvoir soumis douze monarques;
Et ce grand cœur, l'effroi des peuples et des rois,
Triomphera demain pour la quinzième fois:
Tous les jours pour ma gloire il court la terre et l'onde,
Et, rival du soleil, en l'empire du monde

Fait briller sa valeur presque en autant de lieux
Que brillent les rayons de ce flambeau des cieux.
Tu veux, désespérée, ôter par ta furie
Un ministre à l'état, un père à la patrie,
Au trône une colonne, au prince un favori,
Aux hommes un chef-d'œuvre où le ciel s'est tari,
Un miracle à la paix, un prodige à la guerre,
Et l'ornement enfin d'un héros à la terre?
Mais ta haine entreprend en ce dessein pervers
Un lion africain qui dort les yeux ouverts:
Celui dort sûrement qui dort dans l'innocence,
Et tous les yeux du ciel veillent pour sa défense:
C'est pour le garantir et t'arrêter le bras
Que son soin provident adresse ici mes pas;
Et je jure le ciel et cette même vie,
A qui tant de vertu procure tant d'envie
Depuis que sur ses soins mon trône se soutient,
Que sans quelque respect dont l'honneur me retient,
Ce fer..... Mais modérons l'ardeur qui nous emporte:
Je suis prince et chrétien, de qui l'exemple importe.
Mais pour ne faire pas qu'il me soit imputé
Que, recueillant le droit, je manque d'équité,
Et, réduisant les lois dans l'ordre où je les range,
Je sois impunément le premier qui les change,
Je dois les yeux bandés peser d'un poids égal,
Comme le prix du bien, l'importance du mal,
Et punir le dernier comme le droit l'ordonne,
Fût-ce, au lieu de ma femme, en ma propre personne.
Holà! quelqu'un.

BÉLISAIRE, *feignant de s'éveiller en sursaut.*

Seigneur!

NARSÈS.

Seigneur!

BÉLISAIRE.

Que vois-je, ô cieux!
Quel importun sommeil s'est glissé sous mes yeux!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; NARSÈS, LÉONSE, GARDES.

CÉSAR.

Certain chagrin conçu dans l'esprit de la reine,
Dont j'ignore la cause et partage la peine,
M'a fait, entre autre avis, estimer à propos,
Autant pour sa santé comme pour mon repos,
De l'envoyer attendre au logis de son père
Et des lieux et du temps l'effet que j'en espère;
Et dedans la douceur de son natal séjour
Se remettre l'esprit des troubles de la cour.
Je vous charge, Narsès, du soin de sa conduite,
Avec deux seulement des filles de sa suite;
Et pour lui faire voir la faveur que je dois
Au bras qui fait si loin reconnoître mes lois,
Et me rend si serein le jour que je respire,
Léonse, apporte ici les marques de l'empire.

(Léonse sort.)

THÉODORE, *à part.*

Passe, mon désespoir, passe au dernier effort,
Et préviens cet affront par le coup de ma mort.

CÉSAR, *à Bélisaire.*

Les rois, comme rayons de la divine essence,
En leur gouvernement imitent sa puissance,

Font d'un mont élevé des abîmes profonds,
Élèvent un vallon à la hauteur des monts,
Et, tenant pour chacun la balance commune,
Au prix de la vertu mesurent la fortune.
Je te mettrai si haut que la faux du trépas
Sans te pouvoir toucher passera sous tes pas,
Et que le peu de fruit d'attenter sur ta vie
Fera crever la haine et lassera l'envie.

(Léonse rentre, tenant un bassin d'argent dans lequel il y a une couronne de laurier et un sceptre. César prend le sceptre.)

Partageant avec toi ma puissance et mes biens,
J'estime encor t'ôter la part que j'en retiens,
Puisque, m'étant acquis par ta valeur insigne,
Ils viennent de toi seul et toi seul en es digne.
César doit sa fortune à tes bras indomptés;
Possèdes-en le nom comme les qualités,
Et, digne successeur du rang de ce grand homme,
Règne sur l'Occident, et sois maître de Rome.

(Il rompt le sceptre en deux.)

Tiens, en cette moitié du sceptre impérial,
A mon autorité prends un pouvoir égal;
Tiens, te dis-je.

BÉLISAIRE.

Seigneur!

CÉSAR.

Ce refus m'importune;
Ta main l'honore plus qu'il n'accroît ta fortune;
Je te rends en effet moins que je ne te doi;
En te faisant justice il seroit tout à toi.

(Il prend la couronne et la divise en deux.)

Ce front grave et charmant, digne front d'un monarque,

Aussi-bien que ton bras en doit porter la marque;
Ce laurier partagé, le ceignant, fera voir
Que je t'ai, comme lui, partagé mon pouvoir.

BÉLISAIRE.

Pour un vassal, seigneur, une gloire si rare!

CÉSAR.

Quoi que le sort te donne, il t'est encore avare,
S'il pèse ton mérite et mon affection.
Pour marque maintenant de ta possession,
Et du rang souverain que tu tiens en l'empire,
Ordonne sur-le-champ quoi que ton cœur respire,
Et, fût-ce au détriment de mon propre intérêt,
Moi-même je m'en fais un immuable arrêt.

BÉLISAIRE.

Si, sans le mériter, ma fortune est si grande,
J'ose prier, seigneur.....

CÉSAR.

Que dis-tu?

BÉLISAIRE.

Je commande......
Mais en votre présence....

CÉSAR.

Achève.

THÉODORE, *à part.*

A cette fois
L'effroi me saisit l'âme et m'interdit la voix.

BÉLISAIRE.

Que madame.....

THÉODORE.

Ah! cruel!

BÉLISAIRE.

Ma reine et ma maîtresse,
Quelque secret ennui que marque sa tristesse,
Par son éloignement ne prive point la cour
De ces vivans soleils dont elle tient le jour;
Et remette à vos pieds ces marques souveraines
De l'empire sacré dont vous tenez les rênes,
Puisqu'enfin, par les droits du mérite et du sang,
Vous seul êtes pourvu de cet auguste rang,
Et que de votre éclat et de votre lumière
Je ne suis qu'une ébauche imparfaite et grossière,
Sans avantage aucun sur les autres humains
Que d'être seulement l'ouvrage de vos mains.

(Il dépose sa couronne et son sceptre aux pieds de l'impératrice.)

CÉSAR.

Quoique mon cœur répugne à cette obéissance,
M'en étant fait la loi, je n'ai point de défense:
Il suffit que ce bras, si, comme je prétends,
Il accomplit en toi l'œuvre que je prétends,
T'élèvera si haut qu'en ce rang magnifique
Les souhaits manqueront à ce cœur héroïque,
Et que la passion des plus ambitieux
Ne peut monter plus haut sans s'attaquer aux cieux.

LÉONSE, *à part.*

Qui jamais entendit une telle aventure?

PHILIPPE, *à part.*

Qui jamais pour son prince eut une foi si pure?

NARSÈS, *à part.*

Quelle rage tiendroit contre tant de bonté?

BÉLISAIRE, *à part.*

Quel vassal à ce lieu s'est jamais vu monté?
Toi qui pour m'y placer m'as tiré de la boue,
Arrête ici, Fortune, arrête ici ta roue.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### THÉODORE, CAMILLE.

THÉODORE.

Non, non, Camille, non, je ne renonce pas
A la prétention d'un si juste trépas;
Une ardeur raisonnable autant que véhémente
Ne peut pas s'alentir quand la cause en augmente,
Et le mal qui redouble est loin de s'alléger.
Je n'avois ce matin qu'un mépris à venger,
Et ce soir d'un exil l'outrageuse sentence,
Quoiqu'enfin révoquée, appelle ma vengeance.
Si je ne suis sans cœur, de quel œil, de quel front
Puis-je souffrir l'auteur d'un si sensible affront?

CAMILLE.

Si la grâce vous vient d'où l'affront vous procède,
Si la source du mal l'est aussi du remède,
Même l'un arrivant contre sa volonté,
Et l'autre vous naissant de sa pure bonté,
Pouvez-vous conserver contre l'ombre d'un crime,

Au mépris d'un service, un courroux légitime?
Et, loin de lui payer l'intérêt d'un bienfait,
Le châtier d'un mal qu'il ne vous a pas fait?

THÉODORE.

Quelque part d'où l'injure ou la grâce procède,
Tout en est criminel, le mal et le remède,
Et ce qui m'est venu contre sa volonté,
Et ce qui m'est produit de sa pure bonté.
Faire rougir un front couvert d'un diadème
Ne peut être qu'un crime à l'innocence même :
Mais avoir dessus moi pris des droits absolus
Jusqu'à me pardonner m'offense encore plus;
Je possède à regret le fruit de son audace;
Mon exil m'affligeoit bien moins que cette grâce;
Et c'est à ma grandeur un reproche fatal
Que d'avoir eu besoin des faveurs d'un vassal.
Il ne suffisoit pas à cet esprit superbe,
Que sous moi la fortune a mis plus bas que l'herbe,
Qu'autrefois mon amour ait dépendu de lui,
Il veut que mon sort même en dépende aujourd'hui;
Et, faisant peu d'état de m'avoir outragée,
Prétend m'avoir rendue encor son obligée.
Payons d'un même prix l'une et l'autre action,
Et l'injure reçue et l'obligation.
Punissons son pardon autant que son offense;
Mon repos souffre en l'une, en l'autre ma puissance;
Et s'oser ingérer de faire grâce aux rois,
Est d'un sourd attentat les soumettre à ses lois.

CAMILLE.

La haine confond tout, et, quoi qu'on lui propose,
En son propre aliment convertit toute chose.

Mais quelle voie encor s'offre pour vous venger,
Qui ne vous jette pas en un second danger?

THÉODORE.

Après tous les moyens qu'une mortelle haine
Pouvoit faire tomber en l'esprit d'une reine,
Que le fer, quatre fois mis en usage en vain,
M'a paru de sa mort un moyen peu certain;
Que j'ai cru le poison une douteuse voie,
Vu l'imminent péril de celui qui l'emploie;
Que je n'ai pas jugé qu'on lui pût sur l'état
Imposer d'apparent ni croyable attentat,
Non plus que lui former de parti ni de ligue
Dont par sa vigilance il n'éventât la brigue;
Enfin je n'ai jugé, pour lui ravir le jour,
Lui pouvoir susciter autre ennemi qu'Amour.
Je veux, avec tout l'art et toutes les caresses
Qui pourroient d'un barbare arracher des tendresses,
Et par qui sur un cœur un autre peut régner,
Pour perdre cet ingrat, tâcher de le gagner;
Et si, par tous les soins dont mon sexe est capable,
Je puis embarrasser cet esprit indomptable,
Le dessein de sa perte est si bien concerté,
Que ses jours de bien près suivront sa liberté.
Nise, en qui l'empereur, plus qu'en nulle a créance,
M'a touchant ce dessein promis son assistance:
L'offre de tel parti qu'elle voudra choisir,
Jointe à quelques présens, la range à mon désir.
S'il ne m'aima sujette, il a l'âme assez vaine
Pour donner dans le piége et m'aimer souveraine;
Et la couronne a joint au peu que j'ai d'appas
De nouvelles splendeurs qu'alors je n'avois pas.
Quant au lieu de sa perte, où tend mon entreprise,

Je n'obtiendrois que l'heur d'engager sa franchise,
Pour punir cet esprit autrefois si glacé,
Par mes dédains présens de son mépris passé,
Je l'en verrois peut-être avecque moins de peine,
Et sa confusion dissiperoit ma haine;
Mon courroux satisfait pourroit souffrir ses jours,
Et ma juste vengeance arrêter là son cours.
Le voilà; souviens-toi que cette confidence
Commet ta propre vie au soin de ta prudence.
Adieu. Faites, mes yeux, mieux que n'a fait ma main.

CAMILLE, *à part.*

Que d'inhumanité dedans un cœur humain!

(Elle sort.)

## SCÈNE II.

### BÉLISAIRE, THÉODORE.

BÉLISAIRE.

Dieux!

THÉODORE.

Bélisaire, un mot : le sort m'est bien contraire,
De m'affliger au point de toujours vous déplaire,
De rebuter si fort qu'on ne me souffre pas,
Et vous être un sujet de détourner vos pas!

BÉLISAIRE.

Qui sait valoir beaucoup, librement se méprise :
Le respect me chassoit, et non pas la surprise.

THÉODORE.

Comme le ciel sur nous répand avec le jour
Les secrets mouvemens et de haine et d'amour,

Nous semblons l'un pour l'autre en tenir de naissance,
Moi l'inclination, et vous l'indifférence.
Vous souvient-il du temps qu'en pareil entretien
Je ne vous pus nier de vous vouloir du bien?

BÉLISAIRE.

Comme vous pressentiez l'éclatante couronne
Qu'autant que votre hymen votre vertu vous donne,
Comme futur vassal de votre majesté,
Je méritai dès lors des traits de sa bonté.

THÉODORE.

S'il vous souvient aussi, dès lors un trait de flamme
Des yeux de ma cousine avoit blessé votre âme;
Et ce fut le sujet qui fit qu'avec froideur
Vous prêtâtes l'oreille à ma naissante ardeur.

BÉLISAIRE, *à part.*

Qu'entends-je, juste ciel! Veut-elle, l'inhumaine,
Me perdre par l'amour, n'ayant pu par la haine?
(A Théodore.)
Et votre rang, madame, et cet auguste aspect,
Restreignirent mes vœux aux termes du respect:
J'eusse eu tort de tenter un espoir impossible;
Je fus respectueux, et non pas insensible;
Je sus qu'à m'approcher du céleste flambeau
Je ne pouvois gagner qu'un illustre tombeau,
Et qu'en vain un mortel à cet honneur aspire,
A moins que d'y voler sur l'aigle de l'empire:
Sur lui Justinien, mon maître et votre époux,
Mérita cette gloire et s'approcha de vous:
Et du sacré bandeau qu'il vous mit sur la tête
Acheta de vos vœux la superbe conquête:
Mais moi, quel diadème avois-je à vous offrir?

Que pouvois-je pour vous, qu'adorer et souffrir?
Et sous quel front, hélas! eussé-je osé paroître,
Amant de ma maîtresse et rival de mon maître?
Le ciel devant les temps avoit marqué pour lui
Ce trésor amoureux qu'il possède aujourd'hui;
Et tout autre, tendant vers un objet si digne,
N'eût en un vol si haut fait qu'une chute insigne.

THÉODORE.

Si l'amour inégal ne produit des effets,
Il oblige toujours et n'offense jamais;
S'il ne plaît il honore, et si votre service
N'est reçu pour amour, il l'est pour sacrifice.
De quelque étroit respect qu'un amour soit contraint,
N'osant pas demander, pour le moins il se plaint;
Même sans ressentir de véritable atteinte,
Qui ne veut pas déplaire oblige par la feinte;
Et l'art, quoique trompeur, d'un cœur indifférent,
Est bien moins offensif qu'un mépris apparent.
Mais il vous importoit, pour l'amour d'Antonie,
Que de vos procédés la feinte fût bannie,
Et vous ne vouliez pas perdre une occasion
Qui la pût rendre vaine à ma confusion.
Ce rebut de mes vœux, ce mépris, cette glace,
Vous étoit des degrés pour monter à sa grâce,
Si cette indignité dut me désobliger,
Je ne vous le dis point, vous le pouvez juger:
Pour marque seulement que j'étois généreuse,
J'étois noble, il suffit et de plus amoureuse.
Le sort m'ayant aussi fait naître la saison
D'essuyer cette injure et d'en tirer raison,
J'ai cherché, je l'avoue, en ma juste colère,

Des moyens de vous perdre et de me satisfaire;
Mais depuis, vos bontés rétablissant vos lois.....
(A part.)
Achevez, mes soupirs, qui me coupez la voix,
Puisque vouloir forcer cette ardeur obstinée,
Est lutter vainement contre ma destinée,
Témoignons-lui..... Mais, lâche! à quoi te résous-tu?

BÉLISAIRE, *à part.*

Sois-moi propice, ô ciel! et soutiens ma vertu!
J'ai d'un cœur invincible affronté la Fortune,
J'ai vu d'un œil constant le courroux de Neptune,
J'ai franchi sans trembler les plus sanglans hasards,
Et rendu sans effet les menaces de Mars;
Rien n'a pu m'étonner, et cette force d'âme
Se rend sans résistance à la voix d'une femme;
Sa fureur s'apaisant en obtient mieux ses fins,
Et fait plus par trois mots que par trois assassins.
Le trouble me saisit, la frayeur me possède;
Mais ma foi tient toujours si ma constance cède:
On peut, grand empereur, mon seigneur et mon roi,
On peut m'ôter le jour, mais non m'ôter la foi;
Et l'on me fait grand tort de me croire assez traître,
Pour devoir attenter sur l'honneur de mon maître.

THÉODORE, *à part.*

Il se trouble! espérons; c'est déjà quelque effet:
L'adversaire en désordre est à moitié défait.
Achève, ô feinte amour, d'établir ton empire
Par l'adroite faveur qu'un heureux sort m'inspire;
Quand il se baissera, nous retirant soudain,
Sortons et lui laissons cette écharpe à la main.
(Elle laisse tomber son écharpe.)

BÉLISAIRE.

Je cherchois l'empereur qui m'attend pour la chasse :
L'heure en presse, madame, accordez-m'en la grâce.

THÉODORE.

Je m'y rends avec vous, l'ébat m'en sera cher.
(A part.)
Il ne l'aperçoit pas, ou ne l'ose toucher.

BÉLISAIRE, *à part.*

Sous cette écharpe encor quelque embûche est tendue.

THÉODORE *à part, après avoir laissé tomber un de ses gants.*

Ce gant dessus l'écharpe adressera sa vue.

BÉLISAIRE, *à part.*

Défendez-vous, mes yeux, de ce second appas,
Et, quoi que vous voyiez, feignez de ne voir pas.

THÉODORE, *à part.*

Ou ma faveur le trouble, ou l'amour qui l'engage
Des yeux comme des mains lui dérobe l'usage.
(A Bélisaire.)
Un gant me vient de choir, et pour le ramasser
Vous ne m'obligez pas du soin de vous baisser?

BÉLISAIRE.

Madame, je l'ai vu; mais dans cette occurrence
J'aurois cru d'un devoir faire une irrévérence :
C'est un gage divin, et le soin qu'en eût pris
Une profane main eût profané son prix,
Et vous eût fait injure en vous faisant service.
Une plus belle main vous rendra cet office.
(Il appelle Antonie.)
Antonie?

THÉODORE.

Ah! cruel! cœur insensible et fier!

BÉLISAIRE, *tenant une lettre.*

Dans la main en passant coulons-lui ce papier.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; ANTONIE.

THÉODORE, *à part.*

Quoi! ni vœux ni faveurs, rien ne touche son âme!

BÉLISAIRE, *à Antonie, en lui remettant furtivement une lettre.*

Cette écharpe et ce gant sont tombés à madame:
Ce devoir vous regarde.

ANTONIE.

Et l'honneur m'en est doux.

BÉLISAIRE, *à part.*

Le piége est échappé: fuyons, retirons-nous.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

THÉODORE, ANTONIE.

ANTONIE, *à part.*

Cette écharpe et ce gant ne sont pas sans mystère;
Mais mon salut dépend de voir et de me taire.

(Elle ramasse l'écharpe et le gant, et les donne à Théodore.)

THÉODORE.

Vous accourez bien vite à cette chère voix.

ANTONIE.

Manqué-je en vous rendant l'honneur que je vous dois?

THÉODORE.

Vous me rendez toujours assez de témoignage
Et de vos passions et de votre servage.
Est-ce là de quel soin vous vous en détachez?
Mais quel est ce papier?

ANTONIE.

Quel?

THÉODORE, *prenant la lettre de Bélisaire dans la manche d'Antonie.*

Que vous me cachez?

ANTONIE.

Madame.....

THÉODORE.

Je suis femme, et l'obstacle m'anime:
Aux esprits curieux un refus est un crime.
N'irritez point le mien.

ANTONIE.

La curiosité
N'est pas la passion dont il est agité.

THÉODORE.

Et quelle donc?

ANTONIE.

(A part.)

L'envie. O dure servitude!
Que tu m'es importune, et que ton joug est rude!

(Elle sort.)

THÉODORE *seule.*

Je vous ferai laisser sur votre liberté
L'honneur d'une absolue et pleine autorité.

Enfin tu reconnois, chétive souveraine,
Qu'aussi-bien que l'effet la feinte encor t'est vaine;
Que sans fruit le mensonge entreprend aujourd'hui
Ce que la vérité n'a pu gagner sur lui;
Que de ce fier rocher toute approche est bannie,
Et que sans différence, hors celui d'Antonie,
Il foule tous les cœurs à ses pieds abattus,
Et tient de grands mépris pour de grandes vertus :
Essayons toutefois un moyen qui succède;
A nouvel accident trouvons nouveau remède :
Assurons, en vengeant un amour irrité,
Et notre bonne estime et notre autorité;
Nuisons sans répugnance à qui nous pourroit nuire;
Détruisons un géant qui nous pourroit détruire.
J'ai de quoi triompher de ce superbe esprit;
(Déployant la lettre de Bélisaire.)
Le sort m'offre à propos une arme en cet écrit.
Leurs plus secrets pensers, leur propre intelligence,
Quand je perds tout espoir, s'offrent à ma vengeance;
Voici de quoi détruire et de quoi renverser
Ce colosse orgueilleux si fort à terrasser,
Contre qui la fureur n'a que de vaines armes,
Et pour qui l'Amour même a d'inutiles charmes.
Commençons donc l'ouvrage. O mes justes douleurs,
Fournissez-moi de cris, de sanglots et de pleurs;
Intéressez mon sein, et mes yeux et ma bouche,
Autrefois si courtois à cet esprit farouche,
A venger les soupirs, les regards et les vœux
Qui le purent laisser insensible à mes feux.
Ah!

## SCÈNE V.

THÉODORE, CÉSAR, GARDES.

CÉSAR.

Que vois-je, madame? à quel torrent de larmes
Laissez-vous effacer la splendeur de vos charmes?
Un si doux ennemi, par ses abaissemens,
N'a-t-il pas étouffé tous vos ressentimens?

THÉODORE.

Je ne sais, dans l'ennui dont je me sens confondre,
Ni comment respirer, ni comment vous répondre.
Ordonnez que d'un fer le sein me soit ouvert,
Exposez à vos yeux mon cœur à découvert;
Il vous dira bien mieux que ne fera ma bouche
Et l'ennui qui me tue et l'affront qui vous touche.
O dieux! Avoir pour lui témoigné tant d'horreur,
Fait voir tant de mépris, conçu tant de fureur;
Avoir par tant de gens sa perte poursuivie,
Et de ma propre main attenté sur sa vie,
Tant abhorré son nom, perdu tant de repos,
Tant pleuré, tant gémi, tant poussé de sanglots,
N'a pu vous faire ouïr des oreilles de l'âme,
Que ce traître....

CÉSAR.

Attendez, n'achevez pas, madame;
Pesez, auparavant que de rien intenter,
La juste occasion qui vous y doit porter;
Songez quel intérêt m'attache à Bélisaire,
Qu'il m'est également et cher et nécessaire,

Et que, les qualités et de femme et d'époux
Prenant votre querelle et me parlant pour vous,
L'éclat où sa valeur maintient mon diadème
Parlera d'autre part pour cet autre moi-même;
Qu'étant de mon état le plus solide appui,
On ne me peut heurter qu'on ne me choque en lui;
Qu'autant que votre amour son amitié m'enflamme,
Et qu'il est mon ami, si vous êtes ma femme.

THÉODORE.

Quel ami, juste ciel, et quel solide appui
Et vous et votre état rencontrez-vous en lui?
Hélas! souhaitez-vous le débris de l'empire,
Et s'il se peut encor, quelque chose de pire?
Procurez-vous sa haine et son hostilité
Plutôt qu'une amitié de cette qualité?
Croyez qu'il ne vous a, depuis quinze ans de guerre,
Subjugué d'ennemi ni sur mer ni sur terre
Qui vous ai fait le tort qu'il vous fait aujourd'hui,
Et ne vous ait été moins ennemi que lui:
L'enfer ne peut former de si noire pratique;
Il n'est tigre d'Asie, il n'est lion d'Afrique,
Ni monstre si funeste et si fort à dompter,
Qu'au prix de cet ami vous deviez redouter.
J'ai trop long-temps, hélas! sous la clef du silence,
De cet audacieux retenu l'insolence;
Et ne pouvant enfin en divertir le cours,
J'en faisois à l'effet précéder le discours,
Croyant qu'aux attentats qui vont à votre couche
La main impunément pût dénoncer la bouche,
Et l'exécution en prévenir l'arrêt.
Vous m'avez vu le bras et le poignard tout prêt;
Mais vous l'avez soustrait à ma fureur extrême,

Et pris son intérêt contre le vôtre même;
J'ai reçu, pour le moins, ce fruit de mon malheur,
De connoître à quel prix vous mettez ma valeur,
De savoir quel degré j'occupe en votre grâce,
Et de quel avantage un vassal m'y surpasse.
Contre toute justice et contre toutes lois
Quand j'ai voulu parler on m'a tranché la voix,
Et l'on m'a refusé ce que sans tyrannie
Aux plus noirs des forfaits jamais on ne dénie;
J'eusse reçu d'un Scythe un traitement plus doux,
Et j'avois toutefois mon juge en mon époux;
Votre seul intérêt me rendoit criminelle;
Je n'avois pris le fer que pour votre querelle;
Et l'arrêt d'un exil, des blâmes, des mépris,
Ont d'une foi sincère été le juste prix.

(Elle lui donne la lettre de Bélisaire.)

Ce papier vous peut dire, au défaut de ma bouche,
Si je suis véritable et si l'affront vous touche.
Nise encor, que ce traître a voulu suborner,
Et par qui l'insolent a cru me gouverner,
Peut, si vous l'enquérez, joindre à ce témoignage
Combien, pour vous céler un si sensible outrage,
Contre mes sentimens j'ai long-temps combattu;
Et le ciel cependant va payer ma vertu :
Il veut par mon trépas vous en ravir la gloire,
Et lui seul a des prix dignes de ma victoire.

(Elle s'évanouit.)

CÉSAR.

Que dites-vous, madame? Il ne demeure, ô cieux!
Ni roses à son teint, ni lumière à ses yeux!
O funeste chaos de désordre et de trouble,

Quand tout semble apaisé, c'est quand le mal redouble;
Et quand je crois jouir d'un repos apparent,
La querelle d'autrui devient mon différent.
Mais avant toute chose, arrêtons sa foiblesse :
A moi, quelqu'un!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; CAMILLE, PAGES.

CAMILLE.

Seigneur?

CÉSAR.

Secourez la princesse,
Qu'un accident subit prive de mouvement.

CAMILLE.

Madame!

CÉSAR.

Passez-la dans son appartement.

(Camille et les pages emportent Théodore.)

O revers de fortune, à mon repos contraire!
J'en connois l'écriture, elle est de Bélisaire;
Et le défaut d'adresse en marque le secret.
Je répugne à l'apprendre et m'instruis à regret.

(Il lit.)

« Quand j'ai cru que ma mort vous devoit être chère,
» Et que vos belles mains s'en proposoient l'effort,
» Tout ce que je possède et tout ce que j'espère
» Me satisfaisoit moins qu'une si belle mort.
» Qu'importoit à mon cœur languissant dans vos chaînes
» De mourir par les coups ou des yeux ou des mains,

» Si vos mains, en effet, étoient mes souveraines,
» Aussi-bien que vos yeux étoient mes souverains?

» Bélisaire. »

Le foudre, ce vengeur des querelles des cieux,
Grondant à mon oreille et tombant à mes yeux,
Ni le commun débris de toute la nature,
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
Quoi! celui que jamais grandeur n'a pu tenter,
Que le respect d'un trône empêche d'y monter,
Qui, content de s'en voir la plus ferme colonne,
Et soutenir du bras le faix de ma couronne,
Se défend par respect de s'en charger le front,
T'a voulu, mon honneur, couvrir de cet affront;
Libre d'ambition, permet qu'Amour le touche,
Et, refusant mon trône, entreprend sur ma couche!
Je dois être immortel si de mes tristes jours
Ce sensible accident ne termine le cours:
Les devoirs qu'il lui rend, et sa paix qu'il réclame,
Assez visiblement manifestent sa flamme:
Cette soumission, ce pardon généreux
Est moins une pitié qu'un effet amoureux.
L'amour seul, dont le joug tient son âme asservie,
Pardonne aux attentats qui vont jusqu'à la vie;
Lui seul en est capable, et la compassion
N'étend pas ses effets jusqu'à cette action.
Par quel caprice, hélas! le sort a-t-il pu faire
De mon plus grand ami mon plus grand adversaire,
De l'objet de mes vœux celui de mon horreur,
Et d'un bras de l'état le fléau de l'empereur;
Que de ce même cœur, si jaloux de ma gloire,
Il ait pu proposer de flétrir ma mémoire?
Inutile douleur, aveugle affection!

Vains intérêts d'état, frivole ambition!
Injustes conseillers d'une lâche indulgence,
Je n'ouvre qu'aux avis qui vont à la vengeance;
Je vous ferme l'oreille, et de peur de pencher
Du côté du coupable, à son juge si cher,
Et croire la pitié qui me pourroit surprendre,
J'éviterai sa vue et ne veux point l'entendre:
Je douterois d'un crime amplement avéré,
Et qu'assez, sans sa voix, sa main a déclaré.
Mais il vient..... Que mon cœur souffre de violence!
Impose, mon honneur, impose-moi silence:
Tiens ferme, ma constance, agis sans t'émouvoir;
Ma raison, ma vertu, faites votre devoir;
Ne m'abandonnez pas en ce combat extrême,
Où j'ai si grand besoin de moi contre moi-même,
Où d'un si fort instinct je me sens incliner
Pour le fatal parti que je dois condamner.

## SCÈNE VII.

### BÉLISAIRE, CÉSAR.

BÉLISAIRE.

L'on attendoit, seigneur; mais l'heure qui se passe
Prive pour aujourd'hui de l'espoir de la chasse.

CÉSAR, *à part, sans regarder Bélisaire.*

L'ouvrage de mes mains, l'effort de ma grandeur,
De ma plus chère estime attaquer la splendeur!
Un indigne ruisseau qui tient de moi sa course
Chercher impunément à corrompre sa source,
Et le plus cher des miens diffamer ma maison!
O noire ingratitude! ô lâche trahison!

BÉLISAIRE.

Prince, honneur des Césars, mon seigneur et mon maître,
Hélas! quelle froideur me faites-vous paroître?

CÉSAR, *à part.*

En vain tu m'attendris, inutile pitié:
L'intérêt de l'honneur va devant l'amitié.

BÉLISAIRE.

Qui m'altère, seigneur, une amitié si tendre?
Quoi! vous sans me parler, sans me voir, sans m'entendre!
En vous tant de froideur, ou tant d'aversion!

CÉSAR.

Vous avez mal usé de mon affection.

BÉLISAIRE.

Si de ce sentiment mon esprit est capable,
Prononcez mon arrêt, seigneur, je suis coupable;
Mais le ciel m'est témoin d'une fidélité
Incapable ou d'atteinte ou d'inégalité,
Et qui se maintiendroit inviolable et pure
Dans le commun débris de toute la nature.
O terre, tu le sais! Je vous atteste, ô cieux!

CÉSAR.

Les yeux répareront le mal qu'ont fait les yeux.

(Il sort.)

BÉLISAIRE *seul.*

Achève ton ouvrage, ô disgrâce inhumaine!
Je deviens importun, on me souffre avec peine,
Et je respire encore où je suis odieux!
« Les yeux répareront le mal qu'ont fait les yeux! »
Quel mystère est caché dessous cette menace?
Mais quel, sinon qu'enfin la fortune se lasse,

Qu'elle est femme, et qu'il est de son ordre inconstant
De rebuter enfin ce qu'elle obligea tant,
Et n'élever personne au plus haut de sa roue,
Que la fin de son tour ne jette dans la boue.
Ce n'est point ce revers, quoique si rigoureux,
Qui cause mon désastre et me rend malheureux;
Et puisqu'on ne peut voir cette instable déesse
Élever jamais rien qu'après elle n'abaisse,
Et que c'est un instinct qu'elle ne peut dompter,
Notre malheur n'est pas de choir, mais de monter.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLISAIRE *seul.*

Plus je rentre en moi-même, et plus je m'examine,
Moins j'y puis de mon mal rencontrer l'origine;
Et moins j'y puis juger l'ombre d'une action
En quoi j'aie abusé de son affection :
D'oser de quelque embûche ou de quelque artifice,
Connoissant l'empereur, taxer l'impératrice,
C'est, contre l'apparence et le raisonnement,
Douter de ses bontés et de son jugement;
Et lui-même ayant pris et le temps et la peine
De retenir son bras et réprimer sa haine,
Il est hors de soupçon qu'elle ait pu m'imposer
Rien d'assez vraisemblable à pouvoir m'abuser.
Cet heur me reste au moins, en ce malheur extrême,
Que la plus forte preuve est celle de soi-même,
Que j'ai mille témoins en m'ayant pour témoin,
Et que tout me manquant, je me reste au besoin,
Dans l'assiette où la parque en sa plus forte rage,
Au milieu des combats a trouvé mon courage.

Attendons, ma raison, le coup de ce malheur,
Puisque mon innocence égale ma valeur,
Que, par elle à couvert du bras de la justice,
Je puis craindre l'outrage et non pas le supplice,
Et que dans la candeur où j'ai toujours vécu,
Je puis être accusé, mais non pas convaincu.

## SCÈNE II.

### LÉONSE, BÉLISAIRE.

LÉONSE.

Je vous suis trop acquis pour vous pouvoir sans peine
Faire savoir, seigneur, le sujet qui m'amène :
J'ai de sa majesté reçu l'ordre fatal
De retirer le sceau de l'aigle impérial,
Et m'acquitte à regret de ce mauvais office.

BÉLISAIRE, *ôtant de son doigt l'anneau que César lui avait donné.*

Rends, chétif, rends au sort ton premier sacrifice.
Quelque part qu'il nous donne en la faveur des rois,
Nous sommes tous mortels, et sujets à ses lois :
Le plus cher favori n'est rien qu'un peu de boue,
Dont l'inconstant fait montre, et puis après s'en joue;
Et ses honneurs ne sont que des sables mouvans
Qui servent de jouet aux haleines des vents :
Il n'est si haut crédit que le temps ne consomme,
Puisque l'homme est mortel, et qu'il provient de l'homme :
Ce qui nous vient de Dieu, seul exempt de la mort,
Est seul indépendant et du temps et du sort.

Tenez, et profitez de ce funeste exemple,
Qui vous en peut servir d'une preuve assez ample.

LÉONSE.

Le ciel sait de quel œil je vois votre malheur,
Mais je ne vous en puis témoigner ma douleur.

BÉLISAIRE.

Le sort n'en veut qu'à moi; n'attirez point sa haine,
Que vous n'éteindriez pas pour partager ma peine.

(Léonse sort.)

## SCÈNE III.

### NARSÈS, BÉLISAIRE.

NARSÈS.

Commis à retirer les brevets des emplois
Qui vous ont fait l'envie et la terreur des rois,
L'amitié qui nous joint d'une si forte chaîne
Me fait premier que vous ressentir votre peine;
Mais une charge expresse adresse ici mes pas.

BÉLISAIRE.

J'ai bien prévu mon mal, il ne me surprend pas :
L'empereur m'honorant de ses magnificences,
Je ne les reçus pas comme des récompenses,
Mais ou comme des biens que j'empruntois de lui,
Ou comme des dépôts que je rends aujourd'hui;
Devant ce changement j'ai connu la fortune.

(Il lui donne les clefs de son cabinet.)

NARSÈS.

Croyez que sa disgrâce avec vous m'est commune.

(Il entre dans le cabinet.)

BÉLISAIRE *seul.*

Trop de monde y prend part, et me voyant périr,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir.

## SCÈNE IV.

### PHILIPPE, BÉLISAIRE, Soldats.

PHILIPPE.

Je viens le cœur atteint d'une douleur mortelle,
Vous annoncer, seigneur, une triste nouvelle
Dont je ne puis porter sans ressentir les coups :
César m'a commandé de me saisir de vous.

BÉLISAIRE, *à part.*

Avec quelle furie, avec quelle vitesse
Détruis-tu ton ouvrage, inconstante déesse!
Que ton faste est trompeur! et quoi qu'il ait de beau,
Que le chemin est court d'un palais au tombeau!
Vous voilà, vains honneurs qui m'enfliez le courage,
Écoulés en un jour comme l'eau d'un orage,
Sans que de mes pensers le secret entretien
Me propose un scrupule et me reproche rien.

PHILIPPE.

Mon ordre porte encor de saisir votre épée.

BÉLISAIRE.

Elle que son service a toujours occupée!
Elle par qui l'aurore est sujette à ses lois!
Elle qui fume encor du sang de tant de rois!
Que de mes ennemis si long-temps redoutée,

Par mes amis enfin elle me soit ôtée!
Je ne la rends qu'à lui; son bras seul ou le mien
D'un si noble fardeau sont le digne soutien:
Je la veux bien placer, s'il faut que je la rende.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; CÉSAR, GARDES.

CÉSAR.

C'est moi qui vous arrête, et qui vous la demande.

BÉLISAIRE.

Tenez, elle ne peut mieux tomber de mes mains
Qu'aux pieds du plus puissant et plus grand des humains,
Et de qui la valeur comme elle est sans pareille.
Tenez, foulez aux pieds la huitième merveille,
De tant de légions l'heur et l'étonnement,
Et de votre grandeur le plus digne instrument;
Et s'il vous servit mal, reprochez-m'en la honte.

CÉSAR, *à Philippe en lui donnant un papier.*

Exécutez cet ordre, et m'en rendez bon compte.

BÉLISAIRE, *se jetant aux pieds de César.*

Prince, l'espoir des bons et l'effroi des pervers,
Vive image de Dieu, roi du bas univers,
Arbitre souverain des fortunes humaines,
Si pour distribuer et le prix et les peines,
Et discuter le droit avec un juste soin,
De l'une et l'autre oreille un monarque a besoin,
Après avoir ouï ma mauvaise fortune,
L'équité vous oblige à m'en accorder une

Pour vous justifier la plus sincère foi
Qu'un fidèle vassal eut jamais pour son roi.
Quand le Tigre effrayé, de ses grottes profondes
Jusqu'aux monts d'alentour fit dégorger ses ondes,
A dessein d'éloigner ou d'engloutir en vous
Le sujet de l'effroi d'où naissoit son courroux,
Lors, s'il vous en souvient, hors de course et d'haleine
Votre cheval bronchant vous laissoit dans la plaine,
Et ce débordement, à l'empire fatal,
Vous menaçoit tout vif d'un tombeau de cristal;
Quand pour rendre sa rage et ses menaces vaines,
Guidé de ces deux bras, ces deux rames humaines,
Ce corps que l'amitié fit servir de vaisseau,
S'alla charger du vôtre, et vous tira de l'eau;
Et lorsque du coteau qui faisoit le rivage
Je vous fis contempler le péril du naufrage,
Avecque vos esprits votre voix de retour,
Reconnut qu'en effet vous me deviez le jour.
S'il vous souvient encor du combat où les Perses,
Après tant de refus et de fuites diverses,
En un lieu favorable enfin venus aux mains,
Eurent sitôt rompu les escadrons romains,
Vous suivant de la vue au plus fort de la presse,
Où vous précipita votre ardente jeunesse,
Je vis votre cheval, percé de mille coups,
Vous manquer comme l'autre et se coucher sous vous,
Et presque en même temps, dans le fort des alarmes,
En mille éclats d'acier choir et voler vos armes.
Mon cœur à cet objet saisi d'une chaleur
Dont les bouillans effets passèrent ma valeur,
Me fit fendre les rangs, et, sans toucher à terre,
Sur ceux qui vous pressoient fondre comme un tonnerre:

Là de tous mes efforts dont je n'espérois rien,
De votre cheval mort je vous mis sur le mien,
Vous rendis la vigueur qui vous étoit ravie,
Et vous fis un chemin de la mort à la vie.
Je crois bien que le sort, bien plus que ma valeur,
D'un si triste accident divertit le malheur,
Et que vous destinant à ce degré suprême,
Et devant à ce front l'éclat d'un diadème,
Il ne put s'oublier dedans vos intérêts,
Sans faire préjudice à ses propres décrets;
Mais à ses soins enfin c'étoit joindre mon zèle;
Comme il vous étoit bon je vous étois fidèle,
Si je ne vous causois je vous voulus du bien,
Et mon dessein vous fut un instrument du sien.
Depuis, comme à votre heur toute chose conspire,
Votre oncle encor vivant vous résigna l'empire;
Et j'étendis ses bords jusqu'aux fameux déserts
Qu'arrose le grand fleuve émulateur des mers,
Qui dedans son sépulcre entre avec violence,
Et dedans son berceau garde un si doux silence,
Que le lieu de sa source est encore douteux,
Le Nil qui meurt si vain, et qui naît si honteux.
Sous combien de climats et sur combien de terres
N'ai-je à l'aigle romain fait étendre ses serres?
Ne l'ai-je pas rendu, depuis que je vous sers,
Monarque de la terre aussi-bien que des airs?
Je l'ai conduit si loin que j'en ai fait dépendre
Presque tous les pays ignorés d'Alexandre;
Le Gange, dont le jour voit la source en naissant,
Par l'heur de mes travaux vous est obéissant,
Par moi l'une et l'autre Inde est sujette à l'empire,
Par moi dessous vos lois tout l'Occident respire,

Et, si je l'ose dire à votre majesté,
Elle a par ma valeur plus acquis qu'hérité.
Mais outre tant d'éclat joint à votre couronne,
Combien ai-je servi votre propre personne!
Combien ai-je arrêté par un heureux effort
De bras déjà levés pour vous porter la mort!
S'il ne vous en souvient, nul que vous ne l'ignore,
Et du traître Archytas la cendre en fume encore.
Accroître vos états et vous sauver le jour,
Sont-ce d'indignes fruits d'une sincère amour?
Je sais qu'avec excès vos mains impériales
Des charges de l'état m'ont été libérales;
Mais vous n'aviez dessein, en m'élevant si haut,
Que de me faire après choir d'un plus rude saut,
Et m'abaisser autant que l'on m'avoit en butte;
Chaque pas de ma gloire en est un de ma chute,
Et le seul souvenir restant de vos présens
Fait de mes biens passés autant de maux présens;
Le médiocre état d'une fortune basse
M'eût bien été, sans doute, une plus chère grâce
Que celle des grandeurs qui me coûtent si cher,
Et du rang éminent dont il faut trébucher.
En me faisant du bien vous me fûtes barbare,
En m'obligeant cruel, en me donnant avare:
Le crocodile ainsi tue en versant des pleurs,
La sirène en chantant, et l'aspic sous les fleurs.
Si par quelque rapport ma foi vous est suspecte,
Est-il rien que l'envie ou n'attaque ou n'infecte?
Ce montre si cruel, sous un front si courtois,
N'a-t-il pas l'accès libre en la maison des rois?
Quels siècles et quels temps n'ont pas porté des traîtres?
En ont-ils exempté les cours de vos ancêtres?

Et l'œil d'un empereur, non plus que d'un sujet,
Peut-il lire en un cœur ni savoir son projet?
Dieu seul de nos esprits pénètre les abîmes:
Si j'avais pu faillir, j'aurois pu de beaux crimes;
J'ai pu m'assujettir cent lieux où vous régnez,
Retenant les états que je vous ai gagnés;
Mais je vous ai gardé cette vertu sincère
Que le fils pour régner ne garde pas au père,
Et, faisant tout pour vous, n'ai souhaité pour moi
Que la gloire et le bruit d'une immuable foi.
Les rois ne sont plus rois depuis que leur puissance
Laisse à la calomnie opprimer l'innocence.
Vous dépouillerez-vous de cette qualité,
Et pour moi seul, hélas! n'est-il point d'équité?
(A genoux.)
En quel lieu qu'à vos pieds faut-il que je l'attende?
Vous m'y voyez, seigneur, et je vous la demande:
Apprenez-moi le crime auparavant l'arrêt;
Ma conservation est de votre intérêt;
Admettez l'innocence à réprimer l'outrage,
Et ne vous hâtez pas d'effacer votre image.
(César lui tourne le dos et sort.)

PHILIPPE.

Cesse, vaine pitié dont mon cœur est transi!

BÉLISAIRE.

Ainsi, mon maître, hélas! vous me quittez ainsi,
Et votre dureté rend ma plainte inutile!
A qui donc me plaindrai-je? où sera mon asile?
Ah! puisqu'ici mes cris et mes soupirs sont vains,
C'est à vous, justes cieux, à vous que je me plains!
Voyez mon innocence, et rendez témoignage
De l'injuste rigueur dont la terre m'outrage,

Et du prix dont César reconnoît mon amour.
J'ai fait aller ses lois partout où va le jour,
Du levant au couchant j'ai porté la lumière,
Et je trouve la mort au bout de ma carrière!
Son pouvoir n'ayant plus où s'étendre plus loin,
Il brise l'instrument dont il n'a plus besoin.
(A Philippe.)
Philippe, à quelle fin destine-t-on ma vie?
A quoi l'ont condamnée ou la haine ou l'envie?
Allons, s'il faut mourir il est temps de partir:
La mort qui frappe tôt s'en fait moins ressentir.
(Il sort.)

PHILIPPE *seul.*

J'ai regret que le sort m'emploie à la ruine
De la plus éclatante et superbe machine;
Mais César me l'ordonne, et les ordres des rois
Lèvent toute défense et passent toutes lois.
(Il sort.)

## SCÈNE VI.

### CÉSAR, LÉONSE, NARSÈS, GARDES.

CÉSAR.

Je souffre, je l'avoue, en cette inquiétude,
Un reproche secret de mon ingratitude.
Quand je pense aux états que son bras m'a soumis,
Qu'il a fait mes sujets de tous mes ennemis,
Qu'il a mis par ses soins, en délices fertiles,
L'abondance en mes champs et la paix en mes villes,
Et que je puis fermer, par l'heur de ses exploits,
Le temple qu'un même heur n'a fermé qu'une fois:
Ma raison justement condamne ma colère;

Sa perte est de ses faits un indigne salaire;
Je les reconnois mal, et laisse à ses rivaux
De tièdes passions d'égaler ses travaux.
Mais l'affront d'autre part sensiblement me touche
De voir en un vassal des pensers pour ma couche;
Et repassant des yeux ce que j'ai fait pour lui,
Que je l'avois élu pour mon plus ferme appui,
Que je lui départois l'éclat qui m'environne,
Et qu'ayant avec lui partagé ma couronne,
Il a voulu souiller l'honneur de ma maison,
Ma colère avec droit condamne ma raison:
Ce crime de mes vœux est un prix bien indigne;
Nise m'a confirmé cette insolence insigne,
Et le souffrant je laisse en cette impunité
Un exemple fatal à mon autorité.

LÉONSE.

Sans prétendre, seigneur, taxer l'impératrice,
La haine d'une femme a beaucoup d'artifice.

NARSÈS.

Et son art, redoutable aux esprits les plus forts,
Pour produire un dessein meut de puissans ressorts.

CÉSAR.

Sa perte est à l'état de trop grand préjudice
Pour ne lui rendre pas raison de ma justice;
C'est pour cet intérêt que je vous ai fait voir
A quel point son amour a trahi son devoir,
Et comme par des traits moins d'encre que de flamme
Sur ce fatal papier sa main produit son âme;
Joint qu'au moindre attentat contre un front couronné
C'est être criminel que d'être soupçonné.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; CAMILLE, *ensuite* PHILIPPE, SOLDATS.

CAMILLE.

Suspendez votre arrêt, seigneur; l'impératrice,
Au bruit que l'on menoit Bélisaire au supplice,
Surprise tout à coup d'un funeste accident,
D'un jugement du ciel effet trop évident,
Et comme de son bras visiblement touchée,
S'est à force du sein la parole arrachée,
Pour s'écrier, d'un triste et pitoyable accent,
Qu'on sauve Bélisaire, et qu'il est innocent;
Qu'elle doit sa décharge au remords qui la presse,
Et qu'Antonie est celle à qui l'écrit s'adresse.
Là son teint a pâli, son œil s'est égaré,
J'ai cru voir de son corps son esprit séparé;
Et laissant Nise, Olinde et Murcie auprès d'elle,
Vous en viens par son ordre apporter la nouvelle.
Antonie, à ce bruit si funeste à ses vœux,
Se meurtrissant le sein, s'arrachant les cheveux,
Et nommant son amour de son malheur coupable,
Passe à tous les excès dont la rage est capable;
Nise, que ce malheur afflige également,
S'accuse à haute voix d'en être l'instrument,
D'avoir d'un faux rapport surpris votre justice,
Et par son désespoir commence son supplice.

CÉSAR.

Cours, Narsès; courez tous, du pas le plus pressé
Dont on puisse arrêter le trait que j'ai lancé,

Sauver de mes états la plus vive lumière,
Et de ce clair flambeau prolonger la carrière.

(A Philippe qui entre avec des soldats.)

Empêchez que Philippe... O funeste retour!
Au soleil de l'empire a-t-on ravi le jour?
Avez-vous satisfait au jugement inique
D'aveugler sans flambeau la fortune publique,
Éteignant de ses yeux l'immortelle clarté?

PHILIPPE.

Votre ordre le portoit, il est exécuté,
Et l'exécution a passé l'ordre même;
Car, au ressentiment de la douleur extrême
Que le fer imprimoit en un endroit si pur,
Ces globes animés d'argent vif et d'azur
Ont parmi quelque sang, dans une main infâme,
De ce jeune héros versé le sang et l'âme:
Quand vous l'avez banni, le ciel l'a retiré;
Jusqu'à l'exécuteur nous l'avons tous pleuré;
Nous avons de sa mort partagé les atteintes;
S'il en souffroit le mal, nous en poussions les plaintes;
Et sans que la rigueur de ces sanglans efforts
Ait pu faire à l'esprit suivre la loi du corps,
De ce cœur généreux démentir la noblesse,
Ni souiller sa vertu d'aucun trait de foiblesse,
Son âme, s'envolant par la brèche des yeux,
D'un invincible essor a pris sa route aux cieux.

CÉSAR.

O funeste disgrâce! ô douleur non prévue!
De quel aveuglement dessillez-vous ma vue?
Bélisaire n'est plus! Hélas! il paroît bien
Que mon aveuglement a précédé le sien,

Et qu'il faut que l'enfer d'un étrange nuage
De ma raison charmée ait offusqué l'usage,
Pour m'avoir fait trouver dedans sa pureté
Quelque ombre de foiblesse et d'infidélité.
Lourd et grossier abus, croyance ridicule,
Incroyable à moi-même, aujourd'hui si crédule,
Hélas! quel est le gouffre où vous m'avez plongé?
Ai-je appris ce trépas, ou si je l'ai songé?
Ai-je, méchante femme, assez servi ta haine?
O ciel! il paroît bien que la prudence humaine,
Qui fait gloire ici-bas des essors les plus hauts,
Tombe quand il te plaît en d'insignes défauts.
Cherche, indigne sujet de mes feux légitimes,
Barbare, cherche ailleurs l'instrument de tes crimes,
Et ne te promets plus, objet de mon horreur,
Ni de part en mon lit, ni d'accès en mon cœur!
Ah! s'il m'étoit permis, après cette aventure,
De répandre mon sang dessus ta sépulture,
Et prévenir du ciel l'inviolable arrêt,
Agréable ennemi, que tu m'y verrois prêt!
Du pied du tribunal où tu vas rendre compte
D'une si belle vie et d'une mort si prompte,
Chère âme, obtiens-moi l'heur d'expier ton trépas
Par celui de te joindre et de suivre tes pas:
Aussi-bien, après toi, quelle attente me reste?
Ta mort est un malheur à tout l'état funeste,
Et dont le coup fatal saignera trop long-temps
Pour frustrer mon espoir de celle que j'attends.

FIN DE BÉLISAIRE.

# CÉLIE,

OU

# LE VICE-ROI DE NAPLES,

TRAGI-COMÉDIE.

1645.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR CÉLIE OU LE VICE-ROI DE NAPLES.

Les deux frères Alvare et Flaminie, neveux du vice-roi de Naples, sont violemment épris de Célie, fille d'Euphraste, pauvre gentilhomme napolitain. Alvare, amant préféré, obtient du vice-roi la permission d'épouser Célie, nonobstant l'inégalité de leurs fortunes; mais Flaminie, dont Alvare ignore l'amour pour Célie, parvient à dissuader son frère de conclure cette union : il lui fait un tableau honteux des galanteries prétendues de cette belle, dont lui-même Flaminie auroit été le héros; il lui montre un billet supposé que la coquette lui auroit adressé et par lequel elle lui donne un rendez-vous mystérieux; il offre à Alvare d'être le témoin de son introduction secrète dans la maison de Célie, qu'il effectue réellement en présence

d'Alvare, après avoir gagné le valet d'Euphraste. Alvare, ne doutant plus de l'infidélité de sa maîtresse, instruit Euphraste de la conduite de Célie : le vieillard furieux entre chez sa fille, et sans même l'interroger, lui plonge un poignard dans le sein. A la nouvelle de ce meurtre, Flaminie se reproche un mensonge qui n'a servi qu'à causer la mort de celle qu'il aimoit. Déchiré par ses remords, il avoue à son frère et sa passion pour Célie et l'innocence de cette malheureuse victime de sa jalousie. Euphraste, de son côté, désespéré des effets cruels de sa trop prompte crédulité, va s'accuser auprès du vice-roi et lui demander la mort; il désigne en même temps Alvare et Flaminie comme complices de son crime. Les deux frères avouent l'avoir partagé et réclament la même punition. Le vice-roi ne sachant comment sauver ses neveux prétend

> Qu'à ceux à qui la mort est un objet d'envie
> Il faut pour les punir leur ordonner la vie.

Il condamne donc Euphraste à vivre pour se repentir, Alvare à conserver ses jours pour pleurer Célie, et Flaminie, comme le plus coupable, à épouser Ismène, jeune sœur de Célie. Alvare seul s'oppose à l'exécution de ce jugement qui convenoit fort à ses complices, et,

oubliant tout à coup l'amour qu'il avoit pour Célie, il prétend que c'est à lui à épouser Ismène; mais on apprend au même instant que Célie n'est point morte, qu'à peine même avoit-elle été blessée par son père, et que la frayeur seule l'avoit fait évanouir : elle paroît bientôt pour adresser quelques reproches à Alvare sur la facilité avec laquelle il l'avoit crue coupable, et lui donne sa main. Flaminie épouse Ismène, et la pièce se termine à la satisfaction de tout le monde.

Il est difficile et nous n'entreprendrons pas de justifier Rotrou sur la conception d'un semblable ouvrage, dans lequel on chercheroit en vain un sentiment naturel. On ne demandoit alors aux poëtes dramatiques que des situations, et on s'inquiétoit peu qu'elles fussent vraisemblables, pourvu qu'elles eussent de l'intérêt. Rien du reste n'annonce que cette tragi-comédie ait obtenu du succès.

# ACTEURS.

DON RODRIGUE, vice-roi de Salerne.
DON ALVARE, neveu du vice-roi.
DON FLAMINIE, neveu du vice-roi.
EUPHRASTE, gentilhomme napolitain.
CÉLIE, fille d'Euphraste.
ISMÈNE, fille d'Euphraste.
LUCINDE, suivante de Célie.
ERGASTE, valet d'Euphraste.
ARGANTE, valet de don Alvare.
ÉGYSTE, valet de don Flaminie.
GARDES.

# CÉLIE,

OU

# LE VICE-ROI DE NAPLES,

TRAGI-COMÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALVARE, ARGANTE.

DON ALVARE.

O DIEU! quelle longueur! est-il possible, Argante,
Que ton affection soit si froide et si lente,
Que, t'ayant tant prié de presser ton retour,
J'aie après ta réponse attendu tout le jour?

ARGANTE.

Il faut bien que le temps aux services réponde.
Vous.....

DON ALVARE.

J'aurois fait depuis le tour de tout le monde.

ARGANTE.

Oui, bien avec l'esprit; mais je marchois du corps,
Qu'on ne fait pas mouvoir par de si prompts ressorts.

DON ALVARE.

En m'alléguant encor cette défense vaine,
Tu joins à la première une seconde peine.

ARGANTE.

J'ai vu votre tailleur.

DON ALVARE.

Et c'est de tous mes soins
Celui que tu sais bien qui m'importe le moins.

ARGANTE.

Je commencerai donc par un qui vous doit plaire;
Après votre tailleur j'ai cherché votre frère,
Pour savoir si le comte approuve votre amour,
Et s'il tombe d'accord et du dot et du jour.

DON ALVARE.

A quoi peux-tu juger que ce dessein me touche?

ARGANTE.

A la confession de votre propre bouche,
Qui sans cesse d'Élise exalte les appas.
Quels soins et quels devoirs ne lui rendez-vous pas?
N'eut-elle pas le prix de la dernière fête,
Quand vous mîtes à mort cette effroyable bête?
N'en fus-je pas porteur? le pouvez-vous nier?

DON ALVARE.

Ce point m'importe moins encor que le premier.

ARGANTE.

Dieux! j'ai cherché Lucinde.

DON ALVARE.

Eh bien?

ARGANTE.

Je ne l'ai vue
Aux halles, à la place, à l'eau, ni dans la rue,
Où, ne la trouvant point, j'ai véritablement,
Pour presser mon retour, passé légèrement.

DON ALVARE.

Et voilà, malheureux, le seul point qui m'importe.
Que n'as-tu tout laissé pour l'attendre à la porte?

ARGANTE.

O ciel! puis-je juger quel est votre dessein?
Si vous m'aviez appris à lire en votre sein,
Je vous obéirois avec un soin extrême,
Et j'exécuterois avant votre ordre même;
Mais n'étant pas savant en l'art de deviner,
Si c'est à moi d'agir, c'est à vous d'ordonner.
Vous me fiez votre or, vos joyaux, votre bourse,
Du repos des mortels le soutien et la source,
Et vous me déniez un penser, un secret;
Je passe pour fidèle, et non pas pour discret.

DON ALVARE.

L'or au prix d'un secret n'est ni riche ni rare,
Et c'est de ce bien seul qu'il sied bien d'être avare.
Mais je connois enfin que par nécessité
Je dois tout confier à ta fidélité,
Autant pour consulter ton art et ton adresse,
Mon unique recours au besoin qui me presse,

Que pour me soulager et pour mettre dehors
Les sensibles ardeurs de mes brûlans transports;
Mais, traitant avec toi de cette confidence,
Tu tiendras ce secret sous la clef du silence.

ARGANTE.

Oui, je vous le promets, et si fidèlement
Que mon cœur dans mon sein n'est pas plus sûrement.

DON ALVARE.

Sache donc que je vis dans le plus beau servage
Qui de la liberté pouvoit m'ôter l'usage;
Et, pour n'omettre rien, je veux par ce discours
T'en apprendre la source aussi-bien que le cours.
Quand le fameux Ferrand, ce grand foudre de guerre,
Vint les armes en main conquérir cette terre,
Des foules de seigneurs vinrent de toutes parts
Moissonner des lauriers dessous ses étendards:
Rodrigue de Mendoce, un des plus grands d'Espagne,
Fut en riche appareil des premiers en campagne,
Et nous ses deux neveux, la même ardeur au sein,
Partîmes avec lui pour ce noble dessein:
Naples en fut le prix, et lorsque ce grand prince
Eut au joug de ses lois soumis cette province,
Il versa ses bienfaits sur notre oncle et sur nous,
Couverts également de lauriers et de coups:
Don Rodrigue fut fait vice-roi de Salerne.

ARGANTE.

Mais vos amours, passons à ce qui les concerne;
Car à quoi ce discours si je suivois vos pas?

DON ALVARE.

A te déclarer mieux ce que tu ne sais pas.
Don Rodrigue, voulant avec magnificence

Dans son gouvernement établir sa puissance,
Et s'acquérir du peuple et les cœurs et les vœux,
Au carnaval dernier nous ordonna des jeux:
Le combat des taureaux fut le plus magnifique;
Tu sais quel ordre on vit en la place publique,
Quels pompeux ornemens, quels riches appareils,
Et combien un soleil éclaira de soleils.
Mais entre autres deux sœurs, vives sources de flammes,
Deux vivantes prisons des libertés des âmes,
D'un offusquant éclair, de rayons éclatans,
Éblouirent les yeux de tous les assistans.
Quoiqu'à bien comparer ces aimables merveilles,
Et leur grâce et leur gloire à peu près soient pareilles,
Si j'en crois toutefois le rapport de mes sens,
La cadette a des traits un peu plus languissans;
L'autre a je ne sais quoi qui tient plus de la reine,
Et son autorité semble plus souveraine:
C'est le plus grand effort que nature ait fait voir,
Et la terre et le ciel marquent moins son pouvoir.
Mais toutes deux enfin n'ont rien que de céleste,
Et, soit en leurs discours, en leur rire, en leur geste,
Jamais rien de si beau ni de si gracieux
Ne satisfit l'oreille et n'enchanta les yeux;
Chacun se souhaita tout d'yeux et tout d'oreilles
Pour mieux ouïr et voir ces charmantes merveilles.
Ce spectacle animé de grâce et de beauté
Aux plus indifférens ravit la liberté,
Dans les cœurs les plus froids mit des flammes secrètes,
Interdit les esprits, tint les langues muettes,
Et fit à tous les yeux perdre le mouvement,
Pour les laisser ouverts en ce ravissement.
Je n'eus, pour opposer à ces aimables charmes,

Ni de meilleurs conseils, ni de plus fortes armes;
Ma confuse raison ne me servit pas mieux,
Et je fus comme un autre indulgent à mes yeux:
Mais mon cœur paya bien le plaisir de ma vue;
La place en fut si foible et si mal défendue,
Qu'il ne tint pas long-temps, et fut bientôt soumis
A la discrétion de ces beaux ennemis.
Au profit du butin Célie eut l'avantage;
Au moins ma liberté tomba dans son partage,
Et mon bonheur fut tel dans mes nouveaux liens,
Que cent fois mes regards rencontrèrent les siens,
Comme si, contemplant mes vainqueurs avec joie,
Ils eussent pris plaisir à voir aussi leur proie,
Et me solliciter, par leur aimable aspect,
A croître mon amour autant que mon respect.
Enfin, pour n'être pas observé de mon frère,
Je fais contre moi-même un effort nécessaire,
Et le mène en la lice attendre le combat.

ARGANTE.

Et qu'appréhendiez-vous?

DON ALVARE.

Son ordinaire ébat
De se montrer toujours jaloux de mon estime,
A la danse, au manége, à la course, à l'escrime,
Mais surtout en amour, où nous avons toujours
Des desseins l'un de l'autre interrompu le cours,
Et naturellement, plus que par entreprise,
Dessous mêmes objets rangé notre franchise;
Ce qui, se rencontrant en cette occasion,
Sèmeroit parmi nous tant de confusion,

Que la mort d'un de nous, et de tous deux peut-être,
Seroit le triste fruit qui nous en pourroit naître.

ARGANTE.

Qu'arriva-t-il enfin?

DON ALVARE.

Aussitôt les taureaux,
Soufflant avec fureur le feu par les naseaux,
Et près de nous donner un sanglant exercice,
A sauts précipités bondirent dans la lice :
Alors, sans vanité, si dans un noble sein
Un grand cœur fut jamais piqué d'un grand dessein,
Ce fut le même cœur qui s'étoit laissé prendre,
Ce glorieux captif qui venoit de se rendre.
D'abord, pour exciter sa générosité,
Je tournai mes regards vers ce ciel de beauté,
D'où ces astres brillans, ces étoiles vivantes,
Ces yeux, ces beaux auteurs de mes ardeurs naissantes,
M'influèrent au sein des transports si puissans,
Que ma valeur passa la croyance des sens.
Je sus avec tant d'art, de vigueur et de feintes,
Assaillant les taureaux, éviter leurs atteintes,
Que, loin d'appréhender qu'aucun me pût heurter,
Je devins insolent jusqu'à les exciter :
La mort de cinq ou six dont je jonchai la terre
Dans une mer de sang acheva cette guerre;
Enfin en ce combat je demeurai vainqueur,
Cependant que l'amour triomphoit de mon cœur :
Mais qui vit ma victoire ignora ma défaite;
Car l'une fut publique, et l'autre fut secrète.

ARGANTE.

Et votre frère enfin?

DON ALVARE.

Il eut moins de bonheur,
Et sortit du combat pourtant avec honneur,
Mais non sans quelque atteinte et légère blessure,
D'où voyant quelque sang lui couler d'aventure,
Et craignant que d'ailleurs lui vinssent d'autres coups.
Je pris occasion de l'emmener chez nous,
Ayant auparavant commis l'un de mes pages
A savoir à quels dieux s'adressoient mes hommages.
Je me couchai le soir pensif, inquiété,
Les yeux, l'âme et le cœur pleins de cette beauté,
Et passai cette nuit avecque plus de peine
Qui n'en fit à Pâris la conquête d'Hélène.
Le jeune homme commis à servir mon amour
Se rendit en ma chambre aussitôt que le jour,
Et, m'abordant, m'apprit que ces sœurs étoient filles
De parens vertueux et de nobles familles;
Mais pauvres, pour avoir aux troubles du pays
Avecque leur parti vu leurs desseins trahis.

ARGANTE.

Si jusques à ce point cette amour vous engage,
A quoi bon proposer un autre mariage,
Et faire à votre frère employer tant de pas
A poursuivre un objet où vous n'aspirez pas?

DON ALVARE.

Comme les médecins savent avec adresse
Détourner les humeurs des lieux où le mal presse,
Pour empêcher le cours de ses soupçons jaloux,
Je feins adroitement (mais ce mot entre nous)
Pour la fille du comte une amour infinie,
Et dans cette recherche engage Flaminie;

Heureux si m'y servant il travailloit pour soi,
Et si portant mes vœux il engageoit sa foi!

ARGANTE.

Mais à quel but enfin aspire votre flamme?

DON ALVARE.

A posséder Célie en qualité de femme,
Sachant que son honneur est un ferme rocher
D'où l'espoir sans briser ne sauroit approcher.

ARGANTE.

Mais votre oncle, qu'ici tant d'éclat accompagne,
Vous pouvant allier chez des plus grands d'Espagne,
Pourra-t-il consentir et voir sans déplaisir
Qu'un parti si chétif borne votre désir?
Et comme l'imprudence en fait de mariage
Est d'extrême importance et grand désavantage,
Pour le bien, le repos et l'honneur des maisons,
Croyez-vous qu'il n'ait pas de solides raisons
Pour vous dissuader un hymen si contraire,
Ou pour se désister du bien qu'il vous veut faire?
Soyez bon ménager de son affection :
C'est un aimable objet que sa succession.

DON ALVARE.

C'est un aimable nœud que celui qui me lie.
Son bien ne m'est pas cher à l'égal de Célie :
Ce qui nous vient du sort est trompeur comme lui;
Ce qu'on avait hier se peut perdre aujourd'hui;
Un honneur invincible, une vertu sublime,
L'esprit, les bonnes mœurs, sont les biens que j'estime;
Des autres j'en possède et pour elle et pour moi.
Mais je crains de la voir plus tard que je ne dois,

Et que, me prévenant, mon frère, qui dans l'âme
Porte déjà peut-être une pareille flamme,
N'obtienne sur ses vœux l'effet que j'y prétends :
On tire de grands fruits du ménage du temps.

ARGANTE.

Et principalement en semblable entreprise.
Mais le voilà.

DON ALVARE.

Viens tôt, fuyons qu'il ne m'avise.
(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

DON FLAMINIE, ÉGYSTE.

DON FLAMINIE.

Qu'a dit Ergaste, enfin?

ÉGYSTE.

Que Célie aujourd'hui,
Quelque effort qu'il ait fait, n'a pu parler à lui;
Qu'Euphraste l'observoit, que sa tante est venue,
Qu'elle devoit sortir, mais qu'on l'a retenue,
Qu'il épîra ce soir le temps de lui parler;
Et tout cela du vent et des propos en l'air :
C'est un fourbe à payer vos effets de paroles,
Vos solides raisons d'espérances frivoles,
A chérir votre table et non pas votre bien,
A vous promettre tout et ne vous tenir rien.

DON FLAMINIE.

Quand il me repaîtroit d'une espérance vaine,
N'importe, ce plaisir au moins flatte ma peine,

ÉGYSTE.

C'est un faux reconfort qu'un bonheur apparent.

FLAMINIE.

Aux pauvres comme moi le moindre bien est grand.

ÉGYSTE.

Aux hommes comme vous d'amour et de mérite,
La plus grande faveur devroit être petite.
Depuis le vain espoir que vous avez conçu,
Quel regard seulement en avez-vous reçu?

DON FLAMINIE.

Pas un, je le confesse, ou des regards de glace:
Mais elle m'a charmé, que veux-tu que je fasse?
Si l'heur que j'en attends ne répond à mes vœux,
Un autre n'en a pas le succès que je veux;
A tous ses prétendans ses rigueurs sont communes,
Et ce jeune envieux de mes jeunes fortunes,
Qui trouve tant de gloire à courir sur mes pas,
Si je n'y réussis n'y succédera pas.
C'est un hasard bien rare, et contre sa coutume,
Qu'il ne se plaigne pas d'un feu qui me consume,
N'espère pas mon bien, ne sente pas mon mal,
Et me laisse une fois sans trouble et sans rival.

ÉGYSTE.

Vous en présumez trop, si c'est de votre frère;
S'il ne vous a troublé, c'est qu'il ne l'a pu faire,
Et qu'il trouve le lieu de si pénible accès
Que vous n'en devez point espérer de succès.

DON FLAMINIE.

Simple, en cette rencontre à mon repos funeste,
J'observai de si près ses regards et son geste,

Toutes ses actions, ses paroles, ses pas,
Que je m'aperçus bien qu'il ne l'aperçut pas;
Il parut, à le voir, la place encore pleine,
Au sortir du combat, se retirer sans peine,
Qu'outre l'extrême honneur qu'il avoit emporté,
Il remportoit chez nous encor sa liberté;
Et quand je te chargeai du soin de reconnoître
La cause du beau mal qui me venoit de naître,
Sa famille, son nom, les moyens de la voir,
Ce fut avec tant d'art qu'il n'en put rien savoir;
Joint qu'Ergaste, qui vole avecque diligence,
Et qui dans la famille a tant d'intelligence,
S'il l'avoit reconnu prétendre à ce parti,
Comme il me l'a promis, m'en auroit averti:
Même, outre ces raisons, ne sais-tu pas qu'Élise
A des nœuds si serrés engage sa franchise,
Qu'il passe à sa recherche et les nuits et les jours?
Que même il m'a commis le soin de ses amours,
Et qu'obtenant encor du comte de Tarente
Les dix mille ducats, j'accomplis son attente?
Qui doute que l'amour le possédant si fort,
Pour peu que l'offre croisse, ils ne tombent d'accord?

ÉGYSTE.

Vous savez qu'en amour Alvare a trop d'usage
Pour se pouvoir piquer à moins d'un beau visage,
Et qu'Élise n'a pas des traits assez puissans
Pour s'acquérir un cœur par l'estime des sens:
C'est un monstre inconnu qu'un amoureux avare;
L'amour est de l'amour le trésor le plus rare.
Croyez que l'intérêt de dix mille ducats,
S'il l'aimoit à ce point, ne l'arrêteroit pas.

Il vous trompe, en un mot, et vous parle d'Élise
Pour mieux couvrir l'ardeur dont son âme est éprise;
Mais croyez que Célie est l'objet de ses soins;
Et j'en citerois bien de fidèles témoins.

DON FLAMINIE.

Quels encore?

ÉGYSTE.

Mes yeux, qui ne me trompent guères.

DON FLAMINIE.

Ah! si jusqu'à ce point les dieux m'étoient contraires,
Il me seroit cent fois ami, frère et parent,
Qu'il faudroit que la mort vidât ce différent.

ÉGYSTE.

Si vous n'y remarquez un changement extrême,
Et combien il s'est fait différent de lui-même,
C'est qu'il se sait contraindre et se garder de vous;
Mais ce que je vous dis paroît aux yeux de tous:
Il vit dans une sombre et profonde tristesse,
Ne rit de quoi qu'on die et soupire sans cesse;
Et je l'ai vu cent fois, pour dernière raison,
Passer et repasser par-devant sa maison.

DON FLAMINIE.

Je ne l'y vis jamais.

ÉGYSTE.

Non, car il vous épie,
Et sait bien ménager le temps de sa sortie;
Mais pour moi, que sans doute il ne soupçonne pas,
Je n'y passe jamais sans l'y voir sur mes pas.

DON FLAMINIE.

Enfin, par ces raisons vainement combattues,
Tu me mets en soupçon, tu me perds, tu me tues;

Tu passes trop avant, et je reste confus.
Mais comment me pourrois-je éclaircir là-dessus?

ÉGYSTE.

Lui faisant espérer la somme qu'il souhaite,
Pourvu que dès ce soir l'alliance se traite;
Et s'il ne cherche alors à prolonger le temps,
Méprisez cet avis et réprouvez mon sens.

DON FLAMINIE.

L'avis doit être bon, puisqu'il part de ton zèle.
Je lui vais de ce pas porter cette nouvelle.

ÉGYSTE.

Témoignez-lui d'abord un extrême plaisir
De voir que le succès réponde à son désir;
Puis observez son teint, sa parole, son geste;
Ils rendront de sa peine un signe manifeste,
Et, s'il n'est bien adroit, ne vous mentiront point;
Et puisque cet amour vous travaille à ce point,
Et qu'au prix du combat votre honneur vous engage,
Mettons toute industrie et toute œuvre en usage.
Il n'est si ferme foi dont on ne vienne à bout;
Avecque des clefs d'or on peut entrer partout.
D'un fidèle espion l'industrieuse audace
Aux Grecs, après dix ans, seule livra la place.
Engagez-vous Ergaste avec des nœuds si forts,
Que son dessein concoure avecque nos efforts:
Les offres d'amitié, la table, les caresses,
Des gens de son étoffe obtiennent des promesses;
Mais pour les captiver l'or a bien plus d'attraits,
Et ce moyen solide en obtient des effets.
Cet espion gagné, rien n'est plus invincible;
La brèche est commencée et la place accessible.

Qui veut tout acquérir ne doit rien épargner;
Il faut tout hasarder afin de tout gagner.

DON FLAMINIE.

Vois-le, mon cher Égyste, et tentons cette voie :
Qui perd l'âme et le cœur donne tout avec joie.
Pour peu qu'il soit sensible à des charmes si doux,
Ne t'en mets point en peine, et crois qu'il est à nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### DON ALVARE, ARGANTE.

DON ALVARE.

Je perdois patience à si long-temps attendre.

ARGANTE.

Le service important que je viens de vous rendre
Me fera savoir gré de mon retardement.

DON ALVARE.

Dis donc tôt.

ARGANTE.

En deux mots; écoutez seulement.
J'ai proche du palais rencontré votre frère,
Qui vous cherche, dit-il, pour une instante affaire
Dont, m'étant informé, je n'ai pu rien savoir,
Sinon qu'il m'a montré grand désir de vous voir,
Et dit qu'en ce bonheur tout votre espoir consiste.
J'ai peu de temps après fait rencontre d'Égyste,
Qui d'une même ardeur s'est informé de vous :
« Quel parti, disoit-il, et que son sort est doux! »
Et moi l'interrogeant quel parti ce peut être :

« Élise, m'a-t-il dit, est acquise à ton maître;
» Le comte lui promet ce qu'il a souhaité,
» Pourvu que dès ce soir l'hymen soit arrêté. »

DON ALVARE.

Que dis-tu, malheureux?

ARGANTE.

Lors pensant en moi-même
D'où leur naissoit ce zèle et cette ardeur extrême.....

DON ALVARE.

Et bien?

ARGANTE.

Je n'en ai pu juger d'autre raison,
Sinon qu'ils prétendoient par cette trahison
Lire dans vos secrets, sonder votre pensée,
Et voir si quelque objet a votre âme blessée.

DON ALVARE.

Ce penser merveilleux marque ton jugement.

ARGANTE.

Pour m'éclaircir enfin sur ce raisonnement,
Je cours d'une vitesse heureuse autant que prompte,
Comme inspiré du ciel, en la maison du comte,
Où je n'ai point d'abord rencontré l'appareil
Qui marque l'allégresse en un dessein pareil :
Nul ne s'offre à mes yeux; je vais de place en place?
La cuisine est deserte, et le foyer de glace;
Je cours du bas en haut, descends du haut en bas?
Et le concierge enfin, rencontré sur mes pas,
M'a juré que d'un mois il n'a vu Flaminie,
Qu'il croit de vos amours la mémoire bannie,
Qu'il ne s'en parle plus, et que depuis huit jours
Le comte est à Tarente.

DON ALVARE.

O bienheureux discours,
Dont l'agréable fin me redonne la vie
Que son commencement m'avoit presque ravie!
Argante, adroit ami, qui te peut égaler?

ARGANTE.

Quand votre frère donc viendra pour vous parler,
Et vous entretenir de ce feint hyménée,
Bénissez-en le ciel et votre destinée,
Et, les vœux à la bouche et l'allégresse au front,
Dites-lui que l'instant n'en peut-être trop prompt;
Comme l'occasion n'en peut être meilleure,
S'il presse pour ce soir, pressez pour tout à l'heure;
Priez-le, hâtez-le : c'est de cette façon
Que vous lui lèverez tout sujet de soupçon,
Et que si pour Célie il sent la même flamme,
Vous le divertirez de la prendre pour femme.

DON ALVARE.

S'agît-il de mes jours, je suivrai tes avis.

ARGANTE.

Ils n'ont jamais fait tort à qui les a suivis.

## SCÈNE II.

### LES MÊMES; LUCINDE.

DON ALVARE.

Attends, voiçi Lucinde, et tu sais sa promesse.
(A Lucinde.)
Eh bien, obtiendrons-nous l'heur de voir ta maîtresse,
Ou me dénîras-tu ce bienheureux moment
Qui me fait tant souffrir par son retardement?

Lucinde, au nom d'Amour, presse ton assistance;
Le ménage du temps m'est d'extrême importance.
Tu ne t'en peux défendre, et tu me l'as promis.

LUCINDE.

Il vous étoit besoin d'être de mes amis;
Et je n'eusse après vous entrepris pour personne
En cette occasion le soin que je me donne :
J'avois jusqu'aujourd'hui vainement combattu
Cette si rigoureuse et sévère vertu :
L'honneur est un bizarre et scrupuleux fantôme
Qu'une mouche épouvante, et qui craint un atôme;
Mais comme un autre monstre on l'apprivoise enfin,
Et nous avons eu d'elle un bon mot ce matin.

DON ALVARE.

Que j'entende à genoux cette aimable parole;
Tu me retiens mon bien, ton silence me vole :
Ne me fais point languir, tire-la de ton sein.

LUCINDE.

« S'il m'aime, a-t-elle dit, avec mauvais dessein,
» Il se peut épargner cette inutile peine;
» Cette amour ne lui peut acquérir que ma haine :
» Mais s'il me recherchoit d'un dessein innocent...... »
La honteuse, à ce mot, s'est tue en rougissant.

DON ALVARE.

Aurore de mon jour, céleste messagère,
Aimable confidente, unique en qui j'espère,
Puis-je d'assez de soins, de devoirs, de travaux,
Te payer ce cher mot enchanteur de mes maux?
Oui, Lucinde, le feu dont je brûle pour elle
Est aussi pur qu'ardent, aussi sain que fidèle;

Il n'a rien de contraire à son honnêteté;
Sa vertu me l'allume autant que sa beauté :
Je souffrirois la mort plutôt qu'une pensée
Où sa candeur souffrît et pût être offensée;
Mes désirs les plus chers et mes vœux les plus doux
Tendent à mériter le nom de son époux.

LUCINDE.

C'est assez; ayez l'œil dessus cette fenêtre,
Et bientôt, si je puis, vous l'y verrez paroître.
(Elle sort.)

## SCÈNE III.

### DON ALVARE, ARGANTE.

DON ALVARE.

Un importun respect commence à me saisir,
Et je tremble de crainte en brûlant de désir.

ARGANTE.

Dieux! faut-il que l'Amour ne dispense personne?
Quel trouble il vous excite, et quel mal il vous donne!

DON ALVARE.

Quel mal peut-on, hélas! souffrir plus dignement
Qu'en l'acquisition d'un trésor si charmant?
L'or que toute la terre enferme dans ses veines
A-t-il des qualités si dignes de mes peines?
Déjà l'air s'éclaircit, déjà de ses beaux yeux
Les rayons enflammés s'épandent en ces lieux.
Vois-tu sa belle main hausser la jalousie?
Ah! de quel trouble, Argante, est mon âme saisie!
Sa majesté m'impose un respect si profond,
Que ma raison s'égare et ma voix se confond.

## SCÈNE IV.

### CÉLIE *à la fenêtre*, DON ALVARE, ARGANTE.

CÉLIE.

Sur la foi de Lucinde, et sur votre requête
Qu'elle m'a protesté n'avoir qu'un but honnête,
Sachant votre mérite assez connu de tous,
Je viens ici, seigneur; que me commandez-vous?

DON ALVARE.

Moi, que je vous commande, adorable Célie!
Craignez-vous qu'à ce point un esclave s'oublie?
Moi, que je vous commande! à vous dont les beaux yeux
Pourroient de l'univers ôter l'empire aux dieux!
Moi que je vous commande, à vous ma souveraine,
A vous de ma fortune et l'arbitre et la reine,
Moi l'indigne butin de ces charmes vainqueurs,
A vous belle meurtrière et des yeux et des cœurs!

CÉLIE.

Notre peu de loisir m'interdit la défense,
Et je n'ose pas prendre une longue dispense.
Hâtez-vous donc, seigneur, de me dire en deux mots
Ce que je puis pour vous et pour votre repos.

DON ALVARE.

Me donner plus qu'aux rois la fortune ne donne,
Me faire mépriser leur sceptre et leur couronne,
Et de mon sort enfin faire les dieux jaloux,
Me donnant seulement le nom de votre époux.

CÉLIE.

Vous, seigneur, mon époux! Eh! sur quelle apparence
Et quelle égalité fonder cette espérance?
Vous pour qui la fortune a des desseins si grands,
Voudriez-vous démentir l'espoir de vos parens,
L'attente de la cour en vanités féconde,
Celle de vos amis, celle de tout le monde,
En vous abandonnant à ce jeune transport,
Et prenant un parti si peu chéri du sort?
Peut-être que voyant qu'il nous est si contraire,
Et qu'il répond si mal aux desseins de mon père,
Vous croyez, par l'éclat d'un discours suborneur,
M'éblouissant l'esprit, surprendre mon honneur;
Mais ce riche trésor, ce cher dot qui me reste,
Non d'un père mortel, mais d'un père céleste,
Contre qui vous tentez cet inutile effort,
N'est pas incompatible avec le mauvais sort.
Faites donc vos grandeurs l'espérance d'une autre,
Et n'entreprenez point ma ruine ou la vôtre :
Une austère vertu dedans un noble sang
Suffit pour votre amour, mais non pour votre rang.

DON ALVARE.

Ah! ce mépris, madame, est une adroite excuse :
Votre civilité m'exaltant me refuse,
Et, ne me voyant rien qui soit digne de vous,
Me défend d'espérer le nom de votre époux.
En effet, connoissant votre mérite insigne,
Je désespérerois d'en être jamais digne;
Plus différent de vous que la nuit n'est du jour,
Et riche seulement de respect et d'amour :
Si je ne m'assurois qu'avec cette richesse,

Il n'est gloire, beauté, ni vertu, ni noblesse,
Rien enfin qu'un mortel doive tant révérer,
Dont l'acquisition ne se puisse espérer.
Cet amour est tout pur, il n'a rien de profane,
Et nature, si rare et si sage artisane,
Ne m'a pas sans dessein fait si tendre à vos coups,
Non plus que sans dessein fait vos charmes si doux.
Votre première vue excita mon martyre;
Un seul de vos regards établit votre empire :
Ne puis-je pas tirer un espoir évident
De la nécessité d'un si prompt accident?

CÉLIE.

Je ne puis opposer que des termes frivoles
Au torrent animé de ces belles paroles.
J'aime mieux avouer qu'il me souvient du jour
Qui vous combla de gloire et m'acquit votre amour,
Et que si votre cœur y reçut quelque atteinte,
Mon repos n'y fut pas sans trouble et sans contrainte.
Ce discours vous surprend autant qu'il me confond;
Il m'arrête la voix, mais mon cœur vous répond.

DON ALVARE.

Si ce trône animé de corail et de roses
Me dit que vous m'aimez, qu'il dit de belles choses!
Oui, j'ose l'espérer, ce bel œil, mon vainqueur,
Confirme d'un souris le langage du cœur;
(Il lui présente une bague.)
Mais, si vous le voulez confirmer davantage,
Recevez de ma foi cet immuable gage,
Et croyez que le temps, ce dieu du changement,
Peut moins sur mon amour que sur ce diamant.

CÉLIE.

Et de vous et de moi ce don sans doute est digne,
Et comme le donneur il est d'un prix insigne;
Mais prendre des présens est une liberté
Qui répugne à la loi de notre honnêteté.

DON ALVARE.

Si vous faites ce tort à mon amour extrême,
Je croirai ce refus un refus de moi-même;
Que vous rejetez moins le don que le donneur,
Et que vous révoquez l'arrêt de mon bonheur.
Hélas! s'il est ainsi, prononcez en même heure
Celui de mon trépas, ordonnez que je meure,
Que je vous tienne lieu de victime ou d'époux,
Puisque je ne puis être et n'être pas à vous.

CÉLIE, *prenant la bague.*

Donnez, puisqu'en effet j'accepte votre hommage,
Je me défends à tort d'en accepter le gage.
(Elle la baise.)
Jugez par ce baiser à quel point il m'est doux!
Et pour moi n'ayant rien de si digne de vous,
Ni dont le prix réponde à sa valeur extrême,
A faute d'autre bien je me donne moi-même.
Et pour vous témoigner que je n'excepte rien,
Je veux que cet anneau qui maintenant est mien,
Et dont la pierre marque un cœur et ferme et stable,
Vous soit de mon amour un gage irrévocable.
(Elle lui rend la bague.)
Mais je passe le temps que je m'étois prescrit;
Je ne vous quitte point, je vous suis de l'esprit.

DON ALVARE.

En vous laissant le mien, j'ose espérer la gloire
D'occuper quelque lieu dedans votre mémoire;

Attendant l'heureux jour qui doit en nos désirs
Permettre après les faux les solides plaisirs.

CÉLIE.

Adieu, souvenez-vous que je suis toute où j'aime,
Et qu'en vous oubliant je m'oublîrai moi-même :
Aimez-moi seulement d'un cœur pareil au mien.
(Elle se retire.)

DON ALVARE.

Eh bien, qu'en juges-tu?

ARGANTE.

Que vous en jugez bien,
Que son prix est sans prix; qu'entre toutes les dames
Cette unique merveille est digne de vos flammes,
Qu'en effet le dedans est conforme au dehors,
Et les grâces de l'âme aux ornemens du corps.
Avez-vous remarqué l'adresse de vous rendre
Ce don qu'elle n'osoit ni refuser ni prendre?
Certes, si le présent étoit riche et royal,
J'en trouve le refus encor plus libéral,
Et n'ai jamais qu'en elle admiré la prudence
De faire d'un refus une magnificence.

DON ALVARE.

Si je brûlois tantôt, c'est maintenant trop peu,
Pour me bien exprimer, que le terme de feu.
Je fais pour m'expliquer un effort inutile;
L'excès de mon amour rend ma langue stérile,
Et son expression dépend du sentiment.
Mais dieux!

ARGANTE.

Songez à vous, feignez adroitement.

## SCÈNE V.

DON ALVARE, ARGANTE, DON FLAMINIE, ÉGYSTE, LUCINDE.

LUCINDE, *tenant un rabat.*

La plus modeste fille et la moins affétée,
Pour peu qu'elle ait d'amour, aime d'être ajustée.
Je marche incessamment, je cours dès le matin,
Et mes commissions n'ont jamais d'autre fin.
(Elle se retire dans un coin du théâtre.)

DON FLAMINIE.

Que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle?

DON ALVARE.

Rien; car tout est à vous; mais encor, quelle est-elle?

DON FLAMINIE.

Pressez votre transport, il n'est pas assez prompt;
Je vous devrois déjà voir l'allégresse au front.

LUCINDE, *à part.*

Alvare assurément communique à son frère
L'heur qu'il vient d'obtenir et l'hymen qu'il espère:
Apprenons s'il se peut son avis là-dessus.

DON ALVARE.

Qu'est-ce donc? parlez tôt, ne me le célez plus.

DON FLAMINIE.

Cessez vos déplaisirs, la cause en est cessée;
Votre hymen est conclu.

LUCINDE, *à part.*

N'est-ce pas ma pensée?

DON ALVARE.

Comment, avec Élise? Hélas! c'est un espoir
Que ce cœur affligé ne peut plus concevoir;
Et quoiqu'elle soit due à ma persévérance,
Le malheur qui me suit m'en défend l'espérance :
L'avarice du comte est un refus couvert
Au désir enflammé que j'en avois ouvert.

DON FLAMINIE.

Je ne vous flatte point d'un attente frivole;
Il est d'accord du dot (j'ai reçu sa parole)
Et tient notre alliance à singulier honneur.

DON ALVARE, *embrassant don Flaminie.*

O dieux! quelle fortune égale mon bonheur?
Rare et sincère ami, cher et généreux frère,
Favorable instrument d'un destin si prospère,
Vous puis-je rien offrir qui ne soit au-dessous
Du sensible plaisir que je reçois de vous?

LUCINDE, *à part.*

Dieux!

DON FLAMINIE.

Mais vous trouverez peut-être malaisée
Une condition qui vous est proposée.

DON ALVARE.

Quelle?

DON FLAMINIE.

D'y renoncer et d'en perdre l'espoir,
Si vous n'avez dessein d'épouser dès ce soir.

DON ALVARE.

Je ne puis l'observer.

DON FLAMINIE.

Comment?

DON ALVARE.

Cette alliance
M'excite trop d'ardeur et trop d'impatience :
Un instant m'est une heure, une heure m'est un jour :
Comment jusqu'à ce soir contenir mon amour ?

LUCINDE, *à part.*

O fourbe, ô trahison, qui n'ont point de pareilles !
Vous m'abusez, mes yeux; vous mentez, mes oreilles.

DON FLAMINIE.

Son père a souhaité cette condition
Pour éprouver l'ardeur de votre affection,
Ayant appris, dit-il, qu'une autre vous possède.

DON ALVARE.

Quoique le mal soit faux, j'en bénis le remède.
J'ai poussé quelques vœux, mais frivoles et feints;
C'étoient des passe-temps plutôt que des desseins,
Comme on se plaît parfois d'en imposer aux dames :
Elle seule a causé mes véritables flammes,
Et ce sein pour toute autre enferme des glaçons.
Mais pour guérir bientôt ma peine et ses soupçons,
Nouez dès à présent cette heureuse alliance;
Il tarde à mon amour plus qu'à sa défiance.
(A part.)
Voyons si leur ardeur à la mienne répond,
Pressons-les : un moment à qui brûle est bien long.

ARGANTE, *à part.*

Il feint avec esprit et d'une adresse extrême ;
Le trompeur pourroit bien se voir trompé lui-même.

DON FLAMINIE.

C'est peut-être un loisir qu'il se réserve exprès
Pour mettre l'ordre à tout et dresser les apprêts.

La surprise rebute; un peu de patience
Vous tirera de peine, et lui de défiance.

DON ALVARE.

Mais une heure d'attente est un siècle d'ennui.

DON FLAMINIE.

Que sait-on s'il repose ou s'il sera chez lui?

DON ALVARE.

Il y faut envoyer. Argante?

DON FLAMINIE.

Non, vous dis-je,
Je prendrai tout le soin où l'affaire m'oblige,
J'y retourne moi-même; attendez-moi chez nous.

DON ALVARE.

O l'importune attente! à quoi m'obligez-vous?
(Il sort avec Argante.)

## SCÈNE VI.

### DON FLAMINIE, ÉGYSTE, LUCINDE *sans être vue.*

DON FLAMINIE.

N'avois-je pas raison que les yeux de Célie
N'étoient pas les objets de sa mélancolie?
Vois quelle impatience est jointe à son espoir,
Et quelle peine il souffre en l'attente du soir.

ÉGYSTE.

Ce dédale est obsur, ses routes malaisées;
Mais nos inventions ne sont pas épuisées,
L'esprit tire souvent des forces du besoin.

DON FLAMINIE.

N'espère rien de moi, j'attends tout de ton soin.
(Flaminie et Égyste sortent.)

LUCINDE *seule.*

Et puis fions-nous-y, chétives que nous sommes!
Voilà la fermeté, voilà la foi des hommes;
Voilà ces vœux ardens et ces brûlans désirs
Que nous marquoient tantôt ses pleurs et ses soupirs!
Ne nous défions plus du pouvoir de nos armes,
Écoutons leurs discours, rendons-nous à leurs larmes,
Faisons-leur voir les feux qu'elles auront produits,
Croyons à leurs sermens; en voilà de beaux fruits!
Comment se peut des rets de ces perfides âmes,
Sans le secours divin, sauver l'honneur des dames?
Qui n'eût été trompée, et n'eût cru comme moi
Qu'il lui donnoit son âme en lui donnant sa foi?
Pauvre Célie, hélas! quel ennui je t'apprête!
Tu n'auras pas long-temps conservé ta conquête.
Par quel aveugle zèle ai-je été l'instrument
Des fausses passions de ce perfide amant?
(Elle sort.)

## SCÈNE VII.

### EUPHRASTE, DON ALVARE.

EUPHRASTE.

Seigneur, l'expérience est un des fruits de l'âge:
Je sais quel est l'amour en un jeune courage;
C'est un dieu furieux, ardent, précipité;
Mais, comme sans conseil, aussi sans fermeté;
Son feu comme la foudre éclatant se consume;

Un seul moment l'éteint, comme un moment l'allume;
A peine ses désirs précèdent ses refus;
Il n'aime presque pas qu'il n'aime déjà plus;
Aussitôt qu'à Salerne un hymen se propose,
Le bruit et le succès passent pour même chose;
Et puis s'il n'est faisable, et si l'effet n'est prompt,
C'est au foible parti qu'en demeure l'affront;
Un mauvais bruit en reste à l'honneur d'une fille,
Fait croire des défauts, décrie une famille,
Détourne des desseins de partis plus égaux,
Enfin c'est une source et d'affronts et de maux.
Vous autres, qui du sort épuisez les largesses,
Aux pauvres comme nous vous vendez vos caresses,
Et vous nous estimez payer peu ce bonheur,
S'il nous en coûte moins que la vie et l'honneur.
Mais moi, qui, satisfait de ma basse fortune,
Tiendrois votre faveur à ce prix importune,
Et qui sais quel péril à cet honneur est joint,
Vous m'obligerez plus de ne m'obliger point.
Mesurez comme moi vos desseins à vos forces;
Les inégalités sont mères des divorces:
L'amour du soir à peine atteint le lendemain;
Le dédain lui succède, et la haine au dédain;
D'où le trouble aussitôt naît entre les familles.
Moi, je veux d'autres fruits de l'hymen de mes filles.

DON ALVARE.

Plût au ciel sussiez-vous combien sensiblement
Ce discours touche au cœur d'un véritable amant!
J'ai lieu de bien haïr et mon sort et mon âge,
Qui m'acquièrent les noms de traître et de volage,
Et de bien souhaiter vos incommodités,

Qui me délivreroient de ces deux qualités;
Ah! seigneur, cette pure et véritable flamme
Est une vieille amour dedans une jeune âme:
Ce n'est pas cet Amour qu'on dit être un enfant;
C'est un puissant vainqueur, c'est un dieu triomphant.
J'ai combattu long-temps le pouvoir de Célie,
J'ai long-temps refusé la chaîne qui me lie;
Mais, malgré mes efforts, ses yeux, l'aimant des cœurs,
Ces foudres animés sont demeurés vainqueurs.

EUPHRASTE.

Tenez un peu la bride à ce transport extrême,
Et durant quelques mois éprouvez-vous vous-même.

DON ALVARE.

Quelques mois sans Célie avecque tant d'amour!
Ah! plutôt quelques mois sans la clarté du jour!

EUPHRASTE.

Peut-être ignorez-vous la misère importune
Où nos troubles derniers ont réduit ma fortune,
Et que d'assez de biens dont j'avois hérité,
Hors la gloire et l'honneur, il ne m'est rien resté.

DON ALVARE.

Ne comptez-vous pour rien ces beautés si charmantes,
Ces deux filles sans prix, ces richesses vivantes,
Ces trésors animés de vertus et d'appas?

EUPHRASTE.

C'est un bien qui dépense et qui ne nourrit pas;
Et puis, espérez-vous que de votre franchise
La disposition vous doive être permise,
Et que de vos parens.....

DON ALVARE.

Ne retenez ma foi
Qu'en vous justifiant l'aveu du vice-roi.

EUPHRASTE.

Si, me laissant gagner à votre ardeur extrême,
Vous vous en repentez, plaignez-vous de vous-même.
Cet heur me sera cher; mais, encore une fois,
En sa seule vertu consistent tous ses droits;
C'est son dot, c'est son bien.

DON ALVARE.

Ce m'est plus qu'un empire;
Son acquisition est tout l'heur où j'aspire:
Mais il est imparfait, si l'effet n'en est prompt.

EUPHRASTE.

Demain si vous voulez.

DON ALVARE.

C'est un terme bien long:
Mais, outre les apprêts, la nuit déjà prochaine
Ordonne à mon amour cette dernière peine.
Demain donc.

EUPHRASTE.

Cependant consultez vos parens,
Voyez le vice-roi.

DON ALVARE.

De ce pas je m'y rends.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### DON FLAMINIE, ÉGYSTE.

DON FLAMINIE.

QUAND je supposerois une lettre du comte,
Ce n'est que d'un moment m'en retarder la honte,
Car, dans l'impatience où tu vois son amour,
Lui pouvons-nous long-temps couvrir ce mauvais tour?

ÉGYSTE.

Don Alvare est adroit, et cette impatience
Loin de diminuer accroît ma défiance:
Pensant l'avoir surpris, peut-être il nous surprend.

DON FLAMINIE.

O dieux!

ÉGYSTE.

Et, connoissant la fourbe, nous la rend.

DON FLAMINIE.

J'en suis pris à tel point, et mon ardeur est telle,
Que, si je découvrois qu'il espérât rien d'elle,
Peut-être qu'un dessein et juste et généreux
Jusqu'aux lois de l'hymen pourroit porter mes vœux.

Mais je veux rejeter cette crainte importune,
Et me promettre plus de ma bonne fortune.
L'honneur qu'au mauvais sort la nature a commis
Est un beau fort qu'un roi fie à ses ennemis,
Un trésor qu'on néglige, un dépôt qu'on hasarde,
Dont le dépositaire est de mauvaise garde;
Et contre sa défense un service, un présent,
Une offre, une promesse est un secours puissant.

ÉGYSTE.

Avec leur pauvreté le bruit est que l'envie
Auroit peine elle-même à mordre sur leur vie :
L'honneur quitte avec peine une illustre maison.

DON FLAMINIE.

L'hymen, au pis aller, m'en feroit la raison.

## SCÈNE II.

### Les mêmes; ERGASTE.

ERGASTE.

J'ai regret qu'engagé par de si fortes chaînes
A vous sacrifier et mes soins et mes peines,
Une triste nouvelle en soit le premier fruit,
Et qu'avec votre espoir mon effort soit détruit :
Je viens d'être averti d'un hymen qui se lie.

DON FLAMINIE.

Quel?

ERGASTE.

Il vous surprendra : d'Alvare et de Célie.
Opposez la constance à ce ressentiment.

DON FLAMINIE.

Oh! de mes longs travaux funeste événement!
Tu m'as percé le cœur, tu m'as traversé l'âme,
Et ce reste de vie est un reste de flamme
Qui me survit moi-même et qui ne s'éteint pas,
Pour me la faire aimer même après le trépas.

ERGASTE.

Il vous faut déclarer toute la maladie,
Afin qu'on s'y prépare ou qu'on y remédie :
Ils recueillent demain le fruit de leurs amours.

DON FLAMINIE.

D'autant moins tardera le terme de mes jours.
Je reste sans conseil en ce désordre extrême,
Et moi-même aujourd'hui me défaus à moi-même.
Ingrat et malfaisant autant qu'audacieux,
Qui n'as jamais dessein qu'où je porte les yeux!
Frère dénaturé, monstre bouffi d'envie,
Comme tu m'es rival en l'amour de ma vie!
Viens, je cherche à mourir; médite un même effort,
Et deviens mon rival en l'amour de la mort.
Hélas! depuis le jour qui vit naître ma flamme,
J'ai toujours, malheureux! eu ce soupçon dans l'âme;
Pareil au criminel qui, sachant son arrêt,
Voit des yeux de l'esprit l'échafaud déjà prêt,
Et croit, si quelqu'un passe ou s'il s'ouvre une porte,
Sentir déjà le coup que le bourreau lui porte.
Tel un pas de ce traître, un mot, un mouvement,
Sembloit de mon malheur m'être un pressentiment.
Jamais ma passion ne fut si violente
Que depuis ce malheur qui m'en défend l'attente.
Quand un bien est facile, il nous est à mépris,

Et par sa seule perte on en connoît le prix;
Mon mal contre mon mal, mon unique remède,
Dépêche, achève-moi, tu n'as pas besoin d'aide.
Me faut-il de mon bras seconder ton effort!
(Il tire son épée.)

ÉGYSTE *le retenant.*

Seigneur, de tous les maux le plus grand est la mort:
On ne sent point les fruits de ce remède extrême,
C'est un mauvais moyen d'acquérir ce qu'on aime:
Il ne nous sauve pas pour briser nos liens,
Car en ôtant les maux, il ôte aussi les biens.
Nous trouverons peut-être un fil à ce dédale.
Mais l'esprit s'alentit quand le cœur se ravale;
L'extrême désespoir n'est pas ingénieux;
Un peu d'espoir restant vous conseillera mieux.
Après avoir tenté toute l'adresse humaine,
On en souffre la mort avecque moins de peine.
Venez; certain rayon commence à m'éclairer,
Qui me défend encor de rien désespérer;
Et toi, prête la main à ce dernier office;
Tu peux plus que personne aider notre artifice,
Suis-nous.

DON FLAMINIE.

Ordonne, agis, tout dépend de ton soin,
Contre un frère aujourd'hui sois-moi frère au besoin.
(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

### CÉLIE, LUCINDE.

LUCINDE.

Madame....

CÉLIE.

Ah! je ne puis contraindre ma foiblesse;
L'affront que je reçois, la honte qui me presse,
Ce vif ressentiment, ce sensible transport,
Ne sont pas à mon sexe un supportable effort.
Et toi, fille imprudente, et toi qui me fais être
Le rebut d'un ingrat et le jouet d'un traître,
Quel fruit m'acquiert ta peine, et de quel œil vois-tu
A cette perfidie accabler ma vertu?

LUCINDE.

De l'œil dont je verrois ouvrir sous moi la terre,
Crever sur moi la nue et tomber le tonnerre:
C'est mal dépeindre encor l'ennui que j'en ressens.

CÉLIE.

Mais l'as-tu bien ouï?

LUCINDE.

Comme je vous entends,
Et trop bien reconnu de quelle impatience
Le perfide respire après cette alliance.
Le contrat dès ce soir en doit être arrêté.

CÉLIE.

Et puis, viens me vanter cette fausse beauté!
Non, non, ne croyons pas, chétives que nous sommes,
Prendre en ces foibles rets les libertés des hommes.

Le pouvoir des attraits sur l'esprit des amans
Étoit bon pour Hélène, et du temps des romans;
Mais du siècle qui court il n'est plus en usage:
Les attraits sont au coffre, et non pas au visage.
As-tu bien pour le moins, pendant notre entretien,
Observé que ma sœur n'en pût entendre rien,
Et ne peux-tu juger qu'elle m'ait aperçue?
Car je mourrois d'ennui si ma honte étoit sue.

LUCINDE.

Je ne l'estime pas; mais, craignant ce malheur,
Contenez un peu mieux votre juste douleur;
Et, pour ne lui permettre aucune défiance,
Relâchez un peu moins de votre patience.

## SCÈNE IV.

Les mêmes; ISMÈNE *écoute sans être vue.*

CÉLIE.

Ne demande à mon cœur ni force ni vertu,
Sous le faix des ennuis dont il est abattu.
Un malheur de ce genre et de cette importance,
Surprenant la raison, désarme la constance,
Nous étonne l'esprit, le trouble, le confond,
Et cause au plus égal un désordre si prompt,
Qu'il fait de la foiblesse un mal inévitable,
Une excusable honte, un défaut supportable.
Pourquoi t'avois-je, hélas! inaccessible cœur,
Conservé si long-temps avec tant de rigueur,
Pour te perdre sitôt avecque tant de honte,
Et voir de ce butin faire si peu de compte?

Combien, lâche, combien, t'eût sauvé de mépris
L'honneur de toujours prendre et n'être jamais pris!
Et combien différoit l'état de ta franchise,
De celui de tes fers que ton vainqueur méprise!
Soutiens-moi : sous le faix des ennuis que je sens
La force et la lumière abandonnent mes sens.

ISMÈNE, *à Lucinde.*

Qu'est-ce, Lucinde? O dieux! d'où naît cette foiblesse?

LUCINDE.

(A part.) (A Ismène.)
O surprise importune! Aucun mal ne la presse;
N'en soyez point en peine. O ciel! qu'elle feint bien!

ISMÈNE.

Ce mystère est obscur, et je n'y comprends rien.

LUCINDE.

Elle a bien défendu que je ne vous le die.
Mais pourquoi s'en cacher? C'est une comédie.....

ISMÈNE.

Comment?

LUCINDE.

Qu'un de ces soirs on doit représenter :
Elle en apprend son rôle, et je l'ois répéter;
Mais la honteuse encor n'y peut souffrir personne,
De peur de démentir l'espoir que je lui donne,
Et vous avez causé cette intermission.

ISMÈNE.

Ne saurois-je, ma sœur, être de l'action?

CÉLIE.

Comme la pièce est triste et le sujet tragique,
Le divertissement en est mélancolique,
Et vous pouvez avoir des passe-temps plus doux.

ISMÈNE.

Le malheur du sujet ne passe pas en nous,
Et comme la douleur la tristesse en est feinte.

CÉLIE.

On s'en acquitte mal si l'on n'est bien atteinte :
Pour moi, qui veux bien faire ou ne m'en mêler pas,
Et qui crains un affront à l'égal du trépas,
Le sujet m'en excite une tristesse extrême,
J'en sens la fiction comme la chose même;
Et lorsque j'y dois feindre un manquement de cœur,
J'en demeure en effet sans force et sans vigueur :
C'est en quoi de l'acteur la science consiste;
Aussi mon personnage est extrêmement triste.

ISMÈNE.

Quel encor?

CÉLIE.

On m'engage à recevoir la foi
D'un jeune cavalier parent d'un vice-roi,
Et, presque au même instant de l'espoir qu'il me donne,
Pour un nouvel objet le traître m'abandonne :
J'en reçois tout l'ennui qui s'en peut concevoir;
Une sœur me surprend dedans ce désespoir,
J'y veux remédier, j'ai recours à la ruse,
Et, feignant que je feins, en effet je l'abuse :
C'est l'endroit de mon rôle où j'en suis à présent.

ISMÈNE.

Le sujet en est beau.

CÉLIE.

Mais il n'est pas plaisant.

ISMÈNE.

Non, ce commencement marque un succès funeste.
Qu'arrive-t-il enfin ?

CÉLIE.

Je n'ai pas vu le reste;
Mais je crois que la mort doit suivre cet ennui.

ISMÈNE.

L'ouvrage est-il nouveau?

CÉLIE.

La pièce est d'aujourd'hui;
Je crains bien d'y mal faire.

ISMÈNE.

Oh! la crainte frivole!

CÉLIE.

Et plût aux dieux, ma sœur, y fissiez-vous mon rôle!

ISMÈNE.

Je ne promettrois pas de m'en acquitter bien;
Je craindrois.... Mais c'est trop, brisons cet entretien,
Et hâtez-vous un peu; mon père vous demande.

CÉLIE.

Que seroit-ce, Lucinde? Hélas! que j'appréhende!
Auroit-il eu le bruit de ce qui s'est passé?

LUCINDE.

J'en ai bien peur.

CÉLIE.

O dieux, tout mon sang est glacé!
(Elles sortent.)

## SCÈNE V.

### DON ALVARE, ARGANTE.

ARGANTE.

Voyez en quelle peine et dans quel précipice
Le trompeur est tombé par son propre artifice.

DON ALVARE.

Ton esprit sans pareil m'a conservé le jour,
Et je te dois Célie autant qu'à mon amour.
Je ne me flatte plus d'une attente incertaine;
J'ai fait au vice-roi, quoiqu'avec quelque peine,
Consentir à la fin cet hymen bienheureux
Qui porte ma fortune au comble de mes vœux.

ARGANTE.

En ce consentement tout votre espoir consiste,
Car vous lui devez tout. Mais que nous veut Égyste?

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES; ÉGYSTE.

ÉGYSTE *tenant une lettre.*

O ciel! j'ai tant couru que j'en suis tout lassé.

DON ALVARE.

Qui cherches-tu?

ÉGYSTE.

Mon maître : où l'avez-vous laissé?
Je le devrois trouver en votre compagnie.

DON ALVARE.

D'où lui vient ce paquet? Donne : « A don Flaminie. »

ÉGYSTE.

C'est de la part du comte.

DON ALVARE.

Il n'est donc pas chez lui?

ÉGYSTE.

Je crois qu'il espéroit de s'y rendre aujourd'hui;
Mais il est à juger, par ce second message,
Que quelque empêchement retarde son voyage.

ARGANTE.

Quelque mauvais démon, qui hait notre repos,
Nous va rembarrasser dans ce premier chaos.

DON ALVARE.

Quoi! le comte est absent? comment avec mon frère
A-t-il donc ce matin pu terminer l'affaire?

ÉGYSTE.

Par un autre paquet, que mon maître a reçu.
S'il ne vous en souvient, vous l'avez mal conçu.
Voyez comme des sens l'amour ôte l'usage!

DON ALVARE.

Quoi qu'il en soit, l'affaire a changé de visage;
Et, dans l'opinion de quelque mauvais tour
Qu'on me voulût tramer en brassant cet amour,
Ayant appris l'absence et du comte et d'Élise,
J'ai dessous d'autres lois engagé ma franchise :
Célie, un abrégé des merveilles des cieux,
Et leur plus bel ouvrage au jugement des yeux,
Rencontrée au palais, m'a trouvé sans défense,
A changé mes liens et forcé ma constance.

ÉGYSTE.

Qui? la fille d'Euphraste?

DON ALVARE.

Oui, ce naissant soleil,
Ce miracle d'amour, à nul autre pareil.

ÉGYSTE.

Ajoutez cette fille en vertu sans seconde,
Et si riche et si sage en l'estime du monde.
Ah! Dieu!

DON ALVARE.

La connois-tu? tire-moi de souci.

ÉGYSTE.

Je la connois fort bien, et votre frère aussi.

(Il sort.)

DON ALVARE.

Argante, qu'entend-il par cette connoissance?

ARGANTE.

Peut-être d'un faux prix taxer son innocence,
Comme peut-être aussi de quelque vérité.

DON ALVARE.

Ah! ce soupçon fait tort à son honnêteté :
Un scrupule contre elle est une énorme injure,
Et le feu n'est pas pur comme Célie est pure.

ARGANTE.

Dans votre aveuglement suivez un peu de jour :
Écoutez la raison aussi-bien que l'amour.
Je ne sais pas, pour moi, quel mystère se passe;
Mais ce qu'il nous a dit en effet m'embarrasse.
Cet éclaircissement met en quelque façon

Votre frère à couvert contre notre soupçon,
Et lève le sujet de notre défiance :
Le comte a pu par lettre agréer l'alliance,
Et la plume avoir fait l'office de la voix.

DON ALVARE.

Enfin j'alléguerai le soupçon que j'avois;
Car de m'imaginer dedans cette belle âme
Rien qui puisse altérer ni rebuter ma flamme,
C'est.....

ARGANTE.

Contre les assauts de la nécessité,
La plus ferme vertu n'a point de sûreté.

## SCÈNE VII.

### DON FLAMINIE, DON ALVARE, ARGANTE.

DON FLAMINIE.

Dieux! qu'une longue attente est une longue peine!
Et la peine fâcheuse à qui l'attente est vaine!
Je croyois que le comte, avant la fin du jour,
Comme il m'avoit mandé, dût être de retour;
Mais il faut que depuis quelque affaire importante
Ait remis son départ et l'arrête à Tarente.

DON ALVARE.

Et moi, que cette absence avoit préoccupé
Du probable soupçon que vous m'eussiez trompé
(Comme une jeune amour prend bientôt de l'ombrage!)
Je me suis engagé sous un autre servage,
Et n'ai cru que moi-même en ce nouveau dessein.

DON FLAMINIE.

Ne pouvant croire en vous qu'un jugement bien sain,
Il ne peut autrement que ce choix ne réponde,
Ainsi qu'à votre sens, au gré de tout le monde;
Mais vous me témoignez par cette impression
Beaucoup de défiance et peu d'affection.
Qu'ai-je de si suspect qu'un frère s'en défie?
Mais peut-être ai-je encor ce qui me justifie:
Voyez si j'ai pas lieu de l'attendre ce soir,
Et si je vous flattois d'un inutile espoir.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ERGASTE.

ERGASTE, *à don Flaminie en lui remettant une lettre.*

Je vous cherchois, seigneur.

DON FLAMINIE.

Ô rare témoignage
Des soins continuels où mon amour t'engage!
Mais dis-moi, je te prie.....

(Il donne la lettre à don Alvare.)

DON ALVARE, *après avoir lu.*

Importuns mouvemens!
Funestes messagers! tristes pressentimens!
Que vous me menacez d'une extrême disgrâce!
Plus je veux m'éclaircir, et plus je m'embarrasse.
Connois-tu ce valet? tire-moi de souci.

ARGANTE.

Oui, je crois le connoître.

DON ALVARE.

Il me le semble aussi,
Et l'avoir vu sortir du logis de Célie.

DON FLAMINIE, *embrassant Ergaste.*

Adieu; c'est un serment, c'est un nœud qui me lie:
Tu la peux assurer d'une fidélité
Sans exemple comme elle et comme sa beauté.

(Ergaste sort.)

DON ALVARE.

Qu'est-ce? êtes-vous toujours dans les bonnes fortunes?

DON FLAMINIE.

Par hasard quelquefois il m'en vient quelques-unes,
Mais qui ne valent pas d'en faire un entretien.
Eh bien, qu'avez-vous vu? vous avançois-je rien,
Et vous ai-je flatté d'une fausse espérance?

DON ALVARE.

J'avois, quoi qu'il en soit, mal conçu cette absence
Et ne suis plus au point d'entendre à ce parti.

DON FLAMINIE.

On peut manquer l'accord comme on l'a consenti.
Si vous le désirez, votre excuse est aisée,
En la condition qui vous est proposée
D'en perdre l'espérance, ou d'épouser ce soir.
Mais où s'adresse encor votre nouvel espoir?
N'en puis-je avecque vous partager l'allégresse?

DON ALVARE.

J'épouse peu de bien, mais beaucoup de noblesse:
La vertu même, au reste, et la même beauté.

DON FLAMINIE.

Ce sont trois grands appâts à votre liberté,
Et des nœuds dont l'amour bien aisément nous lie.

DON ALVARE.

Je l'éprouve en effet.

DON FLAMINIE.

Vous l'appelez?

DON ALVARE.

Célie.

DON FLAMINIE.

Fille.....

DON ALVARE.

D'un cavalier dont Euphraste est le nom;
Pauvre quant aux moyens, mais d'illustre maison.....
D'où naît cette surprise et cette violence?

DON FLAMINIE.

A mon étonnement; pardonnez mon silence.
Certes, il est bien vrai.....

DON ALVARE.

Quoi?

DON FLAMINIE.

Que l'opinion
Fait les prix et les choix bien plus que la raison.
Quoi! ne savez-vous rien de l'infâme commerce
Que la nécessité chez ces filles exerce?
Et que leur revenu ne consiste qu'au fruit
Que leur lasciveté tous les jours leur produit?

DON ALVARE.

Je pardonne à mon sang; mais tout autre qu'un frère...

DON FLAMINIE.

Si vous vous conseillez avecque la colère,
Vous donnerez bien moins à la raison qu'aux sens,
Et votre aveuglement vous durera long-temps.

Mais ce que je vous dis n'est point une imposture;
La vérité vous parle avecque la nature;
Et puisque, pour tenir la bride à vos désirs,
Il me faut renoncer à mes propres plaisirs,
Tenez, par cet écrit, que vous m'avez vu rendre,
Et qu'avant ce discours j'avois peine à comprendre,
Apprenez le sujet de mon étonnement,
Et voyez ma franchise et votre aveuglement.

DON ALVARE *lit.*

« C'est aujourd'hui, mon cher Flaminie, que j'ap-
» prendrai si m'ayant tant de fois juré votre foi, vous me
» tiendrez votre parole, et me réparerez mon honneur.
» Un homme de mérite, qui vous touche de près et qui
» vous est égal en tout, m'honore de sa recherche, et j'ai
» bien voulu l'entretenir d'espérance, pour vous faire
» voir que vous n'êtes pas seul qui m'aimez. Venez me
» dire ce soir si vous êtes assez perfide pour m'ôter l'un
» et l'autre, et si, ayant parole de tous deux, je ne dois
» rien espérer de pas un.

» Votre servante Célie. »

Dieux! est-il plus d'écueil fatal à la franchise,
Ni plus d'étonnement après cette surprise?
Mais qui ne blâmera cette crédulité
De trop de confiance et de légèreté?
Je semble convaincu; cette lettre est expresse;
Mais il faut donc douter de la foi de Lucrèce,
Et croire la vertu susceptible du mal?
Mon frère est mon auteur, mais souvent mon rival.

DON FLAMINIE.

D'autres autorités vous appuîront la nôtre.

DON ALVARE.

Si j'en doute de vous, le croirai-je d'un autre?

DON FLAMINIE.

N'en croyez donc personne, et croyez à vos yeux;
Ce soir vers la minuit rendons-nous sur les lieux,
Et quand vous apprendrez par votre propre vue
De quelle impatience elle attend ma venue,
Laissez blâmer alors votre crédulité
De trop de confiance et de légèreté.
Pour vous être loyal, je lui serai perfide;
Mon amour est muet où mon honneur préside.
Votre intérêt, le mien, celui du vice-roi,
Qui nous doit imposer une sévère loi,
Me défend d'immoler aux faveurs d'une fille
L'intérêt et l'honneur d'une illustre famille.
Si j'ai dans vos amours excité quelque ennui,
J'étois rival alors, je suis frère aujourd'hui,
Et vous reconnoîtrez ce favorable office
Quand vous aurez de l'œil touché le précipice.

(Il sort.)

DON ALVARE.

Immobile, interdit, privé de sentiment,
Sans conseil, sans lumière et sans raisonnement,
Dans le trouble imprévu de ce désordre extrême,
Comme tombé des cieux, je m'ignore moi-même;
Ah! que ce sexe, Argante, est au notre fatal,
Et que le nom de femme est celui d'un grand mal!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### ARGANTE, DON ALVARE.

ARGANTE.

Quoi! seigneur, ces fureurs ne vous sont pas passées!
Je croyois que la nuit, nourrice des pensées,
Vous feroit voir plus clair en vous fermant les yeux,
Et contre votre espoir vous conseilleroit mieux.

DON ALVARE.

Elle a de mes fureurs, déjà trop allumées,
Fait des feux dévorans, des rages confirmées.

ARGANTE.

Je crains quelque accident, si la discrétion
Lâche une fois la bride à votre passion.

DON ALVARE.

Je ne garantis rien d'une fureur extrême;
Je l'aimois dans l'excès, et je la hais de même:
L'amour a du respect, la haine n'en a point.

ARGANTE.

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier point.
Ne connoissez-vous pas l'esprit de votre frère?

DON ALVARE.

Comment voudrois-tu voir la vérité plus claire?
Sitôt que sur le seuil il avança ses pas,
La porte au même instant ne s'ouvrit-elle pas?
Ne fut-il pas reçu par l'un des domestiques?
Et crois-tu que le père ignore ces pratiques,
Et qu'on osât chez lui sans son consentement,
A telle heure de nuit introduire un amant?
Je donnai trop dès lors au respect de mon frère,
Trop à ma retenue, et trop à ma prière;
Dès lors, ma passion, je devois t'écouter;
Dès lors, juste transport, tu devois éclater.
Je fus trop circonspect, j'eus trop de révérence,
Et j'ai trop d'une nuit nourri son espérance.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, EUPHRASTE.

EUPHRASTE, *à part.*

Te croirai-je, Lucinde? Oui, ce geste confus,
Sans besoin d'autre voix, marque assez son refus.

DON ALVARE.

Euphraste, il est bien vrai que les yeux d'une dame
Sont des peintres flatteurs, de faux miroirs de l'âme,
Et qui figurent mal les mouvemens du sein.
Nous nous cherchons tous deux pour différent dessein,
Vous croyez que je viens en qualité de gendre
Sommer votre promesse, et je vous la viens rendre :
J'ai su qu'avec raison vous m'aviez averti,
Que je me proposois un indigne parti;
J'en viens sur cet avis dégager ma parole.

EUPHRASTE.

J'ai bien cru me flatter d'une attente frivole,
Et ne m'étonne pas de voir rompre l'accord
D'une heureuse fortune avec un mauvais sort;
Mais qu'on change sitôt, et que sitôt on passe
De l'amour au mépris, de la flamme à la glace,
Et d'une aveugle ardeur à ce raisonnement,
C'est sans doute un sujet de juste étonnement.

DON ALVARE.

Ce m'est bien un sujet d'étonnement plus juste
Que ce maintien de reine et ce visage auguste,
Capables d'imprimer une si bonne odeur,
Cachent un cœur souillé d'une impudique ardeur.

EUPHRASTE.

Ne taxez pas, seigneur, en l'honneur de ma fille,
L'estime et la vertu d'une illustre famille;
Et laissez-nous au moins, dans notre pauvreté,
Le seul bien que le sort ne nous a pas ôté;
Sachez qu'à votre corps l'âme est plus étrangère,
Les ombres à la nuit, au soleil la lumière,
La pompe à vos grandeurs, l'éclat à votre rang,
Que l'honneur à Célie, et la gloire à mon sang.
Je prévis justement, quand avec tant d'instance
Votre obstination vainquit ma résistance,
Que votre amour seroit un de ces feux volans
Si prompts à s'allumer, si clairs, si violens,
Mais qui portent la mort sitôt qu'ils se produisent,
Et pour ôter la vie eux-mêmes se détruisent.
Sans couvrir vos refus d'un prétexte si faux,
Vous aviez en ma fille assez d'autres défauts :
Celui de sa fortune et ceux de son visage

Vous défendoient assez cet indigne servage,
Et vous autorisoient d'en rompre le lien,
Sans besoin d'offenser son honneur et le mien.
De quoi dit-on encor qu'elle ait souillé sa gloire?

DON ALVARE.

D'un commerce honteux que j'eusse eu peine à croire.

EUPHRASTE.

Toujours quelque envieux ou quelque esprit mal sain
Tâche à rompre le cours d'un honnête dessein,
Et ne pardonne pas à la plus belle vie.

DON ALVARE.

Je n'ai cru que mes yeux exempts de cette envie.

EUPHRASTE.

C'est souvent trop encor que de croire ses yeux,
Et la terre n'est pas plus distante des cieux
Que ce vice éloigné de l'honneur de ma fille,
Et de la bonne odeur où l'on tient ma famille.
Quel œil atteint si loin, et voit si clairement,
Qui ne pût s'abuser par cet éloignement?

DON ALVARE.

Où nous sommes portés d'un intérêt extrême,
Il est bien malaisé de se tromper soi-même.
J'en ai trop vu, vous dis-je, et plût et plût aux dieux,
Pour n'avoir rien pu voir, avoir été sans yeux!

EUPHRASTE.

Vos regards en la nuit n'ont-ils point eu d'obstacle?

DON ALVARE.

J'ai comme je vous vois vu ce honteux spectacle.

EUPHRASTE.

Dieux!

DON ALVARE.

Et pour l'avoir vu trop et trop clairement,
J'en restai dans l'horreur et dans l'aveuglement.

EUPHRASTE.

J'apprends sur mes vieux ans une étrange nouvelle.

DON ALVARE.

On ne vous fit jamais de rapport plus fidèle.
Allez, et pour adieu dites-lui de ma part
Que je l'aimois d'un cœur et sans crime et sans fard,
Et faisois vanité d'une si belle flamme,
Avant qu'être averti de ce commerce infâme;
Mais qu'étant trop instruit de ses déportemens,
Elle peut épouser celui de ses amans
A qui de son amour elle a ces nuits passées,
Et la dernière encor, les preuves avancées.
Je ne mets plus d'obstacle à leur affection.

EUPHRASTE.

Je vais exécuter votre commission,
Et pour ne rendre pas vos bons avis frivoles,
Lui faire jusqu'au cœur pénétrer ces paroles.
O misérable fille! ô père infortuné!
Pourquoi t'ai-je fait naître, ou pourquoi suis-je né?
(Il sort.)

ARGANTE.

Vous voyez à quel point il ressent cet outrage;
Sa patience en vain dissimuloit sa rage:
J'ai trop vu dans son geste et trop lu dans ses yeux
Les mouvemens contraints d'un esprit furieux.
Un affront que reçoit un généreux courage,
Dedans le mauvais sort le heurte davantage;
Il souffre d'autant plus qu'il croit sa pauvreté

Servir comme d'amorce à cette indignité.
Vous en verrez l'effet si ma crainte n'est vaine :
Oyez-vous la rumeur dont la maison est pleine?
Je vous ai bien prédit ce funeste accident.

DON ALVARE.

O tragique succès d'un courroux trop ardent!
Cours en faveur du sexe, Argante, je te prie,
Opposer ta défense au cours de sa furie;
Va retenir le bras qui lui porte la mort;
Ma fureur ne va pas à ce dernier effort;
Ne laisse pas flétrir ces roses animées,
A qui les a fait naître et qui les a semées.
Ne faisons rien pour elle et servons ses appas.
Cours, rends-leur ce devoir.

ARGANTE.

Ne m'arrêtez donc pas.

DON ALVARE.

Attends.

ARGANTE.

Le moindre instant est de grand préjudice.

DON ALVARE.

Je la veux obliger de ce dernier office :
C'est à moi d'arrêter le bras que j'ai poussé,
A moi de retenir le trait que j'ai lancé;
Mon feu n'est plus si vif, mais hélas! s'il ne brûle,
Il n'est pas bien éteint, quoique je dissimule;
Et s'arracher du cœur une si forte amour
N'est pas, quoi qu'on en die, un ouvrage d'un jour.
Je hais Célie infâme et Célie infidèle,
Mais la vertu n'est pas tout ce que j'aimois d'elle;
Elle conserve encore avecque sa beauté

L'empire qu'elle avoit dessus ma liberté.
Suivons ce furieux, détournons son envie :
La main qui la tûroit m'arracheroit la vie.

ARGANTE.

Vous délibérez trop, et déjà la saison.....

DON ALVARE.

Mais, lâche souveraine, imbécile raison,
Laisses-tu de la sorte ébranler ton empire
Au premier mouvement que la pitié t'inspire?
Ton servage est fini, le veux-tu prolonger
En désarmant le bras armé pour te venger?
Que t'ai-je-dit, Argante? hélas! le peux-tu croire,
Qu'encor ce lâche objet occupe ma mémoire?
Qu'elle meure, l'infâme, et qu'avecque ses jours
S'éteignent dans son sang ses lascives amours.
Relève-toi, mon cœur, reprends sur ta franchise
L'injuste autorité qu'elle s'étoit acquise :
Elle t'a pu trahir, elle a pu t'affronter;
Et c'est tout le regret qu'elle te doit coûter.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

### DON FLAMINIE, ÉGYSTE.

ÉGYSTE.

A la fin l'espérance a la crainte étouffée :
Dressez à l'artifice un superbe trophée,
Un colosse au mensonge, à la fourbe un autel,
Et comblez-en l'auteur d'un renom immortel.

DON FLAMINIE.

Il est vrai que tes soins, contre toute apparence,
A mon bonheur mourant ont rendu l'espérance,
Que de tous ces détours toi seul fus l'inventeur,
Qu'Ergaste comme moi n'en fut qu'exécuteur;
Que m'avoir introduit au logis de son maître,
Feint le mot de signal, entr'ouvert la fenêtre,
Et si bien secondé toute l'invention,
N'étoient que des effets de ton instruction.
Enfin par ton moyen je me trouve à la veille
De pouvoir posséder cette aimable merveille,
Et ravir ses faveurs aux yeux de mon rival.
Je ne sais toutefois par quel instinct fatal,
Si près de satisfaire à l'ardeur qui me presse,
Il semble que mon cœur répugne à l'allégresse,
Et que l'heur qui m'arrive en naissant se détruit;
Je n'ai jamais passé de plus fâcheuse nuit;
L'aube a sur l'horizon ramené la lumière
Avant que le sommeil m'eût fermé la paupière;
Si peu que j'ai dormi, Célie à tout propos
Venoit en soupirant traverser mon repos,
Et d'une triste voix me reprocher le crime
D'avoir trahi ses vœux et souillé son estime;
Et je trouve en effet que cette trahison
Répugne aux bonnes mœurs, au sang, à la raison,
Que mon frère aura lieu de venger son offense,
Et que cette action n'admet point de défense.

ÉGYSTE.

Et moi j'appelle un trait de cette qualité
Une ruse, un bon tour, une subtilité.
Alors qu'on reconnoît ses forces inutiles,

On a recours à l'art, et l'on surprend les villes :
En toute guerre enfin la ruse est de saison;
Y feindre est stratagème, et non pas trahison;
Et comme d'une ville, ainsi d'une maîtresse;
N'importe qui l'acquière, ou la force, ou l'adresse.
Les nœuds de votre hymen répareront assez
Et l'espoir et l'honneur que vous lui ravissez.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; ERGASTE.

ERGASTE.

Joignez votre tristesse à ma mélancolie,
Et prenez part, seigneur, en la mort de Célie.

DON FLAMINIE.

En la mort de Célie! Ergaste, que dis-tu?

ERGASTE.

Hélas! si vous l'aimiez, armez-vous de vertu :
Cette jeune beauté, de tant d'yeux adorée.....

DON FLAMINIE.

Est morte?

ERGASTE.

Et pis encor.

DON FLAMINIE.

Comment?

ERGASTE.

Déshonorée.
Voilà l'heureux succès qu'ont produit nos rapports
Nous avons tué l'âme, et son père le corps.

DON FLAMINIE.

Et cette malheureuse et funeste nouvelle
Fait un troisième meurtre, et me tue après elle.

ÉGYSTE.

De l'esprit et du corps également perclus,
Je demeure interdit et ne me connois plus.

ERGASTE.

Je lui parlois de vous, quand ce père barbare,
Après quelques propos émus avec Alvare,
Dont il a bien paru qu'il étoit irrité,
Entrant en la maison d'un pas précipité,
Furieux, le teint mort, l'œil ardent et farouche,
Le poignard à la main et l'écume à la bouche,
Dessus cette innocente ayant levé le bras :
« Va, dit-il, prendre ailleurs tes infâmes ébats,
» Lascive, débordée et détestable fille,
» Prodige de mon sang, monstre de ma famille!
» Attends dans les enfers la résolution
» Du jeune suborneur à qui ta passion
» A cette nuit encor mis ton honneur en proie.
» Voilà le compliment que ton amant t'envoie. »
A peine il achevoit, que d'un effort brutal
Il a dans son beau sein porté le coup fatal :
Sa fureur trop ardente, et sa main trop agile,
Ont rendu sa défense et la mienne inutile;
Le coup l'a prévenue, et l'ouverture a fait
Sourdre un ruisseau de sang sur un fleuve de lait :
Il vouloit redoubler, mais l'innocente dame
Est tombée à ses pieds sans couleur et sans âme,
Et des ombres déjà croissoit le triste rang.

DON FLAMINIE.

O bourreau de toi-même! ennemi de ton sang!
Hélas! il est bien vrai que la puissance humaine
Contre celle du ciel est impuissante et vaine!
Que produira ma haine, après que mon amour
A la même innocence a pu coûter le jour?

ÉGYSTE.

Depuis que la fortune a juré notre perte,
La plus subtile adresse est la plus inexperte;
Et pour rendre nos soins un frivole souci,
Elle fait le possible et l'impossible aussi.

DON FLAMINIE.

Laisse aux malheurs communs cette plainte commune;
Tes conseils m'ont perdu bien plus que la fortune;
Ton aide est ma ruine : un jugement bien sain
Ne donne point d'avis pour un mauvais dessein.
Avant que de te suivre, ô ma douleur extrême!
Rendons, en m'accusant, l'honneur à l'honneur même.

ÉGYSTE, *à part.*

Fuyons, voici son frère, et je crains son courroux.
(Il sort avec Ergaste.)

DON FLAMINIE.

Et de mon sang après.....

## SCÈNE V.

### DON ALVARE, DON FLAMINIE.

DON ALVARE.

Mon frère, qu'avez-vous?

DON FLAMINIE, *à genoux.*

Alvare, car d'oser vous appeler mon frère,
Mon crime est à ce nom un acte trop contraire,
Souillé de la plus lâche et plus noire action
Qui me puisse priver de votre affection,
Le plus indigne objet du séjour où nous sommes,
Le plus perfide esprit, le plus méchant des hommes,
J'allois solliciter votre ressentiment,
Non pas de mon pardon, mais de mon châtiment.
C'est par ma trahison et par mon imposture
Que le plus pur objet qu'ait formé la nature,
Faussement accusé d'illicites amours,
Par l'auteur de sa vie a vu borner ses jours:
C'est l'énorme action que j'allois vous apprendre.

DON ALVARE.

Parlez plus clairement, je ne vous puis comprendre.

DON FLAMINIE.

Célie, en peu de mots, triompha de mon cœur
Le jour que des taureaux votre bras fut vainqueur.
J'aimois secrètement cette jeune merveille;
Et depuis, apprenant que d'une ardeur pareille,
Mais avec un succès bien plus avantageux,
A la même beauté vous adressiez vos vœux,
Sensiblement atteint d'un ver de jalousie,

Par l'aveugle conseil de cette frénésie,
Et l'insolente ardeur d'une amour sans respect,
Je vous ai faussement fait son honneur suspect.
(Montrant ses lettres.)
Un valet corrompu, cette fausse écriture,
Et l'adresse d'Égyste, ont aidé l'imposture ;
Et quand pour vous l'ôter j'ai fait cesser vos vœux,
Une sanglante mort l'a ravie à tous deux.

DON ALVARE.

Est-il possible, ô dieux! que dans le cœur d'un homme
Quelque sensible amour dont le feu le consomme,
Tombe un si détestable et damnable dessein?

DON FLAMINIE.

Oui, puisqu'il est tombé dans ce coupable sein.
(Lui présentant son épée.)
Tenez, n'épargnez point qui vous fut si barbare ;
Il s'agit de l'honneur de Célie et d'Alvare:
J'ai diffamé, trahi, ravi d'entre vos bras
Ce céleste abrégé de vertus et d'appas.
Vengez-vous, son honneur intéresse le votre :
Souffrant une infamie, on en contracte une autre.
Qui ne se venge est lâche; et qui souffre un affront,
Par cette impunité s'en produit un second.

DON ALVARE.

Monstre indigne du jour, traître, non pas mon frère,
Mais prodige conçu dans le sein de ma mère!
Achève par ma mort tes damnables desseins :
Il faut encor mon sang à tes profanes mains.
Tu n'as pas assez fait; joins ce reste de vie
A la triste moitié que tu m'en as ravie.
Après l'âme, cruel, n'épargne pas le corps;

Traître, déjà le tien croîtroit le rang des morts;
Mais le sang me défend cette juste allégeance;
A son père qui vient j'en laisse la vengeance.

DON FLAMINIE.

Voyons si j'obtiendrai de son juste courroux
Plus de compassion que je ne fais de vous.

## SCÈNE VI.

### Les mêmes; EUPHRASTE.

EUPHRASTE.

Que voulez-vous, cruels? par quelque avis funeste
Coûter encor la vie à celle qui me reste?
Car l'autre a satisfait votre ressentiment,
Et va dans les enfers attendre son amant.

DON FLAMINIE.

Envoyez-y-moi donc; c'est moi: je suis ce traître,
Cet amant non aimé qui me vantai de l'être,
Et qui depuis six mois charmé de sa beauté,
Mais beaucoup plus encor de son honnêteté,
Me la voyant ravie et promise à mon frère,
Ai de tous les desseins que la rage peut faire,
Et que peut concevoir un esprit amoureux,
Suivi le plus damnable et le plus malheureux:
Également atteint et d'amour et d'envie,
A cet heureux rival je diffamai sa vie,
Et le secours d'Ergaste aida ma trahison.

EUPHRASTE.

Au soin de qui, grands dieux, commets-je ma maison!

DON FLAMINIE.

Moi seul j'en fus l'auteur, n'en punissez point d'autre;
Prenez dessus mon sang la vengeance du vôtre;
Ne paroissez pas lâche en votre mauvais sort;
Célie et votre honneur vous demandent ma mort.
Croire pour mon pardon la pitié légitime
Seroit de la vertu faire un bouclier au crime.

DON ALVARE.

Je ne mérite pas un plus heureux destin;
S'il est votre affronteur, je suis votre assassin;
Si je ne fus l'esprit, je fus le bras du traître;
Le forfait est commun, le châtiment doit l'être,
Joint qu'étant l'un et l'autre issus d'un même flanc,
Et son sang et le mien ne vous feront qu'un sang.

EUPHRASTE.

O nouvelle, ô discours qui meurtrit jusqu'à l'âme!
Me voilà son bourreau! j'étois tantôt infâme,
Et, par vos repentirs trop justement fondés,
Vous me donnez la mort que vous me demandez.
M'apprenant vos forfaits, vous m'apprenez mon crime;
Vous offensez le sang pour réparer l'estime,
Car s'il n'est plus infâme, et si je le connoi
Innocent en ma fille, il est coupable en moi.
O malheureuse fille! à mes vieux ans si chère,
Le conseil, la conduite et l'appui de ton père,
Par ta mort malheureux, je me prive aujourd'hui,
De force, de conseil, de conduite et d'appui;
Je détruis mon support, et, du coup qui te tue,
Ruine mon espoir et m'arrache la vue.
Orgueilleuse beauté, triste présent des cieux,
Butte des médisans, appui des vicieux,

Que ta possession est indigne d'envie,
Qui coûte à l'innocence et l'honneur et la vie,
Qui détruit tout respect, qui force toute loi,
Et qui porte le sang à s'armer contre soi!
O funeste présent, triste don d'hyménée,
Qu'un poignard dans le sein de cette infortunée!
Qu'ai-je fait, malheureux? Suivons, suivons ses pas;
Rien ne peut que ma mort réparer son trépas.

DON FLAMINIE.

Il suffit que par vous mon sang lui satisfasse.

DON ALVARE.

Et le mien. Mais, Euphraste, écoutez-moi, de grâce.

EUPHRASTE.

Que gagne d'écouter qui n'espère plus rien?
Tout ce qui peut laver son honneur et le mien,
Si de votre forfait quelque remords vous touche,
Est que, vous accusant de votre propre bouche,
Vous nous justifiiez devant le vice-roi,
Et que toute la cour l'approuve comme moi:
Après j'implorerai contre mon parricide
Le bras de la justice à qui le sien préside;
Et je tiendrai la mort à souverain bonheur,
Si je fais en mourant revivre mon honneur.

DON FLAMINIE.

Oui, j'irai sans contrainte, en ce remords extrême,
Pour lui rendre l'honneur, me diffamer moi-même,
Et publier ma honte et ma brutalité.

DON ALVARE.

Et moi, mon imprudence et ma crédulité.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON RODRIGUE, EUPHRASTE, DON FLAMINIE, DON ALVARE, ÉGYSTE, ARGANTE, GARDES.

DON RODRIGUE.

Avec quelle contrainte et quelle violence
Tiens-je, ô fille du ciel, aujourd'hui ta balance,
Qu'il faille, en la splendeur de cet auguste rang,
Être injuste au bon droit, ou barbare à mon sang!

EUPHRASTE.

Seigneur, qui n'est pas juste en ce degré suprême,
Et qui ne se sait pas commander à soi-même,
Mette en son tribunal un plus juste que lui,
Et ne s'ingère pas de gouverner autrui.
Une vertu sincère, une âme droite et pure,
Ne doivent pas aux loix préférer la nature;
Comme oncle, plaignez-les; mais, comme vice-roi,
Vous devez être égal et pour eux et pour moi.
Je ne demande pas qu'ordonnant leur supplice,
Vous retiriez pour moi le bras de la justice;

Je n'éviterois pas celui de la douleur;
Mon châtiment est juste aussi-bien que le leur,
Et pour venger mon sang ma main encore humide
Ne refuseroit pas un second parricide,
Si le respect des lois et la crainte des dieux
Contre mon désespoir ne me conseilloient mieux.

DON RODRIGUE.

Je ne changerai point, à votre préjudice,
Au bandeau de l'amour celui de la justice;
Je n'admets aux forfaits aucune impunité,
Et dispense les prix avec égalité.

DON FLAMINIE.

Donc, non plus mon parent, mais mon prince et mon juge,
Équitable ennemi plutôt que mon refuge,
Montrez qu'à vos pareils, les images des dieux,
Même en leur propre sang le crime est odieux.
J'ai fait un père auteur du meurtre de sa fille,
J'ai taché d'un faux bruit une illustre famille;
Purgez sa bonne odeur du sang qui la corrompt,
Et perdez l'affronteur pour réparer l'affront.

DON ALVARE.

J'eus plus de part qu'eux deux en ce triste mystère :
Trop crédule à l'amant, et trop croyable au père,
Je fus de ce faux bruit le funeste porteur;
Punissez l'instrument aussi-bien que l'auteur.

DON RODRIGUE.

A ceux à qui la mort est un objet d'envie,
Il faut pour les punir leur ordonner la vie;
Quand le jour nous déplaît ou nous est à mépris,
Au lieu de châtiment la mort nous est un prix.

Ce forfait à tous trois fut une erreur commune,
Au premier de l'amour, à lui de la fortune,
A vous de la nature, en qui le sang n'a pu
Souffrir d'impression contraire à la vertu.
Le mérite de tous est d'assez d'importance
Pour en faire avec soin balancer la sentence.

EUPHRASTE.

Si la punition s'en refuse en ces lieux,
Son sang crîra vengeance au tribunal des dieux :
A qui donne la mort, la mort est légitime.

DON RODRIGUE.

Mais on ne punit pas l'erreur comme le crime;
Le tort ou le mérite est en l'intention;
C'est elle que l'on pèse, et non pas l'action.

EUPHRASTE.

Pour faire au châtiment purger son innocence,
Il doit être public aussi-bien que l'offense.

DON FLAMINIE.

Je n'y recule pas.

DON ALVARE.

Et mon dessein est tel.

DON RODRIGUE.

Il peut être public et n'être pas mortel.

EUPHRASTE.

Imaginez-le donc et m'imposez silence,
Vous à qui la justice a commis sa balance.

DON RODRIGUE.

J'en vais proposer un dont peut-être l'effet
Vous peut rendre et l'honneur et l'esprit satisfait :

Ce coup n'a pas détruit toute votre famille;
Elle subsiste encore en une illustre fille
Qu'on dit ne devoir rien aux charmes de sa sœur,
Et qui peut en l'un d'eux vous faire un successeur:
Auquel vous plaira mieux choisissez votre gendre,
Et qu'il vous paie en lui ce qu'il ne vous peut rendre.
Si par ce doux supplice, ou plutôt ce bonheur,
Il ne vous rend Célie, il vous rendra l'honneur,
Fera taire l'envie, et par cette alliance
Au peuple de Salerne imposera silence.
Mes présens et les biens qu'il tient de ses aïeux,
Chasseront de chez vous un monstre furieux,
L'horrible pauvreté, cette larve au teint blême,
Cet objet de mépris, infâme de soi-même,
Mais qui, pour s'attaquer à votre noble sang,
N'en peut en mon estime amoindrir votre rang.
Laissez à ces raisons vaincre votre furie;
Le vice-roi l'ordonne, et Rodrigue vous prie,
Après que je m'oblige en l'un et l'autre nom,
A chérir et servir vous et votre maison.

EUPHRASTE.

Ah! seigneur, excusez la douleur violente
Qui d'ordinaire aveugle, importune, insolente,
M'a pu faire passer les bornes du respect;
Vous m'en accordez trop pour un juge suspect.
Une fille en un fils est un heureux échange,
Et par qui mon honneur utilement se venge,
Si leur consentement souscrit à cet arrêt.

DON FLAMINIE.

J'en meurs d'impatience.

DON ALVARE.

Et m'y voilà tout prêt.

EUPHRASTE.

Joignez à la première une seconde grâce,
Ordonnez-moi celui qu'il vous plaît que j'embrasse,
Et que de votre main ma fille ait son époux :
Il lui sera plus cher en le tenant de vous.

DON RODRIGUE.

Puisqu'il s'agit ici d'un acte de justice,
Il faut au plus coupable ordonner le supplice.
Flaminie est auteur de cette trahison;
Destinons-lui les feux, ouvrons-lui la prison,
Et mettons sur ses bras ces invisibles chaînes
De qui tant de douceurs accompagnent les peines :
Si ce choix se rencontre au gré d'elle et de vous,
Il n'appellera pas d'un jugement si doux.

DON FLAMINIE.

Il me ravit autant que je m'en sens indigne.

EUPHRASTE.

Je vais la préparer à cet honneur insigne,
Et l'amène à vos pieds recevoir de vos mains
Un heur tant au-dessus d'elle et de ses desseins.

(Il sort.)

DON FLAMINIE.

O favorable arrêt! supplice légitime!

DON ALVARE.

Sous ombre de supplice offrir un prix au crime,
Est contre l'équité rendre un arrêt pour lui
Qui porte préjudice aux intérêts d'autrui.

DON RODRIGUE.

A qui par cet arrêt fais-je ce préjudice?

DON ALVARE.

A moi qui l'espérois avec plus de justice,
Et qui prétends Ismène avec plus de raison
Que le perfide auteur de cette trahison.
C'est à celui de nous qui fit l'affront au père,
D'en réparer l'injure, et de lui satisfaire
Par ces feux et ces fers que vous lui destinez;
Et vous m'ôtez mon droit, si vous l'y condamnez.
Après que par sa fourbe il m'a ravi l'aînée,
Voudroit-il m'envier ce second hyménée,
Et, pour perpétuer son crime et mon malheur,
Disputer ce remède à ma juste douleur?
Je n'ai fait que l'erreur, il a commis l'offense,
Et j'aurai le supplice et lui la récompense.
Vous le croyez punir, et sa punition
Seroit un digne prix d'une bonne action.
L'assassin d'une sœur sera l'époux de l'autre!
A ce raisonnement, seigneur, joignez le vôtre;
Et comme à vos sujets, non comme à vos neveux,
Rendez également la justice à tous deux.

DON RODRIGUE.

Je ne pouvois, mon fils, prévoir autre querelle,
Ignorant le dessein que vous aviez pour elle.

DON ALVARE.

Ayant perdu Célie, à qui mieux qu'à sa sœur
Conviennent son empire et sa place en mon cœur?

DON FLAMINIE.

Je n'osois l'espérer; mais puisqu'on me l'ordonne,
(Montrant son épée.)
Voici qui maintiendra l'arrêt qui me la donne.
Et....

DON ALVARE.

Tant qu'il soit signé du sang de l'un des deux,
Vous en pouvez tenir le succès hasardeux.
Si la fourbe aux combats fait plus que le courage,
Vous vous pouvez vanter d'un notable avantage ;
Mais il peut arriver que l'adresse du bras
Et celle de l'esprit ne se répondent pas.

DON FLAMINIE.

Vous savez qui je suis.

DON ALVARE.

Un imposteur, un traître.

DON FLAMINIE.

Mais d'un genre où l'on sait qu'on fait gloire de l'être.
Si la fourbe en amour est une trahison,
Ce bras dont vous doutez vous en fera raison.

DON RODRIGUE.

Quelle furie, ô dieux! Est-ce ainsi qu'on révère
L'autorité d'un juge et l'amitié d'un père?
Car mon âge et le soin que vous m'avez coûté
Peuvent bien m'honorer de cette qualité;
Est-ce là le respect que le sang, la nature,
Ma tendre affection, et mon rang me procure?

DON ALVARE.

Est-ce avec équité réparer un affront
Qu'obliger l'offensé d'en souffrir un second,
Que de joindre à la vieille une nouvelle injure,
Et tenir le parti d'un traître et d'un parjure?

DON FLAMINIE.

Un péril évident menaceroit mes jours,
Si vos armes tranchoient comme votre discours;
Et ma mort laisseroit Ismène bientôt veuve.

DON ALVARE.

Sortons, et sur-le-champ nous en ferons l'épreuve.

ARGANTE, *arrêtant don Alvare.*

Seigneur!

ÉGYSTE, *retenant don Flaminie.*

C'est votre frère.

DON RODRIGUE, *les arrêtant.*

Arrêtez, inhumains:
Quel sang veulent verser vos parricides mains?
Pouvez-vous sans horreur les sentir animées
Contre le même sang dont elles sont formées?
Qui dans un tel combat voudroit être vainqueur,
Si pour le souhaiter il faut manquer de cœur,
Et si vous ne pouvez d'une telle victoire,
Qu'au prix de votre sang vous acheter la gloire?

## SCÈNE II.

EUPHRASTE, DON RODRIGUE, DON ALVARE, DON FLAMINIE, ÉGYSTE, ARGANTE, GARDES.

DON ALVARE.

Mais d'un sang qui nous nuit.

DON FLAMINIE.

Et qu'il faut mettre hors.

EUPHRASTE.

Modérez, ô mes fils, modérez ces transports.
Vos intérêts sont miens, vous perdre est me détruire,
Et sans me faire tort vous ne vous pouvez nuire:
Pareille affection m'intéresse à tous deux.

Je vous veux, Flaminie; Alvare, je vous veux;
Et quiconque de vous tûroit son adversaire,
Me priveroit d'un gendre en se privant d'un frère.
Tous deux de vos travaux vous recevrez le prix.

DON FLAMINIE.

Prétendez-vous qu'Ismène épouse deux maris?

DON ALVARE.

Et d'une seule fille espérez-vous deux gendres?

EUPHRASTE.

Les dieux de son aînée ont ranimé les cendres,
Et, renouant le fil de son heureux destin,
M'effacent le regret d'être son assassin :
La mort a refusé cette chaste victime,
Et, pieuse une fois, n'a pu souffrir mon crime :
Et vous cherchez, cruels, à répandre le sang
Que vous avez puisé dedans un même flanc!

DON ALVARE.

Si vous ne m'abusez, s'il est vrai que je veille,
S'il est vrai que j'entends cette rare merveille,
O dieux qui me comblez de tant d'heur et de bien,
Votre sort dans le ciel égale-t-il le mien?
Mais, hélas! si cet heur se trouvoit un mensonge!

DON FLAMINIE.

Je doute si je dors, ou si veillant je songe.

EUPHRASTE.

Je ne m'assurois pas au rapport de mes yeux
Que la terre eût rendu ce dépôt précieux;
J'ai cru voir un fantôme avant que sa parole
M'eût ôté de l'esprit un soupçon si frivole :

Mais j'ai bien reconnu qu'ils ne m'ont point menti;
Et le transport enfin que j'en ai ressenti
M'a fait d'un pas pressé, suivi d'Ismène et d'elle,
Venir vous annoncer cette heureuse nouvelle,
Sans me donner le temps d'apprendre par quel sort
Elle a pu s'affranchir du pouvoir de la mort.

DON RODRIGUE.

Le ciel, heureux vieillard, comblant votre vieillesse
De ce juste sujet de joie et d'allégresse,
Et vous restituant ce précieux trésor,
Rend à votre vertu moins qu'il ne doit encor,
Et fait voir que ce coup fut un généreux crime
A qui la gloire est juste et le prix légitime.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; CÉLIE, ISMÈNE, LUCINDE.

DON ALVARE.

Accordez-moi, seigneur..... Mais déjà de ses yeux
La brillante clarté se répand en ces lieux.
Je perds tout sentiment, et mon âme ravie
Semble m'abandonner au retour de ma vie :
(Il se met à genoux.)
Attendons à ses pieds, en cet heureux transport,
L'arrêt de mon pardon ou celui de ma mort.
Sous ses pas, mon espoir, abaisse ton audace;
Mes larmes, mes soupirs, obtenez-y ma grâce;
Trouvons-y le cercueil, ou sortons-en vainqueur;
Et laissons-y la vie, ou touchons-y son cœur.

DON RODRIGUE.

Quand de tous vos malheurs la trame est accomplie,
Quand votre hymen se traite, agréable Célie,

Quand tout rit à vos vœux, laissez-vous votre amant
Languir à vos genoux, pâle et sans mouvement?

CÉLIE, *regardant dédaigneusement Alvare.*

Qui, seigneur, mon amant? un perfide, un parjure,
Qui, loin de réprimer et venger mon injure,
Comme j'espérois tout de sa fidélité,
Lui-même a pu douter de mon honnêteté?
Qui, seigneur, mon amant, un mortel adversaire,
Qui d'un si faux soupçon préoccupant mon père,
L'a, malgré sa bonté, pu résoudre aujourd'hui
A reprendre en mon sein le sang qu'il tient de lui?
Je suis noble, seigneur, et sensible à l'outrage
Autant qu'il est crédule, autant qu'il est volage,
Et, sans être sans cœur et sans ressentiment,
Ne puis souffrir un traître en qualité d'amant:
Le sein qu'il veut fléchir saigne encor de son crime.

DON ALVARE, *tirant son épée.*

Vous me souffrirez donc en celle de victime;
Et mon sang, criminel par ma crédulité,
Réparera celui que je vous ai coûté,
Puisque j'ai mérité votre juste colère,
Et que vous déplaisant, le jour ne me peut plaire.

ISMÈNE, *le retenant.*

Ma sœur!

DON RODRIGUE.

Arrêtez-le.

EUPHRASTE.

Que faites-vous, seigneur?

DON ALVARE.

J'efface votre crime et vous rends votre honneur.
Laissez couler mon sang, souffrez un sacrifice

Qu'à mes dieux irrités je rends avec justice,
Ces dieux des libertés, ces yeux maîtres des cœurs,
Et souffrez-moi plutôt la mort que leurs rigueurs.

CÉLIE.

Croyez-vous réparer leur peine et votre crime,
Pour leur sacrifier une impure victime?
Non, non; et puis, ingrat, j'ai trop d'humanité
Pour vous souffrir encore en cette qualité,
Mais accepterez-vous, si je vous la propose,
Celle que je désire et que je vous impose?

DON ALVARE.

Je n'en puis refuser qui me vienne de vous.

CÉLIE, *le relevant et l'embrassant.*

Je vous veux, cher Alvare, en qualité d'époux.
Puisqu'en celle d'amant vous blessez mon estime,
Et que je vous perdrois en celle de victime,
Il faut bien vous souffrir en une qualité
Où l'un ni l'autre bien ne me puisse être ôté,
Où sauvant mon honneur je conserve en Alvare
Un trésor qui m'est cher autant que l'autre est rare.
J'ai voulu, par ce trait d'une feinte fureur,
Venger ma renommée et punir votre erreur;
Mais votre châtiment non plus que ma vengeance,
Ne doivent pas durer plus long-temps que l'offense;
Et si le vice-roi m'ordonne un sort si beau,
Qu'aujourd'hui notre hymen allume son flambeau,
Qu'il nous tire de crainte en nous tirant de peine,
Et qu'il ne laisse plus notre attente incertaine.

DON ALVARE.

O ciel! l'heur sans pareil dont tu combles mes jours
Ne se peut exprimer avecque le discours.

Je ne vous réponds rien : le silence, madame,
En de pareils transports est la langue de l'âme.
Qu'un refus si courtois me trompe heureusement!
Et que ce prix m'est doux après ce châtiment!

DON FLAMINIE.

Ne punissez que moi : c'est moi, belle inhumaine,
Qui vous ai fait l'offense et mérite la peine.
Mais de votre beauté votre injure est l'effet,
Et l'amour seulement m'inspira ce forfait.
Vengez-vous toutefois, si votre honneur l'exige;
On attire cent maux par un que l'on néglige :
J'offre mon propre bras contre mon propre flanc.

CÉLIE.

Alvare m'épousant, je deviens votre sang;
Et dans votre malheur chercher de l'allégeance
Seroit contre moi-même exercer ma vengeance.
L'amour fait tout commettre et fait tout excuser;
La grâce au repentir ne se peut refuser.
Si ce remords pourtant presse encor ma justice,
(Lui montrant sa sœur.)
Tenez, punissez-vous, voilà votre supplice :
Vous en avez reçu l'arrêt du vice-roi;
Mon père en est d'accord et souscrit à sa loi,
Et nous tiendrons tous cher l'heur de cette alliance.
N'y consentez-vous pas?

DON FLAMINIE.

J'en meurs d'impatience,
Si mes vœux sont reçus de cet objet charmant,
Et si j'ose espérer un si beau châtiment.

ISMÈNE.

Qu'on l'ordonne pour peine ou bien pour récompense,
On peut tout espérer de mon obéissance.

DON RODRIGUE.

Je vous rends grâce, ô dieux! du succès fortuné
Par qui leur différent est enfin terminé;
(A Euphraste.)
Et je bénis le ciel de l'heureuse disgrâce,
Qui de ce double hymen honore notre race.
Au défaut de vos biens je m'offre à leur besoin :
Ma fortune est la vôtre, et leur dot est mon soin.
Euphraste, votre espoir ne reçoit plus d'obstacle;
Cependant apprenons par quel heureux miracle,
Pour l'heur commun de tous, la mort sur ce beau sein
Contre votre croyance a manqué son dessein.

ISMÈNE.

Seule dessus ce point je vous puis satisfaire.
Mon père, transporté d'une aveugle colère,
Après quelque reproche étrange à réciter,
Et qui marquoit l'affront qui devoit l'exciter,
Croyant d'un vain effort exécuter sa rage,
Nature intéressée a détourné l'outrage,
Et, rendant vain l'effet d'un mouvement si prompt,
A fait couler le coup qu'il a cru bien profond :
De l'effroi toutefois ma sœur tomba pâmée,
Sans couleur, sans vigueur, comme désanimée,
Outre que de son sein quelque sang a jailli;
J'ai cru ses jours éteints, mon père en a pâli,
Et trop tendre à son sang pour goûter l'allégeance
Que dans un grand courroux apporte la vengeance,
Frappant du pied la terre et se plaignant des cieux,
Est sorti le teint blême, et les larmes aux yeux.
Jugez quelle douleur je puis avoir reçue;
Mais par mes soins enfin ma sœur est revenue,
Et, sans autre secours que de l'eau de mes pleurs,

J'ai rallumé ses jours et noyé mes douleurs;
Continuant mes soins j'ai fait voir sa blessure
Dont peu d'art et de temps nous promettent la cure.
L'accident en fut grand, mais le coup si léger
Qu'il ne nous permet pas d'en craindre aucun danger.

DON RODRIGUE.

Le ciel assiste enfin lorsque moins on l'estime;
Il presse la vertu, mais jamais ne l'opprime.
Euphraste, mon crédit vous obtiendra du roi
Plus qu'il ne vous fit perdre et de biens et d'emploi,
Venez; allons fermer avecque la journée
Le glorieux traité de ce double hyménée;
Et puisqu'enfin le sort est favorable à tous,
Célie, oubliez tout; mes fils, embrassez-vous:
Que chacun fasse grâce, et que chacun la rende;
Que sur Ergaste encor cette grâce s'étende,
Pour mériter du ciel, après tant de bontés,
Un siècle de plaisirs et de prospérités!

FIN DE CÉLIE.

# LA SŒUR,

COMÉDIE.

1645.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

### SUR LA SŒUR.

Anselme, riche habitant de Nole, ville du royaume de Naples, a eu sa femme Constance et sa fille Aurélie prises par des corsaires. Il apprend au bout de quinze années que sa femme et sa fille sont esclaves à Constantinople où il envoie son fils Lélie pour les racheter. Le jeune homme, attendant à Venise l'occasion de se rendre en Turquie, devient si éperdument amoureux d'une fille, esclave dans l'hôtel où il est descendu, qu'il l'achète et l'épouse. Il revient avec elle vers son père auquel il la présente comme Aurélie qu'il auroit trouvée seule à Constantinople après la mort de Constance. Anselme songe alors à marier ses enfans. Lélie et sa prétendue sœur sont au désespoir de cette détermination qui les force à employer mille ruses pour retarder le moment de leur séparation, ou plutôt de

l'aveu de leur fourberie, quand un ami d'Anselme, arrivant de Constantinople, apporte au vieillard des nouvelles de Constance. Constance elle-même vient à Nole et est reçue par Lélie, qui, charmé de revoir sa mère, mais craignant de voir par elle son intrigue découverte, lui avoue l'embarras dans lequel il se trouve; il lui présente sa femme, mais quelle est sa surprise quand Constance la reconnoît pour sa fille, sœur de Lélie, c'est-à-dire pour cette même Aurélie sous le nom de laquelle elle avoit été présentée à Anselme? Lélie, épouvanté de son crime involontaire, ne sait quel parti prendre quand on lui vient heureusement apprendre que la fille d'Anselme avoit été changée en nourrice; cette circonstance lui révèle en même temps le nom de sa femme avec laquelle Aurélie avoit été échangée, et l'existence de cette Aurélie qu'aimoit un des amis de Lélie.

Cette pièce, conçue à l'imitation des comédies latines, ne manque pas de cet intérêt de situation que comporte l'*imbroglio*. On a cru, je ne sais sur quel fondement, que Rotrou en avoit puisé la première idée chez ce même Sforza d'Oddi qui lui avoit fourni le sujet de Clarice. Quelle que soit son origine, c'est une pièce fort remarquable, et on a droit de s'étonner qu'elle soit tombée dans l'oubli où elle est plongée de-

puis si long-temps : peut-être aussi sa rareté y a-t-elle contribué; peu d'amateurs pouvoient se vanter de la posséder, et son prix en vente publique s'est élevé plusieurs fois beaucoup plus haut que celui de notre édition complète.

# ACTEURS.

LÉLIE, amant d'Éroxène, crue Aurélie.
ÉRASTE, amant d'Aurélie, crue Éroxène.
ANSELME, père de Lélie.
ORGIE, oncle d'Éroxène.
AURÉLIE.
ÉROXÈNE.
CONSTANCE, mère d'Aurélie.
LYDIE, suivante d'Aurélie, crue Éroxène.
ERGASTE, valet de Lélie.
GÉRONTE, vieillard.
HORACE, fils de Géronte.

# LA SŒUR,

## COMÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

O FATALE nouvelle et qui me désespère!
Mon oncle te l'a dit et le tient de mon père?

ERGASTE.

Oui.

LÉLIE.

Que pour Éroxène il destine ma foi,
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi,
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polydore?

ERGASTE.

Je vous l'ai déjà dit et vous le dis encore.

LÉLIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'épouser dès ce soir?

ERGASTE.

Dès ce soir.

LÉLIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LÉLIE.

Ah! si d'amour tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher,
Et cette avare Écho, qui répond par ta bouche,
Seroit plus indulgente à l'ennui qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté;
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté.
Que désirez-vous plus?

LÉLIE.

Aux choses d'importance
Oublier quelquefois la moindre circonstance,
Un regard, un souris, un mot, une action,
Ruine absolument notre prétention;
Et sachant à quel point cet entretien m'importe,
Je t'y puis voir, cruel, répugner de la sorte?

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, j'y répugnerois moins;
Mais cette amour enfin vous coûte trop de soins.

LÉLIE.

Il m'en coûte, il est vrai, mais j'en aime les causes;
Les épines d'amour ne sont point sans leurs roses,
Et quand il faut souffrir pour de si doux appas,

Je tiens pour malheureux celui qui ne l'est pas.
Au reste, étant l'auteur de mon inquiétude,
La peux-tu négliger sans trop d'ingratitude?
Sans tes conseils.....

ERGASTE.

Eh bien, n'est-on pas malheureux
De vouer son service à ces fous d'amoureux!
Faites que le succès réponde à leur caprice,
On leur rend un devoir, non pas un bon office;
Le péril d'un gibet est le moindre danger
Où, pour servir leur flamme, on se doit engager;
Mais si quelque accident par malheur les menace,
On est absolument auteur de leur disgrâce;
Soit que le sort enfin leur soit cruel ou doux,
Tout le bien leur est dû, tout le mal vient de nous.
Votre confusion est l'effet que mérite
La bouillante chaleur d'une amour illicite;
J'en avois bien prévu ce triste repentir,
Et je n'ai pas manqué de vous en avertir;
Mais malgré ces avis qui ne profitoient guères,
Je ne puis refuser mes soins à vos prières.

LÉLIE.

Voyant le précipice où tu guidois mes pas,
Quoique sollicité, tu ne le devois pas.

ERGASTE.

Le temps vous rend savant, l'épreuve vous fait sage;
Mais vous étiez bien loin de tenir ce langage,
Quand d'une impatience égale à vos douleurs,
Pendant à mes genoux, les yeux baignés de pleurs,
Confus et dépourvu de tout autre remède,
Vous réclamiez mes soins ou la mort à votre aide.

LÉLIE.

J'en concevrois enfin des regrets superflus
Quand l'affaire est au point de n'en consulter plus.
Mais ce que tu m'apprends m'est de telle importance,
Qu'il s'agit de ma mort ou de ton assistance,
De perdre la lumière ou conserver mes vœux
A qui je suis lié d'indissolubles nœuds.
Dis donc, que ferons-nous? romps ce fâcheux silence.

ERGASTE.

Souvent on détruit tout par trop de violence.

LÉLIE.

Différant trop aussi, l'on n'exécute rien.

ERGASTE.

Éraste, à mon avis, nous y servira bien,
Et son affection ne vous sera pas vaine.

LÉLIE.

Je me promets bien moins son amour que sa haine,
S'il sait la dure loi qu'on me veut imposer.

ERGASTE.

Mais il est bien aisé de l'en désabuser,
Et d'obtenir de lui ce favorable office,
En faisant qu'il se serve en vous rendant service.

LÉLIE.

Quoique mon cœur répugne aux éclaircissemens,
Faisons-nous cet effort; tout est doux aux amans.
Ergaste, cherchons-le.

ERGASTE, *à part.*

Quel embarras extrême!
Travailler pour des fous est bien l'être soi-même:
Il leur faut au besoin faire tout espérer,
Et perdre tout repos pour leur en procurer.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

### LYDIE, ÉRASTE.

LYDIE, *à part.*

Pauvre Éroxène, hélas! quelle âme impitoyable
Ne seroit pas sensible à ta peine incroyable?
(A Éraste.)
Je vous cherchois, Éraste.

ÉRASTE.

Et j'étois en souci
En quel lieu je pourrois te rencontrer aussi,
Toi qui, brillant rayon du soleil qui m'éclaire,
Toi qui de notre amour fidèle secrétaire,
Toi qui, l'appui.....

LYDIE.

Tout beau, je ne me puis flatter
De vaines qualités que vous m'allez ôter.

ÉRASTE.

Ne m'apportes-tu pas une heureuse nouvelle?

LYDIE.

Très-mauvaise, au contraire, et pour vous et pour elle,
Et pour qui comme moi prend part en vos ennuis.

ÉRASTE.

Quelle encor?

LYDIE.

Eroxène.....

ÉRASTE.

Achève.

LYDIE.

Je ne puis

ÉRASTE.

Te taire est un surcroît à ma mélancolie.
Parle donc : Eroxène......

LYDIE.

Est promise à Lélie.

ÉRASTE.

Ah! quel coup plus mortel pouvois-je recevoir?

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ÉRASTE.

Quoi donc?

LYDIE.

Ils épousent ce soir :
Ainsi les courts momens qui restent à votre aide,
Vous privant de conseil, vous privent de remède.

ÉRASTE.

O fatale nouvelle, et funeste à mes vœux!
Je n'en redoutois qu'une, et tu m'en apprends deux.

LYDIE.

Une troisième suit.

ÉRASTE.

Poursuis donc et m'achève;
C'est trop long-temps languir, je ne veux plus de trêve,
Et de tous ses efforts ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remède, il vous faut dire tout;
Son oncle, se doutant de notre confidence,
M'a fait aujourd'hui même une expresse défense
De plus sortir, vous voir, ni vous parler jamais.

ÉRASTE.

Que le ciel sur mon chef éclate désormais.
Quelque ardent et mortel que son foudre puisse être,
Un fruit de ma ruine est qu'il ne peut l'accroître.

LYDIE.

Puisqu'il vous faut tout dire, et d'un cœur confident,
Vous avez à combattre un quatrième accident.

ÉRASTE.

Après qu'à tant d'ennuis ma mort est impossible,
Frappe, accable, poursuis, je ne suis plus sensible.

LYDIE.

Vous avez d'Éroxène excité le courroux.

ÉRASTE.

D'Éroxène, Lydie!

LYDIE.

Elle se plaint de vous.

ÉRASTE.

C'est à ce dernier coup qu'il faut que je succombe,
Que le nuage crève, et que le foudre tombe.

LYDIE.

Vous dissimulez bien! le cœur vous reviendra,
Et ce n'est pas encor le coup qui vous tûra.
A des yeux clairvoyans la feinte est inutile;
Certains bruits en un mot s'épandent par la ville,
Et non sans fondement et sans quelque raison,
Qui vous rendent suspect.....

ÉRASTE.

De quoi?

LYDIE.

De trahison,
Ou, pour mieux en parler, d'amour pour Aurélie,

Au mépris de la foi dont le serment vous lie.
Son frère, qui vous suit inséparablement,
Semble être à ce soupçon un juste fondement.

ÉRASTE.

Juste ciel!

LYDIE.

Et l'amour règne, s'il le faut dire,
Dans les yeux d'Aurélie avecque tant d'empire,
Qu'outre les cruautés et les meurtres secrets
Que ce tyran commet avecque leurs attraits,
Dans les plus résolus et plus fermes courages,
L'inconstance peut bien être un de ses ouvrages,
Et pourroit bien avoir à des charmes si doux
Acquis l'autorité qu'un autre avoit sur vous:
C'est sur ce fondement.....

ÉRASTE.

Éroxène, Lydie,
A pu me soupçonner de cette perfidie?
Moi traître!

(Il veut sortir.)

LYDIE, *le retenant.*

Où courez-vous?

ÉRASTE.

Ne retiens point mes pas;
Je vais la détromper.

LYDIE.

Comment?

ÉRASTE.

Par mon trépas.
Mais perdant la clarté, j'emporterai la gloire.....

LYDIE.

Le mal n'est pas si grand que je vous l'ai fait croire.
Cette peur étoit plus mon soupçon que le sien;
Ne vous en troublez point, nous l'en guérirons bien.
Le fréquent entretien de vous et de Lélie
Me faisoit redouter le pouvoir d'Aurélie;
Mais je vois qu'il n'a point altéré votre amour.

ÉRASTE.

Je t'en eusse éclaircie en me privant du jour,
Et ma mort t'eût fait voir qu'il n'est pas nécessaire
D'être amant de la sœur pour être ami du frère;
Tu saurois, si l'amour avoit pu t'enflammer,
Quel tort fait un reproche à qui sait bien aimer;
Cruelle, tu saurois si pour causer ma peine
L'Amour puise des traits hors des yeux d'Éroxène,
Et si les miens enfin conservant la clarté,
L'usage leur en plaît que pour voir sa beauté.

LYDIE.

Au besoin qui la presse elle implore votre aide,
Et vous mande le mal pour chercher le remède.
Vous lui ferez bien mieux paroître votre amour,
Détournant cet hymen que vous privant du jour.

ÉRASTE.

Dis-lui qu'où de l'esprit l'adresse sera vaine......

LYDIE.

Eh bien?

ÉRASTE.

Celle du bras la tirera de peine;
Que je vais de ce fer, s'il ne me satisfait,
Dans le cœur de Lélie effacer son portrait,

L'arracher de son sein, et de cet infidèle
Immoler à l'amour l'amitié criminelle.

LYDIE.

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier point :
Les hommes coûtent cher, ne les prodiguons point.
(Elle sort.)

## SCÈNE III.

ÉRASTE, LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE, *à part.*

C'est lui !

ÉRASTE, *à part.*

Quelque apparence où l'amitié se fonde,
Ne cherchons plus ni foi ni vertu dans le monde ;
L'amitié, les sermens et la foi d'aujourd'hui
Ne servent qu'à tromper la bonne foi d'autrui.
Mais enfin je suivrai l'exemple qu'on me donne,
Et, trahi de chacun, n'épargnerai personne.

LÉLIE, *à Ergaste.*

Il discourt en lui-même.

ERGASTE.

A l'exemple des fous,
Comme frappé sans doute en même endroit que vous.

ÉRASTE, *à part.*

Si mon bras ne l'immole à ma juste colère,
Je veux bien que le ciel ne me soit pas prospère.

ERGASTE, *à Lélie.*

Que ne lui parlez-vous?

LÉLIE, *à Éraste.*

Éraste, quel souci
Vous excite ce trouble et vous travaille ainsi?

ÉRASTE.

Je compatis, Lélie, aux misères du monde,
Où tout souci, tout trouble et tout malheur abonde
Depuis que l'amitié n'y connoît plus de loi,
Et que la foi n'y sert qu'à séduire la foi.
Mon plus cher confident travaille à ma ruine,
Et mon meilleur ami me trompe et m'assassine.

LÉLIE.

Je ne le tiendrois plus en cette qualité,
Et tel ami ne peut être assez détesté.

ÉRASTE.

Je ne le tiens aussi qu'en qualité de traître,
Et le déteste autant qu'il est digne de l'être.

LÉLIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moi son nom,
Éraste, et laissez-moi vous en faire raison.

ÉRASTE.

Il est de vos amis.

LÉLIE.

Des amis de la sorte,
Pour se défendre d'eux, la connoissance importe.

ÉRASTE.

Quoique infiniment traître, il ne me peut trahir;
Ni vous, quoique odieux, ne le pouvez haïr.

LÉLIE.

Vous le nommez.....

ÉRASTE.

Lélie.

LÉLIE.

Ah! c'est me faire injure.

ÉRASTE.

C'est vous-même, cruel, vous qui m'êtes parjure,
Vous que pour mon ami j'ai tort de réputer,
Vous que par votre avis je dois tant détester.

LÉLIE.

J'ai part en votre peine, et plains le trouble extrême
Qui si visiblement vous met hors de vous-même.

ÉRASTE, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Et moi j'ai grande part en votre trahison;
Mais vous m'avez offert de m'en faire raison.

LÉLIE.

Dites-moi donc mon crime et me tirez de peine.

ÉRASTE.

Je vous le dis assez, sans nommer Eroxène;
Et ce secret remords, qui nous sait tourmenter
Et punir nos forfaits sans nous exécuter,
Témoin, juge et bourreau de votre perfidie,
Vous la reproche assez sans que je vous la die.

LÉLIE.

Si votre aveuglement ne me faisoit pitié,
Ou bien si je pouvois vous manquer d'amitié,
D'un bras qui rarement attend qu'on le convie
Je vous aurois déjà fait passer votre envie,
Mais sans avoir donné, du penser seulement,
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ÉRASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Éroxène!

LÉLIE.

Je crains plus son amour que je ne fais sa haine;
Le soir qui sous ses lois rangeroit mon destin
Seroit suivi pour moi d'une nuit sans matin.
Mais il faut pardonner à votre jalousie,
Et, pour vous bien guérir de cette frénésie,
Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots
Combien un tel dessein répugne à mon repos.

ÉRASTE.

Si chacun s'abusant je m'abusois moi-même,
Je tiendrois cette erreur pour un bonheur extrême.

LÉLIE.

Quand de la reine Bonne, et d'effet et de nom,
En Pologne mon père eut l'heur d'être échanson,
Assez considéré par l'honneur de lui plaire,
Pour vous le faire court, il y manda ma mère;
Et, nous voulant à tous partager son crédit,
Souhaita que ma sœur encore s'y rendît,
Que ma mère élevoit en sa plus tendre enfance;
Car pour moi, déjà grand et hors de sa puissance,
J'avois suivi mon père, et, sorti de son sang,
Dedans la cour déjà possédois quelque rang;
Elles partirent donc, et croyant la fortune
Avoir trop fait pour nous pour leur être importune,
L'une en quête d'un père, et l'autre d'un mari,
Vinrent, pour nous trouver, s'embarquer en Bari;
Mais le pilote à peine eut laissé choir les voiles,
Qu'un vent impétueux, en déchirant les toiles,

Les écarta si loin que l'on crut leurs vaisseaux
Le débris d'un écueil ou le butin des eaux;
Quinze ans s'étoient coulés sans qu'aucunes nouvelles
En Pologne ou dans Nole eussent rien appris d'elles;
Et comme, après des soins si longs et superflus,
Mon père n'en cherchoit ni n'en espéroit plus,
Depuis deux ans enfin il a su que ma mère,
Tombée avec ma sœur au pouvoir d'un corsaire,
Près d'une île écartée où le vent les poussa,
Avoit été vendue aux agens d'un bassa;
Qu'à l'égard de ma sœur elle en fut séparée,
Et suivit un marchand de quelque autre contrée.
Mon père à ce bonheur se sentit transporter,
Et ne jugeant que moi qui les pût racheter,
Outre six cents ducats, me fit pour ce voyage
Ordonner l'appareil d'un honnête équipage.
Venise, où j'arrivai pour mon embarquement,
Vit finir mon voyage et naître mon tourment;
Et l'endroit où je crus laisser ma lassitude
M'excita tant de peine et tant d'inquiétude,
Mais de peine si chère et si douce à souffrir,
Que jusques à présent je n'en ai pu guérir :
A l'heure du souper, la table fut couverte
Par des mains dont Amour avoit juré ma perte,
Les mains d'une beauté dont l'abord me ravit,
Et qui m'asservit plus qu'elle ne me servit :
Sophie étoit le nom de ce charme visible,
Qui, surprenant un cœur jusqu'alors insensible,
En fit en ce repas, par ses regards vainqueurs,
Un mets à ce tyran qui ne vit que de cœurs.
Enfin, blessé d'amour, je fis lever la table,
Espérant perdre au lit ce tourment agréable;

Mais le sommeil, qui lors charmoit tout l'univers,
Ne put fermer les yeux qu'Amour avoit ouverts.
L'exercice du jour endort l'inquiétude;
Mais la nuit elle veille et nous devient plus rude:
Le lendemain Ergaste, ignorant mon amour,
Se rendit en ma chambre aussitôt que le jour,
Et me dit qu'un vaisseau m'attendoit à la rade.

ÉRASTE.

Vous partîtes?

LÉLIE.

Rien moins, je me feignis malade:
Mais que dis-je, feignis? blessé de tant d'appas,
Je l'étois bien sans doute, et ne le feignis pas;
L'aimable servitude où ma raison s'engage
M'ayant fait de ma mère oublier le servage,
Je compose avec l'hôte, et dedans sa maison
Du mal que je feignois attends la guérison;
Mais le mal que je feins n'ayant pas besoin d'aide,
Le vrai mal que je cache y devient sans remède.
Je me hasarde enfin, et force le respect
Que de l'objet aimé nous imprime l'aspect;
Et mon feu me pressant, je découvre à Sophie
Et le cœur et les vœux que je lui sacrifie.
Mais en vain mon adresse, avec tout son effort,
Tente de son honneur l'inexpugnable fort;
Et j'apprends, à la fin de mes poursuites vaines,
Que je ne puis prétendre autre fruit de mes peines
Que la confusion d'un frivole séjour,
Ou le pudique fruit d'un légitime amour;
Qu'elle étoit de naissance assez considérable
Pour aspirer au joug d'un hymen honorable;
Mais que son mauvais sort, infidèle à son sang,

En l'état d'une esclave avoit changé son rang.
L'amour, qui me rendoit ma franchise importune,
Fit en moi ce qu'en elle avoit fait la fortune,
Me mit d'un état libre en un rang où je sers :
Je délivrai l'objet qui me tenoit aux fers;
Je rachetai Sophie, et la prenant pour femme,
En délivrant son corps, m'assujettis son âme.

ERGASTE.

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,
Le jour achèvera plus tôt que ce discours.
Laissez-le moi finir avec une parole :
(A Éraste.)
Cinq ou six mois après, nous nous rendons à Nole,
Où de Constantinople on crut notre retour;
Et là, par mon avis et par celui d'Amour,
Nous étant concertés, je fis croire à son père
Le rachat de sa sœur et la mort de sa mère.
De Sophie à présent Aurélie est le nom;
Le père en cette erreur la souffre en sa maison,
Où, d'une chaste amour satisfaisant la flamme,
Elle est fille le jour, et la nuit elle est femme.
Jugez par ce récit si vraisemblablement
Votre jaloux soupçon a quelque fondement,
Et si, quoi qu'on propose, il peut souffrir sans peine
La proposition qu'on leur fait d'Éroxène.

ÉRASTE.

Dieux! jamais comédie, en sa narration,
N'excita tant de joie et tant d'attention;
Et l'éclaircissement, qui dissipe ma crainte,
M'interdit toute excuse et condamne ma plainte;
Mais de quelle arme enfin espérez-vous parer
L'hymen.....

LÉLIE.

Nous vous cherchions pour en délibérer.
J'ai fait mon personnage en cette comédie;
Pour ce qui reste, il faut qu'Ergaste y remédie.

ERGASTE.

J'ai pendant ce récit eu le temps d'y rêver;
Voyez si ce moyen se pourroit approuver :
Au vieillard Polydore Anselme offre Sophie,
Ou plutôt pour ses biens il la lui sacrifie,
Voyant qu'il s'est offert de la prendre sans dot.

LÉLIE.

Il est vrai.

ERGASTE.

Mon avis est qu'Éraste, en un mot,
Lui faisant la même offre, obtienne sa parole,
Et rende du vieillard l'espérance frivole :
L'honneur qu'il recevra d'un si puissant appui,
Et le peu de rapport de Polydore à lui,
Lui feront trop des deux faire la différence,
Pour devoir hésiter en cette préférence.
Vous, Lélie, il faudra que vous feigniez aussi
Qu'Éroxène causant votre plus doux souci,
Votre plus grand bonheur est qu'hymen vous assemble,
Et lors il est aisé de vous loger ensemble,
Et que, par cet intrigue adroitement conduit.....

LÉLIE.

Et bien?

ERGASTE.

La sœur du jour soit la femme la nuit,
Tant que de vos vieillards, qui n'ont plus guère à vivre,
La mort, qui change tout, de ces soins vous délivre.

ÉRASTE.

Comment sans épouser posséder leurs appas,
Ou comment épousant ne les posséder pas?
N'est-ce pas te confondre, ou d'un double adultère
De ce lien sacré profaner le mystère?

ERGASTE.

Un ami travesti, vos parens assemblés,
Vous peut-il pas unir de ces nœuds simulés?
Puis leur mort arrivant, un hymen légitime
Des faveurs d'Éroxène effacera le crime.

LÉLIE.

Un plus rare moyen ne se peut concevoir,
Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir:
Par cet heureux avis, qui nous tire de peine,
Je conserve Aurélie.

ÉRASTE.

Et j'épouse Éroxène.

ERGASTE, *à part.*

Moi peut-être un gibet, si l'art est éventé.
Mais n'en consultons plus, le sort en est jeté.

LÉLIE.

Crois qu'il me souviendra de cet heureux office.

ÉRASTE.

Crois qu'être ingrat aussi ne fut jamais mon vice.

ERGASTE.

Ni refuser aussi ne fut jamais le mien.
Tous alors qu'on vous sert, vous en promettez bien,
Mais toujours pour effets vous baillez des attentes;
Vos assignations ne sont jamais contentes;

De vos profusions on n'est jamais surpris.
N'importe, la vertu de soi-même est le prix.
Je vais trouver Anselme et commencer mon rôle;
Ou, si de mes efforts le succès n'est frivole,
Il sera bien adroit s'il nous peut échapper;
Et, s'il ne court bien fort, je saurai l'attraper.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LÉLIE, AURÉLIE, ERGASTE.

AURÉLIE, *à Lélie.*

Qui vous a retenus? Il étoit temps, Lélie,
De tirer mon esprit de sa mélancolie;
Et, tardant un moment, la mort l'en eût tiré.

LÉLIE.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir altéré?

AURÉLIE.

Quel plus grand déplaisir faut-il que votre absence,
A qui sans aucun bien, sans nom, sans connoissance,
Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,
Pour tout refuge enfin, ne reconnoît que vous?
Le sort, dès le berceau me déclarant la guerre,
De libre que j'étois en ma natale terre,
M'en tira pour m'ôter ce précieux trésor,
Et m'arracha du sein qui m'allaitait encor:
Je perdis d'un seul trait que lança la furie,
Ma liberté, mon nom, mes parens, ma patrie;

Et pour toute richesse il ne m'étoit resté
Qu'un cœur libre et constant que vous m'avez ôté;
Quand je croyois enfin que, changeant mon servage,
Ce cruel ennemi m'eût changé de visage,
Et que le cher présent qu'il m'a fait de vos fers
Dût guérir tous les maux que j'ai jamais soufferts.
Je vois qu'il entreprend ma dernière ruine,
Et veut, par le succès des maux qu'il me destine,
M'ôtant jusqu'à l'espoir, me dépouiller d'un bien
Qui malgré lui demeure à qui ne reste rien.

LÉLIE.

Vous savez que mes yeux, dépourvus de défense,
Mirent sitôt mon cœur dessous votre puissance,
Que, sans rien mériter par ma captivité,
Je ne fis qu'obéir à la nécessité.
Par cette conjoncture il est aisé de croire
Que l'honneur d'être à vous faisant toute ma gloire,
Le malheur de vous perdre et de ne vous plus voir
Feroit mon infaillible et dernier désespoir.

AURÉLIE.

S'il faut donc par la fuite éviter la disgrâce
Dont un père importun aujourd'hui nous menace,
Proposez-moi l'horreur des plus affreux déserts,
Des plus sombres forêts, des plus pénibles mers,
Je vous suivrai sans peine au bord des précipices;
Tous travaux avec vous me seront des délices.

ERGASTE.

Combattons la fortune avec tout notre soin,
Mais n'allons point chercher à la vaincre si loin:
Sitôt qu'on lève l'ancre, et qu'il faut perdre terre,
Je crois m'être exposé dans un vaisseau de verre,

A qui le moindre flot est un funeste écueil
Dont le choc va m'ouvrir un liquide cercueil.

LÉLIE.

Ton intérêt n'est pas ce qui nous met en peine.

AURÉLIE.

Si de nos importuns l'espérance n'est vaine,
Ce soir, qui de nos vœux nous doit ôter le fruit,
Sera suivi pour nous d'une éternelle nuit :
En cette extrémité, faisons avec courage
Ce qu'en même besoin fait un qui fait naufrage,
Qui sans perdre courage est constant jusqu'au bout,
De l'œil et de la main cherche et s'attache à tout.

LÉLIE.

Le ciel nous peut aider si l'art nous est frivole;
Mais mon père revient..... Toi, commence ton rôle;
Vous, Aurélie, entrez, je vous veux conférer
D'un avis que l'Amour vient de nous suggérer.

(Il sort avec Aurélie.)

## SCÈNE II.

### ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

En quel endroit, Ergaste, as-tu laissé Lélie?

ERGASTE.

Dans sa chambre; pourquoi?

ANSELME.

Seul?

ERGASTE.

Avec Aurélie.

ANSELME.

M'étant tu si long-tems, je l'avoue aujourd'hui,
Je suis mal satisfait d'Aurélie et de lui.
Il semble, s'il te faut parler d'une âme ouverte,
Que rachetant sa sœur, il acheta sa perte,
Et que Constantinople est un séjour fatal
Où tout bien se corrompt et dégénère en mal.
Si l'étude autrefois l'a mis en quelque estime,
Il semble n'être plus qu'un corps que rien n'anime;
Et son oisiveté semble le mettre au rang
Des objets dépourvus et de vie et de sang.
Il ne sauroit trouver, pour son inquiétude,
Dans sa bizarre humeur assez de solitude;
Et l'église, autrefois le premier de ses soins,
Est aujourd'hui le lieu qu'il fréquente le moins.

ERGASTE.

Le proverbe est certain, et l'épreuve constante,
Que l'on sait qui l'on est en sachant qui l'on hante;
Et vous plaindre de lui n'est que lui reprocher
Qu'avecque les boiteux on apprend à clocher.
Nous venons de Turquie, et dans cette contrée
Des plus religieux l'église est ignorée;
C'est un climat de maux, dépourvu de tous biens,
Car les Turcs, comme on sait, sont fort mauvais chrétiens;
Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce,
En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce,
Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant
Pour catalaméchis, qui sont gens de néant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa sœur qu'on n'est d'une maîtresse,
Jamais il ne la quitte, ils se parlent sans cesse,

Me raillent, se font signe, et, se moquant de moi,
Ne s'aperçoivent pas que je m'en aperçoi.

ERGASTE.

Là, chacun à gausser librement se dispense;
La raillerie est libre et n'est point une offense;
Et, si je m'en souviens, on appelle en ces lieux
Urchec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en usent pour Nole avec trop de licence;
Et, quoique leur amour ait beaucoup d'innocence,
Je ne puis approuver ces baisers assidus,
D'une ardeur mutuelle et donnés et rendus,
Ces discours à l'oreille et ces tendres caresses,
Plus dignes passe-temps d'amans et de maîtresses,
Qu'ils ne sont en effet d'un frère et d'une sœur.

ERGASTE.

Se peuvent-ils chérir avec trop de douceur?
Et, proches comme ils sont, peut-on sans injustice
Interdire à leur sang de faire son office?

ANSELME.

Je crains que cet office excède leur devoir;
Je n'en puis mal juger, mais il faut tout prévoir.

ERGASTE.

La loi de Mahomet, par une charge expresse,
Enjoint ces sentimens d'amour et de tendresse,
Que le sang justifie et semble autoriser;
Mais le temps le pourra démahométiser;
Ils appellent tubalch cette ardeur fraternelle,
Ou boram, qui veut dire intime et naturelle.

ANSELME.

S'il m'est enfin permis de ne te point mentir,
Et si d'une bonne œuvre on se peut repentir,
De leurs déportemens mon âme inquiétée
Conçoit quelque regret de l'avoir rachetée,
Puisqu'en la recouvrant je perdis mon repos,
Que ce soin importun traverse à tout propos.

ERGASTE.

L'usage de Turquie enfin les justifie;
La loi turque...

ANSELME.

Et toi, traître, avecque ta Turquie,
Avecque ta loi turque, avec ton Mahomet,
Tu veux autoriser cet usage indiscret,
Et, sous un voile turc me chargeant d'infamie,
M'affronter à la turque et couvrir leur folie;
Mais le soin que tu prends de les justifier
Me les rend plus suspects et m'en fait défier.
J'entends, si chez les Turcs ils suivoient leur méthode,
Que parmi les chrétiens ils vivent à leur mode.

ERGASTE.

La fille ayant atteint l'âge de la raison
Est un meuble importun dedans une maison,
Et dont aux plus soigneux la garde est incertaine :
Un mariage enfin vous tireroit de peine,
Et borneroit vos soins en terminant ses vœux.

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'un, et j'en ai conclu deux.
Tu connois Éroxène?

ERGASTE.

Oui, la nièce d'Orgie?

ANSELME.

Elle-même. Est-ce un choix indigne de Lélie?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce favorable choix,
Vous lui donnez la vie une seconde fois,
Puisqu'il aime Eroxène à l'égal de son âme,
Et que son seul respect lui fait cacher sa flamme.

ANSELME.

Je rends grâces au ciel qu'une fois pour son bien
Son choix toujours contraire ait rencontré le mien;
Mais, outre cet hymen, j'ai d'Aurélie encore
Arrêté l'alliance avecque Polydore.

ERGASTE.

Pour Lélie, Eroxène est tout l'heur qu'il prétend;
Mais pour sa sœur.....

ANSELME.

Eh bien?

ERGASTE.

Ne vous hâtez pas tant.

ANSELME.

Pourquoi? Veux-tu que l'âge au logis la consomme?

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou lui donnez un homme.

ANSELME.

Et qu'est donc Polydore?

ERGASTE.

Il n'est plus, autant vaut.

ANSELME.

Comment! en sa santé sais-tu quelque défaut?

ERGASTE.

Non, mais il est trop jeune; attendez qu'il ait l'âge,
Et puisse satisfaire aux devoirs du ménage.
Oh! que de ses pareils le feu doit être ardent!

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans!

ERGASTE.

Et plus, pas une dent.
Il n'est dans la nature homme qui ne le juge
Du siècle de Saturne ou du temps du déluge;
Des trois pieds dont il marche il en a deux goutteux,
Et ressemble en marchant à ces ânes boiteux,
Qui presque à chaque pas trébuchent de foiblesse,
Et qu'il faut soutenir ou relever sans cesse.

ANSELME.

Il est riche, et le bien a de puissans appas.

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien, car il ne le dit pas.

ANSELME.

Quel Fabrice?

ERGASTE.

Un valet qu'il chassa pour un verre
Qu'il rinçoit par malheur, et qui tomba par terre.

ANSELME.

Et que t'en a-t-il dit?

ERGASTE.

Que bien loin de l'enfler,
Il vidoit sa finance à force de souffler;
Et que pensant l'accroître avec de la fumée,
En fumée au contraire il l'avoit consommée;

Qu'au reste, on vit chez lui de mets si délicats,
Qu'on meurt toujours de faim à la fin du repas;
Baste, encor, pour avoir la fortune contraire,
A bien d'honnêtes gens elle n'est pas prospère;
Mais son esprit mordant, envieux et jaloux,
Ne pardonne à personne et se prend jusqu'à vous :
Déchiffrant votre vie avec d'autres critiques,
Par tous les carrefours il en fait des chroniques,
Et ne se plaît à rien tant qu'à vous éplucher.
Mais en vous disant tout je vous pourrois fâcher.

ANSELME.

Achève, je le veux.

ERGASTE.

J'ai honte de le dire.

ANSELME.

Si ce qu'il dit est faux, je n'en serai pas pire.

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité
Par qui de tous les nez le vôtre est évité,
Et dit qu'un vieil pourit, dont le corps vous démange,
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange.

ANSELME.

Le sot ment par sa gorge.

ERGASTE.

Et dit le bien savoir
De gens qui tous les jours ont l'honneur de vous voir;
Même de vos amis.

ANSELME.

Il ment par ses oreilles.

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez délicat à merveilles,
Il le sait par lui-même.

ANSELME.

Il ment par l'odorat.

ERGASTE.

Et que le vôtre étant et si court et si plat,
Cette incommodité qui vous est naturelle
Est facile à juger.

ANSELME.

Il ment par la cervelle.

ERGASTE.

Quoiqu'il n'ait pas raison, car je sais bien qu'il ment,
L'accès qu'il a chez vous le fait croire aisément.

ANSELME.

Mais comment l'en bannir? Ma parole me lie,
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurélie.

ERGASTE.

Épargnez sa vertu bien plutôt que sa dot,
Car toute femme enfin n'en peut faire qu'un sot;
Et tout père puissant qui pourvoit mal sa fille
Rend pour le moins suspect l'honneur de sa famille;
Mais Éraste qui l'aime, et sans comparaison
Plus sortable de biens, et d'âge et de maison,
Pressé d'un feu secret, incessamment aspire,
Sans l'oser déclarer, au joug de son empire,
Vous fera la même offre et la prendra sans dot;
Il s'enhardit hier de m'en toucher un mot.

ANSELME.

Éraste!

ERGASTE.

Oui, fils d'Orcas, grand ami de Lélie.

ANSELME.

Il témoigne sans dot vouloir bien d'Aurélie!

ERGASTE.

Non-seulement sans dot, mais sans habits encor,
Et la croit toute nue un si riche trésor,
Que.....

ANSELME.

Fais-le moi parler, et concluons l'affaire;
Pour l'autre, il peut ailleurs se pourvoir d'un beau-père:
J'ai du respect pour lui comme il en a pour moi;
En me calomniant, il dégage ma foi,
Et recherchant ma fille, il m'a dû mieux connoître.

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal: c'est un fou.

ANSELME.

C'est un traître.

ERGASTE.

Un fourbe.

ANSELME.

Un archi-fourbe.

ERGASTE.

Un calomniateur.

ANSELME.

Un médisant.

ERGASTE.

Un lâche.

ANSELME.

Un gueux

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Un infâme.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galère.
Mais insensiblement tu m'a mis en colère;
Et si dans cette humeur je l'avois rencontré,
Je serois homme encore à le voir sur le pré.

ERGASTE.

L'âge vous en dispense, et lui n'est pas si traître,
Si peut-être il n'y va pour faucher ou pour paître.

ANSELME.

Fais-moi venir Éraste; adieu.

(Il sort.)

ERGASTE *seul.*

Quel doux ébat!
O la bonne balourde, et le plaisant soldat!

## SCÈNE III.

### ÉROXÈNE, LYDIE.

ÉROXÈNE.

Va, rends ce bon office au feu qui me consomme:
Il me promet beaucoup; mais, Lydie, il est homme,
C'est-à-dire d'un sexe où l'on fait vanité
D'oubli, de perfidie et d'infidélité;
Et s'il me fait le tort dont mon soupçon l'accuse,
Aurélie a des yeux qui portent son excuse.

LYDIE.

Je l'irai bien chercher; mais qu'apprendrai-je enfin,
Après tous les sermens qu'il m'a faits ce matin?

ÉROXÈNE.

Confesse-lui ma crainte, et dis-lui mon martyre;
Que l'accès qu'un ami lui donne en sa maison
Me le rend, en un mot, suspect de trahison.
Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;
C'est à sa vanité donner trop d'avantage:
Dis-lui que puisqu'il m'aime, et qu'il sait qu'aux amans
Une heure sans se voir est un an de tourmens,
Il m'afflige aujourd'hui d'une trop longue absence.
Non, il me voudroit voir avec trop de licence:
Dis-lui que, dans le doute où me tient sa santé....
Mais puisque tu l'as vu, puis-je en avoir douté?
Flattant trop un amant, une amante inexperte
Par ses soins superflus en hasarde la perte.
Va, Lydie, et dis-lui ce que pour mon repos
Tu crois de plus séant et de plus à propos.
Va, rends-moi l'espérance, ou fais que j'y renonce;
Ne dis rien si tu veux, mais j'attends sa réponse.

LYDIE.

Que me répondra-t-il si je ne lui dis rien?

ÉROXÈNE.

Le silence parfois est un docte entretien;
Et le voir de ma part, sans lui pouvoir rien dire,
C'est lui faire sur moi connoître son empire;
C'est d'un style éloquent et digne de ses vœux
Expliquer mes soupçons, mes soupirs et mes feux.
O sexe malheureux et chétif que le nôtre,
Où l'amour se trouvant naturel comme à l'autre,

Son pouvoir redoutable et ses succès douteux,
L'aveu n'en est pas libre et s'en trouve honteux,
Où l'on permet d'aimer, non d'avouer qu'on aime,
Où la pudeur travaille autant que l'amour même!

LYDIE.

Si votre oncle arrivant m'appeloit par hasard........

ÉROXÈNE.

Va, toujours une amante a quelque excuse à part.
Comme un vieillard toujours a l'humeur soupçonneuse,
Tu seras chez l'orfévre, ou bien chez l'empeseuse;
Je saurai l'abuser. Mais presse ton retour,
Si tu me veux encor voir respirer le jour.

(Elle sort.)

LYDIE *seule.*

Invincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,
Amour, que ton pouvoir démonte de cervelles,
Et que notre raison suit de près le repos!
Mais je ne pouvois pas sortir plus à propos.

## SCÈNE IV.

### ÉRASTE, LYDIE.

ÉRASTE.

Lydie, oblige-moi d'assurer Éroxène.....

LYDIE.

De quoi?

ÉRASTE.

Que je travaille à vous tirer de peine,
Qu'un prompt événement lui prouvera ma foi,

(Apercevant Anselme qui entre.)

Et que malgré le sort..... Mais va, retire-toi.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte?

ÉRASTE.

Ne t'en informe point : un sujet qui m'importe.
Ne me suis point, te dis-je. Adieu.

LYDIE.

De la façon?

ÉRASTE, *à part.*

Anselme en auroit pu concevoir du soupçon.

LYDIE, *à part.*

O dieux!

ÉRASTE.

Abordons-le; commençons notre rôle.

## SCÈNE V.

ANSELME, ÉRASTE, LYDIE, *sans être vue.*

LYDIE, *à part.*

N'avoir pu lui tirer ni dire une parole;
Me fuir, me rebuter et me quitter ainsi!
Ma maîtresse a raison de s'en mettre en souci.
Anselme vient à lui : quelque trame se brasse.
Ne nous éloignons point, sachons ce qui se passe.

ANSELME.

Venez, mon cher Éraste, ou plutôt mon cher fils,
Puisque par votre amour ce nom vous est acquis :

Vous avez pu savoir d'Ergaste ou de Lélie
A quel point je tiens cher le bonheur d'Aurélie.

ÉRASTE.

Je crois pareillement qu'ils vous auront appris
A quel prix je tiendrai cette faveur sans prix.

ANSELME.

Le témoignage exprès qu'ils viennent de m'en rendre
Fait que je vous salue en qualité de gendre,
Et vous offre chez moi toute l'autorité
Que vous y pouvez prendre en cette qualité.

LYDIE, *à vart.*

Qu'entends-je, ô juste ciel !

ANSELME.

Ils vous ont dit encore
Qu'à quelque si haut point que ce bonheur m'honore,
Je ne puis autrement encor l'avantager.
Mes biens après ma mort se pourront partager;
Mais comme j'en ai peu, sa dot sera petite.

ÉRASTE.

Ne comptez-vous pour rien sa grâce et son mérite,
Ces rares qualités, ces précieux trésors,
Dont le ciel enrichit son esprit et son corps?
En soi seule elle apporte une richesse extrême,
Et je ne prétends d'elle autre dot qu'elle-même.

LYDIE, *à part.*

Et puis assurons-nous en la foi d'un amant!
Mais je pense veiller, et dors assurément.

ANSELME.

Je crois, puisque sans fard il faut ouvrir nos âmes,
Qu'il ne vous reste rien de vos premières flammes;

Qu'Éroxène en un mot n'a plus l'autorité
Qu'on m'a dit qu'elle avoit sur votre liberté;
Quelque nouvelle amour dont le feu nous consume,
Notre premier brasier aisément se rallume,
Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur;
Et ce mal ne produit que haine et que malheur.

ÉRASTE.

J'ai pour me divertir d'une humeur sotte et vaine,
Pris plaisir, il est vrai, d'abuser Éroxène;
Mais si jamais l'Amour n'étoit victorieux
Par de plus dignes traits que par ceux de ses yeux,
Ce monarque absolu sur tout ce qui respire
N'auroit pas bien avant étendu son empire.

LYDIE, *à part.*

Et, lâches, nous prisons un bien si peu constant,
Dont la perte et le gain se fait en même instant!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ANSELME.

C'est assez, elle est vôtre, et d'un même lien
J'engage sous vos lois et son cœur et le mien.

ÉRASTE.

Et par ce cher présent votre bonté me donne
Plus que la plus brillante et plus riche couronne.
Souffrez que j'aille offrir l'hommage que je dois
A la divinité dont j'adore la loi,
Et lui sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE, *à part.*

Que ne puis-je arracher cette langue traîtresse!

ANSELME.

Allons, nous prendrons jour pour la solennité
D'un joug si précieux à votre liberté.

(Il sort avec Éraste.)

LYDIE *seule.*

O noire perfidie! ô siècle! ô monde immonde!
Source en crimes, en fraude, en misères féconde!
Vil théâtre des jeux et du sort et du temps,
Qui se peut garantir des lacs que tu nous tends?
Triste objet de pitié, trop fidèle Éroxène,
Ou trop simple plutôt, trop crédule et trop vaine,
D'avoir cru posséder assez d'autorité
Pour obliger ce sexe à quelque fermeté;
Un sexe qui du nôtre incessamment se joue,
Plus changeant que le sort, moins stable que sa roue,
Et pour qui toutefois, malgré son changement,
Notre sexe imbécile a tant d'attachement;
Fais maintenant état des devoirs de ces traîtres,
Si peu nos serviteurs, et si long-temps nos maîtres,
Et dont ou l'inconstance ou la possession
Du jour au lendemain éteint l'affection;
Si larges en sermens, si riches en promesses,
Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses;
Qui mourans, languissans, et si près de leur fin,
Ressuscitent le soir de la mort du matin.
Porter le coup mortel dans le sein d'Éroxène,
Est travailler, dit-il, pour la tirer de peine!
Que feras-tu, chétive? et, pour tant de douleurs,
Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs?
Jamais, jamais du sort les plus sanglans outrages
N'ont produit de sanglots, de désespoirs, de rages,

De troubles, de transports ni de forcènemens
Sensibles à l'égal de tes ressentimens!
T'imite qui voudra, ton mal me rendra sage;
J'éviterai l'écueil où j'ai vu le naufrage;
Tous les charmes d'amour auront beau me tenter,
Et qui m'attrappera s'en pourra bien vanter.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, HORACE, *tous deux vêtus à la turque.*

GÉRONTE.

Enfin, après un long et pénible voyage,
Si souvent menacé des vents et de l'orage,
Grâce à l'heureux démon qui gouverne mon sort,
Je revois mon pays et me retrouve au port,
En état de te rendre, ô ma chère patrie,
Quand la parque voudra disposer de ma vie,
De ces membres usés les cendres et les os,
Et remettre en ton sein ces funèbres dépôts.
Ne vois-je pas Anselme? O l'heureuse nouvelle
Dont je vais réjouir un ami si fidèle!
Anselme? Mais d'où vient qu'il détourne ses pas?
Quoi, mon plus cher ami ne me reconnoît pas?
Et de Géronte Anselme a perdu la mémoire!

## SCÈNE II.

LES MÊMES; ANSELME.

ANSELME.

Vous, Géronte!

GÉRONTE.

Voyez!

ANSELME.

Hé Dieu, qui l'eût pu croire,
A voir ce corps tremblant et ce visage usé,
L'un et l'autre si vieil, si maigre et déguisé!
Qui vous a pu causer ce changement extrême?

GÉRONTE.

Manger mal, boire pis, souvent coucher de même;
Marcher incommodé, sans bête et sans valet.

ANSELME.

A quoi ces habits turcs? Dansez-vous un ballet?
Portez-vous un momon?

GÉRONTE.

Sans railler, je vous prie,
J'ai mangé franchement mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment! en ce pays mange-t-on les habits?

GÉRONTE.

Oui, mais l'on s'y plaît moins à railler ses amis.
Sachez qu'où la faim presse et la bourse s'altère,
Il n'est rien de si dur que le corps ne digère.
Pour vous, plus j'en confère avec mon souvenir,

Plus je vois que le temps vous a fait rajeunir,
Et cette gayeté d'humeur et de visage
Cache aux yeux les plus fins la moitié de votre âge:
Il n'est pays si sain que son natal séjour.

ANSELME.

Baste! c'est me le rendre. Enfin, d'où le retour?

GÉRONTE, *montrant Horace.*

De racheter mon fils, ravi par des corsaires,
Et fait le triste objet de quinze ans de misères,
Dans la fameuse ville où le grand Constantin
Avoit de l'Orient établi le destin.

ANSELME.

Vos bontés l'ont tiré d'une longue disgrâce.

GÉRONTE.

Le sang m'y convioit.

ANSELME.

Vous l'appelez.....

GÉRONTE.

Horace.

ANSELME, *l'embrassant.*

Le ciel, mon cher Horace, après ce long ennui.....

GÉRONTE.

Il ne vous entend point, je vous réponds pour lui,
Car il n'a jamais su sa langue naturelle.
Je vous apporte, au reste, une bonne nouvelle.

ANSELME.

Quelle? Que le grand-turc n'arme point cette été,
Ou veut faire alliance avec la chrétienté?

GÉRONTE.

Je dis bonne pour vous : votre femme Constance,
Hors le sensible ennui qu'elle a de votre absence,

En assez bon état peu devant mon départ,
Me vit et me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O dieux! vous devez donc, si ce n'est raillerie,
Venir de l'autre monde, et non pas de Turquie!

GÉRONTE.

C'est bien un autre monde, où les chrétiens aux fers,
Haïs, persécutés, souffrent plus qu'aux enfers.

ANSELME.

Ah! Géronte, raillons, mais non jusqu'à l'injure.
Quel plaisir prenez-vous à rouvrir ma blessure,
Et me faire mourir par un second effort,
En me renouvelant la douleur de sa mort?

GÉRONTE.

O la vaine douleur, et la plainte frivole!
Depuis trois ans, Anselme, est-ce un usage à Nole
De regretter la mort de qui se porte bien?

ANSELME.

En est-ce un chez les Turcs de ne regretter rien,
Et, d'une extravagance à mille autre seconde,
Assurer la santé de qui n'est plus au monde?

GÉRONTE.

Qui vous a dit sa mort?

ANSELME.

J'en suis trop informé;
Et le temps et l'argent qu'en vain j'ai consommé,
Pour un voyage exprès d'Ergaste et de Lélie,
Ne m'ont pu par leur soin recouvrer qu'Aurélie:

Pour Constance, l'année a fait six fois son cours
Depuis que le soleil a vu borner ses jours.

GÉRONTE.

Quoiqu'en mon occident, j'ai la vue excellente;
Je connois trop Constance, et sais qu'elle est vivante,
Et je démentirois, sur un sujet pareil,
Vous, Lélie, Aurélie, Ergaste et le soleil :
Pour votre fille.....

ANSELME.

Et bien?

GÉRONTE.

Sa mère la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir de parler de la sorte,
Et vous viendriez à bout des esprits les plus forts;
Vous tuez les vivans et ranimez les morts :
Celle que vous sauvez est en terre et pourie;
Celle que vous tuez aujourd'hui se marie;
Et je dois à vous seul ajouter plus de foi
Qu'à mes gens, qu'à mon fils, qu'à ma fille et qu'à moi?

GÉRONTE.

Je n'entreprendrai pas d'éclaircir ces mystères;
Mais souvent les enfans en imposent aux pères,
Et, pour tirer l'argent qu'on leur veut épargner,
Vont quelquefois bien loin sans beaucoup s'éloigner.
Constance croit enfin le trépas d'Aurélie,
Et dans Constantinople on n'a point vu Lélie.

ANSELME.

Cette fameuse ville est donc en votre endroit
Une seconde Nole où chacun se connoît?

GÉRONTE.

Non, je ne vous dis pas que ces lieux se ressemblent;
Mais dans Sainte-Sophie, où les chrétiens s'assemblent
Pour l'office divin qui s'y fait avec soin,
Chacun fait connoissance et s'assiste au besoin.
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre
Qu'à mon soin en partant elle a voulu commettre:
Le doute où sans raison vous semblez insister
Me faisoit oublier de vous la présenter.
Tenez, en saurez-vous connoître l'écriture?

ANSELME, *baisant la lettre.*

O joie inespérée! incroyable aventure!
Pour contester ce gage il est trop précieux,
Et démentir sa main est démentir ses yeux.
Hélas! quels sentimens d'amour et de tendresse!
Que direz-vous, Géronte? Excusez ma foiblesse;
Je ne puis refuser ces baisers ni ces pleurs
A ce crayon parlant de ses vives douleurs.
Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,
O cher et doux sujet de mon inquiétude!
Ce reproche est injuste, et le ciel m'est témoin
Si j'ai manqué pour toi ni d'amour ni de soin.

GÉRONTE.

Eh bien, vous rendrez-vous après ce témoignage?

ANSELME.

J'avois tort, je me rends, mais avec avantage;
Et je gagne en perdant bien plus que je ne perds,
Si je puis de Constance un jour briser les fers.
Mais si je m'obstinois, trouvez bon qu'Aurélie
Quant à ce qui me touche au moins me justifie.
Descendez, Aurélie.

GÉRONTE.

Oui, faites-la-moi voir;
Outre que mon retour m'oblige à ce devoir.
Vous pourrez voir encor par notre conférence
Si ce que j'ai cru d'elle est contre l'apparence,
Et si j'avance rien contre la vérité.

ANSELME.

Non, je ne vous tiens pas en cette qualité;
J'aurois soupçon plutôt d'Ergaste ou de Lélie.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; AURÉLIE.

AURÉLIE.

Que voulez-vous, mon père?

ANSELME.

Approchez, Aurélie.
Cet ami, de Turquie aujourd'hui de retour,
M'apprend que votre mère y respire le jour.

AURÉLIE, *à part.*

Voici l'instant fatal d'où dépendoit ma perte :
Notre art est éventé, la fourbe est découverte;
Je ne sais qu'avouer, ni que nier aussi.
Que dirai-je? Ah! qu'Ergaste au moins n'est-il ici?

ANSELME.

Vous ne répondez rien?

AURÉLIE.

Hélas! ce nom de mère
Renouvelle en mon cœur une douleur amère

Qui me ferme la bouche et m'étouffe la voix.
Ah! si pour la revoir seulement une fois,
Et lui vérifier cette fausse nouvelle,
Il ne falloit qu'offrir le sang que je tiens d'elle,
Avec quel doux plaisir je quitterois le jour!
Et par un acte saint de devoir et d'amour,
Soit au fer, soit au feu, soit au poison réduite,
Mourant, reproduirois celle qui m'a produite,
Et vous redonnerois, par un malheur si doux,
Celle qui souffrit tant pour me donner à vous!
(A Géronte.)
Qui vous a dit encor ces frivoles nouvelles?

GÉRONTE.

Deux yeux dont je réponds, et qui me sont fidèles.

AURÉLIE.

On répond aisément où rien n'est à risquer;
Mais vos témoins sont vieux et près de vous manquer.

GÉRONTE, *la regardant attentivement.*

Vous avez bien raison, ne les pouvant séduire,
De les rendre suspects, car ils vous peuvent nuire.

AURÉLIE.

C'est qu'ils sont dangereux, et pleins de tant d'attraits,
Que l'on a grand sujet d'en redouter les traits.

GÉRONTE.

Quand soixante soleils ont tourné sur nos têtes,
Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquêtes.
Je sais bien que l'amour veut plus d'égalité :
S'ils vous peuvent blesser, c'est par la vérité.

AURÉLIE.

Pourquoi? quel intérêt puis-je avoir de la craindre?

GÉRONTE.

L'intérêt de tromper, de fourber, de bien feindre.

AURÉLIE.

Moi fourber, imposteur!

GÉRONTE.

Je n'imposerai rien.
Ne m'avez-vous point vu? considérez-moi bien.

AURÉLIE.

Ce visage vraiment est fort considérable.
O le mauvais bouffon, et le fou déplorable!

GÉRONTE.

Quand une fourbe éclate on s'emporte aisément,
Et la confusion ôte le jugement;
Mais je la convaincrai mieux que vous ma folie:
Osez-vous, dites-moi, passer pour Aurélie?

AURÉLIE.

Quoi! votre sang, mon père, et votre affection
Ne s'offensent-ils point de cette question?

GÉRONTE.

J'ai bien su qu'à ce mot je vous mettrois en peine,
Et cette question est pour vous une gêne;
Aussi par quelle audace usurpez-vous chez lui
La qualité, le nom et la place d'autrui,
Vous qui, simple servante en une hôtellerie,
Dans Venise.....

AURÉLIE.

O mon père!

GÉRONTE.

Attendez, je vous prie....
Sous le nom de Sophie appeliez les passans?

AURÉLIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le sens?

ANSELME.

Dieux!

GÉRONTE.

Et, quoiqu'en effet et si jeune et si belle,
Vous mettiez le couvert, apportiez la chandelle;
Teniez prêts et nos lits et nos habillemens?
Il n'en faut point rougir, vous savez si je mens.
Ne connoissez-vous pas Tyndare?

AURÉLIE.

Quel Tyndare?

GÉRONTE.

C'est que je parle arabe, ou chinois, ou tartare;
Ou vous pouviez servir dedans une maison
Sans en connoître l'hôte, et sans savoir son nom!

AURÉLIE.

Vous peut-il divertir par cette extravagance?

GÉRONTE.

Vous peut-elle fourber avec cette arrogance,
Elle qui dans Venise, un mois entier et plus,
Affligé que j'étois d'un bras presque perclus,
M'a servi chez Tyndare?

ANSELME.

Et s'appeloit.....

GÉRONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous êtes mépris : son nom est Aurélie;
Mais leur rapport peut-être a produit son erreur.

AURÉLIE.

Souffrez.....

ANSELME.

Non, contenez votre jeune fureur.

AURÉLIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture ?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la nature :
Quelque dol spécieux qui la puisse assaillir,
Le sang est trop bon juge et ne sauroit faillir.

GÉRONTE.

Ainsi donc vous croyez quand on vous dissimule,
Et quand on vous dit vrai vous êtes incrédule ?

ANSELME.

Je crois mon serviteur, et mon sang, et mon fils.

GÉRONTE.

Ne me réputez plus du rang de vos amis,
Ou croyez-moi blessé d'une folie extrême,
Si vous n'êtes trompé d'eux, d'elle et de vous-même.
Quelque trame s'ourdit ! prévenez-en l'effet,
Et craignez..... Voyez-vous quel signe elle me fait ?

AURÉLIE.

Moi signe ? infâme, traître ! Ah Dieu ! je désespère
De devoir par respect contenir ma colère,
Et n'être pas d'un sexe où de ta trahison
Aux dépens de mon sang je pusse avoir raison.
Faut-il qu'un scélérat impunément m'affronte ?

(Elle sort.)

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez. Et vous, Géronte,
Laissant ce différent pour une autre saison,
Venez vous délasser et prenez ma maison,
Attendant.....

GÉRONTE.

Je ne puis; permettez-moi, de grâce,
De voir quelqu'un des miens.

ANSELME.

Laissez-nous donc Horace;
Tant qu'on soit prêt chez vous à vous bien recevoir.

GÉRONTE.

(A Horace.)

Je le veux. *Mem.*

HORACE.

*Bel sem.*

GÉRONTE.

Adieu, jusqu'au revoir.

(Il sort.)

ANSELME, *à part.*

O rencontre à la fois et propice et fatale!
Quelle confusion à la mienne est égale?
Quand je crois que Constance a perdu la clarté,
Je reconnois sa main qui prit ma liberté;
Et si j'ai d'Aurélie observé le visage,
Il ne rend pas pour elle un heureux témoignage,
Et dans ses changemens a mal dissimulé;
Joint qu'Ergaste est un fourbe entre tous signalé,
Qui peut pour mon argent m'en avoir fait accroire,
Et qui plus il m'attrape et plus il en fait gloire;
En débauche Lélie, et croit bien réussir.
Mais s'il faut... Les voici, je m'en veux éclaircir.

## SCÈNE IV.

### LÉLIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, *à Lélie.*

Ne vous hâtez point tant, c'est pour toute la vie,
Et deux nuits vous feront en passer votre envie.

ANSELME.

Qu'est-ce?

ERGASTE.

Il vous veut presser, et trouve que ce soir
Est un terme trop long pour un si cher espoir.

ANSELME.

Peu de temps règlera l'amour qui vous transporte.
(A Ergaste.)
Mais viens ça; qui t'a dit que ma femme étoit morte?
Quand à Constantinople as-tu porté tes pas?
Tu t'accuses, perfide, en ne répondant pas :
Qui hésite est surpris et médite une excuse.

LÉLIE.

Ergaste, et vite, un mot, un détour, une ruse.

ERGASTE.

Adieu mon personnage.

LÉLIE.

Et tôt.

ERGASTE.

J'ai beau rêver ;
Si vous ne me soufflez, je ne puis l'achever.

LÉLIE.

Dieux! que ferai-je? Ergaste à bout de son adresse!

ERGASTE.

Source d'infirmités, déplorable vieillesse,
Plus je veux pénétrer tes abîmes profonds,
Plus je te considère, et plus je me confonds :
Comme un logis tombant accable qui l'habite,
Tu fais qu'avec le corps l'esprit se débilite,
Que le temps avec l'âge emporte la raison,
Et que l'hôte renverse avecque la maison.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin?

ERGASTE.

Que votre défiance
Fait que vous avez trop et trop peu de créance,
Et que cette foiblesse est un effet du temps
Qui pour notre malheur marque vos derniers ans.
Qui vous fait croire autrui contre notre parole?
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon frivole?

ANSELME.

Géronte, un mien ami.....

LÉLIE, *à Ergaste.*

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui de Constantinople arrivé de ce pas,
Pendant un tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,
M'a laissé ce sien fils racheté des corsaires,
M'assure d'avoir vu Constance à son départ,
Et de plus m'a rendu cet écrit de sa part,

Dit qu'il n'a rien au vrai pu savoir d'Aurélie,
Mais qu'elle la croit morte.

LÉLIE.

O fortune ennemie,
Qui jusques en Turquie as été susciter
Des moyens et des gens pour nous persécuter!

ANSÈLME.

Et soutient qu'à Venise, en une hôtellerie.....

LÉLIE, *à part.*

Dieux!

ANSÈLME.

Il a vu servir, sous le nom de Sophie,
Celle qui d'Aurélie usurpe ici le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit. J'ai tort, s'il a raison :
Mais il est bien aisé de vous faire paroître
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'être,
Et je veux que son fils vous demeure d'accord......

ANSELME.

De quoi ?

ERGASTE.

Que j'ai raison, et que Géronte à tort.
(A Horace.)
Viens ça, ne nous mens point : sur quelle conjecture
Ton père avance-t-il cette noire imposture?
Voyez-vous qu'il se trouble, et dit en se taisant
Que son père est un traître, un fourbe, un médisant?

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, et ne te peut répondre.

ERGASTE.

Eh bien, lui parlant turc, je sais bien le confondre.
*Cabrisciam ogni Boraf, embusaim, Constantinopola?*

LÉLIE.

O rare, ô brave Ergaste!

HORACE.

*Ben Belmen, ne sensulez.*

ANSELME.

Eh bien, que veut-il dire?

ERGASTE.

Qu'en vous en imposant son père a voulu rire;
Qu'il est d'humeur railleuse, et n'a jamais été
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t-il donc racheté?

ERGASTE, *à Horace.*

*Carigar camboco, ma io ossasando?*

HORACE.

*Bensem, Belmen.*

ERGASTE.

A Lipse en Négrepont.

ANSELME.

O tête vieille et folle!
Sachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

*Ossasando, nequet, nequet, poter lever cosir Nola?*

HORACE.

*Sachina, Basumbasce, agrir se.*

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie et la franche sottise,
De venir de si loin, et si mal à propos,
Rire aux dépens des morts et troubler leur repos!
Quel siècle, quelles mœurs, et quelle frénésie!

ERGASTE.

Il faudroit faire un monde à votre fantaisie!
N'est-ce pas de tout temps, et non pas d'aujourd'hui,
Que toujours quelque fou rit aux dépens d'autrui?
Au reste, en Négrepont c'est un art ordinaire
D'imiter l'écriture et de la contrefaire;
Et s'en étant instruits, ils peuvent aisément,
Ou pour en éprouver le divertissement,
Ou pour tirer de vous quelque reconnoissance,
Avoir falsifié la lettre de Constance.

ANSELME.

J'ai cru qu'il avoit bu; ses yeux étincelans,
Sa face enluminée et ses pas chancelans,
Sembloient tacitement en rendre témoignage;
Le feu sembloit surtout lui sortir du visage,
Et le vin qu'il souffloit m'a porté jusqu'au nez.

ERGASTE.

Je le saurai bientôt. Viens ça.
*Siati cacus naincon catalai mulai?*

HORACE.

*Vare hec.*

ERGASTE.

Vous devinez.
Il dit qu'ils sont entrés dans une hôtellerie,

Où, trinquant à l'honneur de leur chère patrie,
Et d'un peu de bon temps régalant leurs esprits,
Son père en a tant pris qu'il s'en est trouvé pris;
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême,
Et ne pouvoit porter ni son vin ni soi-même.

ANSELME.

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos?

ERGASTE.

Oui, le langage turc dit beaucoup en deux mots.

LÉLIE.

O très-illustre Ergaste! esprit inimitable!
Sans toi notre ruine étoit inévitable.

ANSELME.

Il vouloit rire enfin, et j'attends son retour
Pour lui rendre la pièce et pour rire à mon tour.
Amène Éraste ici; va tôt. Et vous, Lélie,
Allez voir Éroxène, et disposez Orgie
A consentir ce soir le succès de vos vœux.

ERGASTE.

La défaite est plaisante, et la dupe en vaut deux!
(Il sort avec Lélie.)

## SCÈNE V.

### GÉRONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voilà.

GÉRONTE.

Grâce au ciel, à mes souhaits prospère,
Ayant passé chez moi j'ai rencontré mon frère,
Qui, me sollicitant d'accepter son logis,

M'oblige à revenir pour reprendre mon fils.
J'en usois librement; excusez, je vous prie.

ANSELME.

Géronte, un mot, de grâce : apprend-on en Turquie
Ou dans le cabaret à jouer ses amis?

GÉRONTE.

En l'un ni l'autre lieu je ne l'ai point appris;
Ce n'est point mon humeur.

ANSELME.

Non : ma fille servante,
Un voyage en Turquie, et ma femme vivante!
Tout ce conte à plaisir est une vérité?

GÉRONTE.

Je ne fais point de conte, et n'ai rien inventé.

ANSELME.

Vous avez, dites-vous, vu Constance en Turquie.
Vous osez soutenir qu'Aurélie est Sophie;
Vous parlez de Venise, et vous avez le front,
N'ayant qu'été par mer de Nole en Négrepont,
De dire.....

GÉRONTE.

En Négrepont! ô Dieu, la vaine fable!

ANSELME.

Votre fils, qui l'a dit, n'est donc pas véritable?

GÉRONTE.

Quoi! sans savoir la langue il peut vous l'avoir dit?

ANSELME.

Il nous a parlé turc, que mon valet apprit
Séjournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GÉRONTE, *à Horace.*

*Soler?*

HORACE.

*Man.*

ANSELME.

Et bien plus, chose à votre âge infâme,
Que vous avez tantôt trouvé le vin si bon,
Que vous n'en avez pas oublié la raison,
Mais, en la faisant trop, l'aviez bien égarée :
Vos discours m'en étoient une marque assurée.

GÉRONTE, *à Horace.*

Dieux! qu'entends-je?
*Jerusalas, adhuc moluc acoceras maristo, viscelei,*
*Huvi havete carbulach.*

HORACE.

*Eracercheter biradam suledi, ben belmen, ne sulodii.*

GÉRONTE, *à Anselme.*

Croyez que votre serviteur
Doit être un maître fourbe, un insigne affronteur.

ANSELME.

Que vous dit-il encor?

GÉRONTE.

Qu'il n'a pu rien comprendre
A ce qu'un de vos gens lui vouloit faire entendre.

ANSELME.

M'auroit-il attrapé? le trait seroit subtil!
Mais s'il ne l'entendoit, que lui répondoit-il?

GÉRONTE, *à Horace.*

*Acciam sembilir bel mes, mic sulmes?*

HORACE.

*Acciam bien croch soler, sen belmen, sen chroch soler.*

GÉRONTE.

Qu'il ne l'entendoit point, et croit que son langage
N'étoit qu'un faux jargon qui n'est point en usage.
Croyez encore un coup qu'il est un faux vaurien,
Un fourbe, un archi-fourbe, et gardez-vous-en bien.
Je vous suis inutile, et vais trouver mon frère.
Adieu.

ANSELME.

Jusqu'au revoir; le ciel vous soit prospère.

GÉRONTE, *à Horace.*

*Ghidelum anglan Cic!*

HORACE.

*Ghidelum Baba!*

(Géronte et Horace sortent.)

ANSELME *seul.*

De leur filet enfin je n'ai pu m'affranchir;
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir.
Avec mes cheveux gris, avecque ma vieillesse,
Je trouve que je perds et finance et finesse;
Et dupé que je suis, interdit et confus,
Perdant encor le sens, ne perdrois guère plus.
Ils m'ont tous affronté, chacun d'eux y conspire;
Mais si je ne m'en venge, ils auront lieu d'en rire;
Et surtout on verra rougir de mon affront
Les épaules d'Ergaste, aussi-bien que mon front.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LÉLIE, ERGASTE.

ERGASTE.

Grace au ciel, la tempête enfin s'est apaisée,
Ce vent impétueux s'est réduit en rosée,
Et j'ai de votre sort avec art redressé
L'édifice penchant et presque renversé.

LÉLIE.

Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,
Et d'une âme ingénue, a pensé tout détruire;
Mais ton langage turc en a paré le coup.

ERGASTE.

Une fourbe à propos quelquefois vaut beaucoup.
Je ne sais quel génie, en ce besoin extrême,
Me dictoit un jargon que j'ignore moi-même;
Mais je suis assuré que je ne lui parlois
Persan, turc, esclavon, arabe ni chinois;
Et que s'il m'eût enquis du chemin de Turquie,
J'eusse été bien mêlé dans ma géographie;
J'eusse bien vu du monde, et, sans savoir par où,

Arpenté le Japon, l'Égypte et le Pérou.
Enfin..... Mais qu'est ceci? Cette femme, à sa mine,
Doit de Turquie encore être une pèlerine :
Je crois que le grand-turc, né pour nous tourmenter,
Les envoie à dessein pour nous persécuter.

## SCÈNE II.

Les mêmes ; CONSTANCE, *vêtue à la turque.*

CONSTANCE.

Obligez-moi, messieurs, de me tirer de peine.
Anselme est-il vivant?

ERGASTE, *à part.*

Ma doute n'est point vaine;
Les Turcs sont aujourd'hui déchaînés contre nous.

LÉLIE.

Il se porte fort bien : que lui désirez-vous?

CONSTANCE.

Et Lélie, un sien fils?

LÉLIE.

Mieux encor que son père.

CONSTANCE.

Qu'avec juste raison, ô ciel, je te révère,
Et que je suis tenue à ta rare bonté!

LÉLIE.

Quel sort vous intéresse encore en leur santé?

CONSTANCE.

Hélas! j'ai grand sujet d'en paroître ravie!

ERGASTE, *à part.*

Ne voilà pas encor des traits de la Turquie,
Ce malheureux pays, si fatal aux chrétiens,
Si fertile en tous maux, si stérile en tous biens!
(A Constance.)
Quel bon office enfin ont-ils lieu de vous rendre,
Et quel est votre nom? ne pouvons-nous l'apprendre?

CONSTANCE.

Ma venue à tous deux importe au dernier point;
Mais c'est un intérêt qui ne vous touche point.

LÉLIE.

Plus que vous ne pensez, puisque je suis Lélie.

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Lélie! à qui le sang d'un si cher nœud me lie!
L'heureux fruit de mes vœux, de mon lit, de mon flanc!
Lélie enfin, mon fils, et le sang de mon sang!

ERGASTE, *à part.*

Voici le coup fatal qul nous met hors d'escrime,
Et nous voilà tombés d'un gouffre en un abîme!

LÉLIE.

Quoi! vous êtes ma mère! O dure loi du sort,
Qui mêle l'amertume à cet heureux transport,
Et dont l'ordre fatal veut que dans la nature
On ne goûte jamais de douceur toute pure!
En recouvrant un bien qui m'est si précieux,
Je perds le plus grand bien que je tenois des cieux.
Pour voir ma mère, hélas! j'eusse exposé ma vie,
Et voudrois la voyant qu'elle me fût ravie;
Ce m'est un désespoir sensible au même point,
Que l'ennui de la voir et de ne la voir point.
Quoi! vous êtes Constance?

CONSTANCE.

Oui, cette infortunée
Qui croyoit aujourd'hui sa misère bornée,
Et qui, par la froideur dont vous la recevez,
Voit ses malheurs changés et non pas achevés.
Quel temps, injuste sort, terminera ta rage,
S'il ne lui suffit pas de seize ans de servage,
S'il faut qu'après des fers portés si constamment
La liberté pour moi soit encore un tourment?
Ne puis-je apprendre au moins l'ennui qui vous possède,
Afin que le causant j'en cherche le remède?
Le mal me sera doux d'où naîtra votre bien,
Et pour votre repos j'altérerai le mien.

LÉLIE.

Je ne puis déclarer mon ennui sans l'accroître,
Et mon seul désespoir vous le fera connoître.
Entrez, ma chère mère ; il est plus qu'à propos
Qu'à seize ans de travail succède le repos.
Mais vous en souhaitant moi-même je m'en prive,
Vous me mettez aux fers cessant d'être captive,
Vous revenez à Nole et vous m'en bannissez,
Entrant dans la maison, enfin vous m'en chassez.

CONSTANCE.

Croyez qu'il n'est pour moi servage si sensible
Que celui que j'aurois de vous être nuisible ;
Je puis encor souffrir les maux que j'ai soufferts,
Et retrouver les lieux où j'ai laissé mes fers.

LÉLIE.

En vous le déclarant, je perdrois votre estime,
Et, coupable envers vous, n'ose avouer mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfans blessent légèrement;
Une larme, un soupir, les efface aisément.

LÉLIE.

Si, loin de m'en haïr et de m'être contraire,
Je pouvois espérer votre aide envers mon père,
Je vous avoûrois tout. Mais, hélas!

CONSTANCE.

Point de mais;
Rien ne peut altérer ce que je vous promets.
Je ne réserve rien, et je serai ravie
De vous pouvoir servir aux dépens de ma vie.

LÉLIE.

O rare excès d'amour, et qui ne m'est point dû!
Je vous parlerai bas, de peur d'être entendu.
(Il lui parle à l'oreille.)

ERGASTE, *à part.*

Plus je rumine enfin contre cette disgrâce,
Plus ma foible raison s'égare et s'embarrasse;
J'en examine tout, et partout je n'y vois
Que du mal pour Lélie et du péril pour moi;
Rien ne peut garantir mes mains ou mes épaules
Du malheur de la rame ou de celui des gaules;
Après tant d'accidens survenus pour un jour,
Je renonce au métier de conseiller d'amour,
Et ne me puis assez promettre d'industrie
Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie:
Toujours au pis aller quelques coups de bâton
Ou quelque an de galère en feront la raison.

CONSTANCE.

Dieux! et c'est là d'où naît votre mélancolie!
Si je dis qu'en effet Sophie est Aurélie,
Serez-vous satisfait?

LÉLIE.

Vous me rendrez le jour,
Que sans cette faveur m'ôtoit votre retour.

CONSTANCE.

Votre hymen l'admettant dedans notre famille,
Dès à présent, mon fils, je la tiens pour ma fille.
Hélas! ignorez-vous les tendres sentimens
Des mères pour leurs fils et pour leurs fils amans,
De leurs soins assidus pour eux envers leurs pères?

ERGASTE, *à part.*

O la divine femme! ô rare honneur des mères!
Il est donc à propos de la voir du même œil,
Et de la recevoir avec le même accueil
Qu'on pourroit espérer pour votre fille même?

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ni grand, ni mon adresse extrême:
Mais, outre que mon sexe, à franchement parler,
Est plus savant que l'autre à bien dissimuler,
Pour servir à son sang il n'est point d'aventure
Où l'art puisse employer tant d'art que la nature.
Entrons, et vous verrez que pour votre repos
Je saurai faire, dire et me taire à propos.

ERGASTE, *à Constance.*

Pour ne rien hasarder, n'entrez point que Sophie,
Par mes instructions amplement avertie,
Ne se soit préparée à feindre avecque vous:
Je ferai cependant descendre votre époux.

CONSTANCE.

Fais donc.

(Ergaste sort.)

LÉLIE.

C'est à présent que le sang me convie,
O flambeau de mes jours et source de ma vie,
A m'abandonner tout à l'aimable transport
Que l'amour ne m'a pu permettre à votre abord!
Et certes je puis dire, après cette aventure,
Que je suis moins à vous par les droits de nature
Que par l'étroit lien et l'obligation
Que produit cet excès de votre affection;
Qu'en me donnant la vie et le jour qui m'éclaire,
Vous vous acquîtes moins le titre de ma mère
Qu'en me les conservant, et qu'en m'ôtant l'ennui
Qui, sans votre faveur, m'en privoit aujourd'hui.

CONSTANCE.

Cette faveur, mon fils, est peu considérable,
Puisque vous obliger est m'être favorable.

## SCÈNE III.

### ANSELME, CONSTANCE, LÉLIE.

ANSELME, *embrassant Constance.*

Cher trésor de mon cœur, tant de fois désiré,
Chaste moitié d'un tout si long-temps séparé,
Constance, aimable objet de ma constance extrême,
Est-ce vous, ma chère âme, ou bien suis-je moi-même?
Oui, c'est vous, oui, mon cœur reconnoît son vainqueur
Au cher portrait qu'Amour m'en grave dans le cœur.

CONSTANCE.

O Dieu! quel intérêt on tire de sa perte,
Après l'avoir pleurée et qu'on l'a recouverte!
Le bien de vous revoir a pour moi des appas
Que je crains de songer et ne posséder pas.

ANSELME.

Mon transport par mes pleurs vous témoigne les charmes....

CONSTANCE.

Et par mes pleurs aussi je réponds à vos larmes.

ANSELME.

Déserts toujours de glace et de neige couverts,
Froids et tristes jouets des rigueurs des hivers,
Pologne où je vivois séparé de mon âme,
Hélas! que ton séjour fut fatal à ma flamme!
Qu'à tort je voulus voir cet objet de mes vœux,
Sous les mornes climats de ton sein froidureux!
Et que l'effet trop prompt de votre obéissance
M'a coûté de sanglots, ô ma chère Constance!
Depuis que les rapports d'Ergaste et de mon fils,
Pour votre liberté par mon ordre commis,
M'apprirent, contre l'heur que le ciel me renvoie,
La fin de votre vie et celle de ma joie.

CONSTANCE.

Ils purent en Turquie apprendre mon trépas,
Et, trompés les premiers, ne vous abusoient pas,
Puisque le sort, qui mit ma franchise en commerce,
Voulut qu'assez long-temps je fusse esclave en Perse,
D'où le bruit de ma mort chez les Turcs s'épandit,
Tant que ce même sort de nouveau m'y rendit.

LÉLIE.

La vérité, mon père, enfin nous justifie.

ANSELME.

Elle est trop manisfeste : appelez Aurélie;
(Lélie sort.)
Il est juste qu'ayant partagé notre ennui,
Elle ait part au bonheur qui le suit aujourd'hui.

CONSTANCE.

Aurélie en ces lieux! O bonté souveraine!
Que du sort ton amour me répare la haine!

ANSELME.

Quelle heureuse aventure a pu rendre à mes yeux,
Après seize ans d'absence, un bien si précieux?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs la déplorable histoire
Veut et beaucoup de temps et beaucoup de mémoire :
Je ne puis à présent que vous dire en deux mots
Que le ciel, dont les soins veilloient pour mon repos,
A voulu que Sélim, à qui je fus vendue,
En faveur d'une charge ardemment prétendue,
De maître du sérail, ou bostangirassi,
Où ses prétentions ont enfin réussi,
A tous ses serfs chrétiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel point, juste ciel, ton soin nous favorise!
(Apercevant Aurélie.)
Approchez-vous, ma fille. O comme à cet abord
Le sang fait son office en ce commun transport!
Quel heur passe aujourd'hui celui de ma famille?

## SCÈNE IV.

### AURÉLIE, ANSELME, CONSTANCE, LÉLIE, ERGASTE.

AURÉLIE.

Quoi! ma mère, c'est vous?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chère fille?
Quoi! l'œil qui tant de fois pleura votre trépas,
Vous retrouve aujourd'hui pleine de tant d'appas,
Et ce beau corps enferme encor cette belle âme!

LÉLIE, *à Ergaste.*

Elle feint bien, Ergaste!

ERGASTE.

O dieux, l'habile femme!

AURÉLIE.

Ah! qu'il est vrai qu'un bien ardemment désiré,
Nous est d'autant plus cher qu'il est moins espéré!
Quel doux plaisir succède à ma mélancolie?
J'ignore à ce transport si je suis Aurélie.

CONSTANCE.

Je n'ai trouvé mes maux ni mes fers importuns
Tant qu'avec vous, ma fille, ils m'ont été communs;
Mais votre éloignement me fit sentir mes peines,
Et connoître à mes bras le fardeau de mes chaînes.

ERGASTE, *à Lélie.*

Peut-elle avec tant d'art laisser aucuns soupçons?
Je n'en fais point le fin, j'en prendrois des leçons.

CONSTANCE.

Quelle aventure enfin, à mes vœux si prospère,
Quand je vous crois si loin, vous rend chez votre père?

ANSELME.

Pour de si longs travaux il faut de long discours,
Et pour vous tout conter des jours seroient trop courts.
Entrons, ma chère femme; amenez-la, Lélie.
Pour presser le dîner, j'entre avec Aurélie.

(Anselme et Aurélie sortent.)

ERGASTE.

Je croyois savoir feindre et m'en escrimer bien,
Mais j'avoue aujourd'hui que je n'y connois rien,
Et qu'il faut que mon art le cède à votre adresse.
Madame, les effets ont passé la promesse;
Et, voyant vos transports, moi-même j'ai douté
Si votre feinte étoit ou feinte ou vérité.

LÉLIE.

A voir de quel abord vous l'avez accueillie,
Le plus judicieux eût cru voir Aurélie!

CONSTANCE.

Il en eût eu raison, puisqu'elle est votre sœur,
Et que ces sentimens d'amour et de douceur
Ne partent point, mon fils, d'un cœur qui dissimule.

LÉLIE.

O dieux! que dites-vous?

ERGASTE.

Êtes-vous si crédule,
Et ne voyez-vous pas que, pour nous signaler
Et sa rare industrie et l'art de l'étaler,

Elle voudroit encor par cette adresse extrême,
Vous tenir en suspens et vous tromper vous-même,
Comme on voit au théâtre un excellent acteur
Rendre un ouvrage feint douteux à son auteur?

CONSTANCE.

Je voudrois vous mentir, mais je ne le puis faire.

LÉLIE.

Quoi! Sophie est ma sœur?

CONSTANCE.

Comme moi votre mère.
Le flanc qui vous porta fut son premier séjour;
Comme il vous mit au monde, il lui donna le jour.

LÉLIE.

O déplorable effet de ma triste fortune,
Qui ne sait m'obliger que pour m'être importune,
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortunés,
Dont les plus chers présens me sont empoisonnés;
Qui, sous couleur d'hymen, me rend par un inceste
Le succès de mes vœux détestable et funeste!
Étrange événement d'un bonheur si parfait!
Quel supplice assez grand expîra mon forfait?
Quoi! je puis être, ô tache à votre sang infâme!
Et mari de ma sœur et frère de ma femme,
Père de mes neveux, oncle de mes enfans?
Et votre gendre enfin est sorti de vos flancs?

CONSTANCE.

Ayant cru contracter un hymen légitime,
Vous n'avez point péché; l'erreur n'est pas un crime,
Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,
Pourvu qu'à l'avenir vous n'en abusiez pas.

LÉLIE.

Incroyables plaisirs, félicité passée,
Ne conserver de vous que la seule pensée!
Te bannir de mon âme, ô chère passion!
Renoncer au bonheur de ta possession!
Te perdre, te quitter, ô ma chère Aurélie!
Ah! perdons, renonçons, quittons plutôt la vie!

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir assez d'autres beautés
Pour changer vos liens, si vous ne les quittez.

LÉLIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie,
Sans changer Aurélie en une autre Aurélie;
Je doute quel des deux est moins m'assassiner,
Ou de la retenir, ou de l'abandonner;
Et ce m'est une peine également cruelle
Que de vivre avec elle et de vivre sans elle;
Oh! que l'esprit humain discourt ignoramment,
Lorsque son seul instinct conduit son jugement!
Mon cœur surpris d'abord, et ma raison émue,
Ne purent discerner à sa première vue
Les mouvemens du sang d'avecque ceux d'amour,
Et cet aveuglement me coûtera le jour.
Je ne puis accorder mon sang avec ma flamme;
Je recouvre une sœur, et je perds une femme;
Et toi, divine sœur, par cet événement,
Tu recouvres un frère et tu perds un amant.
Mon sang à mon amour fait un juste reproche;
Si je te l'étois moins, je te serois plus proche :
Tu m'es trop et trop peu; mon mal naît de mon bien;
Et tu m'es tant enfin que tu ne m'es plus rien.

Quel conseil dois-je suivre en ce désordre extrême?
De vous quitter, ma mère, et me quitter moi-même,
Puisque me séparer d'un bien qui m'est si cher
Est à moi-même, hélas! moi-même m'arracher.
Souffrez-moi sans regret hors de votre famille;
En vous ôtant un fils je vous rends une fille;
Et, par la triste loi qui condamne mes feux,
Vous ne pouvez sans crime y souffrir qu'un des deux.

CONSTANCE.

O sort! pourquoi m'as-tu, sous espoir d'allégresse,
Fait remplir ma maison d'opprobre et de tristesse!
Rends-moi plutôt, cruel, les maux que j'ai soufferts.
O funeste franchise et regrettables fers!

ERGASTE.

Madame, entrez, de grâce, et craignons que son père
N'apprenne un accident à ses vœux si contraire:
Je saurai l'arrêter.

(Constance sort.)

LÉLIE.

Adieu, toi dont le soin
M'a si souvent été si propice au besoin.
Le sort à mes malheurs ajoute l'impuissance
D'en produire les fruits par ma reconnoissance;
Mais si le souvenir joint à l'affection
Acquitte en quelque sorte une obligation,
Crois que tu ne me peux blâmer d'ingratitude,
Et que si le destin ne m'eût été si rude.....

ERGASTE.

Hélas! n'achevez point : de quels traits de douleur
De crainte et de pitié vous me percez le cœur!
Si mon affection et mon obéissance

Méritent quelque estime ou quelque récompense,
Celle que je demande est de mieux consulter
Ce que le désespoir vous fait précipiter.
Prenons l'avis d'Éraste; en un malheur extrême,
On est mal conseillé ne croyant que soi-même:
C'est un mal dangereux qu'un trop prompt désespoir,
Et pire que celui qui le fait concevoir.

LÉLIE.

Quoique le voir nous soit une inutile peine,
Je te veux contenter.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

### ÉRASTE, ÉROXÈNE.

ÉRASTE.

Le ciel, belle Éroxène,
Vous comble d'autant d'heur et de prospérité
Que sur votre visage il a mis de beauté!

ÉROXÈNE.

Le même ciel, perfide, ou te comble ou t'accable
De tous les châtimens dont un traître est capable!

ÉRASTE.

De quelle injure, hélas! payez-vous mes souhaits?

ÉROXÈNE.

Retire-toi, perfide, et ne me vois jamais.

(Elle sort.)

ÉRASTE *seul.*

Quel courroux, juste ciel! quelle fureur l'enflamme?
Quel tigre est si cruel que la plus belle femme,

Quand de quelque façon, ou de quelque dépit,
Ou l'amour ou la haine altèrent son esprit?
Quelqu'un m'auroit-il pu desservir auprès d'elle,
Et lui rendre suspecte une ardeur si fidèle?
Ce sexe est plus que l'air et léger et mouvant,
Et qui conçoit de l'air ne produit que du vent.

## SCÈNE VI.

### LYDIE, ÉRASTE.

LYDIE, *à part.*

Le voilà, l'affronteur!

ÉRASTE.

Lydie, un mot, de grâce.

LYDIE.

Ah! ne m'arrêtez point; traître, avez-vous l'audace
De paroître à mes yeux?

ÉRASTE.

Parles-tu tout de bon?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous? n'en ai-je pas raison?
Où sont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées?

ÉRASTE, *à part.*

L'une et l'autre me joue, et se sont concertées.

LYDIE.

Laisser une beauté qui lui vouloit du bien,
D'un peuple médisant la fable et l'entretien,
Est sans doute un exploit bien digne de mémoire,
Et pour un gentilhomme un beau sujet de gloire!

ÉRASTE.

Au nom d'Amour, Lydie, écoute-moi; deux mots.

LYDIE.

J'en ai trop écouté, traître, pour son repos,
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.
Ah! s'il me fut jamais déplaisant d'être fille,
C'est à présent, ingrat, que de ces foibles mains
Je ne puis t'arracher ces yeux trompeurs et vains,
Et que j'aurois besoin, âme double et traîtresse,
Des forces de ton sexe à punir ta foiblesse!

ÉRASTE.

Quoi! je n'obtiendrai pas de parler un moment?

LYDIE.

Non, tu m'offenserois d'un adieu seulement.

ÉRASTE.

Quelque envieux, sans doute, a desservi ma flamme.
Consultons-en Lélie.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

### ORGIE, LYDIE.

ORGIE.

Adieu donc, bonne dame!

LYDIE.

Il est vrai, je suis bonne, et crois, sans me vanter,
N'avoir point jusqu'ici donné lieu d'en douter.

ORGIE.

L'état où je te trouve au moins le justifie:
Vous parliez ou d'église ou de philosophie?

LYDIE.

Quel grand mal ai-je fait? Ne peut-on sans soupçon,
En passant seulement, saluer un garçon?

ORGIE.

Non, tout ce vain salut n'est que franche cabale
Qui n'est point sans dessein, non plus que sans scandale;
Et j'ai toujours appris que jamais suborneur
De fille de maison n'a corrompu l'honneur
Que par l'intelligence et par le ministère
Tantôt de sa servante et tantôt de sa mère:
C'est toi qui de ma nièce animant les souhaits,
Lui portes l'ambassade et lui rends les poulets;
Qui, traitant pour Éraste, as enfin, malheureuse,
Mis aux termes qu'elle est leur ardeur amoureuse.

LYDIE.

Vous payez d'une belle et rare qualité
Quatorze ans de service et de fidélité.

ORGIE.

Tu reconnois bien mieux l'honneur qu'en ma famille
On t'a toujours rendu comme à ma propre fille.

LYDIE.

Si cet honneur m'est grand, le bonheur de m'avoir
Est le plus grand aussi qu'elle ait pu recevoir.

ORGIE.

Ailleurs que dans la rue, indiscrète, impudente,
Je te ferois cracher cette langue insolente,
Et rentrer dans le sein cet orgueilleux propos.
Mais viens dans la maison, nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Je n'y rentrerai point après cette menace;
L'estime où l'on m'y tient visiblement m'en chasse.

ORGIE, *la tirant par les cheveux.*

Je t'obligerai bien d'y rentrer malgré toi.
Allons, friponne.

LYDIE.

A l'aide! ô ciel! secourez-moi!

ORGIE.

Entre, infâme, entre, et crois qu'au déclin de mon âge
Je n'ai point tant perdu de force et de courage
Qu'il ne m'en reste encore assez pour me venger,
Pour me faire obéir et pour te bien ranger.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LYDIE, *ensuite* ANSELME.

LYDIE *seule.*

Je serois bien sans cœur, sans honneur et sans âme,
Si, me voyant traitée et d'esclave et d'infâme,
Noire de coups de pied, de poing et de bâton,
M'en pouvant ressentir, je n'en tirois raison!
On a gagné la mort par ses mauvaises grâces;
La roue et les gibets sont ses moindres menaces!
Mais si dès aujourd'hui je ne m'en satisfais,
Je veux bien de la haine encourir les effets!
Je ne veux que ma langue à servir mon courage,
Et des pieds et des poings me réparer l'outrage;
Ma vengeance dépend seulement de deux mots.
Allons chercher Anselme. Oh! qu'il sort à propos!
(A Anselme.)
Puis-je obtenir, Anselme, un moment d'audience,
Et pour votre intérêt et pour ma conscience?
Je ne vous veux qu'un mot.

46.

ANSELME.

Parle, j'en suis content.

LYDIE.

Je vous viens déclarer un secret important,
Qui comble d'autant d'heur la fin de votre vie
Qu'il doit de désespoir combler celle d'Orgie.

ANSELME.

Tu sais qu'on ne doit pas, sans des sujets bien grands,
Entre deux vieux amis semer des différens;
Car après quelque éclat, quand moins on le présume,
Leur courroux s'éteignant, l'amitié se rallume:
La paix renaît entre eux, mais du donneur d'avis
Ils deviennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Après le beau paîment dont il m'a satisfaite,
L'état qu'il fait de moi, les coups dont il me traite,
Je ne prétends plus rien en son affection,
Et sais que vous m'aurez une obligation.

ANSELME.

Parle donc, je t'entends.

LYDIE.

Vous saurez qu'Aurélie,
Dont le rachat coûta tant de pas à Lélie,
Et qui de votre fille aujourd'hui tient le rang,
Ne vous appartient point et n'est point votre sang:
Eroxène est son nom, Pamphile fut son père.

ANSELME.

Il fut de mes amis; le ciel lui soit prospère!

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom on éleva chez nous
Est la vraie Aurélie et tient le jour de vous.

ANSELME.

Que me dis-tu, Lydie, et qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mère avant sa mort m'apprit toute l'histoire.
Écoutez seulement : ce fruit de votre amour
Des flancs qui le portoient étant à peine au jour,
Il vous peut souvenir qu'on lui choisit Fénice,
Femme de ce Pamphile.....

ANSELME.

Il est vrai, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriva pas selon votre dessein :
A sa fille Éroxène elle garda son sein,
Et commit Aurélie à nourrir à ma mère,
Sous le nom d'Éroxène.

ANSELME.

A quoi tout ce mystère,
Et qui leur inspira cette mauvaise foi?

LYDIE.

Un monstre furieux qui ne suit point de loi.

ANSELME.

Quel?

LYDIE.

La nécessité, qui pressoit leur famille;
Et leur espoir étoit que vous donnant leur fille,
Vous la devriez un jour pourvoir si richement,
Qu'ils en pourroient tirer quelque soulagement,
Quand, ne la voyant plus dessous votre puissance,
Ils lui feroient savoir son nom et sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'un mortel ce dessein peut entrer!

LYDIE.

Oui; mais par ceux de Dieu qu'on ne peut pénétrer,
Et qui des plus subtils passent l'intelligence,
D'un outrage inconnu vous tirâtes vengeance;
Car enfin il avint que leurs biens augmentés,
Et leurs possessions passant vos facultés,
Au point qu'ils méditoient et se trouvoient en peine,
De vous rendre Aurélie et reprendre Éroxène,
Le ciel permit sa perte, et cet événement,
De leur crime secret visible châtiment,
Fut pour l'un et pour l'autre une atteinte funeste
Qui leur coûta le jour. Mais oyez ce qui reste.
Pamphile, sur le point de partir de ce lieu,
Et d'aller rendre compte au tribunal de Dieu,
Disposa de ses biens en faveur de son frère,
Ce traître à qui le ciel soit à jamais contraire!
Ce malheureux Orgie, aux charges néanmoins
Qu'au rachat d'Éroxène apportant tous ses soins,
S'il la tiroit des mains de ce peuple infidèle,
Il lui devoit choisir un parti digne d'elle,
Et pour le rencontrer sortable à ses appas,
La doter sur son bien de dix mille ducats;
Ou qu'arrivant qu'enfin sa recherche fût vaine,
Votre vraie Aurélie et la fausse Eroxène,
Par un article exprès du même testament,
En prendroit par ses mains deux mille seulement.
Faisant voir maintenant que celle qu'en Turquie
Votre fils racheta sous le nom d'Aurélie
Est la vraie Éroxène, et sa nièce en effet,

Jugez s'il aura lieu d'en être satisfait,
Et si son plus beau bien retournant à sa source,
Et dix mille ducats lui sortant de sa bourse,
Qui sont dix mille traits qui lui fendront le sein,
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain!
Ainsi je divertis un fatal mariage,
Vous redonne une fille et venge mon outrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir avec toi?

LYDIE.

Outre le testament qui vous en fera foi,
Outre que votre sang en rendra témoignage,
Outre votre rapport de poil et de visage,
Votre seul souvenir vous peut convaincre enfin
Par une marque au bras en forme de raisin.

ANSELME.

Il m'en souvient, Lydie, et ce signe visible
Nous en sera la preuve et la marque infaillible;
Il me souvient de plus (ciel, tu le peux savoir)
Qu'il ne m'est de ma vie arrivé de la voir,
Que ces doux mouvemens dont le sang s'interprète
N'aient semblé m'avertir par une voix secrète
(A laquelle pourtant je ne m'arrêtois point)
De l'étroite union dont nature nous joint.
J'en avois pour Lélie arrêté l'alliance,
Où, non sans une longue et juste répugnance,
Orgie avoit enfin lâchement consenti;
Et j'en eusse accepté l'incestueux parti,
Sans ton heureux avis pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugène est le notaire,
Votre proche voisin.

ANSELME.

Je m'y rends de ce pas.
Entre chez moi, Lydie, et ne t'éloigne pas;
Que je m'acquitte à toi d'une dette équitable,
Si ce que tu me dis se trouve véritable.

LYDIE.

Allez, vous trouverez que je ne vous ments point;
Mais le prix que j'en veux à ma vengeance est joint;
Déchargeant ma colère avec ma conscience,
Du bien que je vous fais j'ai pris la récompense.
J'entrerai toutefois, et d'un œil satisfait
Verrai de ma vengeance et le cours et l'effet.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

ORGIE *seul.*

Maudite passion, dangereuse colère,
Foiblesse des vieux ans, mauvaise conseillère,
Qui dessus la raison donnes l'empire aux sens,
Je crains bien de t'avoir trop crue à mes dépens,
D'être de mes malheurs moi-même le ministre,
Et d'obliger Lydie à quelque effet sinistre.
Une sotte réponse, un parler indiscret,
M'ont fait mal à propos hasarder un secret,
De telle conséquence à toute ma famille,
Et qui n'est guère sûr dans le sein d'une fille :

Elle entre chez Anselme et vient de lui parler.
O vérité trop forte, et qu'on ne peut céler!
Que tu m'es d'un notable et fatal préjudice,
Et que tu me peux rendre un redoutable office!
Tu ne perds point ta force à force de vieillir!
Aucun siècle, aucun temps ne peut t'ensevelir;
Tu renais quand tu veux plus brillante et plus claire,
Et te sais reproduire aussi-bien que ton père.
Ton respect m'obligeoit à ne m'emporter pas,
Et je crois toujours voir Anselme sur mes pas,
Accuser justement mon peu de conscience
De cette incestueuse et fatale alliance.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou c'est lui que je voi!
C'est lui! Que lui dirai-je? O ciel, assiste-moi!
Ne puis-je l'éviter?

## SCÈNE III.

### ANSELME, ORGIE.

ANSELME.

Un mot, un mot, Orgie!

ORGIE, *à part.*

Rien ne peut plus, chétif, te sauver sans magie.

ANSELME.

Nous sommes vieux, Orgie, et tantôt sur le point
De partir pour un lieu d'où l'on ne revient point:
Sans miracle jamais ce retour ne s'accorde.

ORGIE, *à part.*

Le sermon sera long, n'en voici que l'exorde.
O funeste courroux!

ANSELME.

Vous savez qu'étant morts,
Notre premier devoir, au sortir de ce corps,
Est de rendre à l'instant compte de notre vie
A qui nous l'a donnée et qui nous l'a ravie;
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu,
La restitution tiendra le premier lieu:
Par elle seulement notre offense s'efface,
Et sans elle un pécheur ne trouve point de grâce.

ORGIE, *à part.*

Quand il faut demander nous faisons des sermons,
Mais à restituer nous sommes des démons.

ANSELME.

Vivans, si nous voulons nos œuvres sont utiles,
Mais après le trépas elles sont infertiles,
Et c'est en l'autre monde un souvenir bien doux
Qu'ici-bas nos péchés soient morts premiers que nous.
Malheureux, qui, croyant ses affaires secrètes,
Laisse à ses héritiers la charge de ses dettes!
Puisqu'alors que les biens sont une fois vendus,
Le bien et mal acquis ne se séparent plus;
C'est une idole d'or que le plus sage adore.

ORGIE.

Le carême n'est plus, et vous prêchez encore!
Venons au fait, de grâce.

ANSELME.

Attendez, m'y voici;
Je ne vous en aurai que trop tôt éclairci.
Votre frère de bonne et d'heureuse mémoire.......

ORGIE.

De mauvaise pour moi; mais abrégez l'histoire.

ANSELME.

M'a par un crime énorme, et pour moi tout nouveau,
Changé, pour faire court, une fille au berceau.

ORGIE.

Écoutez.

ANSELME.

Mais, de grâce, écoutez-moi vous-même,
De peur que commençant dedans ce trouble extrême
Le déni d'un forfait avéré clairement,
Vous ne le souteniez après obstinément,
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences
Qui font de la justice exercer les balances.
Ne vous promettez plus d'éblouir nos esprits;
J'ai vu le testament par qui j'ai tout appris,
Qui veut...

ORGIE.

J'en suis d'accord, et sais ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Exécutez-le donc, et Dieu vous le pardonne.

ORGIE.

Encor qu'avec raison je pusse m'excuser
Du tort qu'en ce rencontre on voudroit m'imposer,
N'ayant point eu de part en la sourde pratique....

ANSELME.

N'entrons point, je vous prie, en cette rhétorique,
Et parlons seulement de restitution.

ORGIE.

Ne lâchez point la bride à votre passion :
Votre fille est à vous, vous la pouvez reprendre;

Mais ne nous ôtez point ce qui ne se peut rendre,
L'honneur, qui ne s'acquiert ni se perd qu'une fois,
Et modérez un peu l'accent de votre voix:
Vous obtiendrez autant avec moins de furie.

ANSELME.

L'injustice est muette, et la justice crie;
Rendez grâces au ciel, dont le soin provident
De cet énorme hymen divertit l'accident;
Car, quoique vous n'ayez qu'avecque répugnance
Consenti cette injuste et funeste alliance,
Vous n'encouriez pas moins un supplice éternel :
Qui pèche y répugnant en est plus criminel:
Mais, pour n'intéresser mon droit ni votre estime,
De vous-même et sans bruit réparez-en le crime;
Et puisque cet intrigue est assez éclairci,
Allons prendre Aurélie, et la rendons ici.

ORGIE.

Allons, elle est chez moi. Détestable Lydie,
Ta mort fera la fin de cette tragédie.
Je t'aurai, malheureuse, et tu ne m'auras pas
Impunément coûté mes dix mille ducats!

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

CONSTANCE, AURÉLIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O ciel! comment répondre à des faveurs si grandes?
Tes libéralités excèdent mes demandes :
Par les événemens tu surpasses mes vœux ;
Je cherchois une fille, et j'en recouvre deux!

Comme sans jalousie, aussi sans préférence,
Le sang m'a produit l'une, et l'autre l'alliance.

AURÉLIE.

Je me trouve moi-même et m'égare à la fois
Dans l'excès du plaisir qui m'interdit la voix.
Quel miracle inouï, rendant nos vœux sans crime,
Me fait de votre fils femme et sœur légitime,
Et, d'un événement heureusement confus,
Demeurer votre fille après ne l'être plus?
Chère Lydie, hélas! comment te rendre grâce?

LYDIE.

Je me satisfais trop de tout ce qui se passe.

CONSTANCE.

Pouvons-nous, ni comblant, ni passant tes souhaits,
Te donner rien d'égal au bien que tu nous fais?
Mais nous différons trop d'aller voir Aurélie.

LYDIE.

Je vous attends ici; car d'entrer chez Orgie,
Je n'espérerois pas que l'on m'y reçût bien:
Il y fait chaud pour moi, le bois n'y coûte rien.
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette joie:
Le voici; je me cache, et crains qu'il ne me voie.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; ANSELME, ORGIE, ÉROXÈNE.

ANSELME.

Votre mère s'avance et vous vient recevoir;
Saluez-la, ma fille.

ÉROXÈNE.

Agréable devoir!

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Ma fille! ah! quelle aimable et douce violence
M'interdit la parole et m'oblige au silence!

ÉROXÈNE.

Ma mère! ce cher nom est tout mon compliment!
Mon sang veut parler seul en ce doux mouvement!

ANSELME.

Je cache en vain mes pleurs; par un tendre caprice,
De la douleur la joie emprunte ici l'office;
Vous hier Aurélie, Éroxène aujourd'hui,
Reconnoissez votre oncle, et possédez chez lui
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'être.

AURÉLIE, *à Orgie.*

Je préfère à tous biens celui de le connoître.

ORGIE.

Cet heur est réciproque entre les vrais parens,
Et je recouvre en vous plus que je ne vous rends;
Une autre a trop long-temps votre place occupée.

LYDIE, *à part.*

La bête ne mord plus lorsqu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste une faveur que j'implore de vous :
Qu'un généreux oubli forçant votre courroux,
De ce crime obligeant Lydie obtienne grâce.

ORGIE.

La recevant de vous, il faut que je la fasse;
Je veux tout oublier, encor qu'à mes dépens.

LYDIE *paroissant, et se jetant à ses pieds.*

Je la viens recevoir et faire en même temps;
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses
Dont je n'ai pas raison de vanter les tendresses,
Qui ne procédoient point d'un violent amour,
Et dont le dos enfin me cuira plus d'un jour.
(A Éroxène.)
Vous, madame, apprenez une heureuse nouvelle :
Éraste.....

ÉROXÈNE.

Ah! m'oses-tu nommer cet infidèle?

LYDIE.

Écoutez entre nous ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

J'ose à mon tour, Orgie, hasarder mon crédit.

ORGIE.

Usez de mon pouvoir avec toute franchise.

CONSTANCE.

Je demande une grâce.

ORGIE.

Elle vous est acquise.

CONSTANCE.

Elle l'est en effet, puisque plus de deux ans
Ont déjà vu durer l'hymen que je prétends,

De la vraie Éroxène, ou la fausse Aurélie,
Que Lélie épousa sous le nom de Sophie;
Hymen qui, traversé par une courte erreur,
Qui semoit parmi nous la tristesse et l'horreur,
Ne nous inspiroit plus que des pensers funèbres.

ANSELME.

Oh! combien ce beau jour dissipe de ténèbres!

ORGIE.

Cet heur est le plus grand qu'elle ait pu s'acquérir,
Et nous honore trop pour ne le pas chérir.

CONSTANCE, *à Anselme.*

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,
D'Éraste et d'Aurélie agréez l'hyménée,
Puisque j'ai de Lydie appris leur passion.

ANSELME.

Vous prévenez mon sens et mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suivra toujours la vôtre:
Ergaste par mon ordre amène l'un et l'autre,
Et, pour les mieux surprendre et charmer leur souci,
Ne leur a point conté ce qui se passe ici.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; LÉLIE, ÉRASTE, ERGASTE.

LÉLIE.

Est-ce pour honorer l'appareil de ma perte
Que l'on s'assemble ici?

CONSTANCE.

L'affaire est découverte:
Votre père a tout su, mais par d'autres que nous.

LÉLIE.

Que diffèrent donc plus les traits de son courroux?

ANSELME.

Satisfaites, Lélie, aux jugemens célestes;
D'un profond repentir détestez vos incestes,
Et pour les réparer, renoncez à nos yeux
Aux plaisirs interdits d'un hymen vicieux :
Épousez Éroxène, et quittez Aurélie.

LÉLIE.

Vous êtes, comme auteur, maître aussi de ma vie;
Mais je ne le suis pas de mes vœux ni de moi,
Pour si facilement disposer de ma foi.
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,
J'en veux mourir coupable, et ne veux point de grâce.

ÉROXÈNE.

Et toi, pour satisfaire à mon cœur irrité,
Et lui faire raison de ta légèreté,
Traître, oublie Éroxène, et qu'au sort d'Aurélie
Un serment solennel aveuglément te lie.

ÉRASTE.

Vous êtes souveraine et pouvez tout sur moi,
Hormis de m'imposer cette barbare loi.

ERGASTE.

Et si sans vous contraindre, ou vous rendre coupables,
De ces deux changemens je vous rendois capables?

LÉLIE.

Ton effort seroit vain.

ÉRASTE.

Le ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agréable erreur!

ANSELME.

O plaisirs pleins d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir et vous laisser en peine :
Aurélie aujourd'hui se trouve être Éroxène;
Et l'astre dominant dessus notre maison
A fait que d'Éroxène Aurélie est le nom.
Par ce rare incident votre hymen est sans crime,
Et ce qu'on vous prescrit se trouve légitime.

ANSELME.

Oui, mon fils, oui, mon gendre, et cette vérité
Semble un jeu pour notre heur dans le ciel concerté :
Ainsi, sa providence aux siens est salutaire.
Mais allons à loisir éclaircir ce mystère,
Par qui, mon cher Éraste, Aurélie est à vous,
Et de la sœur le frère est légitime époux.

LÉLIE.

O ciel! de ce transport un homme est-il capable?

AURÉLIE.

Vous couriez au supplice, et n'étiez point coupable.

ÉROXÈNE.

Pardonnez, cher Éraste, à la crédulité
Qui m'a fait soupçonner votre fidélité.

ÉRASTE.

A qui dépend de vous cette excuse est frivole,
L'excès de mon bonheur m'interdit la parole.

(Ils sortent tous, excepté Ergaste et Lydie.)

ERGASTE.

Que t'en semble, Lydie?

LYDIE.

Et que t'en semble à toi?

ERGASTE.

Si je t'offrois mes vœux?

LYDIE.

Je t'offrirois ma foi.

ERGASTE.

Si tu veux, je suis tien.

LYDIE.

Et si tu veux, je t'aime.

ERGASTE.

Je parle tout de bon.

LYDIE.

Je parle tout de même.

ERGASTE, *lui touchant dans la main.*

Va, jamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O favorable hymen, et bientôt arrêté!

FIN DE LA SOEUR.

# VARIANTES

## DE LA TRAGÉDIE DE CRISANTE.

En collationnant l'exemplaire de cette tragédie de *Crisante* qui servoit de copie, nous nous étions aperçu qu'un carton de quelques feuillets remplaçoit plusieurs pages du troisième acte, et que, sans que la pagination fût interrompue, le cinquième acte suivoit immédiatement le troisième en terminant cette tragédie. Nous crûmes devoir en conséquence comparer notre exemplaire avec plusieurs autres que nous ne nous procurâmes point sans peine; ils étoient conformes à celui qui étoit déjà entre nos mains, et nous fûmes fondés à croire que le titre *Acte V* étoit une faute d'impression, fort communes d'ailleurs dans ces vieilles éditions, et que l'ouvrage n'avoit été composé qu'en quatre actes. Cependant cette coupe, non usitée du temps de Rotrou, et les cartons visiblement interposés dans tous les exemplaires nous engagèrent à continuer nos recherches sans interrompre l'impression de Crisante en quatre actes. Nous trouvâmes en effet cette tragédie en cinq actes dans un des recueils de la Bibliothéque du Roi, encore étoit-elle incomplète, mais ce qui manquoit dans cet exemplaire se retrouvoit dans les autres. Nous nous empressâmes donc de rétablir, sous la forme de variantes, la tragédie de Crisante, telle qu'elle paroît avoir été originairement composée par son auteur : et dans l'incertitude où nous laisse le silence que gardent à ce sujet les bibliographies et les histoires des théâtres que nous avons vainement consultées, nos lecteurs ne peuvent nous savoir mauvais gré de leur faire part de nos conjectures à ce sujet. Il paroîtroit que Rotrou, mécontent de la représentation de sa tragédie de

Crisante, dans laquelle le public aura sans doute remarqué des longueurs, se sera déterminé à réduire son ouvrage en quatre actes, et que des cartons auront alors remplacé dans les exemplaires non encore publiés, les retranchemens faits par Rotrou. Quoi qu'il en soit, le public aura maintenant les deux versions de son ouvrage.

# ACTE III.

## SCÈNE IV.

*Après les reproches adressés par Antioche à Crisante.*

CRISANTE.

Hommes, dieux, élemens, tout fut sourd à mon aide.

ANTIOCHE.

Jamais qui peut mourir ne manque de remède.

CRISANTE.

Ce dernier me manqua; je l'ai cent fois cherché,
Et toujours de mes mains le fer fut arraché;
Oronte, qui vouloit suborner mon envie,
Éprouva ma vertu par la fin de sa vie.

ANTIOCHE.

L'instrument de sa mort vous pouvoit secourir.

CRISANTE.

Je fus trop tôt surprise, et je ne pus mourir.

ANTIOCHE.

Vivez, vivez, madame; et que les destinées
Filent à votre vie un long siècle d'années.
Une juste frayeur vous sauva du tombeau
Et la beauté du prix fit votre crime beau;
Sachant en quel état m'avoit mis la fortune,
Qu'il ne me restoit rien qu'une vie importune;
Qu'on ne m'a rien laissé, non pas même l'espoir,
Et que votre rançon excédoit mon pouvoir;
Il s'agissoit d'un bien et trop cher et trop rare

Pour garder votre honneur et pour en être avare;
Vous deviez cette offrande à votre liberté,
Et je ne puis blâmer votre facilité.
Si ce brutal encor vous poursuit ses demandes,
Et si vous lui devez des privautés plus grandes,
Vous pouvez assouvir son impudique ardeur :
Partagez sa fortune, épousez sa grandeur,
Fuyez un lieu de pleurs, d'ennuis et de supplices,
Et suivez des vainqueurs la gloire et les délices;
Quittez le malheureux, demeurez au plus fort
Et tournez sans contrainte où tournera le sort.
(Il sort suivi de ses favoris.)

## SCÈNE V.

### CRISANTE, MARCIE.

CRISANTE.

O sensible douleur! ô trop cruel outrage!
Quoi? fer, poison ni feu ne s'offre à mon courage!
Je respire le jour, ô cruel désespoir!
Qui me doit du secours soupçonne mon devoir!
En plaignant mon honneur je tache mon estime,
Et demandant vengeance on m'impute le crime!
Va, cruel, tes soupçons auront un prompt effet:
Attends jusqu'à demain, tu seras satisfait.
Toi qui vois à quels traits ma fortune est en butte,
Seule qui sais mes maux, compagne de ma chute,
Marcie, assiste-moi jusqu'au dernier moment.
Ne m'interroge point, et suis-moi seulement.

MARCIE.

Dieux! à quel point d'ennui le ciel l'a-t-il réduite?
Toujours un dernier mal trouve un pire à sa suite
Accusant un brutal elle fait un jaloux,
Et n'a plus d'ennemis pire que son époux.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIE *seul.*

Soucis, honte, remords qui troublez ma pensée,
Importunes fureurs dont mon âme est pressée,
A quels desseins enfin me devez-vous porter?
Achevez de me perdre ou de me tourmenter.
Ordonnez. Quel conseil voulez-vous que je suive?
Et faites que je meure, ou souffrez que je vive;
Quelque endroit où mes pas portent ce triste corps,
Je vois couler sous moi le noir fleuve des morts:
Partout je vois l'enfer, et partout ses mégères
Hérissent contre moi leurs noirs crins de vipères;
Crisante de frayeur glace tous mes esprits
Et j'entends en tous lieux ses effroyables cris;
Je la vois l'œil ardent, furieuse, enragée,
Crier contre le ciel qui ne l'a pas vengée:
Je la vois forcenée et le fer à la main
Chercher en quelle part elle ouvrira son sein.
Sur moi, sur moi, Crisante, accomplis ton envie!
Finis mes tristes jours et pardonne à ta vie!
Elle m'a découvert..... elle vient..... je la voi,
L'œil haut et le teint mort, s'élancer contre moi:
Elle porte le coup, et sur sa main si pure
Mon sang à larges flots coule de ma blessure...
De sa rouge couleur son vêtement est teint,
Et je me sens au cœur mortellement atteint...
Mes yeux perdent le jour!

## SCÈNE II.

CASSIE, CLÉODORE.

CLÉODORE, *à part.*

Quelle est sa rêverie!
Dieux!

CASSIE.

Satisfais, Crisante, à ta juste furie :
Arrache de ce sein, par un dernier effort,
Ce cœur qui brûle encor dans l'effroi de la mort.

CLÉODORE, *à part.*

Dieux! de quelle manie est son âme blessée!

CASSIE.

Quels efforts de pitié suspendent ta pensée?
Qui te fait sans raison regretter mon trépas,
Ou craindre un ennemi qui ne se défend pas?
Sans défense à tes coups ma gorge est exposée,
Mon châtiment est juste et ta vengeance aisée.

CLÉODORE.

Relevez, relevez votre esprit abattu;
En quels lâches pensers se perd votre vertu?
Un grand cœur en sa perte en tout se précipite
Et la peur de mourir vous fait mourir trop vite :
Si le courroux du ciel vous destine là-bas,
Attendez-en l'effet, mais ne le pressez pas.

CASSIE.

Quoi! l'objet de mon crime empêche ma défaite,
Et d'un coup seulement Crisante est satisfaite!
Non, non : pour un brutal c'est trop d'humanité,
Et la vengeance importe à ton honnêteté.
Punis, belle Crisante, un infâme barbare
Qui n'a pu respecter une vertu si rare;
Comme elle mon offense est sans comparaison.

Fais taire ta pitié, consulte ta raison,
Que pour preuve à ta foi ma mort soit entendue,
Hais qui t'a trop aimée, et perds qui t'a perdue.

CLÉODORE, *à part.*

O déplorable effet d'un trop juste remords,
Combien pour un seul crime il endure de morts!

CASSIE.

Presse, presse l'effet de ta juste colère;
L'injure est peu sensible au cœur qui délibère.
Que ne coule déjà mon sang de toutes parts!
Le ciel est profané de mes sales regards;
Pour ne les plus souffrir le soleil précipite
Sa confuse clarté dans le sein d'Amphitrite:
Mais quel objet d'horreur m'épouvante les yeux?
L'air est tout enflammé du feu tombé des cieux!
Les astres déréglés pêle-mêle descendent,
Leur clarté s'obscurcit et leurs globes se fendent:
Les dieux vont te venger; ils tonnent et je voi
Le foudre dans leur main prêt à tomber sur moi.
Adieu. Fuis de ces lieux, princesse infortunée,
Et crains de partager ma triste destinée.
On a vu quelquefois, à leurs bras tout-puissans,
Frapper les criminels avec les innocens:
Un effroyable bruit commence la tempête,
Et le foudre est lancé sur ma coupable tête.

(Il tombe furieux.)

Je tombe, je suis mort, et tout secours est vain.
Où me dois-je cacher? ô terre, ouvre ton sein!

(Il demeure évanoui.)

CLÉODORE.

Dieux! quelle frénésie occupe sa pensée,
Et de quelle douleur est son âme pressée!
Son corps foible et mourant succombe à sa langueur;
A peine dans son sein je sens battre son cœur,
Ses membres sont glacés, et mon oreille à peine
Peut discerner dans l'air le bruit de son haleine!

Oh! d'un destin d'amour déplorable succès!
Quels malheurs sa fureur produit en son excès.
Mais il entr'ouvre enfin sa débile paupière,
Et semble avec douleur supporter la lumière.

CASSIE, *levant la tête.*

Quelle est mon aventure? où suis-je, en quel séjour,
En quel lieu, cher ami, respirons-nous le jour?
Quelle sera la fin de ma mélancolie,
Et qu'a pour mon supplice ordonné Manilie?
Dois-je bientôt servir de pâture aux corbeaux,
Et me prépare-t-on des fers et des bourreaux?
Mon crime est-il connu?

CLÉODORE.

Son remords est extrême!
Non : et vous pouvez seul vous accuser vous-même.
Manilie arrivé vous fait partout chercher,
Non pour vous en punir ou vous le reprocher,
Puisqu'il l'ignore encore.

CASSIE.

O fureur enragée!

CLÉODORE.

Mais pour prendre conseil du siége de Tégée;
Il en a vu l'assiette, il en connoît les forts,
Et promet sa conquête à nos moindres efforts.
Il ne faut que tenir votre faute secrète:
Soutenez que de nuit Crisante s'est soustraite;
Produisez les deux morts pour preuve à ce discours,
Et par un vain regret n'exposez point vos jours.

CASSIE.

En vain je me contrains, ma constance abattue
Expire sous le faix de l'ennui qui me tue;
Et ce cruel bourreau, ce remords éternel
Poursuit incessamment mon esprit criminel.
Dans le ressentiment de l'ennui qui me touche,
Mon cœur se peut à peine assurer de ma bouche.
Suivons ce que le ciel en doit faire avenir.
Ma foiblesse est extrême : aide à me soutenir.

## SCÈNE III.

(LE THÉATRE CHANGE.)

MANILIE *et ses* CAPITAINES, *tenant conseil.*

MANILIE.

Puisque d'heureux succès nos armes sont suivies,
Et qu'avecque plaisir le ciel défend nos vies,
N'épargnons point des bras toujours victorieux ;
Suivons notre fortune et le dessein des dieux.
Un repos glorieux bornera nos conquêtes,
Et pour toutes nos mains Rome a des palmes prêtes.
Pour servir un César paroissons des Césars,
Sur les trônes des rois plantons nos étendards :
Faisons craindre partout l'ardeur qui nous transporte ;
Et ce que nous cherchons, faisons qu'on nous l'apporte.
Que tout courbe le chef au seul bruit de nos faits,
Et que vos ennemis sans combat soient défaits.

PREMIER CAPITAINE.

A vos bras si puissans et si chargés de gloire
Ce n'est qu'un qu'entreprendre et gagner la victoire ;
Pour les moindres soldats de notre nation
Paroître et triompher n'est plus qu'une action.
Rome victorieuse avec droit nous couronne,
Elle rend seulement la gloire qu'on lui donne,
Nous cueillons les lauriers qui nous doivent orner,
Et César ne fera que nous en couronner.

SECOND CAPITAINE.

C'est trop perdre de jours, et nos armes oisives
Doivent des habitans aux ténébreuses rives :
Un jour nous est honteux s'il passe sans combats,
Et déjà le repos afflige nos soldats :
Ne pouvant autre part exercer leurs courages,
Eux-mêmes ils se font les objets de leurs rages ;

L'un l'autre en ce repos ne se peut supporter,
Ils trouvent des ébats chacun à s'affronter;
De leur sang à toute heure on voit rougir la terre,
L'aise les incommode, et leur paix fait la guerre.

MANILIE.

Pour augmenter aussi notre gloire et la leur,
Et pour ne laisser pas engourdir leur valeur,
Entre tous ces avis le mien est que Tégée
Suive de près Corinthe et soit tôt assiégée :
Ses biens seront à nous plus tôt que menacés.
J'ai reconnu sa force et sondé ses fossés;
Deux jours nous gagneront une palme nouvelle,
Et feront sous nos lois courber cette rebelle.
Mais en quel lieu Cassie a-t-il porté ses pas?
On l'a cherché partout et il ne paroît pas.
Quels soins et quels respects a-t-il eus pour la reine?
Il l'a mal gouvernée, ou ma croyance est vaine,
Car son éloignement en fait mal estimer,
Et je crains un malheur que je n'ose exprimer.

PREMIER CAPITAINE.

Elle entre, la voici. Mais, dieux! de quelle sorte?

MANILIE.

Que vois-je, et d'où provient l'ennui qui la transporte?

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; CRISANTE, MARCIE, *aux pieds de Manilie.*

CRISANTE.

Dépourvue au besoin du secours des mortels,
Je viens à vos genoux comme au pied des autels,
Non pas comme autrefois en titre de princesse;
En ce que j'ai perdu toute ma gloire cesse;
Et ce corps, qui jadis ne blessoit pas les yeux,
Est devenu l'horreur des hommes et des dieux.

Telle je viens à vous, ainsi qu'aux pieds d'Auguste,
Ce roi de l'univers aussi puissant que juste,
Vous apprendre un malheur que vous n'avez pas su,
Et demander raison d'un tort que j'ai reçu.

PREMIER CAPITAINE.

O funeste accident!

SECOND CAPITAINE.

Qu'une brutale flamme
A sur nous de pouvoir!

MANILIE.

Achevez donc, madame.

CRISANTE.

Un insolent a fait de mon honnêteté
Une injuste victime à sa brutalité, etc.

(*Voir acte III, scène V, de la tragédie de Crisante, page.* 232.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

# TABLE DES PIÈCES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.





